



LES

VOYAGES DE SAINT JÉROME

PARIS. — IMP. Vᵛᵉ GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

LES VOYAGES

DE

SAINT JÉROME

SA VIE, SES ŒUVRES, SON INFLUENCE

PAR

M. l'abbé Eugène BERNARD

DOCTEUR ÈS LETTRES

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DES CARMES

Discendi studio peregrinationes institutæ sunt.

(S. HIERON.)



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

rue de Tournon, 29

1864


LIBRARY
FEB 13 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR

R. N. SERGENT

évêque de Quimper et Léon

HOMMAGE

D'UNE PROFONDE VÉNÉRATION ET D'UNE RECONNAISSANCE FILIALE

Eugène BERNARD
prêtre.

PRÉFACE

On a dit que la vie de saint Jérôme était un curieux épisode dans l'histoire de l'Église : le mot est heureux, il attire aussitôt les regards sur l'ermite de Bethléem, mais éclaire-t-il d'une lumière assez vive son nom et son influence? Personne plus que nous n'admire la majestueuse simplicité de nos annales; le merveilleux y éclate à toute heure et n'est plus un effet fantastique produit par l'imagination d'un historien poëte : personne ne reconnaît plus volontiers que nous les sublimes beautés de la grande épopée chrétienne; bien mieux que *l'Iliade* et *l'Énéide*, elle suspend notre attention à des péripéties soudaines, à des chants d'un irrésistible intérêt. Au milieu de cette action qui traverse ainsi les âges courant à son dénoûment depuis dix-huit siècles,

l'existence de saint Jérôme doit-elle être vraiment considérée comme un simple épisode, et le gardien des deux Testaments nous apparaîtrait-il comme le Grec Achéménès oublié par Ulysse dans l'île des Cyclopes? Celui que l'Église salue et invoque comme le plus grand de ses docteurs a dû, pour mériter ce titre glorieux, jouer un rôle plus important, exercer une autorité plus sérieuse dans le christianisme. Nous avons voulu étudier cette influence, en chercher l'origine, en suivre le développement. Les voyages de saint Jérôme l'ont mêlé aux hommes et aux choses de son temps, ses études l'ont initié aux secrets du passé, ses travaux sur la sainte Écriture lui donnèrent dans l'Église une puissance dont il ne paraît nullement déchu.

Il nous a semblé que ces éléments divers remplissaient la vie de Jérôme d'une certaine confusion qu'on n'a point encore essayé de dissiper. L'esprit du lecteur s'égare, son attention se fatigue sur l'immense variété des choses qui s'offrent à sa vue; d'une lettre il passe à une traduction, d'une dispute il tombe dans un commentaire, du désert de Chalcis il arrive à Constantinople. Nous nous sommes proposé d'éclairer ces ténèbres : comme la vie de saint Jérôme est

tout entière dans ses voyages, nous les avons soigneusement distingués, chacun d'eux est devenu un cadre où nous avons exposé tantôt ses remarques sur les pays qu'il visitait, tantôt ses observations sur les hommes qu'il avait connus : ici ses idées sur l'éloquence et ses recherches sur l'histoire; là, sa connaissance de l'antiquité chrétienne et son admiration quelque peu inquiète des auteurs païens; ailleurs, ses réflexions sur la société romaine; plus loin le caractère de ses discussions; enfin ses savantes études sur les livres sacrés. Ainsi dans une mine féconde, l'or, l'argent, le plomb même, se trouvent confondus : la main de l'ouvrier vient les séparer par une suite de préparations diverses, et chacun de ces métaux libre et rendu à lui-même brille de l'éclat qui lui est propre.

Saint Jérôme a été lui-même notre guide; nous l'avons étudié dans ses écrits, chacun de ses ouvrages a fixé notre attention, nous nous sommes laissé entraîner aux élans divers de cette nature passionnée, qui aux emportements d'un soldat joint l'âme tendre et bonne d'une sœur de charité. Le Nain de Tillemont, Vallarsi, quelques pages d'Ozanam, de M. Villemain, de M. de Montalembert nous ont dirigé dans notre travail.

A côté de ces dignes admirateurs de saint Jérôme, nous n'avons point négligé ses adversaires : Luther trahissant le secret de sa vie et de ses erreurs par son jugement sur l'ermite de Bethléem[1] : « Je ne connais point de maître qui me déplaise « aussi fort que Jérôme, car il ne parle que de « jeûnes, d'abstinences, de virginité, etc.... ; » Scaliger, Jean Le Clerc, qui s'exprime en ces termes : « Laissez de côté une étude sérieuse des « Grecs et surtout des Latins, unie à une élo- « quence et à un style déclamatoire, selon le « goût du temps, tout le reste en lui est mé- « diocre. Sa connaissance de l'hébreu et même « du grec est très-superficielle ; il avait plutôt « effleuré qu'approfondi la théologie et les au- « tres sciences. Dans l'invention, il n'a presque « pas de méthode ; ses raisonnements et ses « conclusions se distinguent mieux par l'en- « flure et l'exagération que par la force et la « justesse. » Ces observations critiques d'un protestant sont plus que sévères, elles ne nous ont point déconcerté, nous nous rappelions un passage où le sceptique Erasme a si hautement exprimé son admiration pour notre saint doc-

[1] *Real encyclopadie*. Van Dr Herzog, t. VI, Hieronymus.

[2] Jo. Clericus, *Quæstiones Hieronymianæ*.

teur. Il déplorait la perte des ouvrages anciens, et regrettait surtout les écrits de saint Jérôme[1], « qui aurait mérité, dit-il, pour ses qualités « éminentes, d'être conservé seul, sans être mu- « tilé, sans être interpolé. » Puis il ajoute : « Parmi les autres, chacun se recommande à des « titres divers ; seul Jérôme réunit à un degré « supérieur ce que nous admirons en détail chez « les autres. Il est beau et rare d'exceller en une « seule partie, mais Jérôme s'est acquis une telle « supériorité en tout, que si vous le comparez à « lui-même, il est toujours à la même hauteur, « et en tout il a su s'y maintenir. En effet, « voulez-vous une heureuse nature? qui fut ja- « mais plus ardent à l'étude, plus ferme dans ses « jugements, plus fécond dans ses conceptions? « Le sujet avait-il besoin d'ornements? qui mieux « que lui sut y répandre le mouvement et la « grâce? Tenez-vous à l'éloquence? en cela, il a « laissé si loin derrière lui tous les écrivains ec- « clésiastiques, qu'on ne saurait lui comparer « ceux qui durant toute leur vie se sont consacrés « à l'art oratoire ; il s'en faut tant que l'on puisse « mettre Jérôme en parallèle avec un de nos

[1] *Epistola nuncupatoria Erasmi ad opera Hieronymi*, t. I, Parisiis, Claud. Chevallon, 1534.

« orateurs, qu'à mon avis il l'emporte parfois sur « Cicéron lui-même, le prince, sans contredit de « l'éloquence latine; j'en donnerai la preuve en « racontant sa vie. Jérôme me fait éprouver ce « que je ressentais en étudiant Cicéron : si je lui « compare un auteur, quelque savant qu'il soit, « aussitôt il me semble muet : si c'est un ora- « teur, quelle que soit son éloquence, en présence « de Jérôme, il ne sait que bégayer. Cherchez- « vous la science? la Grèce elle-même a-t-elle « quelqu'un assez versé dans l'ensemble des con- « naissances humaines pour que vous puissiez « le rapprocher de Jérôme? Qui jamais a em- « brassé avec un succès pareil tous les diffé- « rents genres d'érudition? qui jamais s'est rendu « maître de tant de langues diverses? qui jamais « a eu une connaissance plus profonde de l'his- « toire, de la géographie, de l'antiquité tout « entière? qui jamais a plus sérieusement que lui « étudié les auteurs sacrés et la littérature pro- « fane?... Jérôme pouvait remplacer tous les « Latins pour les ouvrages de piété et de théo- « logie, si ses écrits nous étaient arrivés sans mu- « tilation, sans interpolation. »

Cet éloge ne laisse assurément rien à désirer. A mesure que nous avancions dans les voyages de

saint Jérôme, nous comprenions l'admiration d'Erasme, et nous avons partagé son enthousiasme en voyant notre saint docteur se dévouer à la garde des saintes Ecritures. Pour les traduire exactement, il apprit l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et l'arabe, sous la direction des maîtres les plus habiles, aux lieux où l'on parlait encore plusieurs de ces langues; pour les comprendre, il s'établit dans sa solitude de Bethléem et parcourut les Lieux saints dans la compagnie des Juifs les plus savants, chargés d'éclairer ses doutes et de résoudre ses difficultés; pour les expliquer, il lut tous les commentateurs qui l'avaient précédé; puis, plein de foi dans la parole inspirée, d'espérance dans les promesses révélées, d'amour pour le Dieu fait homme, il assure par ses traductions, ses lettres et ses commentaires, la croyance aux saintes Ecritures déjà soutenue par Origène, acceptée depuis et développée par les plus belles intelligences[1]. Enfin, au déclin de sa carrière, vieillard presque octogénaire, lorsque ses yeux éteints se fixent sans rien voir sur les pages sacrées, quand sa main défaillante laisse échapper le style de l'écrivain, au moment suprême, il se fait encore lire la version des Septante, et meurt en dictant

[1] H. Wallon, *la Croyance aux Évangiles*.

à son copiste ses derniers essais sur le prophète Jérémie. Aussi lorsque l'Église a voulu donner aux fidèles un texte des saintes Écritures digne de leur foi et de leur vénération, elle a résumé dans la Vulgate les travaux de saint Jérôme ; et un jour, quand aux fresques du Vatican, Raphaël conçut l'idée d'un immortel monument consacré à la théologie, saint Jérôme fut un des princes que le peintre fit asseoir au pied de l'autel de la science sacrée.

Le 14 août 1863.

LES

VOYAGES DE SAINT JÉROME

CHAPITRE I

PREMIER VOYAGE A ROME.

I

Patrie de saint Jérôme. — Date de sa naissance. — Son nom, sa famille.

« Dis, ô muse, ce mortel qui, après la prise de Troie, « fut si longtemps errant, visita tant de cités et observa « les mœurs de tant de peuples[1]. » C'est ainsi qu'Homère, peut-être alangui par l'âge, oubliait ses inspirations guerrières et les combats qu'il chantait dans sa jeunesse, pour raconter aux Grecs suspendus à ses lèvres, les longues pérégrinations et les merveilleuses aventures du roi d'Ithaque. A la place d'Ulysse, au lieu de ce personnage fabuleux que la colère des habitants de l'Olympe poursuit d'asile en asile, de rocher en rocher, nous avons pris saint Jérôme, curieux de suivre dans ses voyages ce pèlerin de l'Église latine, cet admirateur des anciens philosophes, entraîné comme eux vers des

[1] *Odyssée*, chant I, v. 1, 2, 3.

régions lointaines par un amour non moins ardent de la sagesse.

Homère nous attache aux charmes de ses récits mensongers, il nous transporte dans des contrées inexplorées, chez des peuples fantastiques, il nous intéresse aux courses imaginaires de son héros : saint Jérôme est l'écrivain de sa propre Odyssée, il dit ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a observé.

Nous voudrions fixer son itinéraire à travers les différentes parties de l'empire romain qu'il a parcourues; surprendre dans ses écrits, saisir dans sa correspondance avec ses amis, son caractère, ses goûts, ses habitudes ; détacher, en passant, pour les mettre, comme dit Cicéron[1], dans leur vrai jour, les peintures que le grand docteur nous a laissées des mœurs de son temps, enfin étudier sa part d'action, définir son influence sur la société chrétienne au ɪvᵉ siècle.

Chemin faisant, si nous sommes contraints d'avouer avec un poëte anglais que l'on est plus heureux dans la fiction que dans la réalité, nous nous souviendrons que l'histoire et la poésie sont sœurs. Sans cesser d'aimer Homère, nous aurons plaisir à entendre saint Jérôme nous faire part, comme Hérodote, de sa connaissance des hommes et des choses, et nous entretenir, à l'exemple du vieil historien, des pays qu'il a lui-même visités. Nous nous laisserons ainsi conduire par ce prêtre voyageur, nous l'accompagnerons d'Occident en Orient, d'Orient en Occident, au temps où les barbares, semblables à une troupe de vautours affamés, s'acharnaient sur le cadavre de l'empire romain ; alors il s'éloignait de ces scènes de désolation, et s'en allait par le monde,

[1] Tabulas benè pictas collocare in bono lumine. (*Brutus*, LXXV.)

cherchant le calme pour son âme inquiète, le silence pour ses vastes études. Il était loin d'affecter la froide indifférence de ces stoïciens qui auraient vu, dit-on[1], sans sourciller, le ciel s'écrouler sur leurs têtes et la terre s'abîmer sous leurs pas; Jérôme était une de ces grandes âmes qui ne demeurent pas insensibles aux malheurs de l'humanité[2], il versait des larmes sur le sort de l'ancienne société, mais il signalait avec joie l'avénement heureux d'une civilisation nouvelle.

Quand un oiseau, fort de ses ailes, s'est élancé dans les airs, comment retrouver la branche où se balançait le nid qui l'a vu naître? Saint Jérôme quitta, jeune encore, la contrée où il avait reçu le jour, il vint de bonne heure demander à Rome des docteurs pour éclairer sa foi, des maîtres pour développer son intelligence. Plus tard, il revit la ville éternelle, où il fit admirer, avec la hauteur de son génie, l'étendue et la variété de ses connaissances. Il devint l'âme de cette société chrétienne qui, émerveillée de sa science des livres sacrés, l'écoutait avec la docilité confiante et respectueuse qu'elle avait déjà accoutumé de prêter au langage des saintes Écritures.

Présent, on l'interrogeait de vive voix ; absent, on le consultait par lettres, il avait la renommée de ces vieux maîtres d'éloquence autour desquels se pressait, au dire de Cicéron et de Suétone, la jeunesse romaine curieuse de pénétrer les secrets de l'art oratoire. Bientôt on se contenta de voir briller cette lumière, de sentir sa douce

[1] Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(HORACE, lib. III, ode III.)

[2] Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
(VIRGILE, *Énéide*, liv. I, v. 462.)

influence, et nul ne s'enquit d'où elle venait, en quel endroit elle avait pris naissance. Contents de voir leurs campagnes fécondées par les eaux du Nil, les Égyptiens ont-il souci de savoir les montagnes où la Providence a caché les sources de ce fleuve?

On finit donc par ne plus savoir au juste le lieu où naquit saint Jérôme. Est-ce le signe précurseur de cette vie aventureuse qui sera la sienne? N'en est-ce pas plutôt la conséquence? Quoi qu'il en soit, il partageait en cela la fortune d'Homère, seulement sept villes ne firent pas, à saint Jérôme, l'honneur de se disputer sa naissance[1]. Du reste, on ne connaît pas non plus exactement l'année où il vint au monde; et, comme si tout devait être incertain dans cette existence, on ne s'accorde pas même sur les noms qu'il a portés. Ne trouverions-nous pas dans saint Jérôme lui-même quelques lueurs, je n'oserais dire, pour dissiper entièrement les ténèbres qui se font à l'entrée de notre sujet, mais au moins pour éclairer notre choix entre les différentes opinions, et fixer celle qui semblerait le mieux s'accorder avec les témoignages de notre saint lui-même?

Sur les confins de la Dalmatie et la Pannonie, les Goths ou, selon Paul Warnefride[2], les Lombards, qui d'ailleurs n'étaient qu'une tribu de cette grande nation barbare, ravagèrent en 365 une petite ville nommée Stridon, où saint Jérôme a placé lui-même le berceau de ses premières années[3]. De là, les uns ont voulu en faire un Dalmate, les autres un Pannonien, selon la position qu'ils donnaient à sa ville natale. C'était sans doute

[1] Smyrna, Rhodez, Salamin, Colophon, Chios, Argos, Athenæ;
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

[2] Warnefride, *De gestis Longobardorum*, apud Muratori, t. I.

[3] *De viris illustribus*. — Sancti Hieronymi Opera. T. IV, pars II. Ed. bénédictine, p. 128. — Paris, Rigaud, 1706.

une bourgade de peu d'importance, qui pouvait appartenir indifféremment à l'une ou à l'autre de ces provinces.

L'Illyrie maritime, au rapport de Pomponius Méla[1] et de quelques autres géographes, vit bientôt son nom tomber en désuétude ; elle reçut une nouvelle dénomination et s'appela Dalmatie. Elle comprenait dans son étendue la Liburnie dont l'extrémité occidentale touchait à la pointe septentrionale de la Pannonie. Nous croyons voir sur ces limites, à l'entrée même de l'Istrie, la place occupée jadis par la ville de Stridon. Cette situation donne le sens net et précis de la phrase de saint Jérôme, qui se trouve être ainsi tout à la fois et Pannonien et Dalmate, voire même Italien[2], puisque, dès le temps d'Auguste et de Tibère, l'Istrie avait été annexée au gouvernement d'Italie.

Là s'élève aujourd'hui une petite bourgade du nom de Sdrigna, dont les habitants montrent avec orgueil un tombeau qui porte une épitaphe en mémoire d'Eusébius, père de notre saint. Cette similitude de nom avec Stridon, cette vieille tradition, religieusement conservée parmi le peuple, n'auraient pas grande valeur, et ne fixeraient pas notre attention, si nous ne les trouvions pas précisément sur les limites de la Pannonie et de la Dalmatie, et, ce qui est plus important, si elles ne nous amenaient pas dans un lieu situé entre Æmona et Aquilée. La patrie de saint Jérôme devait probablement se trouver entre ces deux villes; plusieurs événements de sa vie, plusieurs voyages, maintes relations, différents passages de ses écrits et surtout de ses lettres, ne sauraient autrement s'expliquer d'une manière plausible. Ainsi,

[1] Pomponius Mela, *De situ orbis*, lib. II, cap. iv.
[2] Vallarsii et Maffei, *Vita Sancti Hieronymi*, cap. i

Aquilée était la patrie des prêtres Chromatius, Eusébius et Jovinus, à qui saint Jérôme recommandait sa sœur, dépourvue de bons maîtres dans sa ville natale[1]. La pauvre enfant, un moment égarée par l'attrait du plaisir, s'était réveillée au fond du précipice meurtrie et déchirée. Ces tristes nouvelles vinrent affliger Jérôme dans sa solitude de Syrie; il écrivit à ses amis d'Aquilée, parmi lesquels se trouvait aussi le diacre Julien, pour les supplier de venir en aide à cette chère pénitente. Il leur disait encore de demander à Valérius, évêque d'Aquilée, des lettres pour la consoler et l'encourager dans son repentir. Si Stridon n'avait pas été si proche d'Aquilée, saint Jérôme eût-il prié ses amis d'écrire fréquemment à sa sœur, à une époque où il fallait encore un courrier pour chaque lettre? Le diacre Julien eût-il pu l'aider à se relever, la diriger par ses conseils, l'affermir dans la voie de la vertu où elle venait de rentrer[2], si le voisinage de Stridon et d'Aquilée n'avait point facilité ces relations multipliées ?

D'un autre côté, écrivant aux vierges d'Æmona[3], et au moine Antonius[4], qui demeurait aussi dans cette ville, il parle comme si sa patrie se trouvait dans les environs ; il se plaint d'être calomnié dans Æmona par un homme qui ne l'épargnait pas davantage dans Aquilée. Un espace de cinquante stades sépare ces deux villes, et Stridon devait se trouver dans cet intervalle, c'est-à-dire au pied du mont Ocra, dans les Alpes Juliennes, sur les confins de la Pannonie et de la Dalmatie.

En quelle année Stridon vit-elle apparaître cette

[1] Epist. VII, ad Chromat., Jovin. et Euseb. *Ib.*, p. 14.
[2] Ep. VI, ad. Julianum. *Ib.*, p. 12.
[3] Ep. XII, ad Virgines Æmonenses. *Ib.*, p. 17.
[4] Ep. XI, ad Antonium. *Ib.*, p. 17.

brillante lumière dont les rayons ont éclairé l'Orient et l'Occident, dont la chaleur a vivifié l'Eglise grecque et l'Eglise latine? Plusieurs réponses ont été faites à cette question ; elle présente des difficultés sérieuses dont nous trouvons la racine dans la manière même de compter les années que saint Jérôme semble avoir empruntée à Pythagore. Ce philosophe, si nous en croyons Diogène Laërce[1], partageait la vie humaine en quatre périodes de vingt ans, dont le cours emporte insensiblement l'homme à travers les phases diverses de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse et de la vieillesse. Pythagore faisait correspondre ces quatre âges aux quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ; pour lui νεανισκός voulait dire jeune homme, et νεανίας était synonyme d'homme fait.

Saint Jérôme a suivi l'exemple du philosophe de Samos, et quand il rappelle un souvenir de son passé, il n'en précise pas la date, il se contente de faire connaître à laquelle des quatre périodes de sa vie se rapporte l'événement dont il fait mention. En rapprochant les faits, en comparant les dates, en collationnant les textes, peut-être en pourrons-nous faire jaillir assez de lumière pour éclairer nos pas incertains au milieu des ténèbres qui nous environnent. Dans sa grotte de Bethléem, Jérôme attendait la visite d'un de ses amis qui, malgré sa cécité, voulait entreprendre ce long voyage pour vivre auprès de lui le reste de ses jours. Castrucius était le nom de cet ami dévoué : il fut obligé de s'arrêter en chemin. Jérôme s'empressa de lui écrire. A la fin de sa lettre, il lui demande la permission de lui raconter une petite anecdote qui s'était passée au temps de son enfance[2].

[1] Diog. Laërt. *De vitâ philosoph.* Pythagoras.
[2] Ep. C, ad Castrucium. *Ib.*, p. 802.

Saint Athanase avait fait venir à Alexandrie le bienheureux Antoine, pour réfuter les ariens. Le savant Didyme s'empressa de rendre visite à l'illustre solitaire ; entre autres choses, on parla d'Ecriture sainte; Didyme, qui en avait fait l'objet principal de ses études et de ses enseignements, fit briller sa science et son génie. Chacun l'admirait. « Ne regrettez-vous pas d'être aveugle ? » dit Antoine à Didyme, qui depuis longtemps avait perdu la vue. Le commentateur des livres sacrés garda le silence. Pressé de répondre, il finit par avouer la peine que lui causait cette infirmité. « Je m'étonne, s'écria Antoine, « qu'un sage puisse déplorer la perte d'une chose qui « lui est commune avec les fourmis et les mouches, et « qu'il ne songe pas à se réjouir d'un bien qu'il partage « avec les apôtres et les saints. » Or, la chronologie la mieux fondée[1] donne à ce voyage de saint Antoine à Alexandrie la date de 355. Nous écartons ainsi de la discussion ceux qui voudraient, avec la Chronique de Prosper Tiro, fixer la naissance de saint Jérôme en 331 : à ce compte, il aurait eu vingt-quatre ans, et par conséquent serait sorti de l'enfance, époque à laquelle il a pourtant bien soin de rapporter ce petit événement.

Expliquant le mot *Drys Manbré* de la Genèse[2], saint Jérôme rapporte[3] que l'on montrait encore jusqu'au temps de son enfance et au règne de Constance, un vieux térébinthe sous lequel Abraham aurait habité, et dont la grosseur attestait la remarquable antiquité. Constance mourut en 361, nous devrions donc placer la naissance de notre saint en 341 ; mais dans son Commentaire sur Isaïe[4], il dit encore que pendant son enfance il y eut un

[1] VALLARSII et MAFFEI, *vita S. Hieron*, cap. I.
[2] *De situ et nominibus locor. Hebraic.* Drys.
[3] *Idem.*
[4] *Comment. in Isaïam*, lib. V, cap. XV, v. I; t. III.

grand tremblement de terre qui fit déborder la mer et renversa plusieurs villes. Il parle de ce même tremblement de terre dans sa Chronique[1], et dans la Vie de saint Hilarion[2]. Or, si nous ajoutons foi au récit d'Ammien Marcellin[3], de Sozomène[4], de Socrate[5], d'Orose[6], ce désastre épouvanta l'empire romain, la seconde année du règne de Valentinien et de Valens, consuls tous deux en 365. Nous ne pouvons donc reculer la date de la naissance de saint Jérôme au delà de l'an 346, sous peine de nous mettre en désaccord avec sa manière de compter les années de l'enfance, et de n'en pas arrêter le cours à sa vingtième année.

La naissance de saint Jérôme vers 345 ou 346 nous semble encore s'accorder pleinement avec ce qu'il dit de son frère : Paulinien avait trente ans lorsqu'il fut ordonné prêtre en 394[7]; sa naissance nous reporte donc à 364, époque à laquelle Jérôme, suivant nous, avait dix-huit ans. Nous savons par lui-même qu'il vint en 372 à Aquilée, pour prendre soin des intérêts de son frère, alors tout petit enfant, puisqu'il n'avait que huit ans[8]. Il touchait à sa vingt-septième année, d'après l'opinion que nous appuyons, et pouvait fort bien remplir, à l'égard de Paulinien, les obligations de tuteur. Ceci, d'ailleurs, achève de ruiner le sentiment des auteurs qui font naître Jérôme en 331; il aurait eu trente-trois ans à la naissance de son frère Paulinien, cela n'est guère probable, à moins de sup-

[1] *Chronic.*, an. 369.
[2] *Sancti Hilarionis vita,* t. IV, pars. II, p. 88.
[3] Amm. Marcel , lib. XXVI.
[4] Sozomènes, *Hist. eccles.*, lib. V, cap. xx.
[5] Socrates, *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. iii.
[6] Orosius, lib. VII, cap. xxxii.
[7] Ep. XXXIX, ad Theophil. adv. Joan. Hierosolym. *Ib.*, p. 337.
[8] Ep. I, ad Rufinum monachum. *Ib.*, p. 4. — Vallarsii et Maffei, *Vita Hieron.*, cap. v.

poser à sa famille une bénédiction vraiment patriarcale.

Dans d'autres passages, saint Jérôme fait allusion à des événements qui se sont accomplis, comme il l'atteste lui-même, pendant le temps de son enfance ou de son adolescence; nous aurons occasion d'y revenir, ils servent à confirmer notre opinion, car ils s'expliquent aisément si l'on veut bien fixer, vers l'an 346, la date de la naissance de notre saint docteur.

Puisque cette solution semble dissiper nos doutes, essayons maintenant de savoir comment s'appelait cet illustre solitaire[1], dont le nom fut moins souvent répété par les échos des grandes villes que par les rochers et les profondes solitudes du désert. Jérôme, mieux Hiéronyme et Hiérôme, selon la vieille orthographe du mot, n'est qu'un surnom qui fut peut-être donné au savant Dalmate pour signifier combien il était en grande vénération dans toute l'Église. Dans l'antiquité, on attachait une grande importance à ces surnoms, ils n'étaient point arbitraires, assignés ou imposés sans discernement par un caprice de la foule ou par la vengeance d'un individu ; ils avaient leur raison d'être, prise le plus souvent dans l'homme lui-même dont ils signalaient un vice ou une vertu, un défaut ou une qualité, une victoire ou des conquêtes, et, dans ce cas, c'était un titre de noblesse, un insigne de triomphe, pour arrêter les regards et suspendre l'attention de la foule. Jérôme fut donc un surnom donné à l'ermite de Béthléem pour attirer sur lui les respects des fidèles; sa racine veut dire en grec *nom sacré* et non *sainte loi*[2].

[1] « Legitimus ordo nominum, dit Orelli, militum præcipue signandorum hic erat : prænomen, nomen gentilicium, nomen patris, tribus, cognomen, patria. » (Orellius, *De nominum ratione apud Romanos*, t. I, cap. VIII).

[2] Ιέρον ὄνομα et non ἱέρος νόμος.

Son véritable nom était Eusébius, qu'il avait reçu de son père suivant l'usage des Latins, il le dit lui-même dans son *De viris illustribus*[1]. Je ne sais vraiment pas comment certains auteurs ont pu croire que notre saint fut appelé de ce nom parce qu'il avait traduit et continué la Chronique d'Eusèbe. Cette hypothèse ne saurait avoir pour elle l'ombre de la vraisemblance, et ne mérite, par conséquent, point que nous nous arrêtions un instant à la discuter.

Jérôme porte encore le nom de Sophronius dans deux manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, mais ils ne remontent pas au delà du XII[e] siècle. Est-ce un nom qui lui fut donné dès l'enfance? Est-ce un surnom qu'il aurait reçu à cause de son admiration pour les philosophes de l'antiquité, et qui fait honneur à sa connaissance des lettres païennes, comme celui de Jérôme est un hommage à sa science du christianisme? Nous ne pouvons l'affirmer; rien dans ses écrits ne vient appuyer nos conjectures à ce sujet.

Saint Jérôme naquit donc à Stridon, vers l'an 346, sous le règne de Constance et de Constant I[er], sous le pontificat de saint Jules I[er]. Sa patrie était loin de compter parmi les régions les plus civilisées de l'empire; aussi que de fois n'a-t-il pas rappelé cette origine barbare à laquelle il imputait la rudesse de son caractère et l'impétuosité de son âme! Il n'a point gardé le silence sur tous ses secrets d'enfant, et, comme Horace, il nous a révélé quelques petits mystères domestiques[2]. Dans des vers charmants de grâce et de fraîcheur, le poëte parle de la tendresse de son père, de ses sages conseils, de ses attentions à l'instruire par des exemples contempo-

[1] *De viris illust.*, cap. CXXXV, *id.*, p. 128.
[2] Satire IV du lib. I, v. 105.

rains, à lui montrer le mal sous ses tristes couleurs, pour l'amener à aimer et à pratiquer le bien. Tel nous apparaît Eusébius dans les quelques lignes que Jérôme, dans sa piété filiale, douce et modeste, a consacrées à la mémoire de l'auteur de ses jours. C'était un homme pieux et grave; la sainteté du père était l'égide de la maison, tandis que les vertus de la mère en faisaient l'ornement. Ils n'avaient qu'un désir, celui d'élever chrétiennement leurs enfants, de former leur cœur, et de développer leur esprit par le bienfait d'une brillante éducation, en tout semblable à celle de la jeune noblesse romaine. Attachés tous deux du fond de l'âme à la religion catholique, ils ne se laissèrent point emporter, comme la paille légère, au vent des fausses doctrines qui soufflait alors de toutes parts sur le champ du père de famille, l'erreur ne les compta point parmi ses adeptes, et ils prirent garde de n'approcher jamais des lèvres de leurs fils que le lait de la plus pure doctrine[1].

On a dit qu'ils avaient porté le joug et mangé le pain de l'esclavage; ce sentiment n'est guère probable ; saint Jérôme ne reprocherait pas au pélagien Palladius[2] la bassesse de son caractère, la corruption de ses mœurs, sa méchanceté d'esclave; il ne le raillerait pas sur sa noblesse à laquelle il est loin de porter envie, s'il avait pu craindre qu'on lui renvoyât ces traits. Etaient-ils d'origine illustre? Les intimes relations de leur fils avec Bonosus, dont la famille occupait un rang distingué dans la société, feraient croire qu'ils pouvaient eux-mêmes se glorifier d'une haute naissance. Une chose paraît hors de doute, c'est qu'ils étaient fort riches, qu'ils avaient de

[1] *Prefat. Hieron. in. lib. Job.* — Ep. XXXIX, ad Theoph. : « Ab ipsis incunabulis, ut ita dicam, catholico sumus lacte nutriti. » *Id.*, p. 335.

[2] Dial. adv. Pelag. Prologus, *Id.*, p. 484.

nombreux serviteurs[1], de grands revenus, une table splendide[2], une habitation spacieuse. Comment expliquer autrement l'estime dont jouissait la famille de Jérôme, dans un pays où la considération se mesurait à la fortune[3]? Comment aurait-il pu subvenir aux frais de ses longs voyages, acheter au poids de l'or les livres rares et précieux dont il voulait enrichir sa bibliothèque[4]; enfin dépenser des sommes considérables pour donner l'hospitalité aux moines qui accouraient en foule à Bethléem admirer ses vertus et sa science?

Il ne nous a point dit le nom de sa mère : il dut la perdre jeune, sans quoi cette radieuse image se fût présentée, même au milieu de ses graves études, à l'esprit de Jérôme, semblable à ces blanches étoiles dont la douce clarté se détache sur l'azur du ciel dans les ténèbres de la nuit. Il nous eût parlé d'elle, il eût fait vivre dans ses écrits le souvenir de celle qui veilla sur son berceau, ce souvenir qui, après avoir embaumé la vie de l'homme ici-bas, s'attache à son cœur comme un dernier parfum pour l'accompagner jusqu'au tombeau.

Ses lettres nous apprennent qu'il avait une sœur, un frère nommé Paulinianus, une tante appelée Castorina : il a voulu taire le nom de sa sœur, ce nom dont il eût désiré, par ses larmes, laver la flétrissure. Nous aurons d'ailleurs occasion de revenir sur ces trois personnes que les liens du sang lui rendaient si chères.

Les jeunes années de Jérôme se passèrent dans la maison paternelle, au milieu des joies de la famille et des soins vigilants qui furent prodigués à sa première édu-

[1] Apol. adv. Ruf., lib. I, p. 383, t. IV, pars II.
[2] Ep. XVIII, ad Eustochium. *Id.*, p. 42.
[3] Ep. VII, ad Chromat. *Id.*, p. 14.
[4] Ep. XVIII, ad Eustoch. *Ib.*, p. 42.

cation. Bonosus fut le compagnon de son enfance; les liens de la plus étroite amitié les unirent au berceau; cette intimité faisait, suivant la charmante expression d'Horace [1], que l'un n'était que le *dimidium animæ* de l'autre. Elle ne se démentit point pendant le reste de leur existence, et, s'ils se séparèrent sur le chemin de la vie, ce fut pour suivre chacun le sentier de la retraite, pleins d'espérance de se retrouver un jour dans un monde meilleur. Enfants, ils ne se quittèrent pas, tout était commun entre eux, ils grandirent ensemble jusqu'à la fleur de l'âge; le sein des mêmes nourrices les allaita, ils se sentirent porter dans les bras des mêmes serviteurs chargés de ce soin, et, après des études faites à Rome, ils s'en allèrent encore ensemble sur les bords du Rhin, où ils partagèrent le même toit, la même nourriture au milieu de nations à demi barbares [2].

Il demeura toujours fidèle à la mémoire de son jeune âge, et, plus tard, vieillard usé par l'étude et retiré du monde, le souvenir de sa première enfance venait encore, comme un gai refrain, réjouir son cœur, adoucir les amertumes qu'on ne lui épargnait point jusque dans sa grotte de Bethléem. Athlète blanchi par les années, il lui fallut redescendre dans l'arène pour combattre ses amis d'autrefois : c'est alors qu'oubliant Rufin et sa propre apologie, il échappait avec bonheur à la triste réalité, pour se rappeler ces jours où, tout petit, il courait çà et là dans les chambres des serviteurs de la maison paternelle [3]. Il repassait dans son âme les joies naïves de ces temps heureux, ses plaisirs innocents, ses courses avec Bonosus, et surtout ces jeux qui le retinrent

[1] Horace, liv. I, Ode 3, v. 8.
[2] Ep. I, ad Rufinum. *Id.*, p. 3.
[3] Apol. adv. Ruf., lib. I. *Id.*, p. 383.

un jour entier et qui frappèrent si vivement sa jeune imagination, que, soixante ans après, en y songeant, un sourire venait encore solliciter sa lèvre desséchée.

C'étaient là les jours sans nuages qui ne luisent que sur un berceau et qui s'évanouissent sitôt pour ne plus revenir. Jérôme était alors sur le seuil de la vie. A peine eut-il pris son vol, libre de toute contrainte, semblable à l'oiseau qui tend ses ailes à la brise dont le souffle l'emporte de toutes parts, qu'il se vit tout à coup réduire en captivité. L'âge d'étudier était venu le surprendre, et, des bras de son aïeule, on le traîna vers un dur Orbilius [1]. Ce nom est comme un point noir qui apparaît à l'horizon de ses jeunes années; le précepteur de saint Jérôme rappelle le vieux maître d'Horace [2] : le chantre de Tibur et l'ermite de Bethléem semblent tous deux avoir conservé de leurs premières leçons un souvenir assez triste; chacun d'eux n'est pas sans avoir gardé au fond du cœur quelque rancune à son Orbilius pour ses manières un peu rudes d'aider à la mémoire et de stimuler la paresse des élèves. Ce fut à cette école que Jérome sentit son intelligence s'ouvrir aux premières clartés de la science; mais le besoin d'une lumière plus éclatante amena bientôt pour lui le moment d'aller au-devant d'une instruction plus distinguée. Il quitta donc les lieux témoins de ses joyeux ébats, il dit adieu à cette terre barbare qu'il ne devait plus revoir qu'en passant, et il prit la route de la ville aux sept collines. Bonosus était encore à ses côtés pour l'accompagner à Rome.

[1] *Idem.*
[2] HORACE, liv. II, Épit. I, v. 70.

II

Saint Jérôme à Rome.

Rome! quel prestige dans ce nom, quels souvenirs il réveille, à quelles impressions ne devait-il pas livrer l'âme ardente du jeune Dalmate! Pour moi, quand il retentit à mon oreille ou quand il se présente à ma vue, je ne sais, mais il me semble que le génie de l'empire s'empare de moi, et me transporte sur le sommet du Capitole pour contempler les étranges choses qui se sont accomplies autour de cet immortel monument de la grandeur romaine. Semblable au prophète Ézéchiel, Jérôme se trouva tout à coup devant cette vaste enceinte qui se déroule sur les bords du Tibre, un souffle d'en haut vint ranimer les cendres que trente générations y ont accumulées, et faire revivre les pages que l'histoire a tracées de son ineffaçable burin. Historien, Jérôme devait, plus tard, résumer les grands traits de ces pages immortelles, et attacher lui-même quelques feuillets aux annales du peuple roi. En attendant, il vit dans une sorte de vision ce qu'il devait traduire dans la Chronique d'Eusèbe, il vit se dresser devant lui les ombres de ces rois qui avaient fondé, affermi, développé la monarchie romaine. Puis, le vent de la liberté relève ces têtes courbées sous le joug d'un seul, la république est proclamée, le soin des affaires et les intérêts de l'Etat passent entre les mains des consuls, des dictateurs, entre celles des tribuns, des censeurs, des édiles et des questeurs. Çà et là, il admire les magnifiques splendeurs des pompes

triomphales, il compte les anneaux de la longue chaîne des peuples vaincus en Europe, en Asie, en Afrique ; ces peuples ont à leur tête des hommes comme Annibal, Jugurtha, Mithridate, mais ils sont conduits, domptés et enchaînés par des Scipion, des Metellus, des Marius, des Sylla, des César et des Pompée. La gloire de ceux-ci est souillée de sang, leurs proscriptions ont rempli Rome de deuil et de tristesse, et ils conduisent à l'agonie de la liberté romaine ; Octave lui porte le dernier coup, et, sous le nom d'Auguste, il inaugure ce despotisme impérial qui fut pour Rome le signal de bien des hontes et de beaucoup de malheurs. Mais si les regards de Jérôme sont attristés par ce lugubre spectacle, il s'empresse de les détourner vers ces gloires de l'intelligence, gloires plus pures et moins chèrement achetées, pour livrer avec bonheur son âme au commerce de ces illustres morts, orateurs, poëtes, historiens, philosophes, dont les chefs-d'œuvre éclairent l'intelligence en charmant l'oreille par les grâces enchanteresses d'un style qui ne sait point vieillir.

Rome exerçait sur les provinces une sorte de fascination à laquelle on ne résistait guère, et chacun se sentait attiré vers la ville éternelle par un charme que nul ne songeait à briser ; la curiosité animait les plus tièdes, la renommée sollicitait les moins impatients ; des quatre vents du ciel on voyait des pèlerins accourir vers Rome, et quand une fois ils l'avaient habitée, ils ne pouvaient plus s'en détacher, et ils demeuraient là séduits, enchaînés par l'éloquente magie de la gloire et de la grandeur. Un historien latin, né à Antioche et d'une humeur un peu cosmopolite, Ammien Marcellin, appelait Rome le boulevard du monde et la reine de l'univers[1] : un des

[1] Amm. Marcel., liv. XIV, chap. vi.

derniers poëtes qui trouvèrent encore quelques accords harmonieux pour la consoler dans ses douleurs, un Gaulois, Numatianus, la quittait en pleurant, et souhaitait de mourir en baisant le seuil de ces portes qu'il allait franchir pour toujours[1].

Notre jeune Dalmate arrivait à Rome en 363 : il n'y venait pas seulement comme ce romanesque habitant de Gadès, pour voir un grand homme et s'en aller tôt après, ayant trouvé dans Rome autre chose à admirer que Rome elle-même[2]. D'ailleurs, le temps des grands hommes était passé; la lyre d'Horace était muette sous les frais bocages de Tibur : l'ombre de Virgile errait triste et silencieuse autour de ce Capitole dont les barbares menaçaient l'immobile fondement : Tite-Live n'eût entendu parler que de défaites, et Tacite, pour son pinceau, n'eût trouvé que des infamies à flétrir.

Mais au milieu de toutes ces ruines, parmi tant de grandeurs déchues, Jérôme vit s'élever une nouvelle puissance qui menaçait de faire oublier l'ancienne, ou plutôt, elle allait faire mieux en empruntant le glorieux passé de la ville éternelle pour lui donner une nouvelle vie et l'environner d'une nouvelle splendeur. La Papauté apparaissait grande, majestueuse, forte, comme si, fondée sous Romulus, mille ans déjà l'avaient affermie sur le rocher du Capitole. C'était une magnifique statue que l'on élevait enfin sur le piédestal dressé par la Providence qui avait convoqué pour cette œuvre toutes les nations de la terre. Déjà les pontifes avaient le prestige des empereurs, et la magnificence extérieure dont ils paraissaient entourés, remplissait les païens de crainte et d'admiration. Quelques-uns même, sensibles seule-

[1] Numatianus, *Itinerarium*, v. 43 à 53.
[2] Ep. L, ad Paulinum. *Opera Hier.*, t. IV, pars II, p. 568.

ment à cet éclat apparent qui paraissait révéler un bonheur sans nuages, osaient jeter un regard de convoitise sur la chaire de Pierre, et Vettius Prétextatus, qui mourut consul désigné, disait au pape Damase : « Faites-« moi évêque de Rome et sur l'heure je serai chré-« tien[1]. »

Jérôme accourut se serrer contre cette chaire dont il devait être un des défenseurs les plus ardents, au milieu des luttes que les hérétiques suscitaient déjà dans l'Église. Pour se préparer à ces combats, pour se rendre digne d'une mission qu'il ne soupçonnait certes pas alors, il venait à la source de la science en Occident se livrer entièrement à l'étude des lettres grecques et latines, de l'éloquence profane et de la philosophie païenne[2]. Il avait pour réussir une intelligence élevée,

[1] Ep. XXXVIII, ad Pam. adv. Joan. Hierosol. *Id.*, p. 210. — Muratori, *Ann. d'Italia*, ann. 366, ind. IX. On nous saura peut-être gré de rapporter ici la fastueuse inscription composée en l'honneur de ce Prétextatus qui fut avec Symmaque un des derniers Romains :

AGORII.

VETTIO AGORIO.	PRÆTEXTATO V. C.
PONTIFICI VESTAE.	QUAESTORI.
PONTIFICI SOLI.	CANDIDATO.
QUINDECIM VIRO.	PRAETORI URBANO.
AUGURI.	CORRECTORI TUS-
TAUROBOLIATO.	CIAE ET UMBRIAE.
CURIALI.	CONSULARI.
NEOCORO.	LUSITANIAE.
HIEROFANTAE.	PROCONSULI.
PATRI SACRORUM.	ACHAIAE.
	PRAEFECTO URBI.
	PREFEC. PRAET. II.
	ITALIAE ET ILLYRICI
	CONSULI.
	DESIGNATO.

A latere sinistro ; Dedicata kal. feb. D. N.
Fl. Valentiniano Aug. III et Eutropio, Coss.
Romae. — Gruterus, p. 1102, 2.

[2] Ozanam, *Études germaniques*, t. II, p, 390 ; *des Écoles romaines.*

une imagination vive et forte, une âme avide de savoir et d'apprendre, et par-dessus tout, le travail opiniâtre, ce *labor imprabus* dont le succès vient toujours, au dire du poëte, couronner les généreux efforts.

Le nouvel élève de Cicéron et de Quintilien se mit immédiatement à suivre les leçons du célèbre Donatus, qui enseignait la grammaire à la foule avide de l'entendre. Il fut un temps où tous ceux qui se dévouaient à la noble profession d'instruire et d'éclairer les autres, avaient chacun ses disciples, petite cour obéissante et soumise à la parole du maître; l'empereur Adrien, ami des savants et protecteur des beaux-arts, voulant distribuer à tout le monde les bienfaits de la science, ouvrit à Rome des écoles publiques dont les professeurs étaient payés aux frais de l'État. Il fit même construire l'Athénée[1], vaste édifice destiné à ces fins et qui dépendait du Capitole, rapprochant ainsi les muses de ce sanctuaire où le Dieu de la guere semblait avoir seul le droit de monter pour immortaliser ses triomphes.

Jérôme se mêla donc à la jeunesse romaine qui fréquentait ces écoles, tantôt sérieux, attentif, suspendu comme les autres aux lèvres du savant maître, tantôt emporté par cette folle ivresse qui s'emparait de cette joyeuse assistance. Car souvent, si nous en croyons le saint docteur, il arrivait au turbulent auditoire de se laisser aller à cette pétulante gaîté commune aux jeunes gens de tous les temps et de tous les pays; alors, pour se préparer aux doctes enseignements du professeur et pour charmer les heures d'attente, on chantait en riant aux éclats une petite pièce burlesque[2] qui tournait en ridicule un des principaux travers de l'époque. C'est une

[1] Aurelius Victor; *de Cæsaribus*, 14.
[2] *Comment. in Isaï.*, lib. XII, chap. xl, v. 26.

farce où l'on reconnaît la verve qui inspira les vers Fescennins et les Atellanes : la plaisanterie nous semble assaisonnée d'un assez gros sel, mais notre gaîté est trop façonnière, dirait Montaigne, il ne faut point en appeler à notre politesse française pour juger de l'urbanité que les Romains déployaient dans l'art de faire rire.

Saint Jérôme donne à cette facétie le nom grotesque de *Testament de Grunnius Corocotta Porcellus*[1] : elle n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la jurisprudence romaine, où les testaments jouaient un si grand rôle. Tous

[1] Marcus Grunnius Corocotta Porcellus testamentum fecit, quod quoniam manu mea scribere non potui, scribendum dictavi. Magirus cocus dixit : Veni huc, eversor domi, soliversor fugitive Porcelle, ego hodie tibi vitam adimo. — Corocotta Porcellus dixit : Si qua feci, si qua peccavi, si qua vascula pedibus meis confregi, rogo, domine coce, veniam peto, roganti concede. — Magirus cocus dixit : Transi, puer, affer mihi de culina cultrum ut hunc porcellum faciam cruentum. — Porcellus comprehenditur famulis, ductus sub die XVI kal. lucerninas, ubi abundant eginæ, Clybanato et Piperato coss., et ut vidit se moriturum esse, horæ spatium petiit, cocum rogavit ut testamentum facere posset. Inclamavit ad se suos parentes, ut de cibariis suis aliquid dimitteret eis, qui ait : Patri meo Verrino Lardino do, lego dari glaudis modios XXX, et matri meæ Veturrinæ Scrofæ do, dari laconicæ siliginis modios XL, et sorori meæ Quirinæ, in cujus votum interesse non potui, do, lego dari hordii modios XXX. Et de meis visceribus dabo donabo sutoribus setas, rixatoribus capitinas, surdis auriculas, causidicis et verbosis linguam, bubulariis intestina, esiciariis femora, mulieribus lumbulos, pueris vesicam, puellis caudam, cynædis musculos, cursoribus et venatoribus talos, latronibus ungulas, et nec nominando coco do, lego atque dimitto popam et pistillum, quæ mecum detuleram a querceto usque ad haram, liget sibi collum de reste. Volo mihi fieri monumentum ex litteris aureis scriptum. M. Grunnius Corocotta Porcellus vixit annos D CCCCXCIX. Quod si semis vixisset mille annos implêsset. Optim amatores mei, vel consules vitæ, rogo vos, ut corpori meo benefaciatis, benè condiatis, de bonis condimentis nuclei, piperis et mellis, ut nomen meum in sempiternum nominetur. Mei domini et consobrini mei, qui huic meo testamento interfuistis, jubete signari.

Lucanicus, *signavit*. Tergillus, *sign*.
Nuptialicus, *sign*. Celsanus, *sign*.
Lardio, *sign*. Offellicus, *sign*. Cymatus, *sign*.

(B. Brissonius, *De formulis et solemnibus populi romani verbis*, lib. VII, 756. Parisiis, apud Lib. Nivellium, 1583.)

les écrivains latins en parlent; Horace [1] et Juvénal ont poursuivi, l'un de sa fine ironie, l'autre de sa mordante hyperbole, les escroqueurs de testaments; Tacite et Pline, unis par les liens d'une étroite amitié, disent qu'ils étaient placés sur la même ligne par ceux qui ne les oubliaient pas dans leurs dernières volontés; enfin, dans son Histoire des Césars, Suétone raconte les menées de Caligula pour se faire inscrire parmi les légataires des riches citoyens, après quoi il leur envoyait des confitures empoisonnées pour hâter l'ouverture des testaments [2]. Ainsi c'était une manie, un travers qui n'avait point échappé aux regards clairvoyants de la malicieuse enfance; cet âge est sans pitié, dit le bon La Fontaine, et il tournait en ridicule, avec un charmant enthousiasme qui emportait Jérôme lui-même, et légataires, et testaments, et testateurs. La pièce qui remplissait si bien les fins, peu charitables, il est vrai, de la jeunesse romaine, n'est pas indigne d'arrêter un moment l'attention de la philologie; elle peut s'y exercer sur certaines expressions, certains termes qu'on ne retrouve pas ailleurs, tandis que les noms et qualités des légataires, la valeur et la nature des legs offriraient aux érudits l'occasion d'intéressantes recherches.

Ces joyeuses distractions n'empêchaient point Jérôme de se livrer, sous la direction de ce célèbre Donatus, à l'étude de la grammaire, vaste science dont l'objet embrassait la connaissance raisonnée et approfondie des deux littératures. La grammaire avait suivi la fortune de la Grèce vaincue [3], elle avait accompagné à Rome les chefs-d'œuvre d'Homère, de Sophocle, de Démosthène :

[1] HORACE, liv. II, satire V, v. 57. PLINE, *Ép.*, liv. VII, 20.
[2] SUÉTONE, *Douze Césars*, ch. IV, 38.
[3] HORACE, liv II, Ép. I, v. 157: — SUÉTONE, *de Illust. gram.*, ch. II.

elle en expliquait le sens, et, dirigée par les lumières d'une critique éclairée, elle accusait les défauts, ou bien elle faisait admirer les beautés de la composition et du style [1]. Chaque professeur ajoutait à ses propres remarques celles de ses prédécesseurs [2], et le trésor de la science allait s'enrichissant tous les jours de nouvelles découvertes. Aux auteurs grecs se joignit bientôt l'explication des ouvrages latins, et l'on élargit ainsi les limites du champ, déjà très-vaste, ouvert aux dissertations savantes des grammairiens.

Jérôme profita si bien des leçons de son illustre maître, qu'il surpassa tous ses rivaux dans la connaissance de l'antiquité grecque; en même temps il apprenait à parler le latin avec une élégance, une facilité, une pureté qui aurait peut-être trouvé grâce aux yeux d'Asinius Pollion [3], ce rigide censeur de la patavinité de Tite-Live. Il n'oublia jamais ce qu'il devait à Donatus, et le souvenir de son cher professeur s'est souvent présenté à la mémoire de l'élève reconnaissant. Il a parlé avec éloge des travaux du grammairien sur Virgile et sur Térence [4], il a parfois retrouvé sous sa plume des saillies heureuses échappées au maître, témoin ce jour où commentant *l'Eunuque* de Térence, après avoir cité ce vers du prologue : « On ne dit plus rien qui n'ait été déjà dit, » il s'écria luimême : « Peste soit de ceux qui ont dit nos pensées avant nous [5] ! »

Pendant que Jérôme suivait les leçons de Donatus, l'art de bien dire avait un brillant interprète de ses règles dans

[1] Quintilien, *Instit. orat.*, liv. I, ch. iv.
[2] Apolog. adv. Ruf., lib. I, t. IV, part. II, p. 365.
[3] Quintil., *Instit. orat.*, liv. VIII, ch. i.
[4] Apol. adv. Ruf., *loc. cit.*
[5] *Comment. in Eccles.*, cap. i, v. 10. « Pereant qui antè nos nostra dixerunt ! »

le célèbre Victorinus, arrivé d'Afrique pour enseigner à Rome sous le règne de Constance. L'étude de la rhétorique était, avec celle de la grammaire, la principale occupation des Romains qui fréquentaient les écoles; en cela, ils suivaient encore les recommandations et les exemples de Cicéron, de Quintilien et de Pline. Victorinus exposait avec tant d'éloquence les préceptes de ces grands maîtres dans l'art oratoire, que chacun s'empressait à ses cours, et l'admiration publique lui fit ériger une statue sur le forum de Trajan, à côté des plus illustres personnages de l'empire[1]. Victorinus était païen, on l'avait entendu célébrer les divinités égyptiennes[2], on l'avait vu se prosterner aux pieds des dieux du Capitole; tout à coup, parvenu à une extrême vieillesse, ses yeux s'ouvrirent à la lumière de l'Evangile[3], et l'admirateur de Cicéron, le successeur de Quintilien, le maître chéri et vénéré de la jeunesse romaine, ne rougit point de venir incliner au pied de l'autel sa tête couronnée de lauriers, et tout frémissant encore des applaudissements d'un auditoire enthousiaste, il se fit petit enfant pour renaître régénéré par les eaux saintes du baptême. Victorinus converti ne renonça pas à la carrière qu'il suivait avec tant de succès, il n'abandonna ni sa chaire, ni ses élèves. On le vit, bravant le sarcasme et la raillerie, continuer ses leçons qu'un nouvel esprit animait maintenant; puis, un jour, il quitta sa place pour n'y plus remonter, lorsqu'un édit de Julien défendit aux chrétiens[4] de donner des leçons de littérature ou d'enseigner l'art de bien dire.

Lorsqu'il n'était bruit dans Rome que de l'éloquence

[1] *Chronicon.*, an. 353-358.
[2] Saint Augustin, *Conf.*, liv. VIII, ch. II.
[3] *De viris illust. Id.*, p. 125.
[4] Saint Augustin, *Conf.*, liv. VIII, ch. V.

de Victorinus, saint Jérôme put-il échapper à l'entraînement général, et ne compta-t-il point parmi les disciples du rhéteur tant célébré? Il ne le dit nulle part expressément, et l'on chercherait en vain dans ses écrits un témoignage clair et précis de sa part pour fixer nos incertitudes sur ce point. Et même quand il parle de Donatus, il semble se faire un honneur de l'avoir eu pour maître [1] et il s'empresse de dire qu'il a été son disciple , tandis qu'aucun passage ne nous le montre engagé dans des relations aussi intimes avec Victorinus. Cependant il nous apprend lui-même quelque part que l'éloquent professeur donnait trois causes à l'obscurité des écrits [3] : la grandeur du sujet, l'ignorance de l'écrivain, la sottise du lecteur. Rapprochons maintenant la préface de son *Commentaire* sur l'Epître aux Galates [4], où il dit que Victorinus enseignait la rhétorique à Rome au temps de son enfance, c'est-à-dire lorsqu'il y arriva de Stridon à l'âge de dix-huit ans, et si nous nous rappelons son goût pour l'étude, si nous nous représentons cet esprit si curieux d'apprendre, si âpre au travail, si nous songeons enfin que c'est ici le même Jérôme qui plus tard, à Constantinople, se fera le disciple de saint Grégoire de Nazianze et dans Alexandrie l'auditeur assidu du savant Didyme; le même Jérôme qui, livré dans sa grotte de Bethléem à l'étude de la langue hébraïque, s'en ira de nuit consulter un vieil israélite pour lui dérober les secrets de l'idiome sacré, il nous paraîtra prouvé que Jérôme dut assister aux leçons de Victorinus. Il suivit ces cours en simple étudiant, *unus multorum,* dirait Horace, confondu dans la foule,

[1] Apol. adv. Ruf., lib. I, *id.*, p. 365.
[2] *Comment. in Eccles.*, cap. I, v. 10.
[3] *Comment. in Ezech.*, lib. XIII, cap. XLI, v. 26.
[4] *Comment. in Epist ad Galatas.* Prolog., p. 222, t. IV, part. I.

sans avoir avec le professeur les relations familières qui le mettaient au nombre des disciples favoris de Donatus. Celui-ci avait sans doute remarqué l'assiduité du jeune Dalmate, il avait peut-être deviné le feu sacré qui brûlait cette âme d'élite ; descendu de chaire, il lui continuait ses savants commentaires, et dans le mystère des entretiens particuliers, il développait à son jeune ami ce que dans son cours il avait sommairement exposé au profane vulgaire.

La rhétorique occupait, d'ailleurs, une large place dans les études de Jérôme ; son amour de la science ne connaissait point de limites, c'était une flamme dont la dévorante activité cherchait partout un aliment. Il voulut posséder les règles de l'art de la parole, et désira se faire initier à tous les secrets de l'éloquence ; aussi le vit-on affronter les exercices vains et futiles appelés controverses, subir les stériles ennuis de ces épreuves connues sous le nom de déclamations, avec la constance et l'abnégation d'un Romain de Cicéron ou d'Antoine. Tous les orateurs latins devaient pâlir à ces tristes essais d'un talent novice, et l'auteur du *Brutus* confesse avec franchise qu'il déclama en grec jusqu'à sa préture, en latin jusque dans un âge très-avancé [1].

Il paraît que Jérôme ne prenait qu'un médiocre plaisir à ces expériences oratoires, car, dans ses vieux jours, sous sa tête couronnée de rares cheveux blancs, il lui arrivait souvent de se voir en songe [2], élégamment peigné, revêtu de la toge, déclamant devant un rhéteur quelque controverse soigneusement préparée. Il était loin d'y trouver des charmes, puisque, réveillé en sursaut, il se félicitait d'avoir échappé au danger de pérorer. Il suffit,

[1] CICÉRON, *Brutus*, 90.
[2] Apol. adv. Ruf., lib. I, t. IV, pars II, p. 385.

du reste, d'interroger Suétone [1] sur la forme et le fond de ces déclamations, pour donner aussitôt raison au détracteur de ces vieux usages et pour partager immédiatement le sentiment de Jérôme, que l'autorité de Perse [2] et de Juvénal [3] vient encore confirmer.

Ainsi notre élève était assez froid partisan de ces exercices déclamatoires; ces luttes simulées n'enflammaient point son imagination, n'échauffaient pas son cœur; c'est pourquoi il chercha des maîtres plus entraînants, une école plus animée pour se former à l'art oratoire. Il se mit à fréquenter les tribunaux afin d'assister aux discussions judiciaires, où il espérait être témoin de combats véritables. Il s'attendait à trouver là ces mouvements auxquels Cicéron affirmait que nul ne peut résister; il comptait voir la passion vive, animée, ardente, âme de la grande éloquence, celle que Tacite comparait à la flamme brûlant, consumant sa matière; il croyait entendre des avocats, à la parole émue, plaidant des causes réelles et ne s'échauffant plus à froid pour défendre des personnages imaginaires. Quelle dut être sa déception au spectacle qui s'offrit à ses regards! Il vit les plus illustres orateurs du barreau se livrer à des discussions si violentes, s'abandonner si bien à leur emportement que, souvent, ils laissaient de côté les intérêts qu'ils devaient défendre pour s'injurier réciproquement et se renvoyer les traits acérés d'une plaisanterie envenimée par la colère et l'orgueil blessé [4]. Est-il étonnant qu'un art si dégénéré n'ait eu que peu d'attrait pour le jeune étudiant qui faisait ses plus chères délices de la lecture de Cicé-

[1] SUÉTONE, *De claris rhetor.*, I.
[2] PERSE, sat. III, v. 44.
[3] JUVÉNAL, sat. X, v. 161.
[4] *Comment. in Epist. ad Galat.*, lib. I, cap. II, v. 11.

ron? Aussi s'empressait-il d'offrir ses sincères félicitations à ses deux amis de Toulouse [1], Minervius et Alexandre, de ce que joignant la sagesse à la science, ils avaient déserté le parti de cette éloquence canine, comme l'appelle Appius [2], pour s'attacher au ministère plus calme, plus pacifique de la parole de Jésus-Christ.

Aux commentaires des grammairiens, aux déclamations des rhéteurs, Jérôme voulut ajouter quelques leçons de dialectique. Aristote la recommandait fortement aux jeunes orateurs, Cicéron la regardait comme la sœur de l'éloquence, et Zénon, au dire de l'auteur de l'*Orator*, les distinguait en comparant celle-ci à la main ouverte, celle-là au poing fermé qui porte des coups plus terribles et plus sûrs. Jérôme s'engagea dans les subtilités de cette science, dont les premiers éléments lui firent connaître qu'il y avait sept manières de conclure un discours [4]. Puis, on lui enseigna ce que c'était qu'un axiome; il apprit que sans verbe et sans nominatif il est impossible d'exprimer une pensée; il connut les degrés des sorites, les arguties du pseudomène, les artifices du sophisme. Tout cela paraît bien sec et de nature à n'intéresser guère notre jeune Dalmate, dont l'intelligence demandait une autre nourriture ; aussi n'y prêta-t-il que l'écorce de son attention, dirait Montaigne, et il termina son excursion sur les terres infécondes de la dialectique, en jurant qu'une fois sorti des écoles, jamais il ne lui viendrait à l'esprit d'égrener les quelques épis maigres qu'il pouvait y avoir moissonnés.

Après les sacrifices faits à sa curiosité ou bien aux exigences de l'enseignement alors à la mode, Jérôme revе-

[1] Ep. Hieron. ad Minerv. et Alexand. *Id.*, pars. I, p. 211.
[2] *Id.*, fragments de Salluste. Appius rhetor.
[3] Aristote, *Rhét.*, liv. I, ch. i. — Ciceron, *Orator.*, ch. xiv, 2.
[4] Apol. adv. Ruf., I. *Id.*, pars. II, p. 385.

nait à la littérature qui avait toutes ses affections [1]. Il divisait son temps entre ses différentes études et la plus large part était réservée pour la philosophie. Souvent le sommeil vint le surprendre lisant les *Dialogues* où Platon nous a laissé les traits éblouissants qu'il semble avoir dérobés à l'éternelle vérité [2]. Que de fois ne lui arriva-t-il pas de suivre le précepte d'Horace et d'ajouter aux heures du jour celles de la nuit, afin de parcourir ces pages sublimes, où, nouveau Prométhée, le fondateur de l'Académie, aidé des lumières de sa seule raison, tentait de ravir le secret des mystérieuses perfections de l'Être suprême, et poursuivait de toutes les forces de son puissant génie son vol audacieux au-dessus des nuages qui obscurcissaient à sa vue la source infinie du vrai, du beau et du bien, qu'il eût voulu contempler dans tout l'éclat de leurs célestes splendeurs ! Jérôme étudiait encore les ouvrages de Diogène [3], de Carnéade, de Clitomaque, de Possidonius [4], ces grands maîtres qui avaient formé Cicéron, et qui représentaient aux yeux de son admirateur les principaux chefs de la philosophie païenne. Traçant à Héliodore un rapide tableau de ses occupations ordinaires, Jérôme lui écrivait qu'il avait entre les mains l'*Introduction* de Porphyre [5] aux *Catégories* et les *Commentaires* d'Alexandre d'Aphrodisias [6] sur Aristote. Dans ces lectures, Jérôme suivait avec intérêt la marche de l'esprit humain à travers les siècles, il constatait les progrès ou les défaillances de la raison s'évertuant à la recherche de la vérité dont elle peut par ses seules forces saisir quelques traits ; il recueil-

[1] Ep. XXXV, ad Heliod. Ep. Nepot. *Id.*, p. 268.
[2] Apol. adv. Ruf., lib. III, *id.*, p. 465.
[3] *Id.*, p. 469.
[4] Ep. XXXV, ad Heliod. Ep. Nepot. *Id.*, p. 268.
[5] Εισαγωγή.
[6] Ep. XXXII, ad Domnion. *Id.*, p. 245.

lait avec soin ces précieuses étincelles, ces lueurs éparses, ces connaissances naturelles dont l'ensemble forme le domaine de l'ancienne philosophie. Jérôme l'avait sérieusement étudiée, il la savait à fond, et par mille canaux il a fait passer cette science dans ses écrits, où elle répand la variété et la vie.

Par ces travaux assidus, par ces veilles prolongées l'antiquité païenne ne fut bientôt plus pour Jérôme qu'un immense palais, dont il connaissait toutes les issues, dont il avait parcouru les divers appartements et admiré les magnificences ; les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes lui étaient devenus familiers; mais, pour n'oublier rien de ce qu'il avait appris, pour avoir sans cesse sous la main les auteurs qu'il aimait, les ouvrages qu'il préférait, il consacra une partie de sa fortune à se former une bibliothèque choisie[1]. Il aurait pu dire, comme Montaigne : « Je ne voyage sans livres, « ni en paix, ni en guerre; toutefois, il se passera plu- « sieurs jours et des mois sans que je les emploie : ce « sera tantôt, dis-je, ou demain, ou quand il me plaira. « Le temps court et s'en va cependant sans me blesser; « car il ne se peut dire combien je me repose et séjourne « en cette considération, qu'ils sont à mon côté pour me « donner du plaisir à mon heure, et à reconnaître com- « bien ils portent de secours à ma vie : c'est la meilleure « munition que j'ai trouvée à cet humain voyage[2]. » Poëtes, orateurs, historiens, philosophes, tous trouvèrent une place dans la *librairie* de Jérôme, comme en celle de Montaigne, et pour peu qu'il justifiât ses titres de noblesse et ses droits à l'immortalité, nul n'avait à craindre de se voir honteusement rejeté. Mais semblable

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch. *Id.*, p. 42.
[2] *Essais de Montaigne*, liv. III, ch. III, *De trois commerces...*

aux Israélites, qui ne craignirent point d'employer les vases d'or et les bijoux enlevés aux Egyptiens à la construction de l'autel du Seigneur, à l'ornement des coupes, encensoirs, chandeliers qui devaient y paraître, Jérôme fit de ses connaissances profanes les humbles servantes de la science sacrée[1]. Dans toutes ses études du paganisme, jusque dans la sincère admiration qu'il professait pour les merveilles de l'antiquité, il était animé d'un esprit de piété si vif, si profond, qu'on pouvait croire, sans crainte de se tromper, qu'il n'avait en vue que la plus grande gloire de l'Eglise et qu'il ne travaillait que dans l'intérêt de la vraie religion.

Pour entretenir en lui-même l'ardeur d'un si beau feu, pour enflammer davantage son dévoûment à cette noble cause, Jérôme se plaisait à visiter les sombres retraites où naquit, où grandit dans le silence des nuits, à la lueur des torches, le christianisme, qui ne pouvait alors se produire au grand jour, à la face du soleil. Il aimait et recherchait la mélancolique tristesse de ces souterrains qui, sous le nom de catacombes, furent le berceau et le cimetière des premiers chrétiens. Aussi, que de fois, le dimanche, en compagnie de Bonosus, de Pammachius et de quelques autres étudiants de son âge, Jérôme ne s'aventura-t-il pas dans ces dédales plus inextricables peut-être que celui de Crète! Il parcourait lentement les rues et les carrefours de cette cité mortuaire, comptant les chapelles sépulcrales, s'agenouillant dans les cryptes funèbres de cet ossuaire des saints martyrs, observant les pierres tumulaires et lisant avec une pieuse curiosité les inscriptions que la foi des fidèles avait gravées, pour dire à la postérité chrétienne

[1] Ep. LXXXIII, ad Magnum. *Id.*, p. 655.

le nom et la vaillance de ses pères[1]. Le silence, l'obscurité, la vue des tombeaux, remplissaient son âme d'une religieuse terreur et lui faisaient croire à l'accomplissement des paroles du prophète : *Descendunt in infernum viventes.* Un peu de jour venait, à de rares intervalles, tempérer l'horreur des ténèbres ; une crevasse plutôt qu'une fenêtre livrait passage à quelques rayons pâles et timides, puis la nuit se faisait plus sombre, plus épaisse, et la petite troupe n'avançait que pas à pas, en murmurant ce vers de Virgile[2] :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

Au milieu de ses études, Jérôme assista à la crise que subissait l'empire romain, lorsque le paganisme aux abois essaya un effort suprême pour reconquérir son pouvoir détruit, pour réhabiliter sa gloire éclipsée. Constance avait disparu de la scène du monde; Julien, étalant à tous les regards l'illustre exemple de son apostasie, convoquait l'univers à la restauration de l'idolâtrie; l'intelligence et la force s'armaient pour le triomphe des faux dieux et la terre menaçait de redevenir, selon la sublime expression de Bossuet, un vaste temple consacré aux idoles. Jérôme assista aux pompes renaissantes du paganisme, il vit le vice déifié reprendre ses autels et les adorateurs de Jupiter, de Mars ou de Vénus se bercer d'un fol espoir; toutefois, la renommée lui racontait les prodiges effrayants qui avaient déconcerté les sacriléges essais tentés à Jérusalem pour donner un éclatant démenti à la vérité des saintes Ecritures[3]. Peut-être le jeune Dalmate se demandait-il, en face de l'erreur re-

[1] *Comment. in Ezech.*, lib. XII, cap. XL, v. 5.
[2] VIRG., *En.*, liv. II, v. 755.
[3] AMM. MARCELLIN, lib. XIV, cap. XXIV.

dressant sa tête orgueilleuse, si le bras de Dieu ne s'était pas raccourci, lorsque tout à coup retentit, au milieu du Forum, comme un épouvantable éclat de tonnerre, la mort tragique de Julien sur les bords de l'Euphrate et la retraite de son armée en deuil. Jérôme fut témoin des douleurs, il partagea les joies que cette grande nouvelle excita dans Rome, et il se souvint toujours d'avoir entendu un païen zélé s'écrier alors avec désespoir : « Comment les chrétiens disent-ils que leur Dieu est « patient et miséricordieux? Rien n'est plus terrible « que son courroux, rien n'est plus rapide. Voyez : « il n'a pu différer d'un moment le soin de sa ven- « geance [1]. »

Cependant, ni la crainte de cette colère de Dieu, ni le spectacle des lieux sanctifiés par les martyrs, ne retinrent Jérôme dans la voie de la vertu, ne l'empêchèrent de se laisser séduire par les charmes de la volupté. La préoccupation de ses études ne le défendit point contre les plaisirs des sens ; le travail, la fatigue et les veilles ne réussirent pas à dompter sa chair qui, plus tard, brûlée par l'ardeur du soleil, déchirée par les cilices, affaiblie par la prière et la mortification, se révoltait encore contre l'esprit. Jérôme fut saisi par l'esprit de vertige et emporté par l'ivresse du plaisir, à cet âge que Bossuet compare à un vin fumeux [2]. Doué d'une nature ardente, d'une imagination vive, d'un sang riche et chaud, sa sensibilité excessive lui faisait conserver longtemps les impressions extérieures et donnait ainsi une large prise aux passions. Il se laissa trop souvent prendre à leurs trompeuses amorces [3], et, comme saint Augustin, il sen-

[1] *Comment. in Habacuc*, lib. II, ch. III, v. 14 et suiv.
[2] BOSSUET, *Panégyrique de saint Bernard*.
[3] Ep. VII, ad Chromat., Euseb., Jov. *Id.*, p. 14.

tit son âme se couvrir du feuillage ombreux et touffu des folles amours [1]. Dans sa Lettre à Chromatius, il confesse humblement ses misères et ses faiblesses. Puis, écrivant à Héliodore, son collègue bientôt dans la vie cénobitique, il emprunte à l'antiquité païenne ses pinceaux et ses couleurs, pour retracer le tableau de ses fautes; il eût voulu que le triste spectacle de ses égarements servît à confirmer son ami dans le chemin de la vertu, et il lui disait [2] : « Que fais-tu dans le monde quand tu « as déjà choisi la solitude pour ton partage? Si je te « donne ce conseil, ce n'est pas que ma barque et « mes marchandises n'aient pas eu à souffrir dans la « traversée, ou que, pilote habile, je n'aie pas même « fait connaissance avec la mer. C'est comme un nau- « fragé, naguère jeté sur le rivage, que, d'une voix « timide, je signale le danger aux navigateurs. Dans « ce gouffre, la Charybde de la volupté consomme la « perte du chrétien. Là, de sa bouche de jeune fille, le « plaisir sourit, semblable à Scylla, pour engloutir dans « un naufrage lamentable la vertu qu'elle enchante. Là, « il n'y a qu'un rivage barbare; là, le démon exerce le « métier de pirate, et il prépare, avec ses compagnons, « des fers pour ceux qui se laisseraient prendre. N'allez « pas vous y fier et vous croire en sûreté. Quoique la « mer ne soit pas plus agitée que la surface d'un lac « tranquille, quoiqu'un léger zéphyr vienne seulement « rider la face de l'eau, ces flots cachent de hautes mon- « tagnes. Au fond se trouve le danger, au fond se cache « l'ennemi. Tendez les cordages, larguez les voiles, « fixez à la proue l'antenne de la croix; ce calme est une « tempête. »

[1] SAINT AUGUSTIN, *Conf.*, lib. II cap. I.
[2] Ep. V, ad Heliodorum. *Id.*, p. 9.

Jérôme écrivait encore à son ami Pammachius[1] pour lui faire l'éloge de la virginité; il y joint l'humble aveu d'avoir perdu pour lui-même une vertu qu'il admirait si fort dans autrui. Comme un frêle esquif emporté par le vent sur une mer tourmentée se voit souvent inondé par la vague écumante sans jamais être englouti, parce qu'une main habile le soutient et le dirige au milieu de la tempête, ainsi Jérôme demeura ferme et inébranlable dans la foi, malgré toutes ces faiblesses dont la mémoire remplie d'amertume le poursuivait au milieu des rochers de Chalcis et jusque dans la grotte du Sauveur à Bethléem. Mais avec ce sentiment profond de sa misère, il ne tarda pas à comprendre qu'il était temps de revêtir l'armure de Jésus-Christ pour résister au démon de la chair, dont le terrible aiguillon lui faisait éprouver, comme autrefois à saint Paul, ses humiliantes atteintes; il sentit que, sans s'appuyer sur le bras de Dieu, il ne pourrait marcher d'un pas ferme et assuré dans la route où il avait déjà glissé. Il ne voulut donc point différer plus longtemps la cérémonie de son baptême. A cette époque, on attendait souvent pour recevoir ce sacrement, que l'âge critique des passions eût fait place à plus de gravité; ainsi, saint Ambroise et son frère Satyrus, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin n'étaient plus adolescents quand ils furent baptisés. Théodose suivit cet exemple; Constantin ne reçut le baptême qu'à son lit de mort, et Valentinien III mourut catéchumène.

Deux lettres que Jérôme écrivit au pape Damase servent à préciser la date de cet événement, d'une si haute importance dans la vie du saint docteur. Quelques auteurs ont prétendu qu'il ne fut baptisé que dans un second voyage à Rome; ce serait alors après son excur-

[1] Ep. XXX, ad Pammach. *Id.*, p. 242.

sion dans les Gaules, et le pape Damase lui-même lui aurait ainsi conféré le baptême. Il nous semble difficile d'admettre cette hypothèse, car elle ne s'accorde point avec le témoignage de saint Jérôme. « Je viens demander de la nourriture pour mon âme, » écrit-il à ce pontife [1], « là où jadis on m'a revêtu des vêtements du Christ. » Ailleurs, il dit encore en s'adressant au même pape [2]: « Je l'ai déjà écrit, j'ai revêtu la robe du Christ à « Rome, et maintenant je me retire dans les sauvages contrées de la Syrie. » — Or, saint Jérôme s'adressait au pape Damase pour le prier de vouloir bien diriger et éclairer sa foi; s'il avait reçu le baptême des mains de ce pontife, n'était-ce pas l'occasion de le lui rappeler, d'insister même sur cette circonstance, au lieu d'employer cette expression *olim*, autrefois, qui nous oblige à renvoyer à une époque plus reculée le moment de cette cérémonie? Elle eut lieu la dernière année du pontificat de Libère, en l'année 366, avant qu'il eût accompli sa vingtième année. En effet, un vieil écrivain, Gennadius, dit-on, prétend que Jérôme fut baptisé dans son enfance ; dès lors, selon la manière de compter de notre saint, il ne devait pas avoir vingt ans révolus. Nous ne pouvons nous arrêter à une date postérieure, car, dans sa Lettre à Florentius [3], Jérôme fait entendre qu'un assez long intervalle sépare son baptême de celui de Rufin ; si nous rapprochons la lettre au pape Anastase [4], d'un passage du second livre des *Invectives* de Rufin [5], celui-ci fut baptisé en 371.

Jérôme s'inclina donc trois fois sous la main du pape

[1] Ep. XIV, ad Damasum. *Ib.*, p. 19.
[2] Ep. XVI, ad Damasum. *Id.*, p. 22.
[3] Ep. II, ad Florentium. *Id.*, p. 4.
[4] VALLARSII et MAFFEI, *Vita Hieron.*, cap. III.
[5] *Idem.*

Libère qui le reconcilia avec Dieu[1], selon les rites symboliques alors en usage, pour conférer le sacrement de la régénération baptismale. Tourné vers l'Occident, il renonça à l'esprit du mal qui mourait en lui avec ses inspirations mauvaises; tourné vers l'Orient, il fit un pacte avec le soleil de justice, promettant de ne jamais ouvrir son âme qu'à ses saintes clartés[2]. Les anges reçurent ses promesses, mais il ne sut point y demeurer fidèle; la volupté ne tarda pas à revenir étaler aux yeux de Jérôme ses charmes et ses séductions, il se laissa de nouveau éblouir à ce mirage, et le démon de la chair eut bientôt repris son empire sur le jeune néophyte[3]. Cette fois encore, la grâce l'emporta, la voix de sa conscience vint le tirer de ce fatal assoupissement; il se réveilla, et nouveau Lazare, il sortit du tombeau où la volupté l'avait couché et enveloppé de bandelettes, avec le propos, cette fois, ferme et constant, de commencer une vie nouvelle. Il eut recours au baptême de feu, à la pénitence, pour brûler ce qu'il avait adoré, et offrir à Dieu un holocauste d'agréable odeur; il s'humilia de nouveau sous la main du prêtre qui délia ses chaînes et le rendit à la liberté. Il guérit des blessures qu'il avait reçues dans la lutte, et comme un vaillant athlète à qui ses défaites ont appris l'art de vaincre, il parut dans l'arène préparé à recommencer le combat.

[1] *Comment. in Epist. ad Ephes.*, lib. II, cap. IV, v. 5.

[2] *Comment. in Amos.*, lib. III, cap. VI, ad finem.

[3] Ep. ad Damasum de Seraphim : « Et quia simul spiritu baptizatus, rursum tunicam pollui, secundi baptismatis purgatione, id est, ignis indigeo. »

CHAPITRE II

VOYAGE DE SAINT JÉRÔME DANS LES GAULES.

I

Saint Jérôme à Stridon et à Aquilée.

Était-ce pour échapper aux molles délices qui avaient énervé son cœur et flétri son innocence, que saint Jérôme quitta, vers cette époque, la capitale du monde romain, après y avoir senti son âme s'épanouir et se dilater au souffle fécond des plus belles inspirations! Était-ce pour tromper, par le spectacle de la nature avec ses rivières et ses montagnes, les fantômes décevants qui captivaient son imagination, et ne voulait-il pas étouffer sous les impressions sans cesse renaissantes dans une longue route, à travers un pays inconnu, les passions ardentes qui, d'une voix enchanteresse, l'attiraient vers ces gouffres où déjà sa vertu avait rencontré de si tristes écueils? Ou bien encore, n'était-ce pas le premier élan de sa nature inquiète, la première manifestation de cette humeur aventureuse dont les nobles fantaisies entraîneront notre saint de contrée en contrée, de ville en ville, à travers mille dangers et mille péripéties, au milieu d'une existence agitée, qui pre-

nait ainsi les airs d'un pèlerinage continuel. Ce goût des voyages alla toujours croissant en lui, surtout lorsque le désir d'apprendre, le besoin de savoir vinrent encore augmenter cette impatience du repos; alors ce fut une véritable passion, grande et généreuse, comme la science qui en était la fin, mais persévérante et infatigable comme la flamme dont la matière entretient, dont le mouvement active la dévorante énergie. Nous savons la connaissance que Jérôme avait des anciens et le respect mêlé d'admiration qu'il professait pour ces sages de la Grèce qui abandonnaient tout, famille et patrie, pour courir la terre à la recherche de la vérité, dont ils entrevoyaient à peine quelques lueurs faibles et incertaines. Avec cela, est-il étrange que le premier usage de sa liberté ait été pour Jérôme de s'élancer sur leurs traces à la poursuite de cette sagesse dont les hauteurs n'étaient plus inaccessibles pour lui quand il en gravissait les sommets, défiant dans ses propres forces, mais éclairé par les lumières de la foi, soutenu par l'indéfectible appui de l'Évangile. Ne savait-il pas que Pythagore avait erré sur terre et sur mer, qu'il avait visité les continents et les îles, les nations civilisées et les peuplades barbares elles-mêmes, pour recueillir quelques étincelles de vérité égarées au milieu de tant de ténèbres[1]? Il avait lu les voyages de Platon; en esprit, il s'était attaché aux pas de cet amant de la philosophie, se rendant auprès des prêtres de Memphis, dépositaires de la sagesse hermétique, et auprès d'Archytas de Tarente, représentant de l'école pythagoricienne. Saint Jérôme paraît heureux d'excuser son humeur voyageuse par l'exemple des grands hommes qu'il ne faisait qu'imiter, et il nous

[1] Ep. L, ad Paulinum, *sancti Hieron. Opera*, t. IV, pars II, p. 568.

montre avec une sorte de complaisance[1] Platon parcourant, à travers les plus grandes fatigues, cette côte de l'Italie appelée Grande-Grèce pour visiter le berceau de la philosophie italique, la patrie des Épiménide, des Épicharme, des Xénophanes, et apprendre peut-être quelques-unes de leurs maximes, oubliées dans les livres, mais religieusement conservées par la tradition. « Dans « Athènes, continue saint Jérôme[2], il était maître et « puissant, l'Académie n'applaudissait qu'à ses doc- « trines; cependant il se fit étranger et disciple, aimant « mieux apprendre avec modestie les opinions des au- « tres, que d'enseigner les siennes avec une impru- « dente témérité. Puis enfin, pendant qu'il poursuivait « ainsi les lettres qui semblaient fuir à travers le monde, « il fut pris par des pirates et vendu au cruel Denys. Mais « captif et enchaîné, réduit en esclavage et obéissant au « tyran de Syracuse, par cela même qu'il était philo- « sophe, il se trouva plus grand que ceux qui l'avaient « acheté. »

Jérôme n'ignorait pas non plus les longues courses d'Apollonius, et il éprouve la même satisfaction à les raconter à son ami Paulin[3]; magicien aux yeux du vulgaire, philosophe, au dire des pythagoriciens, ce célèbre Apollonius avait visité la Perse, franchi le Caucase, traversé le pays des Albaniens, des Scythes, des Massagètes et les royaumes les plus florissants de l'Inde. La largeur du Physe n'arrêta point sa marche, il le passa pour arriver chez les Brachmanes et entendre Hiarcas, assis sur un trône d'or, buvant à la coupe de Tantale[4],

[1] *Idem.*
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*
[4] Philostrate rapporte qu'il y avait à l'école d'Hiarcas une statue de Tan-

disserter avec quelques disciples sur la nature, le mouvement et le cours des astres. Puis il visita les pays habités par les Élamites, les Babyloniens, les Chaldéens, les Mèdes, les Assyriens, les Parthes, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes ; il parcourut la Palestine, revint à Alexandrie, pénétra jusqu'au fond de l'Éthiopie pour entendre les gymnosophistes et voir au fond du désert la fameuse table du soleil.

Notre saint estimait autant la sagesse que Pythagore ; il n'était pas moins dévoué à la science que Platon ; il était aussi curieux de voir et d'apprendre qu'Apollonius, aussi ne crut-il pas mieux faire que de les prendre pour modèle, et il s'en alla, exilé volontaire, demander l'hospitalité aux peuples les plus civilisés, ou s'asseoir, humble disciple, au pied de la chaire des maîtres dont il entendait célébrer le savoir et l'éloquence. La Gaule attira d'abord l'attention de Jérôme, ce fut la première contrée qu'il voulut visiter. Pour le jeune Dalmate, les régions qui s'étendaient de l'autre côté des Alpes jusqu'aux Pyrénées, étaient presque un pays limitrophe : un voyage chez un peuple voisin lui convenait, à lui surtout qui, pour un essai, ne voulait point s'écarter trop de la patrie, craignant peut-être, comme Horace[1], de se donner des ailes que son petit nid n'aurait pas semblé devoir permettre. Et puis, la Gaule était déjà célèbre dans l'empire romain ; on savait son goût pour les arts et les sciences, on connaissait son amour pour les poëtes et les orateurs. Cicéron, il est vrai, trouvait que l'urbanité faisait entière-

tale tenant à la main une coupe pleine d'eau où les philosophes venaient boire avant de se coucher. (PHILOSTRATE, liv. III, ch. VII.)

[1] ..... Et in tenui re
Majores pennas nido extendisse loqueris.
(Liv. I, ep. XX, v. 21.)

ment défaut à ses habitants[1]; mais ce grave reproche était sans doute moins fondé, depuis qu'Auguste, répandant sur ce pays les bienfaits de la civilisation, avait encouragé chez les Gaulois l'étude et le progrès des lettres. L'humeur sauvage de la nation s'était adoucie, ses instincts généreux avaient pris un développement rapide, et pour parler le langage de Pline[2], Diane n'était plus seule à courir les bois et les montagnes de la Gaule, on y voyait aussi Minerve qui avait entraîné à sa suite, pour former son cortége, les muses effarouchées par le bruit des armes et les cris de guerre dont les barbares faisaient alors retentir l'empire romain. Constance Chlore et Constantin avaient donné l'élan et inauguré cette ère de grandeur qui multiplia les merveilles dans les Gaules[3], lors même que les Césars eurent cessé d'y résider ou de témoigner à la nation une bienveillance particulière.

Jérôme tourna donc ses regards vers ce pays, et en 369, il quitta la ville éternelle pour prendre le chemin des Alpes[4]; il emmenait encore avec lui son inséparable ami Bonosus, qui n'avait pas voulu le laisser partir seul pour ce nouveau voyage. Il comptait alors vingt-trois ans, et venait d'entrer dans son adolescence, selon l'expression dont il s'est servi pour marquer le temps où il connut les Attacotti, pour préciser à quelle époque de sa vie Delphidius illustrait les Gaules par ses vers et par sa prose[5]. Nul doute qu'il ait pris son chemin par Stridon, il le faisait naturellement pour satisfaire son désir de re-

[1] Cicéron, *Brutus*, 46.
[2] *Lettres de Pline*, liv. I, ép. vi.
[3] A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, t. I, chap. i, p. 194.
[4] Ep. I, ad Rufinum. *Id.*, p. 3.
[5] *Hieronymus ad Hedibiam*, t. IV, pars I, p. 168. — Ammien Marcellin parle avec éloge de ce Delphidius, qu'il appelle *acerrimum oratorem*, liv. XVIII, chap. i.

voir sa famille après une longue absence, et par le besoin de se fournir de ces provisions de voyages que Pline assurait à Martial, laissant au poëte le soin de s'acquitter par des vers à la louange de son bienfaiteur[1].

Stridon ne le retint pas longtemps : quels souvenirs autres que ceux de son enfance eût-il interrogés dans cette petite ville perdue au fond d'une province barbare? Quels maîtres eût-il entendus, quels savants eût-il pu consulter dans ce pays qu'il n'a certes pas flatté, quoiqu'il fût sien? A cette grande âme inquiète il faut Rome ou le désert : Rome avec son agitation tumultueuse, le désert avec sa solitude et son silence; s'il voyage, les villes ne l'arrêteront qu'autant qu'elles offriront un objet à ses études, et toutes les courses qu'il fera de par le monde le ramèneront au pied du Capitole ou dans sa grotte de Béthléem, sans avoir trouvé le calme qu'il allait vainement chercher ailleurs.

Son séjour dans Aquilée ne fut pas d'aussi courte durée; cette ville avait une Église qui s'était acquis déjà de la célébrité par la réunion de quelques hommes remarquables pour leur science et leur piété; Athanase y avait laissé, dans son exil, l'empreinte de sa foi et une imitation des institutions monastiques de l'Égypte[2]. Ce monastère avait prospéré, et Jérôme put y prendre les premières leçons de la vie cénobitique qu'il devait mener dans les grottes de Chalcis, pour aller ensuite l'étudier dans les déserts de la Thébaïde. Il connut alors le moine Rufin avec lequel il se lia de la plus étroite amitié : ils avaient tous deux les mêmes goûts, le même amour de la science, la même opiniâtreté dans le travail, la même ardeur dans la recherche de la vérité. L'âme de Jérôme

[1] *Lettres de Pline*, liv. III, let. XXI.
[2] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence*. SAINT JÉROME, p. 322.

s'épanouissait à ce doux commerce; et dans une lettre qu'il écrivait à cet ami, nous trouvons, entre autres choses aimables, cette phrase où se peint la vivacité de son affection : « Ah! si le Seigneur me transportait tout à « coup auprès de toi, comme il fit pour Philippe et pour « Habacuc, comme je te serrerais dans mes bras, comme « je presserais de mes lèvres ta bouche qui, de con- « cert avec la mienne, s'est jadis souvent faite l'organe « de la sagesse et quelquefois de la folie[1] ! » Il me semble les voir s'en aller tous deux, comme Socrate et Phèdre, sur les bords de l'Ilissus, pour parler de ces sages de la Grèce qu'ils aimaient et admiraient après les avoir longtemps étudiés; comme Cicéron et Brutus, assis à l'ombre d'un platane, je crois les entendre discourir, non plus sur les grands orateurs de l'antiquité, mais sur les saints qui ont illustré l'Église et sur les génies qui l'ont éclairée comme autant de lampes allumées dans le sanctuaire; ils dissertaient sur Tertullien, qui les tenait suspendus à ses sublimes apologies, et les glaçait d'effroi au tragique spectacle de sa chute et de son endurcissement; sur Hilaire de Poitiers, dont la mâle vigueur et la plume éloquente avaient si bien tenu en respect les fanatiques partisans d'Arius, et Rufin priait Jérôme de lui transcrire de sa main quelques-uns des ouvrages du docteur des Gaules pendant le temps qu'il allait y passer. Puis, rompant la gravité de ces entretiens, leur discours prenait les allures vives et animées d'une joyeuse causerie, peut-être évoquaient-ils l'ombre d'un de ces poëtes anciens que Jérôme aimait si fort, ils se rappelaient et mettaient en pratique le charmant précepte d'Horace, auquel l'illustre écrivain nous

[1] Ep. I, ad Rufinum, t. IV, pars II, p. 1. « Quam illud os quod mecum vel erravit aliquando, vel sapuit, impressis figerem labiis. »

semble faire allusion : « Il fait bon d'être fou quelquefois à ses heures[1]. » Hélas! de malheureuses discussions vinrent ensuite séparer deux esprits, deux cœurs qui paraissaient si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, et la fleur de cette amitié se flétrit au souffle brûlant de l'esprit de dispute et de controverse.

A Rufin il faut ajouter le diacre Julien, Jovinius, Chromatius et Eusébius, dont Jérôme fit alors la connaissance, et qu'à son retour des Gaules il trouva tout disposés à reprendre et à resserrer les liens de cette amitié trop tôt interrompue.

II

Saint Jérôme dans les Gaules.

C'est ainsi que Jérôme sut mettre à profit le temps qu'il demeura dans Aquilée; puis il quitta cette ville et poursuivit le but de son voyage, qui le conduisit enfin dans les Gaules. Pour étudier et connaître cette province, il ne se contenta pas de visiter tel ou tel canton dont la renommée lui disait plus de merveilles, de voir telle ville où les écoles avait acquis plus de célébrité, de fréquenter tel maître dont il entendait vanter avec plus d'enthousiasme la science et l'érudition : il voulut parcourir ce pays dans tous les sens ; grâce à son infatigable activité, il s'en allait chez les différentes nations, examinant les mœurs, écoutant les hommes illustres, in-

[1] Horace, *Odes*, liv. IV, od. XII, v. 28:

Dulce est desipere in loco.

terrogeant les souvenirs, consultant les bibliothèques, récoltant partout sur ses pas une ample moisson de remarques et d'observations curieuses.

On le vit errer ainsi à l'aventure, pendant deux ans, à travers la contrée qui s'étend entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin[1]. Il habita tour à tour parmi les Vangions[2] et les Vénètes[3], les Rémois[4], les Ambiens[5], les Atrébates[6] et les Morins, qu'il place avec Virgile à l'extrémité du monde[7]; entre leurs villes principales il cite Mayence[8], dont les barbares s'emparèrent dans la suite, et qu'ils renversèrent de fond en comble après avoir massacré une foule d'hommes dans les églises; Reims[9], la cité la plus puissante, au dire de notre voyageur, qui lui applique l'épithète de *præpotens*, Tournay[10], Strasbourg[11] que les invasions annexèrent bientôt à la province détachée de la domination romaine et rendue à la liberté, c'est-à-dire livrée aux nouveaux conquérants, sous le nom de Germanie. Quittant l'Orient, il descendit vers le midi et visita les peuples de la Gaule Lyonnaise[12], de la Narbonnaise[13], de la Novempopulanie[14], il entendit les Gaulois de l'Aquitaine vanter leur origine

[1] *Quidquid inter Alpes et Pyrænεum est, quod Oceano et Rheno includitur.* — Ep. XCI, ad Ageruchiam. *Id.*, p. 748.
[2] *Vangiones.*
[3] *Nemetæ.*
[4] *Remi.*
[5] *Ambiani.*
[6] *Atrebatæ.*
[7] *Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis.*
[8] *Maguntiacum.*
[9] *Remorum urbs præpotens.*
[10] *Tornacus.*
[11] *Argentoratus.*
[12] *Lugdunensis et Narbonensis provinciæ, novemque populorum.*
[13] *Idem.*
[14] *Idem.*

grecque[1]; il connut leurs capitales, Bordeaux[2], où il se lia avec le prêtre Amandus, et nous avons encore une lettre qu'il lui écrivait de sa retraite de Béthléem : Lyon[3], où il veut qu'Hérode ait été exilé par Tibère ; Lyon[4], glorieuse de cette cohorte d'illustres martyrs qu'elle a baptisés de son nom, et surtout fière de saint Irénée[5], ce grand adversaire des hérésies, dont saint Jérôme a souvent invoqué le témoignage, après avoir, parmi ses hommes illustres, rappelé l'origine, les ouvrages et les services que le saint évêque avait rendus à l'Eglise : Marseille[6], cette colonie de Phocéens où l'on parlait trois langues, dit saint Jérôme confirmant le mot de Varron, le grec, le latin et le gaulois : Toulouse[7], qu'il aima par-dessus toutes les villes de la Gaule et dont il ne pouvait parler sans verser des larmes ; Toulouse[8], où il laissait quelques amis fidèles, Riparius et Rusticus, Minervius et Alexandre à qui il dédiait, comme souvenir, son *Commentaire* sur Zacharie : Toulouse[9], l'heureuse patrie de saint Exupère que Jérôme a loué dignement dans une belle page consacrée à la mémoire du saint prélat, « de cet imitateur de la veuve de Sarepta, « qui oubliait ses propres besoins pour secourir les « autres. Pâle de jeûnes et d'abstinences, il souffrait de « la faim d'autrui et prodiguait tout son bien pour le « soulagement des pauvres. Rien de plus beau que cet « évêque portant le corps de Jésus-Christ dans une pe-

[1] *Aquitania se jactat origine græca.—Comment. in Epist ad Galat.*, p. 255.
[2] Ep. ad Amandum. *Id.*, p. 160.
[3] *Comment. in Evang. Matth. Id.*, p. 10.
[4] *Idem.*
[5] *De viris illust.*, t. IV, pars II, p. 112.
[6] *Comment. in Epist. ad Galat.*, lib. II, t. IV, pars I, p. 254.
[7] *Non possum absque lacrymis Tolosæ facere mentionem.*
[8] *Lettres XXXVII, CII, XC, XCV.*
[9] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, pars II, p. 778.

« tite corbeille d'osier et le précieux sang dans un calice « de verre. Il chassa l'avarice du temple, sans fouet, « sans paroles amères; il renversa les siéges des mar- « chands de colombes, c'est-à-dire de ces simoniaques « qui vendaient les dons du Saint-Esprit; il brisa les « tables des trafiquants et dispersa l'argent des usuriers, « afin que la maison de Dieu fût vraiment une maison « de prière et non pas une caverne de voleurs. » — Aussi dans sa pieuse admiration[1], Jérôme ne craignait pas d'affirmer que Toulouse avait dû son salut aux mérites de saint Exupère, intercédant pour elle au milieu des ruines amoncelées en Gaule par les invasions. Car toutes ces contrées étaient alors florissantes au moment où Jérôme les allait parcourant, mais elles devinrent plus tard la proie des barbares les plus féroces : Quades, Vandales, Alains, Sarmates, Gépides, Hérules, Saxons, Burgundes, Alemans[2] parurent se donner rendez-vous sur ce sol qui avait jadis enseveli dans un vaste tombeau la première invasion des Cimbres et des Teutons. La désolation de ces régions qu'il avait vues riches et heureuses, excitait dans l'âme de Jérôme une émotion d'une indéfinissable tristesse ; son cœur ému de pitié mêlait aux regrets d'un présent si douloureux les souvenirs d'un passé plus gai dans une lettre qu'il écrivait à la jeune Ageruchias[3]; il laissait ainsi sa pensée non moins légère que la feuille chargée de la transmettre, remonter un peu le cours des âges et se reporter aux lieux qu'il avait visités dans des temps meilleurs, pour nous tracer quelques lignes, et nous montrer sur ces lignes quelques points où il s'était arrêté dans son voyage à travers les Gaules.

[1] Ep. XCI, ad Ageruchiam. *Id.*, p. 748.
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*

Nous ne sommes pas éloignés de croire que Jérôme, tout entier à ses pérégrinations, entraîné par sa passion de voir et d'apprendre, n'ait voulu connaître l'Espagne et tenter une excursion au delà des Pyrénées. D'ailleurs, la Péninsule faisait partie du gouvernement des Gaules [1], et au temps de la domination romaine, les fleuves et les montagnes, limites naturelles des empires, avaient si bien disparu de la surface du globe, qu'un Gaulois pouvait alors dire avec non moins de vérité qu'au XVIIe siècle Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées. » Nous le croyons d'autant mieux qu'il est très-souvent question de l'Espagne dans les écrits de saint Jérôme : nous le voyons en correspondance familière avec des Espagnols [2], Lucinius et sa femme Théodora étaient de la Bétique. Quand il nous parle de cette province, tantôt il s'arrête à chercher l'étymologie de son nom d'Ibérie [3], il le fait venir de l'Èbre, *Iberus*, partageant ainsi le sentiment de Lucain, dont il cite le vers pour témoigner de la commune origine des deux peuples :

Gallorum Celtæ miscentes nomen Iberis [4].

Puis, peu satisfait d'entendre appeler ce pays Celtibérie, il donne aux habitants nés du mélange des Gaulois et des Ibères le nom plus caractéristique, forgé tout exprès par lui, de Gallohispaniens. Tantôt il semble lui-même ressentir les terreurs de cette province menacée d'une ruine prochaine; les habitants tremblaient encore au souvenir des invasions des Vandales, des Suèves et des Alains, et chaque jour la crainte d'une nouvelle catas-

[1] A. DE BROGLIE, *l'Église et l'Empire romain*, t. I, ch. I, p. 208.
[2] *Lettres LII, LIII.*
[3] *Comment. in Isaïam*, lib. XVIII, cap. XLVI, v. 18, 19; t. III, p. 507.
[4] LUCAIN, *Pharsale*, chant IV, v. 10.

trophe les livrait en proie aux horreurs d'un désastre dont les autres peuples n'avaient subi qu'une fois les lamentables épreuves [1]. Ailleurs, il résume ses observations sur le caractère des habitants; il nous montre en Espagne [2], en Lusitanie surtout, un grand nombre de femmes faibles et livrées à leurs passions, qui étudiaient avec ardeur sans arriver néanmoins à la connaissance de la vérité. Elles acceptaient les extravagances de Basilide, de Balsamus, de Barbelon, et de Leusibora et autres hérétiques de ce genre. Saint Jérôme ajoute : « Saint « Irénée, de Lyon, évêque et martyr, expliquant l'origine « des hérésies, surtout de celle des Gnostiques, dit que « grâce à un Egyptien nommé Marc, elle se répandit « dans les Gaules aux environs du Rhône, puis en Es- « pagne où elle séduisit des femmes distinguées par leur « noblesse, qui mêlaient la volupté à leurs fables et don- « naient le nom de science à leur ignorance. »

Enfin, cette terre devait lui inspirer, à lui, l'ami des grands hommes, un intérêt particulier. Ne savait-il pas que les dernières clartés jetées par les lettres latines sur l'empire romain avaient eu leur foyer en Espagne? N'était-ce pas la patrie de Sénèque, de Lucain, de Florus, de Martial, de Columelle et de Quintilien? Ils furent les derniers qui, pour réjouir la ville éternelle, lui firent entendre la noble majesté de son beau langage; après eux, l'oreille des Romains ne fut plus frappée que par le bruit des armes, les cris de guerre et la voix discordante des Barbares.

Il est donc sinon prouvé, du moins fort probable, que saint Jérôme dut aller en Espagne, d'autant mieux qu'en venant en Gaule, son but unique était de voyager et de

[1] Ep. XCI, ad Ageruchiam, t. IV, pars II, p. 748.
[2] Ep. LIII, ad Theodoram, *id.*, p. 581.

s'instruire en voyageant. Montaigne aussi goûtait fort cette manière de faire, car « l'âme y a une continuelle « exercitation à remarquer des choses incognues et « nouvelles. Et je ne sasche point meilleure escole, « comme j'ai dit souvent, à façonner la vie, que de lui « proposer incessamment la diversité de tant d'autres « vies, fantaisies et usances; et lui faire gouster une si « perpétuelle variété de formes de notre nature[1]. »

Une de ces courses où l'entraînait si volontiers son humeur aventureuse, conduisit notre saint chez les Atticotti[2], dont il observa les mœurs et les coutumes avec une extrême surprise. C'était une peuplade de la Bretagne qui se nourrissait de chair humaine et trouvait ses délices dans ces horribles festins, tandis qu'elle laissait errer dans ses forêts de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de pourceaux. Ces barbares n'avaient pas eu Platon pour maître, le philosophe ne leur avait pas enseigné les doctrines qu'il a développées dans sa *République*, et cependant ils entendaient le mariage à sa façon, et mettaient en commun les femmes et les enfants.

Jérôme voyageait ainsi de ville en ville, de contrée en contrée; chacune de ses haltes était pour lui l'occasion de nouvelles études, ou le moment de résumer ses impressions. Mais il ne s'arrêta nulle part aussi longtemps qu'à Trèves, où il retrouva le souvenir d'Athanase, « et la semence féconde que ce glorieux banni avait « répandue sur le monde[3]. » C'était alors la capitale des Gaules; on y avait vu les Césars; ils y gardaient même une résidence, et par leurs soins la ville s'était succes-

[1] MONTAIGNE, *Essais*, liv. III, ch. IX.
[2] *Adversus Jovinianum*, lib. II, t. IV, pars II, p. 201.
[3] MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. I, p. 211.

sivement agrandie, ornée, embellie. Elle vantait ses écoles, ses orateurs étaient connus[1], c'était le rendez-vous des savants que la faveur y attirait de toutes parts. En effet, le mot de Cicéron est toujours vrai : *Honos alit artes*, la science n'est pas incompatible avec les honneurs et les richesses : les muses sont femmes, et comme Danaé, il arrive quelquefois de les voir sensibles aux charmes séducteurs d'une pluie d'or. On venait donc à Trèves, comme on allait auparavant à Rome, à Athènes; seulement qu'y trouvait-on? Les lueurs douteuses du crépuscule après les splendeurs du soleil à son zénith, la surface calme et tranquille d'un lac à côté des immenses horizons, des rochers et des tempêtes de l'Océan. Jérôme ne négligea rien de ce qui pouvait fournir matière à ses curieuses investigations; mais, au milieu de ces soins divers, il tint à honneur de ne pas oublier le confesseur de la foi dans les Gaules, saint Hilaire, de Poitiers, dont la trace fraîchement et profondément imprimée s'offrit partout aux regards avides de notre pieux pèlerin. Hilaire fut l'Athanase de l'Occident, qu'il défendit avec une invincible fermeté contre les envahissements de l'arianisme. Ni la crainte d'un empereur dévoué à l'hérésie, ni les menaces des évêques attachés à la cause d'Arius, ni les tourments d'un long exil, rien ne fut capable d'ébranler son courage, d'affaiblir sa résistance, d'arrêter sa parole, dont Jérôme a si bien défini l'impétueuse énergie quand il appelait Hilaire le Rhône de l'éloquence latine[1]. Notre Dalmate entendit

[1] Ozanam, *Études germaniques*, t. I, ch. vi, p. 320. — Une constitution de Gratien suppose que toutes les grandes cités de la Gaule avaient des grammairiens et des rhéteurs qui professaient les langues grecque et latine. Les villes qui portent le titre de métropole sont autorisées à choisir ceux qu'elles veulent appeler à l'honneur de l'enseignement public.

[2] *Comment. in Epist. ad Galatas*, lib. II, p. 255.

parler de ses héroïques efforts, il connut les combats, il sut les triomphes du nouvel apôtre, et, plus tard, il n'oublia pas de le compter parmi les colonnes inébranlables qui supportent l'immense édifice de la foi catholique [1]. Avec quel empressement ne dut-il pas recueillir les moindres témoignages conservés par une tradition patriotique en mémoire du grand évêque qui, à son retour de l'exil, vit l'Église des Gaules tressaillir d'allégresse et lui décerner les honneurs de la plus touchante ovation [2]! Certes, quand il se trouva sur les lieux où fut écrite la lettre à Constance, notre saint docteur sentit son âme profondément émue, et il interrogea les échos pour savoir s'ils ne se réveilleraient pas, afin de redire quelques-unes des sublimes paroles du généreux pontife accusant les lâches fureurs d'un empereur hérétique.

Pendant que Jérôme étudiait ainsi saint Hilaire, il ne négligeait pas de prendre connaissance de ses écrits; il n'y trouvait rien à blâmer au point de vue de la doctrine, et un jour il conseillait à une dame romaine de les mettre aux mains de sa fille pour achever son éducation chrétienne [3]. A Trèves, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à Rufin avant son départ d'Aquilée; c'est pourquoi il s'empressa de transcrire de sa propre main le livre des Synodes composé par le saint évêque de Poitiers [4], ouvrage long et diffus, qu'il se hâta sans doute de faire passer à son ami, car il fut plus tard obligé, quand il en eut lui-même besoin, de le demander à Florentius. Comme ce travail de copiste lui prit beaucoup

[1] *De Viris illust.*, t. IV, pars II, p. 124.
[2] *Dial. advers. Lucif.*, *id.*, p. 301.
[3] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, p. 557.
[4] Ep. IV, ad Florent., *id.*, p. 6.

de temps, il songea aussitôt à retirer un avantage personnel du séjour qu'il se voyait obligé de prolonger à Trêves au bénéfice d'autrui : il apprit la langue du pays, et il la retrouva, dans la suite de ses voyages, en Orient, chez les Galates qu'avait évangélisés saint Paul ; elle avait subi quelques modifications empruntées à la langue grecque que parlaient les nations voisines. Cette altération n'avait, du reste, rien d'extraordinaire, selon la remarque du saint, puisque les autres langues subissaient partout les mêmes vicissitudes : ainsi les peuples de l'Afrique se servaient du dialecte phénicien corrompu, et le latin lui-même perdait chaque jour, suivant le pays et les hommes, quelque chose de sa pureté native[1].

Jérôme put donc, grâce à ces loisirs qu'il devait à l'amitié, faire une étude sérieuse, acquérir une connaissance nette et précise de la contrée qu'il visitait, et il nous a laissé dans ses écrits des jugements dignes d'attention sur la Gaule et sur ses habitants. Pour apprécier leur caractère, il rappelle le sentiment de saint Hilaire qui donnait aux Gaulois l'épithète d'indociles[2] ; elle ne paraît pas des plus flatteuses, et pourtant, telle qu'elle est, je l'aime, surtout depuis que M. Ozanam nous en a expliqué le sens vrai dans un magnifique commentaire[3] : « Ces hommes errants, dit-il, ces hommes de « guerre, ces chasseurs habitués à ne reconnaître au« cune autorité visible, à ne dépendre que de leur arc « et de leurs flèches, apporteront dans le monde, avec « une humeur superbe qui foulera aux pieds, pendant

[1] *Comment. in Epist. ad Galat.*, lib. II, cap. III, p. 255.

[2] *Idem.*

[3] Ozanam, *Études germaniques*, t. I, ch. VII. — Montalembert, *Les moines d'Occident*, t. I, p. 31. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, leçon VII.

« longtemps, toute tentative des lois pour les réduire à « la servitude civile, le sentiment de l'indépendance, « de l'honneur, de l'inviolabilité personnelle. »

Ailleurs, l'occasion se présente à Jérôme de nous parler de l'éloquence au pays des Hilaire et des Irénée, et il dit[1] : « S'il y a beaucoup d'orateurs en Gaule[2], on ne le « doit pas à la fécondité du sol, mais aux clameurs des « professeurs de rhétorique ; » puis il semble ajouter, en manière d'éclaircissement, qu'il ne faut pas s'en étonner, car « l'Aquitaine se vante de son origine grecque. » On le voit, la louange n'est pas mal assaisonnée, et Jérôme avait appris, au commerce d'Horace, l'art de risquer au besoin quelques traits d'une innocente satire. Enfin, s'il vante les écoles qu'il avait vues florissantes en Gaule, s'il s'arrête à rappeler les études sérieuses auxquelles on y appliquait la jeunesse, il reconnaît qu'il était nécessaire aux Gaulois de recourir à la gravité romaine pour régler l'abondance et tempérer l'éclat de leurs discours[3]. « Ils n'avaient pas besoin d'éperons, dit-il, mais « de frein, comme ces grands orateurs de la Grèce qui « corrigeaient l'enflure asiatique par le sel attique ; ils « ne craignaient pas de porter la hache dans leurs vignes « trop plantureuses, afin que le pressoir de leur élo« quence ne fût pas seulement chargé de mots, sembla« bles à des sarments inutiles, mais qu'il laissât couler à « flots l'expression de leurs sentiments et de leurs pen« sées. » Jérôme est un heureux disciple de Quintilien, et nous trouvons avec plaisir les paroles du maître dans cette appréciation de l'éloquence dans les Gaules ; elle

[1] *Comment. in Epist. ad Galat.*, loc. cit.

[2] « Pleraque Gallia duas res industriosissimè sequitur, rem militarem et argutè loqui. » (Caton, dans *Sosip. Charisius. Inst. gram.*, t. II. p. 225.)

[3] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, pars II, p. 721.

est courte, il est vrai, mais elle n'en est pas moins admirable de justesse et de vérité.

Avant de quitter la terre des Gaules, Jérôme toujours accompagné de son ami Bonosus, explora les contrées habitées par des peuples semi-barbares sur les bords du Rhin[1]. Les deux amis reposaient sous le même toit, mangaient à la même table; depuis longtemps ils avaient tout mis en commun, les joies et les ennuis, les plaisirs et les fatigues d'un aussi long voyage. C'est alors que Jérôme se sentit attiré vers la vie monastique par le désir de renoncer au monde pour partager son âme entre Dieu et l'étude : il est à remarquer que cette pensée dont les échos répétés auront un si grand retentissement à travers les agitations de son existence, ne prit point naissance à Rome où il fut baptisé, ni à Antioche où il fut ordonné prêtre; elle est datée du fond de la Gaule : c'est aux bords du Rhin que notre Dalmate songea, pour la première fois, à se faire ermite; c'est chez un peuple barbare qu'il se sentit envahir par cette résolution de quitter les hommes et de se séparer de la société. Tant il est vrai que tous les élans, toutes les aspirations de Jérôme sont pour la solitude, pour ces déserts où le silence n'est point troublé par les rumeurs confuses de la foule, où l'attention n'est point distraite par le spectacle d'une nature riche et féconde, où l'âme repliée sur elle-même et tout entière à son Créateur ne trouve plus au dehors rien qui vienne interrompre ou troubler ce sublime monologue.

Il ne put former un semblable dessein, le mûrir, s'y arrêter avec complaisance, sans en faire part à son ami Bonosus; je ne sais si la conviction profonde que Jérôme

[1] Ep. I, ad Rufinum, p. 3.

avait de trouver ainsi le repos et la tranquillité le rendit éloquent, et si sa parole enthousiaste réussit à couvrir de fleurs les austérités de la vie monastique, toujours est-il que Bonosus fut bientôt persuadé; il embrassa avec ardeur le sentiment qu'on lui exposait, et il se montra même le plus empressé à s'élancer dans la carrière ouverte sous ses pas.

III

Saint Jérôme à Aquilée et à Stridon.

Jérôme et Bonosus s'éloignèrent alors des Gaules dans la pensée de hâter la réalisation de leur projet: ils reprirent le chemin de la patrie en compagnie du Grec Évagre qui se rendait en ce moment à Rome [1]. Cet étranger n'était déjà pas sans quelque réputation ; nos deux amis l'avaient rencontré à Verceil et à Trèves, ils ne tardèrent pas à faire dans une douce familiarité l'apprentissage réciproque de leurs esprits, et nous croyons avoir découvert par quelles circonstances fut amenée cette liaison : Jérôme préparait ainsi, sans le savoir, un compagnon pour son prochain voyage, il en parle dans plusieurs endroits de ses lettres, mais jusqu'ici l'origine de cette intimité ne nous avait pas semblé complétement débarrassée de nuages.

Saint Eusèbe de Verceil était un des plus illustres champions de l'orthodoxie dans les Gaules; aussi se fit-

[1] Le Nain de Tillemont, *Hist. eccles.*, t. XII. — Saint Jérome, art. iv.

il exiler à Scythopolis par l'empereur Constance. L'avénement de Julien permit au vénérable confesseur de rentrer dans son Église, mais il voulut auparavant se rendre, comme en pèlerinage, auprès de saint Athanase, afin de voir celui qu'il aimait et honorait avant même de le connaître. Eusèbe accomplit ce pieux dessein, et revint en Occident plein d'une nouvelle force pour combattre l'hérésie d'Arius. Il passa par Antioche, où Évagre le connut et s'attacha à ses pas. On les vit, dès lors, parcourir l'Illyrie, l'Italie, unissant leurs efforts communs pour triompher de l'Arianisme; à Milan, ils prirent une part active aux débats engagés pour vaincre l'opiniâtreté de l'arien Auxence qui s'était emparé de cette capitale [1]. N'ayant pu l'amener à résipiscence, ils devinrent les promoteurs du synode tenu à Rome en 369, sous le pape Damase, où l'on condamna Auxence et ses adhérents. Eusèbe revint alors, toujours accompagné d'Évagre, à Verceil, où Jérôme s'empressa de rendre visite aux deux vaillants soldats de la foi de Nicée, et il se lia d'une étroite amitié avec Évagre. Il fallut trop tôt se séparer; Jérôme poursuivit son chemin, mais la Providence ne tarda pas à leur fournir l'heureuse occasion de se retrouver.

Ursin, qui convoitait lui-même la souveraineté pontificale, se voyant trompé dans ses prétentions ambitieuses, excita des troubles à Rome, lors de l'élection du pape Damase. On l'envoya en exil. Les ariens qui le favorisaient, firent si bien auprès de l'empereur, que la sentence, à peine partie, fut immédiatement révoquée; la faction dressa ses embûches, et dirigea ses menées avec tant d'habileté, que le pape Damase se

[1] Ep. XVII, ad Innocentium, t. IV, p. 26. — Note 5 sur saint Jérôme dans Le Nain de Tillemont, *loc. cit.*

trouva presque enveloppé dans les filets de ses ennemis[1]. Il déjoua leurs perfides complots par le secours d'Évagre, qu'il instruisit de toutes ces intrigues, le chargeant d'en faire part, le plus tôt possible, à l'empereur lui-même.

Sur ces entrefaites, un homme et une femme de Verceil furent accusés d'adultère; on les mit à la torture, et l'homme qui préférait une prompte mort à une longue et cruelle agonie, se hâta de confesser, contre le témoignage de sa conscience, qu'il était coupable. La femme fut plus forte contre la violence du supplice : elle soutint qu'elle était innocente de ce crime. Sa fermeté ne se démentit point à l'épreuve d'une nouvelle question; au milieu des tortures qui la broyaient, elle appelait à son secours Jésus-Christ, le témoin et le juge de son innocence. Néanmoins, cette constance invincible n'empêcha pas le consulaire de la condamner à mort avec son prétendu complice, qui eut aussitôt la tête tranchée. Mais quand on voulut exécuter cette pauvre femme, on la frappa quatre fois, sans que la blessure fût mortelle; seulement au dernier coup, le glaive se replia comme s'il se refusait à verser le sang innocent. Un miracle aussi surprenant causa une vive émotion parmi le peuple; dans l'emportement de sa piété, la foule contraignit le bourreau à prendre la fuite, sous peine d'être lui-même sacrifié à la place de sa victime, que chacun voulait voir mettre en liberté. Tout à coup, l'officier chargé de veiller à l'exécution de la sentence, vint représenter à la multitude que si on sauvait cette femme, il payerait de sa tête une condamnation ainsi annulée. Il fut cause qu'on la ramena au lieu du supplice, elle reçut encore

[1] « Romanum episcopum jam pene factionis laqueis irretitum. »
(Ad Innoc. *Id.*)

trois coups et tomba; on la crut morte. Les clercs, chargés dans l'Église naissante du soin d'ensevelir les morts[1], emportèrent le corps à quelque distance, et se préparèrent à lui rendre les derniers devoirs. Pendant que l'on creusait la fosse et que l'on vaquait aux soins de ce triste ministère, la femme donna quelques signes de vie; on s'empressa bien vite à lui porter secours, et elle ne tarda pas à se trouver entièrement guérie de ses blessures.

Cependant elle demeurait au secret, et l'on se gardait bien de divulguer cette merveilleuse aventure, soit que la sévérité de l'empereur épouvantât les clercs, soit que le consulaire eût abdiqué depuis longtemps tout sentiment d'humanité. Quoi qu'il en soit, la chose devint publique, et l'on vit la justice assez injuste pour faire saisir de nouveau cette pauvre femme, afin d'arracher la vie à celle que Dieu lui-même s'obstinait à préserver d'une façon si miraculeuse.

Valentinien était alors à Trèves, qu'il ne quitta pas de 370 à 373, car il pouvait, de là, repousser plus facilement les invasions des Alemans. Évagre vint y trouver l'empereur pour remplir la mission qu'il avait reçue du pape, d'instruire la cour de ce qui se passait à Rome. Il comptait profiter de la circonstance pour intercéder en faveur de l'accusée de Verceil. Il réussit pleinement dans son double message; Valentinien fit grâce à la femme, et il donna ordre au préfet Prétextatus de renvoyer en exil Ursin et les auteurs du désordre[3].

C'est ainsi que Jérôme eut occasion de revoir Évagre

[1] Ces clercs portaient le nom de *Fossarii*.
[2] Ep., ad Innocent. *loc. cit.*
[3] *Ut nulla alterius populos contentio nefanda collideret*, dit le décret impérial.

à Trèves, et ils revinrent ensemble en Italie, car Évagre devait encore aller à Rome avant de se rendre à Antioche. Cédant aux instances de ses nouveaux amis, il consentit à passer par Aquilée, où ils le présentèrent dans les maisons qu'ils fréquentaient eux-mêmes, La connaissance fut bientôt faite; Évagre venait de loin, il devait savoir tant de choses ! Quand Ulysse arriva dans l'île de Calypso, ou lorsqu'il se présenta au palais d'Alcinoüs, Homère nous dit que chacun s'empressait autour du héros pour entendre de lui son histoire et le récit de ses aventures. Ces traditions chantées par le vieux poëte ne furent point particulières à la Grèce; on pratiquait cette coutume partout ailleurs, à cette époque où les relations étaient si difficiles et les communications si rares, et l'arrivée d'un étranger de distinction dans une ville passait pour un événement de ses annales. Il en était ainsi en France du temps de Chapelle et de Bachaumont, à plus forte raison à Aquilée, quand nos voyageurs y arrivèrent. Évagre dut payer son tribut à l'usage, et satisfaire la curiosité de ses hôtes. Il leur raconta ses courses apostoliques avec Eusèbe, ses luttes contre les Ariens, contre Auxence en particulier; il leur fit part des embarras et des ennuis suscités au pape Damase, il n'oublia pas la protection miraculeuse accordée à la femme accusée d'adultère à Verceil, il parla de son voyage auprès de l'empereur pour défendre la cause du souverain pontife, et assurer la tranquillité de celle que le ciel avait si visiblement protégée.

Ce récit avait profondément ému les amis de Jérôme, et au nom de tous, Innocent le pria d'en faire la narration par écrit, afin que ce fût un monument pour la postérité. Il paraît que Jérôme se défendit longtemps contre leurs instances; enfin il se rendit, et dans une lettre qu'il

adresse à Innocent[1], il donne les détails de ce miracle. Sa lettre commence par un long exorde où il allègue son inexpérience qui le rend incapable de traiter un sujet si merveilleux ; il a négligé depuis quelque temps l'étude de la langue latine, une sorte de rouille s'est étendue sur son esprit, et puis, n'y avait-il pas quelque danger pour lui, qui n'a jamais dirigé qu'un radeau, à tenter de conduire un vaisseau de transport sur les flots orageux du Pont-Euxin ? Ces précautions oratoires sont imitées de Cicéron hésitant à céder à la prière de Brutus, pour tracer à ses amis le portrait du parfait orateur. Pareilles excuses sont bonnes dans la bouche ou sous la plume de Cicéron jouant peut-être un peu trop l'effroi, en présence de la rude tâche qu'on voulait lui imposer; mais, à coup sûr, elles sont parfaitement hors de propos au début d'une composition qui, loin d'être un traité, n'a que les modestes apparences d'une narration ; il faut les ranger, pour dire comme Montaigne, « parmi ces longueries d'apprêts, qui ne conviennent pas au sujet. » A la fin de cette lettre à Innocent, le nom d'Évagre a trouvé naturellement sa place sous la plume de Jérôme ; Évagre, leur ami commun, le redoutable adversaire d'Auxence, le défenseur des droits du saint-siége et de la discipline ecclésiastique. Jérôme rappelle tous ces titres, et citant un vers des *Géorgiques* de Virgile[2].

Verum hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

Il laisse à d'autres le soin de raconter ces grandes choses, et termine en s'abandonnant à la joie de savoir qu'Évagre avait obtenu la grâce de l'innocence persécutée.

[1] Ep. XVII, ad Innocentium, loc. cit.
[2] VIRGILE, *Georg.*, liv. IV, v. 147.

Après quelques jours donnés à ses amis, Évagre continua son voyage. Il prenait seul le chemin de Rome, pendant que Jérôme restait à Stridon, ou plutôt à Aquilée, contraint, malgré toutes ses répugnances, à demeurer encore dans le monde, et à remettre l'exécution du projet qu'il caressait d'embrasser la vie monastique. Cet état de choses dura plus longtemps qu'il ne l'avait cru, soit qu'il dût songer à ses propres affaires, ou veiller aux intérêts de son frère Paulinien, à peine âgé de neuf ans, ou bien environner la jeunesse de sa sœur de ses attentions fraternelles et des conseils de son expérience. Une chose est hors de doute, il a pris soin lui-même de nous la déclarer[1], comme pour prévenir toute accusation de lenteur ou de faiblesse, des obstacles insurmontables l'avaient arrêté à son retour des Gaules; il fallut renoncer à rattacher les anneaux, un moment brisés, de ses espérances; si la solitude lui apparaissait encore comme l'unique objet de ses rêves, un mirage trompeur faisait sans cesse fuir devant lui le jour heureux qui mettrait un terme à ses désirs. Tel aux déserts brûlants de la Libye, le voyageur altéré voit soudain s'étendre à l'horizon les plaines liquides d'un lac sans rivages; il est le jouet d'une triste illusion, et ne peut approcher ses lèvres de cette eau perfide qui semble railler ses ardentes convoitises.

Jérôme se plaignait de ces contre-temps fâcheux dans une lettre qu'il écrivait à Rufin[2] pour lui annoncer que Bonosus l'avait devancé dans la voie de la perfection, et qu'ainsi le conscrit montrait au vieux soldat le chemin de la victoire. En effet, Bonosus, l'ami de son enfance,

[1] Ut « quum ego voluerim, ille perfecerit; mihi ignoscas, quia implere non potui. » (Ep. I, ad. Ruf., t. IV, p. 4.)
[2] *Id.*, ad Ruf.

le compagnon de ses études, de son séjour à Rome et de son voyage dans les Gaules, Bonosus venait de le quitter pour se consacrer à Dieu dans la retraite, et il avait choisi pour ermitage un îlot escarpé de la mer Adriatique. Là, le fracas des vagues et une ceinture d'écueils offraient à son âme, dégoûtée et retirée du monde, une barrière infranchissable, que la nature elle-même semblait avoir pris plaisir à élever, pour écarter du jeune anachorète les rumeurs confuses et les distractions importunes des choses humaines.

Ainsi empêché de suivre ses goûts, saint Jérôme aurait-il entrepris, à cette époque, un second voyage à Rome? On l'a dit; mais nous ne saurions embrasser cette opinion, elle nous semble gratuite, et nous ne trouvons pour la recommander aucun témoignage du saint docteur. Dans sa lettre à Marcella[1], il est bien question d'un séjour à Rome, au milieu de cette foule dont il n'aimait pas la tumultueuse agitation. Mais ce séjour n'est pas différent de celui qui amena pour Jérôme la connaissance de cette même Marcella et d'un grand nombre de dames romaines, alors qu'il fut appelé à Rome par le pape Damase en l'année 385.

D'ailleurs, pourquoi le faire aller à Rome à son retour des Gaules? Ne savait-il pas les dangers auxquels il serait encore exposé? N'avait-il pas fait la triste expérience de sa faiblesse? Était-il si imprudent de livrer aux orages et à la tempête sa barque à peine remise à flot après le naufrage! Deux années de vertu l'avaient-elles donc rendu si confiant dans ses forces, qu'il espérait marcher, sans trébucher cette fois dans les sentiers glissants de la jeunesse? Et puis, l'enfance de son frère ne réclamait-

[1] Ep. XLV, ad Marcellam, *id.*, p. 553.

elle pas assistance et protection? Et sa sœur? A qui eût-il confié le soin de veiller sur son inexpérience, lorsqu'il ne craignait pas de l'abandonner, faible roseau, au vent de la tentation? Enfin, quelles raisons si graves pouvaient l'entraîner à Rome, quand il n'en trouvait pas pour courir à la solitude vers laquelle, en ce moment, il soupirait bien mieux qu'après les embarras de la capitale.

Jérôme demeura donc dans sa patrie, et il trouva dans Aquilée une sainte famille où il reçut la plus cordiale hospitalité; Eusèbe et Chromatius étaient les enfants de la maison qui s'ouvrit si généreusement pour le recevoir. Plus tard, il leur écrivit du fond du désert, et il les priait de saluer en son nom leur mère, leurs sœurs, qui, victorieuses du siècle, avaient offert à Dieu le sacrifice de leurs espérances ici-bas[1]. « O sainte maison ! s'écrie-t-il, « en livrant son âme à la poésie de ces doux souvenirs, « sainte maison où demeure la veuve Anne, les vierges « prophétesses et deux Samuels nourris dans le Temple. » Nous apprenons par cette même lettre de saint Jérôme les services signalés que les deux frères rendaient à l'Église; chaque jour ils confessaient le Christ en observant ses préceptes; mais à cette gloire privée se joignait le mérite d'une confession publique et manifeste, puisque c'était par leur ministère que le poison des doctrines ariennes était expulsé bien loin de la ville où il avait été apporté par l'évêque hérétique Fortunatianus.

De ces deux frères, il ne faut pas séparer Jovinus[2], car ils l'aimaient comme s'il leur avait été uni par les liens du sang; Rufin était admis dans cette intimité,

[1] Ep. VII, ad Chromat. Euseb. et Jov. *Id.*, p. 14.
[2] *Idem*, p. 13.

leurs instructions développaient ses connaissances, tandis que leurs exemples le formaient insensiblement à la discipline monastique[1]. N'oublions pas de joindre à ces noms celui du diacre Julien, dont la douce vertu avait si bien gagné le cœur de Jérôme, qu'il ne trouvait pas de meilleur maître pour le remplacer auprès de sa sœur. Tels étaient les amis que notre voyageur avait retrouvés dans Aquilée, et leur nombre s'accrut bientôt de ce qu'il y avait dans la ville d'hommes remarquables par l'esprit et la piété : le sous-diacre Nicias[2] élevé plus tard à l'épiscopat, dans la ville de Romaciano, et le même peut-être que le Nicétas[3] compté par saint Paulin parmi les évêques de cette ville; le moine Chrysogonus[4], à qui Jérôme avait voué une affection plus tendre; Innocent[5], qu'il emmena en Syrie; Héliodore[6], qui le suivit aussi en Orient, mais que ses exhortations et ses prières ne purent attacher à la vie du désert; enfin Népotien[7], neveu d'Héliodore, que Jérôme prit soin d'initier aux vertus sacerdotales; la mort l'enleva trop tôt, et ne permit pas au maître d'achever son œuvre.

A la tête de cette aimable société se plaçait l'évêque Valérien[8], pontife vénéré pour l'austérité de sa vie et son scrupuleux attachement à la foi de Nicée, dans un temps où le venin de l'arianisme exerçait partout ses ravages; il avait su mériter le respect des hérétiques et s'assurer l'affection des fidèles. Le zèle et la sagesse du saint prélat guérissaient peu à peu le mal causé par

[1] *Rufini Invectiv.*, lib. I, t. IV, pars II, p. 352.
[2] Ep. VIII, ad Niceam, *id.*, p. 14.
[3] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. IV.
[4] Ep. IX, ad Chrysogonum, t. IV, p. 15.
[5] Ep. XVII, ad Innoc. *Id.*, p. 33. — Ep. I, ad Ruf. *Id.*, p. 2.
[6] Ep. V, ad Heliod., *id.*, p. 6.
[7] Ep. XXXIV, ad Nepot. *Id.*, p. 257.
[8] Ep. VII, ad Chromat., Euseb. et Jov., *id.*, p. 14.

l'arien Fortunatianus[1], et la bergerie d'Aquilée, à la place d'un loup, se réjouissait d'avoir reçu un pasteur. Chacun admirait sa bonté, tous en ressentaient les effets, et la ville apprenait chaque jour un nouveau trait de la paternelle sollicitude de son évêque; aussi Jérôme n'eut-il rien tant à cœur que d'acquérir d'abord, ensuite de maintenir une amitié si rare et si exquise. Valérien avait réuni dans Aquilée[2] une petite communauté qu'il formait à la rude discipline des monastères : de là certains auteurs ont pensé que saint Jérôme s'y était retiré pendant le séjour qu'il fut alors contraint de prolonger dans sa patrie. Mais le texte sur lequel est appuyé ce sentiment nous semble plutôt désigner la solitude de Chalcis, où notre Dalmate put dire avoir été véritablement moine, et ne s'être pas contenté de le paraître[3].

C'est encore à ce moment que Jérôme se lia d'amitié avec Paul de Concordia[4], vieillard vénérable qui avait jadis donné à Rome l'hospitalité à un notaire chargé par saint Cyprien de défendre, auprès du pape saint Victor, l'opinion de ceux qui voulaient rebaptiser les hérétiques. Paul aimait beaucoup Tertullien. Il répétait sans cesse que saint Cyprien lisait tous les jours l'auteur de l'*Apologétique*, et qu'il disait souvent à son secrétaire : « Donnez-moi le maître[5], » appelant de ce nom le redoutable adversaire de Praxéas et de Marcion. Paul avait un exemplaire de Tertullien, il l'avait prêté à Rufin[6], et comme celui-ci le gardait trop longtemps, il priait avec instance Jérôme de lui renvoyer le précieux volume. Il

[1] A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, pars II, t. I, p. 264.
[2] Vallarsii et Maffæi, *Vita sancti Hier.*, cap. v.
[3] Ep. XXXIX, ad Theoph., t. IV, p. 336.
[4] Ep. X, ad Paul. *Id.*, p. 16.
[5] *De viris illust.*, LIII, *id.*, p. 115.
[6] Ep. IV, ad Flor. *Id.*, p. 6.

possédait aussi les *Commentaires* de l'évêque arien Fortunatianus sur les Évangiles[1]; ils étaient mal écrits, cependant Jérôme les estimait, et il pria un jour Paul de les lui prêter[2].

Au milieu de ces amis qui joignaient un esprit bienveillant et modeste aux connaissances les plus variées, Jérôme sentit se resserrer les liens qui l'attachaient à la vie commune; ses ennuis se dissipaient, ses inquiétudes se calmaient, peut-être le projet qu'il avait formé sur les bords du Rhin commençait-il à prendre dans son esprit les formes vagues et indécises d'un souvenir lointain, quand la Providence vint, par un coup imprévu, recommencer ses traverses, et le jeter au milieu de cette vie aventureuse dont il avait naguère fait l'apprentissage dans les Gaules.

[1] *De viris illust.* XCVII, *id.*, p. 124.
[2] Ep. X, ad Paulum, *Id.*, p. 17.

CHAPITRE III

VOYAGES DE SAINT JÉRÔME EN ORIENT.

I

Saint Jérôme en Thrace, en Galatie, en Cappadoce, en Cilicie.

De quelle partie du ciel a soufflé la tempête qui emporte dans les airs la feuille que nous voyons passer en tournoyant au-dessus de nos têtes? Une main inconnue l'a-t-elle jetée dans l'espace? N'a-t-elle pas été violemment détachée de sa tige par le vent qui la chasse devant lui? Saint Jérôme fut enlevé d'Aquilée d'une façon non moins mystérieuse; mais à l'heure de quitter sa patrie, au moment de se séparer de ses amis, Rufin, Chrysogonus, Eusèbe, Chromatius, sa force défaillit, un cri d'angoisse s'échappa de son âme brisée par la douleur : « Je fus arraché de tes côtés par un tourbillon su-« bit, disait-il à Rufin ; une violence sacrilége m'enleva « malgré les doux liens qui me retenaient[1]. » Ces paroles

[1] Ep. I, ad Ruf., sancti Hieron. Opera, tomus IV, pars II, p. 2. « Postquam me a tuo latere subitus turbo convulsit; postquam glutino charitatis hærentem impia distraxit avulsio. »

suffisent pour nous faire comprendre que Jérôme cette fois s'éloignait malgré lui ; il y avait là une force extérieure qui triomphait de sa volonté, il cédait à une puissance cachée contre laquelle il ne pouvait, ou ne voulait pas résister. Tout à coup, sur sa tête vint éclater un orage, mais à ses sombres clartés nous ne pouvons distinguer d'où partaient, quels étaient les coups qui forcèrent Jérôme à quitter sa patrie pour chercher ailleurs un refuge, un abri.

On a présenté différentes explications de ce départ précipité : pourtant, il faut l'avouer, il y a peu d'espérance de deviner, parmi les auteurs, lequel a trouvé la meilleure. Jérôme aurait-il senti grandir de nouveau dans son âme une de ces passions ardentes dont il avait connu l'ivresse, éprouvé les emportements? Fuyait-il de peur qu'une étincelle ne vînt réveiller des flammes assoupies et allumer dans son cœur un embrasement nouveau? Il était revenu de Rome et des Gaules avec cet esprit observateur que les voyages ne font qu'aiguiser : tout n'était point parfait dans sa patrie, il fut témoin de bien des misères ; en critiquant les travers, en censurant les vices, il ne respecta peut-être pas toujours les personnes. Cette conduite ne dut-elle pas exciter des haines, provoquer des désirs de vengeance? Depuis quand les passions effrénées ont-elles appris à supporter patiemment la contrainte qu'on leur impose? Depuis quand les loups ravisseurs se laissent-ils arracher leur proie sans se jeter sur ceux qui les affament?

Stridon, que saint Jérôme ne nous a certes pas représentée sous de brillantes couleurs, Stridon avec ses habitants enclins aux vices les plus dégradants, et pour qui la richesse tenait lieu de vertu, Stridon avait alors un triste pasteur dans Lupicinus : selon le proverbe vulgaire, le

couvercle ne déparait pas le vase[1]. C'était un pilote inepte, chargé de diriger la marche d'un navire fracassé, c'était un aveugle dans la fosse, en un mot, le berger valait les brebis. Ce portrait n'est ni flatté, ni flatteur. Il fallait que les torts de ce Lupicinus fussent graves, sa conduite inexcusable et ses désordres patents, pour que, déposant toute réserve, laissant de côté tout ménagement, saint Jérôme l'ait envoyé à la postérité marqué de pareilles flétrissures. Dans sa haine, cet homme ne prépara-t-il pas les sacriléges violences, ne souleva-t-il pas l'orage subit auquel Jérôme ne put se dérober que par la fuite? Comme on voit, pour former la tempête, les nuages s'amonceler de toutes parts, leur masse imposante monte à l'horizon obscurcissant la clarté du jour jusqu'à ce que du ciel entr'ouvert parte la foudre qui va répandre au loin la terreur et la désolation : de même des événements fâcheux, ses propres passions, celles des autres, la haine, l'envie, la jalousie, et nous pouvons y joindre encore les ressentiments de sa tante Castorina[2], à laquelle il eut alors le malheur de déplaire, tous ces accidents vinrent se confondre dans le tourbillon qui ravit Jérôme à la société choisie dont il était déjà l'arbitre dans Aquilée.

Ce fait mémorable dans la vie et les voyages de notre saint arriva en 372. On a proposé d'autres dates, celle-ci s'appuie sur l'autorité de Vallarsi[3]. D'ailleurs, elle nous semble concorder seule avec l'époque certaine de quelques événements contemporains ou postérieurs. En effet, le départ de Jérôme fut le signal de celui de Rufin qui,

[1] « Accessit huic patellæ, juxta tritum populi sermone proverbium, dignum operculum. » Ep. VII, ad Chrom., *id.*, p. 14.

[2] Ep. XIII, ad Castorinam, *id.*, p. 18.

[3] Vallarsii et Maffei, *Vita S. Hieron.*, cap. vi.

trouvant sans doute le séjour d'Aquilée désormais triste et ennuyeux, ne tarda pas à saisir l'occasion de quitter cette ville [1]. Il accompagnait sainte Mélanie dans son pèlerinage en Orient; il visita les saints lieux, parcourut la Palestine et se rendit à Alexandrie où il était à la mort de saint Athanase en 373 [2]. Il faut donc de toute nécessité fixer ce voyage de saint Jérôme en 372, puisqu'il se mit en route avant Rufin, afin de donner à celui-ci le temps de passer par Jérusalem avant d'aller en Égypte.

C'est ainsi que l'âme navrée, pour échapper aux ennemis qui le menaçaient, Jérôme s'éloigna d'Aquilée où il laissait ses parents, ses amis, et il prit le chemin de l'Orient, car « cette âme ardente, nous dit M. Villemain, « avait besoin de voir de près les origines de la foi, les « premiers sommets éclairés de sa lumière, d'interroger « les Eglises d'Orient, leurs doctrines, leurs solitaires [3].» Il ne partit point seul : Héliodore, Nicéas, Innocent et Hylas, esclave de sainte Mélanie, tinrent à honneur de partager sa fortune. Ils s'embarquèrent à Aquilée, s'il faut en juger par ce texte que saint Jérôme emprunte à Virgile, après un autre souvenir pris à l'Ecriture sainte, pour nous dire la vivacité des sentiments qui l'attachaient à ses amis [4] :

> Tunc mihi cœruleus supra caput adstitit imber,
> Tunc maria undique, et undique cœlum [5].

Pourquoi se servir de ces expressions claires et signicatives si, comme l'ont prétendu quelques-uns, il avait

[1] Ep. II, ad Florentium, *Id.*, p. 4.
[2] LE NAIN DE TILLEMONT, *S. Athanase.*
[3] *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.* SAINT JÉROME.
[4] *Glutino charitatis.* — Nous lisons au livre des Rois : « Anima Jonathæ conglutinata est animæ David. » (Lib. I, Reg., cap. XVIII, I.)
[5] VIRG., *En.*, liv. III, vers 194.

traversé l'Illyrie, la Dacie pour se rendre en Thrace? Nous croyons plus simple et plus naturel d'admettre qu'il s'embarqua à Aquilée; c'était à cette époque un port de mer très-fréquenté [1]. Jérôme n'eut qu'à choisir entre les navires que le commerce y amenait de toutes parts. Il descendit ainsi la mer Adriatique, et sans but arrêté, il continua sa course incertaine [2] à travers la mer Ionienne et la mer Egée pour venir enfin prendre terre au pays des Thraces. Jérôme et ses compagnons se rendirent à Trajanopolis pour vénérer le tombeau d'Eustathius [3], où le saint évêque d'Antioche fut exilé, sous Constantin, par une vengeance des Ariens, dont il avait le premier démasqué la fourberie et combattu les erreurs. De la Thrace, Jérôme traversa le détroit et passa dans le Pont; il voulut parcourir les principales provinces de l'ancien empire de Mithridate et commença par la Bithynie, qui paya, nous dit-il, de sa liberté la généreuse hospitalité qu'elle n'avait pas craint d'accorder à Annibal [4]. Puis il poursuivit sa route à travers la Galatie [5], et il s'y arrêta quelque temps pour comparer la langue du pays avec celle qu'il avait apprise à Trèves: il trouva, comme nous l'avons fait remarquer [6] et comme il l'écrivit plus tard [7], que l'une ne différait de l'autre que par quelques expressions, quelques tournures empruntées à la langue grecque alors en usage chez les Galates. Cette étude du langage amenait naturellement la connaissance des

[1] Le poëte Ausone la plaçait au neuvième rang parmi les villes illustres. (*De clar. urb.*, VII.)

[2] « Tandem in incerto peregrinationis erranti. » — Ep. I, ad Ruf., t. IV, p. 2.

[3] *De viris illust.*, LXXXV, *id.*, p. 122.

[4] Ep. XCI, ad Ageruchiam, *Id.*, p. 749.

[5] Ep. I, ad Ruf., *Id.*, p. 2.

[6] *Voir* ci-dessus, p. 54.

[7] *Comment. in Epist. ad Galat.*, lib. II, cap. III, t. IV, pars I, p. 255.

hommes qui le parlaient; Jérôme observa, après Varron et Lactance[1], que ce n'était pas un peuple autochthone, comme on disait à Athènes, qu'il s'était formé d'un mélange de Gaulois étrangers et de Grecs indigènes; aussi avait-on donné à cette contrée le nom de Gallo-Grèce contracté plus tard en Galatie[2]. Jérôme était tout disposé à accepter cette action colonisatrice essayée par les occidentaux au centre même de l'Orient, d'autant mieux que mille exemples s'offraient à sa mémoire pour lui montrer ce mouvement s'opérant sans discontinuer d'Orient en Occident : ainsi Marseille en Gaule, Sagonte en Espagne avaient été fondées par des Grecs, Carthage était une colonie de Tyriens, et les Romains eux-mêmes étaient fiers d'avoir les Troyens d'Enée pour ancêtres et de faire ainsi remonter leur origine à l'une des plus puissantes villes de l'Asie[3]. Ces émigrations donnaient une explication facile aux différences que Jérôme avait remarquées dans le caractère et dans le génie des peuples, il ne s'étonnait plus de trouver quelquefois en Occident la finesse des Grecs, et en Orient des traces de l'esprit épais et lourd des Barbares[4].

Nos voyageurs visitèrent la capitale de la Galatie, An-

[1] *Comment. in Epist. ad Galat.* — Marcus Varro cunctarum antiquitatum diligentissimus perscrutator, et cæteri qui eum imitati sunt, multa super hâc gente et digna memoriâ tradiderunt. — Lactantii nostri quæ in III ad Probum volumine de hâc gente opinatus sit, verba ponemus : « Galli, inquit, antiquitùs « a candore corporis Galatæ nuncupabantur, et Sybilla sic eos appellat. Quod « significare voluit poeta cum ait :

Tum lactea colla auro innectuntur...

« quum posset dicere, candida. »

[2] *Id.* Hinc utique Galatiæ provincia, in quam Galli aliquando venientes, cum Græcis se miscuerunt. Unde primum ea regio Gallogræcia, post Galatia nominata est.

[3] Cette idée a inspiré à Virgile le VI[e] chant de son *Énéide.*

[4] Ex quo evenit, ut in Occidente Græci sæpe acuminis reperiantur ingenia, et in Oriente stoliditatem barbaram redoleant. — *Id.*

cyre; ils la trouvèrent troublée par des factions et déchirée par des dissensions intérieures; cette ville s'était livrée aux doctrines les plus absurdes et les plus contradictoires des Cataphryges [1], des Manichéens [2], des Passaloryncites [3] et autres hérétiques dont le nom aussi bien que les erreurs affectaient aux yeux de Jérôme une forme vraiment fantastique [4]. De la Galatie, il descendit en Cappadoce et vint à Césarée; c'était la métropole de la province, elle s'appelait auparavant Mazaca [5], quand il plut à Auguste de changer ce nom en mémoire de son père adoptif. Le peuple de Césarée était alors dominé par l'influence du beau génie et de la vertu constante de Basile; le spectacle de sa charité avait touché les cœurs, la puissance de sa parole avait subjugué les esprits, toutes les voix s'unissaient en un magnifique concert pour célébrer dans le saint archevêque le père des indigents, l'ami des malheureux, le confesseur inflexible dans sa foi, l'apôtre infatigable dans ses dévoûments. Quelle joie pour notre voyageur de voir cet illustre docteur de l'Eglise orientale, de l'entendre, de le consulter, d'apprendre de lui-même les ouvrages qu'il avait composés, pour les étudier ensuite avec un pieux recueillement consacré par la religion du souvenir!

Un autre bonheur attendait Jérôme dans la capitale de la Cappadoce; Evagre, l'ami qu'il s'était fait en Gaule, venait d'arriver à Césarée. Nous l'avons vu quitter Aquilée pour se rendre à Rome, où différentes affaires l'appelaient auprès du pape Damase. Quand il les eut réglées, il partit pour la Cappadoce, chargé par le Souverain-Pontife d'une nouvelle mission auprès de saint Basile qui

[1] *Comment. in Ep. ad Galat.*, *Id.*, p. 255.
[2] *Idem.* — [3] *Idem.* — [4] *Idem.*
[5] *Comment. in Ezech.*, lib. VIII, cap. XXVII, 13, 14, t. III, p. 834.

en fait foi dans une de ses lettres écrite en 373[1]. Dès lors nos deux amis ne se séparèrent plus, ils avaient eu tant de joie à se revoir ! Ils traversèrent ensemble la Cilicie, au milieu des ardeurs d'un été brûlant, ce qui leur fit sentir mieux la vérité de la triste signification que les interprètes donnaient au nom de cette province stérile et rocailleuse[2]. A Tarse, ils interrogèrent les souvenirs palpitants encore qui devaient s'attacher au berceau de saint Paul. Jérôme, toujours curieux d'apprendre, se livra à ses observations accoutumées de linguistique et de grammaire comparée; il rechercha dans la langue du pays les hellénismes que le grand apôtre pouvait avoir insérés dans ses Epîtres ; ces expressions originales défient les efforts et lassent la patience du traducteur, qui ne saurait arriver dans ses longues périphrases à rendre leur énergique concision[3]. Pour expliquer les façons de dire du grand apôtre, Jérôme avait recours à sa connaissance des auteurs profanes, il empruntait des exemples analogues à la littérature romaine, et montrait Virgile unissant, en vertu d'un latinisme, au mot froidure l'épithète de scélérate, *sceleratum frigus*[4]. Une étude approfondie du grec

[1] Ep. CXXXVIII, *Eusebio episcopo Samosatorum*. Sancti Basilii opera, t. III, éd. bénéd., p. 230.

[2] *Comment. in Ep. ad Galat.*, lib. I, cap. II, vers. 21. Sancti Hieron., opera, t. IV, p. I, p. 237.

[3] *Sanctus Hieronimus Algasiæ*, t. IV, pars I, p. 204. — Multa sunt verba quibus juxta morem urbis et provinciæ suæ familiarius Apostolus utitur. E quibus exempli gratiâ pauca ponenda sunt. « Mihi autem parum est judicari ab humano die (I ad Cor. 4.) Hoc est, ἀπὸ ἀνθρωπίνης ἡμέρας. — Et : « humanum dico » (ad Rom., 6), hoc est, ἀνθρώπινον λέγω. — Et : οὐ κατενάρκησα ἡμᾶς, hoc est « non gravavi vos. » (II ad Cor., 12). Et quod nunc dicitur, μηδεὶς ἡμᾶς καταβραβευέτω, id est, « nullus bravium accipiat adversum vos. » Hoc enim græcè dicitur, καταβραβευέτω, quando quis in certamine positus, iniquitate Agonothetæ, vel insidiis magistrorum, βραβεῖον et palmam sibi debitam perdit. — Quibus et aliis multis verbis usque hodiè utuntur Cilices.

[4] *Géorgiques*, chant II, v. 256 :

. . . . At sceleratum exquirere frigus
Difficile est. . . . . . .

et du latin poussée avec cette force de volonté qui distinguait notre Dalmate, l'avait rendu maître de ces deux langues; on conçoit dès lors l'intérêt qu'il devait prendre à ces exercices littéraires, ils charmaient ses loisirs et le disposaient insensiblement à la grande mission que Dieu lui réservait dans l'avenir, celle de veiller à l'intégrité des saintes Ecritures et de travailler plus que tout autre à la formation de la langue de l'Eglise.

La petite caravane composée de Jérôme et de ses amis se rendit à Rhossus, sur les côtes de la province ecclésiastique de Cilicie. Strabon place cette petite ville entre Issus et Séleucie [1], elle avait donné son nom à un écueil voisin, tristement célèbre dans l'histoire de la navigation de ce temps. Jérôme voulut y passer quelques jours dans la compagnie de Théodosius, qui avait élevé sur cette terre sauvage et désolée un monastère dont il était abbé [2]. Après avoir étudié la vie austère de ces pieux reclus, et s'être édifié au spectacle de leurs vertus, notre saint se rappela les bords du Rhin, ses projets de solitude lui revinrent à l'esprit, l'image de Bonosus lui apparut stimulant sa paresse; il ne quitta Théodosius qu'après avoir pris la ferme résolution de suivre bientôt son exemple. C'est ainsi qu'Antoine s'en allait, sur la foi d'une inspiration d'en haut, visiter Paul, le premier ermite, et prendre de lui des leçons d'une vertu plus haute, d'une perfection plus achevée, pour en donner ensuite l'exemple à ses disciples et leur raconter les merveilles qu'il avait vues et entendues au désert.

Après ces longues courses, la Syrie s'ouvrit enfin devant saint Jérôme [3], comme un port de salut où il pour-

[1] STRABON, *Géog.*, liv. XVI. — PTOLÉMÉE, *Géog.*, liv. V, ch. v.
[2] THÉODORET, *Religiosa historia*. Paris, in-folio, 1642, t. III, p. 826.
[3] Ep. I, ad Ruf., l. IV, p. 2 : « Syria mihi velut fidissimus naufrago portus occurrit. »

rait, en toute sûreté, jeter ses ancres et prendre un moment de relâche, afin de réparer ses forces épuisées par les fatigues de ce voyage. Mais aux peines d'esprit dont il portait en lui le principe et la cause, il vit se joindre tout à coup les douleurs du corps ; les infirmités commencèrent dès ce moment à lui faire sentir leur dent aiguë, et l'obligèrent à demeurer à Antioche, chez Evagre, dont l'amitié lui devenait de plus en plus nécessaire pour remplacer Bonosus et Rufin.

II

Saint Jérôme à Antioche.

Nous trouvons, dans les écrits de saint Jérôme, quelques détails assez curieux sur les origines d'Antioche; il prit soin de les rceueillir lui-même pendant le temps qu'il y demeura, pour en faire ensuite part à ses amis et à ses lecteurs. Elle s'appelait anciennement Reblatha, à l'époque où Nabuchodonosor y fit conduire Sédécias et ses fils; c'est là qu'après avoir assisté au supplice de ses deux enfants, l'infortuné roi de Juda eut les yeux crevés, sur l'ordre barbare du monarque assyrien[1]. Elle n'avait encore que l'apparence d'une simple bourgade, comme Laodicée et Apamée; Antigone commença l'ère de sa splendeur en lui donnant son nom, Séleucus acheva l'œuvre, il appela la ville Antioche, en mémoire de son père Antiochus, et elle devint la capitale de l'empire des Séleucides[2]. Au temps où Jérôme y arriva, Antioche était

[1] *Comment. in Isaïam*, lib. V, cap. XIII, vers. 1, t. III, p. 107.
[2] *Id.*, cap. XVII, vers. 1, p. 122.

la métropole de tout l'Orient[1]; notre voyageur pouvait donc aisément se résigner à fixer dans une ville aussi importante le terme de cette excursion et le lieu de son repos en attendant de nouvelles pérégrinations. D'ailleurs, n'avait-il pas auprès de lui Évagre pour le consoler? Et pour passer agréablement ses loisirs, espérait-il trouver mieux que le commerce familier des grands écrivains et l'étude assidue des chefs-d'œuvre de Rome ou d'Athènes?

Qui de nous ne se rappelle ces vers fameux où le poëte dit que :

> Armé. . . . . . pour conquérir la terre
> Alexandre en Asie emporta son Homère?

Le P. Brumoy raconte encore que saint Jean Chrysostome mettait à son chevet les œuvres d'Aristophane, pour les trouver le soir avant de s'endormir et le matin à son réveil[2]. Nous n'ignorons pas que Bossuet oubliait ses controverses, et Claude, et Jurieu, et Leibnitz, pour délasser son esprit à la lecture de quelques vers d'Homère, de Virgile et d'Horace, dont il ne se séparait jamais[3]; noble passion, qu'inspire aux grandes âmes le charme de ces génies merveilleux produits par l'antiquité, pour donner à la postérité le spectacle toujours nouveau d'une beauté resplendissante de grâce et de jeunesse! Saint Jérôme n'avait pas encore essayé de résister à cette séduction; aussi, en partant d'Aquilée, il ne voulut pas abandonner ses auteurs favoris, pour qui Rufin lui reprochait plus tard de professer un culte

[1] Ep. XXXVIII ad Pammach., *adv. Joan. Hierosol.*, *Id.* p. 330. « Ut Palestinæ metropolis Cæsarea, et totius Orientis Antiochia. »

[2] *Théâtre des Grecs*, t. X, p. 236. Paris, 1787.

[3] « Les auteurs de l'antiquité lui avaient été familiers dès l'enfance. Il les « apprit par cœur, et ce qui est plus prodigieux, Il les retint. » (NISARD, *Histoire de la littérature franç.*, t. III, ch. XIII, p. 51.)

presque idolâtrique. Il avait pu quitter sa patrie, sa maison, s'éloigner de sa famille, de ses amis, mais il emportait dans son exil les livres qu'il avait achetés à Rome; de même Énée s'échappant à grande peine à travers les flammes qui réduisaient en cendres la superbe Ilion, enlevait sur ses épaules son vieux père et ses dieux, les seuls trésors qu'il songeât à disputer aux Grecs et à l'incendie. Quand on parle de la bibliothèque de saint Jérôme, il ne faut pas se figurer une *librairie* semblable à celle que possédait Montaigne[1]; notre Dalmate, instruit à l'école de Donatus, avait mis une véritable coquetterie à réunir les volumes qui composaient son bagage littéraire. Ces ouvrages étaient des parchemins roulés suivant la signification du mot latin qui les désignait, ils tenaient peu de place, leur nombre était assez restreint, car ils appartenaient tous à cette classe d'auteurs spécialement recommandés par Quintilien sous le nom de *probati auctores*.

Quelques écrivains ont cru que saint Jérôme avait d'abord visité Jérusalem avant de se rendre à Antioche : Jérôme était, il est vrai, un grand voyageur, mais on a bien quelque peu abusé de ses goûts pour faire de lui une sorte de Juif errant, toujours par monts et par vaux. Ce voyage à Jérusalem nous paraît ressembler fort à celui qu'il aurait fait à Rome, à son retour des Gaules : ni l'un, ni l'autre n'a jamais existé qu'en imagination. En effet, il n'est nullement question de Jérusalem dans l'itinéraire qu'il nous a lui-même tracé de cette pérégrination; après avoir parlé de la Cilicie, qu'il avait traversée sous un ciel de feu, il nous dit immédiatement, sans transition aucune, que la Syrie s'offrait à lui comme un port après

[1] *Essais de Montaigne*, liv. II, ch. XXII. — « Ma librairie qui est belle entre les librairies de village. »

le naufrage[1]. Avant d'y aborder, s'il avait visité Jérusalem, pourquoi n'en dire pas un mot? Quelle raison donner d'un silence si étrange? Comment! il écrit à Rufin pour lui parler de ses courses, et il oublie la plus intéressante? Si nous voulions adresser à un ami la description d'un voyage à travers la France, nous n'aurions pas pour Paris une mention honorable? Ou encore, dans Paris, si nous rappelions les principaux monuments que nous avons admirés, tairions-nous le Louvre et Notre-Dame? Quand Jérôme écrivait à Rufin, il savait que celui-ci s'était arrêté à Jérusalem, et, néanmoins, en face de ces grands souvenirs qui devaient leur être communs, il n'avait pas un sentiment à réveiller, pas une pensée à partager, pas une ombre à évoquer dans l'enceinte tristement célèbre de la ville déicide? Comment Jérôme, dominé par l'image des saints lieux, ne franchissait-il pas aussitôt l'espace, courant au-devant de l'âme de Rufin, pour la ramener au Cénacle ou au Golgatha, à Bethléem ou à Béthanie, au jardin des Oliviers ou à la montagne du Thabor? Notre saint disait, il est vrai, dans une lettre à Eustochium, qu'il n'avait quitté sa patrie, ses parents, ses amis, que pour aller combattre à Jérusalem[2]. Mais des difficultés insurmontables l'avaient forcé de renoncer à ce premier projet pour en remettre à plus tard l'exécution, dans le moment intempestive. C'est ce qu'il fait clairement comprendre quand, écrivant à Florentius, du fond des déserts de Chalcis, il lui dit : « Mon âme s'enflamme de « nouveau du désir de partir pour Jérusalem[3]. » Il est encore constant qu'il écrivait à Asella, pendant son sé-

[1] Ep. I, ad Ruf., t. IV, pars II, p. 2.
[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, *id.*, p. 42.
[3] Ep. IV, ad Florentium, *id.*, p. 5.

jour à Rome, de prier et de lui mériter la grâce de pouvoir bientôt quitter Babylone pour retourner à Jérusalem[1]; mais ces expressions de Babylone et de Jérusalem ne sont-elles pas ici évidemment métaphoriques? Saint Jérôme ne les a-t-il pas employées pour signifier le monde et les joies tumultueuses qu'il fuyait avec tant d'empressement, pour désigner la solitude et le silence dont il faisait ses plus chères délices? Du reste, dans son *Apologie contre Rufin*, parlant de son second voyage en Orient, Jérôme écrit : « Je suis entré dans Jérusalem, « j'ai vu bien des merveilles, et ce que je ne savais aupa-« ravant que par la renommée, j'ai pu m'en assurer par « le témoignage de mes propres yeux[2]. » Jusque-là ce témoignage lui avait manqué, il n'avait fait qu'entendre parler de Jérusalem, il n'y était donc pas allé.

Cependant le repos, le séjour d'Antioche, les soins empressés d'Évagre rétablissaient lentement la santé compromise de Jérôme; il eût fallu dans ce pays de la magie, des sortiléges, des talismans, trouver un philtre pour adoucir ses peines morales, car elles allaient s'aggravant de jour en jour. Il perdit les quatre amis qui l'avaient suivi d'Aquilée : Innocent fut subitement enlevé par des fièvres malignes[3]; la mort d'Hylas vint tôt après faire saigner de nouveau la blessure à peine fermée[4]; Héliodore, accompagné de Nicéas, poursuivit son voyage jusqu'à Jérusalem[5]. En revenant de ce pieux pèlerinage, ils prirent le chemin d'Antioche pour y passer encore quelques jours avec Jérôme et Évagre, avant de retourner dans leur patrie. Une fâcheuse nouvelle vint un peu

[1] Ep. XXVIII, ad Asellam, *id.*, p. 67.
[2] Apol. adv. Rufinum, lib. III. *Id.* p. 459.
[3] Ep. I, ad Rufinum, *id.*, p. 2.
[4] *Idem.*
[5] *Idem*, p. 1.

déranger ces projets et accélérer le départ d'Héliodore : il apprit que sa famille était dans le deuil et dans les larmes, qu'il avait à consoler sa sœur demeurée veuve, et son petit-neveu Népotien, dont les intérêts allaient être désormais confiés à sa tutelle[1]. Du reste, Jérôme ne le perdait qu'avec l'espérance de le revoir; Héliodore ne renonçait pas à la solitude, et il priait en partant son ami de lui adresser du désert une lettre pour l'exhorter à venir bientôt y prendre sa place[2].

Ces morts, ces départs détachaient de plus en plus l'âme de Jérôme des vanités de la terre, et donnaient un nouvel élan à ses aspirations vers la solitude. Aussi écrivait-il à Théodosius, ce saint abbé qu'il avait visité en Cilicie, pour obtenir par le secours de ses prières, jointes à celles des autres moines, la grâce de vouloir et de pouvoir rompre enfin les liens qui le retenaient au milieu de la société. Il se compare à une brebis malade détachée du troupeau, à l'enfant prodigue retenu loin de son père dans les filets du démon[3]. On devine les déchirements de cette âme, entraînée d'un côté par une véritable passion de la solitude, dont les retraites désolées lui apparaissaient comme une sorte de paradis peuplé par des légions de saints, retenue de l'autre par des affections profondes, auxquelles s'ajoutaient encore, pour leur donner plus de poids, les raisons convaincantes d'une santé délabrée.

Pour charmer ses ennuis et distraire son esprit accablé, Jérôme entretenait une correspondance assez active

[1] Ep. XXXV, ad Heliod. Epitaph. Nepot. *Id.*, p. 269. « Alius forsitan scriberet quod ob salutem illius Orientem, eremumque dimiseris, et me charissimum sodalem tuum redeundi spe lactaveris. »

[2] Ep. V, ad Heliodorum, *id.*, p. 7. « Tu ipse abiens postulâras ut postea quam ad deserta migrâssem, invitatoria ad te scripta transmitterem. »

[3] Ep. III, ad Theodosium, *id.*, p. 5.

avec ses anciens amis. Il avait appris d'Héliodore, revenant de Jérusalem, la première nouvelle que Rufin parcourait les déserts de l'Égypte, interrogeant les moines, visitant leurs monastères[1]; il en ressentit une si grande joie qu'il osait à peine y croire, lorsque ce bruit fut pleinement confirmé par un moine d'Alexandrie, que le peuple envoyait féliciter les confesseurs exilés d'Égypte par Valens, en 372. Ce messager ne put dire, à la vérité, ni le nom, ni la patrie du nouveau venu parmi les solitaires de son pays. Mais Jérôme, déjà prévenu, reconnut aisément son ami à d'autres indices. Toutefois, si quelques doutes lui demeuraient encore à l'esprit, ils furent vite dissipés, car la voix publique annonça bientôt partout que Rufin était dans le désert de la Nitrie, qu'il avait vu et entretenu le bienheureux Macaire[2]. Alors Jérôme se surprit à regretter plus que de coutume sa mauvaise santé, qui ne lui permettait pas d'aller rejoindre Rufin. Rien ne l'eût arrêté, ni les ardeurs de l'été, ni les dangers d'une longue navigation; tel eût été son empressement que, pour le faire comprendre, il multipliait les images et s'écriait : « Crois-moi, mon « frère, le marin battu par la tempête ne tourne pas « vers le port des regards plus suppliants, les cam- « pagnes desséchées sont moins avides de pluies, la « mère assise sur le rivage n'attend pas son fils avec « autant d'impatience[3]. » Puis Jérôme racontait à Rufin ses voyages, ses courses avant d'arriver à Antioche; il lui faisait part de la mort d'Innocent et d'Hylas, leurs amis communs. Il ne restait plus à notre pèlerin que la

[1] Ep. I, ad Rufinum, *id.*, p. 1.

[2] Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, p. 65.

[3] Ep. I, ad Ruf., p. 2. « Credas mihi, frater, non in tempestate jactatus portum nauta prospectat; non sitientia arva imbres desiderant : nec sic curvo assidens littori anxia filium mater expectat. »

compagnie du fidèle Évagre; en rendant hommage au dévoûment de ce nouveau Pylade, saint Jérôme évoque dans sa lettre un de ses plus doux souvenirs d'enfance, celui de Bonosus. Comme il s'arrête avec bonheur à nous dire le sacrifice de cet héroïque jeune homme, abandonnant sans regrets les richesses, les honneurs, les joies de la famille, pour se retirer dans une île inabordable! Quelle peinture de cette île avec ses tristes rochers, sa mer blanchissante, ses écueils tant redoutés : « C'est une « prison sans verdure, sans ombrage; mais l'athlète de « Jésus-Christ y vit en liberté, comme saint Jean à « Pathmos, et peut-être lui aussi partageait-il les extases « et les hautes révélations de l'apôtre bien-aimé[1]. »

Ces pensées rendaient plus douloureux au cœur de Jérôme le vide qui se faisait autour de lui; le souvenir des amis dont il était séparé, le regret de ceux qu'il avait perdus resserraient de plus en plus les liens qui l'attachaient à ceux qu'il espérait un jour retrouver. Ramenez dans un lit les eaux d'un fleuve auparavant distribuées en plusieurs canaux, elles prennent un cours plus rapide, plus impétueux. Ainsi l'affection de Jérôme s'était concentrée plus forte, plus dévouée sur Rufin, et pour achever comme pour commencer sa lettre, notre Dalmate avait trouvé des expressions, peut-être moins éloquentes que celles de Cicéron sur *l'Amitié*, mais à coup sûr, elles partaient d'un cœur aussi profondément pénétré de ce sentiment, « le plus doux présent que les dieux aient fait à la terre[2]. »

Cette lettre était accompagnée de quelques lignes à l'adresse de Florentius, à qui ses largesses avaient valu, de la part des habitants de Jérusalem, le surnom de *Père*

[1] Ep. I, *id.*, p. 3.
[2] Cicéron, *de Amicitia*, 2.

des pauvres[1]. Pendant son séjour dans la sainte cité, Héliodore avait reçu le plus gracieux accueil de ce vaillant chrétien, la reconnaissance lui mit à la bouche des paroles si vives et si tendres pour exprimer la générosité de son hôte, que Jérôme se prit à l'aimer sans le connaître. Il lui écrivit pour le lui dire, et pour lui recommander la lettre qu'il envoyait à Rufin. Celui-ci venait de rentrer à Jérusalem après son excursion en Egypte : Jérôme avait appris ce retour, mais il ne savait pas encore au juste où lui adresser ses lettres.

Vers la même époque, vivait sur une montagne aux environs de Césarée, en Palestine, un saint ermite nommé Martinianus : Héliodore avait parlé de ce vénérable vieillard à ses amis d'Antioche ; c'est sans doute à lui que Florentius devait offrir les salutations de Jérôme unies à celles d'Evagre.

Cette correspondance ne suffisait pas à occuper notre saint : avec le tour d'esprit que nous lui connaissons, il ne pouvait manquer de chercher et de trouver matière à s'instruire, pendant son séjour forcé dans la ville d'Antioche. Laodicée avait alors pour évêque un habile interprète des saintes Ecritures, il se nommait Apollinaire. Fils d'un grammairien, nourri dans l'amour des belles-lettres, professeur de rhétorique, exercé par conséquent dans l'art de la parole, il traduisit, expliqua, commenta plusieurs livres de la Bible[2] : les Epîtres aux Ephésiens[3], aux Corinthiens[4], aux Galates, l'Ecclésiaste[5], Isaïe[6] et les Psaumes. Il marchait sur les traces d'Origène, d'Eu-

[1] Ep. II, ad Florentium, t. IV, p. 4.
[2] Apol. adv. Rufinum, *Id.*, lib. I, p. 373.
[3] Ep. XXXI, ad Pammach. *Id.* p. 243.
[4] Ep. LXXIV, ad August. *Id.*, p. 619.
[5] *Comment. in Eccles.*, cap. XII, v. 5, t. II.
[6] *Comment. in Isaïam*, *Prologus*, t. III, p. 6.

sèbe, de Didyme, qui avaient déjà pris ces mêmes livres pour sujets de leurs commentaires[1]. Cependant on remarquait, au dire de saint Jérôme, une grande différence d'interprétation, de style et d'enseignement dogmatique entre les écrits de Didyme et ceux d'Apollinaire[2].

Jusque-là Jérôme avait consacré à l'étude des auteurs profanes la plus large part de son temps; il résolut de se livrer désormais avec plus de soin à la culture des saintes lettres, afin de pénétrer le sens profond de ces pages mystérieuses où l'Esprit-Saint a résumé les preuves les plus irréfragables de la divinité de notre religion. L'essai d'un commentaire tenté jadis sur Abdias ne lui avait pas réussi, il n'était pas content de son œuvre[3] et s'en confessait comme d'une imprudence commise en sa jeunesse, qu'il espérait bien conserver dans ses cartons et livrer aux flammes, avec plus de raison que n'en avait Virgile de vouloir traiter ainsi son Enéide. Jérôme avait écrit ces pages avant le départ d'Héliodore, il ne connaissait pas encore la vérité historique du livre prophétique. Son intention arrêtée fut de s'appliquer désormais au sens allégorique qui charmait particulièrement les Orientaux. Il entra dans cette nouvelle voie, aidé des *Commentaires* d'Apollinaire, éclairé par les lumières que les écrits de cet illustre maître avaient répandues sur la science si difficile d'interpréter les saintes Écritures. Malheureusement ces lumières n'étaient pas toujours pures : le soleil a ses taches, le ciel le plus serein se couvre souvent de nuages, le génie le plus puissant a ses faiblesses et ses défaillances. Rappelons en passant Tertullien, Origène, Eusèbe, et d'autres plus près de nous. « Quelle chimère

[1] *Comment., id., passim.*
[2] Apol. adv. Ruf., lib. III, p. 451.
[3] *Comment. in Abdiam, Prologus*, t. III, p. 1454.

« est-ce donc que l'homme? s'écrie Pascal. S'il est dépo-« sitaire du vrai, il est aussi cloaque d'incertitude et « d'erreurs! » Apollinaire offre un nouvel exemple de la vérité de cette pensée. Dans ses travaux d'exégèse, il mélangea d'une façon très-peu orthodoxe les dogmes chrétiens et les doctrines platoniciennes[1]. Partant du principe que l'âme humaine est une substance divisible, animale d'une part, raisonnable, c'est-à-dire spirituelle, de l'autre, il devenait hérétique en soutenant que Jésus-Christ avait seulement pris la partie animale de notre âme, et que le Fils de Dieu fait homme avait, comme être doué de raison, le Verbe, la sagesse éternelle, pour principe de ses actions.

Apollinaire partageait aussi l'erreur de Tertullien, erreur que saint Jérôme nous dit avoir été commune aux Occidentaux[2]; il croyait que l'âme engendre l'âme, comme le corps donne naissance au corps.

A l'hérésie du maître, les disciples, qui de lui s'appelèrent du nom d'Apollinaristes, ajoutèrent leurs propres inventions[3] : ceux-ci prétendaient que Jésus-Christ avait pris une chair humaine avec le Verbe pour âme : ceux-là soutenaient qu'à un corps humain il avait uni l'âme des bêtes, c'est-à-dire une âme obtuse, déraisonnable, purement sensitive. Quelques-uns voulaient reconnaître dans cette âme un principe auquel ils donnaient le nom de « prudence de la chair. » Jérôme nous a fait connaître tous ces errements dans la traduction de la Lettre paschale de Théophile, où cet évêque d'Alexandrie les réfute expressément, en prouvant que Jésus-Christ

[1] Il suivait en cela l'exemple d'Origène. — Cf. *Theophili Alexand. epist. pasch.*, lib. II; *Hieron. interp.*, t. IV, pars II, p. 707.

[2] Ep. LXXVIII, ad Marc. et Anaps., *Id.*, p. 642.

[3] *Theoph. Alex.*, *epist. pasch.*, lib. I; *Hieron. Interp.*, *Id.*, p. 693.

a réellement pris notre humanité tout entière, excepté le péché. Ce n'était donc pas une chair sans âme avec le Verbe pour âme raisonnable. D'un autre côté Jésus-Christ n'a pas seulement pris l'âme animale, sensitive, pour compléter son humanité, sans quoi, par l'union d'une chair semblable à la nôtre et d'une âme différente, il paraîtrait, dans son incarnation, avoir à dessein choisi un juste milieu entre la nature humaine, qui lui aurait donné la chair, et la nature des brutes, dont il aurait emprunté l'âme dénuée d'intelligence, dépourvue de sentiment.

Avoir imaginé que l'âme de Jésus-Christ n'est autre chose que la prudence de la chair, est une niaiserie dont Théophile a eu bientôt raison[1]. Si la prudence, qui a son siége dans l'âme et qui la dirige, ne saurait être prise pour l'âme elle-même, à combien plus forte raison ne peut-on en aucune manière appeler du nom d'âme, ce qui n'est qu'une sorte d'instinct portant tout être vivant à veiller au soin de sa propre conservation.

En adressant à Pammachius et à Marcella la traduction de cette Lettre paschale[2], Jérôme leur fait observer que la seconde et la troisième partie sont une réfutation des erreurs d'Apollinaire et d'Origène : ce mandement est une profession de foi, un ouvrage de dialectique, où Théophile arrache à ses adversaires des armes pour les combattre et remporter sur eux la victoire au profit de la vérité. « Que les disciples d'Apollinaire, s'écrie le pa-
« triarche d'Alexandrie, cessent donc de défendre les li-
« vres écrits par leur maître contre les doctrines de l'É-
« glise, et qu'ils ne cherchent pas à l'excuser à cause de
« ses autres ouvrages; quoiqu'il ait réfuté Arius, Euno-
« mius, Origène, il ne faut point faire acception de sa

[1] *Theoph.*, *id.*, p. 694.
[2] Ep. LXXXVII, ad Pamm. et Marc.; *Id.*, p. 690.

« personne, et se persuader que celui-là n'est pas cou-
« pable qui ose enseigner des erreurs contre l'âme de
« Jésus-Christ [1]. »

Nous avons recueilli ces documents épars dans saint Jérôme, pour nous former une idée nette et précise d'Apollinaire. Nous avons voulu connaître ce savant évêque, ange de lumière, changé tout à coup en esprit de ténèbres, au milieu de cet Orient trop souvent témoin de ces tristes métamorphoses. C'était un vaillant prélat que Basile estimait, qu'Épiphane aimait, dont Vincent de Lérins déplorait la chute, en célébrant ses écrits, ses vertus, ses combats, car Apollinaire avait souffert persécution pour la justice, et s'était fait exiler parce qu'il n'avait point voulu consacrer sa science et sa renommée au succès de l'hérésie arienne.

A l'exemple d'Eusèbe et de Méthodius, Apollinaire avait composé des milliers de vers contre Celse et Porphyre [2] : ce dernier révoquait en doute la vérité et l'authenticité des prophéties de Daniel [3], mais ses attaques furent énergiquement repoussées par l'évêque de Laodicée et par d'autres, qui prirent généreusement la défense du vrai contre les nouveaux disciples de Gorgias ou de Protagoras. Les champions de la bonne cause n'avaient pas, il est vrai, la merveilleuse éloquence, la finesse du trait, la mordante ironie de Platon, le fléau des sophistes. Cependant, « voyez, écrivait Jérôme,
« voyez par quels arguments, par quelles questions cap-
« tieuses, ils déjouent les ruses d'un esprit infernal ! On
« les force à parler, aussi ne disent-ils point tout ce
« qu'ils sentent : ils se contentent de répondre autant

[1] *Theoph. Alex., epist. paschalis. Hieron. interp.*, lib. I, *Id.*, p. 694.
[2] Apol. adv. Rufinum, lib. II, *Id.*, p. 433.
[3] *Comment. in Daniel. Prologus*, t. III, p. 1074.

« que cela est nécessaire, aux objections des païens[1]. »

Apollinaire écrivit encore un ouvrage en trente livres pour combattre les mensonges et les calomnies suggérés à Porphyre par sa haine contre le christianisme[2]. Saint Jérôme professait une si haute estime pour ce Traité, qu'en le comparant à ses propres écrits, ceux-ci lui semblaient être d'un ignorant, et il les regardait, au bout d'un certain temps, comme un songe, où il aurait rêvé ce qu'il avait appris pendant ses premières années.

Voilà sur quels titres reposait la réputation de science faite à Apollinaire, au moment de son arrivée à Antioche, et nous n'avons voulu citer que les témoignages de saint Jérôme. Nous ne dissimulons nullement l'ardeur avec laquelle notre voyageur rechercha la connaissance du savant évêque, le soin, l'empressement qu'il mit à recueillir ses leçons[3] ; il l'entendit souvent, cultiva son amitié et profita, plus que tout autre, de ses enseignements que l'habitude de la langue grecque lui rendait faciles à suivre et à comprendre. Il partageait donc entièrement l'opinion générale si favorable à Apollinaire, et quand celui-ci se fut détaché de l'Église, Jérôme évita de le désigner autrement que par le nom de Laodicéen[4], comme s'il avait éprouvé une douloureuse impression à écrire Apollinaire, jadis défenseur de la foi, maintenant hérétique ; ou peut-être le jugeait-il indigne de porter, après être sorti de l'Église, le nom qu'il reçut au jour de son entrée, ce nom qu'il avait couvert de gloire par ses nobles combats et par ses illustres triomphes.

[1] Ep. XXX, ad Pamm., t. IV, p. 236.

[2] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean. *Id.*, p. 342.

[3] *Id.* « Apollinarium Laodicenum audivi Antiochiæ frequenter et colui. »

[4] Ep. LXXVI, Augustini ad Hieron. *Id.*, p. 638. — Ep. LXXIV, Hieron. ad Aug. *Id.*, p. 619.— *Comm. in epist. ad Galat.*, pars I, t. IV, *p.* 222.

Jérôme continua de le lire et de l'étudier à cause de son érudition, comme Tertullien, Arnobe, Origène[1], dont certaines Églises interdisaient la lecture aux fidèles. Ce n'est point qu'il crût, avec elles, devoir condamner tout ce qu'ils avaient écrit, mais il confessait qu'il y avait matière à la critique dans plusieurs de leurs ouvrages. Apollinaire s'y trouvait souvent exposé. Au dire de Jérôme[2], il lui arriva, cédant à de bonnes intentions, il est vrai, mais contrairement aux exigences d'une science plus attentive et moins facile, de réunir les différentes versions de la Bible, pour en former un tout, comme on composerait un habit avec des pièces de rapport, et de disposer l'ordre des Livres saints, non plus d'après les règles établies touchant la canonicité des Écritures, mais seulement selon son bon plaisir, en se rapportant aux seules lumières de son sens privé. C'est ainsi qu'il avait accepté la version de Symmaque, pour certains passages de l'Ecclésiaste; par là, il avait également déplu aux juifs et aux chrétiens, parce qu'il ne suivait pas le texte hébreu, et qu'il s'écartait de la version des Septante[3].

Saint Jérôme fait un autre reproche à Apollinaire, et l'accusation est ici plus grave, elle porte sur la méthode même suivie par l'évêque de Laodicée, dans l'interprétation des saintes Écritures. « Il parcourt tout, dit notre « saint, précisant quelques points, s'arrêtant à certains « intervalles, et souvent il dévore, par des chemins de « traverse, les espaces d'une longue route; aussi ne faut-« il pas s'étonner si quelquefois ses *Commentaires* ont « l'air d'un index, ou ressemblent à un sommaire[4]. »

[1] Ep. XXXVI, ad Vigil., t. IV, pars II, p. 276.—Ep. LVI, ad Tranq. *Id.*, p. 589.
[2] Apol. adv. Ruf., lib. II, p. 433.
[3] *Comment. in Eccles.*, cap. XII, v. 5, t. II.
[4] *Comment. in Isaïam. Prologus*, t. III, p. 6.

C'est ainsi que Jérôme fut à Antioche l'ami d'Apollinaire, sans approuver toujours sa façon de dire ou de faire, son disciple, sans partager toutes ses opinions. Il suivit ses leçons, sans jamais laisser pénétrer dans son âme le venin qui se cachait sous les fleurs de l'éloquence, il profita des enseignements du maître sans accepter aucune de ses erreurs, aucune de ses propositions téméraires : *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

Évagre possédait à trente milles environ d'Antioche une maison de campagne appelée Maronia[1]. Interrompant le cours de ses graves études, Jérôme venait y goûter les douceurs de la vie des champs, dans l'espérance, sans doute, de hâter, en respirant un air vif et pur, le rétablissement de sa santé si lente à répondre à ses vœux. Là, notre cher malade s'essayait à la solitude, et préludait par des échappées de quelques jours à une retraite absolue loin de tout commerce avec la société. Dans une de ses promenades à Maronia, il eut occasion de voir et de connaître un saint vieillard nommé Malch ; il entendit de sa bouche sa romanesque histoire qu'il voulut écrire dans la suite, moins pour fixer ses souvenirs, que pour offrir à l'édification des fidèles le tableau consolant d'une vertu éprouvée, sortant de la lutte victorieuse et triomphante. Malch vivait dans la compagnie d'une femme toute décrépite, et ce spectacle rappelait à Jérôme Élisabeth et Zacharie, n'eût-ce été le petit Jean qui manquait au groupe. Cependant, notre saint était curieux de connaître la nature des liens qui unissaient les deux bons vieillards : les voisins disaient que c'étaient deux saintes âmes bien agréables à Dieu, ils n'en savaient pas davantage. Jérôme fut à la

[1] *Vita Malchi monachi*, t. IV, pars I, p. 91.

source, et Malch consentit à lui faire le récit de ses aventures.

Il était né à Nisibe, et avait embrassé, jeune encore, la vie monastique malgré sa famille, qui perdait ainsi son unique héritier. Après un long séjour au couvent, il reprit, sans tenir compte des prières ni des larmes de l'abbé, le chemin de sa patrie pour consoler sa mère devenue veuve et pour prendre soin de sa fortune. Dieu permit qu'en traversant les déserts de Chalcis, entre Béroé et Édessa, il tombât entre les mains d'une bande d'Ismaëlites qui fondirent à l'improviste sur la petite caravane. Depuis, ces forbans du désert n'ont pas changé, leurs habitudes sont les mêmes, on reconnaît les Arabes de nos jours dans ceux que Jérôme nous a dépeints. Les voilà bien, tels que Malch les lui avait représentés, montés sur des chevaux ou sur des chameaux : ils ont les cheveux longs et retenus par des bandelettes ; demi-nus, ils sont enveloppés dans un manteau et portent de larges babouches ; des carquois pendent de leurs épaules, ils portent à la main leurs arcs détendus et de longues javelines. Ils ne viennent pas pour combattre, mais pour piller ; ils se nourrissent de chair à demi crue et boivent du lait de chameau[1].

Malch devint l'esclave d'un chef de tribu qui lui confia le soin de ses troupeaux. Quand il se présenta devant la femme et les enfants de son maître, il dut les adorer[2], c'est-à-dire se prosterner devant eux, selon la coutume encore aujourd'hui observée chez les Orientaux.

Les jours succédèrent aux jours, et Malch ne trouvait point trop pesante la chaîne de son esclavage ; ses fonctions le faisaient songer à Jacob, à Moïse qui, eux aussi,

[1] *Vita, id.*, p. 92.

[2] *Idem.*

avaient été pasteurs dans ces mêmes contrées. Il remplissait sa tâche avec une fidélité, un soin, qui ne tardèrent pas à lui concilier la bienveillance du chef ismaélite. Pour récompenser son zèle, celui-ci voulut lui faire épouser une femme qui partageait sa captivité ; elle avait été faite prisonnière en même temps que Malch, et emmenée par le même maître, tandis que son mari passait au pouvoir d'un autre Arabe. C'est pourquoi Malch refusa d'accepter la faveur que lui proposait l'Ismaélite. Il aurait payé de sa vie son refus d'obéir, si la femme n'avait trouvé, dans une héroïque inspiration de sa vertu, le moyen de tout concilier. Ils se firent réciproquement la promesse de vivre ensemble comme frère et sœur; cette simple et respectueuse union suffit pour les rendre agréables à leurs maîtres.

Tout à coup Malch se sentit pris du désir de fuir et de retourner au monastère qu'il avait quitté. Ces pensées lui étaient venues à l'esprit un jour qu'il s'était arrêté devant une fourmilière. Ce petit tableau est d'une grâce et d'une vérité charmantes : « Les fourmis se pressaient « dans un étroit sentier, portant des fardeaux plus grands « que leurs corps. Celles-ci traînaient des graines au « moyen des tenailles dont leur bouche est armée : « celles-là rejetaient la terre de leurs trous : d'autres « construisaient des terrasses pour empêcher l'eau de « pénétrer dans leurs habitations. Les unes, prévoyant « l'hiver, coupaient les graines, de peur que l'humidité « ne changeât bientôt leurs greniers en guérets ; on en « voyait qui portaient avec un deuil solennel les cadavres « de leurs compagnes. Ce qu'il y avait de plus admirable « dans une si grande foule, c'est que les allants ne gênaient « en aucune façon les venants : même, s'il arrivait à « une fourmi de succomber sous le poids de sa charge,

« d'autres, pour lui aider, venaient mettre leurs épaules « sous le fardeau. » En lisant ces lignes, ne les dirait-on pas tombées de la plume de Buffon, ou mieux, ne croirait-on pas entendre La Fontaine raconter ses impressions, ce jour où, invité à dîner, il arriva trop tard, parce qu'il avait en chemin accompagné le convoi d'une fourmi et ramené à la maison le cortége funèbre?

De concert avec sa généreuse amie, Malch prit la fuite. On les poursuivit, et ils allaient être atteints lorsqu'ils cherchèrent un refuge dans une caverne qui s'offrit à leurs regards : c'était l'antre d'une lionne. Elle s'élança sur le maître et l'esclave lorsqu'ils y pénétrèrent pour s'emparer des fuyards, et, en un instant, ils furent mis en pièces. A cette vue, les deux fugitifs demeurèrent saisis d'épouvante : ils étaient bien sûrs d'être délivrés de l'esclavage, mais ils tremblaient à tout moment de voir fondre sur eux la bête féroce, qui ne les avait sauvés que pour les dévorer. Après une nuit d'angoisses, au matin, la lionne emporta son lionceau et prit sa course vers le désert. En sortant de la caverne, Malch et sa compagne aperçurent les dromadaires de leur maître qui ruminaient à quelques pas. Ces rapides montures les eurent bientôt conduits au camp des Romains, et le tribun les envoya trouver Sabinianus, alors gouverneur de la Mésopotamie[2], qui acheta les chameaux, laissant les deux esclaves ainsi affranchis libres de s'en aller où bon leur semblerait.

Ce petit drame intéressa si vivement Jérôme que, dans sa retraite de Bethléem, il se rappelait ces souvenirs toujours présents à sa mémoire, pour en faire un charmant récit à la suite des Vies de saint Paul et de saint

[1] *Vita*, *id.*, p. 93.
[2] Ammien Marcellin, liv. XVIII, c. VII.

Hilarion. Nous avons mieux aimé en parler ici au moment où Jérôme l'entendit de la bouche de Malch lui-même. L'illusion nous a été plus facile, elle nous a permis de laisser de côté le narrateur pour ne prêter attention qu'au héros. Et pourtant l'un et l'autre ont bien mérité de nous à plus d'un titre, car cette histoire nous amène à faire quelques observations curieuses. Nous voyons que longtemps avant saint Jérôme, dans le cours du IIe siècle par conséquent[1], la vie monastique était régulièrement organisée avec ses lois, sa discipline, ses maisons communes soumises à l'autorité de l'abbé. Au point de vue de la critique littéraire, la peinture des mœurs des Ismaélites est d'une vérité historique encore saisissante de nos jours ; le petit tableau des fourmis est admirable de mouvement et de vie ; la vertu de Malch, et surtout celle de sa compagne, subit une épreuve dont les péripéties nous émeuvent profondément, et enfin, rien n'est plus dramatique que l'affreuse situation de ces deux malheureux n'ayant que le sentiment d'une conscience pure et irréprochable à opposer aux terreurs d'une mort imminente. Quelques traces de mauvais goût, une phrase qui sent un peu l'affectation, la recherche du rhéteur, des expressions obscures, des tours inusités sont les taches que nous avons remarquées dans la Vie de saint Malch, et nous aurons encore à les signaler dans les autres ouvrages de saint Jérôme.

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, liv. II.

III

Saint Jérôme au désert de Chalcis.

L'exemple de saint Malch, ses entretiens, sa naïve et merveilleuse histoire, ne faisaient qu'accroître la passion de Jérôme pour la vie monastique; enfin, l'an 374, il put accomplir le projet caressé si longtemps et traversé par tant d'obstacles, de s'en aller dans la solitude où ses rêves l'avaient déjà si souvent transporté d'avance. Il choisit pour sa retraite, sans doute parce qu'il avait entendu Malch en parler, le désert de Chalcis[1], immenses plaines sablonneuses qui séparent la Syrie du pays des Sarrasins, autrement dits Ismaélites, ou descendants d'Abraham par son fils Ismaël.

Cette région était, d'ailleurs, une nouvelle Thébaïde, où de nombreux chrétiens, dégoûtés du monde, venaient essayer de se faire philosophes, au sens de saint Grégoire de Nazianze, c'est-à-dire en se livrant à l'étude de la véritable sagesse, à la contemplation des choses d'en haut. Ces moines étaient, au besoin, de fervents missionnaires placés là, par la Providence, pour évangéliser les Perses et les Sarrasins qui habitaient la contrée[2], de vaillants soldats pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Parmi ces derniers se distinguait, un peu plus tard, le moine Aphraate, Perse d'origine, qui, malgré son extrême vieillesse, parcourait Antioche et les environs[3], pour encourager et organiser la résistance des

[1] Ep. IV, ad Florentium, *Opera Hieronymi*, t. IV. pars II, p. 5.
[2] SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiast.*, liv. VI, chap. XXXIV.
[3] THÉODORET, *Religiosa historia*, Paris, in-folio, t. III, p. 812.

catholiques, contre l'esprit de prosélytisme de l'empereur Valens, entièrement dévoué au succès de l'arianisme [1].

Au milieu de ces saints anachorètes, Jérôme put savourer à loisir les délices de cette vie qu'il avait si longtemps et si ardemment souhaitée, vie d'étude et de prière, de silence et de mortification. Il a pris soin de nous faire lui-même, à grands traits, la description du lieu de sa retraite [2]. C'était un affreux désert, brûlé par les ardeurs d'un soleil de tropique, qui avait bientôt donné à la peau des blancs la couleur et le vernis des Éthiopiens; ces lieux sauvages étaient fréquentés par des bêtes féroces dont il fallait devenir l'hôte habituel, et l'on y trouvait un grand nombre de scorpions dont on se faisait le commensal familier. L'aspect monotone de ce désert n'était varié que par des rochers et des cavernes, où les moines trouvaient une demeure dont la curiosité publique n'osait violer les saintes horreurs.

Quelle différence entre ce tableau désolé et la riante peinture que saint Basile nous a laissée de son ermitage [3], car lui aussi, s'était fait moine, avant de compter parmi ceux qui donnèrent des règles aux institutions monastiques ; « Je suis allé dans le Pont pour chercher « la vie qu'il me faut. Dieu m'y a fait trouver un asile « conforme à mes goûts. Ce que nous avons pris plaisir « à nous figurer en imagination, il m'est donné de le voir « en réalité : c'est une haute montagne enveloppée d'une « épaisse forêt, arrosée du côté du nord par des sources

[1] « Où vas-tu? » disait un jour Valens à ce même Aphraate. « Je vais prier pour votre empire, » répondit le moine. (Théod. *Hist. eccles.*, liv IV ch. XXVI.

[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 30.

[3] Ep. XIV, Basilius ad Gregorium. Paris 1730, in-folio, t. III, p. 93.

« fraîches et limpides. Au pied s'étend une plaine tou-
« jours fertilisée par les eaux qui tombent des hauteurs;
« la forêt qui jette à l'entour ses arbres de toute espèce
« et plantés au hasard, lui sert, pour ainsi dire, de mur
« et de défense. L'île de Calypso serait peu de chose au-
« près, quoique Homère l'ait admirée plus que toutes
« les autres pour sa beauté. Ce lieu se partage en deux
« vallées profondes : d'un côté, le fleuve qui se précipite
« de la crête du mont, forme par son cours une barrière
« continue et difficile à franchir; de l'autre, une large
« coupe de la montagne qui communique à la vallée par
« quelques chemins tortueux, ferme tout passage. Il n'y
« a qu'une seule entrée dont nous sommes les maîtres.
« Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus avancée
« d'un autre sommet, de sorte que la vallée se découvre
« et s'étend sous mes yeux, et que je puis, d'en haut,
« regarder le cours du fleuve plus agréable pour moi
« que le Strymon ne l'est aux habitants d'Amphipolis.
« Les eaux tranquilles et dormantes du Strymon méri-
« tent à peine le nom de fleuve : mais le mien, le plus
« rapide fleuve que je connaisse, se heurte contre une
« roche voisine et, repoussé par elle, retombe en torrent,
« qui me donne à la fois le plus ravissant spectacle et la
« plus abondante nourriture, car il y a dans ses eaux un
« nombre prodigieux de poissons. Parlerai-je des douces
« vapeurs de la terre, et de la fraîcheur qui s'exhale du
« fleuve ? Un autre admirerait la variété des fleurs et le
« chant des oiseaux ; mais je n'ai pas le loisir d'y faire
« attention. Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu, c'est
« qu'avec l'abondance de toutes choses, il me donne le
« plus doux des biens pour moi, la tranquillité. Non-seu-
« lement il est affranchi du bruit des villes, mais il ne
« reçoit pas même de voyageurs, excepté parfois quel-

« ques chasseurs qui viennent se mêler à nous ; car nous « avons aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les « loups de vos montagnes, mais des troupeaux de cerfs « et de chèvres sauvages, des lièvres et autres animaux « semblables. Pardonnez-moi donc de fuir vers cet asile. « Alcméon lui-même s'arrêta quand il eut rencontré les « îles Échinades[1]. »

Le génie si différent de ces deux grands hommes se trahit dans ces lignes échappées à leur plume, au milieu des épanchements d'une douce amitié. Tous deux ont le même amour de la solitude, tous deux se font ermites, mais chacun à sa manière. L'un, troublé par le remords, pressé par la crainte de l'enfer, cherche une prison où il puisse gémir, prier, pleurer ; l'autre veut un séjour que son imagination poétique a choisi d'avance et qu'elle décore au souffle fécond des gracieuses fictions d'Homère, une sorte d'Éden où il puisse étudier et admirer Dieu dans ses œuvres, préludant ainsi à ce magnifique chant de triomphe qu'il entonnera plus tard à la louange du Dieu de la création ; l'un court au désert où rien ne le distraira dans ses profondes méditations, dans les exercices de sa rude pénitence ; l'autre s'enferme dans un coin de terre, conforme à ce qu'il a rêvé, délicieuse oasis où la contemplation des beautés de la nature lui inspirera ces tableaux charmants, ces heureuses descriptions dont il a émaillé les pages de son *Hexaméron*.

Saint Basile et saint Jérôme ont été tous deux apôtres du monachisme : celui-ci, fidèle au caractère des Occidentaux dont il ne saurait se défaire, accoutumé aux manières froides et sévères du génie romain, inclinant, si j'osais le dire, vers ce rigorisme latin dont Caton est

[1] Traduction de M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrét.* : Saint Basile.

demeuré la vivante personnification, ne conçoit point la vie solitaire sans les impitoyables rigueurs des Pères du désert, sans les effrayantes austérités des cénobites égyptiens; celui-là, au contraire, guidé par l'esprit oriental dont il est la plus suave expression, élevé dans Athènes, ce pays de la grâce et de la beauté, dégagea l'ascétisme de sés sombres couleurs, l'humanisa, pour ainsi parler, en l'occupant aux travaux des champs, ou à l'étude, au milieu des moissons, des bois, des prairies. Par le spectacle de la nature ainsi fécondée et embellie, Basile environna d'une auréole poétique la vie contemplative, jusque-là confinée dans les rochers et les cavernes.

Si le génie de ces deux saints nous offre ces différences, il faut avouer que leurs fortunes ne se ressemblent pas davantage. Après avoir entendu et pratiqué la vie monastique, chacun suivant ses goûts et son humeur, tous deux durent abandonner leurs retraites. L'un, tantôt ermite, tantôt voyageur, passa sa vie à fuir et à rechercher cette société dont les défauts excitaient son âpre censure, et soulevaient dans son âme, des impatiences que la charité avait peine à contenir; l'autre, élevé sur le siége archiépiscopal de Césarée, consacra ses jours à corriger les vices de l'humanité, à calmer ses douleurs, à soulager ses infortunes. Jérôme meurt presque seul à Bethléem, entre quelques fidèles amis qui ont deviné les trésors d'affection cachés dans ce cœur sous une rude écorce. Basile, chéri des chrétiens, aimé des Juifs, vénéré des païens, rend le dernier soupir au milieu d'une affliction générale; pour l'un, on redoutera de sanglantes obsèques, car les hérétiques et les mauvais chrétiens que ses traits acérés n'avaient pas épargnés, ont envahi déjà son pacifique monastère; l'autre sera enseveli devant

toute la province accourue pour assister aux funérailles : si quelques personnes périssent étouffées dans cette foule, on les estimera heureuses d'être mortes ce jour-là, et dans un élan d'admiration trop païenne, plus d'un enthousiaste les appellera des victimes funéraires offertes aux mânes de l'illustre défunt[1].

Saint Jérôme était encore malade lorsqu'il se retira au désert; sans être Hippocrate, ni Galien, on pouvait aisément prévoir que l'air qu'il respirait dans ces plaines sablonneuses, le spectacle continu de cette nature désolée, les austérités de la vie cénobitique, telle qu'il l'entendait, n'avaient rien de ce qu'il fallait pour rétablir sa faible santé. Il souffrait toujours de violentes douleurs d'estomac[2]; cependant il s'était absolument interdit le vin et les mets succulents, il ne buvait que de l'eau et se serait fait un crime d'user d'aliments cuits, regardant cela comme une délicatesse prohibée. Il se livrait quelquefois à des travaux manuels, mais son occupation familière consistait à copier et à transcrire des livres. C'est, du moins, ce qui semble ressortir de sa réponse à Florentius dont il avait reçu une lettre en arrivant au désert[3]. Après l'avoir remercié de cette amabilité, Jérôme le prie instamment de vouloir bien continuer cette correspondance, lien unique de leur amitié naissante ; il lui envoie, en même temps, une petite note de quelques livres qu'il n'avait pas, et il demande à Florentius de les faire copier pour les lui transmettre ensuite. En retour, que Florentius ne taise point les ouvrages qu'il désire, Jérôme est riche en trésors de cette nature, et il a des disciples qui sont antiquaires, c'est-à-dire exercés dans l'art des

[1] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne :* Saint Basile.
[2] Ep. XVIII, ad Eustoch., t. IV, p. 30.
[3] Ep. IV, ad Florentium, *Id.*, p. 6.

copistes[1] habiles à transcrire des manuscrits; sans aucun doute, il leur avait enseigné ce moyen d'occuper leurs loisirs dans l'intérêt des lettres, où tout au moins les faisait-il travailler sous sa direction.

Rufin avait entre ses mains plusieurs volumes que Jérôme réclamait, entre autres certains Commentaires de Rhétitius, évêque d'Autun, où le Cantique des cantiques était expliqué d'une *manière sublime*[2], les ouvrages de Tertullien, que Paul de Concordia demandait avec instance comme sa propriété, une exposition des Psaumes de David et le livre des *Synodes* de saint Hilaire, que Jérôme avait copié, comme nous l'avons vu, à Trèves lors de son voyage dans les Gaules. Ainsi, toute la vie du nouvel ermite se partageait entre l'oraison et la lecture; il trouvait dans les nombreux volumes de sa bibliothèque sacrée une source inépuisable de richesses, dont il se servait pour l'ornement de son intelligence et le sujet de ses méditations.

Il voulut s'appliquer par-dessus tout à bien pénétrer le sens des divines Écritures, aussi cette étude absorba-t-elle dès lors la plus grande partie de ses moments. Il ne savait pas encore l'hébreu : mais il ne tarda pas à se convaincre que, sans la connaissance de cette langue, son travail demeurerait stérile, ses recherches infructueuses, car le texte original étant pour lui lettre close, il devait toujours se fonder sur l'interprétation d'autrui, sans jamais pouvoir entrer dans la discussion. L'ennui de jurer toujours sur la parole d'un maître, et l'on sait comment

[1] *Id.* « Habeo alumnos qui antiquariæ arti serviunt. » — Le savant doyen de la Faculté des lettres de Paris, M. Le Clerc, nous a fait connaître, dans une étude des plus intéressantes, les services rendus à la littérature par les longs et patients travaux de ces copistes au moyen âge.

[2] *Idem.*

Jérôme se révoltait à la seule idée de subir un pareil esclavage, le désir très-légitime de prendre de temps en temps en main le flambeau de la critique, de marcher au rayonnement de ses propres lumières, ou bien encore la noble ardeur de voler de ses propres ailes déterminèrent promptement notre saint à apprendre la langue hébraïque.

Toutefois, il n'entreprit pas pour ces seules raisons une tâche aussi ingrate : un autre motif le poussait à s'embarquer dans cette galère, comme il dit dans son langage énergique. Écoutons-le en parler lui-même à Rusticus[1] : « Dans ma jeunesse, lorsque le désert m'en-« vironnait de sa solitude, j'avais peine à résister à l'ai-« guillon de la chair, aux emportements de ma nature; « en vain j'essayai de la dompter par un jeûne assidu, « mille pensées mauvaises bouillonnaient sans cesse « dans mon esprit. Pour le calmer, je me fis le disciple « d'un de nos frères, c'était un juif converti, et laissant « de côté les pointes de Quintilien, l'éloquence de Ci-« céron, la gravité de Fronton, la douceur de Pline, « j'apprenais l'alphabet, je repassais des expressions qui « me déchiraient les oreilles et me coupaient la respira-« tion[2]. Ce que j'y ai consumé d'efforts, ce que j'ai ren-« contré de difficultés, combien de fois j'ai désespéré du « succès, combien de fois lassé, découragé, j'ai renoncé « à mon entreprise, pour y revenir encore dans un nou-« vel élan de mon désir acharné de réussir, moi seul je « pourrais le dire avec connaissance de cause, moi qui « fus le patient, et aussi ceux qui furent les témoins de « mon supplice. » Pour vaincre ses répugances et se briser à cette étude, il copia de sa propre main un exemplaire de saint Matthieu dans le texte original, con-

[1] Ep. XCV, ad Rusticum. *Id.*, p. 774.
[2] *Id.*, « Ut stridentia anhelantiaque verba meditarer. »

servé par les Nazaréens de la ville de Bérée, en Syrie[1]. Les grandes âmes sont seules capables de cette énergie, de cette force de volonté, de ce travail opiniâtre qui renverse tous les obstacles et surmonte toutes les difficultés. Jérôme retiré dans les rochers de Chalcis, usant sa vie et consumant son ardeur à bégayer des phrases barbares, à transcrire un ouvrage dans une langue qu'il ne sait pas, mais qu'il veut connaître, ne rappelle-t-il pas Démosthène, la tête à demi rasée, déclamant seul sur le bord de la mer, ou copiant dans sa caverne, aux pâles clartés de sa lampe inspiratrice, jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide. Celui-ci voulait régner à la tribune, dominer au Forum où ses essais avaient été sifflés, il aspirait à devenir l'oracle du peuple grec, le défenseur de ses libertés, le soutien de son indépendance par la puissance de la parole, puissance merveilleuse qui renouvelait les triomphes oratoires de Périclès ébranlant, foudroyant, bouleversant la Grèce. Celui-là semble porter moins haut le but de ses travaux assidus, et pourtant son nom aura tout à coup un immense retentissement dans le monde catholique : le pape lui confie la révision des saints Livres, la chrétienté le considère comme le gardien de la révélation, l'interprète de la parole de Dieu; il est, comme jadis le saint Précurseur, la voix qui vient enseigner à la terre le sens vrai des divines Écritures.

Jérôme ne tarda pas à se rendre maître du génie de cette langue hébraïque dont les éléments avaient soulevé dans son âme un si profond dégoût; il n'épargna aucune fatigue pour en pénétrer tous les secrets, il eut recours aux maîtres les plus distingués, il s'essaya à toute

[1] *De viris illust.*, III, *id.*, p. 102.

sorte d'exercices, et grâce à Dieu, d'une semence amère il recueillit les plus doux fruits. Toutefois, la moisson ne vint pas si tôt que Jérôme n'ait eu auparavant quelques orages à subir, quelques mauvais coups de vent à essuyer. Obligé de s'arrêter dans sa course et de demeurer à Antioche, quand il avait formé le projet de se rendre à Jérusalem, il n'emportait avec lui que sa bibliothèque, composée des chefs-d'œuvre de l'antiquité profane. Ses livres étaient ses amis inséparables et quand les vivants s'éloignaient de lui, au moins pouvait-il compter sur l'inviolable fidélité des morts. Jamais il n'eût pu se résigner à en faire le sacrifice. Cependant le charme de ces lectures agissant toujours avec la même force sur son âme livrée à la méditation des choses saintes, sa vertu jalouse finit par s'offenser d'un entraînement qui lui semblait un crime. Dans ses pieuses terreurs, il lutta par la prière et la pénitence contre les séductions de la littérature païenne, sirène joyeuse qui suivait ce pèlerin de la science jusqu'au fond des déserts, l'égayant de ses chants mélodieux, sans qu'il lui vînt à l'esprit d'imiter Ulysse et de fermer l'oreille à cette voix enchanteresse. Seulement il cherchait une expiation à ce plaisir qu'il goûtait toujours au commerce des grands génies de la Grèce et de Rome. C'est pourquoi[1] « je jeûnais, dit-il, avant de lire Cicéron[2]; après « plusieurs nuits passées dans les veilles, après des larmes « abondantes que m'arrachait la conscience de mes pé- « chés, je prenais Plaute. Si, revenant à moi, je me met- « tais à lire les Prophètes, leur langage me semblait « rude et négligé. Aveugle que j'étais! j'accusais la lu-

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch. *Id.* p. 42.

[2] Heumann a donné sur ce songe une curieuse étude intitulée : *De extasi Hieronymi anti-ciceroniana, in Sylloge*, dissert. I, p. 655.

« mière. Pendant que je servais ainsi de jouet au dé-
« mon, vers la mi-carême, une fièvre ardente, nourrie
« dans la moelle de mes os, pénétra tout mon corps
« exténué, et, chose incroyable, sans me laisser au-
« cun repos, elle me dessécha si bien les membres,
« que mes os se tenaient à peine. Déjà l'on préparait
« mes funérailles, la vie avait abandonné mon corps
« glacé, un peu de chaleur faisait encore battre mon
« cœur; alors je me crus transporté en esprit devant le
« tribunal du juge suprême. Il était environné d'une si
« vive lumière, ceux qui l'entouraient resplendissaient
« d'un si brillant éclat, que, retombé sur la terre, jamais
« je n'aurais pu y fixer les yeux. Une voix me demanda
« qui j'étais?—Je suis chrétien, répondis-je. — Tu mens,
« dit alors le juge, tu n'es pas chrétien, mais cicéro-
« nien, car où est ton trésor, là est aussi ton cœur. — Je
« me tus à l'instant; il me fit battre de verges; mais ma
« conscience me causait une douleur plus cuisante que
« les coups, et je répétais en sanglotant; *Seigneur, qui*
« *vous confessera parmi les morts?* Au milieu de mes cris et
« de mes larmes, je disais : Ayez pitié de moi, Seigneur,
« ayez pitié de moi. Ces paroles se faisaient entendre
« malgré les coups dont on ne cessait de me frapper.
« Enfin, ceux qui environnaient le juge se jetèrent à ses
« pieds, le supplièrent de pardonner à ma jeunesse, de
« me donner le temps de revenir de mes égarements,
« que j'en serais puni plus tard, si jamais je lisais encore
« des livres païens. Réduit à de pareilles extrémités,
« j'aurais promis bien plus encore : je jurai donc, et,
« prenant à témoin le nom du juge, je dis : Seigneur, si
« jamais il m'arrive de garder ou de lire des livres pro-
« fanes, je vous aurai renié. — Après ce serment, on me
« renvoya, et je revins sur la terre. On fut bien étonné

« de me voir ouvrir les yeux baignés de larmes si abon-
« dantes que ma douleur persuada les plus incrédules. Ce
« ne fut point là un de ces vains songes qui vous abusent.
« J'en appelle à ce tribunal devant lequel je me suis pros-
« terné ; j'en atteste ce jugement redoutable qui m'a
« tant épouvanté. Plaise au ciel que je ne sois jamais
« plus appliqué à pareille question ! J'avais les épaules
« meurtries ; à mon réveil, je sentais encore les coups :
« dès lors je me suis mis à étudier les livres saints avec
« plus d'ardeur que je n'en apportai jamais à la lecture
« des auteurs profanes. »

Cette page est curieuse, elle nous éclaire sur l'état des esprits, sur le travail des intelligences se détachant peu à peu du paganisme pour adhérer au christianisme. Ce n'était point chose facile de rompre brusquement avec des croyances qui laissaient de si belles pages aux annales de l'éloquence, de l'histoire et de la poésie. Le christianisme apparaissait avec les promesses d'avenir, il se montrait radieux d'espérance ; le paganisme était la religion du passé, il avait pour lui le culte du souvenir. Rapprochons du rêve de saint Jérôme un récit des premiers temps du moyen âge ; nous l'empruntons à une vieille chronique qui le met sur les lèvres d'un abbé encourageant ainsi ses moines à copier avec ardeur, non plus des écrits profanes, mais les livres saints[1] : « Un
« frère, disait Théodoric, abbé d'Ouche, à ses religieux,
« demeurait dans un monastère ; il s'était rendu coupable
« de nombreuses infractions aux règles monastiques,
« mais il était écrivain, il s'appliqua à l'écriture, et copia
« volontairement un volume considérable de la divine
« loi. Après sa mort, son âme fut conduite pour être exa-

[1] Orderic Vital, *Histoire de Normandie*, liv. III, collection Guizot, t. XXV, p. 42.

« minée devant le tribunal du juge équitable ; comme les « mauvais esprits portaient contre elle de vives accusa- « tions, et faisaient l'exposé de ses fautes innombrables, « les saints anges, de leur côté, présentaient le livre « que le frère avait copié dans la maison de Dieu, et « comptaient, lettre par lettre, l'énorme volume, pour « les compenser par autant de péchés. Enfin une seule « lettre en dépassa le nombre, et tous les efforts des dé- « mons ne purent lui opposer aucun péché. C'est pour- « quoi la clémence du juge suprême pardonna au frère, « ordonna à son âme de retourner à son corps et lui « accorda avec bonté le temps de corriger sa vie. »

Il ne s'agit plus ici, on le voit, que du christianisme : sa grâce a pénétré les cœurs, ses livres ont toutes les attentions, sa victoire est complète. Mais on n'arriva pas à ce résultat décisif sans peine, sans violence, sans dé- chirement ; le songe de saint Jérôme nous offre, sous l'image d'une souffance particulière, le tableau frappant du malaise général, et les plaintes du solitaire de Chal- cis ne sont qu'un faible écho des cris de douleur de l'humanité. Jamais l'antagonisme de la vertu chrétienne et de l'esprit païen ne se montra plus à découvert qu'au IVe siècle, à ce moment décisif où tous deux ne pou- vaient plus se trouver en présence sur la scène du monde, pour se disputer la possession des intelligences. Par- tout la lutte s'engageait, ardente, implacable, dans les affaires publiques, dans le tumulte des camps, dans le secret de la vie domestique, dans les profondeurs même de la conscience, tabernacle sacré de notre libre arbitre. Jérôme fut exposé à tout le feu de l'attaque ; il passa par

[1] BEUGNOT, *Destruction du paganisme en Occident*. — OZANAM, *La civilisation au* Ve *siècle*, t. 1, 5e leçon. — A. DE BROGLIE, *l'Église et l'Empire romain*.

les péripéties du combat, la victoire vint à pas tardifs couronner ses efforts; après les angoisses de la journée, la nuit ne pouvait calmer l'agitation de ses esprits, et d'affreux cauchemars venaient troubler son cerveau déjà affaibli par une longue et douloureuse maladie. Sous le voile de l'affection qu'il conservait religieusement aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, il redoutait de déguiser un attachement trop vif pour l'esprit païen; il tremblait de ne faire pas un sacrifice assez complet de ses faiblesses, et de présenter un cœur mal disposé aux saintes inspirations de l'esprit chrétien. Ces deux esprits, ces deux religions, comme nous le disions tout à l'heure, se reconnaissaient aisément à des signes non équivoques : l'une marchait à la conquête des âmes, forte de sa foi, de sa morale, de ses cérémonies, confiante dans sa jeunesse, dans ses destinées, comme une de ces vierges d'Israël dont les prophètes ont chanté la vertu, la grâce et la beauté; l'autre se traînait languissamment, perdue de vices et semant la corruption; elle se soutenait encore par les gracieuses fictions de ses poëtes, par l'élégance parfaite de ses écrivains, par l'éternelle beauté de ses impérissables monuments; on eût dit voir une Grecque ou une Romaine échappée de l'orgie, cachant sous de riches parures, sous de brillants atours la fatigue, l'épuisement, la honte et la mort. La lutte devait se terminer par une catastrophe; Eschyle eût épouvanté une autre Atossa, la mère d'un nouveau Xercès, en lui faisant voir en songe deux femmes revêtues, non plus du costume ordinaire des filles de la Grèce et de la Perse, mais habillées, l'une à la mode des païennes, et l'autre à la façon qui distinguait les chrétiennes. Comme dans la vision de la tragédie antique[1], ces deux

[1] ESCHYLE, *Les Perses, songe de la reine Atossa*, v. 176 et suiv.

femmes étaient divisées, et toutes deux ne pouvaient s'atteler, selon la parole énergique du vieux poëte, au char de la grandeur romaine; l'une osait bien s'enorgueillir de sa livrée, et supportait patiemment l'esclavage, mais l'autre se cabrait, brisait ses liens, s'élançait hors des entraves. Malheur à tous ceux qui tentèrent de la remettre aux fers! à toi, Julien, l'un des derniers venus! elle s'emporta sous le joug que tu voulais lui imposer; tu tombas, précipité du char de ta grandeur, et le bruit de ta chute épouvante encore les nations.

Une de ces femmes fut vaincue, on sait laquelle : de nos jours, après sa défaite, quelques fakirs du catholicisme, comme les appelle M. Villemain[1], l'auraient condamnée à être brûlée vive, ses cendres eussent été jetées au vent, et ses trésors voués à l'exécration comme les richesses des Amalécites. Jérôme fut de ceux qui aimèrent mieux la laisser vivre, et il n'encourut pas la malédiction de Dieu, comme Saül épargnant Agag; il se contenta de la réduire en esclavage, et elle devint la très-humble servante de la maîtresse du logis; il eut en même temps soin de mettre en réserve ses bijoux et ses parures pour les employer à l'occasion.

Il ne viendra à l'esprit de personne de penser que Jérôme renonça complétement à l'antiquité païenne; les écrits qu'il a composés depuis ramènent à tout moment notre esprit à Rome ou dans Athènes, et jusque dans ses *Commentaires* sur l'Écriture sainte, on respire les parfums de l'Hymette et les senteurs de l'Hybla. D'ailleurs, il marchait sur les traces de saint Grégoire de Nazianze, qui ne croyait pas devoir déguiser son admiration pour les anciens; il imitait saint Basile, qui en-

[1] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét.*: Saint Basile.

seignait aux jeunes gens l'utilité qu'ils pouvaient tirer des auteurs profanes, et leur apprenait à faire servir au temple du Seigneur les ornements d'or et d'argent ravis aux Égyptiens. En effet, les ouvrages de l'antiquité sont écrits dans un style dont on ne saurait trop louer les qualités et la perfection. Si la passion n'y garde souvent aucun ménagement, le sentiment y parle quelquefois un langage d'une délicatesse exquise; le choix des images, la variété des couleurs, la vivacité du trait charment l'imagination; l'intelligence découvre de grandes pensées à méditer, d'éloquentes vérités à apprendre. C'est une proposition de foi que l'homme aidé des seules forces de sa nature, éclairé des seules lumières de sa raison, est capable de connaître quelques vérités, de pratiquer quelque bien. Les païens n'ont donc pas toujours marché dans les ténèbres d'une insurmontable erreur, ils ont eu des clartés de tout, et alors, pour rendre leurs pensées, la parole se présentait à leur esprit avec des douceurs souveraines, le style devenait, entre leurs mains exercées, un instrument dont jamais personne n'atteindra la finesse et la précision. Ces beautés sans nombre n'avaient pas échappé à Jérôme, il comprit à quelles fins il devait les employer, il s'efforça de les faire passer dans ses écrits pour les enrichir de ces nouveaux trésors. La religion chrétienne n'avait pas encore sa langue, à tout moment elle voyait les mots lui faire défaut pour exprimer les nouvelles idées qu'elle apportait à la terre; en face de cette indigence, elle s'en allait de tous côtés demandant, empruntant, fabriquant des expressions pour apporter au mal un remède efficace, et ne laisser à personne le droit de railler sa pauvreté. Dans les premiers siècles, chacun des Pères grecs et latins eut mission de travailler à fixer la langue de l'Eglise

pour la rendre durable; depuis saint Cyrille de Jérusalem jusqu'à saint Jean Chrysostome, depuis Tertullien jusqu'à saint Grégoire le Grand, apologistes, théologiens, moralistes, tous ont fait servir leur science à l'accomplissement de cette œuvre ingrate et périlleuse. Mais saint Jérôme se distingue entre tous, il est bien le représentant le plus fidèle de cet esprit chrétien en travail de son langage, et on peut lui appliquer à juste titre ces paroles de Montaigne à la louange d'Horace [1] : « Il veoit plus clair et plus oultre dans les « choses; il crochette et furette tout le magasin des « mots et des figures, pour se représenter, et les lui « fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est « oultre l'ordinaire. »

Jerôme continua donc de cultiver les lettres païennes en dépit de son méchant rêve; aussi Rufin avait-il fort mauvaise grâce à lui reprocher d'avoir manqué à ses engagements [2], de s'être parjuré, comme si notre saint docteur avait pu songer sérieusement à tenir une promesse faite en dormant, ou, du moins, sous l'inspiration d'une véritable hallucination causée par l'agitation de ses esprits.

Le sophiste Prodicus a représenté, dans une de ses déclamations, Hercule entre le vice et la vertu; l'allégorie devint célèbre dans l'antiquité [3], car elle offrait, sous le voile des hésitations du héros, le tableau saisissant des tentations qui viennent assaillir chaque homme en particulier. Pour donner une idée nette et précise de

[1] *Essais de Montaigne*, liv III, ch. v.

[2] Apol. adv. Ruf., t. IV, lib. I, p. 385.

[3] Cette allégorie a été développée par XÉNOPHON, *Memorabilia*, II, I, 21; par CICÉRON, *De officiis*, I, 82; par SILIUS ITALICUS. Voir sur ce sujet une note savante de M. HENRI MARTIN, *Memorabilia*, II, p. 12 et suiv.

l'état de saint Jérôme au moment où nous l'avons vu se débattre contre les angoisses de sa terrible vision, nous ne voudrions pas le montrer entre le vice et la vertu, comme l'Hercule de Prodicus, nous aimerions mieux le placer entre la vertu chrétienne et la vertu païenne. L'une est belle et noble; elle paraît ornée de sa seule pureté, portant dans ses regards la pudeur, dans son extérieur la décence; simple dans sa beauté, elle rejette la recherche et l'affectation, les vaines parures lui déplaisent également, elle est vêtue d'une robe blanche. L'autre est amaigrie et desséchée, son regard est fixe, sa parole est sévère; elle ne permet aucun plaisir, aucune jouissance, elle ne promet que des larmes, des fatigues et des dangers. Saint Basile nous a dépeint celle-ci sous ces sombres couleurs[1]. Xénophon nous a laissé le gracieux portrait de l'autre[2]. Jérôme hésite entre les deux, il a peur que ses affections ne soient pour la première, il s'efforce de n'estimer que la seconde, et pour s'y attacher pleinement, entièrement, pour aimer davantage la solitude, la retraite où elle fleurit, il entreprit d'écrire la *Vie des illustres anachorètes,* dont la pénitence avait étonné les chrétiens eux-mêmes, dont les vertus austères servaient d'exemple aux aspirants à la vie du désert.

N'était-ce pas encore là une ruse de Jérôme, luttant contre lui-même, un artifice pour se tenir en garde contre son humeur inquiète, pour combattre les tentations qu'il sentait peut-être déjà de quitter les rochers de Chalcis? Historien, il allait évoquer les ombres des fondateurs du monachisme, lever le voile qui avait dérobé leurs actions aux yeux de la foule, parcourir leur vie si dénuée d'intérêt, si vide, si monotone au sens

[1] SAINT BASILE, *Discours aux jeunes gens.*
[2] XÉNOPHON, *loc. cit.*

du siècle, si pleine de mérites devant Dieu. A la vue de ces modèles, ne sentirait-il pas se confirmer son dessein de les suivre, et ne renverrait-il pas bien loin toute idée de quitter la voie encore resplendissante des traces qu'ils y avaient laissées! Saint Paul s'offrit tout d'abord à son imagination frappée des rudes austérités de la Thébaïde : saint Paul, le premier ermite, le prince des anachorètes, le coryphée du monachisme, la souche d'où sont sortis les rameaux de l'arbre monastique dont les racines s'étendirent si loin en Orient. Ce choix permit à Jérôme de révéler au monde la vie toute céleste de ces humbles moines, sublimes candidats de l'éternité, pour les appeler du nom que Tertullien donnait à Élie[1], qui faisaient sur la terre un noviciat du paradis, un apprentissage des joies réservées aux élus.

La Vie de saint Paul est un tableau détaché de la longue galerie des Pères du désert, c'est une des pages les plus intéressantes des annales de la Thébaïde; elle est écrite dans un style dont la pureté rappelle le langage des meilleurs auteurs, et fait deviner un admirateur enthousiaste de la belle latinité. La couleur est bien celle de l'antiquité, ce sont les usages, les habitudes des anciens jours : Paul et Antoine rappellent Ulysse et Alcinoüs : l'entretien de ces deux vieillards âgés, l'un de cent treize ans, l'autre de quatre-vingt-dix, reporte l'esprit aux longues causeries du bon Homère, et je ne vois rien de comparable à la question du vieux solitaire liant conversation avec le visiteur qui venait troubler ses quatre-vingts ans de silence : « *Narra mihi quomodo valeat genus humanum.* » Épiménides ne dut pas interpeller autrement le premier homme qu'il rencontra, après avoir

[1] TERTUL., *De Elia, in libro De resurrectione carnis*, cap. LVIII.

dormi, dit-on, son sommeil de cinquante ans : « Dites-moi comment se porte le genre humain. » Comment va ce pauvre malade que j'ai laissé dans un si triste état? Paul avait quitté le monde au moment où la rage des persécutions faisait croire à l'arrivée de l'Antechrist, à l'accomplissement prochain des prophéties de l'Apocalypse. Ces paroles, sublimes de détachement et d'abnégation, sont l'expression la plus vraie, la plus profonde de cette vie cachée en Dieu, que le grand apôtre, le premier, avait dans ses lettres enseignée à la terre.

Nos deux ermites se donnent le baiser accoutumé, touchant symbole de la paix qui régnait entre les premiers chrétiens, et qui semble, avec la justice, s'être envolée au ciel, en nous disant un long adieu; aussitôt la plus douce familiarité vient animer leur causerie; Paul et Antoine se connaissaient, s'aimaient déjà avant de s'être rencontrés. L'urbanité dont ils font assaut est tempérée par un charmant abandon, elle est adoucie par une grâce naïve qui leur fait différer jusqu'au soir le moment de prendre leur modeste repas, tout en se renvoyant l'un à l'autre l'honneur de rompre, le premier, le pain qu'un corbeau avait miraculeusement apporté; pour trancher la difficulté, pour terminer cet aimable différend, chacun prit un bout et le pain se partagea en deux portions égales. Le sentiment qui unit, qui attache les deux amis a déjà une délicatesse exquise, des attentions touchantes : en effet, pressentant sa fin prochaine, Paul veut épargner à Antoine la douleur de le voir mourir, il a recours à un innocent artifice pour éloigner son ami, il le prie d'aller chercher, pour l'ensevelir, le manteau qu'il avait reçu de saint Athanase.

Ce récit est émaillé de souvenirs anciens, de citations poétiques : on dirait des fleurs fraîchement cueillies dans

les serres de Rome, aux jardins de Salluste, et effeuillées dans les sables, sur les rochers de la Thébaïde. La grotte où saint Paul s'était retiré avait servi, au temps où Antoine et Cléopâtre gouvernaient l'Egypte, à une bande de faux monnayeurs qui avaient établi là leur demeure et leurs ateliers[1]. Des marteaux et des enclumes, qui portaient l'empreinte dont on frappait les pièces, attestaient, sous la rouille, la qualité et l'état des propriétaires qui avaient précédé le pieux ermite dans sa caverne.

Saint Jérôme s'est arrêté surtout, avec une extrême complaisance, à nous parler d'un incident assez extraordinaire qui suspendit la marche de saint Antoine au milieu du désert, où il cherchait la retraite de saint Paul : ce fut l'apparition de ces deux êtres monstrueux qu'il appelle, l'un hippocentaure et l'autre satyre[2]. Dans la seconde rencontre surtout, Jérôme ne veut voir qu'une chose ordinaire, qu'un fait purement naturel ; il est pourtant assez difficile d'accepter et de défendre son sentiment. Nous devons, d'ailleurs, nous tenir en garde contre la crédulité avec laquelle les saints Pères ont accueilli certains phénomènes physiques, qu'ils n'avaient pas eux-mêmes observés et qu'ils ne connaissaient que sur les données singulièrement controuvées d'un peuple ignorant et grossier. Saint Augustin parle de ces satyres, et voici ses paroles[3] : « C'est un bruit très-répandu, plu-
« sieurs en ont fait l'expérience, d'autres l'ont entendu
« dire à ceux qui l'avaient éprouvé, qu'il existe des syl-
« vains, des faunes, des incubes dont la rencontre n'est
« pas à souhaiter aux femmes. » Dans son *Commentaire*

[1] *Vita sancti Pauli eremitæ*, t. IV, p. 70.
[2] *Idem.*
[3] Saint Aug., *De civit. Dei*, liv. XV, ch. xxiii.

sur Isaïe[1], Jérôme ne dit pas autre chose de ces satyres. Ces témoignages font simplement songer à certaines espèces de singes ou hommes des bois, dont les naturalistes ont reconnu l'humeur pétulante et agressive. Quelques Pères, Tertullien, Athénagore, Lactance ont rapporté la fable qui faisait naître en satyres des anges condamnés par Dieu à vivre sur la terre. Les rabbins ont poussé l'excentricité jusqu'à dire que Dieu avait commencé à créer ces êtres quand la nuit du sabbat vint le surprendre et l'empêcher de parfaire son ouvrage.

Tout en insistant sur l'existence réelle de ces êtres étranges, Jérôme n'est pas sans laisser paraître quelque incertitude ; il ne sait d'abord s'il faut encore y voir une ruse du démon, ou bien si le désert a réellement donné naissance à ces monstres. Ensuite les expressions qu'il emploie pour spécifier son satyre témoignent de son embarras ; il l'appelle : *grandem homunculum, memoratum animal*[2]. Il le range parmi les *bestiæ,* enfin quand il nous le représente fuyant devant saint Antoine avec la rapidité d'un oiseau, il dit : *petulcum animal*[3]. Puis il ajoute, pour ne laisser aucune place à l'incrédulité touchant le caractère purement physique de ces apparitions, qu'un homme de ce genre, et ne tenant nullement du prodige, avait été apporté vivant à Alexandrie, où le peuple put l'examiner à loisir, qu'on prit soin de l'embaumer après sa mort pour le transporter à Antioche, où se trouvait alors l'empereur Constance[4]. Plutarque rapporte, dans la Vie de Sylla[5], que le dictateur vit, à Dyrrachium, un satyre que l'on avait surpris pendant son sommeil ; il ne

[1] *Comment. in Isaïam*, liv. V, cap. XIII, t. III, p. 111.
[2] *Vita sancti Pauli*, t. IV, p. 71.
[3] *Idem.*
[4] *Idem.*
[5] PLUTARQUE, *Vie de Sylla*, ch. XXXII.

pouvait faire entendre que des cris inarticulés, sa voix tenait du bêlement et du hennissement. En cela, il se rapproche beaucoup du premier monstre qui apparut à saint Antoine. Dans son *Histoire naturelle*[1], Pline ne doute nullement de l'existence de ces satyres. La Fontaine, en cela, partage son sentiment[2], mais le fabuliste nous a aussi raconté l'histoire d'un singe et d'un dauphin, et il cite à ce propos l'autorité du naturaliste latin rapportant une charmante anecdote pour prouver que le dauphin est l'ami de l'homme[3] :

Pline le dit, il le faut croire;

malheureusement, nous n'avons pas sa bonne foi, et au point de vue naturel, nous croyons devoir nous tenir en garde contre les dauphins de Pline, les satyres de Plutarque et les monstres de saint Jérôme[4].

Au milieu de sa solitude, notre ermite n'était pas cependant tellement occupé des morts, qu'il n'eût parfois le temps de songer aux vivants; aussi s'empressa-t-il de faire connaître à ses amis la biographie qu'il venait de composer, et il en offrit la dédicace à l'un d'eux, à Paul de Concordia, comme témoignage d'affection et de bon souvenir. D'ailleurs, ceux-ci n'étaient point restés si longtemps sans nouvelles de l'ermite de Chalcis; de retour dans Aquilée, Héliodore leur avait raconté son voyage, ses courses en Orient, et il ne manqua point de leur parler longuement de Jérôme. On lui écrivit aussitôt[5], et des lettres de Julien, de Jovinus, de Chromatius

[1] Pline, *Hist. nat.*, liv. VII, ch. III.

[2] Fables VII du IV[e] livre et VII du V[e].

[3] *Idem.*

[4] En refusant de croire au caractère simplement naturel de ces apparitions, nous n'avons pas eu la pensée de les discuter au point de vue surnaturel.

[5] Ep. VII, ad Chromat., Euseb., t. IV, p. 13.

et d'Eusébius arrivèrent à Antioche à l'adresse d'Evagre, qui s'empressa de les faire parvenir à son ami. La joie qu'en ressentit notre anachorète fut si vive, qu'il la comparait lui-même à celle qui remplit l'âme des Romains quand, après la bataille de Cannes, ils apprirent que Marcellus avait tenu en échec, devant Nole, l'armée victorieuse d'Annibal[1].

Une de ces lettres ouvrit au cœur de Jérôme une douloureuse blessure. Sa sœur, demeurée seule, était tombée comme la vigne détachée de l'ormeau qui lui prêtait son appui. Elle n'avait pu résister au vent de la tentation. On comprend l'émotion pénible à laquelle cette nouvelle dut livrer l'âme de Jérôme. Il avait la triste expérience de ces misères, et quand il se représentait l'image de sa sœur humiliée, rougissante, n'était-ce pas à lui qu'il appartenait de dire avec Virgile qu'il aimait et qu'il connaissait si bien[2] :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Et puis Dieu ne mesure-t-il pas le vent à la toison de la brebis ? Il ne laissa pas Jérôme sans consolation, car Julien annonçait à son ami que l'illusion n'avait duré qu'un moment : le charme était rompu ; touchée par la grâce, la sœur de notre saint lavait déjà dans les larmes du repentir la honte de sa chute et le souvenir de sa faiblesse[3].

Jérôme n'eut garde de se laisser vaincre en urbanité. Il ne tarda pas à répondre à ses amis ; parmi ces lettres qui accompagnaient la Vie de saint Paul, se trouvait une épître dédicatoire de l'ouvrage à Paul de Concordia[4]. C'est un petit chef-d'œuvre, où Jérôme joint à l'expression

[1] Ep. VII, *id.*
[2] Virgile, *Enéide*, chant I, v. 630.
[3] Ep. VI, ad Julianum, t. IV, p. 13
[4] Ep. X, ad Paulum, *id.*, p. 16.

d'une affection profonde quelques traits d'une fine plaisanterie, et par-dessus tout une complaisance délicate à alléger le fardeau des cent années qui pesait sur les épaules de son vieil ami. Il commence par déplorer la brièveté de la vie encore hâtée par la corruption du genre humain : neuf cents ans semblaient une nouvelle immortalité accordée à l'homme, mais les crimes des géants firent restreindre cette période qui est allée se retrécissant d'âge en âge, au point d'exciter presque les regrets de ceux qui se voient vivre au delà de quatre-vingts ans[1]. Ce début dans une lettre ferait venir à l'esprit du critique certains vers d'Horace[2]; mais Jérôme nous a prévenus, et il compare en souriant son exorde à celui du poëte qui va chercher dans l'œuf de Léda l'origine de la guerre de Troie. Il fait ensuite l'éloge du sémillant vieillard qui, frais et rosé, vif et joyeux, ne voyait pas sa main tremblante laisser égarer la pointe du stylet à travers les lignes tracées sur ses tablettes. Contrairement à leur manière de faire, les ans avaient passé, sans enlever à Paul de Concordia aucun des avantages du corps, aucune des qualités de l'esprit.

Dans cette lettre, Jérôme a tout l'air d'un enfant gâté qui vient solliciter une faveur : s'il craint un refus, il aborde sa mère en la caressant : pour préparer le gain de sa cause, il a recours à mille câlineries, il prend vers son but le chemin le plus long pour éluder les obstacles et

[1] Ep. X, *id.*, p. 16.

[2] Horace a dit :

> Singula de nobis anni prædantur euntes.
>
> (Liv. II, ep. II, à Florus.)

Et ailleurs :

> Multa ferunt anni venientes commoda secum,
> Multa recedentes adimunt.
>
> (*Art poétique*, v, 176.)

tourner les difficultés. Tel est ici notre saint : après avoir flatté les susceptibilités de son vieil ami, Jérôme, avec une grâce charmante, se compare aux Grecs qui se faisaient payer leurs louanges ; aussi pour sa peine, demande-t-il à Paul les Commentaires de Fortunatianus, l'histoire des Césars d'Aurélius Victor, les lettres de l'hérétique Novatien, qu'il veut lire, dit-il, « afin de mieux apprécier « l'antidote préparé par saint Cyprien contre le venin de « cette nouvelle erreur[1]. » En retour, Jérôme lui offre la Vie du premier Ermite, au vieux Paul, un Paul plus vieux encore ; si bon accueil est fait à ce premier échantillon, l'auteur confesse qu'il tient en réserve d'autres marchandises du même genre, et qu'en les envoyant à son ami, il se propose d'y joindre quelques fruits cueillis dans les champs de la littérature orientale.

Jérôme écrivait en même temps à ses autres amis d'Occident : à Julien[2], pour le remercier d'avoir ramené sa sœur dans la voie de la vertu en la faisant renaître à la vie de la grâce ; à Chromatius, à Eusébius, à Jovinus[3], pour leur parler de son cher Bonosus, pour recommander sa sœur à leurs sages conseils, sa sœur encore faible et chancelante, sa sœur pour laquelle il redoute, avec Virgile, tout, même les lieux les plus sûrs. Il écrit aussi au sous-diacre Nicéas[4], son compagnon de voyage en Orient, à Chrysogonus[5], aux vierges d'Æmona[6], à Antoine[7], moine de cette même ville : il leur reproche à tous leur silence, et il les supplie de lui écrire plus souvent. Nous

[1] Ep. X, ad Paulum, t. IV, p. 17.
[2] Ep. VI, ad Julianum. *Id.*, p. 12.
[3] Ep. VII, ad Chrom. Euséb. Jov. *Id.*, p. 14.
[4] Ep. VIII, ad Niceam hypodiaconum. *Id.*, p. 14.
[5] Ep. IX, ad Chrysogonum. *Id.*, p. 15.
[6] Ep. XII, ad Virgines Æmonenses. *Id.*, p. 17.
[7] Ep. XI, ad Antonium. *Id.*, p. 17.

devons reporter à cette époque la lettre qu'il adressait à sa tante Castorina[1] : c'était pour la prier de mettre fin au dissident qui les avait brouillés ensemble avant son départ pour l'Orient : il emprunte la voix et les paroles de l'Esprit-Saint pour la calmer et l'amener à une prompte réconciliation. Rien, ni avant, ni après, ne nous fait deviner quelle fut l'origine et la fin de cet orage domestique.

Jérôme nous apparaît ainsi bien préoccupé de sa correspondance; à tous ses amis il demande des lettres, il ne trouve point d'expressions assez fortes pour stimuler l'indifférence de ceux qui ne lui écrivent pas, la paresse de ceux qui lui écrivent trop rarement. Comme autrefois Ovide, exilé sur les bords du Pont-Euxin parmi des peuplades sauvages à la voix rauque, à l'idiome rude et grossier, regrettait amèrement le grave et mélodieux langage du Latium, de même, Jérôme, dans son désert de Chalcis, se plaignait de n'entendre autour de lui parler que des Barbares, et les lettres de ses amis venaient seules apporter à ses oreilles comme un écho lointain et affaibli de la langue qu'il avait apprise à Rome. Aussi, avec quelle effusion il les reçoit! Avec quels transports il les lit! Elles sont là, devant lui, il ne les quitte pas des yeux, il les interroge, il s'entretient avec elles, il cause avec ces feuilles légères que chacun de ses amis a tout à coup animées de sa pensée, de ses sentiments[2]. Pourquoi donc faut-il que ces lettres soient si courtes? Le papier ne manque pourtant pas, l'Égypte en fait commerce, et si quelque Ptolémée bloquait encore les mers, Attale

[1] Ep. XIII, ad Castorinam. *Id.*, p. 18.

[2] Ep. VII, ad Chrom. Euseb. Jov. *Id.*, p. 13. — « Nunc cum vestris litteris fabulor, illas amplector, illæ mecum loquuntur, illæ hìc tantum latine sciunt. »

n'a-t-il pas enseigné l'art de remplacer le papyrus par le parchemin? Pourquoi faut-il qu'elles soient si rares? Les vieux latins, qu'Ennius appelle Casciens, savaient eux-mêmes au milieu de leurs forêts, malgré leurs mœurs sauvages, en dépit de leur caractère inhospitalier, longtemps avant l'invention du papyrus et du parchemin, s'écrire sur des tablettes de bois poli, ou sur des écorces d'arbres préparées à cet effet. Aussi, les courriers chargés de transmettre ces missives à leur adresse, portaient-ils le nom de *Tabellarii*, et les écrivains de cette époque s'appelaient *Librarii*, de l'écorce des arbres qui servait à leurs travaux littéraires. « Faut-il donc, » s'écrie tristement, après cette pointe d'érudition, notre saint ermite, faut-il « laisser perdre ou négliger dans un siècle de lumières, « au sein d'une société civilisée, un usage dont ces « hommes grossiers et ignorants avaient deviné les « charmes et compris la douceur[1]. »

Mais au nombre des amis dont le commerce lui était si doux, il y en avait un que l'ermite de Chalcis préférait à tous les autres, c'était Héliodore. Leurs relations étaient devenues plus intimes pendant ces longues courses qui les avaient amenés à Antioche, et l'affection de Jérôme pour Héliodore s'était accrue de toute l'amitié qu'il portait jadis à Bonosus avant que celui-ci se fût retiré du monde. Héliodore avait promis de suivre notre saint au désert et d'embrasser comme lui la vie cénobitique : nous avons vu[2] qu'en quittant Antioche, rappelé dans Aquilée par des affaires pressantes, il fit espérer que son absence ne serait pas de longue durée, et que bientôt il reviendrait prendre une cellule à côté de celle de son ami. Celui-ci devait écrire, dès qu'il aurait choisi le lieu

[1] Ep. VIII, ad Niceam. *Id.*, p. 15.
[2] Voir ci-dessus, saint Jérôme à Antioche, p. 83.

de sa retraite, afin de lui rappeler sa promesse et l'exhorter à la remplir. Jérôme était trop grand *épistolier* pour oublier pareil engagement et manquer à ce devoir de l'amitié; à peine fut-il retiré au désert de Chalcis, que sa première pensée fut pour Héliodore; il voulait, avant tout, lui faire tenir cette lettre si vivement demandée, si impatiemment attendue[1].

Le nouvel ermite se trouvait sous le charme de la solitude, objet constant de ses vœux et de ses soupirs; son âme était toute éprise des attraits mystérieux de la retraite, le calme et le silence élevaient sa piété sur les ailes d'une exaltation passionnée, il n'eut qu'à laisser parler son cœur ému; le souffle de l'inspiration l'emporta bientôt, il composa un hymne, un chant de triomphe en l'honneur de la vie monastique. Il a mis en œuvre toutes les ressources de l'éloquence pour éclairer, toucher, entraîner Héliodore : il prie, il pleure, il menace tour à tour; il invoque les sentiments délicats de cette charité sainte qui redoute les dangers du monde et soupire après les douceurs de la solitude; il emprunte aux saintes Écritures les expressions les plus énergiques, il demande au Saint-Esprit les paroles les plus ardentes pour dire les avantages et célébrer les joies de la vie cachée en Jésus-Christ; puis, tout entier à son enthousiasme érémitique, l'âme, dirait-on, désormais insensible à toutes les affections de la terre, il conseille à son ami de briser héroïquement les attaches qui peuvent encore retenir son cœur captif, il l'exhorte à ne pas reculer devant le sacrifice des plus douces, des plus légitimes affections de la famille[2] : « Quand même ton neveu en bas « âge se suspendrait à ton cou, quand même ta mère,

[1] Ep. V, ad Heliodorum. *Id.*, p. 6.
[2] *Idem*, p. 7.

« les cheveux épars et les vêtements déchirés, te mon-
« trerait les mamelles qui t'ont nourri, quand même ton
« père gisant sur le seuil s'offrirait à tes pas, marche, foule
« aux pieds ton père, et d'un œil sec cours embrasser l'é-
« tendard de la croix. La piété seule peut à ce point faire
« oublier la nature. » Enfin, emporté par un de ces bonds, par une de ces vives et impétueuses saillies que Bossuet regarde comme familières à l'ode, Jérôme devenu tout à coup le poëte de la vie monastique, cède entièrement au transport qui l'anime [1]. « O désert, s'écrie-t-il,
« ô désert émaillé des fleurs du Christ, ô solitude où se
« trouvent les pierres qui dans l'Apocalypse servent à la
« construction de la cité du grand roi ! ô retraite, où
« l'on jouit de la familiarité de son Dieu! Que fais-tu,
« mon frère, au milieu du monde! Eh quoi! n'est-il pas
« trop petit pour toi? Combien de temps encore l'ombre
« de ta maison pèsera-t-elle sur toi? Combien de temps
« encore gémiras-tu dans la prison de tes cités enfu-
« mées? Crois-moi, je ne saurais dire les clartés qui
« m'environnent. On peut ici, laissant de côté son corps,
« ce triste fardeau, s'envoler vers les régions que la plus
« pure lumière inonde de ses feux resplendissants. »

Quelques images choisies, quelques comparaisons inspirées par la connaissance de la littérature païenne, certaines allusions à des usages anciens, des ornements fournis par les poëtes de l'antiquité reposent agréablement l'esprit agité, troublé par ces éloquentes exhortations. La passion profonde de cette vie qu'il célèbre, le désir ardent de la réveiller dans l'âme d'Héliodore ont soutenu l'effort de Jérôme; et malgré quelque recherche, quelque affectation qu'il a lui-même critiquée [2], cette

[1] Ep. V, *id.*, p. 11.
[2] Ep. XXXIV, ad Nepotianum. *Id.*, 257.

lettre est, à bon droit, comptée parmi ses compositions les plus remarquables. Aussi quand elle arriva dans Aquilée, chacun voulut la lire, on en prit différentes copies, et à Rome le sentiment d'admiration fut si vif, que plusieurs eurent bientôt fait de l'apprendre pour l'avoir toujours présente à la mémoire[1].

Héliodore ne se rendit pourtant pas à cette voix amie qui lui faisait entendre un appel si puissant ; il demeura dans sa patrie, où il ne tarda pas à entrer dans les ordres sacrés, pour devenir ensuite évêque d'Altino, qu'il édifia par sa science et ses vertus[2].

Cette correspondance active, ces demandes de lettres nous intéressent d'autant plus que nous y retrouvons quelques traits des conditions et humeurs[3] de saint Jérôme; ces efforts incessants pour combler le vide qui s'élargissait autour de lui, donnent une plus entière et plus vive connaissance de son cœur, en mettant en lumière l'étrange originalité de son caractère. Quelle bizarrerie ! que de contradictions ! Il est dans la solitude, il recherche la société : il ne peut parler, il veut au moins écrire ; il n'a personne dans sa cellule, il évoque l'image de ses amis absents ; il étudie les morts, sa pensée est toute occupée des vivants; séparé du monde par la force de sa volonté et par les plaines sablonneuses qui l'environnent, sa pensée et son imagination le rejettent dans la vie publique, du désert il aspire vers la foule; on le dirait alors tourmenté de la soif de cette agitation extérieure dont le bruit l'ennuyait si fort, et paraissait naguère incompatible avec ses goûts pour la retraite et le silence.

[1] Ep. LXXXIV, ad Oceanum de morte Fabiolæ. *Id.*, p. 662.
[2] Ep. XXXV, ad Heliodorum. *Id.*, 270.
[3] *Essais de Montaigne*, Avertissement au lecteur.

Jérôme avait cru rencontrer dans les silencieuses cavernes de Chalcis un port de relâche où son âme, battue par les orages, trouverait un refuge contre la violence des tempêtes. A l'abri des dangers du monde, en garde contre ses perfides suggestions, seul avec ses remords, il espérait pleurer là les écarts de sa jeunesse et expier, dans les rigueurs de la pénitence, les tristes hommages qu'il avait offerts au démon de la volupté. Mais il ne tarda guère à s'apercevoir qu'un ennemi impitoyable, pareil au vautour que la Fable fixait au cœur de l'antique Prométhée, l'avait lui-même suivi dans sa fuite [1]; cet ennemi, qui s'attachait jadis aux os de saint Paul, et dont le grand Apôtre déplorait amèrement les humiliantes attaques [2], se dressa de nouveau, terrible et menaçant, pour combattre Jérôme et lui disputer énergiquement la victoire. Chassé de la forteresse où il avait régné en souverain, il s'en vint, pareil à l'esprit impur de l'Evangile [3], errer sur les rochers de Chalcis, et il sembla redoubler de rage par les terribles assauts qu'il livrait à la vertu du jeune ermite. Dans ces affreuses solitudes dévorées par les ardeurs du soleil, Jérôme sentait son imagination s'enflammer, son cœur se troubler, sa volonté chancelante prête à incliner au mal dont sa mémoire n'avait pas perdu les enivrants souvenirs; il croyait tout à coup assister de nouveau aux coupables délices de Rome, il se voyait en esprit transporté au milieu des danses où les vierges romaines l'entraînaient dans un tourbillon d'or et de soie. Ces images séduisantes l'éblouissaient de leurs perfides couleurs, semblables aux torches ardentes que des fées malignes font, suivant la

[1] Ep. XVI, ad Damasum papam. *Id.*, p. 22.
[2] Ep. I, ad Corinth., cap. XII, 7
[3] Évangile selon saint Luc, ch. XI, 24.

croyance populaire, tourner rapidement aux yeux du voyageur attardé dans les montagnes; pris de vertige à ces folles clartés, il ne tarde pas à quitter le sentier, il s'égare, tombe et roule dans les abîmes où ces fées maudites descendent en ricanant pour manger sa chair et boire son sang.

Ah! que Lacordaire avait bien compris les angoisses de cette lutte, lorsque s'imaginant courir les mêmes dangers et prêt à céder au même vertige, il écrivait, j'allais dire sur une terre étrangère, parce que ce n'était plus ici, et que nous n'étions pas là pour l'entendre [1] : « Moi, « comme vous, fils de la liberté et fils de la passion, un « pied sur cet abîme qui a été le mien et qui peut le re- « devenir si la grâce divine m'abandonnait, je me sens « étourdi et tremblant, mon regard se trouble et ma « main cherche à terre le caillou dont saint Jérôme se « frappait la poitrine, lorsque ce grand homme, au fond « des déserts, mal rassuré par le travail et la solitude « contre les souvenirs de sa jeunesse, croyait voir les « beautés de la Rome païenne passer et repasser devant « ses cheveux blanchis pour les solliciter encore et les « déshonorer. »

L'âme de Jérôme est encore toute frémissante des combats qu'il a livrés, quand il fait à Eustochium le tableau si vrai, si passionné, si chaste de ses douloureuses épreuves [2]. « Mon visage était pâle de jeûnes, et dans « mon corps glacé mon âme brûlait de désirs; dans ma « chair morte d'avance l'incendie des passions seul se « rallumait encore. Alors, privé de tout secours, je me « jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes larmes, « je les essuyais de mes cheveux et je domptais ma chair

[1] Conférences de Toulouse, IIe: *De la vie des Passions.*

[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 30.

« rebelle par des semaines d'abstinence. Je ne rougis « point de confesser ma misère, j'en suis plutôt à regret- « ter de n'être plus ce que j'étais. Je me souviens, en « effet, d'avoir plus d'une fois passé le jour et la nuit « entière à pousser des cris, et je ne cessais de me frap- « per la poitrine jusqu'au moment où le Seigneur par- « lait, et ramenait la paix dans mon âme. Je redoutais « l'asile même de ma cellule, il me semblait complice de « mes pensées. Irrité contre moi-même, je me traitais « avec la dernière rigueur, je m'enfonçais seul dans le « désert, et si je découvrais une vallée profonde, une « montagne abrupte, une roche escarpée, c'était là le « lieu de ma prière, la prison où j'enchaînais mon misé- « rable corps. Souvent, le Seigneur m'en est témoin, « après avoir beaucoup pleuré, après avoir longtemps « tenu mes regards fixés au ciel, je me voyais transporté « au milieu des chœurs des anges, et, triomphant d'al- « légresse, je chantais : Seigneur, nous courrons après « vous, attirés par l'odeur de vos parfums. »

A l'entendre, on comprend mieux Bossuet, disant dans son langage énergique et précis[1] : « Soyons toujours en « garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un « édifice branlant; pour en soutenir la structure qui se « dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, « toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer « de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette mu- « raille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recou- « vrir le comble; c'est par là que la faiblesse succombe, « c'est par là que les pluies pénètrent. »

Ces terribles épreuves étaient le creuset où la vertu de Jérôme achevait de se purifier; la douleur put lui arra-

[1] *Sermon pour la Circoncision*, II point.

cher une plainte, un cri d'angoisse, mais il ne faiblit point au feu, et quand la flamme s'est éteinte, il nous fait d'une voix émue la description de l'incendie dont il a surmonté les ardeurs. C'est un vaillant soldat, tout bouleversé de la lutte qu'il vient d'engager; pâle encore du danger qu'il a couru, haletant des efforts qui lui ont valu la victoire, il entonne sur le corps de son ennemi, vaincu et désarmé, un chant de triomphe, un cantique d'actions de grâces au Dieu protecteur qui l'a couvert de son égide.

Au milieu de ces violentes tentations qui troublaient si fort la paix de son âme, en dépit des étranges contradictions qui tenaient sa volonté en suspens, Jérôme soutenait héroïquement la vie qu'il avait embrassée; une occasion vint tout à coup le solliciter à quitter sa solitude pour essayer si le monde n'apporterait pas quelques distractions à son humeur inquiète, si la défense de la vérité n'offrirait pas un aliment à la dévorante activité de son esprit.

L'Eglise d'Antioche était alors déchirée par des factions rivales, dont les discussions acharnées mettaient en péril la foi non moins que la tranquillité des fidèles. Les catholiques et les ariens avaient réuni, en 361, leurs suffrages sur la tête de Mélèce, évêque de Sébaste, pour l'élever au siége patriarcal où Eustathe n'avait pas encore été dignement remplacé[1]. Dans son premier discours, le nouveau prélat fit une déclaration de foi qui déplut aux Ariens : comme ils avaient travaillé à son élection, ils voulurent renverser ce qu'ils avaient édifié, et ils lui opposèrent, comme rival, un certain Euzoïus, qu'ils firent sacrer archevêque et patriarche d'Antioche[2]. D'un autre côté, les catholiques fervents, désignés sous le nom

[1] Rufin, *Hist. eccles.*, liv. I, ch. xxiv.
[2] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. XVI.

d'Eustathiens, qui avaient énergiquement repoussé tout commerce avec les évêques ariens, successeurs d'Eustathe, ne pouvaient pardonner à Mélèce d'être en partie redevable de sa dignité à la faveur et aux suffrages des hérétiques [1] : comme s'il fallait lui faire un crime d'avoir su mériter la confiance des catholiques, sans encourir la haine des ariens. Les esprits s'étaient irrités, car tel est le sort des choses d'ici-bas, l'excès du bien devient souvent un mal. Lucifer, évêque de Caralis, crut avoir trouvé un moyen de terminer ces tristes querelles. C'était un prélat dont le nom faisait alors autorité dans l'Eglise [2] ; il jeta les yeux sur un saint prêtre nommé Paulin, lui donna la consécration épiscopale et le proposa comme patriarche d'Antioche [3]. Ceci se passait en 362. L'intention de Lucifer avait été bonne, il espérait calmer ainsi les ressentiments particuliers et réunir tous les dissidents dans l'amour et la soumission au nouveau pontife. Cependant, le mal ne fit que s'aggraver ; la situation se tendit davantage, car il y eut ainsi trois évêques, et chacun avait son parti. Les Ariens suivaient Euzoïus ; l'Occident avec l'Egypte entra en communion avec Paulin ; l'Orient tint pour Mélèce, surtout après le synode d'Alexandrie qui, tout en condamnant les fauteurs de l'arianisme, ordonnait de reconnaître les évêques et les prêtres qui auraient communiqué avec les Ariens, ceux-là même qui auraient dû leur élection à l'appui des hérétiques [4].

Pour combler la mesure des maux causés par ces discordes, le savant évêque de Laodicée avait jeté le voile

[1] Vallarsii et Maffæi, *Vita sancti Hieron.*, cap. xi.

[2] A. de Broglie. *L'Église et l'empire romain*, pars. II, t. I, p. 239, 253, 269, 350.

[3] Le Nain de Tillemont, *loc. cit.*

[4] Ce synode fut convoqué à Alexandrie en 372.

dont il couvrait depuis longtemps ses erreurs. Une fois hérétique déclaré, Apollinaire ne garda plus de ménagements et ne songea qu'aux moyens d'assurer le développement de sa secte. C'est pourquoi, en 376, il promut lui-même à la dignité de patriarche d'Antioche, un nouveau candidat nommé Vital [1]. C'était un prêtre de son parti qui, cette même année, arrivait de Rome, où il avait trompé Damase par ses artifices, en lui faisant accepter une profession de foi équivoque [2]. Trop confiant en ce misérable, le pape le renvoya à Antioche avec une lettre où il priait Paulin de le recevoir en sa communion; cette lettre fut bientôt connue dans la ville; elle attrista profondément Mélèce, tandis que les partisans de Paulin l'accueillirent avec des transports de joie, comme un témoignage du souverain pontife en faveur du patriarche qu'ils reconnaissaient. Pendant ce temps, Vital, débarrassé de son masque et sacré par l'évêque de Laodicée, se faisait le fauteur de la nouvelle hérésie, le protecteur des Apollinaristes.

Le parti de chacun de ces patriarches se rendit coupable des plus funestes excès, et saint Jérôme eut tout à souffrir de leur intolérance respective, aussi se prenait-il à aimer mieux demeurer parmi ses bêtes féroces, que d'habiter au milieu de pareils chrétiens [3]. Cependant chacun voulait l'attirer dans son camp, car son génie, sa science, ses austérités, sa vertu le faisaient déjà regarder comme une des gloires de l'Église. Mélèce, Paulin et Vital lui soumettaient leurs déclarations, sortes de circulaires ou de mandements au moyen desquels ils espéraient chacun former et éclairer l'opinion publique; ils

[1] Vallarsii et Maffæi. *Vita sancti Hiéron., loc. cit.*

[2] *Id.* — Le Nain de Tillemont, *loc. cit.*

[3] Ep. XV, ad Marcum presbyterum. t. IV, p. 22.

l'environnaient de leurs émissaires et l'obsédaient de leurs propositions. Avoir Jérôme pour soi, compter Jérôme au nombre de ses amis fidèles, eût été du plus favorable augure pour l'objet d'une préférence estimée si haut, et l'acquisition d'un semblable allié n'eût pas manqué de passer pour le gage assuré de la victoire. Jérôme se tenait en garde contre toutes ces avances; il ne se trouvait assez sûr de l'orthodoxie d'aucun des prélats compétiteurs, aussi ne se prononçait-il pour personne. A chaque nouvelle tentative dirigée contre son opiniâtre neutralité, il répondait avec la même constance : *Si quis Romæ adhæret, hic meus est*[1].

C'était déjà là pour les chrétiens le vrai signe de ralliement, c'était la marque distinctive qui faisait reconnaître les véritables catholiques. Les païens avaient eu leur mot d'ordre : *Numen imperatorum*; triste protection pour les hommes d'alors, s'il faut en croire Suétone et Tacite, divinité fatale à la grandeur romaine, égide funeste pour la société, qui se tordait et mourait à son ombre comme l'infortunée Déjanire sous les plis empoisonnés de la robe du centaure Nessus. Mais les Césars ont disparu, le monde, qu'ils écrasaient sous un despotisme brutal, s'est affaissé comme un vieillard décrépit à qui des excès de tout genre n'ont pas laissé une goutte de sang généreux ; sur les ruines de l'empire écroulé, s'est élevé un peuple nouveau acclamant avec allégresse la venue du Soleil de justice, et le signe éclatant qui resplendit aux archives du monde régénéré sera désormais l'anneau du pêcheur : le caractère irréfragable qui distingue les membres de la société nouvelle sera l'adhésion au siége de ce même pêcheur, l'union à la chaire de Pierre, la croyance en l'in-

[1] Ep. XVI, ad Damasum papam. *Id.*, p. 22.

défectible infaillibilité du pontife romain. Jérôme ne chercha pas ailleurs lumière ou conseil, il demeura toujours attaché du fond du cœur au pape Damase ; cette foi inébranlable dans l'évêque de Rome fut le lest qui empêcha sa nacelle de chasser sur ses ancres, au milieu de la tempête qui agitait l'Église d'Antioche. Il connaissait bien la vérité sur Paulin, dont il était déjà l'ami ; mais s'il ne concevait aucun doute sur son orthodoxie, comme les autres professaient la même foi et protestaient également de leur soumission à Rome, Jérôme se prenait à les soupçonner tous de fraude ou de mensonge[1], ne sachant pas lequel était véritablement en communion avec Damase.

Dans ces incertitudes, il se contentait de demeurer uni de cœur et d'esprit à la chaire de Pierre ; telle était la crainte qu'il ressentait de manquer à cette fidélité, sa faute n'eût-elle été que matérielle, qu'il aurait désiré, s'il n'avait pas été séparé de Rome par une aussi grande distance, se rendre à la ville éternelle avec la régularité des Juifs accourant tous les ans à Jérusalem : il eût voulu participer là seulement aux saints mystères, et ne recevoir la divine Eucharistie que des mains du souverain pontife[2]. Pour éviter jusqu'à l'ombre d'une offense à ce religieux attachement, Jérôme nous déclare qu'il s'adressait aux confesseurs d'Egypte, assuré que ceux-là du moins étaient en communion avec le pape.

Cet aveu est précieux pour nous, car il fixe la date de ces discussions dans l'Église d'Antioche ; ces confesseurs, chassés d'Egypte, puis exilés en Syrie par l'empereur Valens, rentrèrent dans leur patrie sur un décret de Gra-

[1] Ep. XVI, ad Damasum, p. 23.
[2] Ep. XIV, *Id.*, p. 19.

tien. Ce décret parut en 378[1], il nous est donc impossible de prolonger au-delà de l'année 377 les discordes qui divisaient les quatre patriarches d'Antioche, et les efforts que chacun tentait pour attirer Jérôme dans son parti.

Les Méléciens surtout se faisaient remarquer par l'infatigable activité qu'ils déployaient pour arriver à ces fins : à tout moment ils envoyaient demander à l'ermite de Chalcis de nouvelles professions de foi. Le signe auquel ils voulaient le reconnaître comme un des leurs, était l'emploi du mot *Hypostase* dans le sens qu'ils y attachaient. Par cette expression les Grecs entendaient signifier une *personne,* aussi ne craignaient-ils pas d'enseigner qu'il y a dans la sainte Trinité trois hypostases, c'est-à-dire trois personnes. Chez les Latins, ce mot était synonyme d'*essence,* c'est pourquoi ils ne pouvaient dire qu'il y a dans la sainte Trinité trois hypostases, ou bien trois essences. On le voit, c'était, comme dit le proverbe latin, *nodum quærere in scirpo;* il suffisait de s'entendre. Depuis l'an 372, dans un synode tenu à Alexandrie, saint Athanase avait fait droit au sens adopté par les uns et par les autres[2], quand il défendit toute contestation à ce sujet, après avoir établi qu'au singulier le mot hypostase voudrait dire *essence*, tandis qu'au pluriel il signifierait *personne.* Les partisans de Mélèce l'employaient dans ce dernier sens et on les accusait d'être Ariens ; à leur tour, ils reprochaient à Paulin et aux siens d'être Sabelliens[3], parce qu'ils admettaient la première signification. « Je

[1] VALLARSII et MAFFÆI, *Vita sancti Hieronymi*, cap. v

[2] LE NAIN DE TILLEMONT, *Saint Jérôme*, art. XVI.

[3] Sabellius enseignait que Dieu est à la vérité un en hypostase, mais que l'Écriture le représente de différentes manières, suivant les nécessités particulières, afin de distinguer les diverses opérations d'un même être. — Let. CCXIV, *Saint Basile au comte Terentius*, in-fol., t. III, p. 322.

« suis hérétique, disait Jérôme à Marc, parce que je crois « que la Trinité est consubstantielle, et je deviens Sa- « bellien parce que je ne me lasse point de dire qu'il y a « en Dieu trois personnes parfaites, distinctes et coexis- « tantes [1]. »

Dans sa première lettre au pape Damase Jérôme écrit encore [2] : « Maintenant, ô douleur! après le concile de « Nicée, après le décret porté par les Pères assemblés à « Alexandrie, les *Campenses* [3], cette race d'Ariens, veu- « lent que je me serve, moi, Romain, de leur nouvelle « expression et que je dise trois hypostases. Je demande « ce que peuvent signifier ces trois hypostases. —On me « répond : trois personnes coexistantes. — C'est bien « aussi là ma croyance. —Le sens ne suffit pas, on veut « que j'emploie le mot lui-même. Je ne sais vraiment « quel venin se dérobe sous ces lettres. J'ai beau crier : « si quelqu'un ne confesse pas qu'il y a trois hypostases, « c'est-à-dire trois personnes coexistantes en Dieu, qu'il « soit anathème ; parce que je ne me sers pas de l'expres- « sion voulue, on me condamne comme hérétique. » Toutefois jamais on ne put arriver à lui faire dire trois hypostases, sans qu'il expliquât aussitôt le sens qu'il y attachait, de peur que la mauvaise foi de ses adversaires ne se prévalût plus tard d'une expression dont il n'aurait pas prévu et fixé la portée.

Nous trouvons ainsi nettement exprimé dans saint Jérôme la pensée de l'Église d'Occident : pour connaître le sentiment des Orientaux, sur ces débats et sur la question d'hypostase, détachons un passage d'une lettre écrite

[1] Ep. XV, ad Marcum, t. IV, p. 21.
[2] Ep. XIV, ad Damasum. *Id.*, p. 20.
[3] On donnait ce nom aux Méléciens, parce qu'ils se rassemblaient dans les champs, ou dans une église hors des murs. Race d'Ariens rappelle la part que les évêques hérétiques, Acace et George, prirent à l'élection de Mélèce.

vers cette époque par saint Basile au comte Térentius. C'était un grand personnage de l'empire qui avait d'abord renoncé aux rêves de l'ambition pour ne s'occuper que de son salut [1]; puis contraint de reprendre sa place au maniement des affaires, il vivait à Antioche dans l'exercice de ses hautes fonctions [2], et dans la pratique de toutes les vertus. Ses filles engagées parmi les diaconesses faisaient la gloire de cet ordre par leur piété éclairée et leur fermeté dans la foi [3]. Profitant de l'absence de Mélèce que Valens venait d'envoyer en exil, les partisans de Paulin tentèrent une démarche auprès de Térentius pour le prier d'employer son crédit à gagner les Méléciens, afin d'amener la fusion des deux partis catholiques. A cette nouvelle, saint Basile, entièrement dévoué à la cause de Mélèce auquel il était intimement lié, s'empressa d'écrire au comte Térentius dont il était l'ami, pour l'engager à n'accepter point une semblable mission, vu qu'elle serait pour lui une source d'ennuis et d'embarras [4] : « Nous « n'accusons personne, dit-il, et nous désirons demeurer « fidèles à la charité envers tous, surtout envers nos frères « dans la foi, c'est pourquoi nous félicitons ceux qui ont « reçu des lettres de Rome; si c'est là un éclatant témoi- « gnage en leur faveur, nous souhaitons qu'il soit vrai et « confirmé par les œuvres. Cependant, jamais à cause de « cela nous ne nous déciderons à méconnaître Mélèce, à « oublier l'Eglise dont il est le chef, et à négliger les « questions qui, dans le principe, ont donné naissance à « ces débats, sous prétexte qu'elles sont choses futiles

[1] Saint Basile, *OEuvres complètes*, éd. bénédictine, t. III, lettre CCXIV, p. 321.

[2] *Idem*, p. 321.

[3] *Id.*, lettre CV, p. 199.

[4] *Id.*, lettre CCXIV, p. 321.

« et que la piété des fidèles n'y est guère intéressée. »

Saint Basile fait évidemment allusion aux lettres apportées par Vital, il en parle avec une certaine amertume. D'après le conseil d'Athanase, il avait, depuis longtemps déjà, écrit au pape au sujet des troubles d'Antioche, et dans le but de servir les intérêts de Mélèce. Damase, mieux renseigné sans doute, ne tint pas compte des avis de l'archevêque de Césarée. Basile en fut froissé, il laissa paraître son mécontentement dans quelques lettres; nous en retrouvons encore une légère teinte dans les lignes que nous venons de citer au comte Térentius. Passant ensuite au mot hypostase, il montre que l'hérésie arienne reposait tout entière sur le mot de consubstantiel qu'ils ne voulaient pas accepter, et il s'exprime ainsi[1] : « Quel « crime plus odieux et plus propre à inquiéter la foi des « fidèles, que d'entendre quelques-uns parmi nous en« seigner que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne for« ment qu'une hypostase, quand même ils insisteraient « expressément sur la distinction des personnes? Sabel« lius ne prétendait pas autre chose, lorsqu'il avançait « que Dieu était un en hypostase, mais que l'Ecriture en « faisait un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint« Esprit suivant l'occurrence[2]. La preuve qu'Hypostase « et Essence ne sont pas une même chose, c'est que les « Occidentaux eux-mêmes, pressés par la pauvreté de « leur langue, ont conservé le mot grec οὐσία pour signi« fier essence, afin que la différence des mots marquât « aussi la distinction du sens. »

En butte à ces misérables tracasseries et ainsi pressé de toutes parts, Jérôme eut recours au pape, il écrivit à Damase cette lettre dont nous avons déjà cité un passage

[1] Saint-Basile, *id.*, lettre CCXIV, p. 322.
[2] *Idem.*

important[1]. Elle mérite une attention particulière, car c'est un document précieux pour l'histoire : elle nous montre la suprématie du pontife romain reconnue, confirmée, et comme on dirait aujourd'hui, depuis longtemps déjà passée à l'état de fait accompli. Cette lettre nous offre encore un exemple des relations qui existaient entre les Eglises d'Orient et d'Occident, et elle nous découvre jusqu'à quel point s'était envenimé le mal qui travaillait la chrétienté d'Antioche. Jérôme écrit sous le poids d'une immense douleur, son âme est profondément attristée, lorsque, après avoir admiré le calme et la tranquillité de l'Occident où la lumière ne s'est pas obscurcie, où le sel de la terre ne s'est pas affadi, il compare cet état florissant avec la situation lamentable de l'Orient. Ici, la semence de l'Evangile ne produit plus que de l'ivraie, Lucifer précipité du ciel semble y avoir rétabli son empire, les vases d'or et d'argent ont fait place aux vases de bois ou de terre que menacent déjà la verge de fer et les flammes éternelles. Avec quelle ardeur et quelle conviction il proteste ensuite de son dévoûment au pape, de son attachement à l'Eglise romaine, nouvelle arche de Noé hors laquelle il ne peut y avoir de salut! Avec quelle énergie, il s'écrie[2] : « Je ne connais point Vital, je ne « tiens pas à Mélèce, je n'ai point de relations avec Pau- « lin ; quiconque ne recueille pas avec toi, disperse, « c'est-à-dire, celui qui n'est pas au Christ appartient « nécessairement à l'Antechrist. »

Jérôme expose ensuite les ennuis qu'il endure au sujet du mot hypostase ; il exprime ses craintes à l'endroit de ces expressions nouvelles que l'on veut à toute force in-

[1] Ep. XIV, ad Damasum. t. IV, p. 19.
[2] *Idem*, p. 20.

troduire dans la langue de l'Église [1]. « Toute l'école pro-
« fane, dit-il, n'entend par hypostase autre chose qu'es-
« sence ; qui donc serait assez impie pour dire qu'il y en a
« trois... ? S'il en est ainsi, pourquoi élever des barrières
« entre les Ariens et nous ? Qu'Ursin [2] entre en commu-
« nion avec Votre Sainteté, qu'Auxence [3] tende la main à
« Ambroise... Contentons-nous donc de dire une essence
« et trois personnes coexistantes, parfaites, égales,
« coéternelles. Laissons de côté ces trois hypostases, car
« le miel cache le poison, et Satan s'est transformé en
« ange de lumière. En effet, pourquoi tenir tant à un
« mot ? que cachent-ils donc sous l'ambiguïté de cette
« expression ? » — Cependant, fidèle à l'obéissance qu'il a vouée au Saint-Siége, il promet d'employer ces mots ou de continuer à les rejeter, selon la réponse qu'il recevra du souverain pontife. Il lui demande en même temps qu'il veuille bien achever de le tirer d'embarras en lui disant avec quel evêque il doit entrer en communion.

Jérôme écrivit cette lettre de son désert de Chalcis, et craignant que pour arriver à lui la réponse ne s'égarât en chemin, il priait Damase de l'adresser à Evagre ; celui-ci était bien connu à Rome depuis les services qu'il avait rendus à l'Eglise lors de son voyage en Italie et dans les Gaules [4].

Cette correspondance nous apprend avec quelle scrupuleuse lenteur l'Église a coutume de procéder dans tous

[1] Ep. XIV, *idem*.

[2] Ursinus ou Urcisinus était l'adversaire du pape Damase. Saint Ambroise nous a laissé dans quelques-unes de ses lettres des détails sur ce partisan caché des Ariens. — SAINT AMBR. ep. XI, ad Gratian. Valent. Theod., t. VIII, p. 267. — MURATORI, *Annali d'Italia*, an 366, indizione IX.

[3] Cet Auxence dut son élévation à la faveur de l'impératrice Justine qui voulut l'opposer à saint Ambroise. — Sermo adv. Auxentium, SANCTI AMBROSII *Opera*, éd. Parent Desbarres, t. VIII. p. 342.

[4] Ep. XVII, ad Innoc., t. IV, p. 26.

les temps, lorsqu'il est question de définir son dogme, d'éclairer un point de sa doctrine, ou même quand il ne s'agit que de former sa langue, d'y faire entrer de nouvelles expressions. En matière de foi et d'enseignement dogmatique, les mots doivent exactement remplir le précepte de Fénelon, et n'être que le vêtement juste et précis de la pensée, sans ornements pour flatter l'oreille, sans parures pour faire illusion à l'esprit. Ils ne sont plus comme les feuilles de nos bois à qui Horace emprunte une comparaison si gracieuse [1], la mode ne saurait les faire fleurir, l'usage ne saurait les faire tomber; ils ressemblent à ces pièces de monnaies romaines, marquées du signe de la victoire, le temps n'arriverait qu'à ébrécher sa faux s'il essayait d'en effacer l'empreinte.

Ainsi, Jérôme attendait à prendre une détermination. Sur ces entrefaites, parut le décret porté par Gratien pour mettre un terme à l'exil des confesseurs d'Egypte, et signifier à ces saints prélats l'ordre si longtemps souhaité de retourner dans leur patrie. Mélèce revint alors à Antioche; lui aussi portait au front la glorieuse auréole des confesseurs, car il avait pris et repris le chemin de l'exil sous Constance et sous Julien. Une nouvelle condamnation de Valens l'avait une troisième fois chassé de son Église, lorsqu'il fut rappelé par le bienveillant édit de Gratien. Il fut rétabli sur son siége par les soins de Sapor, que l'empereur avait chargé de terminer enfin la question, depuis si longtemps pendante, du patriarcat d'Antioche [2]. La protection de ce général augmenta l'audace des Méléciens; de concert, ils tentèrent un dernier

[1] HORACE, *Art poétique*, v. 61.
[2] VALLARSII et MAFFÆI, *Vita sancti Hieron.*, cap. XI.

effort pour avoir raison de Jérôme, vaincre sa résistance et le gagner définitivement à leur cause.

L'année 378 courait à sa fin, il n'avait encore reçu aucune lettre de Rome ; il écrivit de nouveau au pape Damase. Pour excuser cette démarche, et en écarter l'épithète d'importune, Jérôme, fort de la connaissance des saints Evangiles, allègue les instances de la Chananéenne, la persévérance de ce visiteur nocturne dont les prières, j'allais dire indiscrètes, finissent par être exaucées. Il invoque ces exemples pour excuser la constance qu'il montre à solliciter de Rome une réponse qui doit bannir ses craintes et dissiper ses incertitudes. Il fait allusion à l'arrivée de Sapor, à l'intervention du commissaire impérial, quand il dit[1] : « Enhardie par un puissant « secours, la rage des Ariens frémit. » Puis il ajoute : « L'Eglise est divisée en trois factions, chacune essaye « de m'entraîner, et je vois se tourner contre moi l'auto- « rité même des moines qui partagent ma solitude. » — C'est pourquoi, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, il supplie le Saint-Père de lui répondre avec quel évêque il doit entrer en communion, lui qui n'a et ne veut jamais avoir que la même devise[2] : « Si quelqu'un « adhère à la chaire de Pierre, je me range de son « parti. »

Ces discordes avaient fini par aigrir le caractère de Jérôme, et le rendre injuste envers Mélèce et ses partisans. Ils ne méritaient nullement d'être confondus avec les Ariens, car, dans leur enseignement, on ne pouvait rien noter qui ne fût entièrement conforme à l'orthodoxie. Il ne faut pas trop en vouloir à notre Saint pour cette petite irritation, elle est certes bien excusable.

[1] Ep. XVI, ad Damasum, t. IV, p. 22.
[2] *Idem.*

Depuis deux ans, ces discussions ne lui laissaient aucun repos, elles venaient le troubler jusque dans les profondeurs les plus reculées de sa retraite, et il voyait avec une amère douleur ses compagnons du désert prendre eux-mêmes parti contre lui. C'était une occasion favorable pour Jérôme d'écouter les aspirations de son cœur; il commençait à soupirer après une vie moins solitaire, moins dépouillée des charmes que l'amitié fidèle sait répandre sur les plus tristes jours. Avant de céder à cette tentation, il écrivit à un certain Marc, prêtre de Théléda, au pays de Chalcis, où Théodoret place le monastère de saint Eusèbe[1]. Marc avait aussi embrassé la vie monastique. Il comptait parmi les amis de Jérôme, qu'il n'avait pas abandonné, au milieu de la défection dont le saint docteur se plaignait tout à l'heure au pape Damase. Marc avait demandé une lettre; Jérôme ne savait point rejeter ces sortes de prières, chez lui les doigts étaient aussi agiles que l'esprit, la plume aussi prompte que le cœur. Il écrivit donc[2], et empruntant à Virgile, son poëte favori, quelques vers :

Quod genus hoc hominum? Quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ;
Bella cient primâque vetunt consistere terrâ[3]....

Il s'en sert pour peindre l'état déplorable où languissait alors l'Eglise d'Antioche; il raconte ensuite à son ami tout ce qu'il avait à souffrir des partisans de Mélèce qui, prenant leur revanche, ne l'épargnaient pas, et le traitaient à leur tour d'hérétique, lui qui partageait les croyances de tout l'Occident, de l'Egypte, de Damase et

[1] Théodoret, *Religiosa historia*, IV. Eusebius, p. 795, t. III.
[2] Ep. XV, ad Marcum, t. IV, p. 21.
[3] *Eneid.*, liv. I. v. 539.

de Pierre d'Alexandrie, l'un des plus illustres confesseurs naguère exilés à Chalcis.

Cette lettre est, à nos yeux, d'un prix inestimable, parce que saint Jérôme y confesse lui-même, avec une modestie dépouillée d'artifice et d'affectation, l'autorité que son savoir et sa vertu lui avaient déjà donnée dans l'Eglise catholique[1]. « J'ai honte de le dire, du fond de « ma cellule je condamne l'univers. Revêtu d'un sac et « couvert de cendre, je juge les évêques. Que fait donc « une âme royale sous les haillons de la pénitence? Les « chaînes, les habits déchirés, les cheveux et la barbe en « désordre ne sont pas les marques de la puissance, mais « bien les signes de la douleur. Qu'on me laisse dans « mon silence, je le demande en grâce. Pourquoi dé- « chirer quelqu'un qui ne mérite pas qu'on lui porte « envie? Je suis hérétique. — Que vous importe? Cal- « mez-vous, on l'a déjà dit. Vous craignez sans doute « que parfaitement exercé dans la langue syriaque « et connaissant de plus les secrets de l'éloquence « grecque, je n'aille parcourir les Eglises, séduire les « peuples, produire un schisme. Je n'ai jamais rien « enlevé à personne, je ne veux rien qu'à la sueur de « mon front. » Ces accents respirent une noble indépendance et une généreuse fierté : c'est bien le lion du désert atteint d'un trait mal assuré, il secoue sa crinière, pousse un sourd rugissement et court chercher un refuge dans les solitudes les plus profondes, emportant à son flanc la flèche qui l'a déchiré.

Jérôme donne ensuite un libre cours aux plaintes que lui suggère le triste spectacle de ces discussions religieuses : elles ont jeté l'émoi et la confusion jusque dans

[1] Ep. XV, ad Marcum, t. IV, p. 21.

sa tranquille retraite, le calme du désert en a été troublé. L'orage a emporté une partie de lui-même, ses chers amis ; leur abandon le laisse seul et découragé au milieu des ennuis qu'on ne cesse de lui susciter. Sans son état de faiblesse et les rigueurs de l'hiver, la tempête l'eût arraché à sa chère solitude, pour le jeter de nouveau dans le tourbillon des affaires, ou mieux, pour le livrer encore aux irrésistibles entraînements de son humeur voyageuse.

L'amitié est, il faut l'avouer, une ravissante causeuse ; pour disposer aux confidences, elle a la force d'un vin généreux, ses aimables indiscrétions nous ont plus d'une fois valu de précieuses découvertes dans la vie des grands hommes. En ouvrant son âme à ces doux épanchements, Jérôme nous a livré la raison de son influence, le secret de son autorité dans l'Église. Elle reposait d'abord sur la connaissance de la langue hébraïque, connaissance dont il sentit si bien lui-même l'utilité, l'importance, je dirai même, la nécessité, que pour la posséder dans toute sa plénitude, il n'hésita pas à se mettre à l'école des plus illustres rabbins, à entreprendre l'étude aride et difficile des principaux idiomes dérivés de l'hébreu, comme le syriaque, le chaldaïque. L'intelligence des langues orientales faisait de Jérôme le gardien de l'Ancien Testament, le conservateur des livres saints, le notaire des archives du christianisme. On comprend aisément les services immenses qu'il pouvait rendre à la cause catholique, si l'on veut se reporter un instant à cette époque de troubles et d'hérésies, lorsque les novateurs, à quelque secte qu'ils appartinssent, travaillaient de concert à mutiler les livres saints, à dénaturer le sens des divines Ecritures, à glisser dans l'Ancien et le Nouveau Testament de frauduleuses interpolations, pour

trouver des arguments à l'appui de leurs erreurs, des armes contre les vrais défenseurs de l'Église. Sentinelle vigilante, Jérôme se tenait toujours aux avant-postes, signalant le danger, prêt à déjouer les ruses de l'ennemi, à démasquer sa fourberie, à restituer le texte sacré dans son intégrité première. Au milieu de leurs piquantes fictions, les Grecs avaient imaginé un dragon dont les yeux ne se fermaient point, et ils l'avaient placé dans le jardin des Hespérides pour en faire l'infatigable gardien des fameuses pommes d'or : tel était Jérôme veillant sur la trésor des saintes lettres. Quiconque eût tenté de porter une main sacrilége sur ce précieux dépôt, n'aurait pas manqué de donner immédiatement l'éveil à l'impétueux Dalmate; c'était un rude adversaire, et malheur à qui tombait sous ses coups, car l'imprudent devenait bientôt un exemple de sinistre augure pour ceux que ne devait point déconcerter le mauvais succès de sa téméraire entreprise. L'orthodoxie du saint docteur était bien connue, il ne serait venu à l'esprit de personne de croire qu'il pût patroner une version favorable à l'erreur. Des études longues et sérieuses, une application soutenue, de savantes leçons le rendirent si parfaitement maître des langues orientales, que nul ne se fût permis de soupçonner une erreur dans ses travaux d'exégèse. Il connaissait de plus les principaux ouvrages de la littérature orientale; les uns avaient été composés par des catholiques, les autres étaient dus à la plume des hérétiques, et parmi ceux-ci, quelques-uns comme Bardesane, avaient fait grand bruit dans le monde et leurs écrits étaient encore lus et admirés par la postérité. Il semblait donc nécessaire d'avoir un homme exercé dans ces langues, pour noter les livres suspects, pour signaler les auteurs dangereux, pour déchirer le asque dont ils

auraient voulu quelquefois se couvrir, enfin pour prémunir les fidèles, grâce à un salutaire antidote, contre le poison préparé par des mains habiles.

Jérôme avait un autre titre à l'estime et aux respects des chrétiens. Les Pères de l'Église latine n'étaient guère familiarisés au langage que parlaient Homère, Sophocle et Démosthène; cependant le second livre des Machabées était écrit en grec : le texte hébreu du premier livre que saint Jérôme avait vu et consulté[1] n'existait plus, de sorte que l'on s'accordait à regarder la copie grecque comme la version originale ; la plupart des livres du Nouveau Testament avaient été composés en grec. D'un autre côté, l'Église avait condamné parmi les Grecs un grand nombre d'hérétiques, entre autres Arius, Apollinaire, dont nous avons parlé et que saint Jérôme connut particulièrement ; mais leurs ouvrages étaient restés et d'autres écrits paraissaient tous les jours, soit pour défendre les vieilles hérésies, soit pour en établir de nouvelles. Si la foi avait été violemment attaquée en grec, d'illustres confesseurs la défendaient dans cette même langue ; Athanase, Épiphanes, Basile, les deux Grégoire et Chrysostome consacraient à la défense de la vérité le merveilleux langage que leurs aïeux avaient si bien fait servir à l'ornement de la fable. Notre saint employa ses loisirs, son travail, son génie à pénétrer les secrets de ce langage qui, par sa clarté, présentait l'expression nette et précise de la pensée des orthodoxes, mais dont l'abondance servait en même temps à souhait les artifices et les déguisements des novateurs. Jérôme devenait dès lors en Occident le gardien de la version des Septante, le dépositaire des livres du Nouveau Testament; de plus, il lui était facile de

[1] *Prefat. de omnibus libris Vet. Test*, t. I, p. 322.

combattre et de réfuter les ouvrages écrits dans la langue d'Athènes à l'appui de l'erreur ou de l'hérésie, tandis que maître de la pensée des Pères grecs, il pouvait la transmettre à l'Occident dans la langue que l'on parlait à Rome, et se faire de la sorte auprès de l'Église latine, l'organe, l'interprète des traditions de l'Église d'Orient. Aussi, quand un écrivain livrait aux fidèles la traduction inexacte ou inopportune d'un ouvrage grec, comme il arriva à Rufin, Jérôme s'armait immédiatement de verges « pour fustiger le maladroit qui donnait une preuve si manifeste de son ignorance ou de sa présomption[1]. »

Les langues orientales suffisaient pour mériter à Jérôme les respects des chrétiens dans toutes les Eglises d'Orient ; la connaissance du grec lui assurait une incontestable autorité en Occident, dès lors on comprend sans peine l'acharnement que chacun déployait à Antioche pour attirer dans son parti un si redouble athlète. Afin de tenir ferme contre ces poursuites qui tournaient à la persécution, Jérôme rédigea lui-même sa profession de foi conforme à ce qu'il savait être la croyance de l'Église romaine, et il la remit entre les mains de saint Cyrille[2]. Était-ce l'évêque de Jérusalem alors exilé en Syrie ? Nous n'avons pas trouvé de raisons assez solides pour appuyer cette hypothèse, toutes, elles nous semblent s'évanouir devant les dispositions où se trouvait alors saint Jérôme : le nom de Cyrille sonnait mal à son oreille[3], et avec le caractère que nous lui connaissons, il n'eût certes pas

Nous nous hâtons de dire que ces paroles nous semblent bien sévères Jérôme jugeait mieux Rufin aux jours où il lui accordait une si large place dans son amitié.

[2] Ep. XV, ad Marcum, t. IV, p. 22.

[3] *Chronicon*, anno 352.

confié l'expression de sa foi à un homme qui ne lui inspirait que des défiances [1].

Enfin, fatigué de ces continuelles agressions, Jérôme se décida à quitter son désert de Chalcis [2]. « Tout ce « qu'ils désirent, disait-il en parlant de ceux qui es- « sayaient ainsi mille moyens de le gagner, c'est que je « m'en aille d'ici. Eh bien ! je leur cède la place. » Il avait seulement demandé qu'on le laissât jusqu'au printemps goûter encore pendant quelques mois le bonheur d'être seul dans l'asile qu'il s'était choisi. Malgré tout, il ne s'éloigna pas sans peine de sa solitude bien-aimée, et vingt ans après, ouvrant son cœur à son cher Pammachus, il écrivait [3] : « Plût à Dieu que la retraite où je « m'étais enfermé jadis m'eût toujours retenu ! » Sans doute, il y avait passé des moments heureux, le calme est si doux après la tempête ! Quand on a senti sa barque se briser sur les écueils, quand on a vu la mort accourir menaçante au sommet de chaque vague, sur le roc le plus inhospitalier, la vie a tant d'attraits que, dût-on la prolonger loin des autres hommes, pénétré de reconnaissance, on dirait encore avec le poëte :

. . . . Deus nobis hæc otia fecit.

Après les jouissances coupables et les heures de folle ivresse, Jérôme s'était reposé dans les joies intellectuelles, dans le silence de ses passions domptées par les saintes rigueurs de la pénitence. Pourtant, il n'avait pu trouver le calme parfait, et le ciel de Chalcis n'avait pas toujours été sans nuages. Epuisé par la mortification,

[1] Le texte de la Chronique n'est point fait pour dissiper les nuages, car saint Jérôme compte quatre Cyrille, Cyrille Eutychius, Cyrille Hilaire, Cyrille Irénée; le dernier, qu'il appelle du seul nom de Cyrille, est loin d'être présenté sous des couleurs favorables.

[2] Ep. XV, ad Marcum, t. IV, p. 22.

[3] Ep. LV, ad Pammach. *Id.*, p. 587.

exténué par l'étude et les veilles, son corps languissait tristement, cédant tour à tour à l'excès de la fatigue et aux atteintes de la maladie ; il ressemblait à ces fleurs du désert qu'un peu d'humidité fait croître et s'épanouir entre les fentes d'un rocher, et qui tombent bientôt desséchées sur leur tige, brûlées par les vents d'été ou par les ardeurs du soleil. Cette frêle enveloppe cachait une grande âme et une puissante volonté ; aussi, malgré ses défaillances perpétuelles, Jérôme trouvait encore ses ailes pour franchir les limites de sa solitude, et s'élancer vers le séjour des grandes villes, où l'attendaient de nouveaux ennemis, de nouvelles tribulations.

IV

Retour de saint Jérôme à Antioche.

En 379, à l'âge de trente-trois ans, Jérôme quitta sa retraite de Chalcis, où le calme ne lui semblait plus possible, pour revenir à Antioche. La maison de son cher Evagre était la sienne, il s'y rendit aussitôt et ne songea pas à chercher ailleurs le vivre et le couvert. L'hospitalité la plus généreuse justifia sa confiance : dans ce nouvel asile, l'ermite de Chalcis, entouré des soins qu'une amitié sincère lui prodiguait avec joie, vit s'enchaîner encore pour lui des jours de paix et de bonheur. La tourmente était apaisée, le ciel avait recouvré sa sérénité, notre saint put reprendre ses études avec plus d'ardeur que jamais, à l'abri de toute poursuite, éloigné de toute discussion. Evagre s'était déjà rangé du parti de Paulin, malgré la promesse qu'il avait faite à saint

Basile de ne s'attacher qu'à Mélèce, dont l'archevêque de Césarée défendit toujours énergiquement la cause [1].

L'exemple de son ami n'entraîna pas Jérôme ; il attendit patiemment la réponse du souverain pontife aux deux lettres qu'il avait écrites. Mais il n'hésita plus à se prononcer dès que Damase lui eut fait connaître qu'il devait rejeter Mélèce, et accepter Paulin comme patriarche d'Antioche.

Quoique notre saint fût tout dévoué à Paulin, que Lucifer avait élevé à l'épiscopat, il ne se croyait pas obligé d'en porter la reconnaissance à l'évêque de Calaris, jusqu'à partager ses erreurs. Le schisme des Lucifériens, dont ce prélat était l'auteur, comptait déjà, quoique né de la veille, un grand nombre d'adeptes en Orient, et menaçait de pénétrer en Occident. Jérôme n'attendait qu'une occasion pour engager le combat avec les nouveaux sectaires. Elle se présenta bientôt : c'était la

[1] Ce fut à son retour de Cappadoce en 373 : cette façon d'agir refroidit tout à coup les rapports intimes qui s'étaient établis entre saint Basile et Évagre. Lorsque la rivalité de Mélèce et de Paulin excita les troubles les plus violents dans Antioche, Évagre écrivit à saint Basile, pour le prier de vouloir bien interposer son autorité, de faire servir sa médiation à concilier les esprits et à rétablir la paix parmi les dissidents. L'archevêque répondit que son âge et l'état de sa santé ne lui permettaient pas de se charger d'une aussi grave affaire, qu'il souhaitait ardemment la paix, mais qu'autant il la désirait, autant il se voyait dans l'impossibilité de la procurer. « Si de mes lèvres, dit-il, « coulaient des flots d'éloquence, si mes discours, mes actions, mon esprit « me permettaient de concevoir l'espérance d'apaiser ces différends, je pour« rais accepter cette tâche difficile. Cependant peut-être ne me conseilleriez» vous pas de prendre pour moi-même ce souci, puisque, par la grâce de « Dieu, il y a là un évêque qui doit avoir soin de son Église. Il ne peut « venir à moi, je ne puis aller vers lui à cause de l'hiver ; de plus, mes « forces sont épuisées par une longue maladie, et pour les plus robustes « même, le passage des montagnes d'Arménie sera bientôt impossible. Je « pourrai facilement lui écrire, quoique d'une lettre je n'aie jamais attendu « rien de sérieux... J'ai appris avec tristesse de mon cher fils le diacre Do« rothée que vous n'étiez pas des leurs (c'est-à-dire du parti de Mélèce), si j'ai « bon souvenir, ce n'est pas là ce dont nous étions convenus. » (S. Basile, Lettre CLVI à Évagre.)

première fois que le jeune athlète entrait en lice. Semblable aux lutteurs antiques que la Grèce voyait renoncer à tous les plaisirs, se retirer à l'écart et se soumettre au régime le plus austère, se fortifier par des exercices violents pour préluder au combat dont la victoire couronnait leurs fronts du laurier triomphal, Jérôme s'était préparé par des études sérieuses à la défense de la vérité; il se présentait dans l'arène avec une connaissance approfondie des saintes Ecritures et de la tradition, qu'il avait eu le temps de méditer dans le désert de Chalcis. Il allait essayer ses forces et ses armes, ouvrir sa carrière de soldat de la foi, marquer glorieusement sa première étape sur la longue route qu'il devait parcourir, en combattant pour la paix de l'Eglise et la défense de ses doctrines.

Pendant que les Lucifériens travaillaient à propager leurs erreurs, il advint qu'un des leurs, nommé Helladius, rencontra un catholique sur une place d'Antioche, et une discussion s'engagea entre eux [1]. Elle se prolongea le premier jour jusqu'au soir, et l'on se sépara après avoir échangé, comme il arrive souvent en pareille occurrence, des injures à défaut de raisons. La question ne put être jugée : on voulut cependant vider le débat, et l'on convint d'un rendez-vous le lendemain matin, sous un portique, où des notaires recueilleraient les preuves alléguées par chaque adversaire pour la défense de sa cause. Jérôme était présent à la conférence, il en publia les détails dans l'intérêt de la vérité : son ouvrage, eu égard au temps où il parut, aux événements qu'il rappelle, jette une grande lumière sur l'histoire de l'Eglise pendant cette période de troubles et de disputes théologiques.

Il nous éclaire tout d'abord sur l'origine de la secte

[1] *Sanctus Hieronymus adv. Luciferianos,* t. IV, pars II, p. 289.

des Lucifériens. Nous avons vu dans quelles circonstances critiques l'évêque de Calaris éleva Paulin à la dignité de patriarche d'Antioche ; saint Eusèbe de Verceil se trouvait alors en Orient, où il expiait dans l'exil la vivacité de sa foi et l'éclat de son nom trop éblouissant aux yeux de l'ombrageux Constance : il désapprouva hautement l'ordination de Paulin. Eusèbe était depuis longtemps témoin des querelles religieuses qui agitaient l'Italie et les Gaules, sa sagesse le fit souvent choisir comme ange de paix entre des Eglises divisées ; avec sa connaissance des hommes et des choses, il n'eut point de peine à prévoir le mal qui allait naître de cette mesure inconsidérée. Lucifer fut profondément blessé du blâme infligé à sa conduite par un des plus illustres évêques de ce temps, il prit occasion de ce qu'il regardait comme une offense personnelle pour rompre avec l'Église entière[1]. Ainsi son nom lui porta malheur; astre détaché du firmament qu'il devait illuminer de ses rayons, il tomba dans les ténèbres de l'hérésie, et la cause de cette triste chute fut encore l'orgueil blessé, ou le désir coupable de se faire, par un schisme, un nom dans la postérité.

Tels étaient les bruits que l'on accréditait pour expliquer la défection de l'évêque de Calaris : saint Jérôme les rapporte[2], mais il n'y croit point, et il proteste même avec énergie contre ce qu'il appelle une indigne calomnie : « Jamais, dit-il, je n'ajouterai foi à rien de sem« blable d'un tel homme. » Chose étrange ! dans tout ce dialogue destiné à battre en brèche l'erreur des Lucifériens, saint Jérôme n'a pas un mot de blâme pour leur chef. Il attaque l'hérésie, renverse les sophismes sur

[1] SULPICE-SÉVÈRE, *Hist. ecclés.*, lib. II, ch. XLV.
[2] *Dial. adv. Lucif.*, t. IV, p. 302. — A. DE BROGLIE, *op. cit.*, pars II, t. II, p. 259.

lesquels on veut l'appuyer, la poursuit sans merci jusque dans ses derniers retranchements, et il n'adresse pas un reproche à celui qui passait pour le propagateur de ces doctrines. « J'arrive, dit-il, à une difficulté sérieuse, et « malgré moi je dois parler du bienheureux Lucifer; je « dois le juger sans tenir compte ni de son mérite, ni de « ma faiblesse. » A ce langage nous ne reconnaissons pas Jérôme, habituellement peu disposé aux ménagements et à l'indulgence au profit des ennemis de la vérité catholique. Ardent à la lutte, impitoyable dans l'attaque, il sacrifie tout à l'intérêt de la bonne cause, et n'épargne pas toujours assez ses amis en combattant ses adversaires. Aux yeux de Jérôme, Lucifer ne passa jamais pour un hérétique[1]. « C'est un bon pasteur, disait-il; « seulement à l'heure du danger, au moment où la rage « des loups se fit menaçante, il choisit dans son trou- « peau et abandonna le reste... Mon sentiment, et à cette « heure je l'exprime nettement, est que tout en différant « sur le sens des mots, il demeure parfaitement d'accord « sur les choses. »

Affectant les dehors d'une vertu plus haute, se parant des couleurs d'une morale plus austère, d'une discipline plus rigide, Lucifer ne voulut pas accepter les décisions du concile d'Alexandrie où il avait cependant envoyé deux diacres[2]; il refusa de reconnaître pour évêques ceux qui à Rimini auraient communiqué avec les Ariens, et il soutint qu'il fallait rebaptiser tous ceux qui avaient reçu le baptême des mains des hérétiques. C'était là, au dire de saint Jérôme, une règle à laquelle l'évêque de Calaris apportait bien des exceptions.

[1] *Dial. adv. Lucif.*, t. IV, p. 302. — Cf. Ruf., *Hist ecclés.*, I, 27. — Socr., III, 6. — Théod., III, 2.

[2] Sulpice Sévère, *loc. cit.* — S. Athan., *ad Antioch.*, p. 574 et suiv.

Toute l'hérésie lucifériene se résume en deux points : aussi sont-ils le fondement de la discussion rapportée par notre saint docteur. Helladius s'efforce de les établir, tandis que le catholique, défenseur de l'orthodoxie, les attaque en invoquant tour à tour l'Écriture, la raison et la tradition. Or, ces nouvelles doctrines étaient opposées au sentiment commun des Pères, et elles avaient été formellement condamnées au concile d'Alexandrie. De plus, était-il juste de punir si rigoureusement des évêques, attachés d'esprit et de cœur à la vérité catholique, qui avaient seulement eu le malheur de se laisser surprendre à Rimini par l'insigne fourberie des Ariens? L'intérêt historique du dialogue va croissant, lorsque Jérôme nous révèle les insidieuses paroles des hérétiques à cette assemblée de Rimini : cette page est écrite avec une vivacité de couleurs, une énergie d'expressions, une finesse de traits qui rappellent les pinceaux des grands historiens. Les détails sont d'autant plus curieux que Jérôme déclare les avoir lui-même puisés dans les actes, aujourd'hui perdus, de ce conciliabule.

Sous l'empereur Constance et sous le consulat d'Eusébius et d'Hypatius[1], au moment où l'hérésie, déguisant sa défection sous les apparences de l'orthodoxie et sous les semblants de l'unité, mettait les fidèles en grand embarras de savoir où était la vérité, il parut en Occident une profession de foi destinée à faire connaître les vrais croyants et à assurer la tranquillité des esprits. C'était un chef-d'œuvre d'hypocrisie, où les mots, étudiés avec une subtilité infernale, se pouvaient prêter à une interprétation criminelle, bien que l'oreille la plus pieuse n'y eût distingué aucune ex-

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 299.

pression sonnant l'hérésie. On avait seulement laissé de côté le mot essence, οὐσία, sous prétexte qu'il n'était pas dans la sainte Écriture, et que sa nouveauté devenait pour plusieurs un sujet de scandale. Le sens paraissait, d'ailleurs, si clair, si net, si sûr : les évêques ne tinrent pas à un mot. Cependant le bruit ne tarda pas à se répandre dans le peuple que cette profession de foi pouvait bien ne pas être exempte d'artifice. Aussitôt, Valens, évêque de Mursa, qui en était l'auteur, s'empressa, devant le préfet du prétoire Taurus, chargé par l'empereur d'assister au synode, de déclarer qu'il détestait les Ariens et qu'il avait leurs blasphèmes en horreur. Cette protestation faite en secret ne changea rien à l'opinion publique. C'est pourquoi les évêques et le peuple s'étant rassemblés dans l'église de Rimini, Muzonius, évêque de la Bysacène, choisi pour son grand âge comme président du synode, prit la parole en ces termes[1] : « Certaines propositions accréditées auprès des fidèles sont « arrivées à notre connaissance, nous avons ordonné à « l'un de nous d'en donner lecture, afin que d'une com« mune voix nous condamnions ce qui est mauvais, ce « que notre cœur ne saurait approuver, ce que nos « oreilles ne pourraient entendre. »

Tous les évêques partagèrent son avis, et sur leur ordre, Claudius, évêque du Picénum, lut les blasphèmes que l'on attribuait à Valens. La lecture était à peine commencée, que celui-ci se leva, nia tout ce qu'on lui imputait et s'écria : « Si quelqu'un ne croit pas que « Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, a été en« gendré du Père avant les siècles, qu'il soit anathème. » Et tous répondirent : « Qu'il soit anathème. — Si quel-

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 300.

« qu'un nie que le Fils de Dieu est semblable au Père,
« au sens des divines Écritures, qu'il soit anathème. »
Et tous répondirent : « Qu'il soit anathème. — Si quel-
« qu'un dit que le Fils de Dieu n'est pa séternel comme
« son Père, qu'il soit anathème. » Et tous répondirent :
« Qu'il soit anathème. — Si quelqu'un dit que le Fils de
« Dieu est une créature comme les autres créatures,
« qu'il soit anathème. » Et tous répondirent : « Qu'il
« soit anathème. — Si quelqu'un dit que le Fils n'a au-
« cun principe et qu'il n'est pas du Père, qu'il soit ana-
« thème. » Et tous répondirent : « Qu'il soit anathème.
« — Si quelqu'un dit qu'il y a eu un temps où le Fils
« n'était pas, qu'il soit anathème. » Et tous répondirent :
« Qu'il soit anathème. » A ce moment, les applaudisse-
ments des évêques et les cris de joie du peuple assemblé,
couvrirent la voix de Valens. « Si l'on regardait cela,
« dit saint Jérôme[1], comme une fable de ma façon, on
« peut consulter les archives que chaque Église con-
« serve avec grand soin comme son plus précieux tré-
« sor. D'ailleurs, la mémoire du fait est encore toute ré-
« cente, ceux qui assistaient à cette assemblée ne sont
« pas tous morts ; et puis, une preuve incontestable de
« la vérité de ce récit, c'est que les Ariens n'ont jamais
« songé à le démentir. »

Tous célébraient à l'envi les louanges de Valens, et chacun se reprochait avec repentance les soupçons auxquels on regrettait d'avoir si facilement ouvert son esprit. Alors Claudius, dont la lecture avait été interrompue, reprit la parole et dit : « Quelques autres
« propositions ont échappé à notre frère Valens. Si vous

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 300. — « Quod si quis a nobis fictum putat, scrinia publica scrutetur. Plenæ sunt certe Ecclesiarum arcæ, et recens adhuc rei memoria est. »

« le voulez, pour bannir tout scrupule, nous allons les « condamner ensemble. — Si quelqu'un dit que le Fils « de Dieu était vraiment avant tous les siècles, mais non « avant tous les temps, et s'il admet que quelque chose « lui est antérieur, qu'il soit anathème. » Claudius énonça les autres propositions qui paraissaient mal sonnantes, et Valens les condamna toutes sans restriction[1] : « Ceux qui voudraient de plus amples détails, « ajoute saint Jérôme, les trouveraient dans les actes « du concile de Rimini : nous en avons extrait ces « lignes. »

L'assemblée se dispersa, chacun s'en retourna joyeux de ce qui avait été fait : l'empereur et les honnêtes gens voyaient avec bonheur la concorde rétablie, l'Orient et l'Occident rattachés par les liens d'une même communion. Tout semblait assurer la paix et le bon ordre dans l'Eglise ; mais les crimes ne sauraient demeurer longtemps cachés, et la cicatrice mal fermée ne tarde pas à redevenir une plaie béante. Valens, Ursace et les partisans de leur fourberie, ces illustres prêtres du Christ, comme les appelle Jérôme avec une amère ironie, s'empressèrent de soutenir, en levant les mains au ciel, qu'ils n'avaient jamais dit que le Fils de Dieu ne fût pas une créature, seulement ils soutenaient qu'il était différent des autres créatures. Alors, ils firent prononcer la déchéance officielle du mot οὐσία, et l'on condamna solennellement la foi du concile de Nicée. Un long cri de douleur retentit dans tout l'univers, et le monde s'étonna

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 300. — Quæ si quis plenius discere cupit, in Riminensis synodi actis reperiet, undè et nos ista libavimus.

[2] Consulter dans le magnifique ouvrage, *l'Église et l'Empire romain*, le chapitre IV, consacré par M. de Broglie au concile de Nicée, où, pour la première fois, la discussion s'engagea sur ces questions délicates.

de se trouver Arien[1]. C'est pourquoi les uns demeurèrent dans la même communion, les autres écrivirent aux confesseurs exilés d'Egypte en Syrie, parce qu'ils les savaient dévoués à la cause de saint Athanase. Ceux-ci désespérés regrettaient les avantages d'une alliance si tôt brisée, ceux-là (ce que c'est que la faiblesse humaine! dit tristement Jérôme), ceux-là, en petit nombre, il est vrai, prirent de propos délibéré la défense de l'erreur. La barque des Apôtres courait un danger imminent, les vents soufflaient avec violence, les flots battaient avec furie les flancs du vaisseau sacré, la dernière lueur d'espérance s'était évanouie : soudain le Seigneur se réveille, il commande à l'orage, la bête meurt[2] et la tranquillité renaît. « Je parlerai plus clairement, poursuit notre historien : tous les évêques jadis arrachés de leurs siéges furent ramenés dans leurs Églises par la bienveillance du nouvel empereur. Alors l'Egypte reçut son triomphateur Athanase[3] : alors l'Église des Gaules acclama saint Hilaire revenant du combat[4] : alors, au retour d'Eusèbe, l'Italie dépouilla ses sombres vêtements de deuil. » On voyait accourir les évêques qui s'étaient laissé tromper à Rimini, ils prenaient à témoin le corps du Sauveur et ce qu'il y a de plus sacré dans l'Église, que leur foi n'avait pas reçu la plus légère atteinte. « Nous avons cru, disaient-ils, que le sens allait aux « paroles; comment soupçonner que dans l'Église de « Dieu, où doivent régner la sincérité, la simplicité,

[1] « Tunc Nicænæ fidei damnatio conclamata est. Ingemuit totus orbis, et Arianum se esse miratus est. »

[2] *Id.*, p. 301. — « Dominus excitatur, imperat tempestati, bestia moritur, tranquillitas redit. »

[3] *Id.* — « Tunc triumphatorem suum Athanasium Ægyptus excepit. »

[4] *Id.* — « Tunc Hilarium de prælio revertentem Galliarum Ecclesia complexa est. »

« autre chose fût dans le cœur, autre chose sur les lè-
« vres? Nous avons eu trop bonne opinion des mé-
« chants, nous avons été trompés. Nous ne pouvions
« penser que les prêtres de Jésus-Christ combattaient
« contre lui. » Pour abréger, dit notre saint, je passe sous silence mille autres excuses qu'ils alléguaient en pleurant, tout prêts à condamner cette malheureuse profession de foi, et avec elle les blasphèmes de l'hérésie arienne. En présence de cette bonne foi, en face de ce repentir, Jérôme prend à partie les lucifériens eux-mêmes, et les pressant avec l'impétuosité qui le distingue, il réduit à néant les orgueilleuses prétentions de l'hérésie naissante[1]. « Ici, dit-il, je le demande à ces chrétiens si zélés, que fallait-il faire à ces confesseurs? Les déposer? En ordonner d'autres? On l'a essayé. Mais, quels sont ceux qui, forts de leur innocence, auraient néanmoins consenti si facilement à leur déposition, surtout quand les peuples, attachés à leurs anciens pasteurs, en venaient presque à lapider et à tuer ceux qui voulaient leur enlever ces évêques? — Chacun d'eux, dit-on, serait demeuré dans sa communion. — C'est-à-dire que cette sévérité absurde eût bientôt livré le monde au démon. Pourquoi condamner ceux qui n'étaient pas ariens? Pourquoi déchirer l'Église unie dans les liens d'une même foi? Pourquoi par une semblable rigueur exposer des catholiques à passer dans le camp de l'hérésie? Au concile de Nicée assemblé pour condamner l'arianisme, huit évêques ariens[2] abjurèrent, et ils furent maintenus dans leurs fonctions : il n'y a

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 301.

[2] Parmi les évêques entachés d'hérésie qui furent ainsi maintenus sur leurs siéges après la rétractation de leurs erreurs, se trouvaient Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée et Eusèbe de Césarée. — SAINT JÉROME, *Dial. adv. Lucif. Id.*, p. 301. — A. DE BROGLIE, *l'Église et l'Empire romain, loc. cit.*

peut-être pas un évêque gouvernant aujourd'hui l'Église, qui n'ait été consacré par les Pères de ce concile; comment donc seraient-ils allés contre leurs décrets, eux qui pour les défendre et les soutenir n'ont pas craint de se laisser traîner en exil? »

Ces pages sont si belles, la croyance qui les a dictées est si profonde, le sentiment qui les anime est si vif, que l'émotion a gagné notre âme; nous nous sommes oublié à les admirer et à les répéter; nous n'avons pas eu le courage de les dénaturer, en les résumant dans quelques lignes sèches et froides comme un sommaire.

Historien, nous suivons encore avec intérêt le rapide exposé que ce dialogue nous offre des démêlés survenus entre saint Étienne et saint Cyprien[1]. Celui-ci avait voulu, longtemps avant les lucifériens, rejeter le baptême des hérétiques; il mit tout en œuvre pour faire accepter son opinion : il écrivit à Rome et convoqua en concile les évêques de la province d'Afrique. Ses efforts furent inutiles. Les évêques qui avaient partagé son sentiment et décidé qu'il fallait rebaptiser les hérétiques, ne tardèrent pas à revenir à l'ancien usage, et, d'un commun accord, ils portèrent un nouveau décret[2] pour conserver la tradition et condamner les innovations de saint Cyprien. « Car, dit saint Jérôme, ce que nous « faisons, nos pères l'ont fait avant nous, et ils le te- « naient eux-mêmes de leurs ancêtres. » Il y avait à peine cent ans depuis que l'Église était sortie triomphante des catacombes où les empereurs avaient en vain tenté de l'ensevelir, et nous apprenons que la

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 303.

[2] Saint Jérôme est le seul écrivain de l'antiquité chrétienne qui nous parle de ce décret porté pour revenir aux ancienes traditions touchant le baptême nous n'en avons trouvé ailleurs aucune trace, aucun souvenir.

tradition était déjà la grande loi du catholicisme, l'inébranlable fondement de ses croyances et de sa doctrine. « Quand même l'autorité des saints Livres ferait défaut, « le consentement de l'univers entier aurait force de « précepte. Il y a, en effet, beaucoup de choses que l'on « observe par tradition, et qui ont acquis l'autorité de « lois écrites[1]. »

Pour constater les variations des Églises réformées, Bossuet n'invoquait pas avec plus de force et de confiance le témoignage de la tradition, car elle offre, en tous lieux et en tous temps, aux défenseurs de la vérité catholique, des arguments dont l'immuable puissance confond les sophismes de l'erreur, de la même manière que les premiers rayons du soleil dissipent et font évanouir les ombres de la nuit. Pascal disait[2] : « Toute la « suite des hommes, pendant le cours des siècles, doit « être considérée comme un même homme qui subsiste « toujours et qui apprend continuellement. » Cette belle pensée n'a-t-elle pas reçu son parfait accomplissement, et ne nous apparaît-elle pas comme la magnifique expression de la tradition catholique qui retentit d'âge en âge, sublime harmonie produite par l'accord d'un nombre infini de voix que le temps ne peut fatiguer, que la mort ne saurait éteindre? Elles se succèdent à travers les temps, à travers les espaces, survivant au silence du tombeau, pour enseigner les peuples, pour relier dans une admirable unité les races futures et les générations passées. Des voix discordantes s'élèvent bien par intervalles au milieu de ce merveilleux concert; saint Jérôme a pris soin de nous en signaler quelques-unes. Il nous fait connaître les premiers hérétiques qui ont affligé

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 294.
[2] *Pensées de Pascal*, éd. Havet, in-8, p. 436.

l'Église par une honteuse défection : c'est une énumération rapide, on dirait une évocation. Comme Homère faisait jadis sortir du fond de l'Érèbe les ombres gémissantes des héros qu'Ulysse voulait interroger, de même saint Jérôme ressuscite un moment les tristes noms de ceux qui levèrent les premiers le drapeau du mensonge contre l'étendard de la vérité. Leur exemple est une leçon pour nous apprendre que la voie qui s'écarte des sentiers battus de la tradition est peuplée de fantômes et conduit aux précipices.

Le Golgotha était encore humide du sang de Jésus-Christ, et des Juifs soutenaient aux apôtres que leur maître n'avait eu qu'un corps fantastique[1]. Les Galates retombèrent dans l'observance de la loi mosaïque, les Corinthiens rejetèrent la résurrection des corps, mais saint Paul enfanta de nouveau les premiers à la vie de la grâce, et il disposa l'intelligence des habitants de Corinthe à recevoir ce dogme, dont les conséquences répugnaient à leur vie molle et efféminée. Au même moment, Simon le Magicien et son disciple Ménandre se donnaient comme les vertus de Dieu; Basilide imaginait son souverain dieu Abraxas avec ses trois cent soixante éons; Nicolas, l'un des sept diacres, passait les jours et les nuits en festins, instituant des orgies dont l'infâme tableau rappelle les débauches du paganisme.

Avant la venue de Jésus-Christ, les hérétiques du judaïsme avaient appris à corrompre la loi de la tradition : Dosithée, chef des Samaritains, rejeta les prophètes; fils du même père, les Sadducéens nièrent la résurrection des corps; les Pharisiens, séparés des Juifs par quelques vaines observances, empruntèrent

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 304.

leur nom à leur schisme même; les Hérodiens regardaient le roi Hérode comme le Messie[1]. « J'arrive, dit saint Jérôme, aux hérétiques qui ont mutilé l'Évangile, Saturnin, les Cénéens, les Sithoïtes, Carpocrate, Cérinthe et son successeur Ebion, tous ces fléaux qui désolèrent l'Eglise du vivant même de saint Jean [2]. Et cependant, poursuit Jérôme, battant en brèche le second chef de l'hérésie lucifèrienne, pas un de leurs disciples, abjurant ses erreurs, ne fut rebaptisé. » En vain, saint Cyprien voulut-il faire prévaloir le sentiment contraire, en vain le diacre Hilaire renouvela-t-il la même tentative auprès du tombeau des apôtres, la tradition condamnait leurs efforts. Saint Cyprien changea d'avis : Hilaire n'a gardé dans le souvenir de la postérité que le nom de nouveau Deucalion, parce qu'il prétendait régénérer les fidèles, repeupler l'Église et livrer à sa manière une nouvelle édition du christianisme [3]. Ces hérétiques et tous ceux qui les ont suivis étaient des novateurs, ennemis des croyances reçues, de la foi déjà déclarée; il suffit de prendre en main le flambeau de ls tradition pour les mettre en déroute éperdus, aveuglés par ses éblouissantes clartés, comme ces ombres infernales qui se dressaient en foule autour du fils d'Anchise et que la vue seule du rameau d'or précipitait épouvantées au fond de leur ténébreux empire.

Tels sont les documents que ce dialogue fournit à l'histoire : si nous avions à l'étudier comme théologien, il pourrait donner lieu à quelques observations d'une haute importance. Saint Jérôme y touche aux plus graves questions ; nous avons vu comment en différents endroits

[1] TERTULLIEN, *de Præscript.*, cap. XLV.
[2] *Id.*, cap. XXXIII.
[3] *Dial. adv. Lucif.*, p. 305. — « Hilarius Deucalion orbis. »

il parle de la tradition, ailleurs il établit la nécessité de la primauté du Pape [1] : « Le salut de l'Eglise dépend de la « dignité d'un pontife souverain : si tous ne s'accordent « pas à lui reconnaître un pouvoir extraordinaire, illimité, « il y aura bientôt autant d'Eglises que de prêtres. »

Ici il expose le dogme de la catholicité de l'Eglise, en condamnant toutes celles qui s'appelaient du nom de quelque novateur [2]. « Il faut, dit-il, demeurer dans cette « Eglise fondée par les Apôtres ; si vous entendez quel- « que part qu'une assemblée censée appartenir à Jésus- « Christ ne s'appelle pas de son nom, mais porte celui « d'un autre, comme les Marcionites, les Valentiniens, « sachez que ce n'est point là l'Eglise du Christ, mais « bien la synagogue de l'Antechrist. En effet, par cela « même qu'ils sont venus plus tard, ils montrent claire- « ment qu'ils sont ceux dont l'apôtre prédit ainsi l'avéne- « ment. » Là, Jérôme repousse énergiquement le système d'interprétation privée appliqué à la Bible : « Qu'ils ne « se flattent pas d'appuyer leurs opinions sur les saintes « Ecritures, car le démon a quelquefois parlé dans les « livres sacrés ; il ne suffit pas de les lire, il faut les com- « prendre. Sans cela, si nous suivions la lettre, nous « pourrions prêcher une nouvelle doctrine et soutenir « qu'il ne faut point recevoir dans l'Eglise ceux qui « portent des chaussures, ceux qui possèdent deux tu- « niques [3]. » Ces paroles sont remarquables, elles ren-

[1] *Dial. adv. Lucif.*, p. 295. — « Ecclesiæ salus in summi sacerdotis dignitate pendet : cui si non exsors quædam et ab omnibus eminens detur potestas, tot in Ecclesiâ efficientur schismata quot sacerdotes. »

[2] *Idem*, p. 306.

[3] Les Vaudois, en 1160, ont donné raison à saint Jérôme ; ils interprétaient l'Évangile de la façon la plus extravagante, et sous le nom de Pauvres de Lyon, d'Humiliés, de Sabotés, d'Insabotés, ils faisaient consister une partie de leur pénitence et de leurs mortifications dans l'affectation de porter les vêtements les bizarres, les plus déguenillés.

ferment la condamnation de tous les hérétiques qui, avant et après saint Jérôme, depuis les ébionites jusqu'aux protestants, luthériens, calvinistes ou anglicans, ont voulu substituer le sens privé à l'interprétation de l'Eglise.

Çà et là nous trouvons des détails très-curieux sur la discipline de l'Eglise, ses règlements, ses coutumes, ses usages : ceux-ci sont tombés en désuétude, ceux-là ont encore de nos jours force de loi. Par exemple, il nous apprend que de son temps une règle commune [1], quoique sujette à des exceptions, réservait aux évêques le droit d'administrer la confirmation. La raison qu'il en donne, c'est qu'après l'Ascension le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, dont les évêques sont les successeurs immédiats. « Cela s'est fait, dit Jérôme, dans plusieurs « endroits, nous le savons, pour rehausser l'éclat du sa- « cerdoce, plutôt que par nécessité. Autrement, si le « Saint-Esprit ne descendait qu'à la prière de l'évêque, « il faudrait plaindre ceux qui sont baptisés dans les « villages par les prêtres ou par les diacres, et qui meu- « rent avant la visite épiscopale [2]. » Les prêtres et les diacres conféraient le baptême, mais il leur fallait auparavant la permission de l'évêque, et ils devaient se servir du saint-chrême dans l'administration du sacrement [3]. Alors, comme aujourd'hui, en cas de nécessité, les laïques pouvaient baptiser.

Jérôme reconnaît ainsi que par le baptême, dont ils sont les ministres ordinaires, les prêtres communiquent

[1] La doctrine de l'Église n'a pas changé : elle enseigne encore que l'évêque est le ministre ordinaire de la confirmation, mais que le souverain pontife peut en certaines circonstances déléguer à un simple prêtre le pouvoir de confirmer.

[2] *Dial. adv. Lucif.*, p. 295.

[3] Maintenant, tout prêtre, dès qu'il est approuvé, est ministre ordinaire du baptême. Les diacres ne peuvent l'administrer que dans un cas extraordinaire, par une permission spéciale de l'évêque.

le Saint-Esprit aux fidèles, d'une manière toutefois moins parfaite que l'évêque dans la confirmation; de plus, il leur attribue le pouvoir radical d'administrer ce sacrement; car si ce droit a été réservé aux évêques, c'est *ad honorem potius sacerdotii quam ad legem necessitatis.* Dès lors, notre saint a pu dire ailleurs[1] : *Quid facit, excepta ordinatione, episcopus, quod presbyter non faciat?* et présenter l'ordination comme le signe distinctif de l'évêque et du prêtre. En effet, aux premiers siècles de l'Eglise, *episcopus* et *presbyter* pouvaient avoir souvent une même signification et s'employer indifféremment l'un pour l'autre. Ces deux expressions désignaient le sacerdoce, non par ses propriétés essentielles, mais par des accidents; celui qui joignait à la plénitude du sacerdoce la surveillance ordinaire et plus complète d'une Eglise, reçut le titre modeste d'*episcopus;* ceux qui occupaient les rangs inférieurs s'appelaient du nom de *presbyter,* à cause de leur âge, de leur gravité. Mais une chose distingua toujours le sacerdoce en sa plénitude du sacerdoce inférieur, celui qui porte le titre d'*episcopus* de celui qui se nomme *presbyter,* c'est la fécondité pour la communication des pouvoirs qu'il tient entre ses mains, et cet acte merveilleux s'accomplit, comme le dit notre saint docteur, par l'évêque seul dans l'ordination.

Certaines coutumes rapportées dans le dialogue sont maintenant négligées[2] : ainsi l'on plongeait trois fois la tête du cathécumène dans le baptistère, on faisait goûter au néophyte un mélange de lait et de miel en signe de candeur enfantine. Au temps de la Pentecôte et le dimanche, on ne priait point à genoux et l'on s'abstenait de jeûner; ce privilége existe encore de nos jours pour

[1] Ep. CI, ad Evangelum, t. IV, pars II, p. 803.
[2] *Dial adv. Lucif.*, p. 294.

tous les dimanches du carême. « Beaucoup d'autres « choses, qui ne sont pas écrites, se sont pourtant éta- « blies par une raisonnable observance, » dit saint Jérôme : sages paroles, dont l'intelligence semble avoir échappé à ceux qui condamnent brusquement toutes les pratiques d'un pays, sans avoir auparavant mûrement examiné les motifs qui les avaient fait introduire.

Après l'histoire et la théologie, la critique littéraire ne saurait demeurer indifférente à l'étude de la première composition sérieuse de saint Jérôme. Il a conservé à la discussion la forme du dialogue, imitateur en cela des anciens, qui aimaient fort cette manière de dire. Cicéron a constaté ce goût et nous en a donné la raison au commencement de son *Lœlius*[1] : « *Genus hoc sermonum posi-* « *tum in hominum veterum auctoritate, et eorum illustrium,* « *plus, nescio quo pacto, videtur habere gravitatis.* » Nous n'avons pas seulement le témoignage de l'Orateur romain ; Platon n'a-t-il pas écrit de cette façon ces pages immortelles où il fait revivre son vieux maître ? Par une métempsychose dont les grands hommes de la littérature ont seuls le secret, l'âme de Socrate a passé dans ces feuilles légères ; il est là, il vit, il nous apparaît entouré de ses amis, en présence de ses ennemis, confondant ceux-ci, éclairant ceux-là ; l'ironie est toujours son arme favorite, elle n'a rien perdu de sa pointe, ni de son tranchant ; à ces traits, il est facile de reconnaître l'accoucheur d'esprits, surnom qu'il s'était donné en faisant allusion au métier que sa mère exerçait dans Athènes. Les Dialogues de Platon sont des chefs-d'œuvre, la Grèce eut encore ici l'honneur de l'invention et le mérite de la perfection. Cicéron était trop jaloux de la grandeur romaine pour n'avoir pas tenté de faire partager à sa patrie,

[1] LÆLIUS, in *De amicitia*, ch. I, 5.

la gloire qu'Athènes devait aux écrits de son philosophe ; il composa le *Brutus*, les *Tusculanes, Lælius, Caton*, pour livrer au public, ami de cette forme dialoguée, le résumé de ses doctrines philosophiques, l'ensemble de ses préceptes oratoires. Il demeura loin derrière Platon : toutefois nous pouvons à sa louange dire avec son admirateur Quintilien : *Secundus, propior tamen primo quam tertio*[1].

Saint Jérôme est resté bien en deçà de Platon, et il n'a pas égalé Cicéron. Chez lui la mise en scène est froide, glacée : on n'entend plus le doux murmure de l'Ilissus ou le chant harmonieux des cigales de l'Attique, nous sommes loin du platane à l'ombre duquel Cicéron faisait asseoir ses personnages : Jérôme nous conduit sous un portique retiré où deux interlocuteurs se sont rendus pour discuter de propos délibéré ; c'est là le but de leur rencontre. Il est grand matin, et j'aperçois le profil ennuyé des secrétaires chargés de sténographier les débats. La lutte s'engage entre Helladius et le catholique, mais ce n'est plus ce dialogue vif, serré, mordant de ces Grecs qui dissertent avec Socrate sur les grands principes de la vérité, de la beauté, de la justice : ce n'est pas non plus la manière grave, abondante, majestueuse de ces illustres Romains que les malheurs de la république ont attristés, et qui, l'âme troublée par le spectacle de Rome asservie, font trêve à leurs ennuis par de longs entretiens sur la littérature et la philosophie.

Platon a su conserver la finesse, le charme, le laisser-aller d'une véritable causerie ; Cicéron ne se débarrasse point de son personnage, il est toujours orateur ; ses Dialogues ont l'ampleur et la majesté d'un discours à la

[1] QUINTILIEN, *Inst. orat.*, liv. X, ch. I, 86.

tribune; dans saint Jérôme la forme est raide, embarrassée; les personnages ont les allures gênées, ils sont à l'étroit au milieu de ces raisonnements qu'ils semblent serrer avec une contention toute scolastique. Platon est primesautier, dirait Montaigne, Cicéron n'a pas laissé de côté ses longueries d'apprêts; saint Jérôme est hérissé des pointes et des subtilités de l'école. Platon disparaît derrière chacun des acteurs qu'il met en scène; Cicéron ne se retire pas assez au couvert du rideau, et sous le nom même de Caton ou de Lælius, il ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier; saint Jérôme fait parler deux rhéteurs qui ont abdiqué toute personnalité et nous préparent aux A B C des Dialogues sur l'éloquence. Dans Platon, ce sont des Grecs qui causent en assaisonnant leur franc-parler de ce sel attique dont l'urbanité romaine n'a conservé que l'arrière-goût, mais que l'esprit gaulois semble avoir rapporté sur la terre. Le dialogue se précipite, chaque question, chaque réponse est un trait de lumière qui fait étinceler la vérité. Dans Cicéron, ce sont des Romains qui pérorent, le ton est moins léger, la marche est plus compassée, on ne se presse pas tant sous la toge romaine; les interlocuteurs vous conduisent à une démonstration d'un pas sénatorial, aussi majestueusement que s'ils vous précédaient au Capitole : à les entendre, on se surprend à dire avec le poëte de leur grandeur[1] :

Agnosco rerum dominos, gentemque togatam.

Dans saint Jérôme ce sont deux théologiens qui raisonnent, qui argumentent en forme, curieux de faire jaillir la lumière du choc de leurs syllogismes. Le sentier qu'ils suivent n'est guère poétique, hâtons-nous de le

[1] VIRGILE, *Énéide*, chant I, v. 282.

dire, il donne assez peu carrière aux échappées oratoires : pour le semer au moins de quelques fleurs, chacun des adversaires s'ingénie, en prenant la parole, à tourner sa réponse en pointe, ou tout au moins en saillie, mais les traits sont souvent mal aiguisés [1], la recherche se trahit, on sent l'affectation dans ces jeux d'esprit amenés de trop loin.

A défaut de bonnes raisons pour appuyer son sentiment, le luciférien s'indigne [2], il enfle ses conceptions, par suite son langage, et il tombe dans ce genre déclamatoire que Platon reprochait à Gorgias et à Prodicus. Cela lui attire, il est vrai, une petite leçon de rhétorique de la part du catholique, mais saint Jérôme ne saurait en être quitte à si bon compte; il eût mieux valu éviter le défaut que de se critiquer après y être tombé.

Du reste, saint Jérôme ne fait pas toujours ainsi de l'éloquence à froid; devant une grande pensée, en face d'un sentiment profond, son âme s'émeut, son génie reprend son essor; brisant d'un coup d'aile les liens qui le retenaient captif, il trouve des forces pour s'échapper du champ clos de la discussion : son langage s'élève, sa parole s'anime pour signaler la fourberie des hérétiques, pour peindre l'étonnement du monde stupéfait d'être arien, pour retracer la joie des Eglises acclamant avec des transports d'allégresse le retour des Athanase, des Hilaire, des Eusèbe, ces grands triomphateurs de la foi catholique, ces hardis défenseurs des droits de l'hu-

[1] « Cum totum circumieris saltum, meis cassibus concluderis. — Qui dormientes sitiunt, avide fauces fluminibus ingurgitant. — Valenter quidem et fixo gradu me tibi in faciem dimicantem repellis : sed post tergum cæderis, et nuda a spiculis dorsa non protegis. — Quoniam ad omnia argutaris, et emissa a nobis spicula scuto orationis eludis, unam hastam jaciam, quæ umbonem tegminis tui et verba crepitantia vi sua penetret. » (*Adv. Lucif. passim.*)

[2] *Idem*, p. 90.

manité foulés aux pieds par la violence et le despotisme. Platon ne s'élevait pas plus haut, quand il prêtait une âme et des paroles aux lois de la patrie conseillant et commandant tour à tour à Socrate de ne point quitter Athènes; Cicéron n'était pas plus éloquent lorsque, ami fidèle et dévoué, il déplorait la mort d'Hortensius, ou lorsque, vieillard entouré d'honneurs et d'admiration, il célébrait les avantages de la vieillesse et les services qu'elle rend à la patrie.

La fin du dialogue est admirable : si pour défendre la médisance et la calomnie, saint Augustin avait fait graver chez lui, en gros caractères, certains versets de la sainte Écriture; si pour ne pas oublier le soin de leurs ouailles, de vénérables pasteurs ont sans cesse sous les yeux cette redoutable sentence du prophète Ézéchiel[1] : « *Væ pastoribus gregem suum non pascentibus!* » avant et pendant toute discussion, chacun devait avoir présentes à la mémoire les belles paroles du luciférien converti. La grâce l'avait touché, il reconnut son erreur, et en se séparant de son adversaire devenu son ami, il dit[2] : « Nous avons tous deux remporté la victoire, vous « m'avez vaincu, j'ai vaincu l'erreur. Plaise au ciel que « chaque discussion m'apprenne ainsi à revenir de mes « égarements et à reconnaître la vérité! »

Ces travaux entrepris pour la défense de la foi, ces services rendus à la bonne cause avaient attiré l'attention publique sur l'hôte d'Évagre; nous avons expliqué comment son austérité, sa science des choses saintes, sa connaissance de l'hébreu et du grec lui assuraient une véritable autorité dans l'Eglise. C'est pourquoi le patriarche d'Antoche, Paulin, voulut placer une si brillante

[1] Ézéchiel, ch. xxiv, v. 2.
[2] *Dial. adv. Lucif.*, *id.*, p. 306.

lumière dans le sanctuaire, afin qu'elle éclairât les fidèles en les échauffant de ses feux. Jérôme n'était pas encore prêtre, car il nous a lui-même conservé à la fin de son livre contre Jean de Jérusalem, un entretien avec Paulin, qui faisait tous ses efforts pour l'amener à ses fins et le disposer au sacerdoce[1] : « Ai-je demandé, dit-il, mon ordi- « nation? Pouvez-vous me faire prêtre sans que je cesse « d'être moine? Vous répondrez de votre décision. » Jérôme finit par se rendre aux exhortations de son évêque; il ne posa qu'une condition, c'est qu'il serait toujours libre de reprendre le chemin de la solitude, et qu'aucune charge ne l'obligerait à remplir les fonctions du saint ministère dans une Eglise qu'il ne pourrait plus quitter. La clause fut acceptée, et Jérôme ordonné prêtre par Paulin à la fin de l'année 379, quelques mois après son retour de Chalcis à Antioche. Il avait alors trente-trois ans. Le sacerdoce n'amena aucun changement extérieur dans son existence; il continua à vivre chez Évagre d'une vie partagée entre l'amitié et l'étude, entre la prière et la mortification; au milieu du monde, au sein même d'Antioche, il avait su se créer une petite solitude à l'imitation de Chalcis. La foule s'agitait autour de lui sans l'émouvoir, les partis continuaient leurs discussions sans le troubler; fidèle à la résolution qu'il avait prise, il n'accepta aucun emploi, aucun ministère, et demeura libre de toute attache pour vaquer à l'étude ou pour continuer ses voyages.

[1] *Adv. Joannem. Hierosol.*, t. IV, pars II, p. 333.

CHAPITRE IV

VOYAGE DE SAINT JÉRÔME A CONSTANTINOPLE.

I

Saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze.

La fable des sirènes est une des plus gracieuses et des plus terribles fictions de l'antiquité : création mystérieuse du génie d'Homère, au dire de Cicéron [1], c'était une allégorie dont les voiles transparents laissaient voir dans la pensée du poëte les séductions et les dangers qui menacent l'esprit humain avide de tout connaître. Ce n'est ni par la douceur de leurs voix, ni par la nouveauté de leurs chants, ni par la variété de leurs accents qu'elles attiraient les voyageurs engagés dans la mer Tyrrhénienne ; elles prétendaient savoir beaucoup de choses, et se flattaient de voir les hommes poussés par le désir de s'instruire, adhérer tous aux rochers de leur île. Tel est le moyen qu'elles emploient pour arrêter Ulysse : en proposant au roi d'Ithaque de le rassasier de toute espèce de connaissances, leur dessein est de l'éblouir par l'éclat de la science dont elles pro-

[1] *De finibus bonorum et malorum*, liv. V, 18.

mettent de lui livrer les trésors. Sans aucun doute, Jérôme ressemblait fort à Ulysse en ce point, et bien des voix savantes le sollicitaient doucement à venir auprès d'elles recueillir les leçons qu'il allait demandant de toutes parts; mais différent en ceci du roi d'Ithaque, notre voyageur ne songeait pas à se mettre de la cire dans les oreilles, il semblait au contraire les ouvrir avec complaisance aux mille échos de la renommée, nouvelle sirène qui lui chantait la gloire de ces hommes, dont l'éloquence était si vivement applaudie sur les bords du Nil et sur les rivages de l'Hellespont. L'âme de Jérôme tressaillait à ces acclamations lointaines : il se sentait soudain pris d'un désir immodéré d'aller étancher sa soif aux sources vivifiantes dont le murmure arrivait jusqu'à lui. Comme on voit dans les cieux les planètes enchaînées par une force secrète graviter autour des centres lumineux qui les inondent de leurs clartés, de même Jérôme se laissait attirer par la puissance fascinatrice du savoir; il brûlait d'aller s'asseoir au pied de la chaire de ces grands maîtres, pour devenir encore leur disciple, et plonger, éclairé par eux, un regard plus serein dans les profondeurs de la science qu'ils avaient illuminées des splendeurs de leur génie. Ni la distance des lieux, ni la fatigue des voyages, ni les susceptibilités d'une santé délabrée ne le pouvaient retenir ; il savait que le sanctuaire de la science est une île escarpée, défendue par des monstres et féconde en naufrages ; mais il ne s'épouvantait pas des os blanchis qui en couvrent les bords, comme autant de signes de sinistre augure : confiant dans son amour de la vérité, il ne se laissait point emporter dans les courants de l'erreur et dirigeait sûrement sa barque au milieu des écueils.

Constantinople était déjà la capitale de tout l'Orient :

la ville des Ptolémées pâlissait devant elle, et Rome même avait peine à conserver le prestige de son ancienne grandeur [1]. L'orgueilleuse Bysance se glorifiait alors de compter parmi ses enfants des hommes dont la voix publique ne pouvait assez dire la piété, le savoir et l'éloquence. Portées d'un bout à l'autre de l'empire romain, ces louanges arrivèrent aux oreilles de Jérôme, sa curiosité en fut émue : ce n'était pas en lui le travers ridicule de certains esprits mesquins qui s'attachent à des riens, ou s'éparpillent sur des niaiseries ; la curiosité de saint Jérôme était cette noble passion que Cicéron [2] et Sénèque [3] ont si éloquemment admirée dans l'homme, c'était la vertu qui fait les savants, mal singulier et peu contagieux des âmes généreuses qui, au jour de leur naissance, reçurent d'un Dieu propice une étincelle du feu sacré. Il n'essaya pas de résister à ces puissantes séductions ; Vincent, à qui il dédia plus tard la Chronique d'Eusèbe, voulut l'accompagner, comme jadis Bonosus en Gaule. Nos deux voyageurs dirent adieu à leurs amis d'Antioche, et quittant cette ville que l'esprit de faction troublait et déchirait toujours, ils partirent pour Constantinople.

C'était en l'année 380 : dès son arrivée, le premier soin de Jérôme fut de se rendre auprès de saint Grégoire de Nazianze et de s'attacher à lui. Grégoire était pres-

[1] A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, t. II, chap. vi, Fondation de Constantinople.

[2] *De Finibus bon. et mal.*, *loc. cit.* — « Omnia quidem scire cujuscumque modi sint, cupere, curiosorum : duci verò majorum rerum contemplatione ad cupiditatem scientiæ, summorum virorum est putandum. »

[3] Sénèque, *de Otio sapientis*, ch. xxxii, 2. — « Curiosum nobis natura ingenium dedit : et artis sibi ac pulchritudinis suæ conscia, spectatores nos tantis rerum spectaculis genuit, perditura fructum sui, si tam magna, tam clara, tam subtiliter ducta, tam nitida, et non uno genere formosa, solitudini ostenderet. »

que un enfant de la Grèce, qui aurait été fière de sa naissance : un bourg de la Cappadoce, dont le nom échappe ainsi à l'oubli, Azianze, eut l'honneur de lui donner le jour, mais Athènes eut la gloire de former son esprit et son cœur. Il y vint avec saint Basile, et Julien que l'on surnomma plus tard l'Apostat. Sur cette terre des dévoûments patriotiques et des merveilles littéraires, son âme s'ouvrit aux souvenirs immortels de la Grèce républicaine, son intelligence se développa au commerce de ces grands hommes toujours vivants dans leurs chefs-d'œuvre ; il grandit à l'ombre du Parthénon, en face de l'Agora, entre Colone et Péanée, entre le Lycée et l'Académie, aux lieux où l'éloquence semblait être un don du ciel, un fruit du terroir ; et dans la suite, en entendant parler le brillant orateur, les païens durent se dire que les muses avaient sans doute souri sur son berceau, ou bien que les abeilles de l'Hymette avaient suspendu aux lèvres du jeune Grégoire, comme autrefois à celles de Platon, un rayon de leur miel le plus doux. L'ami de saint Basile, le condisciple de Julien l'Apostat, comptait en effet parmi les gloires de la chaire. La parole de saint Jean Chrysostome est plus ardente, il tient du tribun ; celle de saint Basile a plus d'élégance, il est écrivain ; saint Grégoire est plus ému, c'est un poëte. Son âme tendre et contemplative n'ignore aucun des accents qui font éclater le pathétique vrai, profond ; cependant sa sensibilité mélancolique n'exclut ni l'énergie, ni la véhémence, et le souffle qui inspira les Philippiques ou les Catilinaires a passé dans les invectives contre Julien. Grégoire sait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage, mais il n'échappe pas toujours au luxe, à l'affectation : sa pensée est nette, claire, précise, pourtant il se laisse quelquefois emporter à la fougue de son

imagination : c'est l'esprit oriental mêlé au génie grec, l'embonpoint des Asiatiques relevé par les charmes de l'atticisme.

Jérôme trouva Grégoire à la tête de l'Église d'Anastasie ; l'ancien évêque de Sasime venait de ressusciter dans Constantinople le culte catholique opprimé par les Ariens, qui, forts de la faveur impériale, avaient successivement envahi toutes les Églises [1]. La douceur et la sagesse dont il faisait preuve dans son administration, lui conciliaient le respect de ses ennemis, tandis que son éloquence, en captivant cette foule qui sentait dans ses veines courir le sang des Grecs de Périclès, pénétrait les âmes, gagnait les cœurs et chaque jour augmentait le petit troupeau des fidèles.

C'est sous la direction de ce maître que Jérôme s'adonna tout entier à l'étude des sciences sacrées, dont la connaissance approfondie avait valu à Grégoire le magnifique surnom de Théologien [2]. Ses entretiens, ses leçons [3], ses explications, ses catéchismes [4] embellis par cette poésie qu'il mettait à tout, animés par l'éloquence dont il avait le secret, faisaient les délices de notre saint, qui, pour les écouter, retrouvait la simplicité curieuse et attentive de ses premières années. La mémoire de ces moments heureux demeura profondément gravée dans son cœur : que de fois dans la suite, à Rome, à Bethléem, à Alexandrie, sur les bords du Tibre, à l'ombre de la montagne des Oliviers, au pied des Pyramides, le surprit-on rêvant au ciel de Bysance, aux leçons de Grégoire, effeuillant sans se lasser ces doux souvenirs, roses

[1] Socrate, *Hist. Eccles.*, lib. V, cap. vii.
[2] Ep. XXXII, ad Domnionem. *Sancti Hier. Opera*, t. IV, pars II, p. 257.
[3] *Adv. Jovinianum*, *id.*, lib. I, p. 157.
[4] Ep. XXXII, ad Domnionem, *loc. cit.*

toujours nouvelles et toujours parfumées ! Que de fois le nom de Grégoire de Nazianze est venu distraire son esprit, dérider son front, se placer sous sa plume au milieu de ses écrits ! et toujours Jérôme mettait à l'appeler son maître une complaisance [1] qui prouve que si le précepteur était aimable, le disciple savait se montrer reconnaissant [2].

A Rome, sous Donat, notre saint avait appris à admirer et à commenter les auteurs païens : à Constantinople, avec Grégoire, il étudiait les saintes Ecritures. Tous deux y trouvaient matière à d'interminables causeries où le temps s'écoulait, où les heures s'envolaient à comparer les textes, à choisir entre deux ou trois versions, à pénétrer les différents sens, à discuter les interprétations diverses, et plus tard, expliquant le verset 32 du chapitre v de l'Epître aux Ephésiens, Jérôme rappelait avec une religieuse admiration pour la science et l'autorité de saint Grégoire le commentaire qu'il avait recueilli de la bouche même de son maître [3].

A Rome, sous Victorinus, il s'était fait initier aux secrets de la rhétorique ; il en avait appris les règles, médité les artifices dans la lecture des écrits d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien : à Constantinople, sous Grégoire, il étudiait la véritable éloquence, il s'essayait au grand art de la parole, art tyrannique, à qui, suivant la belle expression de Marmontel [4], la religion a élevé, non pas une tribune, mais un trône, et ce trône est la chaire. Fénélon a dit [5] : « A Athènes, tout

[1] *De viris illust.*, CXVII. *Id.*, p. 126.
[2] *Apol. adv. Rufinum*, *id.*, lib. I, p. 363, 385.
[3] *Comment. in Epist. ad Ephesios*, lib. III, cap. v, v. 32, t. IV, pars I p. 393.
[4] MARMONTEL, *Éléments de littérat. Chaire.*
[5] FÉNELON, *Lettre à l'Académie. Rhétorique.*

« dépendait du peuple, et le peuple de la parole, » et il exprimait dans une phrase immortelle la puissance politique que les grands orateurs ne cessèrent jamais d'exercer sur le peuple athénien. Marmontel atteste avec autant de vérité et de précision la puissance morale que l'éloquence a toujours obtenue dans l'Eglise. Mais à certaines époques, ce pouvoir s'est manifesté d'une façon plus énergique; soit à raison des circonstances où il se montrait, soit à cause des hommes qui l'exerçaient, il a éclaté parfois avec un immense retentissement dont la postérité n'a point étouffé les échos. Jérôme vint à l'un de ces siècles privilégiés : Athanase, Basile, Grégoire, Chrysostome, Hilaire, Ambroise, Augustin, étaient alors les représentants merveilleusement doués de cette éloquence chrétienne. Ils apparaissaient en outre comme les défenseurs des droits de l'humanité opprimée par la violence et la tyrannie; aussi les fidèles accouraient-ils avec un saint empressement entendre la parole aimée et vénérée qui les consolait et les soutenait. La chaire où les orateurs chrétiens parlaient était vraiment le trône d'où ils gouvernaient les peuples, et cette action sur les consciences était mille fois plus puissante que celle des Césars, qui ne peuvent en définitive contraindre que les corps, sans jamais violenter l'âme, la volonté. Ce pouvoir mystérieux a trouvé son expression la plus grave, la plus solennelle dans ce passage de saint Jérôme, qui sied mieux aux Chrysostome, aux Ambroise, qu'à Démosthène ou à Cicéron[1] : « On les « regardait comme des rois ; leurs préceptes n'étaient « plus les ordres d'un mortel, ils s'imposaient comme les

[1] *Comment. in Jonam.*, cap. III, v. 6 et suiv. — « Qui velut reges habentur hominum, et præcepta eorum non ut præcepta mortalium, sed quasi oracula accipiuntur deorum. »

« oracles d'un Dieu. » Telle est la raison profonde de la puissance des orateurs chrétiens. Leur gloire fut si brillante, les prodiges de leur éloquence si surprenants, que l'on se prit à penser aux temps anciens, on put croire que les beaux jours du siècle de Périclès avaient reparu ; seulement cette fois les muses s'étaient faites chrétiennes, la déesse de la Persuasion désertant la place publique, le Lycée ou l'Académie, avait revêtu les traits d'un ange aux ailes d'or et d'azur pour venir habiter les basiliques, et dominer le monde du haut de la chaire chrétienne.

A vrai dire, cet art de l'éloquence est admirable ; pour en connaître les secrets, Jérôme ne pouvait s'adresser mieux qu'à l'évêque d'Anastasie. Joignant l'exemple au précepte, Grégoire faisait en chaire l'application de ce qu'il avait enseigné à son disciple ; il lui inculquait les principes qui forment le véritable orateur chrétien, principes que, maître à son tour, l'ermite de Bethléem propose à Népotien, quand il lui recommande la clarté et la simplicité comme les qualités premières d'un bon prédicateur. Ecoutons-le faire lui-même sa leçon et raconter à quelles sources il a puisé cette doctrine[1]. « Quand vous parlez à « l'église, soyez plutôt jaloux des larmes que des applau- « dissements du peuple. Un auditoire en pleurs, c'est là « votre plus bel éloge. Le discours d'un prêtre ne doit « respirer que les parfums de la sainte Écriture. Ne soyez « pas un déclamateur, un histrion, un bavard sans con- « viction, mais travaillez à connaître à fond les mystères « de la religion et tout ce que Dieu nous a révélé. Parler « avec volubilité et se faire de sa facilité d'expression

[1] Ep. XXXIV, ad Nepotianum, t. IV, pars II, p. 262. — « Nihil tam facile, quam vilem plebeculam et indoctam concionem linguæ volubilitate decipere, quæ quidquid non intelligit plus miratur. »

« un titre de gloire aux yeux d'un public grossier, c'est « là le propre d'un ignorant. Avec un front d'airain, on « parle souvent de ce qu'on ne sait pas, et quand on a « trompé les autres, on finit par se faire illusion à soi- « même. Je demandais un jour à mon maître Grégoire « de Nazianze ce que signifiait dans saint Luc, *sabbatum* « δευτερόπρωτον : il me railla doucement et me dit : « Je « vous le ferai savoir à l'église au milieu des applau- « dissements de la foule, vous apprendrez malgré vous « ce que vous ignorez : ou bien, si vous êtes seul à ne « pas applaudir, seul vous serez regardé comme un igno- « rant. Rien n'est plus aisé que de tromper par une pa- « role facile un auditoire ignorant et grossier qui admire « d'autant plus qu'il comprend moins. » A l'autorité de Grégoire Jérôme ajoute encore le témoignage de Cicéron[1] : « Dans son plaidoyer pour Q. Gallius, il parle de « la faveur du peuple et de l'ignorance de certains ora- « teurs : ce passage mérite attention, afin que vous ne « soyez pas tenté d'user de leurs artifices. » Ce sentiment de saint Jérôme sur la prédication, si hautement et si sagement exprimé par lui, n'était que la conséquence immédiate de l'idée qu'il s'était formée de l'orateur. Il le définissait : « un homme qui parle de façon à persuader[2]. » Dès lors, il ne pouvait que condamner ces orateurs affectés et guindés, ces artisans de paroles, dont l'éloquence apprêtée rappelle les *calamistros* de Mécène et les *tinnitus* de Gallion dans le Dialogue des orateurs. Jérôme partageait entièrement l'avis de Tacite confessant[3] « qu'un orateur lui plaisait davantage revêtu d'une toge

[1] *Id.*, « M. Tullius in oratione pro Q. Gallio quid de favore vulgi et de imperitis concionatoribus loquatur, attende, ne his fraudaris. »

[2] *Adversus Pelagianos*, lib. I, *id.*, p. 491 : « Dicere ad persuadendum accommodate. »

[3] TACITE, *Dialogue des orateurs*, ch. XXVI.

« grossière que resplendissant des atours empruntés « d'une courtisane ; » car nous l'entendons lui-même s'écrier avec amertume[1] : « Voilà ce que l'on cherche « maintenant à l'église : on néglige la simplicité et la « clarté du langage apostolique ; on a l'air de se rendre « à l'Athénée ou à un exercice de déclamation. On veut « surtout exciter les applaudissements de l'assemblée, « il faut que le discours, paré de tous les artifices de la « rhétorique, se présente au public comme une courti- « sane, moins pour instruire l'auditoire, que pour men- « dier sa faveur; il faut que la parole résonne avec la « douce harmonie du psaltérion ou de la flûte, afin de « charmer les oreilles de l'assistance. »

Pour achever de peindre cette fausse éloquence, qu'on nous permette d'ajouter quelques traits : « Il y a, dit « Balzac[2], une faiseuse de bouquets et une tour- « neuse de périodes, je ne l'ose nommer éloquence, qui « est toute peinte, toute dorée ; qui semble toujours « sortir d'une boîte ; qui n'a soin que de s'ajuster et ne « songe qu'à faire la belle ; qui, par conséquent, est plus « propre pour les fêtes que pour les combats, et plaît « davantage qu'elle ne veut.... ne se soutenant que d'ap- « parence et n'étant animée que de couleur. » On le voit, ce tableau est parfait : Jérôme s'était contenté de tracer l'esquisse, Balzac a pris soin d'y joindre l'ombre et la couleur.

Tels sont les enseignements que notre saint recevait de Grégoire ; tous deux s'accordent bien à célébrer cette noble simplicité qui est loin d'exclure la science, vertu principale, j'allais dire nécessaire, de l'orateur chrétien. Hors la simplicité, point de salut dans la chaire, serions-

[1] *Comment. in Ep. ad Galat.*, lib. III, Prolog., t. IV, pars I, p. 287.
[2] BALZAC, *Œuvres complètes*, *De la grande éloquence*, disc. VI.

nous tenté de dire après eux, en rappelant à notre mémoire les magnifiques paroles de Bossuet à l'éternelle louange de cette humble qualité[1] : « Le discours de l'a-
« pôtre est simple : mais ses pensées sont toutes divines.
« S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie,
« Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a
« toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divi-
« nement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira,
« cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution
« rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en
« cette Grèce polie, la mère des philosophes et des ora-
« teurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira
« plus d'Églises que Platon n'y a gagné de disciples
« par cette éloquence qu'on a crue divine. »

Ce commerce familier, ces relations intimes avaient resserré les liens de l'amitié entre Grégoire et Jérôme : leurs goûts étaient les mêmes, et cette sympathie déjà si vive prenait de nouvelles forces dans une admiration commune des beautés de l'antiquité païenne. Nous avons sur ce point les confessions de saint Jérôme, et nous n'ignorons pas le culte qu'il se surprenait à rendre aux écrivains de Rome et d'Athènes : n'avait-il pas trouvé un merveilleux écho dans ce rêveur mélancolique[2], qui, pour chanter ce qu'il appelle la monodie de l'âme, empruntait à la Grèce idolâtre les images qu'elle a mêlées à la peinture des douleurs du foyer domestique ? N'avait-il pas rencontré un digne émule dans le poëte qui transportait à des sujets religieux les formes de l'ancien idiome parlé par les muses, pour composer une tragédie, et retracer la passion du Christ dans des centons d'Euripide ?

[1] Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.* Premier point.
[2] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrét.* — Saint Grégoire de Nazianze.

II

Saint Jérôme et la Chronique d'Eusèbe.

Toutes ces études ne suffisaient pas encore à la dévorante activité de Jérôme : l'ennui naquit un jour de l'uniformité, a-t-on dit, et c'est sans doute pour échapper aux tristes atteintes de ce mal, que notre saint ne se lassait pas d'interroger l'esprit humain, de lui demander sans cesse de nouveaux points à éclairer, de nouvelles lignes à parcourir dans le cercle des connaissances humaines. Abandonnant les hauteurs de la théologie et de l'Écriture sainte, il descendit aux zones plus tempérées de l'histoire; fatigué de poursuivre sa course, les regards attachés au ciel, il voulut en passant les abaisser sur la terre, et après s'être fait l'interprète de la parole divine, il ne dédaigna pas de chercher la manifestation de la pensée humaine dans les événements de ce monde. Messagère de l'antiquité, comme l'appelle Cicéron, l'histoire est le lien qui rattache le passé au présent pour les relier à l'avenir ; elle est le tribunal intègre où la vertu reçoit les éloges qu'elle mérite, et le vice le blâme qui lui est dû ; c'est l'école commune où les exemples viennent confirmer les leçons, où les faits donnent en caractères de feu le sens vrai des mots honneur, vertu, dévoûment, patriotisme. Instruit de cette importance qui ferait regarder à bon droit l'histoire comme l'œil de la littérature, Jérôme se hâta d'aviser au moyen de se rendre maître d'un trésor, où il aurait si souvent occasion de trouver d'inépuisables richesses, et pour l'enlever d'un seul coup,

il se mit à traduire la Chronique d'Eusèbe de Césarée. Peut-être avait-il déjà commencé ce travail, à coup sûr, il l'acheva en l'année 380, à Constantinople, car il le dit lui-même expressément dans le traité *de Seraphim* qu'il improvisa vers la même époque[1].

Saint Jérôme n'a jamais eu l'intention de s'astreindre à une traduction littérale ; en pareille composition, son procédé ne s'écartait guère de celui des écrivains qui, au commencement du XVIIe siècle, firent admirer à la France tant de *belles infidèles*[2]. Pour lui, il s'autorisait du précepte d'Horace[3] :

> Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
> Interpres. . . .

et ne craignait pas de forcer en quelque sorte la pensée du poëte pour l'adapter à sa propre opinion qui, dès lors, pouvait hardiment se présenter sous ce haut patronage et faire son chemin en si bonne compagnie. La préface à la *Chronique* d'Eusèbe est un véritable plaidoyer plein de verve et de chaleur pour défendre et légitimer la méthode qu'il a suivie. Il savait que les anciens recommandaient fort ce genre d'exercice ; Cicéron, il est vrai, s'est efforcé de traduire à la lettre, même en vers, plusieurs ouvrages grecs[4], mais aussi quelles difficultés n'a-t-il pas rencontrées ! Elles sont telles que le fleuve de son éloquence en est à chaque instant arrêté,

[1] *De Seraphim*, t. III, p. 515. — « Eo anno quo Romulus Romani imperii conditor natus est : sicut manifestum esse poterit his qui voluerint legere Temporum librum quem nos in latinam linguam ex græco sermone transtulimus. »

[2] Personne n'ignore qu'on appelait ainsi les fameuses traductions de Malherbe, de Coeffeteau, de Vaugelas, qui tenaient moins à la fidélité qu'à l'élégance.

[3] *Art poétique*, v. 134.

[4] *Préface à la Chronique d'Eusèbe*, ch. I.

dit saint Jérôme, et qu'on ne reconnaîtrait jamais dans ces pages ni le génie, ni la main du grand orateur.

« Il est si difficile, en suivant la ligne tracée par un « autre de ne pas s'en écarter quelque peu! Ce qui est « bien dit dans une langue étrangère conserve à grand' « peine la même perfection dans la traduction. Une « chose est exprimée par le mot propre, je n'en ai point « pour le rendre, je m'escrime à dire toute la pensée, « et je cherche un long détour pour faire peu de chemin. « Et les périodes, les apostrophes, les cas si dissem- « blables, les figures si différentes ! Enfin, chaque « langue n'a-t-elle pas, pour ainsi dire, son goût de « terroir? Si je traduis mot pour mot, ma traduction est « absurde ; si la nécessité m'oblige à changer quelque « chose à la disposition, à l'élocution, on m'accusera « de suite de manquer à mon devoir de traducteur. »

On ne pouvait faire un plus pittoresque tableau des embarras, des ennuis, des déboires de celui qui entreprend une tâche si ingrate : et dire que le mauvais succès est encore plus assuré quand il s'agit de traduire de la poésie, fût-elle profane, fût-elle sacrée[1] ! « C'est à « reculer d'horreur, dit saint Jérôme, lorsqu'on voit des « pensées vêtues d'une si misérable façon, » et il cite des exemples à l'appui de ce qu'il avance. Symmaque, dans sa version, s'était surtout attaché au sens des saintes Écritures; Aquila et Théodotion avaient traduit à la lettre, ils trouvèrent des imitateurs qui gâtèrent entièrement le fond et la forme des livres sacrés. Aussi ceux qui ne savaient pas que c'était la traduction du texte hébreu, se laissaient-ils promptement dégoûter par le vêtement grossier sous lequel on avait fait disparaître les beautés de l'original.

[1] *Préface à la Chronique, loc. cit.*

Saint Jérôme émet là son sentiment sur la poésie de l'Ancien Testament[1] : « Qu'y a-t-il de plus harmonieux « que notre psautier ? Comme les odes d'Horace et de « Pindare, les psaumes ont la légèreté de l'iambe, l'éclat « retentissant de la strophe alcaïque, les sons perlés du « vers saphique, la grave harmonie des mesures irrégu- « lières. Qu'y a-t-il de plus beau que le Deutéronome, « que le cantique d'Isaïe ? Qu'y a-t-il de plus majestueux « que Salomon, de plus parfait que Job ? Au dire de « Josèphe[2] et d'Origène, ce sont, dans le texte, des « hexamètres et des pentamètres. »

Puis, cédant à son antipathie pour les traductions littérales, il ajoute : « En grec, tout cela rend un autre son ; « en latin, à peine si les parties se tiennent. Si quelqu'un « ne croyait pas que les beautés d'un ouvrage disparais- « sent dans la traduction, qu'il traduise Homère à la « lettre en latin : je dis plus, sans changer de langue, « qu'il mette Homère en prose, l'œuvre sera ridicule, « et le poëte le plus éloquent ne saura que balbutier. »

L'opinion de saint Jérôme[3] sur la poésie hébraïque est fameuse dans l'histoire de l'exégèse, où elle a suscité bien des discussions et rencontré d'illustres contradicteurs. Entre eux, l'on cite surtout Scaliger et Jean

[1] *Préface à la Chronique, loc. cit.*

[2] Au liv. II des Antiquités, Josèphe dit que le cantique de Moïse est écrit ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ, et Scaliger embrasse cette opinion. Au liv. VII, ch. XII, nous lisons que David ᾠδὰς εἰς τὸν Θεὸν καὶ ὕμνους συνετάξατο μέτρου ποικίλου, τοὺς μὲν γὰρ τριμέτρους, τοὺς δὲ πενταμέτρους.

[3] Notre saint y est maintes fois revenu dans ses écrits : *Comment. in Ezech.* lib IX, cap. XXX, v. 17. — *Id. in Jeremiam*, lib. V, cap. XXV, 1. — Ep. L ad Paulinum, *de Studio scripturarum*. — Voir surtout la lettre qu'il écrivait à Paula sur le psaume CXVIII : « Debes scire in prioribus Psalmis, singulis litteris singulos versiculos, qui trimetro iambico constant, sicuti Deuteronomii canticum scriptum est... Habes et in Lamentationibus Jeremiæ quatuor Alphabeta, e quibus duo prima quasi saphico metro scripta sunt. »

Le Clerc : nous n'avons pas à rendre compte de leurs savantes dissertations. A ce sujet, nous ne serions pas éloignés de croire, avec le vénérable Bède, que saint Jérôme n'a point voulu parler d'une métrique rigoureuse, mais désigner seulement le rhythme, c'est-à-dire une certaine cadence qui résulte, non pas des règles de la mesure, mais du nombre et de la disposition des syllabes dont l'oreille est frappée [1].

Cette explication semble s'accorder pleinement avec le passage suivant que nous avons extrait de la préface de notre saint au livre de Job [2] : « Dans le texte hébreu « le commencement est en prose. Depuis les paroles de « Job : *Périsse le jour où je suis né*... jusqu'à ces mots : « *Ainsi je me condamne moi-même,* ce sont des hexa- « mètres composés de dactyles et de spondées ; à cause « du génie de la langue, ces pieds sont fréquemment « remplacés par d'autres de syllabes différentes, mais de « même mesure. De temps en temps le rhythme doux et « harmonieux se débarrasse des règles de la quantité ; « ceux qui sont accoutumés à la mesure s'en aperçoi- « vent mieux que les simples lecteurs... Si quelqu'un « refuse de croire que les Hébreux ont une métrique, « que *le Psautier, les Lamentations de Jérémie* et presque « tous les cantiques ressemblent aux poésies d'Horace, « de Pindare, d'Alcée, de Sapho, qu'il consulte Philon,

[1] Voici les paroles du vénérable Bède, rapportées avec éloge par Scaliger lui-même : « Metris consimilis verborum modulata compositio, non metrica « ratione, sed numero syllabarum ad judicium aurium examinata. »

[2] *Præf. in. lib. Job.* « A principio voluminis ad verba Job, apud Hebræos prosa oratio est. Porro a verbis Job : *Pereat dies*... usque ad eum locum : *Idcirco ipse me reprehendo*..., hexametri versus sunt, dactylo, spondæoque currentes, et propter linguæ idioma, crebro recipiendos et alios pedes, non earumdem syllabarum, sed eorumdem temporum. Interdum quoque rhythmus ipse dulcis et tinnulus fertur numeris lege metri solutis ; quod metrici magis quam simplex lector intelligunt. »

« Josèphe, Origène, Eusèbe de Césarée[1], leur témoi-
« gnage confirmera la vérité de ce que j'enseigne. »

Après avoir fait à l'avance l'apologie de sa conduite et défendu fermement sa manière de traduire, Jérôme nous apprend les moyens artificiels qu'il avait imaginés dans l'exécution matérielle de son œuvre. Pour diriger plus sûrement l'intelligence de ses lecteurs au milieu de ce dédale de faits et de noms propres, il a disposé sa *Chronique* en tables diversement coloriées : dès lors, il est facile, au premier coup d'œil, de reconnaître à la couleur de l'encre les dates et les événements qui se rattachent à l'histoire de chaque peuple. Puis il termine sa préface par cette profession de foi[2] : « Qu'on le sache « bien, je suis à la fois interprète et écrivain. Depuis « Ninus et Abraham jusqu'à la prise de Troie, j'ai « donné la traduction fidèle du texte grec. Depuis la « prise de Troie jusqu'à la vingtième année du règne « de Constantin, j'ai ajouté de nombreux détails, prin- « cipalement à l'histoire du peuple romain: je prenais « ces extraits dans Tranquillus et les meilleurs auteurs. « Depuis la vingtième année du règne de Constantin « jusqu'au sixième consulat de Valens et au second de « Valentinien, le travail tout entier est mien. »

Cette *Chronique* offre l'esquisse rapide d'une histoire universelle, c'est une simple énumération des principaux

[1] A ces noms l'on peut ajouter ceux de saint Ambroise, de Théodoret, de saint Isidore de Séville; Bossuet cite encore Clément d'Alexandrie, qui, dans le livre IV des *Stromates*, dit en parlant des *Psaumes de David* : « Eos potissimum ad gravitatem dorici cantus fuisse compositos, qui et antiquissimus fuerit, et spondæis stabilis, et ad celebrandam Dei majestatem numerosis illis sonorisque vocibus, ac deinde consecutis gravissimis motibus aptissimus. » *Dissert. in Psalmos*, 33. — Voir sur cette question la savante dissertation de Martianay, *Opera sancti Hieron.*, *Proleg.* IV *in divinam bibliothecam*, t. I, p. 4 et suiv.

[2] *Prefat. in Chronicon.*, *loc. cit.*

événements politiques, religieux et littéraires de la vie des nations, une sorte de course au clocher à travers les peuples anciens. Sans doute, avec sa forme décousue, elle a un air de calendrier qui la ferait prendre pour l'ouvrage d'un annaliste attardé, comme Granius Licinianus, dont la science a récemment découvert les récits historiques secs et décharnés. En lisant la *Chronique*, on se rappelle les planchettes où le grand prêtre inscrivait à Rome, jour par jour, année par année, les grandes choses accomplies par le peuple-roi ; on dirait voir les feuilles perdues de Fabius Pictor ou les *Origines* retrouvées de Caton l'Ancien. Cependant si on l'étudie, on ne peut s'empêcher de songer à Bossuet, représentant distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siècles[1], « et cette manière d'histoire universelle est, dit-il, « à l'égard des histoires de chaque pays, ce qu'est une « carte générale à l'égard d'une carte particulière. » Il est vrai, cette *Chronique* ne nous met encore sous les yeux qu'un squelette, il faudra la voix puissante de l'évêque de Meaux pour ressusciter ces ossements arides, son souffle pour les animer, son génie pour les recouvrir de chairs, en leur communiquant par son style le mouvement et la vie. Prenons garde que l'idée d'une perfection si haute nous fasse injustes en nous rendant trop sévères : parmi les ouvrages qui nous ont transmis les souvenirs de l'antiquité, il n'en est aucun qui puisse être comparé pour l'étendue, l'excellence et l'utilité au travail de saint Jérôme. Sans doute, en interrogeant ce monument de tous les siècles passés, nous n'apprenons que le nom des peuples qui se sont succédé sur la terre, nous n'entendons que le bruit des guerres qui ont amené leur

[1] *Discours sur l'histoire univ.*, Avant-Propos.

avénement, leur grandeur et leur ruine, nous retenons à peine la longue chaîne des noms illustres sur qui la nuit des temps ne saurait étendre ses voiles : d'un côté, l'honneur, le devoir, la vertu, le courage étalent leurs prodiges dont la gloire resplendit aux annales des nations, comme l'éclat des étoiles au firmament ; de l'autre, nos oreilles sont attristées par les discordes civiles, les divisions particulières, les trahisons, les lâchetés, les infamies de tous les âges. Mais nous voudrions en vain trouver dans ces traits épars, dans ces rumeurs vagues et lointaines, la connaissance nette et précise d'un peuple de l'antiquité ; le secret de sa vie intime nous échappe, sa politique demeure pour nous lettre close ; il nous serait difficile de nous prononcer sur ses mœurs, son caractère. Et pourtant, sans ces tables chronologiques de saint Jérôme, la plus grande partie de l'histoire sacrée et de la profane serait ensevelie dans le silence de l'oubli, puisque le texte d'Eusèbe est presque entièrement perdu ; du moins, serions-nous bien empêchés de rétablir l'ordre au milieu de tant de noms, tant de faits, tant de dates. Écoutons[1] : « Ici commencent les années du monde, le « règne des différents princes qui ont gouverné les peu- « ples, en quels pays, à quelle époque, combien de « temps ils ont régné ; quels événements mémorables se « sont accomplis dans la suite des siècles, des familles, « des royaumes, des principautés diverses sous la domi- « nation des Juges, des rois de Juda et des autres qui, « sans être de cette tribu, ont porté la couronne, sous « l'empire des Assyriens et des autres nations, sous le « gouvernement des dictateurs et des consuls, enfin sous « le sceptre des empereurs et des Césars. Remonter à

[1] *Exordium libri.*

« l'origine des historiographes pour descendre le fleuve
« des âges en suivant l'ordre de leur succession ; repro-
« duire, d'après ces auteurs, l'enchaînement des années,
« l'ordre des faits accomplis chez les Hébreux, les Grecs,
« les Romains, les Barbares ; dire ce que chaque histo-
« rien raconte de la naissance des dieux et de leur pos-
« térité ; faire concorder la manière habituelle de sup-
« puter les années avec les olympiades, qui ont pris
« naissance aux premiers jeux célébrés par les Grecs au
« pied du mont Olympe ; fixer l'époque de la Passion de
« Jésus-Christ ; donner les noms des évêques de Rome,
« de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, le nombre
« de leurs suffragants, la durée de leur épiscopat ; re-
« tracer les différents genres de mort de ceux qui ont
« souffert pour la foi ; rappeler les persécutions, les hé-
« résies qui ont désolé l'Église : voilà l'objet multiple et
« divers de cette *Chronique*, où les rois de Macédoine et
« d'Alexandrie auront aussi leur place, Alexandre sur-
« tout, pour déterminer en quelle année, à quelle olym-
« piade, sous quels consuls il faut fixer la date de ses
« rapports avec le peuple juif. »

Cet exposé général, ce plan de l'ouvrage est suivi de quelques observations sur les temps primitifs, et aussitôt saint Jérôme commence à ordonner les tables de sa *Chronique ;* il place tout d'abord en regard les Assyriens sous Ninus, les Hébreux et Abraham, les Sicyoniens avec Ægyalée, les Égyptiens sous la XVIe dynastie des rois pasteurs. L'ouvrage suit alors la marche des temps et le cours des siècles, chaque peuple vient prendre sa place dans le cadre, au milieu des autres, au moment où il apparaît sur la scène du monde.

Telle fut l'œuvre d'Eusèbe : Jérôme ne craignit point de l'embrasser dans son ensemble, et d'en saisir tous les

détails ; il se sentit de force à partager les difficultés de l'entreprise[1], et plus tard, sans fléchir, il en supporta lui-même tout le poids, puisqu'il continua, jusqu'au sixième consulat de Valens, la chronique de ce qui dans l'empire romain peut intéresser la politique, la religion et la littérature.

Pour remplir cette tâche, Jérôme dut se livrer à de longues et pénibles recherches à travers les tablettes, les papyrus et les parchemins qui composaient les bibliothèques manuscrites de cette époque. Un travail trop assidu, une application trop continue ne tardèrent pas à porter de graves atteintes à sa santé déjà fort compromise. Sa vue s'altéra profondément, et telle était alors la faiblesse de ses yeux, qu'il ne pouvait écrire de sa propre main et qu'il se voyait contraint de dicter à un copiste[2]. Cependant il ne prenait aucun repos, ne s'accordait aucune distraction ; mille incidents venaient à tout moment le déranger, et tout en traduisant sa *Chronique*, il s'occupait encore de choses étrangères à l'histoire et à son travail.

Un des hommes les plus remarquables par leur érudition, Scaliger, d'habitude assez peu favorable à notre saint docteur, assure qu'aucun écrivain n'a rendu de plus éminents services que Jérôme à l'histoire ecclésiastique, en ce qui concerne les origines sacrées, en ce qui tient à l'interprétation des livres saints[3]. Il était juste que notre saint fût le premier à recueillir les fruits d'une science historique acquise au prix de tant de sueurs. Désormais il peut y puiser en toute occurrence : c'est un arsenal

[1] *Præfatio, ad finem.*
[2] *Prefat. ad Chronicon.*
[3] Muratori a souvent eu recours à cette Chronique pour la rédaction de ses *Annali d'Italia*, t. I et II.

qu'il sait ouvrir au besoin, pour y prendre des armes, afin de repousser les attaques des Jovinien, des Vigilance et des Pélage; c'est une mine féconde qui, sans s'appauvrir, lui fournira des trésors pour vaincre l'ennui si terrible et si difficile à éviter dans des commentaires. Sa vaste érudition suffit à tout : sous ce rapport il laisse loin derrière lui les Basile et les Grégoire, il semble n'avoir trouvé de digne émule que dans l'auteur de *la Cité de Dieu.* Le traducteur de la *Chronique* d'Eusèbe a sans cesse sous sa plume mille réminiscences historiques des plus heureuses : ici c'est un mot, là c'est un trait, plus loin c'est une allusion, ailleurs c'est un exemple. On dirait qu'il veut nous donner meilleure opinion de son savoir, et compléter à l'occasion ce qu'il n'avait fait qu'effleurer dans ses Tables chronologiques. Ainsi, tantôt il pénètre plus avant dans le caractère d'un peuple, tantôt il va plus loin dans l'appréciation d'un fait; d'autres fois il apporte plus de soin à l'étude d'un personnage, il s'arrête plus longtemps à la description d'une ville importante. Nous renvoyons à ses commentaires sur les prophètes le moment de dire comment il a parlé des différentes nations qui se sont disputé l'empire du monde, Égyptiens, Assyriens et Macédoniens. Mais, en dehors de ces pages où il marche conduit par Isaïe, par Jérémie, par Daniel, il y a deux peuples qui remplissent sa pensée, qui occupent constamment sa mémoire et dont il rappelle un souvenir à chaque feuillet de ses écrits. Nous avons nommé les Juifs et les Romains ; il pense sans cesse aux Juifs, parce qu'il a pâli à l'étude de leur langue, parce qu'il a vieilli dans la méditation de leurs livres sacrés, saintes annales où l'esprit de Dieu a retracé leur histoire, parce qu'une fois à Bethléem, il heurte à chaque pas les vestiges presque effacés de leur puissance à jamais dé-

truite[1]. Il ne peut oublier les Romains, parce que leur capitale est toujours présente à son cœur, parce qu'il est pénétré d'admiration pour les grandes choses qu'ils ont faites, pour la haute mission qu'ils ont remplie, parce qu'enfin il se sent ému en voyant approcher les temps où de leurs monuments, de leurs ouvrages il ne restera que des ruines[2].

Mais les peuples n'arrêtent pas toujours son attention; souvent il laisse de côté les empires et leurs vicissitudes pour nous parler des hommes et de leur fortune particulière. Dans sa *Chronique*, il avait seulement réveillé leur mémoire, maintenant il va leur rendre la vie : alors il évoquait des ombres qui passèrent, pour ainsi dire, sans laisser de traces; aujourd'hui, ces personnages vont poser devant nous, c'est leur portrait qu'il veut laisser à la postérité. Ces tableaux sont nombreux et divers; il ne faut pas croire que le travail en ait été achevé d'un seul coup. Jérôme est comme l'artiste qui tient en même temps plusieurs toiles ébauchées, il va tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ajoutant un trait à celle-ci, une ombre à celle-là, faisant ici ressortir la figure, mettant là le personnage tout entier en lumière. A l'entrée de cette galerie, nous rencontrons tout d'abord Abraham et Moïse; pour les peindre, Jérôme a emprunté ses couleurs à la sainte Écriture; ici c'est Abraham avec ses épreuves[3], son obéissance[4], la foi vive et forte[5] qui distingue si bien le père des croyants; là c'est Moïse

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch. Epit. Paulæ, t. IV, pars II, p. 673. — *De situ et nominibus locorum hebraicorum lib. passim.*

[2] Ep. LVII, ad Lætam, *id.*, p. 590. Auratum squalet Capitolium. — *Comment. in Isaï. et in Daniel, passim.*

[3] Ep. XIX, ad Marcellam, de Ægrot. Blesillæ, *id.* p. 49.

[4] Ep. LII, ad Lucinium, *id.*, p. 577.

[5] Ep. XCII, ad Julianum, *id.*, p. 753.

passant quarante ans au désert pour se préparer à l'art si difficile de gouverner les peuples[1]; puis il laisse là ses troupeaux et devient pasteur d'hommes, comme disait Homère en parlant d'Ulysse et d'Agamemnon. A l'ardente charité qui le porte à ne se contenter pas de son propre salut[2], à la fervente prière qui triomphe des Amalécites mieux que la force des armes[3], aux rayons lumineux qui resplendissent autour de son front, nous reconnaissons l'ami de Dieu, le législateur du peuple d'Israël[4].

L'Esprit-Saint fournit encore des pinceaux à Jérôme pour représenter Nabuchodonosor, Cyrus et Alexandre; mais ces noms, et quelques autres moins célèbres, trouveront mieux leur place à la tête des peuples qu'ils ont gouvernés, lorsque le moment sera venu pour notre saint de les ressusciter à la voix des prophètes[5]. Au-dessous de ces grandes figures, dans des régions moins élevées, et sans qu'il soit besoin de se laisser, pour ainsi dire, emporter par le souffle de l'inspiration divine, Jérôme a rencontré nombre de personnages qui ont attiré son attention et mérité une place dans ses écrits; ainsi il a célébré la vertu du héros messénien Aristomène[6], le courage de Périclès[7], la fermeté de Xénophon. La Grèce ne remplit pas seule sa mémoire, il a ses souvenirs d'histoire romaine : il admire la pauvreté de Curius[8], il exalte la continence de Fabricius, il s'arrête

[1] Ep. XCV, ad Rusticum, *id.*, p. 772.
[2] Ep. XCIX, ad Gaudentium, *id.*, p. 800,
[3] Ep. XXXV, ad Heliodorum, *id.*, p. 274.
[4] Ep. XCVII, ad Demetriadem, *id.*, p. 790.
[5] *Comment. in Isaï. et in Daniel, passim.* Voir surtout le chap. XI de ce dernier.
[6] *Adv. Jovinianum*, lib. I, p. 186.
[7] Ep. XXXV, ad Heliodorum, *id.*, p. 268.
[8] *Adv. Jovinianum, id.*, lib. II, p. 205.

à nous dire la prudence du grand Fabius[1], du Temporiseur :

Unus qui nobis cunctando restituit rem[2].

Il n'oublie pas Annibal[3] et les Scipions[4], il a un mot pour Marius[5], et il cite en passant une parole de Cicéron assez peu flatteuse pour César : « Il voulut honorer « quelques citoyens en les élevant aux dignités, il n'y « réussit pas, et ne fit que rendre ces honneurs méprisables[6]. »

Parmi les empereurs, il en est fort peu qui aient quelques droits aux éloges de Jérôme : Titus, à cause de sa bienfaisance, que tous les hommes devraient imiter[7]; Philippe, qui fut le premier empereur chrétien[8], ont été les seuls, pour ainsi dire, à trouver grâce à ses yeux. Les Néron[9], les Domitien[10], les Adrien[11], les Valérien[12], les Dèce[13], les Maximin et les Dioclétien[14], ont fait éclater sous sa plume les accents indignés qui résonnent dans

[1] Puisque ce nom de Fabius s'offre à nous, qu'il nous soit permis de corriger une petite inexactitude au milieu des souvenirs historiques de saint Jérôme. Dans sa lettre XXXV à Héliodore (p. 271), il ne fait qu'un même personnage de Caïus Fabius et de Quintus Fabius. Le premier se distingua dans la peinture vers l'an 450, dit Pline (liv. XXXV, ch. IV), et mérita le surnom de *Pictor*. Un de ses neveux Quintus Fabius Pictor composa l'Histoire de la seconde guerre punique, et Tite-Live (liv. XXII, ch. VII), déclare avoir tiré grand profit de cet ouvrage.

[2] *Énéide*, chant VI, v. 846.

[3] Ep. XCI, ad Ageruchiam, IV, p. 749.

[4] *Comment. in Daniel*, t. III, cap. XI, v. 18, 19, p. 1126.

[5] Ep. XCI, ad Ageruch., t. IV, p. 744.

[6] Ep. LIV, ad Pammach., *id.*, p. 584.

[7] *Comment. in Epist. ad Galatas*, liv. III, cap. VI, v. 10, p. 314.

[8] *De viris illust.*, LIV, p. 116.

[9] *Comment. in Jeremiam*, t. III, lib. III, cap. VII, v. 14, 15, p. 606.

[10] *De viris illust.*, IX, t. IV, p. 105.

[11] Ep. XLIX, ad Paulinum, *id.*, p. 564.

[12] *De viris illust.*, LXVII, *id.*, p. 119.

[13] *Comment. in Nahum*, t. III, cap. I, v. 15, p. 1567.

[14] *Comment. in Ezech.*, lib. XI, cap. XXXVI, v. 1, p. 952. — Lire dans la lettre XXXV à Héliodore la fin tragique des successeurs de Constantin.

toutes les âmes généreuses, en présence du vice couronné sous ses formes les plus infamantes, celles de la luxure et de la cruauté.

Après cette esquisse rapide, après cette analyse incomplète, nous ressemblons à cet Anglais qui croyait avoir visité le musée de Versailles, parce qu'en parcourant les galeries il s'était arrêté à la porte des plus belles salles. Cependant cette course précipitée à travers les monuments historiques contenus dans les écrits de saint Jérôme, a suffi pour nous convaincre des avantages qu'il retira de sa traduction de la *Chronique* d'Eusèbe, et de l'étude qu'il fut obligé de faire des historiens de l'antiquité. Il ne pouvait se livrer à ce travail dans un moment plus opportun : le séjour de Constantinople lui permettait de trouver sous la main les manuscrits volumineux, rares et précieux qu'il se fût procurés difficilement ailleurs, surtout dans le désert de Chalcis ou dans son ermitage de Bethléem. Depuis Asinius Pollion[1], les bibliothèques s'étaient multipliées à Rome ; les villes importantes et les Églises imitèrent ce bon exemple, au dire de saint Jérôme, qui eut souvent occasion d'avoir recours à celle de Césarée pendant son voyage en Palestine[2]. Les empereurs d'Orient ne négligèrent rien pour embellir leur capitale : les beaux-arts l'enrichirent de leurs chefs-d'œuvre, la littérature ne lui épargna pas ses trésors, et la bibliothèque, commencée sous Constantin, prit sous ses successeurs un développement merveilleux. Jérôme en usa largement, et bientôt, grâce à son incomparable énergie, il eut parcouru presque tous les ouvrages que l'on avait composés sur l'histoire des

[1] *Recherches sur les Bibliothèques anciennes et modernes*, par Ch. Fr. Petit-Radel. — A. de Broglie, *Fondation de Constantinople*, *loc. cit.*

[2] Apol. adv. Ruf., t. IV, lib. III, p. 447.

temps passés. Ses écrits en font foi, les preuves éclatent à chaque page.

Parmi les Grecs, il a lu Hérodote, dont il abrége les longueurs pour raconter en quelques lignes l'expédition de Cambyse en Égypte[1] : d'après les récits du vieil historien, notre saint rappelle la fameuse invasion des Scythes en Orient, sous le règne de Darius Ier[2], seulement il leur donne le nom de Huns; ailleurs, il s'appuie sur le même témoignage pour parler de la guerre que Sennachérib fit aux Egyptiens, du siége de Péluse sauvée par Taraca, roi d'Ethiopie, de la mort de 180,000 Assyriens enlevés en une seule nuit par la peste devant Jérusalem[3]. « Du reste, ajoute notre saint, le « Chaldéen Bérose le dit en termes formels, il suffit de « consulter son histoire. » Jérôme connaît aussi Thucydide; il le cite à différentes reprises, et le compte, avec Hérodote, Tite-Live et Salluste, parmi les plus grands historiens[4]. Il a feuilleté les huit livres de Xénophon sur Cyrus, afin de compléter ce qu'il avait appris dans les prophéties d'Isaïe sur l'heureux vainqueur de Babylone[5]. Les gros volumes de Polybe et de Diodore ne l'ont pas épouvanté[6] : « Ils écrivent des bibliothèques, » dit-il; et pour achever de peindre l'avarice et l'impiété d'Antiochus Epiphanes, il leur emprunte la narration du pillage tenté par le roi de Syrie dans le temple de Diane, à Elymaïs. Il a surtout étudié Josèphe : c'est son historien favori, celui qu'il invoque de préférence. La raison en est bien simple : Josèphe s'est occupé des *Antiquités*

[1] *Comment. in Ezech.*, t. III, lib. IX, ch. XXIX, v. 17.
[2] Ep. LXXXIV, ad Oceanum, t. IV, p. 661.
[3] *Comment. in Isaïam,* t. III, lib. XI, cap. XXXVII, v. 8, p. 289.
[4] Ep. XLIX, ad Paulin., t. IV, p. 565. — Ep. XXXV, ad Heliod., *id.*, p. 274.
[5] *Comment. in Daniel,* t. III, cap. V, v. 1, p. 1091.
[6] *Idem*, cap. XI, v. 36, p. 1131. « Bibliothecarum scribunt historias. »

juives, Jérôme y est sans cesse ramené par la nature même de ses études ordinaires; aussi, dans ses Commentaires sur les saintes Ecritures, se repose-t-il volontiers sur l'autorité du savant archéologue. Il lui a donné place parmi ses hommes illustres[1]; il s'arrête avec complaisance au souvenir des honneurs qui lui avaient été prodigués à Rome. En effet, sous Titus, les ouvrages de l'historien juif furent déposés dans les bibliothèques publiques, et l'on érigea une statue en son honneur. Jérôme l'appelle même le Tite-Live de la Grèce[2], et telle était son admiration pour Josèphe, que l'on fit courir le bruit qu'il avait commencé la traduction de ses ouvrages[3]. Tous lui étaient familiers : les *Antiquités*, les sept livres intitulés : Περὶ ἁλώσεως, De la captivité des Juifs, où Josèphe a montré l'accomplissement des prophéties sur Jérusalem[4], et raconté en même temps les triomphes de Vespasien et de Titus[5], l'éloge des Machabées, dont nous trouvons une citation dans le traité contre les Pélagiens[6], les deux livres contre Appion, grammairien d'Alexandrie, où l'auteur fait preuve d'une érudition telle, que Jérôme demeure tout surpris de voir un Juif nourri dans l'étude de la Bible se montrer en même temps si versé dans la connaissance des auteurs grecs[7].

Notre Dalmate avait apporté la même persévérance à l'étude des historiens latins. Parmi les plus anciens, il a retenu le nom de Fabius Pictor; mais, trompé par le surnom qui leur est commun, il confond dans un même per-

[1] *De viris illust.*, t. IV, XIII, p. 107.
[2] Ep. XVIII, ad Eustoch., *id.*, p. 46.
[3] Ep. LII, ad Lucinium, *id.*, p. 578.
Comment. in Isaïam, t. III, lib. XVII, cap. LXIV, v. 8, p. 476.
[5] *Comment. in Joëlem*, *id.*, cap. I, v. 4, p. 1340.
[6] *Adv. Pelag.*, lib. II, t. IV, pars II, p. 514.
[7] Ep. LXXXIII, ad Magnum, *id.*, p. 655.

sonnage l'oncle et le neveu, le peintre et l'historien[1]. Les modernes, pour parler comme un contemporain d'Horace, sont mieux connus de Jérôme: il admire Tite-Live[2], il est charmé par ce style élégant et facile, cette douce éloquence que Quintilien appelait si bien *lactea ubertas*. Il rapporte, à la louange du célèbre historien, que des Gaulois et des Espagnols s'étaient rendus exprès à Rome pour contempler ses traits[3]; les splendeurs de la ville éternelle les touchaient peu, ils venaient attirés uniquement par la renommée de Tite-Live. Salluste, l'ennemi de Cicéron[4], dit Jérôme, occupe encore une large place dans cette galerie historique; il plaisait à notre saint[5] qui, pour le mieux comprendre, se mit à lire les Commentaires d'Asper[6] sur cet historien moraliste, grave imitateur de Caton dans ses livres, dans sa conduite, vrai disciple d'Épicure, et fort peu soucieux de mettre en pratique cette belle sentence que Jérôme lui emprunte[7]: « Dans la vie, l'âme doit commander et le corps obéir[8]. » Tacite n'avait point échappé à l'admiration de notre docteur; sa grande âme n'était pas restée insensible aux sombres vérités retracées par le plus grand peintre de l'antiquité, dans les trente livres qu'il a consacrés à la vie des Césars, depuis la fin du règne d'Auguste jusqu'à la mort de Domitien[9]. Cet ouvrage avait un intérêt particulier pour saint Jérôme, car il y trouva, dit-il lui-même, des détails sur la ruine du peuple juif.

[1] Ep. XXXV, ad Heliod., *id.*, p. 271.
[2] Ep. XLIX, ad Paul., *id.*, p. 565. — Ep. XXXV, ad Hel., p. 274.
[3] Ep. L, ad Paul., *id.*, p. 568.
[4] *Adv. Jovinianum*, *id.*, lib. I, p. 190.
[5] Ep. XLIX, ad Paul., *id.*, p. 565.
[6] Apol. adv. Rufinum, *id.*, lib. I, p. 367.
[7] *Comment. in Epist. ad Galat.*, lib. III, cap. v, v. 16, t. IV, pars I, p. 297.
[8] « Animi imperio, corporis servitio magis vivere. »
[9] *Comment. in Zachariam*, lib. III, cap. xiv, t. III, p. 1791.

Trogue-Pompée fixa encore son attention, et il le consulta sur les peuples barbares dont cet auteur nous a laissé l'histoire[1].

Ces grands historiens ressemblent aux oiseaux de haut vol : tantôt ils embrassent d'un regard toutes les nations de la terre, tantôt ils choisissent un peuple seulement, quelquefois ils se bornent à prendre une période dans l'existence d'un empire. Au-dessous d'eux sont les biographes qui marchent terre à terre, à la suite du personnage dont leur modeste pinceau veut ressusciter la figure. Ces tableaux offrent souvent le plus vif intérêt. Jérôme se garda bien de les dédaigner ; le stoïcien Chérémon lui fournit sur les prêtres égyptiens une page curieuse, que nous traduirons plus tard[2] : il a pris à Satyrus le portrait de Diogène[3]; il cite avec éloge les études biographiques du péripatéticien Hermippus, d'Antigone Carystius, du musicien Aristoxène[4]. Il rapporte après Cornélius Nepos que le Discours de Cicéron pour le tribun séditieux Cornélius fut publié tel qu'il avait été prononcé[5]. Ce détail se trouvait sans doute dans la Vie de Cicéron, qui ne nous est point parvenue. A côté de Cornélius Népos, Jérôme parle de Varron[6], de Santra, d'Hygin,

[1] *Comment. in Daniel*, lib. III, cap. v, p. 1091.

[2] *Adv. Jovin.*, lib. II, t. IV, p. 205.

[3] *Idem*, p. 207 — « Satyrus, » dit notre saint, « qui illustrium virorum scribit historias. » — Voici dans quels termes se trouve racontée la mort du philosophe : « Cum ad agonem Olympiacum jam senex pergeret, febri in itinere dicitur apprehensus, accubuisse in crepidine viæ : volentibus eum amicis aut in jumentum, aut in vehiculum tollere, non acquievit ; sed transiens ad arboris umbram locutus est : « Abite, quæso, et spectatum pergite ; hæc me « nox aut victorem probabit, aut victum. Si febrem vicero, ad agonem ve- « niam, si me vicerit febris, ad inferna descendam. » Ibique per noctem eliso gutture, non tam mori se ait, quam febrem morte excludere. »

[4] *De viris illust.* Prolog., *id.*, p. 98.

[5] Ep. XXXVIII, ad Pammach. adv. Joan. Hier., *id.*, p. 313.

[6] *De viris illust.*, Prolog., *loc. cit.*

de Tranquillus, qui avaient aussi composé des Vies d'hommes illustres.

Aux Grecs et aux Latins Jérôme ajouta quelques historiens, qui ont écrit dans des langues étrangères; le plus célèbre d'entre eux est le Chaldéen Bérose. Un extrait de cet auteur nous a frappé, dans un des ouvrages de notre saint; nous voulons le citer, à cause des noms qui suivent, ils attestent la variété des connaissances de celui qui pouvait ainsi, au besoin, invoquer à l'appui de son opinion des autorités si diverses[1]. « Dans toutes les « histoires des Barbares, il est question du déluge et de « l'arche; le Chaldéen Bérose parle, à ce sujet, en ces « termes : « On dit qu'une partie de cette arche se voit « encore en Arménie, près de la montagne des Carduéniens. Aucuns enlèvent le bitume qui recouvre ce bois, « c'est un spécifique dans l'eau des ablutions et des purifications. » Jérôme l'Égyptien, qui a laissé un admirable travail sur les antiquités phéniciennes, Mnaséas, Nicolas de Damas sont unanimes à ce sujet. » Quelques-uns de ces écrivains se sont surtout occupés de géographie, d'antiquités, et pourtant Jérôme avait voulu les parcourir, parce qu'il ne les trouvait étrangers ni à la science de l'histoire, ni à l'intelligence des saintes Écritures. En effet, nous recueillons de sa propre bouche ce précieux témoignage : « Pour comprendre les « derniers chapitres de Daniel, il faut connaître la plupart des historiens grecs, Suctorius, Callinicus, Diodore, Hiéronyme, Polybe, Possidonius, Claudius, « Théon, Andronicus surnommé Alypius, Josèphe et « ceux qu'il a coutume de citer, entre autres Tite-Live, « Trogue-Pompée et Justin, qui ont écrit l'histoire de la « dernière vision, et depuis Alexandre jusqu'à César

[1] *De situ et nominibus locor. hebr.* — ARARAT.

« Auguste, celle de la Syrie et de l'Egypte, c'est-à-dire « le récit des guerres de Séleucus, d'Antiochus et des « Ptolémées. Si, parfois, il nous arrive d'évoquer des sou- « venirs de littérature profane, de ces études que nous « avons délaissées, nous ne céderons pas à notre goût, « mais à une nécessité grave : nous prouverons par là « que les événements prédits longtemps à l'avance par « les prophètes se retrouvent accomplis dans les annales « des Grecs, des Latins et des autres peuples[1]. »

A ces aveux, nous reconnaissons l'ermite de Chalcis; en présence de l'antiquité païenne, il craint toujours de céder à un entraînement coupable, et cependant la force des choses, une nécessité grave, il l'avoue lui-même, le ramènent sans cesse vers les auteurs profanes. Telle est encore aujourd'hui leur importance, car ils représentent les temps passés, leurs ouvrages sont les monuments des générations qui nous ont précédés, et il est aussi difficile de rompre avec eux qu'il nous est impossible de renier nos ancêtres, bien qu'il aient été livrés à la plus grossière idolâtrie.

Au milieu de ces études qui remplissaient si bien sa vie, Jérôme fut témoin du triomphe de son maître. Il avait admiré les merveilles de sagesse et de prudence opérées par Grégoire dans l'administration de sa petite Eglise : il bénit, le premier, le jour où tant de vertu, tant de science reçurent enfin leur récompense, lorsque le savant et pieux évêque fut appelé à briller sur un théâtre plus digne de son éloquence et de son génie. Vainqueur de ses ennemis, maître de l'Orient et de l'Occident, Théodose ne se montra pas ingrat envers le Dieu qui tient entre ses mains la fortune des rois et les destinées des empires; il prit à cœur de veiller aux intérêts de l'Eglise,

[1] *Comment. in Daniel, Prologus*, t. III, p. 1074.

et crut donner la meilleure preuve de son zèle, en élevant le pasteur d'Anastasie au siége archiépiscopal de Constantinople[1]. L'installation du nouveau patriarche se fit au milieu de toutes les péripéties d'un drame ; saint Jérôme unit sa voix aux cris de la foule enthousiaste, pour acclamer le pontife qui reprenait enfin possession de Sainte-Sophie, au nom du catholicisme triomphant; les Ariens frémissaient de rage, les fidèles tressaillaient d'allégresse, ravis de voir un nouveau Constantin environner l'Eglise des respectueuses faveurs de son autorité impériale.

En quittant son humble bercail pour devenir primat de l'Orient, Grégoire ne changea rien à ses relations avec Jérôme ; leur intimité n'en demeura pas moins étroite. Le maître et le disciple continuèrent à mettre en commun les forces de leur intelligence, pour écarter plus sûrement les obstacles qui ne cessent d'encombrer ici-bas la voie si étroite de la vérité. Un jour, ils s'étaient réunis pour leurs travaux accoutumés, notre saint était tout entier à un entretien qui unissait pour lui l'avantage d'une leçon aux agréments d'une causerie, lorsque des amis reçus à partager cette familiarité et formant une petite académie théologique, demandèrent à Jérôme de vouloir bien leur expliquer la vision racontée par le prophète Isaïe au chapitre VI[2]. Jérôme ne savait pas faire mystère de ses connaissances, et en cela, demander, c'était recevoir, car il se montrait toujours disposé à communiquer aux autres la science qu'il avait achetée au prix du labeur le plus opiniâtre ; une lampe allumée peut-elle empêcher sa lumière de rayonner dans l'enceinte qui la renferme ? Il se rendit à leurs désirs, mais en ce moment ses yeux lui

[1] LE NAIN DE TILLEMONT, saint Jérôme, art. XIX.
[2] *De Seraphim.*, t. III, p. 515.

causaient encore de vives douleurs[1], il ne pouvait travailler que de la langue et des oreilles, c'est pourquoi il n'écrivit pas lui-même, et fut obligé de dicter son petit traité *de Seraphim*. On range à tout hasard cette improvisation parmi les lettres de saint Jérôme au pape Damase; il se contenta pour le moment d'avoir fait plaisir à ses amis, sa composition n'avait ni la précision, ni l'élégance qu'il aurait voulu lui donner : « Un ouvrage « que l'on ne travaille pas, que l'on ne polit pas de sa « plume, garde toujours quelque chose d'inculte, et « pour peu qu'il ait alors une certaine étendue, il ne « tarde pas à devenir fastidieux. » Jérôme serra cet essai dans ses cartons, selon le conseil d'Horace, jusqu'au jour où il put y mettre la dernière main, pour en donner lecture au pape Damase.

Comme Isaïe eut la vision qui fournit le sujet de ce traité sous le règne d'Osias, notre saint entre naturellement en matière par quelques remarques historiques sur ce monarque, frappé de la lèpre au moment où il avait la sacrilége audace d'usurper les redoutables fonctions du sacerdoce. Osias était contemporain d'Amulius chez les Latins, d'Agamestor, quinzième du nom, à Athènes; Isaïe fut ainsi transporté en esprit aux pieds de Jéhovah, à l'époque où Romulus jetait les fondements de la ville éternelle. Après ce petit rapprochement[2], Jérôme va droit au cœur de la question, et se demande ce que sont, ce que peuvent être les séraphins qui, dans la vision du prophète, se tenaient en présence de Dieu, chantant à sa gloire les paroles de l'immortel trisagion. On avait imaginé différentes hypothèses sur la nature de ces deux êtres mystérieux ; saint Jérôme s'arrête sur-

[1] Ep. Hieron. ad Damasum, t. III, p. 525.
[2] *De Seraphim*, *id.*, p. 518.

tout à réfuter celle d'Origène, qui voulait voir dans ces séraphins le Fils et le Saint-Esprit, les deux adorables personnes de la sainte Trinité. Notre docteur repousse cette opinion avec les égards dus au brillant génie qui l'avait proposée, et il ajoute cette parole mémorable[1] : « Il vaut mieux dire la vérité simplement, qu'enseigner « l'erreur dans des phrases éloquentes. » Pour lui, il regarde ces séraphins comme des assistants au trône de Dieu, en présence de qui ils demeurent toujours dans l'attitude de la plus profonde adoration : leur nom signifie le feu sacré qui les consume, et ils occupent le premier rang parmi les esprits célestes. Jérôme poursuit l'explication du texte. Pour la donner complète dans le sens mystique et dans le sens littéral, il interroge l'hébreu, il consulte la version des Septante, comparant encore celles d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, et rapprochant les autres passages dont l'analogie pourrait jeter quelque lumière sur celui qui l'occupe. Il fournit ainsi sa carrière : en répondant aux vœux de ses amis, il vient de faire un essai de ses forces, il a touché de main de maître l'art de commenter la sainte Ecriture. Ce genre d'études résume les écrits et les prédications de l'antiquité chrétienne : les Pères n'invoquaient pas d'autres muses inspiratrices, le souffle de l'Esprit-Saint semblait seul les emporter à travers les pages sacrées ; par une méditation assidue des paroles de la sagesse infinie, l'âme de ces saints docteurs ressemblait à un vase trop plein qui déborde au plus léger choc, et ils donnaient un libre cours à leur science, à leur piété, à leur imagination.

Le temps s'écoulait à ces travaux sérieux, à ces joûtes

[1] *Id.*, p. 516. « Multo siquidem melius est vera rustice quam falsa disertè proferre. »

intellectuelles où Jérôme laissait déjà deviner la profondeur de son génie et la variété de ses connaissances. Il préludait à ces intéressantes causeries qui devaient lui préparer les plus douces amitiés, en réunissant plus tard autour de lui l'élite de la société romaine. De son côté, Grégoire trouvait à ces entretiens des distractions agréables aux embarras de son ministère, souvent traversé par les intrigues des Ariens, qui, malgré la douceur du pontife, se résignaient difficilement à lui pardonner le triomphe de l'orthodoxie. Aux attaques des hérétiques se venaient joindre des difficultés plus graves, des résistances plus douloureuses : tous les catholiques ne s'accordaient pas à reconnaître le choix que Théodose avait fait de Grégoire pour l'élever à la dignité de patriarche[1]. Un étranger, nommé Maxime le Cynique, s'insinua dans la confiance du prélat, et en abusa pour le supplanter : c'était un philosophe, de nom du moins, qui, sous les apparences du christianisme, conservait une âme toute païenne et un secret attachement aux maximes de Diogène, dont il partage, du reste, le surnom. Séduits par les artifices de ce traître, les évêques d'Egypte le nommèrent *in petto* à la place de Grégoire[2]. Jérôme eut ainsi la douleur de voir se renouveler à Constantinople les scènes de troubles et de discordes qui avaient désolé l'Eglise d'Antioche.

Dans cet état de choses si déplorable, Théodose convoqua, en 381, un concile auquel il appela tous les évêques d'Orient, afin de les amener à donner leur assentiment solennel et définitif à l'élection de Grégoire. Ce fut une occasion favorable pour saint Jérôme de voir.

[1] LE NAIN DE TILLEMONT, *Saint Grégoire de Nazianze.*

[2] *Idem.* — D. CEILLIER, *Hist. des aut. eccl. Saint Grégoire de Naz.*, t. VII, ch. I, art. I, p. 22.

d'interroger, de connaître ces vénérables pasteurs, dont plusieurs portaient le titre de confesseurs, et présentaient les glorieux stigmates des souffrances qu'ils avaient endurées pour la foi de Nicée, sous le règne des empereurs attachés à l'arianisme. Parmi ces évêques, il vit et rencontra plus souvent saint Grégoire de Nysse; il comptait parmi les orateurs que la foi vint enlever aux écoles, pour les mettre au rang des plus illustres défenseurs de l'Eglise. Comme saint Basile, son frère, il avait voulu commencer par se livrer aux études littéraires, et il se montra, dans sa jeunesse, tour à tour épris des charmes de la rhétorique et des grâces plus sévères de la sainte Ecriture[1]. Après avoir ainsi longtemps hésité entre Platon et l'Evangile, il fixa enfin son choix : ses préférences furent pour la science religieuse, et il se donna tout entier aux études théologiques. Il se plaça à côté de son frère dans l'histoire de l'Eglise; mais dans les annales de l'éloquence, la gloire de saint Basile fit pâlir le mérite de saint Grégoire. En effet, l'évêque de Nysse n'a pas la parole brillante de l'archevêque de Césarée; il ne sait pas, comme lui, tout embellir par son imagination; d'un autre côté, il ne connaît pas les grâces poétiques de saint Grégoire de Nazianze, il n'a point trouvé le secret de cette émotion qui faisait la force du patriarche de Constantinople. Saint Grégoire de Nysse est plus subtil, il raisonne plus froidement des choses; il est entre les Pères un de ceux qui ont le plus accordé à la peinture des mœurs, et l'on trouve dans ses écrits des tableaux, des portraits, des caractères qui rappellent Théophraste, et font songer à La Bruyère. Saint Grégoire de Nysse eut bientôt sa place aux réunions de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jérôme, et il leur donna

[1] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence, Saint Grégoire de Nysse.*

lecture de l'ouvrage qu'il avait composé contre Eunomius, évêque hérétique de Cyzique dans la Propontide[1]. Notre saint docteur apprit de lui des détails sur ces nouvelles erreurs qui attaquaient à la fois Jésus-Christ et le Saint-Esprit[2], et qui condamnaient le culte des reliques[3]; les partisans d'Eunomius voyaient en leur maître l'incarnation de l'esprit de vérité[4], comme Manès et Montan passaient aux yeux de leurs sectateurs pour être le Paraclet.

Cependant le concile s'était assemblé : d'abord favorables à saint Grégoire, tous les évêques s'empressèrent d'approuver et de consacrer par leur assentiment le choix de l'empereur Théodose[5]. Bientôt je ne sais quel mauvais génie troubla ces heureuses dispositions, le venin de la discorde se glissa dans les cœurs; un parti se forma, un violent orage ne tarda pas à éclater sur la tête du patriarche. Son exquise nature ne lui permit pas de souffrir longtemps les misérables trames que l'on ourdissait contre son élection; ami du calme et de la paix, il offrit au concile et à l'empereur de résigner une dignité qu'il n'avait pas ambitionnée, pour retourner à la solitude, où son âme de poëte devait se trouver plus à l'aise qu'au milieu des agitations d'une foule envieuse et grossière. Malgré sa haute vertu, Grégoire fut attristé de l'empressement avec lequel sa démission fut acceptée. Quelques paroles amères vinrent expirer sur ses lèvres, on dirait qu'une larme mouilla sa paupière, son émotion se trahit dans les adieux qu'il adressa sur-le-champ au peuple réuni à Sainte-Sophie. Jamais sa voix ne remua

[1] *De viris illust.*, CXXVIII, t. IV, p. 128.
[2] Apol. adv. Ruf., *id.*, lib II, p. 409, 413.
[3] *Adv. Vigilantium*, *id.*, p. 285.
[4] *Comment. in Matth.*, *id.*, lib. II, cap. XI, v. 27.
[5] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence, saint Grég. de Nazianze.*

plus profondément les cœurs, jamais il ne fut plus éloquent qu'au moment où il s'écria, saluant, dit M. Villemain, tous les lieux qui sont présents à sa mémoire, tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter :

« Adieu, Eglise d'Anastasie[1], qui tirais ton nom de « notre pieuse confiance; adieu, monument de notre « commune victoire, nouvelle Siloë, où nous avons pour « la première fois planté l'arche sainte, depuis quarante « ans agitée et errante dans le désert ; adieu aussi, « grand et célèbre temple, notre nouvelle conquête, qui « dois à la parole sainte ta grandeur présente, bourgade « de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem ; adieu, « vous toutes, demeures sacrées de la foi, les secondes « en dignité, qui embrassez les diverses parties de cette « ville, et qui en êtes comme le lien et la réunion ; « adieu, saints apôtres, céleste colonie, qui m'avez servi « de modèle dans mes combats; adieu, chaire pontifi« cale, honneur envié et plein de périls, conseil des « pontifes, orné par la vertu et par l'âge des prêtres ; « vous tous, ministres du Seigneur à la table sainte, « qui approchez de Dieu quand il descend vers nous ; « adieu, chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes, « veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie des « femmes, assemblée des orphelins et des veuves, re« gards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi ; « adieu, maisons hospitalières, amies du Christ et se« courables à mon infirmité !

« Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empres« sée, où je voyais briller les poinçons furtifs qui gra« vaient mes paroles. Adieu, barreaux de cette tribune « sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se « précipitaient pour entendre la parole. Adieu, ô rois de

[1] *Sancti Greg. Nazianzeni Opera*, t. I, p. 766.

« la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des « rois, fidèles à votre maître, je veux le croire, mais « certainement la plupart infidèles à Dieu! Applaudissez, « élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur; elle s'est « tue, la voix incommode qui vous déplaisait.

« Adieu, cité souveraine et amie du Christ (car je lui « rends ce témoignage, quoique son zèle ne soit pas « selon la science; et le moment de la séparation adoucit « mes paroles); approchez-vous de la vérité, corrigez- « vous, quoique bien tard.

« Adieu, Orient et Occident, pour lesquels j'ai com- « battu, et par qui je suis accablé. J'en atteste celui qui « pourra vous pacifier, si quelques autres évêques savent « imiter ma retraite. Mais je m'écrierai surtout : Adieu, « anges gardiens de cette église, qui protégiez ma pré- « sence et qui protégerez mon exil; et toi, Trinité « sainte, ma pensée et ma gloire! Puissent-ils te conser- « ver! et puisses-tu les sauver, sauver mon peuple! et « que j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en sagesse « et en vertu! Enfants, gardez-moi le dépôt sacré; sou- « venez-vous de ma lapidation. Que la grâce de Notre- « Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous[1] ! »

Saint Jérôme avait suivi avec angoisse ce drame, dont le dénoûment lamentable venait sitôt mettre fin à la carrière épiscopale de son ami, carrière si brillante à son aurore, si pleine de mérites, malgré sa courte durée, si poétique à son déclin. Il assistait à cette scène d'adieux : ce fut la dernière fois qu'il entendit la voix du saint évêque. Il perdit ce maître chéri et vénéré, car Grégoire se hâta de quitter Constantinople pour se retirer au bourg d'Azianze, où il était né et où il acheva sa vie, loin des

[1] Cette traduction est si belle que nous avons voulu la garder telle que nous l'a donnée M. Villemain. *Tableau de l'éloquence, loc. cit.*

cours et des conciles, occupé de la culture d'un petit jardin, et revenant à cette passion des vers qui avait enchanté sa jeunesse[1].

Les pères du concile se séparèrent, peu glorieux, il faut le croire, de ce qu'ils avaient fait. Avant leur départ, saint Grégoire de Nysse prononça devant eux l'oraison funèbre de sa sœur Macrine, et il ne tarda pas à retourner vers son Église, car il était au nombre des évêques choisis pour être le centre de la communion catholique dans le Pont[2]. Jérôme demeura seul à Constantinople ; ce séjour dut lui paraître dépouillé de son principal ornement, après le départ de saint Grégoire de Nazianze. Pour combler le vide que cette absence laissait dans sa vie et dans ses études, il se livra avec une nouvelle ardeur aux travaux d'exégèse qu'il avait entrepris sur la sainte Écriture. Origène fut le guide qu'il choisit cette fois. Après avoir consacré sa vie et son génie à l'explication des livres sacrés, cet illustre commentateur avait trouvé dans la mort le repos qu'il ne voulut jamais prendre dans sa vie, croyant, sans doute, comme plus tard le grand Arnauld, l'éternité assez longue pour se reposer. En mourant, il laissa un grand nom, objet d'admiration ou d'envie, autour duquel la critique n'a point cessé de s'agiter, sans garder toujours un juste milieu entre la louange exagérée et le blâme trop sévère. Fatigué des séparations continuelles qui venaient déranger ses projets et attrister sa vie, Jérôme le prit pour maître, espérant que les coups de la fortune qui lui enlevaient les vivants passeraient au moins sans emporter les morts. Il se mit à traduire les homélies d'Origène sur Jérémie et sur Ézéchiel; fidèle à ses principes, il ne se fit pas es-

[1] Villemain, *Tableau de l'éloquence, loc. cit.*

[2] Le Nain de Tillemont, *Saint Grég. de Nysse.*

clave de la lettre, et ne craignit pas, tantôt d'ajouter ses propres observations au commentaire, tantôt de retrancher ce qui lui semblait dangereux pour les fidèles. D'ailleurs, il n'avait nullement l'intention de faire accepter aux autres les opinions d'Origène; il cédait encore à la prière de ses amis, qui lui avaient demandé ce travail, mais en leur rendant service, il fut le premier à profiter des leçons et à s'éclairer des lumières du savant prêtre d'Alexandrie.

III

Voyage de saint Jérôme en Grèce.

Nous ne comprendrions pas l'humeur voyageuse de saint Jérôme, si elle ne l'avait point conduit en Grèce. Athènes s'offrait à tous les esprits parée de grâces si séduisantes, que les Romains eux-mêmes n'essayaient pas d'y résister, et une éducation n'était censée parfaite qu'autant qu'elle avait reçu ses dernières leçons à l'ombre du Lycée, ou bien au pied des chaires de l'Académie. Cicéron et Horace se vantent d'avoir suivi le mouvement et de s'être laissé entraîner pendant leur jeunesse vers la cité de Minerve; Virgile voulut s'y rendre au déclin de sa vie; Julien l'Apostat vint y étudier en même temps que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze[1]. Ce dernier avait sans doute entretenu Jérôme des années qu'il avait passées en Grèce, et il éveilla dans l'âme de notre pèlerin le désir de visiter, lui aussi, la patrie des lettres et des arts. Il fit sans doute ce voyage pendant son

[1] A. DE BROGLIE, *l'Église et l'Empire romain*, part. II, t. I, ch. III, p. 285 et suiv.

séjour à Constantinople, soit lorsque Grégoire était encore dans cette ville, soit après l'abdication et le départ de l'archevêque.

Combien de temps Jérôme demeura-t-il en Grèce? Quelles villes voulut-il visiter? A quelles impressions livra-t-il son âme en abordant au Pirée? Nous en savons bien peu de chose[1] : « Pendant que j'étais à Athènes, « dit-il, j'ai vu auprès de la statue de Minerve, une « grosse sphère d'airain que ma faiblesse me permit à « peine de remuer. Je demandai à quel usage elle pou- « vait servir : quelques citoyens se trouvaient là, ils me « répondirent qu'on l'employait à faire l'essai de la force « des athlètes, et que nul ne descendait dans l'arène « avant d'avoir soulevé ce poids, et montré par cette « épreuve à quel antagoniste il pouvait être opposé. » Il se rendit à l'Aréopage, le sénat d'Athènes[2], comme il l'appelle, et il crut assister au premier discours de saint Paul en ces lieux; il apprit que l'inscription de l'autel ne portait pas : « Au dieu inconnu, » mais bien : « Aux « dieux d'Europe, d'Asie et d'Afrique, aux dieux incon- « nus et étrangers[3]. » L'apôtre avait employé le singulier afin de désigner son Dieu, celui qu'il annonçait; les Athéniens entendaient en parler pour la première fois; cependant il tenait rang parmi les autres qu'ils adoraient, sans les connaître, non pas encore dans un panthéon, mais au pied d'un autel consacré sous un vocable commun à toutes les divinités.

Jérôme nous parle encore de Corinthe comme s'il avait visité cette ville[4] : « Elle partage, dit-il, le goût

[1] *Comment. in Zachar.*, lib. III, cap. XII, pars I, t. III, p. 1780.

[2] *Comment. in Ep. ad Titum*, t. IV, pars I, p. 420.

[3] *Id.* « Diis Asiæ et Europæ et Africæ : diis ignotis et peregrinis. »

[4] *Id.* « Ipsi Attica facundia expoliti, et propter viciniam locorum Atheniensium sapore conditi sunt. »

« des Athéniens pour l'éloquence, et, à cause de son « voisinage, elle participe à leur délicatesse naturelle. »

C'est une chose étrange que notre saint ne nous ait point parlé davantage de ce pays, où l'on ne saurait faire un pas sans réveiller un monde de souvenirs. Craignait-il que ce voyage ne fût un sacrifice occulte à son admiration pour l'antiquité, un hommage secret à l'esprit païen dont il semblait tant redouter les atteintes, ou bien se rappelait-il les paroles de son maître vénéré? « Athènes, disait un jour saint Grégoire de Nazianze[1], « est une ville très-dangereuse pour le salut : ainsi en « jugent du moins, et non sans raison, les hommes les « plus pieux. Elle regorge, plus que tout le reste de « la Grèce, des richesses de Mammon, je veux dire « des idoles; et il est difficile de n'être point entraîné « dans l'erreur par leurs panégyristes et leurs défen- « seurs. »

Jérôme conservait bien son amour à tous les chefs-d'œuvre que la Grèce a produits; mais il ne voulait pas qu'on pût lui reprocher d'avoir, de propos délibéré, arrêté ses pas sous le ciel qui les avait inspirés. Comment s'exposer à confesser que peut-être il n'avait vécu là que pour la littérature, et à dire aussi, lui[2] : « A peine « en Grèce, je n'ai plus pensé qu'à la poésie, à l'élo- « quence, à l'histoire grecque, à tout ce qui m'expliquait « le pays et le climat où je me trouvais transporté, à tout « ce qui réveillait et embellissait mes souvenirs d'études « et de jeunesse. » Dans son exaltation pieuse, dans son

[1] *S. Greg. Naz. Opera*, or. XLIII, 21. — Traduction de M. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain, loc. cit.*

[2] *Souvenirs de voyages et d'études*, Saint-Marc Girardin, 1re série, Préface, p. IX.

attachement exclusif à la foi chrétienne, il avait peur de se voir accuser d'avoir fait un pèlerinage sur cette terre qui mettait à la disposition de ses poètes les dieux qu'elle venait d'imaginer, les héros qu'elle avait vus naître, les Muses habitantes de ses montagnes, les Grâces, dont la mère était sortie des flots qui baignent la péninsule hellénique.

CHAPITRE V

DERNIER VOYAGE DE NOTRE SAINT A ROME.

I

Saint Jérôme et le pape Damase.

Le départ de saint Grégoire attrista notre Dalmate, mais ne le découragea point; semblable à un guerrier d'Homère retiré sous sa tente, au lieu de s'abandonner à une douleur inutile, il préparait ses armes et se disposait à braver bientôt le soleil et la poussière des champs de bataille. L'Eglise d'Occident avait ressenti le contrecoup des discordes d'Antioche, les erreurs des Apollinaristes s'étaient répandues en Italie[1], comme des semences empoisonnées que le vent emporte à travers l'espace loin des arbres qui les ont produites. A la difficulté d'arrêter les progrès de ce mal et de trouver un terme aux dissensions de Paulin et de Flavien, se joignaient encore les embarras suscités par les Ariens de Milan, mécontents du zèle et de la fermeté de saint Ambroise[2]. Le ciel n'était pas sans nuages, mais la barque de Pierre

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch. *Opera S. Hieron.*, t. IV, pars II, p. 671.
[2] Le Nain de Tillemont, *Saint Ambroise*, art. XXXI.

voguait en ce moment dirigée par un habile pilote capable de faire face aux flots et à la tempête. Il s'appelait Damase. Pontife sage et éclairé, il venait de ce pays où les poëtes placèrent le jardin des Hespérides, de cette terre d'Espagne, que les Muses avaient voulu visiter après avoir réjoui la Grèce et l'Italie; il n'était pas indigne de cette origine commune à la tribu d'écrivains qui, au déclin de la littérature, vinrent à Rome, les uns défendre les vieilles traditions cicéroniennes[1], les autres donner à la langue latine cet air de majesté un peu prétentieuse[2], qui ne s'est point perdue au pays, et que nous avons appelée du nom de grandesse espagnole.

Damase était poëte, ses compositions sont d'un médiocre intérêt; en cela, il ressemble à Richelieu, mais chez lui, comme chez notre cardinal, le goût des vers devait être de bon augure pour les gens de lettres, ils pouvaient compter sur son appui et sur sa protection. C'est là, il faut l'avouer, un de ses moindres titres de gloire aux yeux de la postérité : nous aimons mieux savoir que ses vertus et sa science lui avaient mérité l'amour et la vénération des fidèles, et qu'au milieu de l'orage il tenait d'une main ferme et assurée le gouvernail de l'Eglise. Pour mettre fin à tous les troubles dont nous avons dit les causes, il voulut, de concert avec Théodose, assembler un concile œcuménique[3]; l'empereur s'empressa d'appuyer cette grande mesure, il écrivit à tous les évêques d'Orient et d'Occident, pour les convoquer à Rome, en l'année 382.

Damase connaissait déjà Jérôme; il avait lu dans ses

[1] Quintilien ne s'est point proposé d'autre but dans ses Institutions oratoires.

[2] Florus, Lucain, Sénèque.

[3] Ep. LXXVI, ad Eustoch., *id.*, p. 671.

lettres[1] la noble fermeté avec laquelle, adhérant à Rome seule, l'ermite de Chalcis s'était énergiquement refusé à toute communion avec les différents partis qui divisaient l'Eglise d'Antioche. De plus, le souverain pontife n'ignorait pas que Jérôme avait suivi les leçons d'Apollinaire sans jamais partager les erreurs de l'évêque de Laodicée, contre lesquelles il avait, au contraire, hautement protesté. Dès lors, personne ne pouvait mieux que notre Dalmate indiquer le principe, montrer le développement de l'hérésie des Apollinaristes, personne n'était plus à même d'éclairer le pape et le concile sur les dissensions de l'Orient. C'est pourquoi Damase le fit venir à Rome pour assister à l'examen de ces deux grandes questions : nous n'avons pas de lettre particulière du pape à l'appui de ce sentiment, mais Jérôme nous dit quelque part à ce propos que les nécessités de l'Eglise l'appelaient à Rome[2], et comme il ne donne point d'autre raison de son voyage, ces paroles nous autorisent à penser qu'il ne l'entreprit que pour se rendre à l'appel du souverain pontife.

Comme il allait partir, saint Paulin d'Antioche et saint Epiphane de Salamine arrivèrent à Constantinople, dans le dessein de continuer leur route jusqu'à Rome. Paulin était un des évêques élevés au siége d'Antioche au milieu des troubles qui avaient agité cette Eglise : Jérôme le connaissait, et nous savons que, sur un avis du pape, il s'était empressé d'adhérer à la communion de ce saint prélat. Epiphane jouissait depuis longtemps d'une juste célébrité dans le monde chrétien ; on eût pu dire de lui que c'était la cognée des hérésies ; partout où elles se

[1] Ep. XIV et XVI, ad Damasum.

[2] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 781. « Cùm me Romam cum sanctis Pontificibus Paulino et Epiphanio, Ecclesiastica traxisset necessitas.... »

rencontrèrent, il les avait combattues, attaquant indistinctement les évêques, les prêtres, les solitaires et tous ceux que l'on soupçonnait de favoriser l'erreur. L'un venait à Rome pour une affaire qui l'intéressait personnellement, l'autre apportait ses lumières pour aider à la condamnation décisive d'une doctrine qu'il avait déjà réfutée[1]. Ces deux évêques devaient seuls représenter l'Orient, les autres prélats ne purent prendre part au concile, à cause des difficultés qui les retenaient dans leurs Eglises, et, contrairement au vœu qu'en avait exprimé Damase, le concile ne fut pas œcuménique. Jérôme ressentit une grande joie en voyant Epiphane et Paulin, il s'empressa de se joindre à eux, et ils partirent ensemble pour la capitale de l'univers.

A Rome, l'évêque de Salamine devint l'hôte d'une illustre veuve nommée Paula[2]; Jérôme eut sans doute occasion de la voir en allant visiter saint Epiphane, et comme saint Paulin comptait aussi parmi les familiers de la maison[3], nous aimons à placer entre ces deux vénérables prélats le berceau de l'amitié qui, plus tard, unit si intimement notre Dalmate à la fille des Scipions. Un grand nombre d'évêques de l'Occident s'étaient rendus à l'appel de saint Damase. Parmi ces défenseurs de l'orthodoxie, illustres par leur science et leurs vertus, on remarquait saint Ambroise de Milan, saint Ascole de Thessalonique, saint Valérien d'Aquilée; ce dernier était fort avancé en âge, Jérôme fut heureux de le revoir, car il l'aimait comme un ami et le vénérait comme un père[4]. Le concile s'ouvrit : notre saint fut appelé à

[1] S. Epiph. adv. Hæreses. *Apollinaristæ.*
[2] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 671.
[3] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. XXXVI.
[4] Ep. VII, ad Chromat. Euseb. et Jov., t. IV, p. 14.

prendre une part très-active aux travaux de cette grave assemblée. Dans la question des Apollinaristes, on le chargea de l'importante fonction de dresser les professions de foi[1]; la tâche était délicate, il la remplit en homme accoutumé de bonne heure à déjouer les artifices de l'hérésie; et telle fut la sûreté de son jugement, telle la netteté de ses expressions, que l'on ne trouva jamais rien à reprocher aux actes rédigés par lui.

De jour en jour Damase apprenait à mieux apprécier le mérite de Jérôme; il résolut de se l'attacher par des liens indissolubles et le nomma son secrétaire. C'était une marque de haute estime, il lui donna bientôt un autre témoignage de confiance, en se reposant sur lui du soin de répondre aux consultations synodales des Eglises d'Orient et d'Occident[2]. Aucun n'était plus digne de ce choix, personne n'était plus apte à servir d'interprète à la puissance doctrinale que le souverain pontife est appelé à exercer sur tous les fidèles. Jérôme, en effet, venait à Damase l'esprit agrandi par la contemplation des vérités dont il avait fait l'objet de ses longues méditations au désert : les études auxquelles il s'était livré avaient étendu, développé son intelligence; le silence de la retraite, par l'habitude d'un recueillement continu, avait donné à sa raison une clarté de vue, une puissance d'investigation, qui la rendaient capable de porter la lumière dans les derniers replis des questions les plus ténébreuses. Dieu lui avait laissé le temps de se former, avant de le transporter dans son Eglise, et d'en faire une colonne destinée à supporter le poids de l'immortel édifice.

Tel était Jérôme revenant prendre place au milieu de

[1] Ep. XCI, ad Ageruch., *id.*, p. 744.

[2] *Id.* « Cum in chartis ecclesiasticis juvarem Damasum romanæ urbis episcopum, et Orientis atquè Occidentis synodicis consultationibus responderem. »

la société romaine ; son souvenir ne s'était pas effacé dans tous les cœurs, il retrouva quelques amis fidèles, entre autres Pammachius, qui saluèrent avec joie le retour de leur ancien compagnon d'études. Le temps et le désert l'avaient bien changé, ce n'était plus le turbulent disciple de Donatus, et Rome, saisie d'étonnement, ne tarda pas à s'agiter autour de celui qui jadis avait passé, fort inaperçu, trois années de sa jeunesse à fréquenter les écoles. Il n'y eut bientôt qu'une voix pour faire son éloge, chacun disait avec admiration ce qu'il savait de son austère vertu façonnée aux rudes leçons des Pères du désert, de sa vaste science, de sa connaissance parfaite du grec, de ses longues études sur la langue hébraïque. C'était là surtout ce qui frappait les imaginations : il parlait le langage de Moïse et des prophètes, on pouvait entendre de lui les vrais accents du roi David, il redisait les enseignements de Jésus-Christ dans l'idiome employé par le divin Maître. Jérôme arrivant dans la capitale de l'empire romain avec les secrets de cette littérature parfaitement étrangère, et pourtant si grande par ses noms, ses livres et ses souvenirs, dut exciter quelque chose de cet enthousiasme répété par les échos des sept collines, lorsque les premiers Grecs vinrent au pied du Capitole, enseigner les douceurs souveraines de leur langage, inspirer l'admiration de leurs immortels chefs-d'œuvre. Pour ajouter à la ressemblance, Jérôme eut des Catons, mais il trouva aussi des Lélius et des Scipions.

Damase se place naturellement à la tête de ceux qui témoignèrent à notre saint la plus grande bienveillance et la plus vive affection. Une douce familiarité s'établit promptement entre le pape et son secrétaire. Damase était du pays de Sénèque, et partageait les goûts du philosophe pour l'étude et la science, il avait même hérité

de son faible pour la poésie, pouvait-il mieux rencontrer que Jérôme, souhaiter de s'attacher quelqu'un plus digne de sa faveur, que le disciple et l'ami de saint Grégoire de Nazianze? Celui-ci ne faisait point de vers, il est vrai, mais il savait les admirer. Jusque-là les moments du pontife étaient comptés, et sa vie occupée, comme il arrive toujours à ceux qui sont élevés en dignité : les honneurs sont un véritable servage[1], où l'homme n'est plus à soi, où il appartient aux autres, pour leur consacrer son temps et son activité. Damase était retenu par le devoir; les fonctions suprêmes qu'il remplissait dans l'Église l'obligeaient à restreindre ses études, et à consacrer aux vivants les veilles qu'il eût plus doucement passées à converser avec les morts. Aussi ce fut une bonne fortune pour lui de s'attacher Jérôme ; notre Dalmate était toujours disposé à répondre aux interrogations sérieuses, content d'entreprendre toutes sortes de travaux, pour être agréable à ses amis, plus heureux encore de s'engager dans une conversation où les interlocuteurs mettent en commun la somme de leurs connaissances. Dès lors, Damase chargea Jérôme d'étudier en son lieu et place, il avait recours à lui dans ses difficultés, il l'interrogeait dans ses doutes, ses heures les plus courtes étaient celles qui s'écoulaient à demander à son secrétaire, de vive voix ou par écrit, le dernier mot des questions qu'il aimait à proposer sur les saintes Écritures. Damase ne savait au juste quel sens attribuer au mot *Hosanna,* il hésitait entre les interprétations différentes, contraires même, proposées par les commentateurs[2]. Pour sortir de ces incertitudes, il écrivit une première lettre à Jérôme, lui exposant son embarras, et

[1] Magna servitus est magna fortuna. (Senèque, *Cons. à Polybe*, ch. XXVI, 1.)
[2] Ep. Damasi ad Hieronym., t. IV, pars I p. 145.

réclamant une explication nette et décisive. Dans sa réponse, notre saint déclare que si l'on veut le sens précis du mot, il faut laisser de côté les versions, et recourir au texte hébreu ; il rappelle les diverses circonstances de l'Évangile où l'on rencontre *Hosanna*, et il les compare aux passages de l'Ancien Testament, surtout du psaume CXVII, qui présentent la même expression ; il en discute la signification, et la conclusion dernière est, que s'il y a des interjections en latin pour exprimer la douleur, l'admiration, le mépris, on en trouve également en hébreu, et que la contraction de deux de ces exclamations en une seule a donné *Hosanna,* c'est-à-dire : Seigneur, sauvez-nous [1].

Tôt après ces explications, Jérôme reçut une nouvelle lettre de Damase. Nous ne l'avons plus, mais il est facile de recueillir, dans la réponse de notre saint, le texte même des questions que le pape lui avait adressées [2]. Il se plaignait encore de la diversité des interprétations données à la parabole de l'enfant prodigue, il voulait savoir en détail le sens de chaque phrase, et surtout il demandait si les deux frères étaient vraiment la figure du peuple juif et de la gentilité, ou bien s'ils représentaient les justes et les pécheurs. « Interroger ainsi, c'est pré« parer la réponse, et questionner sagement, dit saint « Jérôme, c'est faire preuve de sagesse [3]. » Aussi ne voulut-il pas se laisser vaincre, il s'empressa d'adresser au pape un commentaire développé de la parabole. Il établit d'abord, selon l'Évangile, que tout dans la vie de Jésus-Christ se rapporte au salut des pécheurs, et il réfute en passant l'opinion de Tertullien que les publicains étaient

[1] Ep. Hieron. ad Damas., *de Hosanna*, *id.*, p. 148.
[2] Ep. Hieron. ad Damas., *de Filio prodigo, id.*, p. 149.
[3] *Id.* « Sapienter quippè interroganti, sapientia reputabitur. »

des gentils[1], car il est évident que Jésus n'a eu pendant sa vie de rapports immédiats qu'avec des Juifs. Il applique ensuite tour à tour la parabole aux juifs et aux gentils, aux justes et aux pécheurs, montrant qu'elle peut très-bien s'entendre dans ce double sens.

En poursuivant la lecture de cette lettre, nous nous arrêtons sur un passage qui mérite, de notre part, un moment d'attention. Déjà nous avons eu occasion de remarquer la lutte de l'esprit chrétien contre les idées païennes, et de saisir cet antagonisme dans les paroles et les actions de saint Jérôme. Le songe qui l'épouvanta si fort à Chalcis témoignait des déchirements de son âme, les paroles que nous avons sous les yeux prouvent que ses souffrances ne s'étaient point apaisées ; par moment, ses scrupules se reveillaient menaçants, implacables, comme tout ce qui naissait dans cette nature de feu ; il conservait toujours la même affection pour les auteurs anciens, mais il s'efforçait de la renfermer dans de justes limites, tremblant sans cesse d'aimer trop les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes. Pous calmer ses inquiétudes et se faire illusion, il attaquait alors les admirateurs passionnés de la littérature païenne, au nombre desquels il espérait ainsi ne plus voir figurer son nom. « Nous pouvons, dit-il[2], par siliques, entendre autre « chose : les démons ont pour pâture les ouvrages des « poëtes, les livres de la science profane, les discours « de l'éloquence pompeuse et artificielle. Il y a là des « séductions auxquelles personne ne résiste ; pendant « que les oreilles sont charmées par la douce harmo- « nie des vers, l'âme s'émeut et le cœur se laisse pren-

[1] Ep. Hier. ad Damas., *idem*, p. 150.
[2] *Id.*, p. 153. « Possumus et aliter siliquas interpretari. Dæmonum cibus est carmina poetarum, sæcularis sapientia, rhetoricorum pompa verborum. »

« dre. Mais après y avoir consacré ses soins et ses « veilles, on s'aperçoit que c'est seulement un vain bruit, « des paroles retentissantes. On n'y trouve point la « vérité qui rassasie, la justice qui répare les forces. « Ceux qui s'y attachent ont toujours soif du vrai, « sont sans cesse pauvres de vertus. Le Deutéronome « nous présente le type de cette science sous les traits « de la femme captive : quand un Juif voulait prendre « une esclave pour épouse, il devait, d'après la loi, lui « raser la chevelure et lui couper les ongles ; une fois « purifiée, elle pouvait partager la couche de son « vainqueur. Tout cela ne nous paraît-il pas ridicule « si nous le prenons à la lettre? et pourtant c'est ce « que nous avons coutume de faire quand nous lisons « des philosophes, quand nous parcourons un livre « profane : si nous y surprenons d'utiles leçons, nous « en faisons notre profit pour notre instruction ; au con- « traire, si nous rencontrons des détails superflus sur « les dieux, l'amour, le soin des affaires temporelles, « nous les supprimons, comme les Juifs rasaient la che- « velure, et coupaient les ongles de leurs captives. »

Notre étonnement va croissant, lorsque nous rencontrons plus loin le texte de saint Paul défendant de manger de la chair offerte aux idoles, de peur de scandaliser les faibles [1], et que nous entendons Jérôme prendre ces paroles pour un vaste interdit jeté sur la lecture, ou l'étude des philosophes, des orateurs et des poëtes. Puis il ajoute [2] : « Dieu nous garde d'entendre sortir de la bouche d'un « chrétien : Jupiter tout-puissant! par Hercule! par Cas-

[1] Ep. I, ad Corinth., ch. VIII, v. 9. » Nonne tibi videtur sub aliis verbis dicere, ne legas philosophos, oratores, poëtas? »

[2] *Id.* « Absit ut de ore christiano sonet : « Jupiter omnipotens, » et « me hercule » et « me castor. »

« tor! et autres invocations non moins étranges. Mais « maintenant on voit des prêtres du Seigneur laisser « de côté l'Évangile et les prophètes pour lire des comé- « dies, réciter des idylles passionnées, apprendre Vir- « gile : ce qui est un devoir, une nécessité pour les « enfants devient un crime pour eux à cause du plaisir « qu'ils y trouvent. »

Est-ce bien là le langage de Jérôme? N'avait-il pas, pour bannir ses scrupules, la lettre que saint Théonas écrivait à une époque où pareille intolérance à l'endroit des auteurs païens pouvait sembler, sinon permise, du moins excusable? Le patriarche d'Alexandrie adressait aux chambellans de Dioclétien, Lucien, Gorgonius et Dorothée, ces paroles mémorables[1] : « L'un de vous a « reçu, dit-on, l'argent particulier du prince sous sa « garde, l'autre les vêtements et les ornements impé- « riaux, l'autre les vases précieux, un autre les livres... « De tous, celui-là doit être le plus diligent... qu'il ne « néglige point de s'instruire dans les lettres séculières, « et d'étudier les œuvres de génie des Gentils qui peu- « vent plaire au prince. Que dans ses entretiens avec lui « il loue les poëtes de la grandeur de leur invention, de « l'intérêt de leurs fables; qu'il loue les orateurs de la « propriété de leurs expressions et de leur grande élo- « quence. Qu'il loue aussi les philosophes de leur mérite « particulier; qu'il loue les historiens qui nous racontent « la suite des événements, les mœurs de nos ancêtres et « l'origine de nos lois. »

Une autorité si grave ne devait-elle pas calmer les inquiétudes de saint Jérôme? Qu'il eût condamné une admi-

[1] Galland. *Bibliotheca veterum Patrum*, t. III. Sancti Theonæ episcop. Alexandr. Ep. ad Lucianum cubiculorum præpositum. Traduction de M. A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, part. I, t. I, ch. I, p. 176.

ration trop exclusive de l'antiquité païenne, je le conçois : mais défendre expressément l'étude des anciens, interdire au nom de l'Apôtre la lecture des orateurs, des poëtes, des philosophes, voilà ce qu'il est difficile d'accepter. Eh quoi ! lui qui fait si bien son procès à cette antiquité, n'en a-t-il pas une connaissance merveilleuse ? A-t-il songé à laisser dans l'oubli ceux qu'il voudrait aujourd'hui voir rentrer dans la nuit des temps ? Les poëtes ? mais il les connaît tous : il n'aime rien tant qu'un vers de Virgile [1], un souvenir d'Horace [2] pour appuyer son sentiment, animer son style, égayer sa pensée. Il parle des Atellanes [3] et des vers Fescennins [4], il cite les mimographes Lentulus [5], Philistius, Marcellus : Ennius [6] et Nævius [7] lui prêtent leurs sentences, il emprunte des comparaisons à Lucrèce [8] : Térence ne lui est pas étranger [9], Perse [10] lui fournit des traits et Ovide lui-même a trouvé grâce à ses yeux [11]. Je ne dis rien d'Homère [12], ni d'Hésiode [13], ni des maximes qu'il leur doit ; je passe sous silence Sophocle [14], Euripide, dont les tragédies, il le re-

[1] Voir surtout les Lett. XXXIV, XXXV, LIV, LV, LXXXIV, LXXXV, LXXXVII, XCI, XCV, XCVI.

[2] Let. VI, X, XXXIII, XLIII, XLVII, L, LXXXV, XCVII.

[3] Ep. XXXIV, ad Nepot., t. IV, pars II, p. 257.

[4] Ep. XCI, ad Ageruch., *id.*, p. 749.

[5] *Adv. Ruf.*, lib. II, *id.*, p. 411.

[6] Ep. XXXV, ad Heliod., *id.*, p. 273 : « Plebes in hoc regi antestat loco,

Licet lacrymare plebi, regi honeste non licet. »

Ep. XCVI, ad Princ., « Utinam ne in nemore Pelio. » (Fragm. Medeæ.)

[7] *Idem.* « Pati necesse est multa mortalem mala. »

[8] Ep. XLIII, ad Ctesiphontem, *id.*, p. 476.

[9] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, p. 557. — Ep. XCVI, ad Princ.

[10] *Idem*, p. 556.

[11] Ep. XCI, ad Ager., *id.*, p. 741.

[12] Ep. XXXIV, ad Nepot., *id.*, p. 258.— Ep. XXXV, ad Heliod., *id.*, p. 273.

[13] Ep. XXXIV, ad Nepot., *id.* — *Adv. Ruf.*, lib. III, *id.*, p. 471. — Ep. XCV, ad Rustic.

[14] Ep. XXXIV, ad Nepot., *loc. cit.*

connaît, ne sont qu'un tissu de méchancetés contre les femmes[1]; je tais Stésichore[2], Callimaque[3] et Ménandre[4], dont les noms ne sont pas oubliés dans ses ouvrages.

Parmi les orateurs, Démosthène et Cicéron ont une large part à son admiration, et les expressions seules lui manquent pour célébrer dignement leur louange : il sait les chefs-d'œuvre d'éloquence de l'adversaire de Philippe[5], il a lu les discours de l'Orateur latin, ses traités de rhétorique[6], ses Dialogues et surtout son *Brutus*[7]. C'est à Jérôme que nous devons ce mot admirable en l'honneur de Cicéron, et en même temps à la gloire de Démosthène[8] : « Sans toi, il serait seul, sans lui, tu se« rais le premier orateur. » Ces deux grands hommes ne sont pas les seuls dont il ait vanté l'éloquence : il connaissait aussi Caton[9] et les Gracques[10], Domitius et Antoine; il n'était pas resté insensible à la douceur de Pline[11], aux traits de Quintilien, à la gravité de Fronton, et pour juger d'un seul coup la longue et ennuyeuse faconde de ces orateurs dont Quintus Atérius était le modèle, il rappelle le joli mot d'Auguste[12] : « Notre Quintus a tou« jours besoin qu'on lui souffle dessus. »

[1] *Adv. Jovinian.*, lib. I, p. 191.

[2] Ep. XXXIV, ad Nepot., *loc. cit.*

[3] *Comment. in Epist. ad Titum*, t. IV, pars I, p. 420.

[4] *Idem*, p. 421.

[5] Ep. XXX, ad Pamm., pars II, p. 236. — Ep. XXXIII, ad Pamm., *id.*, p. 250 et 256.

[6] *Apol. adv. Ruf.*, lib. I, *id.*, p. 355.

[7] *De viris illust. Prolog.*, *id.*, p. 98.

[8] Ep. XXXIV, ad Nepot., *id.*, p. 262. « Demosthenes tibi præripuit ne esses primus orator, tu illi, ne solus. »

[9] Ep. XCVII, ad Demetriadem, *id.*, p. 792.

[10] Ep. LVII, ad Lætam, *id.*, p. 592.

[11] Ep. XCV, ad Rusticum, *id.*, p. 774.

[12] *Adv. Joan. Hiersol.*, *id.* — « Q. Aterius, qui ingenium in numerato habebat, ut sine monitore tacere non posset : de quo egregiè Cæsar Augustus : « Quintus, inquit, noster sufflaminandus est. »

Les philosophes ont été pour Jérôme l'objet d'une attention particulière; il avait commencé cette étude à Rome, lors de son premier séjour, il la continua dans la suite, comprenant de plus en plus les avantages qu'il pouvait en retirer pour la réfutation des hérétiques. En effet, le plus souvent ils allaient chercher des armes contre le christianisme dans les essais philosophiques de l'antiquité païenne, dans les écrits de Pythagore [1], par exemple, ou dans les ouvrages de Zénon, et les Ariens avaient essayé de faire servir les arguments d'Aristote à la défense de leurs erreurs [2]. Il faudrait un volume pour rappeler ce que saint Jérôme a dit des représentants de la philosophie antique: que de fois n'a-t-il pas entretenu ses amis et ses lecteurs de la secte des Académiciens, de l'ancienne Académie avec Socrate et Platon [3], de la nouvelle illustrée par Cicéron [4]? Que de choses n'a-t-il pas rapportées des Pythagoriciens, des opinions de leur chef [5], de ses ouvrages. de ses disciples parmi lesquels il connaît surtout Lysidès [6] et Archippus?

Et les stoïciens? leurs maximes austères devaient offrir un sujet intéressant et sympathique aux méditations de l'ermite de Chalcis: ils étaient peut-être ceux qui enseignaient les idées les plus saines, mais elles se trou-

[1] Ep. XLIII, ad Ctesiph., *id.*, p. 474 : « Omnium hæreticorum venena complecti, quæ de philosophorum et maxime Pythagoræ et Zenonis fonte manârunt. »

[2] *Adversus Luciferianos*, *id.*, p. 296.

[3] *Adversus Rufinum*, lib. III, *id.*, p. 465 : « De natura rerum possem tibi vel Lucretii opiniones juxta Epicurum, vel Aristotelis juxta Peripateticos, vel Platonis et Zenonis secundum Academicos et Stoicos dicere. »

[4] Ep. XLIII, ad Ctesiph., *loc. cit.*: « Academici novi quos sequitur Tullius. »

[5] *Id. Adv. Ruf.*, lib. III, p. 469 : « Respice omnem oram Italiæ quæ quondam magna Græcia dicebatur, et Pythagoricorum dogmatum incisa publicis litteris æra cognosces. »

[6] *Id.* « Quorum Archippus et Lysidès in Græcia, id est, Thebis, scholas habuêre qui memoriter tenentes præcepta doctoris, ingenio pro libris utebantur. »

vaient mélangées aux principes les plus dangereux en matière de philosophie ; l'occasion s'est souvent offerte à saint Jérôme de les réfuter; toutefois en combattant Zénon[1] et Chrysippe[2], il rend justice à l'école; il a des éloges pour Antisthènes[3], il fait admirer aux moines le détachement de Cratès jetant son argent à la mer[4], et il propose à tous les chrétiens l'exemple de la pauvreté pratiquée par Diogène[5].

Les doctrines des péripatéticiens n'avaient pu lui demeurer inconnues[6]. A la tête de ces habitués du Lycée, il place Aristote, qu'il appelle le prince de la philosophie[7], le père de la dialectique[8]. A côté de ces grands noms, Jérôme n'a point oublié Anaxagore[9], Epiménide[10]; il a rappelé la science de Démocrite[11], l'obscurité d'Héraclite[12]: il a vivement attaqué les tristes enseignements d'Epicure[13] et de ses disciples; Clitomaque, Carnéade et Posidonius[14] ont dans ses écrits une part presque aussi large que dans les ouvrages de Cicéron, et parmi les philosophes plus modernes, il a surtout parlé de Sénèque[15], d'Apollonius[16] et de Philon[17].

[1] Ep. XXII, ad Paulam, *id.*, p. 56.
[2] *Adversus Ruf.*, lib. I, *id.*, p. 355-385.
[3] *Adv. Jov.*, lib. II, *id.*, p. 206.
[4] *Idem*, p. 203.
[5] *Idem*, p. 207.
[6] Ep. XLIII, ad Ctesiph., *id.*, p. 474.
[7] *Adv. Pelagianos*, *id.*, lib. I, p. 491.
[8] *Comment. in Ep. ad Tit.*, t. IV, pars I, p. 437.
[9] Ep. XXXV, ad Heliod., pars II, p. 268.
[10] *Comment. in Epist. ad Ephesios*, pars I, lib. III, cap v, p. 384.
[11] Ep. XXXIV, ad Nepot., pars II, p. 258.
[12] *Adversus Jovinianum*, *id.*, lib. I, p. 145.
[13] *Id.*, p. 191. — *Id.*, lib. II, p. 304.
[14] Ep. XXXV, ad Heliod., *id.*, p. 261.
[15] *Adv. Ruf.*, liv. III, p. 469. — *De viris illust.*, *id.*, XII.
[16] Ep. L, ad Paul., *id.*, p. 568.
[17] Ep. LXXXIII, ad Mag., *id.*, p. 655. — *De viris illust.*, *id.*, XI.

Que cette érudition ne nous éblouisse pas, en nous faisant regarder Jérôme comme un grand philosophe; il n'en est rien, ses connaissances, en pareille matière, sont fort superficielles, il a beaucoup lu, mais peu approfondi les doctrines du Lycée ou celles de l'Académie. De ce côté, il est bien devancé par saint Augustin, dont le génie, essentiellement philosophique, s'élève à l'aise et plane sans fatigue à travers les plus sublimes conceptions de Platon, pour descendre ensuite, sans rien perdre de sa puissance, aux plus subtils raisonnements du philosophe de Stagyre.

Devant ces témoignages, il demeure clairement démontré que saint Jérôme n'observait guère la recommantion qu'il voulait faire passer à l'état de précepte, en défendant l'étude des poëtes, des philosophes et des orateurs. Chose digne de remarque après les audacieuses et imprudentes réformes tentées de nos jours dans l'enseignement, notre Dalmate ne poussait pas l'intolérance jusqu'à condamner les auteurs païens entre les mains de l'enfance; il avait compris les exigences de leur éducation, la nécessité de développer en eux l'intelligence et l'imagination, c'est pourquoi il leur permettait la lecture des anciens, qu'il proscrivait ailleurs à cause du plaisir, de la passion même que plusieurs y apportaient[1]. Pour expliquer cet arrêt trop sévère, rappelons-nous toujours la nature ardente, l'extrême vivacité de saint Jérôme : il a bien de la peine à dominer son caractère, à réprimer des élans qui l'emportent quelquefois au delà du but. Aussi cette défense de lire les poëtes, les orateurs et les philosophes n'est-elle que l'expression d'un sentiment exagéré, la plainte d'une âme exaltée, qui

[1] Hieron. Damaso, *de Filio prodigo*, pars I, p. 153. « Quod in pueris necessitatis est, crimen in se facere voluptatis. »

bientôt oubliera ses rigueurs pour revenir, rassise et calmée, à ces pages dont la douce harmonie a si souvent bercé ses ennuis, endormi ses douleurs.

Comme tout ce qui tombait de la plume de son secrétaire, l'explication de la parabole de l'enfant prodigue, charma le pape Damase, disposé à pardonner les négligences que Jérôme accusait toujours dans ses écrits[1]; il continuait à les dicter aux copistes, sans pouvoir les corriger lui-même, à son grand regret, ainsi qu'il le témoigne à tout moment. La pureté de son goût, son amour de la belle latinité, le rendaient difficile pour lui-même ; il eût voulu que l'on retrouvât dans ses propres ouvrages la perfection qu'il avait étudiée et admirée dans les modèles de l'antiquité latine.

Ces petits travaux demandés par Damase étaient comme un essai des forces de Jérôme. Tel on voit un aigle, du roc où il s'est reposé, prendre son vol à travers les airs : un moment il semble demeurer immobile, se balançant majestueusement au-dessus du vallon, puis soudain de toute la force de ses puissantes ailes, il s'élance dans les profondeurs de la nue pour planer dans les régions inondées des feux du soleil. Tel va nous apparaître Jérôme : comme autrefois le prophète de Pathmos, il s'élève dans les cieux jusqu'au trône de l'Agneau : là, en face des vingt-quatre vieillards, à la lueur des lampes mystérieuses, sous le regard des animaux symboliques, il va transcrire une copie véritable des deux Testaments, puis il essayera de lire dans la pensée de Dieu-même, le sens caché de sa parole éternelle. Ses travaux importants sur les livres saints commencent à cette époque, il jette à ce moment les fondements assurés de l'autorité qu'il a depuis exercée dans

[1] Hieron. Damaso, *idem*, p. 160.

l'Eglise catholique. Déchirer d'une main ferme les voiles que les hérétiques avaient jetés sur la vie de Jésus-Christ, dissiper aux éclairs de son génie les nuages que l'erreur avait amoncelés autour de la doctrine du divin Maître, tel fut l'objet de la première expédition de Jérôme sur le terrain de l'exégèse.

On se servait dans toutes les Eglises d'Occident d'une version du Nouveau Testament, qui avait subi de graves altérations. L'hérésie, la mauvaise foi, l'ignorance et l'incurie[1] semblaient s'être liguées pour jeter le trouble et le désordre dans les Evangiles; on avait corrigé, dénaturé, brouillé, confondu les différents récits, de sorte que la parole divine n'offrait plus qu'un alliage de pensées humaines. Le mal était grand, puisqu'il touchait aux saints livres, il était dangereux, car il attaquait la racine même de notre foi. Damase voulut y apporter remède; il chargea Jérôme de corriger cette version et de reviser les Evangiles d'après le texte grec. Notre saint accepta le travail et se mit à l'œuvre. Courage, patience, soins minutieux, il n'épargna rien. Aristarque n'avait pas apporté une attention plus scrupuleuse aux corrections qu'il fit subir aux poëmes d'Homère. Les suppressions, les interpolations, les variantes, furent étudiées et discutées; Jérôme fit tout passer au flambeau de sa critique, laissant brûler ce qui lui paraissait de mauvais aloi, rétablissant ce qui avait été effacé, corrigeant ce qui lui semblait avoir été changé, si bien qu'il réussit à donner une version des Évangiles très-exacte et parfaitement en rapport avec le texte grec. La dédicace de son

[1] *Prefat. Hieron. in quatuor Evangelia ad Damasum*, t. I, p. 1426. « Ad Græcam originem revertentes, ea quæ vel a vitiosis interpretibus edita, vel a præsumptoribus imperitis emendata perversius, vel a librariis dormitantibus addita sunt aut mutata, corrigimus. »

œuvre fut un hommage qu'il offrit au pape Damase, avec la traduction des canons d'Eusèbe de Césarée[1].

Cette version était nécessaire et d'autant plus utile, qu'il s'agissait du livre le plus important des saintes Écritures. Mais après l'Evangile, que l'on voit entre les mains de tous les chrétiens, il y a les Psaumes qui sont sur les lèvres de tous les fidèles. Cette poésie du Roi-prophète n'offre-t-elle pas à l'âme de célestes accents pour exprimer ses sentiments, la douleur et la joie, la crainte et l'espérance, la confiance et le repentir[2]. La profondeur des pensées y saisit l'intelligence, la variété des couleurs charme l'imagination, le cœur se sent pénétré des plus douces et aussi des plus terribles émotions. Ces beautés sans nombre n'ont pas échappé aux poëtes qui font la gloire de notre littérature : parmi eux Malherbe, Racine et Rousseau, en s'efforçant d'enrichir notre langue de ces nouveaux trésors, méritèrent d'y trouver la source de leurs plus belles inspirations. Avant nous, les Latins avaient admiré ces chants, Jérôme voulut en donner, sur le texte des Septante, une traduction pour corriger l'ancienne italique[3]. Il pressa un peu cette version, que l'on désigna sous le nom de Psautier latin ; elle est encore en usage au Vatican, mais le peuple ne l'accepta point ; enchaîné par l'habitude, il continua à lire ou à chanter les Psaumes dans l'ancienne italique.

Jérôme n'avait entrepris ces travaux périlleux et ingrats qu'à la prière de Damase; malgré ce haut patronage, ils n'eurent pas le bonheur de plaire à tous ceux qui dans

[1] Ces canons sont une sorte de concordance en dix tables dressées par Eusèbe à l'imitation de celles d'Ammonius d'Alexandrie, pour montrer ce qui est propre à chaque évangéliste et ce qui leur est commun.

[2] « Si gemit psalmus, gemite; si orat, orate; si gratulatur, gaudete; si sperat, sperate; si timet, timete. » (S. Augustin, in ps. XXX.)

[3] *Prefatio in Psalmos*, t. I, p. 1222.

Rome pouvaient être appelés à les apprécier. Aucuns se montrèrent indignés de l'audace du critique: à leurs yeux, c'était presque un nouvel Héliodore, ils auraient demandé à Dieu d'envoyer un ange pour fustiger cet autre profanateur. Oser toucher à la sainte Écriture, quel crime! Qu'importait à leurs yeux que ce fût pour la corriger et non plus pour la dénaturer, pour obéir au souverain pontife, et non pour suivre une intention personnelle? On portait atteinte à une chose consacrée par le temps, dès lors le forfait n'était-il pas irrémissible? Ces hommes existaient déjà du temps d'Horace[1], l'espèce ne s'en est point perdue : partisans outrés de l'antiquité, admirateurs aveugles des ouvrages informes et grossiers, mais marqués au coin du nom de la sibylle ou du cachet de Numa, ils ressemblent aux oiseaux de nuit qui hantent les ruines et redoutent la lumière. Leurs voix discordantes ne causèrent aucune surprise à Jérôme; il s'y attendait, car il écrivait à Damase en lui adressant sa version des Évangiles[2]: « Savant ou ignorant, quiconque prendra ce « livre et s'apercevra que le contenu diffère de ce qu'on « lui servait jusqu'ici, jettera soudain les hauts cris, « m'appellera faussaire, sacrilége, moi qui ose ajouter, « changer, corriger quelque chose à des livres anciens. « Je me console de ces injustes clameurs parce que c'est « vous, souverain pontife, qui m'avez ordonné de le « faire, ensuite le témoignage de ces détracteurs prouve « que la vérité ne peut se trouver où il y a tant de va- « riété : en effet, s'il faut s'en tenir au texte latin, quel

[1] HORACE, épît. I, liv. II, v. 48 et suiv.

Qui redit ad fastos et virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil, nisi quod Libitina sacravit.

[2] *Præfat. in quatuor Evang. ad Damasum*, t. I, p. 1426.

« exemplaire devra-t-on prendre, il y a autant d'éditions « que de volumes[1] ? »

Jérôme voulut donner le change à cette critique maladroite, et faire diversion au travail ingrat qui l'occupait, c'est pourquoi il se décida à tenter une excursion dans les régions moins fréquentées par lui de la théologie. Il résolut de dicter quelque chose sur le Saint-Esprit[2]; l'expression *garrire* dont il se sert est bien modeste, mais la matière était fort épineuse à traiter, même pour un disciple de saint Grégoire le Théologien. Il ne tarda pas à se trouver en présence d'obstacles imprévus, de difficultés sans cesse renaissantes ; se ravisant tout à coup, il préféra suivre le conseil de Damase et traduire le livre de Didyme sur ce sujet, aimant mieux « n'être « que l'interprète d'un autre, que d'aller à l'exemple de « certains, pâle corneille, se parer de plumes emprun- « tées. » Le sénat des Pharisiens, c'est-à-dire le parti qui n'approuve que ce qu'il loue, comme dit encore Horace, et qui avait déjà élevé la voix contre notre saint, se récria de nouveau, et le contraignit à suspendre pour un temps la marche de ce travail.

Le cercle de ses occupations allait ainsi s'élargissant de jour en jour, et cependant Jérôme trouvait encore du temps à ménager pour la lecture. Il savait les préceptes de Cicéron, de Quintilien et de Pline à ce sujet, il était heureux de mettre en pratique les leçons qui avaient élevé et soutenu ces grands maîtres à la hauteur de leurs succès. La lecture ne nous fournit pas seulement la semence qui doit germer, croître et produire une moisson abon-

[1] C'est l'argument si bien développé par Bossuet dans l'*Histoire des variations*, pour établir la nécessité d'un pouvoir qui maintienne l'unité du dogme et de l'interprétation des saintes Écritures.

[2] *Præfat. Hieronymi in lib. Didymi de Spiritu Sancto*, t. IV, p. 494.

dante pour les lettres : comme une rosée bienfaisante, elle rafraîchit encore l'intelligence desséchée au feu de l'inspiration, elle récrée l'esprit épuisé par le travail d'une heureuse fécondité. Jérôme ne pouvait se lasser d'en faire l'expérience, car Damase ne cessait de le presser d'écrire, pour être le premier à cueillir et à savourer les fruits de ces lectures. Charmante union, qui de ces deux esprits n'en formait plus qu'un! délicieuse intimité où l'âme du simple prêtre devenait la moitié de celle du souverain pontife !

Damase s'était empressé de lire et de transcrire, comme il le dit lui-même [1], tout ce que Jérôme avait composé au désert : il prit ensuite les ouvrages de Lactance que son secrétaire lui avait donnés, parce que ses cartons étaient vides et qu'il n'avait rien écrit depuis quelque temps. Ces livres n'offraient pas au pape le même intérêt que ceux de son cher fils ; il ne tarda pas à s'en dégoûter, et s'empressa d'envoyer un messager à Jérôme, non pour le réveiller parce qu'il s'oubliait à lire, mais pour lui reprocher de ne plus songer à écrire.

Brutus en agissait ainsi à l'endroit de Cicéron [2] : *Semper me ad aliquid scribendum impellis*, disait l'Orateur romain flatté de ces attentions délicates, et enchanté d'y correspondre ; Jérôme était encore plus heureux des instances du souverain pontife [3], il promit de dérober à la nuit quelques heures pour répondre à ce qu'il plairait à Damase de lui demander. Le lendemain même, le pape charmé de cette bonne volonté, lui dépêcha le même

[1] *Damasus ad Hieron.*, t. II, p. 561. — « Nullas te jam epistolas habere dixisti, exceptis his quas aliquando in eremo dictaveras, quosque tota aviditate legi atque descripsi.

[2] CICÉRON, *Orator*, cap. III.

[3] *Hieron. ad Damasum*, t. II, p. 562.

envoyé avec cinq questions, qu'il le priait de résoudre nettement et longuement [1]. Notre saint fit aussitôt venir son copiste : ils se préparaient l'un à dicter, l'autre à écrire la réponse, quand survint tout à coup un Juif qui apportait à Jérôme quelques livres empruntés à la synagogue: il fallut laisser de côté la lettre commencée, et lire ces livres en toute hâte, car le Juif, craignant d'être surpris, exigea qu'ils lui fussent remis dans le plus bref délai [2]. Telle fut la cause qui mit en retard la réponse de Jérôme: elle n'arriva au pape que le lendemain, et encore ne contenait-elle que la solution de trois questions, parce que Tertullien, Novatien et Origène avaient déjà traité les deux premières, l'une sur la distinction des animaux purs et impurs, l'autre touchant la circoncision dans la loi mosaïque. Cette lettre est encore une sorte de commentaire pour expliquer, par la comparaison du texte hébreu, et par le rapprochement de passages semblables, que celui qui tuerait Caïn accomplirait sept vengeances, c'est-à-dire mettrait fin au terrible châtiment infligé par Dieu au meurtrier d'Abel.

Jérôme prouvait ensuite, par le calcul des généalogies de Lévi et de Juda, que les enfants d'Israël étaient bien sortis d'Égypte à la quatrième et cinquième génération. Enfin, il montrait par différents exemples que les saints de l'Ancien Testament savaient seulement ce qu'il plaisait à Dieu de leur révéler, et que, par conséquent, il ne fallait pas s'étonner de l'erreur d'Isaac bénissant Jacob à la place d'Esaü. La fin de la lettre est une longue citation empruntée à saint Hippolyte pour donner le sens de cette pieuse allégorie, qui présente Dieu le Père sous le nom d'Isaac, Jésus-Christ ou l'Église, sous les traits de

[1] *Damasus ad Hieron.*, *id.*, p. 561.
[2] *Hieron. ad Damasum*, *id.*, p. 562.

Jacob; Rébecca est la figure du Saint-Esprit, Esaü le type du peuple juif.

Jérôme eut bientôt une nouvelle occasion d'offrir à Damase d'abord, aux fidèles ensuite, un travail plus sérieux et plus intéressant. A Antioche, il avait déjà marqué sa place parmi les défenseurs de la foi, en soutenant le parti de la vérité contre les Lucifériens : à Rome, il reprit les armes pour combattre de nouveau l'erreur dans le champ clos de la discussion. Jamais chevalier ne sentit dans un tournoi son cœur brûler d'une plus généreuse ardeur, au son de la trompette, ou bien au signal du bouclier suspendu à la porte de sa tente, retentissant sous la lance d'un adversaire; jamais sans doute Jérôme ne dut répéter avec plus d'enthousiasme la parole du prophète roi [1] : « Béni soit le Dieu qui m'a formé à la guerre et qui a « enseigné à mes mains l'art des combats! » Pouvait-il souhaiter une cause plus belle, une mission plus haute? Il devenait le tenant de la sainte Vierge, le champion de *la plus doulce et de la plus parfaicte des dames,* comme l'appelaient nos pères, car Marie était attaquée dans sa virginité par un misérable qui tentait de flétrir, de son souffle impur, la blanche couronne assurée déjà sur le front de la Mère de Dieu, par la vénération de quatre siècles. C'était la première fois qu'en Occident le serpent infernal redressait sa tête pour blesser au talon le pied qui l'avait écrasé. Afin d'accomplir cette œuvre ténébreuse, le démon revêtit la forme d'Helvidius : c'était un arien, disciple d'Auxence [2], grossier, turbulent, ignorant et ignoré; nouvel Erostrate, pour sortir de son obscurité, il voulut incendier le temple que dans leur piété filiale, les chrétiens avaient élevé à la virginité de Marie.

[1] Psaume CXLV, 1.

[2] *Adversus Helvidium*, t. IV, pars II, p. 129.

Comme jadis Oza, Helvidius porta une main sacrilége sur l'arche d'alliance, il soutint qu'après la naissance du fils de Dieu, sa mère avait eu de saint Joseph d'autres enfants, appelés dans l'Évangile les frères du Seigneur. Saint Épiphane avait déjà réfuté cette hérésie, dont les partisans portaient en Orient le nom d'Antidicomarianites [1]. Helvidius ne faisait donc que réchauffer une vieille erreur, rajeunir sous de tristes haillons un sujet plus triste encore, car, au dire de saint Jérôme, le style du livre était déplorable [2], « surtout aux yeux d'un chrétien « qui regarde comme un solécisme et même un barba- « risme, de commettre ou de raconter une infamie. »

Notre saint trouva d'abord que réfuter ce malheureux, c'était en vérité lui faire beaucoup trop d'honneur; il ne l'avait jamais vu et ne pouvait dire s'il était blanc ou noir; ne valait-il pas mieux le laisser mourir dans son obscurité, que de dissiper ces ténèbres, fût-ce aux éclairs de la vérité [3]? Cependant, sur les instances réitérées des chrétiens de Rome, il se décida à frapper cet arbre stérile pour le jeter aux flammes avec son feuillage inutile. « Je laisse de côté, observe-t-il au début, les piéges de la « dialectique, les arguments d'Aristote ; je ne veux pas « faire assaut d'éloquence. » Jérôme engage une sorte de dialogue où, se mettant à la place d'Helvidius, il expose d'abord l'hérésie, puis il prend la parole, et se donne carrière pour réfuter, en son propre nom, les raisons sur lesquelles il vient d'appuyer la cause de l'erreur. C'était une affaire de mots, toute la discussion porte sur certaines expressions : peu versé dans l'art de la grammaire

[1] *S. Epiphanes, Hæresiæ*, LXXVIII, liv. III, ch. VI, p. 7.

[2] *Adv. Helvid., loc. cit.*, p. 140. — « Apud christianos solœcismus est magnus et vitium turpe quid vel narrare, vel facere. »

[3] *Idem*, p. 130.

et dans la connaissance de sa langue, Helvidius interprétait à sa guise : *antequam*[1], *donec*[2], *primogenitus*[3], *fratres*[4], il voulait en étendre le sens jusqu'à leur faire signifier son hérésie. Puis, cherchant dans la tradition quelques soutiens à ses erreurs, il invoquait le témoignage de Tertullien et de Victorin, évêque de Pétau[5]. « Je n'ai rien à dire de Tertullien, répond saint Jérôme, il « n'appartient pas à l'Eglise. Victorin, comme les évan- « gélistes, a parlé des frères du Seigneur, non des fils « de Marie, frères, ainsi que nous l'avons démontré, par « alliance, et non par nature. » Il appuie ensuite son sentiment sur les écrits et l'autorité de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Irénée, de saint Justin.

Les derniers traits de saint Jérôme achèvent Helvidius ; l'hérétique avait voulu, en comparant la virginité au mariage, montrer son savoir et faire preuve d'éloquence[6] : « Nous avons vu danser un chameau, » dit saint Jérôme, rappelant un vieux proverbe. Comme l'hérétique mettait en question la honte qu'il y avait pour un Dieu à naître d'une vierge : « Ajoutez, si vous le vou- « lez, s'écrie le généreux athlète, emporté par un des « plus beaux mouvements de son éloquence passionnée, « ajoutez toutes les autres misères attachées à la na- « ture humaine, les ennuis de neuf mois de grossesse, « l'enfantement, du sang, des langes. Représentez-vous « encore le nouveau-né enveloppé des membranes accou- « tumées. N'oubliez pas la crèche, les vagissements, la « circoncision le huitième jour, le temps de la purifica-

[1] *Adversus Helv., idem*, p. 131.
[2] *Idem*, p. 133.
[3] *Idem*. p. 135.
[4] *Idem*, p. 136.
[5] *Idem*, p. 141.
[6] *Idem*. « Risimus in te proverbium : Camelum vidimus saltantem. »

« tion, pour faire croire à une souillure contractée. « Nous n'en rougissons point, tout cela ne nous ferme « pas la bouche. Plus il s'est humilié, plus il a souffert « pour moi, plus je lui dois de reconnaissance. Et quand « vous aurez tout dit, il restera encore la croix, le der- « nier des outrages. Et pourtant nous l'acceptons, cette « croix, nous y croyons, nous y tenons, car elle est pour « nous le signe de la victoire. » Le débat se termine par un tableau de mœurs qui offre une peinture curieuse des embarras du mariage, nous aurons occasion de la présenter ailleurs.

Ce traité nous a vraiment intéressés : la discussion est simple, nette, précise; la marche de la composition n'est pas embarrassée par des incidents inutiles; le style es vif, entraînant, relevé par une pointe de raillerie qui ne sent ni l'aigreur, ni l'amertume. L'auteur s'est accusé d'avoir encore fait un peu de rhétorique et de déclamation[1]; cette fois nous lui passons condamnation, vu la légèreté de la faute, et nous tenons cet ouvrage pour l'un des meilleurs de Jérôme. Il a dû l'écrire de sa propre main ; le latin est digne de lui et de sa réputation ; car notre Saint mérite, sous le rapport de la langue, d'être regardé comme le plus distingué des Pères de l'Eglise d'Occident. La pureté, la correction de ce traité attestent, de la part de l'auteur, une attention particulière, que nous ne pouvons ni retrouver, ni même demander dans la plupart de ses ouvrages, puisqu'il dictait habituellement, et, comme il a soin de le répéter sans cesse, probablement afin de désarmer la critique ou de la rendre moins sévère[2] : « Une page ne peut être par-

[1] *Adversus Helv.*, *idem*, p. 143. « Rhetoricati sumus, et in morem declamatorum paululum lusimus. »

[2] Hieron. ad Damas., *de Filio prodigo*, t. IV, pars 1, p. 160. — « Sæpe

« faite, si l'auteur lui-même ne l'a polie de sa propre « main. »

II

Saint Jérôme et les dames romaines.

Le nom de Jérôme devenait célèbre, sa réputation grandissait sur les bords du Tibre; sur les sept collines, il n'était bruit que de sa science, on admirait sa vertu, sa sainteté; car il n'avait rien changé dans ses habitudes de Chalcis, et l'austérité de sa vie rappelait un émule de saint Paul, un disciple des Pères du désert. Tous étaient témoins de l'affection que le pape lui témoignait, de la confiance qu'il laissait voir aux lumières de son secrétaire. Damase avait soixante-quinze ans, aussi chacun regardait déjà Jérôme comme son successeur sur la chaire de Saint-Pierre[1]. Notre saint docteur ne tarda pas à conquérir ainsi dans Rome une véritable souveraineté; il eut une cour, des sujets; son action se fit d'abord sentir dans l'Eglise, puis elle s'étendit sur la société par les relations intimes qui soumirent à cette influence les plus illustres Romaines. Il ne faut pas s'étonner de l'empressement avec lequel ces grandes dames recherchèrent les inspirations de Jérôme; il suffit de rappeler ce que le christianisme a fait pour la femme. L'ermite de Chalcis apparaissait soudain comme le mandataire de cette religion, il l'avait étudiée dans les livres

causati sumus expoliri non posse sermonem, nisi quem propria manus limaverit. »

[1] Ep. XXVIII ad Asellam, t. IV, pars II, p. 66.

qui en contiennent les premières maximes, sous le ciel qui la vit naître et se développer, aux lieux où les fidèles prirent pour la première fois le nom de chrétiens. Il vit donc se serrer autour de lui ces fières patriciennes, ardentes de foi et d'espérance; elles se sentaient à l'aise à l'ombre de la croix, et désirèrent scruter les profondeurs de la révélation qui venait ainsi briser les liens de la femme, la rétablir à son rang, en faire l'amie, la compagne de l'homme, et non plus son esclave. Dans les élans enthousiastes de leur reconnaissance pour ces bienfaits, elles crurent que le plus beau destin pour elles était de se donner sans partage à la nouvelle religion, et de sacrifier à l'accomplissement de ses maximes leur rang, leur vie, leur fortune. Chez elles l'amour et le dévoûment allaient ensemble; elles avaient le courage inébranlable de celui-ci, la force invincible de celui-là. La femme n'a-t-elle pas toujours eu dans ces deux sentiments le secret de sa puissance et de sa grandeur? Les dames romaines en firent hommage à Dieu entre les mains de saint Jérôme; de là cette radieuse pléiade qui brilla bientôt autour de lui, empruntant à ce foyer la chaleur et la lumière qu'elles allaient ensuite faire rayonner dans le sanctuaire de leurs familles[1].

Elles entraient ainsi pleinement dans les vues de la Providence sur la régénération de la société; après avoir abusé de son empire pour causer la ruine du genre humain, la femme devait user de son influence pour le restaurer; mais en face de cette magnifique œuvre, désormais son partage et l'objet de sa destinée, au sortir du paganisme, elle apparaissait faible, timide, car elle se souvenait de ses fers de la veille, indécise, en pensant

[1] Quelques-unes de ces considérations ont heureusement inspiré M. Ozanam parlant de saint Jérôme dans *la Civilisation au* v[e] *siècle*, t. II.

qu'hier encore elle n'était comptée pour rien. Il appartenait à Jérôme de dissiper ses incertitudes, d'affermir ses pas chancelants, de lui tracer la voie, de la prendre par la main, et de la diriger vers l'accomplissement de sa sublime mission. Il le fit, et les femmes qu'il conduisit au but s'appelaient Paula, Marcella, Asella, Fabiola; elles étaient du sang des Fabius, des Paul-Émile, des Césars, marquées pour ainsi dire par un choix spécial, afin que leur sacrifice fût sans contrainte, leur influence sans limites. Aussi personne ne pourrait dire les conséquences de ce grand acte de la vie de notre saint, nul ne saurait définir les suites de son ascendant sur la société au IVe siècle.

Dieu qui ne fait rien à la légère, dit Bossuet, semblait avoir prédestiné Jérôme à exercer cette action : son âme ardente, capable de sentir, de partager tout ce qui est beau et grand, sa vaste science prête à éclairer tous les doutes et à montrer la vérité dans sa splendeur, sa vie aventureuse, son austérité empreinte d'un cachet mystérieux qui faisait songer aux déserts de la Thébaïde, et, faut-il le dire, ses anciennes faiblesses qu'il ne cachait pas et qui décelaient un cœur humain environné d'infirmités, disposé à y compatir, enfin, les rudes pénitences qu'il s'était imposées pour dompter ses passions et qui couronnaient déjà son front de l'auréole des saints, tout cela assurait l'empire de Jérôme sur l'âme sensible, sur l'esprit enthousiaste des dames appelées à mettre en pratique ses sublimes enseignements. La poésie ajoutait encore pour les captiver d'irrésistibles séductions, car elles voulaient connaître les Livres saints. Il y a dans ces pages sacrées un parfum de foi, un sentiment d'amour, un je ne sais quoi qui fait rêver aux chants des saints dans le ciel, aux chœurs des anges aux pieds de

l'Éternel. La muse qui chantait ainsi ne s'était pas inspirée sur les bords de la fontaine de Castalie, sous les voluptueux ombrages de Paphos, elle avait quitté le Parnasse pour habiter les sommets du Carmel et du Sinaï : elle portait au front un rayon de cette flamme qui couronnait Moïse, au cœur une étincelle de ce feu divin allumé aux lampes mystérieuses que saint Jean voyait brûler sans se consumer devant le trône de l'Agneau. Cette muse avait maintenant un temple, des autels, et elle semblait avoir choisi Jérôme pour grand prêtre en lui confiant le précieux dépôt de ses chefs-d'œuvre. Chacun s'empressait donc d'accourir à celui que l'on trouvait toujours disposé à faire avec largesse l'aumône des trésors remis entre ses mains. Déposant leur orgueil, les fières patriciennes vinrent aussi grossir la foule. D'abord Jérôme les évita ; longtemps il refusa de soutenir ces âmes qui sollicitaient son appui, longtemps il repoussa ces intelligences qui soupiraient après la lumière : enfin, il fallut céder aux démarches multipliées pour vaincre ses résistances, mais tout en se laissant fléchir, il apporta la réserve la plus scrupuleuse dans le choix des personnes qu'il recevait. Parmi les dames romaines admises à ses entretiens, il n'en accueillit aucune qui ne ressemblât au portrait que nous lui empruntons : il ne se laissa jamais fléchir que [1] « par celle qu'il voyait péni-
« tente et mortifiée, négligée dans son extérieur, aveu-
« glée par les larmes ; celle qui passait les nuits à im-
« plorer la miséricorde de Dieu et que le soleil surpre-
« nait souvent en prières ; celle qui avait pour chants
« les psaumes, pour entretien l'Évangile, pour plaisir la
« continence, pour existence la mortification. »

[1] Ep. XXVIII, ad Asellam., t. IV, p. 66.

De toutes ces matrones qui recherchaient la société et la conversation de Jérôme, Marcella fut la première à triompher de ses refus[1]. Elle était demeurée veuve après sept mois de mariage. La noblesse de son rang, la grâce de ses manières, sa douceur, sa jeunesse et sa beauté gagnèrent le cœur de Céréalis[2]; il avait été préfet de Rome en 353[3], consul en 358, il demanda la main de Marcella, quoiqu'il fût déjà bien avancé en âge, lui promettant une immense fortune, qu'il voulait lui donner, disait-il, non comme à son épouse, mais comme à sa fille[4]. « Si je désirais me marier, et non me vouer à une éter- « nelle chasteté, répondit la jeune veuve, je chercherais « un mari et non un héritage. — On voit, observa Cé- « réalis, des vieillards vivre longtemps et des jeunes « gens mourir tôt. — C'est vrai, reprit en souriant Mar- « cella, un jeune homme peut mourir tôt, mais un vieil- « lard ne peut vivre longtemps. » Albina, sa mère, eût été très-heureuse de ce mariage, il assurait à sa maison un puissant appui ; Marcella n'y voulut pas consentir, et Céréalis éconduit servit d'exemple pour la débarrasser des autres prétendants. Elle se voua donc à la retraite ; décidée à offrir à Dieu les soucis du veuvage puisqu'elle n'avait pu lui consacrer sa virginité; elle vécut avec tant de réserve et de retenue, qu'en face de sa sainteté, la calomnie sentit tomber ses traits, et la médisance laissa languir ses paroles envenimées[5].

Une fois que Marcella eut vaincu par son industrie la timidité de Jérôme[6], d'autres dames se hâtèrent d'accourir

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 781.
[2] *Idem*, p. 778.
[3] Amm. Marc., lib. XIV, cap. II.
[4] Ep. XCVI, ad Principiam, *loc. cit.*
[5] *Idem*, p. 779.
[6] *Idem*, p. 781.

pour se joindre à elle et prendre part à sa victoire. Son palais solitaire de l'Aventin s'ouvrit à ces pieuses réunions [1] où l'on voyait se presser Albina, la mère de Marcella, Léa, Paula, Blesilla, Eustochium avec Asella, Principia, Sophronie, Félicité, Marcelline, peut-être la sœur de saint Ambroise qui demeurait alors à Rome [2]. Ces dernières étaient vierges, elles s'unissaient aux saintes veuves pour former l'aimable société qui recueillait des lèvres de notre saint l'exposé des mystères du christianisme, l'explication de la parole révélée. Leurs intelligences délicates, tendres fleurs épanouies au soleil de la vérité, s'ouvraient avec bonheur aux grandes leçons de Jérôme ; elles se dégageaient peu à peu des ténèbres qu'un reste de paganisme pouvait encore laisser sur leurs esprits. Les temps avaient changé, on n'était plus aux jours où Cymodocée, païenne encore à dix-huit ans, écoutait avec un religieux étonnement et une sainte terreur Eudore substituant son grand Dieu à la place des vaines fictions d'Homère [3].

Les entretiens où venaient ainsi s'asseoir ces illustres Romaines furent bientôt la plus douce distraction de notre Dalmate, et l'on serait étonné, si ses lettres n'en faisaient pas foi, des trésors d'affection amassés dans son âme pour le bien de ces nobles amitiés. C'est que Jérôme était de la race de ceux en qui l'Évangile n'est diminué ni par le défaut de vues, ni par les passions et l'inclémence du cœur; il avait la main droite sur le *Lion de Juda*, et la gauche sur l'*Agneau* immolé avant tous les siècles [4]. L'Écriture sainte était le sujet habituel des con-

[1] Ep. XLVIII, ad Desiderium, *id.*, p. 562.
[2] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. XXV.
[3] *Les Martyrs*, chant I.
[4] Lacordaire, *Frédéric Ozanam*, VI.

versations; Marcella surtout y prenait tant de goût que jamais elle ne rencontra Jérôme sans lui adresser quelque question[1]. Elle n'acceptait pas toujours les réponses, et se réservait souvent le droit de répliquer, non par esprit de contradiction, mais pour entendre la solution des difficultés qui s'étaient offertes à son esprit. « Tout ce que « j'ai appris par une longue étude, dit saint Jérôme, tout « ce que je me suis approprié par une méditation assi- « due, elle a voulu tout savoir, tout apprendre. »

L'histoire de notre littérature n'a-t-elle pas conservé le souvenir de réunions semblables, où des femmes donnaient aussi l'élan à la conversation, dans des cercles que fréquentaient les hommes les plus distingués de l'époque? Il appartenait à nos aimables causeuses, françaises avant tout, de prendre plaisir au bel esprit de Voiture, de s'égayer aux anecdotes risquées de Tallemant des Réaux, lui, le caricaturier du XVII[e] siècle, comme l'appelle M. Cousin[2], ou bien encore de s'amuser à tresser avec Montausier la *Guirlande de Julie:* les Romaines ont plus de dignité dans leurs manières, elles sont plus graves et se croiraient compromises à ces joûtes d'esprit; il leur faut des entretiens plus sérieux, elles font de la théologie, s'occupent de commentaires et parlent herméneutique sacrée[3]. A l'hôtel de Rambouillet, après le français, l'italien et l'espagnol avaient leur tour, on lisait les compositions écloses au pays des Médicis, ou dans la patrie d'Anne d'Autriche. Au palais du mont Aventin on étudiait le grec, on travaillait avec une ardeur à nulle autre seconde, à se rendre maître des secrets de la langue hébraïque[4]. Le succès couronna si bien ces efforts, que

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, p. 781.
[2] *La Société française au* XVII[e] *siècle*, t. I, ch. VI, p. 272.
[3] Ep. XXXIV, XXXV, XXXVI, etc...
[4] Ep. Hieron. ad Paulam, t. II, p. 708.

Paula et Eustochium chantaient les psaumes en hébreu[1], que Marcella, après le départ de saint Jérôme, voyait recourir à son autorité pour juger les débats, quand il s'élevait une discussion sur un texte de la sainte Écriture[2].

Les racines grecques et les conjugaisons hébraïques n'absorbaient pas entièrement l'attention des interlocuteurs; pour rompre la monotonie, on variait l'intérêt par des questions touchant à différents sujets. Aujourd'hui on demandait à Jérôme l'explication des différents noms qui sont donnés à Dieu dans les livres sacrés[3]; le lendemain, il devait marquer le sens de certaines expressions hébraïques conservées dans le texte grec[4]. Un autre jour, le mot *diapsalma* avait besoin d'un commentaire[5], ou bien il fallait une longue lettre pour décrire et définir l'*Ephod* et les *Théraphim*[6]; enfin, on avait rencontré, chemin faisant, à travers les saints livres, une expression[7] que les commentateurs interprétaient d'une façon peu satisfaisante; aussitôt on interrogeait Jérôme pour en savoir le sens rigoureux.

Les réponses s'adressaient le plus souvent à Marcella, car c'était elle d'ordinaire qui proposait les objections; mais on ne la voyait pas jurer au nom du maître à la façon des disciples d'Aristote; une opinion toute faite ne la touchait guère[8], « elle examinait tout, dit-il, et pesait « chaque chose avec sagacité, de telle sorte que je sen-

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, pars II, p. 686.
[2] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 781.
[3] Ep. Hieron. ad Marcellam, t. II, p. 703.
[4] *Idem*, p. 705.
[5] *Idem*, p. 706.
[6] *Idem*, p. 611.
[7] *Id. De aliquot locis psalmi* CXXVI, p. 711.
[8] *Comment in Epist. ad Galatas. Præfat.*, t. IV, pars I, p. 222.

« tais avoir affaire à un juge plutôt qu'à un élève[1]. » Un certain Novatianus avait enseigné des doctrines d'une désolante sévérité contre les chrétiens apostats : leur faute, selon cet hérétique, n'était autre que le péché contre le Saint-Esprit, déclaré irrémissible dans l'Evangile. Marcella interrogea Jérôme à ce sujet; il était en compagnie de quelques amis, ses anciens compagnons d'études, Pammachius, Océanus, Gaudentius et autres, lorsque le messager arriva[2]. Notre saint les quitta un moment pour répondre sur-le-champ aux questions qui lui étaient adressées; il pensait que les paroles de l'Evangile devaient seulement s'appliquer à ceux qui par malice, et non par ignorance, attribuent au démon les œuvres accomplies par l'esprit de Dieu.

Toujours avide de s'instruire dans les choses saintes, Marcella lui demanda un jour les commentaires que Rhéticius, évêque d'Autun, avait composés sur le Cantique des cantiques. Jérôme ne les lui donna point, à cause des inexactitudes que l'on était étonné de rencontrer en si grand nombre dans un ouvrage bien composé d'ailleurs, et remarquable par l'abondance et la majesté du style[3] : « N'allez pas, dit-il, m'alléguer que je les ai prê-« tés à d'autres, je vous répondrais : Les mêmes aliments « ne conviennent pas à tout le monde. »

Tant de qualités, tant de science et de vertu ne manquèrent pas d'ajouter à la réputation de la jeune veuve; des hérétiques, escomptant déjà son ascendant à leur profit, entreprirent de la gagner à leurs erreurs. Un disciple de Montan lui présenta les divers passages où saint Jean parle du Paraclet, pour l'engager dans l'erreur qui

[1] *Licet tu argute præcaveris*, dit-il ailleurs, en répondant à ses objections.
[2] Ep. Hieron. ad Marcel., adversus Novat., *id.*, p. 164.
[3] Ep. Hieron. ad Marcel., *de Comment. Rheticii*, t. II, p. 624.

avait déjà séduit deux folles, comme les appelle Jérôme[1]. Prisca et Maximilla; Marcella connaissait le vrai sens de ces textes, elle savait aussi trop bien à quoi s'en tenir sur l'incarnation prétendue du Saint-Esprit en la personne de Montan; cependant, comme c'était une bonne occasion de faire parler Jérôme, elle lui demanda son avis avec quelques détails sur les différents points du montanisme. La réponse vint aussi prompte, aussi nette qu'à l'ordinaire[2]; c'est un parallèle entre la doctrine chrétienne et les rêveries du sectaire. L'Eglise reconnaît trois personnes dans la Trinité; Montan, comme Sabellius, n'admettait qu'une personne; l'Eglise bénit les secondes noces, Montan les regarde comme des adultères; l'Eglise, selon la tradition apostolique et la croyance générale, ordonne un carême par année, Montan prescrit à ses disciples trois jeûnes de quarante jours; l'Eglise considère les évêques comme les successeurs des Apôtres, Montan leur donne le troisième rang dans sa hiérarchie; enfin l'Eglise se montre pleine de miséricorde pour le pécheur, Montan, sans être ni plus juste, ni plus saint, n'a point de peines assez graves pour les fautes les plus légères.

Ces conversations théologiques et ces entretiens d'Écriture sainte amenaient ainsi Jérôme au palais de l'Aventin; mais quelquefois il se voyait retenu dans son humble demeure au milieu d'un petit cercle d'amis attentifs à écouter ses enseignements; au nombre des plus fidèles comptaient Pammachius, Océanus, Domnion, Gaudentius, et tous ceux qui, par amour de la science ou de la vérité, venaient lui demander lumière et conseil. Il était bien heureux de les recevoir, même il eût préféré leur

[1] Ep. XXVII, ad Marcell., t. IV, pars II, p. 64.
[2] *Idem.*

consacrer tous ses loisirs[1] : « Si les hommes, dit-il, m'in« terrogeaient sur l'Ecriture, je ne répondrais pas aux « femmes. » Il confesse encore ailleurs qu'il tressaillait de joie lorsqu'il rencontrait dans Babylone Daniel, Ananias, Azarias et Misaël, désignant par ces noms symboliques ceux qu'il avait remarqués pour leur zèle à s'instruire dans les sciences sacrées[2].

Jérôme retirait lui-même de grands avantages d'un commerce assidu avec ce qu'il y avait à Rome de plus illustre et de plus distingué ; il gagna surtout à ces longues conversations de donner, pour ainsi dire, le dernier poli à sa connaissance de la langue latine. Il n'est pas étonnant qu'un séjour prolongé sur une terre étrangère eût enlevé à son langage quelque chose de sa pureté ; de plus, il se plaignait à Marcella de s'être rouillé à l'étude de l'hébreu, au point de faire entendre en parlant une sorte de sifflement qui n'avait rien de latin[3]. Par la fréquentation d'une société choisie, il retrouva bientôt ce qu'il avait perdu : sa diction devint plus soignée, il acquit cette perfection de style dont il avait puisé le sentiment et le goût dans l'étude des auteurs anciens ; il mérita non-seulement d'être placé à la tête des Pères de l'Église d'Occident, mais encore de compter parmi les derniers écrivains latins. Selon la judicieuse observation de M. Villemain, il ne faut pas se montrer trop sévère à l'endroit de quelques tournures ou de certaines expressions qu'il serait difficile de légitimer par des exemples précédents : l'excuse de ces har-

[1] Ep. Hieronymi ad Principiam, in psalm. XLIV, t. II, p. 681.
Idem, p. 682.
« Nos, ut scis Hebræorum lectione detenti, in latina lingua rubiginem « obduximus, in tantum ut loquentibus quoque nobis stridor quidam non « latinus interstrepat. » (T. II, p. 616.)

diesses, qui font peur aux La Harpe, se trouve dans le génie de l'auteur, et aussi dans le mot de Varron : *Lingua in motu est.* Si quelquefois la phrase est un peu négligée, le mot impropre, la période embarrassée, n'oublions pas que le plus souvent Jérôme éprouvait les embarras que madame de Sévigné signalait ainsi : « Je « n'ai jamais autant d'esprit quand je dicte que lorsque « j'écris moi-même. »

On peut faire à notre saint un reproche plus sérieux ; nous sommes d'autant plus à l'aise en le lui adressant, qu'il s'est maintes fois reconnu coupable. Il s'agit des formes déclamatoires, du fatras de mauvaise rhétorique, des arguties de sophistes, dont il n'a jamais su se débarrasser entièrement. Ses lettres en sont à peu près dégagées; mais dans ses discussions, dans ses ouvrages de polémique, il lui arrive de s'oublier : alors il s'abandonne à des déclamations qui font pâlir les exercices de Suétone et les controverses de Sénèque.

Comme pièce de conviction à l'appui de notre plainte, nous ne voulons citer qu'un seul exemple et nous traduirons ses propres paroles. Il discutait et voulait prouver qu'un mariage contracté avant le baptême ne constituait pas la bigamie [1]. « J'étais à Rome, écrit-il; un « personnage fort éloquent me posa un argument cornu, « comme on les appelle, pour me mettre à l'étroit quel- « que parti que je prisse. — Prendre femme, est-ce un « péché ou non ? — Simple, et ne sachant pas me garer « d'une embûche, je répondis : Ce n'est pas un péché. « Il continua sa tactique. — Le baptême efface-t-il les « bonnes œuvres ou les mauvaises? — Je répondis avec « la même candeur : Les mauvaises.— Je ne me croyais

[1] Ep. LXXXII, ad Oceanum, p. 647.

« pas en danger; tout à coup les ailes s'étendirent de çà,
« de là, et je vis apparaître le corps d'armée jusque-là
« dans l'ombre. Mon adversaire me dit : Si ce n'est pas
« un péché de prendre femme, et si le baptême efface
« les péchés, il nous laisse ce qu'il n'efface point? —
« Aussitôt, comme si j'avais été frappé par un athlète
« des plus robustes, je sentis un nuage s'étendre sur mes
« yeux. Je me rappelai de suite l'argument de Chry-
« sippe : Si tu mens et si tu confesses vraiment ton men-
« songe, ton aveu est encore un mensonge. Revenant
« à moi-même, je retournai sa proposition contre mon
« homme. Répondez-moi, s'il vous plaît, lui dis-je; le
« baptême renouvelle-t-il l'homme, oui ou non? — Il eut
« bien de la peine à dire : Oui.— J'avançai pas à pas : le
« renouvelle-t-il tout entier ou en partie? — Tout entier,
« répondit-il. — Il ne reste donc rien du vieil homme
« après le baptême? — Il secoua la tête. — Je repris
« aussitôt mon argument : Si le baptême renouvelle
« l'homme, tout entier, s'il ne reste en lui rien de l'an-
« cien, comment imputer à l'homme nouveau ce qu'il y
« avait dans le vieil homme? — Mon subtil personnage
« garda d'abord le silence, puis il fit comme Pison, et ne
« sachant parler, il ne sut pas se taire. La sueur ruisse-
« lait de son front, la pâleur couvrait ses joues, ses
« lèvres tremblaient, sa langue adhérait à son palais, la
« salive lui manquait, tout en lui se contractait par la
« crainte plus que par l'âge. Il éclata enfin : N'avez-vous
« pas lu dans l'Apôtre qu'il faut ordonner prêtres ceux
« qui n'ont eu qu'une femme? Il parle de la chose et non
« du temps où elle s'est accomplie. — Il m'avait attaqué
« par des arguments, je le voyais recourir aux questions
« insidieuses, je lui renvoyai ses traits : L'Apôtre ordon-
« nait-il des chrétiens ou des catéchumènes? — Il ne

« voulut pas répondre. Je répétai la même question une « seconde, une troisième fois. Vous l'eussiez pris pour « Niobé que sa douleur fit changer en pierre. »

Avez-vous par un beau jour d'été parcouru la campagne? Les oiseaux chantent, les agneaux paissent, le berger repose à l'ombre. Que soudain le tonnerre grondant au loin fasse retentir les échos, la nature se trouble, tout se tait insensiblement, les troupeaux et le berger cherchent leur salut dans la fuite. Ainsi l'on allait voir se disperser peu à peu la société de saint Jérôme, et le silence ne devait pas tarder à régner dans le palais de l'Aventin. La mort frappa les premiers coups qui vinrent jeter des vides dans les rangs, et l'envie se pressera d'achever l'œuvre de désolation. Un jour Jérôme expliquait à Marcella le psaume LXXII, quand on vint leur annoncer la mort de leur amie sainte Léa [1]. Marcella en fut profondément affligée, elle regrettait surtout de n'avoir pu lui rendre les derniers devoirs, car ils apprirent en même temps que les restes de cette chère défunte avaient été transportés immédiatement à Ostie. Rentré chez lui, Jérôme écrivit à Marcella une lettre où il la consolait en faisant l'éloge de sainte Léa [2] : il racontait la piété, l'humilité, la mortification de leur amie, la montrait heureuse au ciel, et il mettait mieux ce bonheur en lumière par le contraste du triste sort réservé à Prétextatus [3], que la mort venait aussi de frapper au milieu des honneurs.

Peu de jours après avoir ainsi célébré la chasteté dans le veuvage, notre saint voulut présenter à la société du

[1] Ep. XX, ad Marcellam, *id.*, p. 51.

[2] *Idem.*

[3] Ce Prétextatus, ami de Symmaque, fut préfet de Rome sous Valentinien II, au dire d'Ammien Marcellin. Il mourut préfet du prétoire sous Théodose, et consul désigné pour l'année suivante. (Voir ci-dessus, p. 19.)

mont Aventin le panégyrique de la virginité dans la personne d'Asella[1]. Elle descendait encore d'une grande famille, peut-être comptait-elle parmi ses ancêtres ce Vinius Asella qui recevait d'Horace avec une charmante lettre, la mission de porter à Auguste les œuvres du poëte favori[2]. A dix ans, la petite Asella fut offerte à Dieu par ses parents : deux ans plus tard, nouvelle Agnès, elle accepta de grand cœur et ratifia de son plein gré cette consécration qui la condamnait au silence et à la retraite. On la vit renoncer au monde, quitter ses vêtements somptueux, vendre ses bijoux, s'enfermer dans une cellule, livrée à la prière et à la mortification; mais l'austérité de sa vie ne put jamais altérer la douceur de son caractère, l'aimable enjouement de son esprit. Marcella reçut encore cette lettre sous la condition expresse. toutefois, de ne la montrer qu'aux jeunes vierges ses compagnes pour les édifier, et de se garder bien de la communiquer à celle qui en était l'objet.

Au nombre des matrones qu'attiraient les vertus de Jérôme et la renommée de sa science, nous avons nommé Paula. C'était une amie de Marcella, issue comme elle d'une des plus anciennes familles de Rome; elle descendait d'Agamemnon[3] par son père Rogatus; Toxotius, son mari, appartenait à la famille Julia, dont l'origine remontait à Enée. Paula pouvait donc se glorifier du plus noble sang de la Grèce et de Rome : demeurée veuve avec cinq enfants, elle prit Marcella pour guide et pour modèle dans ce nouveau genre de vie qu'elle voulait mener désormais jusqu'à la fin de ses jours. Eustochium partageait avec sa mère l'affection et l'intimité de Marcella,

[1] Ep. XXI, ad Marcellam, *id.*, p. 52.
[2] Horace, Epit., liv. I, XIII.
[3] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 670.

qui voulut, par un surcroît de tendresse, voir toujours à ses côtés l'enfant qu'elle avait eu l'attention de faire élever sous ses yeux, dans sa chambre [1].

Dès que Paula eut offert à Dieu l'hommage de sa viduité, elle se livra à la pratique des vertus que nous avons admirées dans Marcella, Léa et Asella; l'humilité, la mortification, la retraite, la charité, n'eurent point d'actes trop héroïques pour sa généreuse ardeur [2]. Saint Epiphane et saint Paulin, pendant leur séjour à Rome, l'avaient encore affermie par leurs entretiens dans la voie où elle suivait Marcella. Jérôme la trouva déjà fort avancée en perfection, il ne lui restait qu'à terminer le couronnement d'un édifice qui reposait sur des fondements assurés. Il n'eut pas besoin de stimuler la vertu de Paula, il dut au contraire la modérer et mettre une limite à ses largesses [3]. « Je laisse à mes « enfants, répondait-elle à ces observations, un héritage « bien plus grand, la miséricorde de Jésus-Christ. » Comme Marcella, Paula ne comprenait pas la vertu sans la science, l'étude était une de ses plus douces occupations; saint Jérôme avait aussi mission d'éclairer ses doutes, de répondre à ses questions, témoin ce jour où il lui présentait en résumé toute la morale chrétienne dans le psaume CXVIII, et qu'elle lui demanda tout à coup l'explication des lettres hébraïques insérées dans le texte [4]. Cependant le désir de s'instruire, l'amour de la solitude, l'esprit de pénitence, tout cela disparaît, ou pour mieux dire, tout cela dans Paula emprunte à sa charité un merveilleux éclat : Jérôme rappelle sans cesse

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 780.
[2] Ep. LXXXVI, ad Eust., Epitaphium Paulæ, passim.
[3] *Idem*, p. 671.
[4] Ep. Hieronymi ad Paulam, t. II, p. 708.

les libéralités qui la signalaient aux bénédictions des pauvres et des malades, et pour achever le portrait de la mère d'Eustochium, il s'écrie[1] : « Elle eût voulu « mourir en mendiante, ne pas laisser à sa fille la plus « légère obole, et morte, être ensevelie dans un suaire « emprunté. » La gloire de ces grands sacrifices revenait en partie à notre saint, car c'est lui qui les inspirait, et tous le reconnaissaient pour le moteur secret de ces généreux dévoûments [2]. « N'était-ce pas un admirable « spectacle, nous dit M. Villemain dans son magnifique « langage, que les héritiers des noms les plus glorieux de « Rome idolâtre se consacrant aux œuvres de charité, « comme si, par une digne inspiration, la Providence « eût voulu faire sortir les plus humbles consolatrices de « l'humanité du milieu de ces familles dont la gloire « avait opprimé le monde ! » Jérôme nous apparaît comme Vincent de Paul au milieu des grandes dames du siècle de Louis XIV, quand il leur apprenait à secourir les pauvres, à prendre pitié des vieillards, à ne pas abandonner les orphelins : notre saint n'enseignait pas autre chose ; sous ses auspices, les filles des Scipion, des Marcellus, des Camille, se transformèrent en sœurs de charité[3]. « Elles firent voir au monde une vertu nou- « velle que la civilisation profane ne soupçonnait pas, « et dont l'héroïsme donne réellement aux femmes ce je « ne sais quoi de divin, que les barbares de Germanie « croyaient reconnaître dans leurs voix et dans leurs « regards. »

Paula n'était pas seule dans sa famille à suivre les leçons de Jérôme : deux de ses filles, Eustochium et

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 678.
[2] Villemain, *Tableau de l'éloquence chrét.* Saint Jérôme.
[3] *Idem.*

Blésilla furent aussi dirigées par lui. Blésilla avait épousé un descendant de Camille, et nous voyons encore se rattacher à la vie de notre Dalmate un des noms les plus illustres dans l'histoire de la république. Veuve après sept mois de mariage, d'abord elle n'imita point Marcella, et s'écarta loin des traces de sa mère : les plaisirs du monde la retinrent captive, son cœur se prit à l'amour de la parure, au vain étalage de sa fortune opulente[1]. Tout à coup elle tomba malade : cette leçon jointe à l'exemple de sa sœur Eustochium et aux enseignements de Paula, la fit rentrer en elle-même et amena sa conversion. Elle oublia tout, plaisirs, honneurs, richesses, pour la pauvreté, le jeûne et la retraite ; versée dans la connaissance du grec, au point de donner à penser qu'elle ignorait la langue latine, elle se mit à apprendre l'hébreu[2] ; ainsi, l'on a vu chez nous madame de Longueville, revenue des étourderies de sa jeunesse et des entraînements de la Fronde, se livrer à l'étude du latin[3]. Blésilla trouva des censeurs, mais en dépit des railleries du monde et des reproches de sa famille, elle persévéra, grâce à l'appui de Jérôme, dans le nouveau genre de vie qu'elle avait embrassé ; la joie du saint Docteur fut si grande, qu'il écrivit aussitôt à Marcella pour lui raconter comment Blésilla s'était convertie[4]. De son côté, il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient servir à la plus grande édification de sa nouvelle enfant : il lui lisait, dans l'Ecclésiaste, la sublime confession d'un grand roi reconnaissant la vanité des choses de la terre ; puis, sur sa demande, il lui promit une explication détaillée

[1] Ep. XIX, ad Marcellam, t. IV, p. 50.
[2] Ep. XXII, ad Paulam, *id.*, p. 54.
[3] Cousin, *Madame de Longueville*, t. II.
[4] Ep. XIX, ad Marcellam, de Ægrotatione Blesillæ, t. IX, p. 49.

des difficultés qu'ils avaient rencontrées dans cette lecture. Avant que Jérôme eût mis la main à l'œuvre, la mort vint enlever celle qui, la première, devait en recueillir les fruits : Blésilla fut prise d'une fièvre lente qui consuma sa vie; elle mourut doucement, comme une lampe qui s'éteint[1]. « Priez, disait-elle à ceux qui l'as-
« sistaient à ses derniers moments, priez le Seigneur
« Jésus de me pardonner, car je n'ai pu accomplir ce
« que je voulais. » A quoi songeait donc la fille de Paula? Quels sacrifices, quels prodiges de mortification avait-elle rêvés? Qu'avait-elle senti là, lorsque, comme André Chénier posant la main à son front, la jeune pénitente comprit qu'elle allait mourir?

On fit à Blésilla de magnifiques obsèques : la douleur brisa l'âme de Paula, la nature l'emporta sur la vertu, elle tomba en défaillance. Le spectacle de cette mère que l'on emportait à demi morte du convoi de sa fille, irrita la foule contre les moines, que l'on accusait, dans une aveugle colère, de violenter les âmes et de contraindre les vocations[2]. « Ils ont séduit cette malheureuse
« matrone, s'écriait-on ; ce qui prouve assez qu'elle se
« souciait peu de la vie monastique, c'est que jamais
« femme, parmi les païens, ne pleura autant ses en-
« fants. » Ces murmures et ces reproches s'adressaient tout d'abord à Jérôme, il avait converti la fille, il était le directeur de la mère ; et cependant, pas un ne fut plus sensible que lui à la perte de Blésilla, mais il n'était pas de ceux qui pleurent parce qu'ils n'ont plus d'espérance au delà du tombeau. Pour charmer sa douleur et consoler Paula, il écrivit à cette mère éplorée une magnifique oraison funèbre de sa fille ; lettre admirable, modèle

[1] Ep. XXII, ad Paulam, *id.*, p. 54.
[2] *Idem*, p.

d'éloquence, si les textes un peu multipliés peut-être ne venaient pas trop tôt sécher les larmes et dissiper l'émotion [1]. « *Quis dabit capiti meo aquam*...? Qui donnera de « l'eau à ma tête, des larmes à mes yeux, et je pleure-« rai...? » Et il pleure en effet, au souvenir des vertus de Blésilla, en rappelant ses derniers moments; puis il s'écrie : « Que fais-je? je voulais arrêter les pleurs d'une « mère, et je pleure moi-même! Oui, je ne veux point « cacher ma douleur, ces pages sont écrites avec des « larmes. » Après avoir contemplé avec une certaine amertume le spectacle du vice heureux et triomphant, il se console des épreuves imposées à la vertu, en songeant au bonheur qui sera sa récompense. Il voudrait consoler Paula par l'idée de cette éternité bienheureuse dont les délices inondent déjà l'âme de sa fille; il donne alors la parole à Jésus-Christ lui-même pour reprocher à la mère chrétienne l'excès d'une douleur qui n'est comparable qu'à l'affliction de la veuve de Prétextatus : « Rougis, « fait-il dire au Sauveur, rougis de l'exemple d'une « païenne; la servante du démon l'emporte sur la « mienne : elle se représente son époux transporté au « ciel; toi, tu ne crois pas, ou tu ne veux pas croire à la « félicité que ta fille goûte auprès de moi. » Et Blésilla apparaît elle-même pour essuyer les larmes de sa mère, en lui disant les joies qui l'environnent dans les cieux; puis, Jérôme s'anime d'un souvenir de Virgile, il se rappelle le poëte promettant l'immortalité à Nisus et à Euryale [2], et s'inspirant à son tour d'un souffle prophétique, il s'écrie dans son légitime orgueil [3] : « Ton nom, ô Blésilla, « sera inscrit à chaque page de mes récits : partout où on

[1] Ep. XXII, ad Paulam, *id.*, p. 54.
[2] *Enéide*, chant IX, v. 444.
[3] Ep. XXII, ad Paulam, t. IV, p. 59.

« les lira, partout on parlera de toi : les vierges, les veu-
« ves, les moines, les prêtres verront ton image gravée
« dans ma pensée. Ta vie a été courte, ta mémoire de-
« meurera éternellement dans la postérité ; je placerai
« ton nom entre celui de Paula et d'Eustochium, et ja-
« mais il ne périra dans mes livres. »

Nous venons de nommer Eustochium : figure ravissante comme les vierges de Raphaël ou comme l'Iphigénie de Racine, elle repose doucement les yeux dans la carrière aventureuse de saint Jérôme; étoile radieuse, elle brille au milieu des orages qui tourmentèrent la vie de notre saint; chaste apparition, elle rayonna sur l'âme agitée de l'ermite de Bethléem, comme Béatrix sur le cœur du Dante, quand l'austère Gibelin dépouillait sa sauvage énergie aux blanches visions de celle qu'il avait aimée sur la terre, et que le ciel lui enleva sitôt pour la placer parmi les anges. Eustochium était un ange de la terre, Jérôme lui voua l'affection la plus tendre et aussi la plus pure, il l'aima pour le ciel et pour Dieu. Ses conseils aidèrent la jeune fille à triompher des difficultés qu'on lui suscita quand elle voulut offrir à Dieu le sacrifice de ses espérances sur la terre. Dans sa famille, aucuns voyaient avec peine les intentions d'Eustochium, ils s'efforçaient de les combattre, de les chasser même, en réveillant dans le cœur de l'innocente vierge l'amour des parures auxquelles elle avait renoncé. Ainsi son oncle Hymétius lui fit un jour arranger les cheveux suivant la mode, tandis qu'il ordonnait à son épouse, Prétextata, de changer la robe simple et modeste d'Eustochium en des vêtements somptueux et dignes de sa naissance. Mais la nuit suivante, nous dit saint Jérôme, le sommeil de cette femme fut troublé par une étrange vision : elle vit un ange qui lui adressa ces terribles pa-

roles[1] : « Oses-tu bien préférer l'ordre d'un homme à « celui du Christ? porter sur la tête d'une vierge consa- « crée à Dieu tes mains sacriléges? Elles vont se dessé- « cher; au châtiment, tu comprendras ce que tu as fait, « et au cinquième mois tu seras précipitée aux enfers; « si tu persévères dans ton crime, tu seras à la fois « privée de ton mari et de tes enfants. »

Eustochium était ravie d'imiter sa mère, de suivre l'exemple de son amie Marcella, et de se confier à saint Jérôme pour arriver à la perfection. Elle reçut de lui une admirable lettre sur les devoirs de la virginité[2] : c'est un traité où il enseigne à sa chère fille les privations qu'elle doit s'imposer, les compagnies qu'il faut éviter, les dangers qui pourraient se présenter, les études à cultiver, les vertus à pratiquer pour arriver au ciel, dont il fait resplendir la gloire aux yeux de la jeune vierge, comme le prix de ses généreux efforts. On a quelquefois reproché cette lettre à saint Jérôme; certains ont blâmé la crudité de son langage : comme il s'adressait à une jeune fille, on eût voulu moins de liberté dans les paroles, plus de réserve dans les images, de retenue dans certains tableaux de mœurs. Il ne faut pas juger de ces choses d'après les idées reçues dans notre société : l'urbanité romaine était tout autre que la politesse française, les maîtres du monde ne se distinguaient point par la délicatesse : leurs mœurs n'avaient pas été, comme les nôtres, épurées au commerce des femmes, qui, depuis le XVIIe siècle, n'ont pas cessé d'exercer la plus salutaire influence sur nos façons et sur notre langage. C'est surtout à ce gracieux ascendant que nous devons la fleur, le parfum qui trahit notre goût des convenances,

[1] Ep. LVII, ad Lætam, *id.*, p. 593.
[2] Ep. XVIII ad Eustochium, *de Virginitate*.

et si les Grecs se reconnaissaient à la pureté de leur langage, les Français ont pour eux la délicatesse des manières. A Rome, on était moins difficile; on se montrait moins soucieux de la forme, plus libre dans le choix des expressions : il faut en accuser le caractère du peuple-roi et le génie de sa langue, car, au dire de Boileau :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

D'autres ont condamné certaines peintures de mœurs injurieuses à la religion. Selon eux, Jérôme aurait dû jeter un voile discret sur les misères que, dès son berceau, l'Eglise recélait déjà dans son sein. Ces désordres existaient, notre saint les signale à Eustochium pour la tenir en garde contre le danger; il les découvre comme ils sont, il les flétrit comme ils le méritent. M. de Montalembert a depuis longtemps absous, avec l'éloquence qui caractérise son génie[1], ceux qui, ne craignant pas de dire la vérité, parlent avec la franchise de saint Jérôme. Et d'ailleurs, pourquoi aurait-il gardé des ménagements? Il savait qu'auprès de ces abus étranges, à côté de ces infamies que l'on pouvait aisément compter, il y avait des vertus innombrables comme les étoiles du firmament, de sorte que la honte n'était rien en comparaison de la somme de gloire assurée au christianisme. Pouvait-on rendre l'Eglise solidaire de ces turpitudes? Elle laisse à l'homme sa liberté pour le bien ou pour le mal, et c'est pourquoi nous trouvons à côté de saint Jean le traître Judas. Elle n'a rien à craindre de ces défaillances; c'est une reine magnifiquement parée, quels que soient la richesse de ses atours, l'éclat de ses pierreries, il faut bien qu'elle touche à la terre; mais elle

[1] *Les Moines d'Occident*, Introduction, *passim*, et surtout au chap. VII.

est aussi comme le soleil qui brille sur la fange, sans que la moindre souillure vienne jamais ternir la pureté de ses rayons.

Jérôme n'écrivait pas toujours sur ce ton; il savait varier ses couleurs, et comme le poëte,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, a-t-on dit; Eustochium l'avait deviné, et un jour, avec une grâce charmante, l'espiègle enfant envoya à son grave directeur des cerises, des bracelets, une colombe et une lettre [1]. Jérôme la remercia, et la réponse est digne des présents. Saint Jean jouait bien avec une perdrix qu'il avait apprivoisée. Comme lui, notre saint prenait ses heures de récréation; il ne tenait pas toujours l'arc tendu, de peur d'user le ressort ou de briser la corde par un effort continu. Avec une pointe de sévérité, on trouverait que cette lettre tourne à la mignardise, et que saint Jérôme a précédé Voiture dans la carrière du bel esprit. Jérusalem ornée de bracelets, Baruch recevant une lettre de Jérémie, l'Esprit-Saint descendant sous la forme d'une colombe, offrent des allusions assez recherchées aux présents d'Eustochium; ce sont bien un peu des dragées de précieux. Est-ce à dire pour cela qu'une critique morose doive, sur cette feuille légère, gracieux badinage, poser sa main froide et décharnée? S'il y a faute au point de vue littéraire, nous excuserons saint Jérôme, nous ferons comme Eustochium qui ne reproche rien à la lettre; c'est pour elle et non pour nous qu'il l'avait écrite. N'est-on pas, du reste, souvent mal venu de s'armer de toutes pièces pour attaquer quelques pages échappées à la plume d'un homme qui,

[1] Ep. XXIII, ad Eustoch., t. IV, p. 60.

certes, ne savait pas les écrire pour la postérité, et qui croyait seulement amuser un ami, l'égayer, le divertir? J'aime un écrivain surpris, pour ainsi dire, en déshabillé, c'est une malice que j'ai l'air de lui avoir préparée : en retour, s'il y a quelques accidents de toilette, je suis tout disposé à fermer les yeux; ce que je ne ferais pas si, comme Buffon, il avait eu le temps de poser devant une glace, ou si je voyais apparaître le bout de ses manchettes, comme à Cydias.

Ainsi croissait dans Rome, à l'avantage de notre saint, cet ascendant fondé sur la science qui attire, affermi par par la vertu qui édifie. Sous l'influence de l'ermite de Chalcis, les dames romaines fuyaient le monde, demeuraient dans la retraite et dans le silence, étonnant la société par le spectacle d'un genre de vie imité des Pères du désert. Le grain de sénevé, confié par saint Athanase à la terre d'Occident, s'était développé[1], la semence de l'esprit monastique apportée d'Égypte, et jetée par ce grand admirateur de saint Antoine dans les sillons du vieux sol romain, portait ses fruits, promettait une abondante moisson. Grâce aux soins de Jérôme, les épis blanchissaient déjà au soleil d'Italie, et Marcella n'était plus à Rome la seule femme de qualité qui connût la vie des solitaires. Son palais de l'Aventin formait une communauté, où elle passait sa vie entourée de vierges et de veuves que sa sainteté instruisait et formait à la perfection[2]. Sainte Léa mourut à la tête d'un monastère[3] : Asella dirigeait une maison qu'elle avait ouverte pour recevoir ceux qui, nouvellement convertis[4], de-

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, liv. III, p. 150 et suiv. — Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, p. 780.

[2] *Idem*, p. 781.

[3] Ep. XX, ad Marcellam, *id.*, p. 51.

[4] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. XXV.

mandaient des soins plus assidus, comme ces fleurs fraîchement transplantées à qui l'on ménage un soleil moins ardent, une température plus douce, une terre mieux préparée. D'autres suivirent cet exemple, et plusieurs palais se fermèrent au plaisir, comme celui de Marcella, pour devenir des maisons de pénitence. Des vierges menaient dans Rome même, au sein de leurs familles, au milieu du monde, la vie recueillie et mortifiée des anachorètes : plusieurs se retirèrent dans leurs villas changées en monastères, et l'on vit ainsi se former autour du Capitole une sorte de Thébaïde peuplée par les filles des anciens triomphateurs[1]. A ce moment, des aspirations inconnues troublaient les cœurs, il y avait dans l'atmosphère je ne sais quel air qui soufflait vers la solitude. Jérôme se fit l'interprète de ce sentiment commun dans une lettre qu'il écrivit alors à Marcella : c'est une charmante églogue, un délicieux projet d'idylle, où la sensibilité de Virgile vient animer les rêves d'Horace, quand celui-ci chantait[2] :

O rus, quando ego te adspiciam ! quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!

« Maintenant, puisque nous le pouvons, dit notre

[1] Ces faits sont encore confirmés par les curieuses découvertes de M. le chevalier de Rossi. Après avoir reproduit et expliqué différentes inscriptions qu'il vient de déterrer à Rome, le savant archéologue ajoute : « En somme, il « est indubitable que vers la moitié du IV[e] siècle, ou peu après, ont commencé « à Rome des communautés de vierges et de veuves à la manière des monas« tères ; et par conséquent, il est fort vraisemblable que le groupe des vierges « sacrées du IV[e] et du V[e] siècle, mentionnées sur les monuments de l'*Agro* « *Verano*, appartienne à un de ces couvents primitifs de l'Église romaine. Je « voudrais bien pouvoir conjecturer que nos inscriptions se rapportent aux « compagnes et aux élèves de S. Marcella elle-même, mais aucun indice ne « vient aider cette conjecture. » (*Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1[re] année, p. 77 et 93.)

[2] *Satires*, liv. II, VI, v. 60.

« saint[1], retirons-nous à la campagne comme dans un « port assuré contre les orages. Là, un pain grossier, « des légumes que nos mains auront arrosés, un lait « délicieux nous fourniront une nourriture sans apprêt, « il est vrai, mais aussi sans danger. A ce régime, le « sommeil ne viendra pas interrompre notre méditation, « la satiété ne nous empêchera pas de travailler. Pen- « dant l'été, un arbre touffu nous prêtera son ombre; « pendant l'automne, la température elle-même et la « terre jonchée de feuilles nous inviteront au repos; « au printemps, les champs sont émaillés de fleurs, les « oiseaux se font entendre; parmi leurs chants, nos « psaumes retentiront avec plus de douceur et d'har- « monie; en hiver, par la glace et la neige, sans acheter « de bois, je veillerai ou je dormirai plus à l'abri du « froid. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en souf- « frirai pas davantage. »

A ces accents, on reconnaît la voix qui, du désert de Chalcis, célébrait autrefois les délices de la solitude pour y entraîner Héliodore[2]; on devine que le séjour de Rome commençait à peser à notre ermite, il lui tardait aussi de tendre son âme à la brise qui pourrait l'emporter vers une terre plus calme et plus fortunée.

Cette fuite du monde, ce retour à la vie des champs ne sont pas choses nouvelles sous les cieux : on les voit se manifester et revenir à certaines époques, la littérature en fait foi, elle n'est que l'expression de la société. Le monachisme offre une preuve plus frappante encore de cet amour de la retraite, il n'a jamais été plus florissant qu'aux temps semblables à ceux où l'on vit briller le genre pastoral. Sous les successeurs d'Alexandre,

[1] Ep. XLV, ad Marcellam, t. IV, p. 553.
[2] Ep. V, ad Heliod., *id.*, p. 6.

l'univers, encore épouvanté du bruit des pas du géant macédonien, se sentit déchirer par de nouvelles guerres; l'esprit humain crut trouver un peu de calme à la campagne, et Théocrite composa ses idylles. A Rome, lorsque les guerres civiles eurent épuisé la république, quand les proscriptions avaient désolé l'Italie, après Marius et Sylla, César et Pompée, Octave et Antoine, Virgile écrivit ses *Eglogues* pour dire les douceurs de la vie champêtre, et Horace lui-même se surprit à proclamer heureux celui qui se livrait à la culture de l'héritage paternel[1]. En France, Segrais après la Fronde, et après les guerres de Louis XIV madame Deshoulières, se réfugiaient à la campagne pour chanter les eaux, les prés et les bois. Le genre pastoral a son temps et sa couleur, ce n'est pas un fruit de toute saison : quand l'épopée a fait admirer ses héros, quand l'ode a exalté leurs victoires, quand la tragédie a retracé les malheurs des princes et des rois, l'églogue vient doucement arracher l'homme à ces scènes de sang, au triste tableau des misères humaines ; on dirait Virgile abandonnant le Dante dans les régions ténébreuses où il conduit l'auteur de la *Divine Comédie*, pour venir nous prendre et nous promener à travers les riantes peintures et les joies innocentes de la vie des champs.

Voilà ce qui nous frappe en littérature, voilà ce que les poëtes nous ont dit : ils sont l'écho de la société qui les environne, harpes éoliennes qui nous renvoient en notes harmonieuses le murmure du vent dans leurs cordes. On dépouilla ces fictions de la poésie qui les rendait si séduisantes, on ne garda que la vérité pour la mettre en pratique, et personne ne dut s'étonner de voir

[1] *Epodon*, ode II.

une foule d'âmes fatiguées de la société, se réfugier dans le calme de la retraite. La pensée qui dirige les poëtes du genre pastoral et le sentiment qui pousse les solitaires ont la même racine, l'ennui du monde ; les uns chantent, les autres agissent, là on sourit à l'idéal, ici l'on s'étonne en présence de la réalité. Vers certaines époques on fuit le bruit de la foule, le tumulte des places publiques : à Rome, c'est au bruit des invasions, en France, c'est après les guerres de Louis XIV, et l'exemple des dames romaines entraînées vers la solitude par les leçons de saint Jérôme, a trouvé chez nous de nombreuses imitatrices au temps de Bossuet et de Fénelon.

En effet, que de femmes, aux VIIe siècle, quittèrent tout à coup la société qu'elles charmaient, la cour dont elles étaient l'ornement, pour chercher dans la retraite une autre existence qui les attirait par le pressentiment de délices inconnues. Mesdemoiselles de Vertus[1], de Vigean[2], de Rohan[3], offrirent à Dieu, sous la bure des Carmélites, le sacrifice de leurs espérances sur la terre ; mademoiselle Paulet[4] et mademoiselle Raymond[5] se retirèrent à l'écart après avoir brillé dans un cercle d'élite. Deux sœurs du grand Arnauld, Angélique et Agnès, se réfugièrent dans le silence de Port-Royal[6], emportées par le désir de la perfection et l'amour de l'étude, qui, chez elles, étaient vertus de familles, *quid gentilitium*, dirait Pline ; des cinq filles de madame de Rambouillet, trois devinrent abbesses[7], et mesdames de La Vallière, de

[1] COUSIN, *Appendice à madame de Sablé.*
[2] *Idem*, *De la société française au* XVIIe *siècle*, t. I, p. 82, 84, 294.
[3] *Idem*, t. I, p. 247 ; t. II, p. 242.
[4] *Idem*, t. I, p. 344.
[5] WALCKNAER, *Études sur La Fontaine*, t. I, p. 274.
[6] COUSIN, *La société française au* XVIIe *siècle*, t. II p. 64.
[7] *Idem*, t. I, p. 288.

Longueville[1], de la Sablière[2], trouvèrent dans le cloître ou dans la solitude un abri contre leur passé, un port de salut pour l'avenir. La virginité, le veuvage, l'étude, le repentir les entraînèrent dans ces voies, et l'inspiration qui anime les poëtes du genre pastoral devint chez elles un effet mystérieux et tout-puissant de la grâce; la pensée reste la même, ceux-ci se sont contentés de la traduire en vers, celles-là l'ont mise en pratique. Ces femmes avaient l'enthousiasme des poëtes; elles eurent le courage des héros, parce qu'elles se sentaient au cœur l'amour qui fait les saints, elles ont donné à Lamartine raison de dire que l'héroïsme, l'amour et la poésie sont de même race.

Au souvenir de ce qui s'est passé en France, nous avons mieux compris cette espèce de révolution opérée par saint Jérôme dans la capitale de l'empire romain. Le peuple ne se trompait pas quand il l'accusait d'être, en grande partie, l'auteur de cet entraînement vers la solitude ; n'arrivait-il pas du berceau du monachisme, du pays où se lève le soleil ? Il jeta l'étincelle et alluma l'incendie en Occident, redisant après le divin Maître : *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi ut accendatur?*

[1] Cousin, *Madame de Longueville*, t. II.
[2] Walckenaer, *Études sur La Fontaine*, t. II, p. 39.

III

L'Église et la société romaine d'après saint Jérôme.

« Chaque fois que je me suis mêlé aux hommes, dit Sénèque, j'en suis revenu moins parfait[1]. » Ces paroles convenaient mieux à Timon qu'au précepteur et au ministre de Néron : mais je ne sais s'il ne faut pas y voir une boutade échappée à Sénèque, dans un moment de misanthropie, plutôt que l'expression d'une opinion bien arrêtée. Peut-être le stoïcien fuyant le commerce des hommes avait-il peur d'y laisser tomber le masque de sa philosophie, et de faire voir que ses actions n'étaient pas toujours en accord avec ses maximes. Notre saint n'avait pas, pour adopter ce sentiment, les raisons du philosophe de Cordoue, il eût été plus volontiers de l'avis de Vauvenargues écrivant que la familiarité est l'apprentissage des esprits; c'est pourquoi il ne songea nullement à mener la vie d'anachorète au milieu de la ville éternelle, et loin de vouloir rester étranger aux choses d'ici-bas, il parut en observateur, quelquefois en censeur de cette société qui l'environnait. Mêlé aux hommes, qu'ils soient du monde ou qu'ils appartiennent à l'Église, Jérôme étudia le caractère, les mœurs de son époque, et s'il a loué la vertu, il n'a pas craint d'élever la voix pour blâmer les vices.

[1] SÉNÈQUE, ep. VII ad Lucilium.

L'univers offrait à ce moment un théâtre digne d'arrêter l'attention des plus indifférents : jamais peut-être spectacle plus étrange ne s'offrit aux regards, jamais drame plus saisissant ne se joua sur la scène de l'empire romain, et, après bien des péripéties, on touchait au dénoûment[1]. Depuis longtemps, deux sociétés se trouvaient aux prises, deux religions en lutte, deux esprits en guerre ouverte, le combat allait finir, il ne restait qu'à couronner le vainqueur. Constantin avait arboré le Labarum, la croix brilla bientôt au sommet du Capitole[2]; elle poursuivit sa course triomphale à travers les provinces, les armées marchèrent à l'ennemi sous ce signe désormais vénéré, et la victoire ne s'étonna pas de déserter les vieux drapeaux, pour se ranger sous le nouvel étendard. L'Église put alors prendre possession ouverte de la terre, et sûre du présent, elle songea à l'avenir. A l'exemple de Rome païenne, elle avait commencé par faire de l'histoire avant de savoir l'écrire; mais quand le ciel l'eut vengée de ses ennemis, alors la renommée aux cent bouches célébra, malgré quelques voix discordantes, les merveilles du christianisme.

Au sortir des catacombes, il apparaissait comme un pouvoir victorieux, dans tout l'éclat de son triomphe, resplendissant de force et de vie, prêt à dire ce qu'il était, d'où il venait, ce qu'il voulait. On vit des hommes distingués par leur nom, leur naissance, leur fortune, sortir des rangs, descendre dans l'arène ; ils firent à la nouvelle religion un rempart, non plus de leur corps, mais de

[1] Beugnot, *Destruction du paganisme en Occident.* — Ozanam, *De la civilisation au ve siècle.* — A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, part. I, t. I et II.

[2] *Comment. in Isaïam*, liv. I, ch. II, v. 7, t. III.

leur intelligence, et se disposèrent à la protéger, à l'étendre par leurs paroles et par leurs écrits. Le temps des martyrs était passé, l'ère des moines commençait : on ne mourait plus sur une place publique, sous le fer des bourreaux, on s'immolait à Dieu par un sacrifice de chaque jour dans la solitude, au fond des déserts, dans la retraite, au milieu du monde, sainte agonie, dont la divine Thérèse donna plus tard la sublime expression dans cette devise : *Aut pati, aut mori*. Ce nouveau témoignage en faveur du christianisme n'était pas douteux[1] ; et s'il fallait encore l'appuyer, il serait facile d'évoquer une foule de veuves qui renoncèrent au monde pour consacrer à Dieu le reste de leur vie, des légions de vierges qui résistèrent à toutes les séductions, pour porter aux noces de l'Agneau la blanche couronne de leur innocence. Sans doute, il y eut des misères, des taches, des fautes, des crimes même, car l'esprit de l'homme garde toujours ses faiblesses, et son cœur ne perd jamais ses inclinations au mal : l'Église flétrissait ces désordres, et déchirant les nuages qui ne pouvaient embarrasser sa marche, pareille au dieu dont parle le poëte, on la voyait

. . . . poursuivant sa carrière
Verser des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Amie de tout ce qui est beau, de tout ce qui est grand, elle convia les lettres et les arts à l'œuvre de la régénération sociale ; elle voulut les environner d'une gloire plus pure en les associant à sa sublime mission. Et pourquoi l'Église eût-elle méprisé ces hautes inspirations que les anciens, dans leur naïf enthousiasme, aimaient à

[1] Rossi, *Bulletin d'archéol. chrét.*, 1re année, p. 75.

faire venir des dieux ! Pourquoi la croire insensible à la douce harmonie des accents qui avaient enchanté Rome, après avoir illustré et consolé la Grèce ? Le génie ne se trouva pas à l'étroit dans le nouvel empire des âmes et de la raison, les mystères ne le déconcertaient pas, il ne se sentit pas défaillir sur les hauteurs de la révélation. De grands écrivains consacrèrent leurs veilles à l'exposition de la doctrine chrétienne; elle ne leur sembla point un mets fade et insipide, pourtant ils avaient étudié Platon et les philosophes, ils avaient admiré dans Homère l'aimable simplicité du monde naissant. Ils éprouvaient un charme inconnu à comprendre l'Évangile, à pénétrer ses enseignements, à développer sa morale : les sublimes clartés d'une doctrine inspirée illuminèrent leurs écrits, et l'on vit naître, au milieu des Grecs et des Latins, une littérature qui offrit l'expression de la société chrétienne. Le IVe siècle en fut l'âge d'or. L'Église d'Orient comptait alors au nombre de ses enfants les hommes les plus éminents par leur sagesse et par leur science. Ils s'étaient formés aux écoles d'Athènes et d'Alexandrie, aux leçons des maîtres les plus renommés; après avoir moissonné les fleurs de l'antiquité païenne, ils passaient au christianisme pour l'enrichir des fruits de leurs études, des trésors de leur éloquence. Parmi les maîtres eux-mêmes, les uns se convertissaient; d'autres, comme Libanius, demeuraient fidèles à leur foi pieuse dans les arts de la Grèce, mais ils déploraient la perte de leurs disciples bien-aimés, à qui, en mourant, ils espéraient laisser leurs écoles.

L'Église d'Occident n'eut pas à jeter un regard d'envie sur les glorieux destins de sa sœur aînée; les Pères de l'Église latine ont sinon surpassé, du moins égalé ceux de l'Église grecque. Rome, à qui nulle gloire ne fut refu-

sée, devint en cessant d'être la capitale de l'empire romain, le siége d'un nouveau pouvoir : elle fut toujours le centre d'où s'échappaient les rayons lumineux qui allaient porter de tous côtés la chaleur et la vie. Elle eut à sa tête l'évêque des évêques, l'arbitre suprême du monde chrétien ; tous les yeux étaient fixés sur elle, toutes les parties de l'univers voulaient être en communion avec le successeur de Pierre, le pontife romain étendit sur les différentes nations de la terre le pouvoir des clefs dont il possède la plénitude, et la langue latine devint bientôt la langue de l'Église catholique.

Rome chrétienne continua d'être le rendez-vous des savants. Tous ceux qui se sentaient nés pour de grandes choses, tous ceux qu'une voix secrète invitait à sortir de la foule, tous accouraient à la ville aux sept collines, comme si le Capitole avait seul le droit de consacrer l'immortalité du génie. Ils venaient s'asseoir à ses écoles, puiser aux sources de sa science, se réchauffer à son soleil : Africains et Gaulois, Bretons et Suèves, Goths et Dalmates se rencontraient avec étonnement autour de la chaire de ses grammairiens et de ses rhéteurs. Après avoir appris la langue latine et la littérature qu'elle a fait naître, aux lieux où parla Cicéron, où écrivit Tite-Live, où chanta Virgile, ils s'en allaient, chacun dans sa patrie, partager avec leurs concitoyens les richesses qu'ils avaient amassées. Toutefois aux déserts de la Libye, dans les forêts de la Gaule, sur les rochers de l'Océan, la langue latine ne conserva point sa pureté native ; elle prit un caractère particulier selon le génie des peuples, selon les pensées de l'écrivain. Loin de Rome et des bords du Tibre, elle perdit bientôt ce parfum d'urbanité, ce je ne sais quoi célébré par les anciens sous le nom de *verna-*

culus sapor, saveur particulière, goût de terroir, que les étrangers ne pouvaient conserver ni à leur parole, ni à leurs écrits. Mais si la langue latine se fit entendre moins pure, moins élégante, sur les lèvres des Pères de l'Église d'Occident, elle n'en servit pas moins de vêtement à des idées nouvelles qui la modifièrent profondément, d'expression à une morale dont la hauteur et la perfection avaient échappé à Cicéron. Tel fut l'éclat qui resplendit autour des grands Docteurs de la foi, que leurs temps rappelèrent le siècle d'Auguste; Rome tressaillit au bruit de cette éloquence, elle se reconnut à ces généreux accents et se souvint des jours heureux, où, libre et reine de l'univers, elle applaudissait aux triomphes de la parole : le vieux chêne résistait à la cognée des barbares, il reparaissait couvert de fleurs et de fruits, étonnant le monde par son éternelle jeunesse et sa glorieuse fécondité.

Telle est l'impression générale que l'Église et le monde romain laissent à l'esprit après une lecture attentive des ouvrages de saint Jérôme. Ainsi, du sommet d'une colline, un voyageur jette un coup d'œil d'ensemble sur la ville qui s'étend à ses pieds ; pénétrant ensuite dans l'enceinte des murs, il peut à son aise parcourir les rues, admirer les monuments, reconnaître les hommes et les choses. Pourquoi ne suivrions-nous pas son exemple ? N'y aurait-il pas à la fois plaisir et profit à nous engager dans la vieille cité de Romulus, à ressusciter ses habitants, à les observer, à les étudier, à les retrouver tels qu'ils étaient avant l'invasion d'Alaric ? Secouons les cendres du passé comme on a fait de celles d'Herculanum et de Pompéi, Jérôme sera notre guide au milieu de cette société romaine au IVe siècle, il nous retracera la vie, les goûts, les occupations des hommes qu'il a

connus, et après avoir entendu ses récits nous dirons [1] :

Sit mihi fas audita loqui. . . . .
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Salluste déclamait contre le luxe de son époque à l'ombre de ses splendides jardins; Sénèque écrivait contre les richesses avec une plume d'or sur une table de citronnier. L'étalage de la fortune fut toujours à la mode dans la patrie de Lucullus et d'Apicius. Saint Jérôme nous fait d'abord remarquer [2] « ces larges por-« tiques, ces lambris dorés, ces maisons embellies par « le travail des malheureux, par les sueurs des con-« damnés, ces basiliques semblables à des palais, élevées « par des particuliers pour promener en plus belle de-« meure un faible mortel ; comme s'il pouvait y avoir « quelque chose de plus beau que le monde, comme s'il « valait mieux regarder les lignes de son plafond que « l'immense voûte des cieux ! » Franchissons d'un pas discret un de ces larges vestibules. Au milieu d'une foule d'invités, je m'engage à travers une longue série d'appartements ornés avec plus de profusion que de goût ; parmi les meubles divers, une étagère attire surtout mon attention, elle supporte [3] « des livres anciens écrits en « or et en argent sur des membranes pourprées, des co-« pies travaillées avec des lettres unciales, ce sont de « vrais fardeaux plutôt que des volumes. » Nous entrons dans le triclinium, et nous assistons [4] « à un de ces festins « d'une magnificence toute royale, où la vaisselle est « sculptée , où les coupes sont ciselées, où l'on sert

[1] *Énéide*, chant VI, v. 266.
[2] Ep. XLIV, ad Marcellam, t. IV, p. 551.
[3] *Prefat. in lib. Job.*, t. I, p. 798.
[4] Ep. LXXXII, ad Occanum, t. IV p. 653.

« entre autres mets délicats, des faisans cuits à point « par une chaleur lente et douce qui a pénétré les os « sans endommager les chairs. » Ailleurs il dit[1] : « Je « passe sous silence ces repas qui alourdissent l'esprit; « la conversation s'engage, on s'anime[2], on calomnie « les absents, on décrie la vie de chacun, on se déchire « à belles dents, on se dévore les uns les autres. Ainsi « s'est passé le temps du festin. Puis, quand les amis « se sont retirés, on compte la dépense; tantôt on entre « en fureur comme un lion, tantôt on songe à amasser « de quoi vivre pendant de longues années. Dans les « vêtements on ne cherche pas seulement ce qu'il faut, « on écoute surtout le luxe et la mollesse. Dès qu'il y a « quelque chose à gagner, on a le pied leste, la parole « facile, l'oreille attentive; s'il survient une perte, comme « cela arrive souvent, on paraît aussitôt le visage triste, « abattu. Le gain d'une obole nous transporte, la perte « d'un as nous accable. »

Horace avait bien raison de chanter que le bonheur n'habite pas sous ces riches lambris. Que de soucis! que de préoccupations! que d'ennuis[3]! « Les désirs ambi- « tieux, la soif du pouvoir, le besoin de voir et d'être vu, « de saluer et d'être salué, de louer et de critiquer, « d'apprendre et de répéter les nouvelles; il faut, malgré « soi, demeurer mêlé à la foule; si nous recevons ceux « qui nous rendent visite, notre tranquillité est troublée; « si nous les renvoyons, on nous accuse d'être orgueil- « leux. Ce n'est pas assez, il faut encore rendre ces vi- « sites, on va frapper à des portes splendides, à travers

[1] Ep. XLV, ad Marcellam, *id.*, p. 553.

[2] Madame de Sévigné écrivait : « Il est plaisant ici, le prochain, surtout quand on a dîné. » (Let. du 23 décembre 1671.)

[3] Ep. XLIV, ad Marcell., t. IV, p. 551.

« une foule de serviteurs qui ne nous épargnent guère,
« on franchit des portiques dorés. »

Nous nous plaignons d'être mal servis; les Romains l'étaient-ils beaucoup mieux? Écoutons[1] : « Prenez garde « aux nourrices, aux servantes, à toutes ces mauvaises « bêtes qui n'ont qu'un but, celui de se rassasier de notre « substance. La frugalité d'une maison est la ruine des « valets; ils croient qu'on leur fait tort de tout ce qu'ils « ne peuvent emporter. Ils considèrent ce qu'on leur « donne, nullement d'où cela vient. S'ils voient arriver « un chrétien du milieu de la rue, ils crient : C'est un « Grec ! c'est un imposteur ! Ils répandent les bruits les « plus infâmes, et après les avoir inventés, ils sou- « tiennent ne faire que répéter ce qu'ils ont appris. Le « mensonge s'accrédite, il arrive aux oreilles des maî- « tresses qui le divulguent et le publient ainsi jusque « dans les provinces. »

Ce portrait des serviteurs n'est pas flatté : plus loin notre saint ajoute encore[2] : « C'est une race qui se plaint « toujours. Pour se consoler, ils ne connaissent que la « médisance ou la calomnie : Celui-ci est un parasite, « celui-là un trompeur, un coureur de testaments, un je « ne sais quoi enfin. »

Ce n'est pas assez, Jérôme nous conduit plus avant dans le secret de la famille romaine; sa verve railleuse s'est exercée à quelques scènes d'intérieur d'une admirable vérité, et surtout d'une originalité charmante. Ici, il nous montre une femme qui se polit la figure, marche à pas comptés et simule des caresses; là, il nous fait voir une autre occupée devant sa glace à se teindre, à se farder, à se rendre plus belle qu'elle ne l'est en

[1] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, 555.
[2] Ep. LXXXIX, ad matrem et filiam in Gallia comm., *id.*, p. 733.

réalité[1]. « D'un côté, les domestiques jasent, les enfants « crient, les plus petits se pendent au cou et aux bras de « leur mère ; il faut calculer les dépenses, veiller à l'é« conomie : de l'autre, la troupe affairée des cuisiniers « prépare les viandes, la foule des ouvrières bourdonne, « on annonce l'arrivée du maître avec ses compagnons. « L'épouse alors, comme une hirondelle, parcourt tous « les recoins, examine si les lits sont dressés, si les par« quets sont lavés, si les coupes étincellent, si le dîner « est prêt. Ce sont là d'heureuses maisons. Mais bientôt « la musique commence, la flûte résonne, la lyre gémit, « les cymbales retentissent ; on se moque des parasites « qui s'en réjouissent, on fait entrer brillantes et parées « les victimes dévouées aux passions des convives. La « malheureuse épouse semble prendre plaisir à ce spec« tacle, et le chagrin la tue, ou bien elle s'en offense et « son mari la querelle. De là, des discussions, des di« vorces. Si l'on trouve quelque maison où ces choses « soient inconnues, c'est bien rare ; n'y a-t-il pas tou« jours les soucis du ménage, l'éducation des enfants, « les besoins du mari, la conduite des domestiques. »

Dans ce tableau, la femme a le beau côté, elle excite notre compassion, et nous nous sentons tout disposés à la plaindre ; autre chose nous attend. A son tour, le mari va poser en victime ; Jérôme nous fait assister à ses misères, à ses tribulations. La page est digne de Plaute ou de Molière, on croirait entendre les doléances d'Euclion, les lamentations de Sganarelle[2] : « Que de choses il faut

[1] *Adversus Helvidium*, *id.*, p. 142.

[2] *Adv. Jovin.*, lib. I, t. IV, pars II, p. 189. — Ce passage est extrait d'un livre de Théophraste, *de Nuptiis a sapiente ineundis*. L'ouvrage est perdu, mais saint Jérôme nous le donne à connaître par un assez long fragment. Nous ne pouvons le traduire en entier, la délicatesse de notre langue se révolte en présence de quelques détails, de certaines comparaisons qui n'offensaient point

« à nos matrones! Des robes de prix, de l'or, des pier-
« reries, du luxe, des servantes, des meubles magni-
« fiques, des litières, des chars. Puis les nuits entières
« se passent en plaintes et en reproches. — A la prome-
« nade, celle-ci était plus richement parée que moi ! —
« Celle-là a tous les honneurs ; moi je suis une mal-
« heureuse que tout le monde méprise! — Pourquoi
« regardais-tu la voisine? — Pourquoi causais-tu avec
« la petite servante? — Qu'as-tu apporté du Forum?
« — On ne peut avoir ni un ami, ni un compagnon.
« Aimez quelqu'un, de suite elle dira que vous la délais-
« sez. Vous apprenez qu'il y a dans une autre ville un
« professeur distingué, vous ne pouvez pas pour y aller
« faire votre paquet et laisser là votre femme. Si elle est
« pauvre, on doit la nourrir, c'est difficile : si elle est
« riche, il faut la supporter, cela devient un supplice.
« Ne cessez jamais d'avoir soin d'elle, de vanter sa
« beauté; si vous en regardez une autre, elle se croira
« méprisée! N'oubliez pas de l'appeler maîtresse, de cé-
« lébrer le jour de sa naissance, de jurer par sa santé, de
« souhaiter qu'elle vous survive. Ayez des prévenances
« pour sa nourrice, sa suivante, le serviteur de son père,
« son esclave favori, son procurateur, ses eunuques.
« Résignez-vous à aimer tous ceux qu'elle aimera. Si
« vous lui abandonnez entièrement le soin de la maison,
« vous serez esclave. Si vous vous réservez de com-
« mander en certaines circonstances, elle dira que vous
« n'avez pas confiance en elle; de là, des disputes, de la
« haine, et si vous n'y prenez garde, du poison. »

les Grecs et ne faisaient pas peur aux Latins. « Equus, asinus, bos, canis, et vilissima mancipia, vestes quoque, et lebetes, sedile ligneum, calix, et urceolus fictilis probantur prius, et sic emuntur; sola uxor non ostenditur, ne ante displiceat quam ducatur. »

Après la peinture non moins vive, non moins plaisante de quelques autres ennuis qu'une femme peut causer à son mari, Jérôme termine ainsi l'esquisse matrimoniale qu'il empruntait à Théophraste : « Si vous tombez ma-« lade, elle vous reproche ses larmes, et comptant sur « l'héritage, elle vend tout dans la maison. Grâce à sa « sollicitude, elle finit par vous désespérer. Au con-« traire, si elle est indisposée, il faut partager son mal, « ne pas quitter son lit. Enfin si par hasard elle est « douce, aimable, *rara avis!* ses douleurs nous dé-« chirent, ses dangers nous torturent. »

Je ne sais si notre saint a voulu nous donner une physiologie générale du mariage à Rome ; à vrai dire, elle n'est pas engageante. Et pourtant une première épreuve quelquefois n'a point suffi. On veut tenter un nouvel essai, et les jeunes veuves se mettent en quête de prétextes[1] : « Mon petit patrimoine diminue tous les « jours, l'héritage de mes ancêtres s'en va. Un serviteur « m'a manqué de respect, une servante n'a point exécuté « mes ordres. Qui donc fera mes affaires au dehors? « Qui recevra le tribut de mes terres? Qui élèvera mes « enfants? Qui formera mes domestiques? — Eh! grand « Dieu! elles allèguent pour contracter leurs secondes « noces justement la raison qui seule devrait suffire à « les en détourner. Ce n'est pas un père que cette mère « donne à ses enfants, c'est un ennemi; ce n'est pas un « protecteur, c'est un tyran. La passion l'enflamme, elle « oublie le fruit de ses entrailles : au milieu de ses « enfants ignorant toute l'étendue de leur malheur, « naguère en deuil, aujourd'hui nouvelle épousée, elle « est tout entière au soin de sa toilette. »

[1] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, p. 560.

Dans ces lignes, quelle connaissance du cœur humain! quelle énergie dans la pensée, quelle éloquence dans l'expression! Êtes-vous curieux de savoir ce qui va se passer dans ce nouvel intérieur? Jérôme va nous éclairer, mais la lumière est bien triste : « Aujourd'hui l'on « dresse votre contrat de mariage, demain on vous for« cera d'écrire votre testament. Votre mari simulera « une maladie, et il fera pour vivre ce qu'il voudrait « que vous eussiez fait en mourant. Si vous avez des « enfants de cette union, bientôt il s'élèvera des divi« sions, des guerres intestines. Il ne vous sera point « permis d'aimer les autres, qui vous doivent égale« ment la vie : vous leur donnerez quelque chose en « secret, et le second mari sera jaloux du premier, « car si vous ne détestez les enfants, vous semblerez « encore aimer le père. Si vous épousez un homme « qui ait des enfants d'une première femme, fussiez« vous la mère la plus tendre, d'accord avec les co« médiens, les mimographes, les rhéteurs et leurs lieux « communs, chacun vous regardera comme la plus « cruelle des marâtres. Si l'un de ces enfants tombe « malade, s'il souffre de la tête, vous passerez pour « une infâme sorcière. Si vous ne lui donnez point à « manger, on vous accusera de cruauté; si vous lui « offrez des aliments, vous serez une empoisonneuse. « Ah! quels avantages y a-t-il donc, dites-le-moi, « dans les secondes noces, pour compenser tant de « maux! »

Cependant, alors comme aujourd'hui, à Rome comme chez nous, on passait aisément par-dessus ces inconvénients, et saint Jérôme nous en apporte lui-même un merveilleux exemple. Le fait se passa sous ses yeux pendant qu'il remplissait les fonctions de secrétaire au-

près du pape Damase[1]. « On me montra, dit-il, un « homme et une femme des derniers rangs du peuple : « il avait enterré vingt épouses, elle en était à son « vingt-deuxième mari, puis tous deux finirent par « se marier ensemble, et pour la dernière fois, ils le « croyaient bien eux-mêmes. Tout le monde, hommes « et femmes, attendaient avec impatience lequel des « deux, après tant de congés donnés, ensevelirait l'au- « tre. Le mari l'emporta : devant la ville entière ac- « courue à ce spectacle, on le vit, une couronne en « tête et une palme à la main en signe de victoire, « précéder au milieu des acclamations de la foule, « le cercueil de cette femme qui avait eu tant d'é- « poux. »

Dans l'intérêt des familles, et pour le bien de la société, saint Jérôme n'avait pas cru s'élever avec trop de véhémence contre les secondes noces. Les hommes ne devaient pas être tous hors de cause, cependant il n'accuse que l'autre sexe ; mais là ne s'arrêtent pas ses griefs contre les femmes. L'un d'eux ne perd jamais rien de son actualité, il porte sur la toilette. Que de fois l'austère Dalmate n'a-t-il pas reproché aux Romaines la profusion de leurs bijoux, les pendants d'oreilles, les colliers d'or, les rivières de pierreries[2], les mitres frisées, les souliers bruyants, les cheveux teints, les sourcils noircis[3] ! « Que font, s'écrie-t-il, sur la figure « d'une chrétienne le vermillon et la céruse? L'un donne « aux lèvres et aux joues un incarnat trompeur, l'autre « répand sur le reste du visage et sur la gorge une « blancheur factice. » La Bruyère dit, en parlant de

[1] Ep. XCI, ad Ageruchiam, *id.*, p. 744.
[2] Ep. XIX, ad Marcellam, *id.*, p. 50.
[3] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, p. 557.

« Lise[1] : « Elle a quarante ans accomplis, mais les « années pour elle ont moins de douze mois et ne la « vieillissent point. Elle le croit ainsi ; et, pendant « qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge « sur son visage, et qu'elle place des mouches, elle con- « vient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire « la jeune, et que Clarice, en effet, avec ses mouches « et son rouge, est ridicule, » Jérôme nous a laissé le portrait non moins enluminé des Lises et des Clarices de son temps[2] : « Leur visage de plâtre, défiguré par « trop de blanc, les ferait prendre pour des statues. « Qu'une larme indiscrète s'échappe par hasard, la trace « est marquée et le sillon demeure. Le nombre de leurs « années ne peut leur apprendre qu'elles sont déjà « vieilles ; elles ajustent sur leur tête un étage de che- « veux empruntés, et s'efforcent de ramener sur leurs « fronts ridés les grâces envolées de la jeunesse. Chan- « celantes déjà, et devant un essaim de petits-fils, elles « posent encore en jeunes filles. » Pour que la ressem- blance soit parfaite et que ces Romaines n'aient rien à envier à la coquette de La Bruyère, il suffit d'ajouter avec notre moraliste[3] : « La mignardise et l'affectation « les accompagnent dans la douleur et dans la fièvre ; « elles meurent parées et en rubans de couleur. »

L'amour du luxe et de la parure n'était souvent qu'une suite du désir de briller, une conséquence de la passion de se faire admirer. Ce besoin avait aussi ses petites satisfactions dans la société romaine, et saint Jérôme nous en découvre quelques-unes[4] : « La plupart des

[1] La Bruyère, ch. iii, *Des femmes.*
[2] Ep. XIX, ad Marcellam, t. IV, p. 50.
[3] La Bruyère, *loc. cit.*
[4] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 43.

« femmes remplissent leurs garde-robes de vêtements ; « elles changent chaque jour de toilette, sans pouvoir « empêcher les vers de s'y mettre. Celles qui sont plus « scrupuleuses ne portent qu'une tunique, et, avec des « coffres pleins, se couvrent de haillons. Chez elles, les « volumes se colorent de pourpre, l'or se fond en lettres, « les livres se couvrent de pierres précieuses, et le « Christ meurt mendiant devant leurs portes. Quand « elles ont donné l'aumône à un pauvre, elles sonnent « de la trompette ; lorsqu'elles appellent aux agapes, « elles prennent un crieur à gages. J'ai vu une des « dames romaines les plus distinguées, je ne la nom- « merai pas de peur qu'on ne croie que je fais de la « satire, entrer dans la basilique de Saint-Pierre, pré- « cédée d'une foule d'eunuques. Afin de paraître plus « charitable, elle donnait de sa propre main une obole « à chaque pauvre. Une vieille femme, chargée d'années « et couverte de haillons, courut, comme il arrive sou- « vent aux pauvres, se placer plus haut afin de recevoir « une nouvelle aumône ; la matrone arriva devant elle, « mais, à la place d'une pièce de monnaie, l'orgueilleuse « Romaine donna un coup de poing à cette malheureuse « et la mit en sang, pour la punir d'un crime semblable. »

Nous reconnaissons là les instincts sauvages de la louve de Romulus et les dernières traces de la barbarie antique, car le paganisme, impuissant à secourir les pauvres, les vieillards et les malades, leur venait en aide en les débarrassant de la vie. Soudain un spectacle nouveau frappa tout à la fois de surprise et d'admiration la société romaine régénérée, et Jérôme est encore le fidèle écho qui redit à travers les âges les premiers miracles de la charité chrétienne[1] : « Les pierres précieuses qui

[1] Ep LIV, ad Pammach., *id.*, p. 583.

« ornaient jadis le cou et la figure servent maintenant « à rassasier les pauvres affamés. Les étoffes de soie, « les tissus d'or se changent en simples vêtements de « laine, qui garantissent du froid et ne mettent pas à nu « la vanité. Tout ce qui servait hier au luxe et à la « mollesse couvre aujourd'hui les frais de la bienfai- « sance. Cet aveugle qui tendait la main et mendiait où « il n'y avait souvent personne, est à présent l'héritier « de Pauline, le cohéritier de Pammachius. Cet estropié, « forcé de traîner son corps, marche soutenu par la « main d'une tendre jeune fille. Ces portes, qui vomis- « saient des flots de courtisans, sont assiégées par les « pauvres : l'un est hydropique et porte la mort dans « son sein ; l'autre est muet, et sa prière est d'autant « plus touchante qu'il ne peut la faire entendre[1] :

Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

« Voilà l'escorte de Pammachius lorsqu'il paraît en pu- « blic, car il est le père des pauvres, le banquier des « infortunés. »

Parmi ceux qui changeaient ainsi à force de vertu la face du monde romain, entre celles qui se dévouaient aux actes de la plus héroïque charité, Jérôme a distingué surtout, le nom d'une illustre patricienne[2] : « Elle « vendit son patrimoine, qui était considérable et pro- « portionné à sa naissance, et le prix servit au soulage- « ment des malheureux. La première, elle fonda un « hôpital pour y recueillir les malades abandonnés, les « indigents accablés de souffrances, les pauvres con- « sumés par la faim. Combien de fois Fabiola ne porta-

[1] *Énéide*, chant VI, v. 623.
[2] Ep. LXXXIV, ad Oceanum, t. IV, p. 660.

« t-elle pas sur ses épaules des épileptiques sales et « dégoûtants ? Que de fois ne lava-t-elle pas des plaies « hideuses que d'autres n'auraient pas même osé re- « garder ? Elle donnait à manger, de ses propres mains, « aux convalescents. Elle rafraîchissait par de petites « potions des cadavres sur le point d'expirer. »

Et Fabiola n'était pas seule à étonner les païens par la pratique d'une vertu si haute : avant elle et de son temps, Léa et Blésilla, Marcella et Principia, Paula et Eustochium, avec une foule d'autres Romaines, non moins illustres par le rang que par la fortune, avaient rendu familier aux Romains le spectacle de ces sacrifices jusque-là inouïs [1]. « J'apprends, s'écriait Jérôme, que « celles qui ne pouvaient souffrir la boue des rues et « qui se faisaient porter sur les épaules des eunuques, « celles qui marchaient avec peine sur un sol inégal et « qui redoutaient un vêtement de soie comme un far- « deau, la chaleur du soleil comme un incendie, j'ap- « prends que, revêtues aujourd'hui de robes grossières « et de couleur sombre, pleines de force en comparaison « de ce qu'elles étaient naguère, elles préparent les « lampes et attisent le feu ; elles balayent les apparte- « ments, apprêtent les légumes, les jettent par faisceaux « dans les chaudières bouillantes ; elles dressent les « tables, nettoient les coupes, servent les mets et s'oc- « cupent à mille emplois. » Ne dirait-on pas entendre Vincent de Paul décrivant à l'un de ses amis la vie, les occupations, le costume de ses sœurs de charité ?

Quelques mères se révoltaient bien encore à l'idée de voir leurs filles renoncer au monde pour embrasser cette vie de dévoûment et d'abnégation [2] : « O mère, disait

[1] Ep. LIV, ad Pammach., *id.*, p. 587.
[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, *id.*, p. 36.

« Jérôme, pourquoi contrarier votre fille? Vous l'avez « nourrie de votre lait, vous l'avez élevée avec la plus « tendre sollicitude, elle a grandi dans vos bras. Vous « avez environné sa virginité de vos sollicitudes mater- « nelles: vous vous irritez parce qu'au lieu d'un soldat, « elle veut épouser un roi. C'est un grand honneur « qu'elle vous procure, vous devenez la belle-mère de « Dieu. »

La virginité, dans les premiers siècles de l'Église, était tellement aimée et estimée, que l'on appelait les vierges la fleur de la société chrétienne[1]. Toutes ne se liaient point par un engagement irrévocable, et pendant les persécutions elles vivaient isolées au milieu du monde. Quand saint Jérôme écrit que Marcella fut la première des dames romaines à inaugurer la vie monastique, *propositum monachorum*[2], il veut dire cette vie rigide et solitaire menée avec d'autres compagnes de la même vocation, et il distingue les vierges et les veuves monastiques des autres veuves et vierges de l'Eglise[3]. On avait vu celles-ci, lorsque la paix eut été accordée aux chrétiens, se réunir peu à peu et former de petites communautés où elles vivaient sous la direction d'une des plus âgées[4]; mais un grand nombre continuaient à rester chez elles et à suivre, chacune à sa façon, la pratique des conseils évangéliques. Tout, dès lors, ne pouvait être parfait. « Comment l'or a-t-il perdu son éclat? » s'écriait le prophète des Lamentations sur les ruines de Jérusalem[5]? Jérôme déplorait avec une égale tristesse

[1] S. Cyprianus, *de habitu virginum*. Amstelodami, 1700, éd. de Lorme, in-fol., p. 68.

[2] Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, p. 780.

[3] Rossi, *Bulletin d'archéol. chrét.*, 1re année, p. 75.

[4] Pelliccia, *De christ. Ecclesiæ politia*, éd. Bassani, p. 133, 134.

[5] Jérémie, *Lamentations*. « Quomodo obscuratum est aurum! »

les défaillances que l'on comptait déjà parmi les vierges romaines, et le même cri de douleur s'échappe de ses lèvres à la vue de la corruption qui portait ses ravages jusque sur les degrés du sanctuaire.

Notre austère Dalmate n'allait pas à la vertu par les sentiers doux-fleurants de Montaigne, il suivait plutôt la manière des stoïciens, et volontiers il eût pris pour devise [1] :

. . . . Duro
Nititur ad laudem virtus interrita clivo.

Il avait triomphé des tentations les plus violentes par la résistance la plus opiniâtre, et l'esprit du mal dut céder la victoire à son indomptable adversaire. Jérôme avait tant lutté pour assurer son triomphe qu'il s'indigne de voir faiblir les autres ; ses efforts semblent avoir endurci son cœur, et s'il pleure toutes les larmes de ses yeux devant certaines misères de la pauvre humanité [2], il en est d'autres qui ne sauraient obtenir de lui que des paroles dures et sévères. Il n'a point perdu le souvenir de ses fautes passées, mais il en prend occasion de censurer avec plus d'amertume des faiblesses dont il a la triste expérience. A ses yeux, succomber à l'attrait du plaisir, c'est une bassesse, manquer à son devoir, trahir ses engagements, une lâcheté, et il les flétrit avec une énergie qui se change quelquefois en violence. Pour rendre le vice haïssable, il le montre dans toute sa laideur partout où il le rencontre, chez les vierges, chez les veuves, chez les moines, chez les prêtres, et il s'emporte à des peintures où plusieurs ne purent manquer

[1] Sil. Italicus. *Punic.*, ch. IV, v. 604.
[2] Voir ses oraisons funèbres de Blésilla, de Fabiola, de Paula...

de voir des attaques personnelles, car suivant la parole d'Horace, ce genre est toujours suspect[1] :

Suspectum genus hoc scribendi.

« Que de vierges, s'écrie Jérôme, se perdent aujour-« d'hui dont l'Église déplore les lamentables faiblesses[2] ! « Plusieurs sont veuves avant d'avoir été mariées, elles « cachent leur honte et leurs remords sous un habit « qu'elles ne devraient plus porter. Si rien ne vient les « trahir, elles marchent la tête levée, le pied léger. « Elles emploient tous les moyens, les unes pour pré-« venir, les autres pour faire disparaître les suites de « leurs coupables faiblesses, souvent aux dépens de leur « propre vie, et alors elles meurent homicides, adul-« tères, parricides. Les ris et les grâces les accompa-« gnent ; le vin ne leur déplaît pas, heureuses si elles « ne font pas aller de pair l'ivresse et le sacrilége. Une « de leurs compagnes paraît-elle triste, fatiguée ? elles « vont la plaindre, l'appeler manichéenne. C'est logique : « avec leur manière de voir, le jeûne est une hérésie. « Ces femmes se promènent, se montrent en public, où « leurs regards furtifs et provocateurs attirent après « elles une foule de jeunes gens[3]. Elles portent à leurs « vêtements une légère bande de pourpre ; la coiffure « assez lâche permet aux cheveux de retomber ; leur « chaussure n'est pas trop étroite ; sur leurs épaules

[1] *Satire* IV, du liv. II, v. 64.

[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 32.

[3] Ailleurs Jérôme ajoute quelques traits à ce tableau : « Caliga quoque « ambulantis nigella ac nitens stridore ad se juvenes vocat. Papillæ fasciolis « comprimuntur, et crispanti cingulo angustius pectus arctatur. Capilli, vel « in frontem, vel in aures defluunt. Palliolum interdum cadit ut candidos « nudet humeros, et quasi noluerit, celat festina, quod volens detexerat. » (Ep. LXXIX, ad Matrem et Filiam, t. IV, p. 732.)

« voltige une écharpe violette ; leurs manches serrées « dessinent le bras; leur démarche est molle et languis- « sante. Voilà leur virginité. Qu'elles aient des adora- « teurs : je suis heureux de ne pas en être. »

Celles-là simulent une vertu qu'elles ont perdue depuis longtemps ; il y en a d'autres qui affectent une mortification qu'elles n'ont jamais eue [1]. « Celles-ci, dit saint « Jérôme, se donnent un air défait afin de montrer « qu'elles jeûnent. Vient-il quelqu'un, elles aussitôt de « gémir, de baisser la tête, de se couvrir le visage, à « peine reste-t-il un petit coin pour voir. Leur vêtement « est de couleur sombre, leur robe en forme de sac, « leur toilette négligée. Ne vous y trompez pas, elles « ne sont rien moins qu'à jeun. »

Cette société romaine, habituellement grave et sérieuse, savait parfois se divertir. Il n'y a pas qu'en France où l'on ait su causer; il est vrai, chez nous, un temps fut où c'était toute la vie : « On y dépensait vo- « lontiers son esprit, son imagination, son goût, comme « dans une œuvre d'art [2]. » A Rome, on connaissait aussi le charme de ces entretiens, « où le moindre évé- « nement, un mariage fait ou manqué, était un beau « sujet de raisonner et de parler éternellement [3]. » Jérôme nous introduit à la dérobée dans une de ces causeries : on a bien parlé de soi, il est juste qu'on dise un *pauvre mot* du prochain, et les vierges romaines semblent un peu coutumières du fait [4]. « On jette dans la « conversation une parole légère : c'est pour tenter une « épreuve. Si vous l'entendez avec plaisir, si vous ac-

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch., *id.*, p. 40.
[2] Demogeot, *Littérature française*, ch. xxxii ; *Louis XIV et sa Cour.*
[3] Sévigné, *lettre du 24 décembre* 1670.
[4] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 37.

« cueillez volontiers un bon mot, on louera ce que vous « avez loué, on blâmera ce que vous aurez blâmé. On « admirera votre amabilité, votre simplicité. « Elle est « sans malice, dira-t-on, c'est une vraie servante du « Christ, c'est un modèle de candeur. — Elle n'est pas « comme une telle, grossière, sauvage, triste, farouche; « si celle-là n'a point de mari, c'est qu'elle n'en a pu « trouver. Une pente naturelle nous entraîne au mal; « nous écoutons volontiers ceux qui nous flattent; nous « disons bien que nous ne méritons pas ces éloges, une « modeste rougeur colore notre visage, au fond nous ne « nous sentons pas de joie. »

Je ne sais, mais je devine là une Célimène[1],

> Dont le cœur à railler trouverait moins d'appas
> S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.

J'entrevois une Arsinoé dont on se moque, un Alceste qui prêche la morale. Pour épuiser la galerie de Molière, voici venir Henriette et Clitandre; ils veulent bien qu'une femme ait *des clartés de tout*[2], mais ils diront volontiers : « Ne vous piquez point d'érudition[3]; ne traitez « pas de sujets légers en vers lyriques; ne faites pas la « précieuse, n'imitez pas la prononciation recherchée « de quelques matrones qui affectent de ne parler « qu'entre leurs dents et du bout des lèvres; elles ont « l'air de bégayer, ne prononcent les mots qu'à demi. « A leurs yeux, le naturel est de la rusticité, » c'est-à-dire, selon Cathos et Madelon, *du dernier bourgeois*[4].

Après les vierges, les femmes ont leur tour, car Jérôme ne fait grâce à personne, et il nous retrace avec sa

[1] Molière, *le Misanthrope*, acte II, scène v.
[2] *Id.*, *les Femmes savantes*, acte I, scène iii.
[3] Ep. XVIII, ad Eustochium, p. 42.
[4] Molière, *les Précieuses ridicules*, acte I, scène i.

verve accoutumée quelques-uns des travers des dames romaines[1] : « Il y en a, dit-il, qui changent de vêtements « et s'habillent en hommes; elles rougissent d'être ce « qu'elles sont, se coupent les cheveux et montrent fiè- « rement leurs figures d'eunuques. D'autres portent des « capes artistement arrangées : elles veulent revenir à « l'enfance, elles imitent les hiboux et les chouettes. »

Les veuves n'ont pas été épargnées par le rude censeur, surtout[2] « celles qui ne le sont que par nécessité, « nullement de plein gré. Elles n'ont pas accepté avec « joie l'occasion de garder la chasteté. Maintenant elles « ont changé de vêtements, mais leurs goûts sont les « mêmes. On les voit promener en litière, précédées « d'une troupe d'eunuques; à leurs lèvres souriantes, à « leur visage fardé, vous ne croiriez pas qu'elles ont « perdu leurs époux, mais plutôt qu'elles en cherchent. « Leur maison est pleine de flatteurs, on y est toujours « en festins. Comme ces veuves ont acquis l'expérience « de la soumission conjugale, elles préfèrent la liberté « du veuvage : on les dit sages, on les appelle nonnes, « et après des repas équivoques *apostolos somniant.* »

Il y avait alors dans l'Église et dans la société romaine une cause de désordres secrets[3] : « C'est triste à dire, « s'écrie saint Jérôme, mais c'est la vérité! D'où nous « est donc venue la peste des Agapètes? » Et avec une hardiesse de langage que nous ne pouvons reproduire, il découvre leur libertinage, dévoile leurs infamies, afin de dénoncer au mépris et à la honte publique ce nouveau mode de prostitution.

La galanterie, chez les Romains, ne conduisait pas tou-

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch., p. 40.
[2] *Idem*, p. 33.
[3] *Idem*, p. 34.

jours à ces déréglements; mais elle se trahissait par les petits soins qu'une sainte affection repousse et dédaigne. De ce côté, nous ne sommes pas en progrès, et ceux qui, chez nous, ont inventé la carte de Tendre avec ses villes, ses lacs, ses fleuves et ses montagnes, en auraient peut-être appris des contemporains de saint Jérôme. Il sourit d'abord, puis il s'indigne[1] « de ces petits présents, « de ces mouchoirs, de ces bandelettes, de ces objets « que l'on a touchés des lèvres, de ces mets auxquels « on a goûté et que l'on offre ensuite, de ces billets où « on lit, entre autres douceurs : Ma joie, mon amour, « mon cœur, ma félicité! Tous ces compliments ridi- « cules, ces fadeurs amoureuses, nous en rougissons « dans les comédies, nous ne pouvons les souffrir dans « les hommes du monde, à combien plus forte raison « dans les moines et les prêtres. »

N'oublions pas que les moines, comme les vierges dont nous avons parlé plus haut, demeuraient souvent sous ce nom entièrement libres de leur conduite et de leurs actions. Quelques-uns, abandonnés ainsi à leurs propres lumières, s'égaraient dans la voie qui conduit à la perfection évangélique, et suivaient comme des inspirations d'en haut, les tristes fantaisies d'une âme orgueilleuse et corrompue. Nous savons l'admiration enthousiaste de Jérôme pour la vie monastique, ce sentiment remplit chaque page de ses écrits; cependant il ne fermait point les yeux sur les vices et les abus qui se glissaient déjà parmi les imitateurs de saint Paul et de saint Antoine. « Nul n'a dénoncé, dit M. de Montalembert, nul « n'a flétri plus énergiquement que lui les faux moines, « les faux pénitents, les fausses veuves, les fausses

[1] Ep. XXXIV, ad Nepotianum, *id.*, 260.

« vierges. Il signale d'une main hardie toutes les fautes « et tous les périls de l'institut[1]. »

Voici quelques portraits tombés de la plume de notre saint, quand il parcourait l'aire du père de famille, livrant au vent ou à la flamme la paille ou le mauvais grain. « J'ai vu, dit-il, des hommes qui renoncent au « monde; ils en font du moins profession et prennent « des habits différents, mais, en réalité, ils ne changent « rien à la chose, et leur manière de vivre est toujours « la même. Le train de leur maison augmente plutôt « qu'il ne diminue; ils ont le même nombre de servi- « teurs, ils n'apportent aucune modification à l'apprêt « de leurs festins. Chez eux, l'or ruisselle sur les coupes « et sur la vaisselle, un essaim de valets bourdonne « autour d'eux, ils veulent porter le nom de solitaires[2]. « Ceux qui sont dans la pauvreté, ou à peu près, et « qui se croient savants, se promènent en public avec la « gravité d'un directeur des pompes funèbres, pour « guetter l'occasion de faire usage de leur mordante « éloquence. D'autres haussent continuellement les « épaules, marmottent je ne sais quoi, fixent à terre « leurs regards ébahis, laissent tomber une à une leurs « paroles ampoulées; accompagnez-les d'un héraut, vous « croiriez voir marcher le préfet. Il y en a que la passion « de la solitude et les jeûnes exagérés, une lecture trop « assidue et l'ennui de s'entendre toujours eux-mêmes, « nuit et jour, jettent dans une mélancolie noire; ils ont « plutôt besoin d'Hippocrate que de nos enseignements. « Certains ne peuvent renoncer à leurs vieilles habi- « tudes, à leurs anciens trafics, ils changent de nom, « mais ils exercent la même profession; le vivre et le

[1] Montalembert, *les Moines d'Occident*, t. I, ch. iii, p. 163.
[2] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, p. 775.

« couvert ne leur suffisent pas comme à l'Apôtre, ils « veulent des bénéfices plus gros que ceux des gens du « monde. Jadis les édiles, que les Grecs appelaient *agora-* « *nomes*, réprimaient la rapacité des marchands et punis- « saient ceux qui violaient les règlements établis; main- « tenant, sous le voile de la religion, on se livre à un « commerce inique; l'honneur du nom chrétien permet « d'être trompeur plutôt que trompé. Aucuns, j'ai honte « de le dire, mais enfin c'est nécessaire, vont tendant « la main en public, et ils cachent de l'or sous leurs « haillons. On est fort étonné de les voir mourir en- « tourés de richesses, quand ils avaient paru vivre « dans la pauvreté. Quelques-uns[1] entassent obole sur « obole, tiennent bien serrés les cordons de leurs « bourses, et guettent par leurs soins obséquieux les ri- « chesses des matrones. Ils sont plus riches en religion « qu'ils ne l'étaient dans le monde. Sous le joug de « Jésus-Christ, dieu de pauvreté, ils ont plus de biens « qu'ils n'en avaient sous l'empire du démon, dieu de « la fortune. L'Église soupire à la vue de leur opu- « lence, quand chacun naguère avait pu constater leur « indigence. »

Parmi les exemples qu'il pouvait apporter à l'appui de sa sévère critique, Jérôme rappelle un de ses souvenirs; son récit, vivement coloré, respire un vrai parfum de littérature orientale[2] : « J'ai vu récemment, dit-il, et « j'en ai bien pleuré, un moine surpris par la mort; il « laissait après lui de grandes richesses, et les aumônes « de la ville, données pour les pauvres, passèrent ainsi « à ses parents et à ses héritiers. Alors le fer caché au « fond de l'eau parut à la surface, au milieu des pal-

[1] Ep. XXXV, ad Heliodorum, *id.*, p. 271.
[2] Ep. XCV, ad Rusticum, *id.*, p. 773.

« miers, la myrrhe fit sentir son amertume. Qu'y a-t-il « d'étonnant? Il avait pour ami et pour allié le vice qui « spécule sur la faim des malheureux, et pour arrondir « sa fortune, il entassait ce que l'on donnait aux pau- « vres. Leurs cris montèrent au ciel, la patience de Dieu « se lassa, il envoya l'ange de ses vengeances dire à ce « nouveau Nabal : « Insensé, cette nuit on te demandera « compte de ton âme! Les richesses que tu as amassées, « aux mains de qui vont-elles passer? »

L'âpre vivacité de Jérôme apparaît surtout dans les attaques dirigées contre les mœurs de quelques prêtres romains[1], « car, suivant la loi de l'humanité, dit « M. Villemain, les vices se glissaient à la suite des « vertus qui avaient étonné le monde. » Le saint docteur n'a pas cru devoir jeter un voile discret sur les coupables; au contraire, il les accuse hautement et les condamne sans pitié. La sentence ne frappait que de rares exceptions, de là peut-être la sévérité du juge. Quelle que soit d'ailleurs la qualité des personnes qu'il censure, notre Dalmate ne sait pas user de ménagements; dans son langage éclatent toujours la même liberté, la même amertume[2] : « J'ai honte de le dire, s'écrie-t-il, « mais il y a des hommes qui se font prêtres ou diacres « pour avoir une plus grande liberté dans leurs relations. « Ils sont tout occupés de leurs vêtements, qu'ils exha- « lent d'agréables senteurs; de leurs pieds, qu'ils ne « flottent pas dans une chaussure trop large. Leurs che- « veux sont bouclés avec le fer, leurs doigts brillent du « feu des diamants; de crainte de l'humidité, à peine ef- « fleurent-ils la terre du pied. Vous croiriez voir de jeunes « époux plutôt que des prêtres. Quelques-uns bornent

[1] M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne*. Saint Jérôme.
[2] Ep. XVIII, ad Eustochium, t. IV, p. 40.

« leurs soins, leurs études à savoir les noms, à connaître « les demeures et les habitudes des matrones. Je vais vous « donner exactement et en peu de mots la description « de l'un d'entre eux; il est fort exercé dans cet art; au « maître vous connaîtrez les disciples. Le soleil com- « mence à paraître, notre homme se lève en toute hâte, « règle l'ordre de ses visites, choisit les chemins les plus « courts, et cet importun pénètre indiscrètement jusque « dans la chambre des personnes endormies. Remarque- « t-il un coussin, une nappe élégante, voit-il un joli « petit meuble, il le loue, l'admire, le touche, se plaint « de manquer de ces choses, et il l'arrache plutôt qu'il « ne l'obtient, car on a peur d'offenser le courrier de la « ville. Il est ennemi de la chasteté, ennemi de la mor- « tification, et juge d'un repas à l'odeur des viandes; il « a l'air arrogant et hardi; toujours prêt à médire, par- « tout où vous irez, il se rencontrera le premier sur vos « pas. Y a-t-il des nouvelles? il en est l'auteur ou le pro- « pagateur. A chaque heure il change de chevaux, il « les a si fiers, si fringants que vous le prendriez pour « un parent du roi de Thrace[1]. »

Ce portrait est une personnalité manifeste; d'autres y ressemblent fort[2]. Ainsi nous lisons dans la lettre à Népotien : « C'est une honte pour les prêtres d'as- « pirer à devenir riches. Tel naquit dans une pauvre « cabane, dans une humble chaumière, à peine avait-il « du mil et du pain d'orge pour apaiser sa faim, au- « jourd'hui il dédaigne les mets les plus délicats. Il sait « les noms et les différentes espèces de poisson, il « excelle à deviner sur quel rivage ont été pêchés les « coquillages, et vous dira sans peine d'où vient votre

[1] Ep. XVIII, ad Eustochium, *id.*, p. 41.
[2] Ep. XXXIV, ad Nepotianum, *id.*, p. 261.

« gibier. Il est heureux de voir servir une pièce fine et
« recherchée, plus heureux encore de la voir découper. »

« J'en connais d'autres qui s'abaissent à se faire les
« esclaves de quelque vieillard, de quelque vieille sans
« enfants, dont ils assiégent la chambre, le lit même,
« descendant aux attentions les plus humiliantes, et
« surmontant toutes les répugnances pour soigner des
« infirmités dégoûtantes. Le médecin entre : ils pâlissent, et demandent d'une voix tremblante si le malade
« va mieux. Que les forces du vieillard se raniment un
« peu, les voilà malades eux-mêmes. Ils s'efforcent de
« paraître joyeux, au fond du cœur ils sont désolés. Ils
« craignent de perdre leur peine, et ce vieillard vivace
« est à leur avis un nouveau Mathusalem. »

Les coureurs de testaments avaient toujours été comme les parasites, un des fléaux de la société romaine, et la verve des satiriques s'était souvent et heureusement exercée sur ce sujet. Mais au temps de Jérôme, l'abus devint tel qu'il fallut une loi pour défendre les pauvres moribonds et sauvegarder leurs dernières volontés[1].
« Je rougis de le dire, les prêtres païens, les comédiens,
« les cochers, les personnes les plus infâmes peuvent
« hériter ; la loi le défend aux clercs et aux moines seulement, et ce ne sont pas des persécuteurs mais des
« princes chrétiens qui l'ont voulu. Je ne me plains pas
« de la loi, je suis désolé que nous l'ayons méritée ; le
« remède est bon, pourquoi m'être blessé et en avoir
« besoin ? La loi est sage et sévère, cependant ce n'est
« pas un frein suffisant contre l'avarice, on se joue de ses
« défenses par de frauduleux fidéicommis. »

[1] Ep. XXXIV, *id.*, p. 260. — *Cod. Théod.*, liv. XVI, tit. II, *de Episc. Eccles. et Clericis*, xx.

Saint Jérôme nous parle de cette loi avec un respect et une discrétion qui ne laissent rien à désirer. En recueillant dans ses écrits les traits qui composent le tableau de l'Église et de la société, nous avons en vain cherché quelques détails sur la politique, quelques aperçus sur le gouvernement. En tout ce qui tient à ces matières, il est d'une retenue ou d'une indifférence étrange : s'il admire la majestueuse grandeur de la dignité consulaire, c'est au temps où les faisceaux se montraient environnés du prestige de la puissance ; alors ils étaient entre les mains des patriciens, les patriciens seuls pouvaient élever jusque-là leurs rêves d'ambition[1]. « Mais « toute cette gloire, dit-il, ne tarda pas à disparaître du « jour où l'on vit de véritables paysans s'accoutumer « aux honneurs du triomphe, et le consulat passer aux « mains d'un soldat, d'un barbare. » Les grands souvenirs de Rome républicaine attirent ainsi sur les lèvres de notre Dalmate l'expression de quelques regrets ; une autre fois le despotisme d'un empereur hérétique lui arrache certaines expressions assez peu respectueuses pour la majesté souveraine[2]. Après cela nous ne trouvons plus rien ; on serait tenté de croire que, soucieux par-dessus tout de son indépendance et de sa liberté, il disait avant Montaigne[3] : « Les princes me « donnent prou, s'ils ne m'ôtent rien ; et me font assez « de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout « ce que j'en demande. »

Tel est le spectacle que nous présentent l'Église et la société romaine dans les écrits de saint Jerôme : son

[1] Ep. LIV, ad Pammach., *id.*, p. 585.

[2] Bestia moritur, dit-il en parlant de Constance. *Dial. adversus Lucif.*, t. IV. p. 301.

[3] *Essais de Montaigne*, liv. III, ch. IX.

rude pinceau n'a point adouci les ombres ; après lui nous nous sommes bien gardés de les atténuer, elles ne nous font pas peur. Malgré ces faiblesses et ces défaillances qui demeurent toujours comme un dernier ferment du paganisme inhérent à notre nature, l'Église s'est établie. Jérôme nous offre sans cesse la magnifique peinture de son développement, de ses progrès : le monde ancien s'est rajeuni sous l'influence d'un nouveau soleil, l'esprit de Rome et d'Athènes s'est évanoui pour faire place à des idées plus grandes, plus nobles, plus généreuses. La lutte est finie, le christianisme triomphe, le paganisme s'avoue vaincu ; ses derniers partisans, étonnés de la solitude qui les environne au milieu de leurs familles devenues chrétiennes, se sentent déjà gagnés à la foi de leur fils et de leurs petits-fils[1]. L'image des deux sociétés nous apparaît resplendissante de grâce et de vérité dans un groupe charmant que saint Jérôme offre lui-même à nos regards pour achever cette étude[2]. Un grand prêtre de Jupiter, Albinus, couronné de cheveux blancs et revêtu des insignes de sa haute dignité, tient sur ses genoux sa petite-fille consacrée au Seigneur. Il contemple avec amour ce frais bouton de rose qui réjouit sa vieille tige[3], et le vieillard sourit doucement à l'enfant qui redit en bégayant l'*alleluia* qu'elle vient d'entendre chanter à sa mère.

[1] « Jam candidatus est fidei quem filiorum et nepotum credens turba cir-« cumdat. » Ep. LVII, ad Lætam.

[2] Ep. LVII, ad Lætam, t. IV, p. 590,

[3] *Idem*. « Rosam gaudet ex se natam. ».

IV

Saint Jérôme et ses envieux.

La Bruyère allait publier son livre des *Caractères*, quand un de ses amis, M. de Malezieux, lui dit[1] : « Voilà « de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup « d'ennemis. » Le spirituel moraliste avait déjà lui-même fait sa confession en terminant son ouvrage[2] : « Si on ne goûte point ces *Caractères*, je m'en étonne, « et si on les goûte, je m'en étonne de même. »

Saint Jérôme se trouvait alors à Rome dans une position assez semblable à celle de La Bruyère : « En atta-« quant les vices, dit-il, j'ai offensé les personnes[3]. » En effet, il souleva contre lui les hommes pervers qu'il pouvait avoir blessés dans ses écrits et ceux qui s'y crurent désignés; il eut tous les ennemis que suscite la satire, et ceux que donne le succès, car on commençait à s'étonner dans Rome des merveilles opérées par notre saint, et aucuns voyaient d'un œil jaloux l'ascendant que prenait ce prêtre voyageur sur l'élite de la société chrétienne.

On essaya d'abord d'ameuter le peuple contre lui, parce qu'il attirait au monachisme les grandes dames romaines : dans maintes circonstances, entre autres aux funérailles de Blésilla, lorsque l'on emportait Paula évanouie, il entendit la foule irritée vociférer autour de lui[4] :

[1] *OEuvres de La Bruyère*, Notice.
[2] *Caractères*, à la fin.
[3] Ep. XXVI, ad Marcellam. t. IV pars II, p. 63.
[4] Ep XXII, ad Paulam, *id* , p. 59.

« Jusques à quand gardera-t-on dans la ville cette « race détestable de moines? Qu'on les lapide! qu'on « les précipite dans le fleuve! Ils ont séduit cette « pauvre matrone, elle ne voulait pas être des leurs, « on le voit bien; car jamais païenne ne pleura tant « ses enfants. » D'un autre côté les peintures qu'il avait retracées armèrent contre lui les mauvais moines, les vierges coupables, les veuves déréglées, les ministres indignes dont il notait les écarts avec une aussi cruelle vérité :

. . . . Doluêre cruento
Dente lacessiti [1].

Cette éloquence ardente, passionnée, qui ne respecte pas toujours les personnes, ne réussit guère à toucher les âmes et à les convertir. Il est sans doute nécessaire de flétrir le vice, de le découvrir tel qu'il est dans sa laideur, et comme un habile médecin, de signaler les ravages du mal pour faire sentir la nécessité du remède; mais faut-il pour prévenir la contagion, montrer du doigt les malades? Pour peindre le vice sous ses véritables couleurs, faut-il lui donner une forme, lui prêter une figure, un corps, en faire une personnalité? Les amis de Jérôme, eux-mêmes, s'édifièrent peu de ces petits portraits de morale qu'il exposait sans pitié, comme nous l'avons vu, aux traits du ridicule. Ces esquisses ressemblaient fort aux *Caractères* de La Bruyère, il n'y manquait que le nom, et la malignité publique l'avait bientôt trouvé.

Marcella eût souvent voulu imposer silence au terrible Dalmate, et tempérer sa brûlante hyperbole [2]; elle re-

[1] Horace, *Épitres*, liv. II, I, v. 150.
[2] Ep. XXV, ad Marcellam, t. IV, p. 62.

doutait pour Jérôme l'apreté de cette éloquence et craignait que sa virulente censure ne lui suscitât de nouveaux ennemis. Nous jugeons comme elle ces peintures morales : nous avons excusé notre saint de les avoir retracées sous des couleurs un peu vives, dans sa lettre à Eustochium ; nous ne l'avons pas condamné parce qu'il a révélé les hontes qui peuvent passer dans l'Église sans porter atteinte à la pureté virginale de l'épouse de Jésus-Christ ; ce que nous reprochons à saint Jérôme, c'est de n'avoir pas assez respecté les hommes en critiquant leurs travers, d'avoir blessé les personnes en attaquant le vice. Sans le vouloir, il suivait la cruelle maxime du stoïcien Thraséas : *Qui vitia odit, homines odit.*

Une terrible tempête grondait sourdement contre cet audacieux censeur, attendant, pour éclater, le moment où il serait privé de son protecteur Damase. La première attaque que ses envieux dirigèrent contre lui fut amenée par ses travaux d'Écriture sainte. On sait la foi qne le pape avait dans la science de son secrétaire, on n'a pas oublié les travaux qu'il lui confia sur les Psaumes et sur les Evangiles[1] : Jérôme voulut compléter son œuvre et reviser tout le Nouveau-Testament. On avait déjà crié contre les corrections des Evangiles, on recommença cette fois avec plus de violence, et notre saint écrivit à Marcella une lettre en réponse à ces clameurs d'une jalousie non moins ignorante que maladroite [2]... « Je « pourrais à bon droit, dit-il, mépriser ces misérables « critiques, car c'est en vain que l'on joue de la lyre « devant un âne; cependant, de peur que suivant leur « habitude, ils ne m'accusent d'être orgueilleux, je leur « dirai : M'avez-vous donc cru d'un esprit assez lourd et

[1] Voir ci-dessus, *Saint Jérome et le pape Damase*, p. 240.
[2] Ep. XXV, ad Marcellam, t. IV, p. 61.

« d'une ignorance assez crasse (à leurs yeux cela passe « pour de la sainteté, ils se vantent d'être les disciples « des pêcheurs[1], comme si la sainteté consistait à ne « rien savoir), pour penser que la moindre parole du « Sauveur dût être corrigée, ou pût ne pas être ins- « pirée ? »

En effet, Jérôme ne voulait que rendre à la version latine la pureté du texte grec, aussi ajoute-t-il : « Si « les eaux limpides de cette source ne leur plaisent « point, qu'ils aillent boire à leurs ruisseaux fangeux. « Je vous vois, poursuit notre saint s'adressant tou- « jours à Marcella, froncer le sourcil en lisant ces « lignes, et craindre que ma franchise ne devienne « une nouvelle occasion de disputes : si vous étiez « plus près, vous me mettriez la main sur la bouche « pour m'empêcher de dire ce qu'ils ne craignent pas « de faire. Dites-moi donc ce qu'on me reproche. Ai- « je ciselé des dieux sur la vaisselle? Ai-je dans des « repas chrétiens offert aux yeux des vierges les « embrassements des satyres et des bacchantes ? M'est- « il arrivé de parler mal de quelqu'un? m'a-t-on vu « m'attrister de voir les pauvres devenir riches? m'a- « t-on entendu condamner les funérailles où l'on va « recueillir des héritages? J'ai eu le malheur de dire « une seule chose, que les vierges devraient être plus « souvent auprès des femmes qu'en compagnie des

[1] C'étaient les héritiers des étroites doctrines des Tatien et des Tertullien, dont parle M. de Broglie, qui professaient les mêmes opinions que Julien sur les bornes où devaient être renfermées les sciences chrétiennes. « Pour eux, « continue l'auteur de *l'Église et l'Empire romain*, une foi naïve, ignorante, « dédaigneuse de la sagesse humaine, la foi des premiers et obscurs disci- « ples des Apôtres, était l'état idéal et parfait d'une âme fidèle. Ils redoutaient « la foi savante dont la haute société chrétienne, plus récemment convertie, « avait contracté l'habitude et sentait vivement le besoin. » (*Constance et Julien*, t. II, part. II, ch. VI, p. 219.)

« hommes, la ville entière s'est sentie blessée à la « prunelle de l'œil, et maintenant chacun me montre au « doigt. »

Il raconte ailleurs la guerre qu'on lui faisait, il nous dit les traits envenimés dont la haine et l'envie ne cessaient de l'accabler. Les uns le regardaient comme un scélérat chargé de tous les crimes[1] : « Je suis un infâme, « un fourbe, un menteur, un satané trompeur. » Les autres s'en prenaient à ses liaisons et interprétaient mal chacune de ses démarches : « Celui-ci calomnie mon « rire, celui-là médit de mon visage, un autre suspecte « ma simplicité. J'ai vécu trois ans parmi eux. Souvent « une société de vierges m'environnait, je leur expli- « quais les livres saints de mon mieux. L'étude avait « engendré l'assiduité, l'assiduité la familiarité, la fami- « liarité la confiance. Qu'elles disent si jamais elles ont « rien observé en moi qui ne fût digne d'un chrétien ! « Ai-je reçu de l'argent de quelqu'une d'elles ? N'ai-je pas « refusé tous les présents petits et grands ? L'or d'autrui « a-t-il jamais résonné dans ma main ? Mes paroles ont- « elles été équivoques, mon regard provocateur ? »

C'étaient là des ennemis déclarés ; au moins ne se cachaient-ils pas, Jérôme pouvait les combattre et repousser leurs attaques. Mais après eux venaient les hypocrites, ceux qui n'ont pas le courage de leur haine, les lâches : « Ils me baisaient les mains, dit-il, et me « déchiraient de leurs langues de vipères ; ils me plai- « gnaient du bout des lèvres, au fond du cœur ils jouis-

[1] Ep. XXVIII, ad Asellam, t. IV, p. 66. « Ego probrosus, ego versipellis et « lubricus, ego mendax et Satanæ arte decipiens.... Alius incessum meum « calumniabatur et risum : et ille vultui detrahebat ; hic in simplicitate aliud « suspicabatur.... Osculabantur mihi manus quidem, et ore vipereo detrahe- « bant : et dolebant labiis, corde gaudebant. — Infamiam falsi criminis im- « pularunt. »

« saient de me voir malheureux. » Ce n'était pas assez : on trama dans les ténèbres une infâme calomnie contre lui et contre Paula : « On a jeté sur moi la honte « d'un faux crime, » dit-il encore dans la longue énumération de ses douleurs : mais le misérable auteur de cette intrigue fut obligé devant les juges de confesser la vérité, et de découvrir les odieuses machinations dont il s'était fait l'artisan. « Ils ont ajouté foi au mensonge, « s'écrie alors saint Jérôme, pourquoi ne croiraient-ils « pas au démenti? C'est le même homme : il reconnaît « mon innocence, lui qui depuis longtemps me disait « criminel. La vérité ne se traduit-elle pas mieux dans « les supplices qu'au milieu des plaisanteries? Mais on « croit plus volontiers un mensonge, que l'on écoute « avec plaisir et que l'on est charmé de répéter. »

Entre ceux qui se faisaient les entremetteurs de ces impostures, ou bien qui s'irritaient mal à propos des critiques de notre saint, se distinguait, à ce qu'il paraît, par sa laideur et par ses prétentions, un certain Onasus. Jérôme a écrit à Marcella une lettre à l'adresse de cet homme et de tous ceux qui pensaient comme lui. C'est un modèle de satire, mais de satire à la façon de Juvénal, à la manière de Cicéron dans le *Pro Sextio*[1], de Démosthène dans ses invectives contre Eschine. « On « accuse les chirurgiens d'être cruels, dit-il[2], c'est triste. « N'est-on pas à plaindre quand on est insensible aux « souffrances des autres, quand il faut s'armer du fer pour « trancher sans pitié dans les chairs mortes, quand on « soigne sans dégoût ce qui fait horreur au malade lui-« même, et qu'on vous regarde encore comme un en-

[1] CICÉRON, *Pro Sextio*, p. 51, 52. — DÉMOSTHÈNE, *Discours sur la couronne*.
[2] Ep. XXVI, ad Marcellam, t. IV, p. 63.

« nemi ? Ainsi le veut la nature : la vérité est amère et
« le vice paraît aimable. »

Et parce qu'ils avaient dit la vérité, Jérôme montre la haine s'attachant aux pas des prophètes, l'envie poursuivant saint Paul et le Sauveur lui-même ; puis il continue avec une sanglante ironie : « Faut-il s'étonner si j'ai
« blessé les hommes en attaquant les vices ? Je veux cou-
« per les nez qui sentent mauvais, avis à ceux qui ont
« les écrouelles. Je veux rabattre le caquet des corneilles ;
« qu'elles sachent combien elles sont insupportables.
« Eh quoi ! n'y a-t-il à Rome qu'un visage privé de nez
« par une plaie hideuse? Onasus de Ségeste est-il le
« seul à peser avec emphase ses paroles creuses, aussi
« gonflées que des vessies? Plusieurs sont arrivés aux
« dignités par le crime, le parjure et la perfidie. Je le
« dis ; mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous qui vous
« sentez innocent? Je me moque d'un avocat qui a be-
« soin d'un défenseur, je ris d'un misérable orateur : que
« vous importe à vous qui êtes éloquent? Je veux flétrir
« les prêtres mercenaires ; vous qui êtes riche, pour-
« quoi vous mettre en colère? J'ai bonne envie d'enfer-
« mer Vulcain dans son temple et de le faire brûler au
« feu de ses fourneaux ; êtes-vous son hôte ou son voisin
« pour écarter l'incendie du sanctuaire de l'idole ? Il me
« plaît de tourner en ridicule les chenilles, les hiboux,
« les chauves-souris, les sphinx d'Égypte, vous croyez
« que chacune de mes paroles s'adresse à vous. Que ma
« plume essaye sa pointe contre un vice quel qu'il soit,
« vous criez aussitôt que je vous montre au doigt. Là-
« dessus vous me prenez à partie pour m'accuser sotte-
« ment de faire de la satire en prose. Vous croyez-vous
« donc joli garçon, parce que vous portez un beau nom ?
« Comme si l'on ne disait pas *Lucus* d'un bois sacré,

« bien qu'on n'y voie goutte; comme si les Parques « ne se nommaient pas ainsi, quoiqu'elles n'épargnent « personne; comme si les Furies ne s'appelaient pas « Euménides, bien qu'elles ne soient rien moins que « bienveillantes. Si vous vous fâchez à la description de chaque objet déplaisant, je vous dirai avec « Perse[1] :

> Optent te generum rex et regina, puellæ
> Te rapiant; quidquid calcaveris, hoc rosa fiat.

« Je vais pourtant vous donner un conseil et vous dire « ce qu'il faut cacher pour ne point nuire à vos grâces : « que l'on ne vous voie point le nez sur la figure, que « l'on n'entende pas le son de votre voix, alors vous « pourrez sembler réunir éloquence et beauté. »

Nous reconnaissons à ces traits l'impétueux Dalmate, il avait l'âme profondément ulcérée : c'est le lion blessé qui déchire sa proie, c'est l'athlète meurtri qui étouffe son adversaire. Jérôme était un peu de cette famille dont Horace a dit[2] : *Genus irritabile vatum.* Faut-il s'étonner de cette susceptibilité? Ceux qui vivent dans les régions supérieures sont plus sensibles aux tristes réalités de la terre : leur temps se passe en compagnie des morts, ils viennent se heurter aux vivants; ils étaient accoutumés à admirer le vrai, le beau, le bien, ils demeurent stupéfaits en voyant le mal, le faux, le laid attirer les regards et l'admiration des hommes. Tout cela était exclu de leur monde, de cette république qu'ils se créaient à l'exemple de Platon, mais hélas! elle reposait sur des fondements aussi peu solides que celle du philosophe. Au désolant spectacle de ces iniquités, Jérôme n'est pas

[1] Sat. II, v. 38.
[2] *Épîtres*, liv. II, II, v. 102.

maître de son indignation, il éclate en paroles amères[1] : « O envie, s'écrie-t-il, tu te déchires toi-même la pre- « mière ! ô esprit infernal, tu poursuis toujours les « saints ! Paula et Mélanie sont de toutes les dames ro- « maines les seules qui soient devenues la fable de la « ville, elles qui ont foulé aux pieds leur fortune et « quitté leurs enfants pour arborer la croix du Christ, « comme un étendard de piété. Si elles allaient à Baies[2], « si elles se servaient de parfums exquis, si la richesse « et le veuvage n'étaient pour elles qu'une occasion de « luxe et de libertinage, alors on les respecterait, on « proclamerait même leur sainteté. »

Quelle était donc la vie de ceux qui s'attachaient ainsi à Jérôme, comme le taon au bouillant coursier qu'il exaspère par ses incessantes piqûres? Notre saint n'a pas manqué de mettre en parallèle leurs goûts et les siens, afin que le contraste en éclairât mieux la différence[3] : « Vous vous êtes rassasiés de faisans, dit-il à ses en- « vieux, vous vous glorifiez d'avoir mangé de l'estur- « geon, moi, je n'ai pris que des fèves ; vous aimez le « fou rire d'un cercle de bouffons, je préfère les larmes « de Paula et de Mélanie; vous jetez des regards de « convoitise sur le bien d'autrui, elles n'ont que du mé- « pris pour leur fortune; vous savourez le vin mêlé de « miel, elles trouvent plus de goût à l'eau pure. Vous « pensez avoir perdu tout ce que vous ne pouvez saisir, « manger, dévorer à l'instant, elles désirent les biens de « l'autre vie et fondent leurs espérances sur les paroles

[1] Ep. XXVIII, ad Asellam, t. IV. p. 66.

[2] Properce trouvait que Cynthie se compromettait en y restant :

Tu modo corruptas quam primum desere Baias.

(Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages*, t. I, p. 16.)

[3] Ep. XXVIII, ad Asellam, t. IV, p. 67.

« des Livres saints; il est ridicule, dites-vous, d'ajouter
« foi à la résurrection, soit; mais que vous importe?
« A notre tour, nous n'estimons guère votre genre de
« vie : soyez donc heureux de votre embonpoint, j'aime
« mieux ceux qui sont maigres et pâles. Vous les plaignez, nous vous croyons bien plus malheureux; ainsi
« nous nous rendons la pareille, en nous regardant les
« uns les autres comme des insensés. »

A tous ces ennuis vint se joindre le plus fâcheux accident pour notre saint, car il eut à déplorer, sur ces entrefaites, la mort du pape Damase[1]. Sirice lui succéda dans la dignité de souverain pontife, mais il ne continua pas à Jérôme les fonctions de secrétaire, sans que l'on puisse dire précisément que celui-ci eût encouru la disgrâce du nouveau pape. Ses envieux n'attendaient que ce moment : tant que vécut Damase, ils gardèrent quelque mesure dans l'expression de leur haine, ils se contenaient au spectacle de cette grande et généreuse amitié du pontife pour le savant docteur. A l'avénement de Sirice, ils levèrent la tête, et se dressant comme autant de serpents venimeux, ils essayèrent d'étouffer dans leurs hideux replis celui qu'ils regardaient comme le plus terrible de leurs ennemis. Ils ne respectèrent rien : on traîna dans la boue ses plus saintes affections, on accusa ses rapports avec les dames romaines, on fit planer les plus odieux soupçons sur les réunions de l'Aventin, on chercha dans son passé des reproches contre le présent; de ses anciennes faiblesses qu'il confessait humblement après les avoir si rudement expiées, la haine et l'envie se forgèrent des armes contre sa vertu, et dans les conseils à la vierge Eustochium, on ne voulut voir qu'un jeu ha-

[1] Le Nain de Tillemont, *Saint Jérôme*, art. XLI.

bilement conduit pour déguiser de coupables intrigues. Toute l'énergie de Jérôme céda devant ces lâches attaques, son âme fut brisée, son courage vaincu : il n'essaya plus de résister à l'orage déchaîné contre lui. Après avoir payé si cher son séjour à Rome et son retour à la vie publique, il prit la résolution de fuir, de s'éloigner de cette nouvelle Babylone, d'abandonner pour jamais la courtisane empourprée qui lui causait tant de peines et de douleurs.

CHAPITRE VI

VOYAGE DE SAINT JÉRÔME EN PALESTINE.

I

Saint Jérôme à Ostie, à Cypre, à Antioche.

Au mois d'août de l'année 385, quand les moissons doraient la campagne romaine, quand soufflaient les vents étésiens[1], Jérôme dit un dernier adieu à la ville aux sept collines et se rendit au port d'Ostie, pour s'embarquer sur le vaisseau qui devait l'enlever pour toujours à ses amis d'Occident. Il emmenait son frère Paulinien, qu'il avait fait venir à Rome afin de diriger son éducation, le prêtre Vincent et quelques autres moines déterminés à ne point se séparer de lui. Une foule nombreuse l'accompagnait au rivage ; tous étaient livrés à la tristesse, comme les chrétiens de Milet quand saint Paul les quitta, car chacun savait bien aussi qu'on ne le reverrait plus[2].

Là, sans chercher à se défendre contre les émotions du départ, les yeux baignés de larmes, il jeta un dernier regard vers Rome, une dernière pensée à ceux qu'il y

[1] *Adv. Ruf.*, lib. III, t. IV, pars II, p. 459.
[2] *De Actibus Apost.*, cap. XX.

laissait. Une lettre écrite à la hâte vint, à l'adresse d'Asella, dire à ces nobles matrones, à ces généreuses amies, les impressions de leur maître au dernier moment qu'il passait sur la terre d'Italie. Il sentait encore le besoin de s'excuser auprès d'elles des infâmes calomnies publiées contre lui; il ne voulait pas qu'un nuage vînt passer sur ses saintes amitiés[1]. « Avant de connaître la « maison de Paula, dit-il, Rome entière me témoignait « toutes sortes d'égards : on vantait ma sainteté, mon « humilité, ma science. Depuis, suis-je entré chez quel« que femme légère? m'a-t-on jamais vu me laisser sé« duire aux vêtements de soie, à l'éclat des pierreries, « à la beauté fardée, à l'amour de l'or? »

L'image de ses détracteurs vient alors assombrir l'esprit de Jérôme, il voit défiler à ses yeux leur cohorte maudite, et il s'écrie avec amertume : « O malheur! ce sont « des chrétiens qui négligent le soin de leurs affaires, et « sans songer à retirer la poutre de leurs yeux, ils veu« lent arracher la paille de l'œil du prochain. Ils blâ« ment de saintes résolutions, et croient qu'ils auront « apporté remède à leurs maux s'il n'y a personne de « saint, si l'on calomnie tout le monde, si l'on voit gros« sir la foule des pécheurs et la multitude de ceux qui « se perdent. » Puis, avec une pieuse résignation, il accepte ces épreuves, il s'humilie devant la haine qui le poursuit : aussi pourquoi avait-il voulu chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère? Et, en finissant cette lettre, son cœur laissait un souvenir, son âme une pensée à chacun des membres du cercle brillant dont il était la joie et la vie[2] : « Saluez Paula et Eusto« chium, qui sont toujours, en dépit du monde, mes

[1] Ep. XXVIII, ad Asellam, t. IV. p. 66.
[2] *Idem*, p. 67.

« sœurs en Jésus-Christ. Saluez Albina leur mère, Mar-
« cella leur sœur, Marcellina, Félicité, et dites-leur :
« Nous serons tous un jour devant le tribunal de Dieu,
« et chacun y montrera la conscience qu'il avait pendant
« sa vie. Adieu, modèles de la vertu la plus pure, sou-
« venez-vous de moi, et, par vos prières, apaisez les
« flots sur ma route. »

Le vaisseau mit à la voile. Jérôme partit, espérant qu'Asella serait aussi bien inspirée qu'Horace priant les vents de souffler plus doucement pour conduire à bon port le navire qui emportait Virgile[1]. Dans sa course à travers les mers, notre saint visita d'abord Rhégium : c'était une ancienne colonie d'Eubéens de Chalcis que César restaura en lui donnant son nom, Rhegium Julii[2]. Il prit terre aux rochers de Scylla : ses souvenirs poétiques lui rappelaient les chants des sirènes, le gouffre insatiable de Charybde, la fuite précipitée d'Ulysse[3]. Les habitants lui répétèrent ces fables et beaucoup d'autres encore ; ils lui conseillèrent de diriger sa marche, non dans la direction des colonnes de Protée, situées presque devant l'Egypte, mais vers le port de Jonas ou Joppé, en Palestine : la première voie était, selon eux, celle des fuyards et des criminels; les honnêtes gens suivaient la seconde. On leva l'ancre, et Jérôme continua sa route. Doublant le cap Malée, situé à la pointe du Péloponèse[4], il côtoya les Cyclades, et vint aborder à Salamine, alors appelée Constantia[5], dans l'île de Cypre, où il reçut

[1] Horace, *Odes*, liv. I, III.
[2] Pomponius Mela, Strabon, liv. VIII, ch. II, *Rhegium*.
[3] *Adv. Ruf.*, lib. III, t. IV, p. 459. « Quumque mihi accolæ illius loci multa narrarent, darentque consilium, ut non ad Protei columnas, sed ad Jonæ portum navigarem : hunc enim fugientium et turbatorum, illum securi hominis esse cursum, malui per Maleas et Cycladas Cyprum pergere. »
[4] Pomponius Mela, Strabon, liv. VI, ch. II, *Malæa*.
[5] Apol. adv. Ruf., *loc. cit.*

l'hospitalité du vénérable Epiphane, qu'il avait naguère accompagné de Constantinople à Rome.

Cette île était célèbre dans l'histoire et dans la poésie : Zénon, ce martyr d'une sotte philosophie, comme l'appelle Jérôme, était né à Cypre; mais elle avait une autre raison d'attirer l'attention de notre saint. N'était-il pas en Occident un des soutiens et des propagateurs du monachisme, qu'il avait étudié et pratiqué en Orient? ne le savait-on pas heureux de recueillir sur son passage les détails qu'il pouvait rencontrer sur tous ceux qui avaient illustré la vie monastique? Or, saint Hilarion venait de passer les dernières années de sa vie dans l'île de Cypre[1]. Jérôme interrogea donc ceux qui l'avaient connu, entre autres saint Epiphane, et il réunit une partie des matières qui lui servirent plus tard à composer la biographie de ce saint anachorète. Il visita avec une pieuse curiosité l'endroit où le vieil ermite s'était réfugié, essayant d'éviter la renommée qui le poursuivait, la maison qu'il habita et où il mourut, le petit jardin où l'on déposa son corps, que son disciple Hésychius vint enlever secrètement pour le transporter à Majuma, en Palestine. Jérôme vit aussi Paphos[2], si souvent chantée par les poëtes; de fréquents tremblements de terre l'avaient désolée, mais ses ruines attestaient encore son ancienne splendeur.

[1] *Vita Sancti Hilarionis*, t. IV, p. 88.

[2] *Idem*, p. 89.

> Ipsa Paphum sublimis abit, ædesque revisit
> Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo
> Thure calent aræ, sertisque recentibus halant.
>
> VIRGILE, *Énéide*, ch. I, v. 368.

« Il vaut mieux pour l'île de Chypre, s'en tenir à la poésie qu'à l'histoire, à moins qu'on ne prenne plaisir à se rappeler une des plus criantes injustices des Romains et une expédition honteuse de Caton. » — CHATEAUBRIAND, *Itin. de Paris à Jérusalem*, part. III.

Après un séjour de quelques semaines à Salamine, notre saint docteur prit congé de l'évêque Epiphane pour se rendre à Antioche[1]. Il y retrouva saint Paulin, qui le retint en ces lieux où ils s'étaient unis d'amitié au milieu des troubles et des dissensions[2]. Et puis notre voyageur n'arrivait-il pas de Rome? n'avait-il rien à dire à Paulin de la ville éternelle, de ses habitants, que l'évêque d'Antioche avait édifiés par ses vertus lors du concile? Jérôme ne sentait-il pas le besoin de se consoler lui-même, en versant dans le cœur d'un ami le trop plein de ses tristesses et de ses amertumes?

Pendant qu'il revoyait des pays et des hommes dont la mémoire lui était demeurée si chère, son absence se faisait sentir à Rome; Paula en fut plus attristée qu'aucune autre, aussi vers cette époque prit-elle la résolution d'exécuter le projet, qu'elle caressait depuis longtemps, de quitter Rome pour se retirer en terre sainte. Nous l'avons vue donner l'hospitalité à saint Épiphane, et recevoir chez elle saint Paulin avec saint Jérôme[3] : les récits des deux prélats sur la vie monastique en Orient avaient fait une profonde impression sur son âme; elle ne se sentit plus qu'un désir, celui de laisser là sa maison, sa famille, ses enfants, ses biens pour courir au désert sur les traces de Paul et d'Antoine. Quand vint pour ces évêques le temps de retourner à leurs Eglises, elle eût voulu partir avec eux; son esprit et son cœur les suivirent dans le voyage. L'éloignement de Jérôme, les calomnies qui en avaient été cause, donnèrent à ces dispositions de Paula un caractère plus décidé: son dessein fut bientôt arrêté, et un jour on la vit descendre elle-

[1] Apol. adv. Ruf., *loc. cit.*
[2] Voir ci-dessus, *Saint Jérôme à Antioche*, p. 153.
[3] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 672.

même au port avec son frère, ses parents, ses amis, ses enfants, qui s'efforçaient tous de la toucher et de la retenir. Brisant d'un seul coup les liens qui l'attachaient à l'Italie, séchant les larmes que lui arrachaient les prières de son fils Toxotius et les sanglots de sa fille Rufina, elle dit adieu à ce qu'elle laissait de plus cher au monde. Après avoir partagé sa fortune entre ses enfants, désormais libre de toute inquiétude, débarrassée de tout lien terrestre, poussée par l'héroïsme que l'Evangile demande à ceux-là seuls qui veulent être parfaits, elle s'embarqua, suivie de sa fille Eustochium, depuis longtemps associée à ses goûts et à ses projets. Toutes deux firent la même traversée que saint Jérôme, seulement elles voulurent voir l'île Pontia, illustrée par le souvenir de Flavia Domitilla, exilée sur ces rochers pour la foi, sous le règne de Domitien[1]. Un calme plat les surprit entre Charybde et Scylla, puis leur vaisseau gagna péniblement Méthone, située sur la côte occidentale de Messénie[2]. Paula demeura quelque temps dans cette ville pour se reposer, ensuite traversant les Cyclades, côtoyant Rhodes et la Lycie, elle aborda à Cypre. Saint Épiphane lui rendit avec joie l'hospitalité qu'elle avait été si heureuse de lui offrir à Rome; il la retint dix jours qu'elle employa à visiter les monastères et à distribuer des aumônes. De là, elle s'embarqua pour Séleucie afin de se rendre à Antioche; saint Jérôme n'était pas encore parti; après quelques jours passés auprès de saint Paulin, ils prirent ensemble le chemin de Jérusalem, et l'on vit au milieu de l'hiver la fière patricienne, habituée

[1] *Chronicon Hieron.* ad an. 16 Domitiani.

[2] Pomponius Mela, Strabon, liv. VIII, ch. IV. « A midi nous jetâmes l'ancre devant Modon, autrefois Méthone en Messénie. » Chateaubriand, *Itin. de Paris à Jérus.*, part. I.

à se faire porter par des eunuques, s'accommoder d'un âne pour monture[1].

Jérôme a voulu raconter sous le nom de Paula le voyage qu'il fit avec elle en Palestine et en Égypte, c'est simplement un hommage qu'il lui rend ; par une attention délicate, il s'efface pour la mettre en lumière, mais des textes formels, la manière même dont il rapporte les incidents de leurs différentes excursions prouvent clairement qu'il fut son compagnon et son confident, car il nous découvre les pensées, les impressions de Paula aux différents endroits où elle s'arrêta dans ses excursions en Orient. Saint Paulin conduisit lui-même ses hôtes sur la route de Jérusalem, et lorsqu'il eut pris congé d'eux, ils continuèrent leur chemin, voyageant pour voyager, c'est-à-dire disposés à interroger les hommes et les choses afin d'acquérir une connaissance exacte des pays qu'ils parcouraient. « Je ne dirai rien de la Cœlé-Syrie, ni de « la Phénicie, écrit saint Jérôme, car je n'ai pas le projet « de tracer un itinéraire, je veux seulement parler des « noms que l'on retrouve dans les saintes Écritures. »

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 672.

II

Saint Jérôme en Palestine.

« Saint Jérôme, dit Chateaubriand, nous a laissé en di-« vers endroits de ses ouvrages le tableau le plus complet « des Lieux-Saints[1]. » Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'itinéraire de l'ermite de Bethléem servir de guide aux nombreux pèlerins qui entreprirent avant les croisades le long et périlleux voyage de Jérusalem[2]. Ces grandes expéditions ne calmèrent point l'enthousiasme qui entraînait ainsi l'Occident vers l'Orient : de nombreux voyageurs, conduits par la piété, ou bien poussés par la curiosité, visitèrent la Palestine dans les siècles posté-

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, IIe mémoire.

[2] Cette observation n'est pas difficile à confirmer : en effet nous trouvons que dans l'*Itinerarium de locis sanctis quos perambulavit Antonius Placentinus*, au VIe siècle, l'auteur nous a décrit les différentes stations comme saint Jérôme. Vers l'an 690, un évêque français, Arculphe, visita aussi la Palestine ; à son retour, il raconta ce qu'il avait vu, et Adamannus, abbé de Jona en Angleterre, écrivit la relation de ce pèlerinage sous le titre : *De situ Hierusalem et locorum sanctorum liber*. Sur l'indication de M. V. Le Clerc, nous avons parcouru cet ouvrage dans les *Acta S.S. Ord. S. Bened.*, III sæc., II pars, p. 502 ; le voyage d'Arculphe n'est guère différent de celui de saint Jérôme ; les Lieux-Saints dans le livre d'Adamannus nous rappellent aussitôt la lettre LXXXVI à Eustochium et plusieurs passages du traité : *De situ et nominibus loc. hebraic.* Toujours guidés par le savant doyen de la Faculté des lettres de Paris, nous avons pu constater la même ressemblance entre les descriptions de notre saint et les pages où saint Guillebaud, au VIIIe siècle, Bernard le Moine, au IXe, nous ont représenté les divers endroits qu'ils avaient parcourus dans leurs pèlerinages en Terre-Sainte, *Acta S.S. Ord. S. Bened.*, III sæc., II pars, p. 374. — *Id.*, p. 523.

Nous renvoyons ceux qui seraient curieux de plus amples détails au deuxième mémoire de Chateaubriand sur cette question. Parmi les voyageurs des temps modernes, nous nous sommes contenté de donner une attention particulière au P. Nau, à Volney, et de lire avec plus de soin l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

rieurs, et la plupart ne dédaignèrent pas d'avoir recours aux précieux renseignements de saint Jérôme. Il les avait recueillis sur les lieux mêmes, de la bouche des Juifs les plus instruits, sur les monuments, dans les livres, dans les traditions populaires; car il s'était fait un devoir de puiser à toutes les sources, au profit de ses études et dans l'intérêt de la science. Nous avons essayé de rassembler ces tableaux épars : ainsi l'on réunit en une seule exposition les toiles dispersées d'un grand peintre pour mieux admirer l'ensemble de ses œuvres et juger plus sûrement le goût et le génie de l'artiste.

Notre saint ne nous a point parlé dans ses récits du chemin qu'il suivit en quittant Antioche jusqu'à son entrée en Palestine, nous respecterons le silence où il s'est retranché; nous ne pourrions d'ailleurs risquer que des conjectures, et dire, par exemple, qu'il dut songer à visiter Laodicée, où son ancien maître Apollinaire était évêque avant de venir enseigner à Antioche. Aussi bien est-ce la seule ville importante sur le bord de la mer, de ce côté du Liban, pendant la route que nos voyageurs ont parcourue au milieu des ténèbres volontaires dont ils se sont enveloppés. Mais la nuit ne tarde pas à se dissiper[1]; nous retrouvons nos pèlerins au moment où ils laissent de côté la colonie romaine de Béryte[2] et l'ancienne ville de Sidon, pour visiter sur le rivage de Sa-

[1] Saint Jérôme rappelle dans sa lettre LXXXVI[e] à Eustochium la suite de ses excursions en Palestine; nous y avons ajouté quelques détails du livre *De situ et nominibus locorum hebraicorum*, où il a résumé ses observations sur la géographie des Lieux-Saints, de ceux-là surtout qu'il avait étudiés en compagnie de Paula.

[2] Cette route est célèbre dans les Voyages de saint Pierre, relation apocryphe attribuée à saint Clément qui aurait accompagné le prince des apôtres de Césarée à Tripoli, par Dora, Ptolémaïs, Sidon et Béryte. — *Opera S. Clementis, Recognitiones*, lib. IV, I. — *Clementina*, Hom. VII, 5. — *Id.*, VIII, 9, 10, 11, 12.

repta un oratoire dédié au prophète Élie. En traversant le territoire de Tyr, il songeait au grand apôtre dont on retrouvait la trace sur le sol qu'ils foulaient aux pieds. Aco ou Ptolémaïs ne les arrêta point; la plaine de Mageddo[1] leur rappela la mort de Josias, et leur livra passage au pays des Philistins où ils purent admirer les ruines de l'opulente cité de Dor, située au pied du mont Carmel. Ils arrivèrent ensuite à la tour de Straton, qu'Hérode appela Césarée[2], en l'honneur de César-Auguste : là on leur montra la maison de Corneille, la demeure de Philippe et l'habitation des quatre vierges prophétesses. Cette ville avait encore une bibliothèque où Jérôme trouva les *Hexaples* d'Origène, qui lui furent d'un grand secours dans ses études sur l'Ecriture sainte.

En suivant toujours le bord de la mer, la petite caravane rencontra Antipatris, qui n'offrait plus que l'aspect d'une ville à moitié détruite; Hérode l'avait ainsi nommée en mémoire de son père. A Lydda, Jérôme racontait à ses compagnons la résurrection de Tabitha et la guérison du paralytique Enée[3]; de là ils passèrent à Arimathie, patrie de Joseph qui ensevelit le Seigneur, et par Nobé, jadis ville des lévites, changée par Saül en un vaste sépulcre après le meurtre d'Abimélech et de ses prêtres[4]. Joppé, par son nom, leur fit songer à la fuite de Jonas[5] et réveilla

[1] *De situ et nominibus loc. hebraic.*, t. II, *Op. Hier.*, *Mageddo.*

[2] Dans ces mêmes voyages, il est surtout question de Césarée; *Enavigavi Cesaream Stratonis*, dit saint Clément; il assista dans cette ville aux discussions qui s'engagèrent entre saint Pierre et Simon le Magicien. — *Recog.*, lib. I, 12. — *Clem.*, lib. I, 15 et suiv.

[3] *Acta Apostolorum*, cap. IX, v. 32 et suiv.

[4] *Liber I Regum*, cap. XXII.

[5] « Hic locus est in quo usque hodie saxa monstrantur in littore in quibus Andromeda religata, Persei quondam sit liberata præsidio. » — *Comment in Jonam*, cap. I, v. 3. *Op. Hieron.*, t. III. — « Les Grecs, dit Chateaubriand, étendirent leurs fables jusqu'à ces rivages. Ils disaient que Joppé tirait son

les souvenirs mythologiques de Jérôme, en lui rappelant Andromède enchaînée sur les rochers de ce rivage. Après quelques jours de repos, ils continuèrent leur voyage par Nicopolis[1], appelée aussi Emmaüs, où les deux disciples reconnurent le Seigneur à la fraction du pain; les deux villes de Béthoron, bâties par Salomon, ne présentaient plus que des ruines amoncelées par la guerre. A leur droite, Jérôme et ses compagnons remarquèrent Ajalon et Gabaon, où Josué combattant contre cinq rois commanda au soleil et à la lune de s'arrêter : au même endroit, il condamna les Gabaonites à fournir l'eau et le bois à l'armée[2], pour les punir d'avoir usé d'artifice afin de surprendre un traité d'alliance avec les Hébreux. On fit encore une petite halte à Gabaa, puis, laissant à gauche le mausolée d'Hélène[3], reine des Adiabènes, célèbre parce qu'elle avait nourri son peuple pendant une famine, nos voyageurs entrèrent dans la ville aux trois noms mystérieux, Jebus, Salem et Jérusalem[4]. Elle s'appelait encore Ælia Capitolina[5], de l'em-

nom d'une fille d'Eole. Ils plaçaient dans le voisinage de cette ville l'aventure de Persée et d'Andromède. Scaurus, selon Pline, apporta de Joppé à Rome, les os du monstre marin suscité par Neptune. Pausanias prétend que l'on voyait près de Joppé une fontaine où Persée lava le sang dont le monstre l'avait couvert; d'où il arriva que l'eau de cette fontaine demeura teinte d'une couleur rouge. » *Itin. de Paris à Jérusalem*, part. III.—Voir Strabon, liv. XVI, ch. II, et Josèphe, *De Bello judaïco*, lib. III. — VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, t. II, ch. XXX. Yaffa.

[1] *De situ et nom. loc. heb.*, *Emmaüs*, *Bethoron*, *Ajalon*, *Gabaon*.

[2] *Josué*, cap. IX et X.

[3] Josèphe rapporte que cette reine avait été ensevelie avec son fils Izatis, sous trois pyramides élevées par elle à trois stades de Jérusalem. *Antiq.*, lib. XX, cap. IV.

[4] Josèphe a plusieurs fois tenté d'expliquer les noms de la cité sainte, *Antiq.*, lib. VII, cap. V. — *De Bello judaïc.*, lib. VI, cap. IV; mais ses essais étymologiques ne sont pas toujours heureux, surtout quand il compose Jérusalem d'un mot grec et d'un mot hébreu. — *De situ et nom. loc. heb.*, *Jebus*, *Salem*, *Jerusalem*.

[5] M. A. de Broglie a raconté cette restauration avant de parler des travaux

pereur Ælius Adrien, qui l'avait relevée de ses ruines. Là Jérôme retrouva le plus cher de ses amis, Rufin, d'Aquilée, qu'il avait vu partir avec une douleur si vive, et dont il déplorait l'absence dans une lettre pleine de tendresse. Le compagnon de Mélanie s'était fixé à Jérusalem après avoir visité l'Egypte et la Palestine; l'arrivée de Jérôme le combla de joie, et ces deux amis, espérant ne plus se quitter, se consolèrent d'avoir été si longtemps séparés.

Le proconsul de la Palestine était étroitement lié à la famille de Paula : il s'empressa d'envoyer ses gens disposer au prétoire des appartements en rapport avec le rang de l'illustre voyageuse; mais la sainte femme avait renoncé à toutes ces vanités, elle préféra une humble cellule à la splendide demeure que le proconsul voulait lui donner.

Chateaubriand, dans son poétique langage, nous a dit ce qu'il avait senti devant la triste Jérusalem et à l'aspect désolé des saints lieux[1]; d'autres voyageurs n'ont pas craint, après ce grand maître, de rappeler les émotions diverses qui agitèrent leur cœur sur cette terre de Palestine.

« L'Orient! l'Orient[2]! berceau de toutes les grandes « choses de l'humanité! berceau des races, berceau des « langues, berceau des vieilles traditions et de la foi « sacrée des peuples! mystérieux et fatidique Orient, où la « sagesse divine a rendu ses oracles! où la sagesse hu- « maine allait chercher les vieux souvenirs, les primitives « croyances, et cette science blanchie par le temps dont

entrepris par l'impératrice Hélène à Jérusalem. *L'Église et l'Emp. rom.*, part. I, t. II, ch. v, p. 115 et suiv.

[1] *Les Martyrs*, chant XVII. — *Itin. de Paris à Jér.*, part. III.

[2] *Discours de Mgr Dupanloup à Rome.*

« parlait le prêtre égyptien aux philosophes de la Grèce !
« L'Orient ! antique foyer de toute civilisation, de toute
« lumière sacrée et profane !

« L'Orient ! centre, pendant 4,000 ans, de toutes les « affaires divines et humaines ! Oui, pendant quarante « siècles, tous les regards de l'humanité, toutes ses es- « pérances, tous ses soupirs furent tournés vers « l'Orient ! »

Un de nos évêques, sur qui semble si bien planer le génie de Bossuet, faisait entendre ces paroles sur une des collines de la ville éternelle : ces accents nous avaient émus, ils demeurèrent gravés dans notre cœur, soudain ils se sont réveillés, s'offrant à nous comme la magnifique expression des sentiments qui durent remplir l'âme de Jérôme quand il se vit là, sous ce beau ciel, sur cette terre bénie, à l'ombre de ces palmiers et de ces térébinthes dont parle l'Évangile, au pied de ces montagnes qui bordent l'horizon, dans ces lieux nommés des noms les plus chers et les plus saints, Bethléem, Nazareth, le Thabor, le Calvaire. Aussi, comment dire l'ardeur infatigable, l'enthousiasme sans cesse renaissant de ce pieux pèlerin parcourant la contrée pour étudier son histoire, interroger ses monuments, ranimer ses ruines, consulter ses souvenirs. Il traduisait sa propre pensée quand il disait de Paula[1] : « Elle mettait une attention, « une curiosité telle à visiter chaque endroit, qu'on « n'aurait pu la détacher des uns, sans le désir qu'elle « avait de voir aussi les autres. »

Jérôme, qui toujours cherchait dans ses voyages l'intérêt de ses études, ne négligea point le vaste champ ouvert à ses observations. Pour continuer ses travaux

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 673.

sur la sainte Écriture, il sentait le besoin d'acquérir une connaissance parfaite du pays où s'étaient passés les événements qu'il allait commenter, il comprenait la nécessité de voir, de ses propres yeux, les lieux où s'accomplirent les prophéties dont il méditait l'explication. C'était attacher une haute importance à son voyage en Palestine, et pour montrer combien il espérait y trouver d'avantages, il se fit accompagner dans ses courses de quelques Juifs renommés par leur science et leur érudition [1]. Cette précaution était d'autant plus sage et plus nécessaire que sous la domination romaine plusieurs villes avaient disparu, d'autres ne s'appelaient pas du même nom, quelques-unes n'offraient que des ruines; grâce aux lumières de ses guides, notre saint ne demeura pas embarrassé dans ces nuages, il lui fut facile d'apprendre les noms, de savoir la signification, de connaître la position exacte des lieux cités dans les saints livres, et après ces recherches, le sens même des pages sacrées se présenta plus net, plus clair, plus précis à l'esprit de leur diligent interprète [2]. « De même, dit-il, « que l'on comprend mieux les historiens grecs quand « on a vu Athènes, et le troisième livre de l'*Enéide* quand « on est venu par Leucate et les monts Acrocérauniens, « de la Troade en Sicile, pour se rendre ensuite à l'embouchure du Tibre, de même on voit plus clairement « dans les saintes Écritures quand on a parcouru la « Judée, interrogé le souvenir de ses vieilles cités, « étudié sa géographie ancienne et moderne. » Voyager

[1] *Præfat. in Paralip.*, t. I, p. 1418. « Nobis curæ fuit cum eruditissimis Hebræorum hunc laborem subire, ut circumiremus provinciam quam omnes Christi Ecclesiæ sonant. »

[2] Il a consigné plusieurs observations de ce genre dans son livre *De situ et nom. loc. hebr.*, où nous aurions voulu les trouver en plus grand nombre.

de la sorte, n'était-ce pas prévenir M. Saint-Marc Girardin écrivant ces lignes[1] : « Je plains les savants qui « lisent les livres et qui ne voient pas les lieux; mais je « plains encore bien plus les voyageurs mondains qui « voient les lieux et qui ne lisent pas les livres. Il y a je « ne sais combien de choses que les lieux leur auraient « dites s'ils les avaient interrogés à l'aide des livres. Les « livres à leur tour disent moins quand les lieux ne les « expliquent pas. »

Jérôme et ses compagnons commencèrent par visiter Jérusalem : n'avait-elle pas droit aux prémices de leur pieuse curiosité? « Combien d'évêques, s'écrie notre « saint, combien de martyrs, combien de docteurs sont « venus à Jérusalem! ils auraient cru avoir moins de « piété et de science, s'ils n'eussent adoré Jésus-Christ « dans les lieux mêmes où l'Évangile commença à briller « du haut de la croix. »

Depuis la montagne de Sion jusqu'au Calvaire, depuis le prétoire et la colonne où l'on flagella Jésus, jusqu'au sépulcre où il fut enseveli, que de pèlerinages n'inspira pas à nos voyageurs une foi ravivée par l'aspect de ces lieux, où chaque maison, chaque arbre, chaque pierre rappelait à leur mémoire un souvenir des saintes lettres! Paula distribua des aumônes aux pauvres de Jérusalem, et l'on prit le chemin de Bethléem en passant par le tombeau de Rachel, situé à droite de la route. A la vue de cette humble bourgade, en présence de la crèche, l'illustre patricienne n'essaya pas de dominer l'émotion qu'elle éprouvait : dans sa ferveur elle crut assister à tous les mystères de la naissance du Sauveur : « J'entendais, dit « Jérôme[2], Paula jurer qu'elle voyait des yeux de la foi

[1] *Souvenirs de voyages*, préface, t. I.
[2] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., *loc. cit.*, p. 674. — Chateaubriand a réuni

« l'Enfant-Dieu enveloppé de langes, l'étoile resplendis-
« sante, les mages, la Vierge, saint Joseph et les ber-
« gers. Pauvre pécheresse que je suis, s'écriait-elle,
« je puis baiser l'étable où mon Seigneur est né, prier
« dans la grotte même où la Vierge mère a mis au
« monde mon Sauveur. C'est ici le lieu de mon repos, car
« c'est la patrie de mon Dieu ; j'y établirai ma demeure,
« parce que mon Sauveur l'a choisie pour lui-même. »
Paula se faisait à son tour l'interprète des sentiments de saint Jérôme, elle avait compris son vœu le plus cher et deviné sa plus douce espérance.

Auprès de Bethléem se trouve la tour d'Ader[1]. Jacob gardait là ses troupeaux, et les bergers des environs entendirent les anges chanter dans les airs l'hymne de la Nativité : *Gloria in altissimis Deo!*

La petite caravane ne s'y arrêta pas, elle continua sa marche vers Gaza, en méditant sur la conversion de l'eunuque de la reine d'Éthiopie ; cette ville était célèbre en Palestine : fondée par les Evéens, elle tomba au pouvoir d'une horde d'envahisseurs partis de la Cappadoce, qui s'y établirent après avoir massacré les habitants. De Gaza, tournant à droite, ils virent Bethsur et Escol, qui signifie grappe de raisin, parce que ce fut le signe que les espions en rapportèrent à Josué, pour lui marquer la fertilité du pays.

A peu de distance, on s'empressa de montrer à notre saint la cellule de Sara, le berceau d'Isaac et le chêne d'Abraham. Chébron, ou Cariath-Arbé, s'offrit ensuite à leurs regards ; on l'appelle la Ville des quatre hommes, Adam, Abraham, Isaac et Jacob, que les Juifs disent y

dans quelques pages de son *Itinéraire* tous les souvenirs qui se rattachent à Bethléem.

[1] *De situ et nom. loc. hebr., Ader, Gaza. Bethsur, Escol.*

avoir été ensevelis, suivant le récit de Josué. Paula ne voulut pas aller à Cariath-Sepher [1], « parce que « ce nom signifie *lieu des lettres*, et à la place de la « lettre qui tue, elle avait trouvé l'esprit qui vivifie. » Nos pèlerins admirèrent pourtant en ce lieu les travaux exécutés par ordre d'Othoniel, pour amener les eaux dans la partie occidentale du pays jusque-là stérile et désolée. Cepher-Barucha, c'est-à-dire la ville de bénédiction, les vit ensuite sur ses sommets qui dominent la vallée d'Hébron [2] et la mer Morte. De ces hauteurs, leurs regards embrassaient un vaste horizon; tout le pays jadis occupé par Sodome, Adama, Gomorrhe, Séboïm et Ségor s'étendait à leurs pieds ; au milieu de ce paysage on leur fit remarquer quelques points plus célèbres, la caverne de Lot, les collines d'Engaddi avec leurs arbrisseaux qui fournissent le baume et le cinname [3].

Jusque-là Jérôme et ses compagnons avaient voyagé au midi de Jérusalem; ils remontèrent vers le nord par Thecua, patrie du prophète Amos [4], jusqu'à la montagne des Oliviers, où l'on brûlait chaque année une vache rousse, dont les cendres servaient à l'expiation des péchés du peuple. A Béthanie, ils visitèrent le tombeau de Lazare, la maison de Marthe et de Marie. En poursuivant

[1] Saint Jérôme dit que Chébron, qu'il appelle encore Arboc, fut la capitale d'un peuple de géants auxquels il donne le nom d'*Enacim;* elle devint la métropole des Philistins; plus tard le saint roi David y fit bâtir un palais et la compta parmi les villes sacerdotales où les fugitifs avaient droit d'asile. *De situ et nom. loc. hebr.*

[2] Le P. Nau nous a conservé le récit de Daniel, abbé de Saint-Saba, le seul qui ait fait le tour de la mer Morte. Chateaubriand, dans son *Itinéraire*, offre de curieux détails sur ce lac fameux.

[3] *De situ et nom. loc. hebr., Sodoma, Seboïm, Ségor, Adama, Gomorrha, Engaddi.*

[4] *Id., Theco, Bethania, Adomim.*

leur marche vers Jéricho, ils relisaient la parabole du bon Samaritain; on leur montra Adomim, lieu mal famé pour les meurtres que les voleurs y commettaient fréquemment. Ils passèrent au pied du sycomore sur lequel monta Zachée afin de voir passer le Sauveur, et ils entrèrent dans Jéricho[1], fondée par Hiel en l'honneur de son premier-né Abiram. A peu de distance de cette ville, à Galgala[2], ils virent les douze pierres retirées du lit du Jourdain, et la fontaine dont Élisée corrigea l'amertume; au lever du soleil, on se rendit sur les bords du Jourdain[3], puis à la vallée d'Achor, où Josué infligea un châtiment exemplaire au vol et à l'avarice, enfin à Béthel, où Jacob vit en songe son échelle mystérieuse. Sur le mont Ephraïm, on les conduisit au tombeau de Josué et à celui d'Éléazar, fils d'Aaron; à Silo, ils se rappelèrent la tribu de Benjamin préludant à l'enlèvement des Sabines; à Sichem, appelée Nicopolis, ils s'assirent au bord du puits de Jacob, à l'endroit où Jésus entretint la Samaritaine, sur le versant du mont Garizim. Après s'être arrêtés aux tombeaux des douze prophètes, ils arrivèrent à Sébaste, c'est-à-dire Samarie[4], qu'Hérode avait appelée de ce nom grec en l'honneur de l'empereur Auguste; cette ville se glorifiait de posséder les cendres d'Élisée,

[1] *De situ et nom. loc. hebr.*, *Jéricho.* — Saint Jérôme fait observer qu'il y avait eu trois villes de ce nom; la première fut détruite par Josué, la seconde attira sur elle la vengeance des Romains, qui la renversèrent de fond en comble pendant le siége de Jérusalem. Notre saint visita la troisième, et on lui montra les ruines des deux autres.

[2] *Id., Galgala, Achor, Bethel, Sichem, Samaria.*

[3] Saint Jérôme place au village de Dan, sur la route de Tyr, une des sources du Jourdain; il donne pour racine à ce nom *Dan*, car *Jor*, en hébreu, a la même signification que ῥεῖθρον, en grec, et veut dire *fleuve*. *De situ et nom. loc. hebr., Dan.* — *Hebr. quæst. in Genesim*, cap. XIV. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, part. III.

[4] *Comment. in Abdiam*, cap. I, v. 1. — *Comment. in Michæam*, cap. I, v. 6; t. III.

d'Abdias et de Jean-Baptiste. Il y avait là un grand nombre de possédés qui causèrent une grande terreur à Paula[1]; ces malheureux se tenaient auprès des sépulcres des saints, et on les entendait hurler, aboyer, rugir, siffler, mugir; les uns tournaient continuellement la tête, d'autres se renversaient en arrière jusqu'à ce que leurs cheveux touchassent la terre; des femmes se pendaient par les pieds, et les vêtements demeuraient raides et immobiles le long de leurs corps. Dans les environs de Samarie, deux cavernes attirèrent encore l'attention de Jérôme, de Paula et d'Eustochium : c'était là qu'Abdias avait nourri cent prophètes au temps de la persécution et pendant la famine. Ils parcoururent ensuite Nazareth[2], Cana, Capharnaüm, les bords du lac de Tibériade, illustrés par les miracles du Sauveur, la solitude où Jésus multiplia les pains pour nourrir la foule; ils montèrent au Thabor, et du sommet un magnifique panorama se déroula devant eux : au loin les monts Hermon et Hermoniim encadraient de leurs sombres arêtes les plaines de la Galilée, où Barac tailla en pièces l'armée de Sisara; le torrent de Cison promenait à travers la campagne ses eaux semblables à un large ruban argenté, et au coin du tableau l'on distinguait les maisons de la ville de Naïm, si célèbre par la résurrection du fils de la veuve.

Le récit se termine brusquement là : nos voyageurs fatigués revinrent sans doute à Jérusalem se préparer, par quelques jours de repos, à continuer leurs pérégrinations.

Je ne sais, mais à la fin de ce voyage de saint Jérôme

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. II, p. 677.

[2] Chacun de ces lieux célèbres, surtout dans le Nouveau Testament, a fourni matière aux différentes explications que saint Jérôme a présentées dans son livre *De situ et nom. loc. hebr.*

en Palestine, je serais tenté de lui adresser un reproche : sans doute, autant qu'aucun autre j'apprécie la délicatesse du sentiment qui le portait à s'effacer devant Paula et à parler au nom de cette illustre Romaine ; sans doute, en rendant les impressions de son amie, il ne fait que traduire les siennes ; cependant, je finis par me fatiguer de l'effort que je suis obligé de soutenir tout le temps du voyage pour écarter Paula et mettre Jérôme à sa place, ou tout au moins pour confondre ces deux figures et n'en faire qu'une. De plus, cette troisième personne qu'il emploie constamment allanguit la marche et détourne mon attention, que je voudrais lui donner tout entière. Il me semble que dans un voyageur le moi cesse d'être haïssable, car je goûte fort le sentiment de M. Saint-Marc Girardin à ce propos[1] : « Les voyageurs, en général, « m'intéressent beaucoup plus que les voyages eux- « mêmes. Qu'importe que vous ayez été au Congo ou à « la Chine, si vous n'êtes qu'un homme médiocre, qui « n'a rien à me dire que la distance des lieux et la forme « des maisons ? Tant vaut l'homme, tant vaut le voyage. « On croit se plaire à la description des lieux lointains, « grande erreur ; c'est celui qui décrit qui plaît, ce sont « ses émotions, ses idées, ses sentiments. »

[1] *Souvenirs de voyages*, 1re série, p. 153.

CHAPITRE VII

VOYAGE DE SAINT JÉRÔME EN ÉGYPTE.

I

Saint Jérôme à Alexandrie[1].

L'Égypte jouissait, chez les peuples anciens, d'une renommée qu'elle devait à la puissance de ses rois, à la sagesse de ses législateurs, surtout à la science de ses prêtres ; c'est pourquoi les savants et les philosophes s'empressaient de venir puiser à cette source abondante, et le Saint-Esprit a pensé faire le plus bel éloge de Moïse en disant qu'il était versé dans toutes les connaissances des Egyptiens. Platon voulut interroger ces maîtres, et il passa longtemps à converser avec eux sur les hautes questions qui préoccupaient sa pensée ; il revint plein d'admiration pour ces doctes vieillards, et chacun d'eux lui apparut sans doute comme cet homme qu'il nous a si bien montré sortant de l'obscure caverne où languit le

[1] Rapprocher du récit de saint Jérôme les pages où Volney et Chateaubriand ont raconté leurs impressions diverses au pays des Pharaons. — *Voyages en Égypte et en Syrie*, t. I. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, part. IV.

genre humain, pour voir une lumière plus pure, et l'aller ensuite raconter à ceux qui sont demeurés dans les ténèbres. Pythagore se rendit aussi au pays de Thèbes et de Memphis pour avoir la solution de ces grands problèmes qu'il était allé étudier jusque dans l'Inde. L'Egypte était la vieille terre des merveilles, Jérôme le savait, comment résister à la puissante séduction d'y faire un voyage? Tout d'ailleurs semblait concourir à l'entraîner sur les pas de Platon et Pythagore.

Si le paganisme trouvait sur les bords du Nil ses principaux monuments et la patrie de ses dieux les plus anciens, de ceux-là même qui amenaient sur les lèvres de Juvénal un sarcastique sourire, le pays des Pharaons n'était pas moins riche en souvenirs pleins d'intérêt pour les chrétiens. Le peuple de Dieu n'y avait-il pas laissé la trace de ses labeurs avec les grands noms de Joseph, Jacob et Moïse? Jésus, Marie et Joseph ne cherchèrent-ils pas, aux jours de la persécution, un refuge aux lieux où leurs ancêtres avaient trouvé asile et protection? Marc l'évangéliste n'y vint-il pas annoncer la bonne nouvelle, et Alexandrie n'est-elle pas aussi fière de l'honorer comme son premier évêque, que Venise de l'avoir choisi pour le protecteur de sa puissance? La voix du lion retentit dans les immenses solitudes qui séparent l'Egypte de l'Ethiopie. Aussitôt des légions de saints peuplèrent les déserts où périt ensevelie l'armée de Cambyse, des foules de moines chantèrent la divinité de Jésus-Christ aux lieux où Alexandre avait essayé de se faire passer pour fils de Jupiter Ammon. Jérôme voulut une fois encore mettre en pratique ce mot dont il est l'auteur: *Discendi studio peregrinationes institutœ sunt.* Il désirait étudier le monachisme à sa source; ce fut là le but véritable de son voyage en Egypte. Notre saint avait vécu au milieu des solitaires

de Chalcis, il revint assez peu édifié de la conduite des moines à Rome, maintenant la curiosité le prenait de savoir si la ferveur opérait toujours les mêmes prodiges en Nitrie, ou bien si le sel s'était aussi affadi dans ces contrées pleines des souvenirs de Paul, d'Antoine et de Pacôme; il partait donc pour connaître la vie, les règles et les institutions monastiques de l'Egypte. Il allait avec Paula raviver son amour de la retraite au spectacle de ces illustres solitaires dont il avait entendu raconter les pénitences aux confesseurs d'Egypte exilés à Chalcis; il voulait voir de ses yeux les merveilles accomplies par l'ascétisme, et son désir de visiter les moines de la Thébaïde était certes aussi vif que celui de Pythagore courant au fond de l'Inde interroger les gymnosophistes.

Jérôme, Paula, Eustochium et leur suite quittèrent ainsi Jérusalem pour se rendre en Egypte. En passant à Sochoth[1], ils s'arrêtèrent à la fontaine que Samson fit jaillir d'une dent de la mâchoire dont il s'était servi contre les Philistins; à Marasthim, ils trouvèrent le tombeau du prophète Michée changé en église. On laissa de côté les Chorréens, les Gethéens, Maresa, l'Idumée et Lachis; puis, après avoir traversé une immense plaine de sable mouvant, ils entrèrent dans l'Egypte et ne tardèrent pas à rencontrer sur leur chemin le grand fleuve Sior. Jérôme remarqua que les cinq villes égyptiennes par où il passa avant d'entrer dans la terre de Gessen, parlaient la langue de Chanaan. Le Nil fournit ensuite ample matière à ses observations; il le vit se partager en six branches si faibles qu'on peut presque les passer à pied sec[2]; auparavant, ce fleuve coule à pleins bords contenu par les digues

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., *Opera S. Hieron.*, t. IV, pars II, p. 677. — *De situ et nominibus locorum hebraicorum, Soccoth.*

[2] *Comment. in Isaiam*, lib. IV, cap. II, t. III, p. 104.

que les Egyptiens ont coutume d'élever sur les rives[1], si elles viennent à se rompre par l'incurie des gardiens ou par la force des eaux, les inondations dévastent les terres au lieu de les arroser et de les féconder. Notre saint apprit l'existence de la tour de Syène[2], espèce de fort soumis alors aux Romains : cet endroit était célèbre à cause des cataractes du Nil qui cesse au delà d'être navigable. Cette navigation, au dire de Jérôme[3], consistait à traîner les bateaux au moyen de câbles d'une longueur déterminée : c'était une manière de mesurer la distance parcourue; les manœuvres chargés de cette besogne se relevaient alternativement, comme cela se pratique encore le long des canaux sur nos chemins de hâlage. Il ne faut pas s'étonner de ces détails; Jérôme n'a rien négligé pour acquérir une connaissance parfaite de l'Egypte dont il est si souvent question dans les livres saints; il a étudié le pays, ses divisions, sa configuration, les habitants, leur caractère, leurs superstitions pour expliquer les châtiments dont Dieu les menaçait par la bouche de ses prophètes. Après avoir traversé les plaines de Tanis baignées par la sixième branche du Nil, nos voyageurs arrivèrent à la ville de No[4], qui avait pris à la place de ce nom celui d'Alexandrie.

Platon parcourait l'Egypte en interrogeant les savants, Jérôme ressemblait assez au fondateur de l'Académie ; or Alexandrie retentissait encore du nom et des leçons d'Origène qu'elle avait vu naître, pouvait-elle manquer de retenir notre saint au foyer naguère éclairé par cette grande lumière ? la mort avait-elle tout éteint jusqu'au

[1] *Comment. in Ézech.*, lib. IX, cap. xxx, *id.*, p. 912.
[2] *Idem*, p. 911.
[3] *Comment. in Joëlem*, cap. iii, v. 18, *id.*, p. 1367.
[4] *Comment. in Ezech.*, lib. IX, cap. xxx, *id.*, p. 912.

dernier rayon, tout étouffé jusqu'à la dernière étincelle? Le souffle, l'inspiration du maître avaient donc passé sur des ossements arides, car avant de se fermer à jamais ses lèvres défaillantes laissèrent échapper un vœu; comme le poëte, il avait dit : *Exoriare aliquis*, souhaitant un successeur, quelqu'un qui continuerait son enseignement, et porterait après lui le glorieux héritage de saint Pantène et de saint Clément d'Alexandrie. Ses désirs furent exaucés : un de ses disciples, un aveugle nommé Didyme, attirait autour de la chaire de son maître devenue la sienne un nombre infini d'auditeurs enthousiastes; « il joignait, dit M. Villemain[1], aux dogmes de la « théologie les souvenirs de la philosophie grecque, et « quelque chose des sciences cultivées par Hipparque « et Ptolémée. » La renommée avait déjà fait connaître Didyme à Jérôme qui, désespérant de trouver mieux, se mit, comme l'avons nous vu, à traduire son *Traité sur l'Esprit-Saint*.

La circonstance de son voyage en Egypte était trop favorable pour n'en profiter pas; notre docteur s'empressa d'aller voir l'illustre aveugle et de lui soumettre les difficultés qu'il avait rencontrées dans ses études sur les saints livres[2]. Afin de prolonger ces entretiens, Jérôme demeura un mois à Alexandrie; il devint bientôt l'ami et le disciple de Didyme, comme jadis à Constantinople il avait été le disciple et l'ami de saint Grégoire de Nazianze. A quarante ans, avec sa réputation, ses connaissances, Jérôme ne rougit pas de redevenir enfant, dès qu'il trouvait une main mieux exercée, capable de le conduire plus avant dans le sanctuaire de la science[3].

[1] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét.*, saint Jérôme.
[2] *Comment. in Epist. ad Ephes.*, Præfat., t. IV, pars I, p. 319.
[3] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean., *id.*, pars II, p. 342.

Sur la prière de son nouvel ami, Didyme composa un *Commentaire sur le prophète Osée*, et Jérôme écrivit trois livres sous sa dictée[1].

Dans ce commerce familier il apprit une foule de choses qu'il ne savait pas, comme il en fait l'humble aveu à son ami Pammachius, et celles qu'il savait se gravèrent plus claires et plus nettes dans sa mémoire. Toutefois, il se tint en garde contre les erreurs d'Origène qu'il avait déjà remarquées, et dont la trace se retrouvait aisément dans les leçons de Didyme[2]. Ils se séparèrent après avoir échangé les témoignages d'une affection réciproque. Jérôme continua sa route, emportant le meilleur souvenir de son séjour à Alexandrie; plus tard il se glorifiait d'avoir été disciple de Didyme le Voyant, comme il l'appelle, en donnant le nom des prophètes à l'aveugle qui avait embrassé tant de choses du clair regard de son intelligence. Il lui écrivit même, si nous en croyons Rufin[3], une lettre en signe de reconnaissance et de respectueux attachement.

II

Saint Jérôme et les moines d'Égypte.

La caravane poursuivit sa marche à travers les contrées désertes qui s'étendent au sud d'Alexandrie en remontant vers la haute Égypte, et après quelques jours

[1] *Comment. in Osée*, Præfat., t. III, p. 1237.
[2] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean., t. IV. p. 347.
[3] *Idem*, p. 342.

de fatigue ils entrèrent dans la ville de Nitrie[1]. A cette nouvelle, le vénérable Isidore, évêque et confesseur, accourut avec une troupe de moines dont plusieurs étaient prêtres ou lévites, à la rencontre de nos voyageurs. L'arrivée de Jérôme et de ses compagnons fut saluée par des transports d'allégresse; ils acceptèrent avec empressement la franche hospitalité qui leur était offerte, car ils voulaient étudier le monachisme aux lieux où il brillait du plus vif éclat. Notre saint se mit donc à visiter les cellules, à parcourir les monastères; il connut les Arsène, les Macaire, les Sérapion, et d'autres fameux anachorètes qui habitaient ces horribles solitudes[2]. Là où les bêtes féroces avaient eu leurs tanières et fait retentir leurs cris sauvages, il entendit des légions d'anges célébrer nuit et jour les louanges du Seigneur, chant de joie et d'allégresse commencé sur la terre pour se perpétuer au ciel pendant l'éternité.

Quelques années plus tard, Théophile, patriarche d'Alexandrie, écrivait à notre saint et lui envoyait comme messager le moine Théodore[3]: « Il a vu tous les mo« nastères de la Nitrie, il peut vous dire la continence « et la douceur des moines. » Jérôme, retiré à Bethléem, était curieux de savoir des nouvelles de ces solitaires qu'il avait autrefois visités avec tant d'intérêt; notre curiosité est pour le moins égale à la sienne; nous lui demanderons à lui-même, et non au moine Théodore, de nous dire ce qu'il avait observé en Nitrie, de nous communiquer ses impressions sur les monastères d'Égypte, de nous faire part de son sentiment sur le monachisme.

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustochium, *id.*, p. 677.

[2] M. de Montalembert a consacré le second livre de ses *Moines d'Occident* à une étude sur les précurseurs monastiques en Orient et surtout en Égypte.

[3] Ep. LXII, Theophili ad Hieronym., t. IV, p. 599.

Les anciens n'avaient pas entendu prononcer le nom de moine, mais la chose n'était pas inconnue dans le paganisme[1]. Les gymnosophistes de l'Inde menaient une vie mortifiée et solitaire[2]. Jérôme nous a retracé, dans une page curieuse empruntée au stoïcien Chérémon, l'existence des prêtres égyptiens[3] : « Ils laissaient de « côté les soucis et les affaires de ce monde, et demeu- « raient toujours dans les temples pour se livrer à l'étude « de la nature, à l'observation des mouvements et de « l'harmonie des astres. Ils n'avaient aucun rapport avec « leurs femmes, leurs parents, leurs amis, leurs enfants « même, depuis le jour où ils embrassaient ce nouveau « genre de vie. Ils ne prenaient ni viande, ni vin, à « cause de la faiblesse de leurs sens, des vertiges que « leur causait fréquemment une diète excessive, et sur- « tout à cause des appétits grossiers qui naissent d'une « nourriture substantielle. Rarement on les voyait man- « ger du pain pour ne pas se charger l'estomac; s'il leur « arrivait par hasard d'en prendre, ils y joignaient de « l'hyssope broyée pour faciliter la digestion d'un aliment « trop solide. Ils mêlaient un peu d'huile aux légumes « pour les avaler plus aisément. Il est inutile de parler « de gibier; ils ne mangeaient ni lait, ni œufs, car à « leur avis les œufs ne sont que de la chair liquide; le « lait, du sang qui a changé de couleur. Leur lit se com- « posait d'une natte en feuilles de palmier; un escabeau « penché d'un côté et posé à terre leur servait d'oreiller. « Ils passaient aisément deux ou trois jours sans nour- « riture. Une extrême sobriété les débarrassait des hu- « meurs qu'engendrent le repos et la vie sédentaire. »

[1] *Les Moines d'Occident*, t. I, liv. II.
[2] *Adv. Jovinianum*, lib. II, p. 206.
[3] *Idem*, p. 205.

Peut-être Jérôme retrouva-t-il en Égypte quelques-uns de ces vieux sages; s'il ne put être témoin de leurs essais dans la vie monastique, il lui fut donné de la voir pratiquer dans toute sa perfection par les solitaires de la Nitrie. Mais là, comme partout ailleurs, l'esprit du mal était venu semer l'ivraie parmi le bon grain dans le champ du père de famille. Notre saint a divisé les moines d'Égypte en trois classes : les cénobites ou sauses, dans la langue du pays, les anachorètes, et ceux que l'on désigne sous le nom de remoboth[1] : « Ceux-ci n'ont de « remarquable que leurs vices et leur extérieur négligé. « On les rencontre deux ou trois ensemble, rarement en « plus grand nombre; ils vivent à leur guise et fantaisie, « mettent en commun pour se nourrir une partie de ce « qu'ils gagnent, et habitent ordinairement les villes. « Comme si la sainteté consistait dans le travail et non « dans la vie, tout ce qu'ils vendent est censé d'un plus « grand prix. Il s'élève souvent entre eux des querelles, « parce que, vivant à leurs propres frais, ils ne supportent aucune autorité. Le jeûne est quelquefois pour « eux une cause de luttes, et d'une chose qui doit rester cachée ils font un sujet de triomphes. Chez ces « moines, tout est affecté : leurs manches ouvertes, « leurs chaussures trop larges, leurs vêtements sales, « leurs fréquents soupirs; ils visitent les vierges, disent « du mal des clercs, et, aux jours de fête, ils ne savent « garder aucune mesure dans leurs repas. »

A côté de ces moines indignes, qu'il faudrait exterminer comme la peste, dit saint Jérôme, il y a les cénobites en plus grand nombre[2] : « La première règle pour « eux est d'obéir aux anciens, car ils vivent en commun

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch., *id.*, p. 44.
[2] *Idem*, p. 45.

« et sont partagés en décuries et centuries, présidées « par un dizainier et un centenier. Jusqu'à la neuvième « heure, chacun demeure dans sa cellule, le dizainier va « seul donner ses conseils à ceux qui en ont besoin. « A la neuvième heure, ils se réunissent, on chante « des psaumes, on récite de l'Ecriture sainte; l'abbé « prend ensuite la parole au milieu d'un silence tel que « l'on ose à peine se regarder. Les exercices terminés, « la communauté se rend au réfectoire, chaque dizaine « est conduite par son président. Là, chacun sert sa se- « maine; on ne fait point de bruit, personne ne cause « en mangeant; la nourriture consiste dans du pain, des « légumes, des racines avec un peu de sel. Les vieil- « lards seuls ont du vin, souvent ils mangent avec les « enfants pour les former et se récréer eux-mêmes. « Après l'action de grâces, on prend quelque distrac- « tion dans des causeries pieuses; les dizainiers con- « solent les faibles, encouragent les fervents; comme la « nuit, après les exercices communs, il faut encore « veiller dans sa cellule, ils font la ronde, écoutent « aux portes ce qui se passe à l'intérieur; s'ils surpren- « nent quelqu'un en défaut, ils n'en disent rien, mais ils « lui rendent de plus fréquentes visites, et au lieu de le « contraindre de force, par leur exemple ils l'habituent « doucement à la prière. Chaque jour on distribue de « l'ouvrage; le dizainier porte à l'économe le travail « achevé, tous les mois il en rend compte à l'abbé. Ce- « lui-ci goûte aux aliments, quand ils sont préparés; « comme il n'est pas permis de dire : « Je n'ai pas de « tunique, de vêtement, de natte, » il règle tout de fa- « çon à ce que personne n'ait besoin de rien et par suite « n'ait rien à demander. Si quelqu'un tombe malade, « on le transporte dans un appartement plus vaste, où

« les vieillards l'entourent de soins si délicats, qu'il n'a « point à regretter le bien-être des grandes villes, ni « même les soins de sa mère. Le dimanche est tout en- « tier consacré à la prière et à la lecture ; ce que l'on « fait d'ailleurs en tout temps, lorsque l'on a fini sa tâche. « Il faut apprendre chaque jour un peu d'Ecriture sainte. « Le jeûne est le même toute l'année, excepté au ca- « rême où il est plus rigoureux : après la Pentecôte, « le souper se change en dîner, suivant la tradition, « et pour ne pas s'exposer à la fatigue d'un double « repas. »

Les anachorètes forment la troisième classe de moines[1] : « Ils sortent des monastères et s'enfoncent dans « les déserts, n'emportant que du pain et du sel. Paul « est le premier qui ait mené cette vie, illustrée ensuite « par saint Antoine, et longtemps auparavant par saint « Jean-Baptiste. Ils tenaient encore à la terre, mais leur « existence n'avait plus rien de terrestre. » Un souffle divin ravissait leur âme aux régions supérieures et l'attirait vers le ciel, malgré le poids du corps, comme ces légers ballons de pourpre à peine arrêtés dans leur essor par la main tenace des enfants. Mais on n'arrivait pas du premier bond à cette hauteur[2] : « Les généraux romains, « dit saint Jérôme, imitent Camille, Fabricius, Régulus, « Scipion ; les philosophes sont instruits par Pythagore, « Socrate, Platon, Aristote ; les poëtes marchent sur les « traces d'Homère, de Virgile, de Ménandre, de Té- « rence ; les historiens prennent pour maîtres Thucy- « dide, Hérodote, Tite-Live ; les orateurs se forment à « l'exemple de Lysias, des Gracques, de Démosthène, « de Cicéron ; parmi nous, les évêques et les prêtres

[1] Ep. XVIII, ad Eustoch., *id.*, p. 46.
[2] Ep. XLIX, ad Paulinum, *id.*, p. 565.

« suivent les pas des apôtres et de leurs disciples ; nous « aussi, nous avons nos maîtres, Paul, Antoine, Hila- « rion, Julien, Macaire; à notre tête marchent Élie, « Élisée, les enfants des prophètes qui habitaient les « champs, les solitudes, et plantaient leurs tentes sur « les bords du Jourdain. » Il fallait donc, suivant notre docteur, se laisser conduire, avant d'essayer de se diriger soi-même dans la pratique de la vie monastique. « Sans maître[1], poursuit-il, on ne saurait apprendre au- « cun art. Parmi les poissons et les animaux, il y en a « qui mènent les autres; les abeilles ont leur reine, les « grues suivent la première avec un ordre merveilleux. « L'État a un empereur, chaque province a son juge. « Rome existait à peine, elle ne put avoir deux frères « pour rois, et le sang jaillit sur ses fondements ; Jacob « et Esaü se battaient dans le sein de leur mère. Chaque « Église a son évêque, son archiprêtre, son archidiacre, « toute la hiérarchie ecclésiastique repose sur ses chefs. « Chaque vaisseau a un pilote, chaque maison un maître, « et, dans une armée, quelque nombreuse qu'elle soit, « il n'y a qu'un seul homme pour commander. Tout cela « pour vous dire, ajoute saint Jérôme, qu'il ne faut pas « vivre à votre fantaisie, mais bien dans un monastère, « sous la règle de l'abbé, en compagnie d'autres moines. « Lui vous apprend l'humilité et vous habitue au silence, « eux vous enseignent la douceur et vous exercent à « la patience. On ne fait point là ce que l'on veut, on « mange ce que l'on sert, on revêt les habits qui vous « sont distribués ; il faut s'acquitter du travail indiqué, « obéir à celui qu'on ne voudrait point pour maître, « se coucher bien las, se lever à la moitié de son som-

[1] Ep. XCV, ad Rusticum, *id.*, p. 775.

« meil, chanter les Psaumes, chacun à son tour, avec « pieté, sinon d'une voix harmonieuse. Il faut encore « servir ses frères, laver les pieds des étrangers, souf- « frir les injures et se taire, craindre l'abbé comme « un maître, l'aimer comme un père, regarder tout ce « qu'il ordonne comme utile et salutaire, enfin ne pas « critiquer les anciens quand on ne doit soi-même « qu'obéir. »

Cette vie de communauté gagna toutes les sympathies de notre saint; il en parlait sans cesse avec éloge et rappelait à ce sujet un trait dont il avait été témoin[1] : « J'ai « vu dans un monastère d'Egypte un jeune Grec que « l'abstinence et le travail ne pouvaient délivrer des « tentations de la chair. Il était en grand danger. Le « père abbé le sauva par ce moyen : il ordonna à un « moine d'une gravité connue de chercher querelle à ce « jeune homme, de le poursuivre de ses injures et de « venir ensuite se plaindre le premier. On appelait des « témoins; ils parlaient en faveur de l'agresseur. L'of- « fensé protestait par ses larmes contre ces mensonges. « L'abbé prenait adroitement sa défense de peur de le « jeter dans le désespoir. Une année se passa ainsi : on « interrogea le jeune homme s'il éprouvait toujours les « mêmes attaques : « Mon Dieu, s'écria-t-il, je vis à « peine et je songerais à pécher! » S'il avait été seul, « personne ne l'eût aidé à remporter la victoire. »

Pour Jérôme la vie du moine est déterminée par son nom. « Prenez le sens du mot, dit-il[2]; que faites-vous « dans la foule, vous qui désirez être seul? Si vous vou- « lez être moine, pourquoi fréquentez-vous les villes? Un « moine ne se reconnaît pas à ses discours, à ses voyages

[1] Ep. XCV, ad Rusticum, p. 774.
[2] Ep. V, ad Heliod., *id.*, p. 9.

« mais à son silence, à sa retraite[1]? » Suivant notre saint, il ne peut être parfait dans sa patrie, voici pourquoi[2] : « S'il n'y est pas en honneur, il est exposé à de fréquents « outrages qui excitent son indignation, lui enlèvent le « calme de l'esprit, et par suite l'empêchent de marcher « d'un pas égal et assuré dans les voies de la perfection. » Cicéron avait essayé de retracer le portrait de l'orateur parfait; sans doute, il se regarda lui-même pour achever cette esquisse qu'il ne croyait pas exister en réalité, disait-il[3], mais dont nous le soupçonnons d'avoir tout bas accepté la ressemblance. Faut-il lui en faire un crime? Devant ces belles pages encore humides, l'auteur est-il donc si coupable pour s'être laissé surprendre jetant un sourire de satisfaction au miroir qui lui renvoyait sa fidèle image? Jérôme avait beaucoup étudié les moines, il s'était exercé lui-même à leur genre de vie, pouvait-il manquer de céder aussi à la tentation d'ébaucher la figure d'un moine parfait? Il l'a représenté tel qu'il en avait conçu l'idée, tel qu'il l'avait rencontré dans les déserts de la Nitrie; en finissant son œuvre, peut-être y reconnut-il quelques-uns des traits qui le distinguaient lui-même à Chalcis et qu'il acheva de reproduire dans sa solitude de Bethléem. « Je veux, dit-il[4], faire l'éducation et retracer « le genre de vie d'un moine qui, après s'être formé à « l'étude des lettres pendant sa jeunesse, désire se sou- « mettre ensuite au joug de Jésus-Christ. — Et d'abord, « vaut-il mieux vivre seul que dans un monastère? Je « suis d'avis que vous choisissiez une communauté pour « ne pas être à vous-même votre maître, et pour n'en-

[1] Ep. XXXII, ad Domnionem, *id.*, p. 246.
[2] Ep. V, ad Heliod., *loc. cit.*
[3] Cicéron, *de Oratore*, I, p. 3.
[4] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, p. 772.

« trer point sans conducteur dans un chemin que vous « n'avez pas encore suivi. Vous seriez exposé, dès les « premiers pas, à vous égarer, à marcher trop vite ou « trop lentement. En courant, vous tomberiez épuisé de « fatigue; en vous arrêtant, vous céderiez au sommeil. « L'orgueil vient aisément dans la solitude; on jeûne un « peu, on ne voit personne, on se croit quelque chose; « on oublie qui l'on est, où l'on va, on laisse courir sa « langue, promener son cœur. On mange ce que l'on « aime, on dort tant que l'on veut, on ne craint personne, « on agit à sa guise, on estime les autres peu de chose « auprès de soi, on est plus souvent en ville que dans sa « cellule, on feint la retenue parmi ses frères après s'être « heurté à la foule des places publiques. »

« Quoi donc! vais-je déprécier la vie solitaire? Pas le « moins du monde : je l'ai trop souvent célébrée. Mais « je voudrais que les monastères fussent des palestres « d'où l'on verrait sortir des soldats que la vie du désert, « avec ses austérités, ne pourrait épouvanter. Ils au-« raient, pendant un certain temps, donné des preuves de « leur manière de faire; ils se seraient rangés parmi les « derniers pour devenir les premiers, supportant la faim, « évitant la satiété, joyeux de la pauvreté; leur exté-« rieur, leurs discours, leur visage, leur démarche, leur « science, tout en eux respirerait la vertu.

« Il vaut mieux que vous n'habitiez pas avec votre « mère; elle vous offrirait des mets délicats, vous lui « feriez de la peine en refusant, en acceptant vous jet-« teriez de l'huile sur le feu; pendant le jour vous y « recevriez des visites dont il vous arriverait de rêver la « nuit[1]. Ayez toujours un livre à la main et sous les

[1] Ailleurs il dit à ce sujet : « Hospitiolum tuum aut raro, aut nunquam mulierum pedes eant... » Ep. XXXIV, ad Nepot., *id.*, p. 260.

« yeux ; priez sans cesse; veillez sur votre esprit, ne le « laissez pas ouvert à toutes les pensées inutiles. Que « votre corps et votre âme travaillent également pour « Dieu. Triomphez de la colère par la patience. Atta- « chez-vous à l'étude des saintes Écritures, et vous « serez en garde contre les tentations de la chair. Ne « laissez pas votre esprit s'entretenir de mauvaises pen- « sées, si une fois elles pénétrent votre cœur, elles vous « domineront et vous entraîneront au mal. Faites tou- « jours quelque chose, que le démon ne vous trouve « jamais inoccupé. Si les apôtres qui avaient droit de « vivre de l'Évangile, travaillaient de leurs mains pour « n'être à charge personne, pourquoi ne point préparer « vous-mêmes ce qui doit servir à vos besoins? Tressez « des corbeilles de jonc, faites des paniers d'osier, sar- « clez votre jardin, divisez-le en planches égales, se- « mez-y des légumes, plantez avec ordre et symétrie, « ensuite amenez un petit ruisseau pour tout arroser, « et vous assisterez au charmant tableau décrit par « Virgile[1] :

Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit ? illa cadens raucum per lævia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

« Greffez, écussonnez les arbres stériles et bientôt « vous cueillerez les fruits de votre labeur. Disposez « des ruches pour les abeilles, les Proverbes nous les « offrent comme modèles, apprenez de ces faibles in- « sectes l'ordre qui doit régner dans un monastère, l'au- « torité qu'il faut donner à la règle. Faites des filets pour « prendre le poisson, copiez des livres, vous gagnerez

[1] Virgile, *Georgiques*, chant I, v. 108.

« votre nourriture, et votre esprit y trouvera son ali-
« ment. Dans les monastères d'Égypte on a l'habitude
« de ne recevoir personne qui ne puisse travailler, moins
« pour subvenir aux nécessités de la vie que pour pro-
« curer le salut de l'âme, car elle n'est plus dès lors li-
« vrée à toutes les mauvaises pensées, et comme Jérusa-
« lem, à la merci du premier venu. »

Jérôme ne nous semble-t-il pas avoir mis sa complaisance à retracer ce portrait? Là sont toutes ses affections, il est heureux de les dire, quand l'occasion se présente de parler du monachisme : « Les moines et les vierges, « s'écrie-t-il[1], sont les fleurs de l'Église et ses plus bril- « lantes parures. » La mère des Gracques ne se sentait pas plus fière en montrant ses enfants qu'elle appelait aussi ses joyaux les plus précieux. D'ailleurs, il avait droit d'aimer les moines et de les admirer. L'ordre monastique brillait du plus vif éclat : presque tout ce que la religion au IVe siècle produisait de grand sortait de là ou bien y revenait. Il donnait à Rome des papes et des légats, aux capitales de l'Orient et de l'Occident des patriarches et des primats, il peuplait l'Église d'évêques et de simples prêtres qui tous conservaient le souvenir de leur origine et la mémoire de leur berceau. Le monachisme s'était déjà répandu partout, comme un arbre qui étale aux quatre vents du ciel ses branches vigoureuses et ses rameaux toujours verts, et dont la brise emporte incessamment les graines dans la terre ouverte pour les féconder. Cicéron écrivait que l'éloquence avait voyagé en Grèce, qu'on la vit passer en Asie et venir ensuite s'établir à Rome. On pourrait en dire autant du monachisme, il eût été facile d'étudier ses origines, de cons-

[1] Ep. XLIV, ad Marcellam, *id.*, p. 551.

tater ses développements en Égypte, en Syrie, en Italie, en Espagne, en France, surtout dans la grande et la petite Bretagne dont les landes, les forêts et les montagnes offraient une solitude aussi impénétrable que les déserts de la Nitrie[1].

Ce n'était point là l'effet d'une exaltation passagère, le signe fugitif d'un courant d'idées nouvelles dont il ne devait point rester de traces : cet enthousiasme durait, et, chose étrange, il semblait aller croissant. La plupart des évêques poursuivis au IVe siècle par la fureur des ariens entendaient sans regret la sentence qui les condamnait à l'exil, car ils espéraient trouver partout une cellule et s'y renfermer de nouveau dans le silence, le recueillement et la prière. C'est ainsi que saint Athanase quittait Alexandrie pour retourner en Thébaïde chercher un asile et la paix qu'on lui refusait dans sa ville épiscopale. Là il reprenait le train de vie d'un moine ordinaire, « et ce héros des grandes luttes, cet administrateur actif « d'une cité populeuse, assidu aux prières, aux offices,

[1] Cette tâche sera merveilleusement remplie dans *les Moines d'Occident ;* M. de Montalembert vient de poser la première assise de ce grand édifice, déjà nous le voudrions à la dernière, car nous nous sentons heureux et fiers d'applaudir aux belles pages attachées par la main d'un Français à l'histoire de l'Église catholique.

Nous avons parlé de la petite Bretagne : Aux Ve, VIe et VIIe siècles, un grand nombre des évêques de Quimper, de Léon, de Vannes et de Tréguier, abandonnaient leurs siéges pour rentrer dans les monastères d'où ils avaient été arrachés malgré leurs résistances. L'Armorique préludait ainsi aux jours où l'on devait y compter tant de membres de la grande famille monastique retirés dans ses silencieuses vallées, sur le sommet de ses coteaux couverts de chênes, en face de son triste Océan, au pied de ses montagnes de granit. Depuis l'abbaye de Landévénec, à l'entrée de la rade de Brest, jusqu'à Saint-Maurice, à l'embouchure de l'Ellé, les chants populaires, la tradition, le nom de plusieurs cantons ou *trèves*, de quelques villes, de certains villages attestent l'existence en ce pays d'une foule de moines réunis, dès les temps les plus reculés, en famille comme les cénobites, ou disséminés comme les anachorètes de saint Jérôme. Voir l'office propre des saints du diocèse de Quimper, saint Pol de Léon, saint Patern, saint Renan, saint Turiau, etc., etc.

« aux exercices prolongés de la méditation, étonnait les « plus vieux athlètes de la pénitence par son intelligence « des voies intérieures de la piété et la sérénité d'une vie « contemplative[1]. »

Tels étaient les récits que Jérôme recueillait avec avidité, tels les spectacles dont il s'édifiait, le long du Nil, dans les monastères où le grand archevêque avait laissé des souvenirs encore palpitants que chacun s'empressait de réveiller devant notre voyageur. N'étaient-ce pas là de grandes leçons qu'il ne devait point négliger? Il savait que saint Basile courait dans son poétique ermitage réparer ses forces épuisées par les soucis et les fatigues de son ministère; il avait vu saint Grégoire de Nazianze reprendre le chemin de sa retraite; l'ancien ermite de Chalcis ne tarda pas à suivre ces exemples, il revint à cette vie solitaire qui avait bercé sa jeunesse et souri à ses premiers essais. Il s'embarqua à Péluse avec Paula et Eustochium, et fit voile vers Majuma[2], d'où il se rendit à Bethléem en toute vitesse, *ut avem putares*[3], dit-il, comme les oiseaux battus par l'orage et las de la tempête regagnent, les ailes étendues, leur nid longtemps désert et jamais oublié.

[1] A. de Broglie, *l'Église et l'Empire romain*, part. II, t. I, ch. iv, p. 332.

[2] C'est à ce même port, Maïoma ou Majuma, que débarqua Hésychius apportant de Cypre les restes vénérés de saint Hilarion. — *Vita S. Hilarionis*, t. IV, p. 90.

[3] « Tantâ velocitate reversa est, ut avem putares. » Ep. LXXXVI, ad Eustoch., *id.*, p. 677.

CHAPITRE VIII

SAINT JÉRÔME A BETHLÉEM.

I

Sa vie. — Ses occupations. — Sa correspondance.

Une vieille légende bretonne rapporte que le patriarche du monachisme dans l'Armorique, saint Gildas, parcourut, à la fin du ve siècle, des pays lointains et fréquenta les écoles de plusieurs maîtres distingués[1]; puis, continue la chronique, semblable à l'abeille qui va voltigeant de fleur en fleur récolter le suc dont elle compose son miel, il vint apporter dans le sein de l'Église, comme en une ruche à l'abri des frelons, les précieuses leçons qu'il avait recueillies et dont il voulait répandre sur les peuples la douce et salutaire influence. Telle est l'œuvre désormais réservée à saint Jérôme : jusqu'ici, il a toujours étudié, toujours appris; il lui reste à distribuer cette vaste science acquise au prix de tant de sacrifices,

[1] Office propre du diocèse de Quimper, saint Gildas, 6 février.

elle jaillira sur le monde par les canaux multipliés de ses lettres, de ses discussions et de ses commentaires.

Son premier soin fut de mettre en pratique, pour lui-même et pour ses compagnons, les enseignements que lui avait fournis son voyage d'Égypte. « Un doux penchant m'entraîne dans les solitudes et sur les sommets « du Parnasse[1], » chantait le cygne de Mantoue. Ce doux penchant attira Jérôme à Bethléem, il choisit là le lieu de sa retraite. C'est au berceau du Sauveur qu'il vint planter sa tente pour sa dernière station sur le chemin de la vie, où il avait véritablement paru en voyageur; c'est là que, vieilli par l'étude, fatigué de courses, dégoûté du monde, il vint chercher son Ausonie avec un peu de calme pour les travaux qu'il préparait : « On croit, « dit M. Saint-Marc Girardin[2], que les hommes qui ont « vu et fait de grandes choses, aiment à se reposer. C'est « une erreur. Après beaucoup de travaux, dit-on, après « beaucoup de gloire, après beaucoup de malheurs, le « repos doit être doux. Le repos, pour les hommes ha- « bitués au mouvement des grandes choses, est insup- « portable. » Jérôme, en effet, ne songeait pas à se reposer; il préféra le séjour de Bethléem, parce qu'un charme puissant y attachait sa grande âme. Les peuples anciens, dont il avait étudié et traduit les annales, ne poursuivent-ils pas tous leur marche providentielle vers la grotte du Sauveur? L'Ancien et le Nouveau Testament, dont il faisait le sujet de ses continuelles méditations, peuvent-ils s'expliquer ailleurs aussi bien qu'au berceau de l'Enfant-Dieu? L'aspect des lieux et des choses, di-

[1] VIRGILE, *Georg.*, III, v. 291.

Sed me Parnasi deserta per ardua dulcis
Raptat amor...

[2] *Souvenirs de voyages*, 1re série, p. 149.

sait Cicéron, ajoute beaucoup à l'éloquence[1]; y a-t-il, que je sache, des lieux qui puissent plus sûrement émouvoir une âme chrétienne que Bethléem, le Golgotha, Jérusalem, le Thabor? Jérôme ne voulut pas habiter Jérusalem, parce qu'il redoutait l'affluence des étrangers, le bruit des affaires, le tumulte d'une grande ville. « Si « l'on n'y trouvait pas, dit-il[2], une curie, une garnison « romaine, des comédiens, des bouffons, des prostituées, « comme dans toutes les autres villes; si Jérusalem « n'était fréquentée que par des moines, ce serait, je « l'avoue, un séjour à envier. Mais le genre humain « semble s'y être donné rendez-vous : les hommes et les « femmes se pressent si bien, que vous êtes contraint « de subir ici le tumulte que vous cherchez à éviter ail- « leurs. » Il tenait à ne pas trop s'éloigner de Jérusalem, à cause de Rufin, son ami, dont la présence en Palestine put avoir quelque influence sur la détermination prise par saint Jérôme de se fixer en ces lieux. Il établit sa cellule vis-à-vis du berceau du Sauveur, à la porte occidentale de Bethléem, à l'écart de la voie publique, non loin du tombeau d'Archélaüs, ethnarque de la Judée[3]. « Ici, dit-il, dans cette campagne du Christ, « tout est simplicité, tout est silence. Où que vous alliez, « le laboureur, appuyé sur sa charrue, murmure les « louanges de Dieu, le moissonneur se délasse par le « chant des psaumes, et le vendangeur, en taillant sa « vigne, redit quelque chose des accents de David. Ce « sont les chants d'amour de ce pays, les mélodies du « berger, l'accompagnement du laboureur. » Ne reconnaît-on pas dans cette gracieuse peinture l'inspiration

[1] Cicéron, *de Oratore*, lib. II, 28, 47.
[2] Ep. XLIX, ad Paulinum, *Opera S. Hieron.*, t. IV, pars II, p. 565.
[3] Ep. XLIV, ad Marcellam, *id.* p. 552.

de Virgile, et Jérôme ne s'est-il pas souvenu du tableau de Mœlibée[1] :

> Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras,
> Nec gemere aeria cessabit turtur ab ulmo.

Comme une mouette fatiguée se repose enfin dans le creux d'un rocher, et voit sans crainte les flots gronder et l'écume blanchir autour d'elle, de même à Bethléem[2], Jérôme goûta de nouveau les douceurs de la retraite, qu'il eût voulu n'avoir jamais quittée. Il se retrouva ce qu'il était à Chalcis : on le vit, peu jaloux de renommée, s'enfermer dans sa cellule, se livrer à l'étude et à la contemplation des choses divines, tout occupé du soin d'avancer dans la perfection, de pleurer les péchés de sa jeunesse et de se préparer au jugement dont la trompette venait, en dépit de ses mortifications, troubler le calme de sa solitude[3]. Il n'avait pour nourriture que du pain et quelques légumes : il ne possédait rien et ne voulait rien posséder : ce qui lui était nécessaire, il le tenait de la charité de Paula. Ses jeûnes étaient longs, son sommeil court, et encore le prenait-il couché sur la terre ou sur une natte. Le temps qui lui restait après la prière et la méditation, il le consacrait la nuit à étudier, le jour à enseigner, car il n'en laissait point passer un seul sans causer Écriture sainte avec Paula et Eustochium, dont les cellules avoisinaient la sienne[4].

Le charme de cette vie retirée, le silence de cette solitude n'étaient troublés que par les nombreux pèlerins qui venaient visiter Bethléem[5]. « On voit arriver ici les

[1] *Eglogue*, I, v. 56.
[2] Ep. XLIV, ad Marcellam, *loc. cit.*
[3] Ep. XXXIII, ad Pammach., *id.*, p. 256.
[4] Vallarsii et Maffæi, *Vita Hieronymi*, cap. viii.
[5] Ep. XLIV, ad Marcellam, t. IV, p. 551.

« plus illustres Gaulois. Le Breton séparé du monde « commence à peine à faire quelques progrès dans la « piété, qu'il abandonne son soleil couchant, et se met « à la recherche d'un pays qu'il ne connaît que par la « renommée et la sainte Ecriture. Que dire des Armé- « niens, des Perses, des Indiens, des Ethiopiens? « L'Egypte elle-même si féconde en moines, le Pont, « la Cappadoce, la Cœlé-Syrie, la Mésopotamie nous « envoient des légions de pèlerins. Ils viennent ici nous « faire admirer des exemples de toutes les vertus. Leur « langage est différent, mais la religion est la même « pour tous. Autant il y a de nations, autant on compte « de chœurs à chanter les louanges de Dieu. Au milieu « de tout cela fleurit la première des vertus chrétiennes; « on ne connaît point l'arrogance, la chasteté ne rend « personne orgueilleux, on se dispute à savoir qui sera « le plus humble. Le dernier passe pour être le premier. « Tous les vêtements se ressemblent et n'ont rien qui « attire les regards. Allez partout où vous voudrez, per- « sonne ne vous louera, personne ne vous blâmera. Le « jeûne n'est pas un moyen de se distinguer; on n'a « point d'égards pour l'abstinence, on ne condamne « point ceux qui mangent avec modération. Que l'on « marche droit, que l'on tombe, cela regarde le Sei- « gneur; on ne juge pas les autres, de peur d'être jugé « soi-même. Dans les provinces, la médisance est un « vice familier; ici l'on ne se déchire pas ainsi. Point de « luxe, point de volupté. Il y a dans la ville seule tant « d'oratoires qu'un jour suffirait à peine pour les visiter. » Ce tableau n'est-il pas ravissant? Ne dirait-on pas une peinture de l'âge d'or tombée de la palette d'un Ovide chrétien! Notre saint avait bien raison d'écrire à Marcella pour l'engager, après la mort de sa mère, à venir

habiter ce nouveau paradis terrestre[1]. Saint Basile comparait sa retraite aux îles Echinades qui arrêtèrent Alcméon[2]. Bethléem rendait à Jérôme le calme, la paix, le bonheur; lui aussi ne semblait-il point avoir ici-bas trouvé son Atlantide? Il s'y reposait heureux et tranquille, un moment oublieux des orages et de la tempête, car le voyage des Argonautes lui-même, si pénible dans la traversée, n'est plus qu'un songe pour Jason quand il arrive au but.

Cet état de choses durait depuis trois ans. Jérôme dirigeait avec une douce austérité ceux qui l'avaient suivi de Rome à Bethléem. On commençait à se trouver à l'étroit, car un grand nombre d'hommes et de femmes sollicitaient chaque jour la faveur de se joindre à la petite communauté. Paula fit alors remplacer les cellules par deux monastères[3], l'un destiné aux hommes sous la conduite spéciale de notre saint, l'autre réservé aux femmes dont elle se chargea sous la direction générale de Jérôme. Ce fut là sa mission, il n'eut pas autre chose à gouverner et l'Eglise de Bethléem ne le reconnut point pour pasteur, car jamais il ne consentit à accepter semblable ministère; il l'avait expressément demandé, et ne s'était fait prêtre qu'à condition de n'être attaché à aucune Église.

Guidée par saint Jérôme, Paula, de son côté, s'efforçait de mettre en vigueur à Bethléem les règles monastiques qu'elle avait étudiées en Egypte. Son monastère se divisait en trois parties formant trois communautés de jeunes filles de toutes conditions accourues des différentes provinces[4]. « Elles étaient séparées pour travailler et

[1] Ep. XLIV, *idem*. « O quando tempus illud adveniet, cum anhelus nuntium viator apportet Marcellam nostram ad Palæstinæ littus appulsam! »
[2] Voir ci-dessus : *Saint Jérôme à Chalcis*, p. 101.
[3] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV p. 678.
[4] *Idem*, p. 681.

« pour manger, mais elles chantaient et priaient ensem-
« ble. Après l'*Alleluia*, signal de la collecte, aucune
« d'elles ne pouvait s'absenter. Une des premières arri-
« vées attendait les autres et les excitait au travail, non
« par la crainte, mais par son exemple et par l'émulation.
« Le matin, à la troisième, à la sixième et à la neuvième
« heure, le soir, au milieu de la nuit, on chantait une
« partie du psautier. Il fallait savoir par cœur tous les
« psaumes, et chaque sœur devait tous les jours appren-
« dre un peu d'Ecriture sainte. Le dimanche seulement,
« elles se rendaient à l'église attenant au monastère.
« Une mère conduisait chaque division et la ramenait,
« puis elles travaillaient chacune à son ouvrage, et fai-
« saient des vêtements pour elles-mêmes ou pour les
« autres. Celles qui étaient nobles ne pouvaient amener
« de compagne, de peur que le souvenir de leurs ancien-
« nes libertés ne renouvelât par de fréquents entretiens
« les folâtres ébats de leur enfance. Toutes portaient un
« vêtement semblable, et ne se servaient de linge que
« pour s'essuyer les mains. Une sœur venait trop tard
« au chant des psaumes, une autre était nonchalante à
« l'ouvrage; Paula avait recours à des moyens divers
« pour les corriger. Excepté la nourriture et le vêtement,
« elle défendait à toutes les sœurs de posséder rien en
« propre. La douceur de son langage avait bientôt mis
« fin à toutes les dissensions. Elle multipliait les jeûnes
« pour calmer la fougue de celles qui étaient encore
« dans l'emportement de la jeunesse; son air grave et
« triste avertissait celles qui apportaient trop de soin à
« leur toilette; enfin, une sœur se montrait-elle causeuse,
« bavarde, arrogante, d'une humeur difficile, ne tenant
« aucune compte des avertissements, Paula la mettait au
« dernier rang, la séparait des autres, la faisait prier à

« la porte du réfectoire et manger en particulier, pour « obtenir par la honte ce que n'avaient pu produire les « remontrances. »

A tout moment, on retrouve là l'inspiration de saint Jérôme ; au milieu de ses soins divers, il apportait une attention spéciale au monastère de Paula, et notre Dalmate, avec son âme aimante cachée sous une rude enveloppe, ne fait-il pas songer à saint François de Sales, qui n'avait gardé qu'un cœur pour aimer? Paula n'est-elle pas la figure de sainte Jeanne de Chantal? Les vierges de Bethléem obéissant à saint Jérôme ne présagent-elles pas l'évêque de Genève donnant des règles aux filles de la Visitation?

Cependant la communauté de Paula n'enlevait rien à la sollicitude dont notre saint docteur environnait le monastère soumis à sa direction particulière. Il eût voulu voir chacun des membres de cette famille spirituelle reproduire autant que possible l'image du moine parfait dont il avait conçu l'idée[1], car ce n'était pas assez pour lui d'imaginer de magnifiques théories, il fallait en faire l'essai, en démontrer les avantages par la pratique. Le grand nombre de moines qui accouraient se former à ses leçons et à ses exemples laisse à penser que tout allait au gré de ses désirs.

Il avait remarqué que dans les monastères d'Égypte, la règle exerçait les moines aux travaux manuels[2] : M. de Montalembert nous les montre continuant les mêmes traditions pour devenir les pères de l'agriculture dans les forêts de l'Occident[3]. Les goûts de Jérôme étaient moins rustiques, il donnait à ses moines des occupations plus

[1] Voir ci-dessus : *Saint Jérôme et les moines de Nitrie*, p. 354.
[2] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, p. 774.
[3] *Les Moines d'Occident*, introduction, ch. IV et à la fin du V.

utiles à l'Église et à la science en remplaçant la culture des champs par les travaux intellectuels. Pendant que d'autres peuplaient les déserts, défrichaient les bois, desséchaient les marais, les moines de Jérôme transcrivaient les anciens monuments de l'esprit humain, les livres de la sainte Écriture, les chefs-d'œuvre des Grecs et des Latins, et Rufin lui reprochait plus tard, comme un grand crime, d'avoir imposé à des hommes consacrés à Dieu l'accomplissement d'une tâche aussi profane[1].

Le monastère construit par Paula ne suffit bientôt plus pour recevoir le grand nombre de visiteurs qui arrivaient en Terre-Sainte. Beaucoup de ces étrangers restaient à Bethléem. N'est-ce point là la tête de cette immense colonne de pèlerins qui pressent à travers les âges leurs pas vers Jérusalem, premiers apôtres des croisades, car ils revenaient en Occident, où leurs récits enflammaient le zèle des chrétiens contre les barbares qui commençaient déjà, du temps de saint Jérôme, à ravager la Palestine? Pour recevoir ces pieux voyageurs, notre saint fit bâtir une hôtellerie à côté du monastère[2]. Plus tard, quand les grandes invasions augmentèrent le nombre des infortunés qui accouraient chercher un asile auprès de la crèche du Sauveur, les revenus manquèrent pour subvenir aux besoins de tant de monde : Jérôme ne demeura pas au-dessous de ces misères; n'écoutant que sa charité, il envoya son frère Paulinien vendre à Stridon tout ce qui leur restait de propriétés, pour en consacrer le prix au soulagement des malheureux dépouillés par les barbares[3].

[1] *Ruf. invectio*, lib. II. — *Opera Hieron.*, pars II, t. IV, p. 420.

[2] Ep. LIV, ad Pammach., *id.*, p. 588,

[3] *Id.* « Compulsi sumus fratrem Paulinianum ad patriam mittere, ut semirutas villulas, quæ barbarorum effugerunt manus, et parentum communium census venderet. »

Ces œuvres devaient nécessairement être accompagnées de soucis et de préoccupations graves, Jérôme y trouvait une distraction dans l'éducation de la jeunesse. Quelles douces heures il passait à instruire les enfants, à ouvrir ces jeunes intelligences aux lumières de la raison, à leur faire admirer ce qu'il y a de beau, de grand, de noble, de généreux dans les ouvrages de l'antiquité !

Rufin en fut scandalisé, il entrevit même la ruine du christianisme comme conséquence d'un pareil enseignement, et dans ses religieuses terreurs il jeta les hauts cris, accusant notre saint d'un crime irrémissible, celui de former des enfants chrétiens à l'étude des poëtes de Rome et d'Athènes [1]. Jérôme avait depuis longtemps négligé ses études profanes, la voix de ses élèves récitant ses auteurs favoris réveilla les plus doux souvenirs dans l'âme du solitaire de Bethléem ; en les entendant, les joies de son enfance lui apparaissaient, il écoutait le passé chantant dans son cœur l'hymne envolée de la jeunesse. C'était un chant qu'il devait reconnaître, un chant que je comparerais à la voix de ces figures amies dont on cherche à démêler les traits après une longue absence.

Au xve siècle, un illustre pèlerin rentrait en France après un exil de deux ans. Il se retira à Lyon où ses dernières années se passèrent à enseigner à des enfants le catéchisme et les éléments de la langue latine ; après la leçon, il les conduisait à l'église Saint-Paul, leur faisait entendre la messe, et leur apprenait tout bas à redire cette humble et touchante prière : « Mon Dieu, ayez pitié de votre pauvre serviteur Jean Gerson. » De nos jours, un autre moine, aussi grand que Gerson, non moins ar-

[1] *Rufini invectivarum*, lib. II, *loc. cit.*

dent que Jérôme, persécuté comme eux, mais comme notre Dalmate, consolé par de grandes amitiés, fortifié par de généreux dévoûments, n'oubliait-il pas les triomphes de l'éloquence et les applaudissements enthousiastes d'un peuple d'admirateurs pour se consacrer à la jeunesse qu'il aima toujours d'une affection si vraie, si profonde : la voix du solitaire de Sorèze s'éteignit, comme celle de l'ermite de Bethléem, au milieu d'un groupe d'âmes innocentes et pures, loin de l'envie dont il bravait en mourant les clameurs impuissantes.

II

Essais biographiques et géographiques de saint Jérôme.

Cicéron aimait l'éloquence avec passion, il y consacra sa vie et les forces de son intelligence; après ses discours et ses admirables traités sur la rhétorique, il ne crut pas avoir assez fait pour l'art oratoire, s'il n'affermissait ses enseignements par l'exemple et l'autorité de ceux qui avaient illustré la tribune, c'est pourquoi il composa son *Brutus, seu de claris oratoribus*. De même Jérôme comprit que ce n'était pas assez pour lui de mener la vie monastique, de l'enseigner aux autres; il n'avait point caché les faiblesses de quelques moines, il voulut aussi dire les grandeurs de ceux qui sont la gloire du monachisme. A Chalcis, il écrivait la Vie de saint Paul, à Bethléem il fit la Biographie de saint Hilarion. Était-ce la même tactique qu'il employait encore pour calmer son âme inquiète et attacher davantage son cœur à la

vie solitaire, par le spectacle de ces vertus héroïques pratiquées dans la retraite, loin du monde et de ses tumultueuses distractions. Saint Jérôme se servit pour composer cette Vie de saint Hilarion, des documents qu'il avait recueillis dans l'île de Cypre, et surtout de ceux qu'il tenait de saint Épiphane lui-même qui avait vu et connu le solitaire [1]. Il a résumé dans quelques pages élégantes, un peu sèches peut-être, ce qui concerne la naissance, la retraite, les mortifications du saint anachorète : il s'est étendu plus longuement sur ses miracles, entre autres sur la guérison d'Aristénète, épouse d'Elpidius qui fut plus tard préfet du prétoire, et sur celle d'un officier de l'armée de Constantin. « La couleur de « ses cheveux et la blancheur de son teint marquaient « assez la province qui l'avait vu naître ; sa nation oc« cupe le pays situé entre les Saxons et les Alemans, « elle est plus remarquable par la puissance que par le « nombre. Les historiens lui donnent le nom de Ger« manie, elle s'appelle maintenant la France [2]. » Hilarion fut le premier à donner en Palestine l'exemple de la vie monastique, avant lui il n'y avait pas eu de moine en Syrie [3], mais le bruit de sa réputation lui eut bientôt attiré un grand nombre de disciples, parmi lesquels il ne faut pas oublier Hésychius. Ennuyé de la renommée qui le poursuivait, et lui amenait une foule d'admirateurs dont la présence troublait sa retraite [4], Hilarion se mit à voyager ; il parcourut l'Égypte, la Libye, gagna la Sicile, poursuivi partout par la même popularité : « *Mœ*« *rebat quod tacente lingua de se, miracula loquerentur.* »

[1] *Vita sancti Hilarionis*, p. 74, t. IV, pars II, prologus.

[2] *Ibidem*, p. 78 et 81.

[3] *Ibidem*. « Necdum enim tum monasteria erant in Palæstina, nec quisquam monachum ante Hilarionem in Syria noverat. »

[4] *Ibidem*, p. 88.

Enfin, il se réfugia dans l'île de Cypre, où la mort vint mettre un terme à sa longue pénitence.

Après avoir écrit la Vie de ce grand anachorète qui fut en Palestine ce qu'Antoine avait été en Égypte, Jérôme voulut fixer sur le papier et léguer à la postérité un de ses plus doux souvenirs ; il se rattachait encore à la vie monastique, c'était la légende de saint Malch, qu'il avait entendue de la bouche du héros lui-même.

Ces biographies n'étaient que des essais, au dire de notre saint lui-même[1]. « Ceux qui doivent bientôt prendre part à une guerre maritime, s'habituent auparavant dans le port à gouverner et à ramer ; on prépare les ancres et les grappins ; les soldats, disposés sur le pont, s'accoutument à se tenir fermes, malgré le roulis et le tangage, afin de ne pas craindre à l'heure du combat ce qu'ils ont appris à l'exercice. J'en fais autant ; après avoir longtemps gardé le silence, je m'essaye à ce petit travail pour refaire mon style, un peu rouillé dans ce repos, et me remettre en état d'entreprendre un travail plus étendu sur l'histoire. Si Dieu me prête vie, si mes ennemis me laissent en repos et ne viennent point troubler ma retraite, je voudrais retracer l'histoire de l'Eglise depuis la naissance du Sauveur jusqu'à nous, depuis les apôtres jusqu'à notre malheureuse époque, dire son origine, son développement, ses persécutions, ses martyrs, la montrer riche et puissante sous les princes chrétiens, mais en même temps moins féconde, moins éclatante de vertus. » C'était un beau sujet, le thème d'un magnifique ouvrage ; Jérôme en avait déjà jeté les fondements dans sa *Chronique*, dont les grandes lignes marquaient le plan de l'édifice, tandis que les faits divers ressemblaient aux

[1] *Vita sancti Malchi*, *id.*, p. 90.

pièces détachées d'un squelette. Il ne restait qu'à donner la vie à ces ossements arides. Quel souffle l'âme impétueuse de notre Dalmate n'y eût-elle point fait passer? Malheureusement il ne put accomplir son dessein, différentes occupations vinrent le distraire, des besoins plus pressants détournèrent son attention et la portèrent sur d'autres objets.

Philon avait publié un livre des noms hébreux avec leur étymologie et leur explication[1]. Cet écrit était fort estimé des Grecs, on le trouvait dans toutes les bibliothèques; Jérôme voulut le traduire, mais les exemplaires étaient si différents, l'ordre des matières paraissait si bien interverti, qu'il se décida à refaire entièrement l'ouvrage, sur la prière de deux moines de son couvent, Lupulianus et Valérianus[2], « *qui me putant aliquid in hebreæ linguæ notitia profecisse,* » ajoute notre saint avec une naïveté charmante. Le sujet lui paraissait nouveau, intéressant et digne à tous égards de la peine que l'on prendrait à chercher l'étymologie des noms propres de personnes et de villes, de rivières et de montagnes. Il y a, en effet, quelque avantage à savoir le sens de ces noms, car parfois ils peuvent servir à expliquer certaines allusions, certaines comparaisons. Je suis heureux de savoir, par exemple, que Jésus veut dire Sauveur[3], que Céphas est synonyme de Pierre; mais qu'Élisa me fasse entendre Dieu sauveur, Nemrod tyran, Japhet largeur, Mageddo tentation, en serai-je beaucoup plus avancé? Cela vaut-il la peine qu'on s'écrie[4] : « J'ai re-« bâti le vieil édifice, les Grecs eux-mêmes m'en sauront

[1] *Præfat in lib. Nominum hebraic.*, t. II, p. 1

[2] *Ibid.* « Ils croient que j'ai fait quelques progrès dans la connaissance de l'hébreu. »

[3] *De nominibus hebr.*, *id.*, p. 20, 65, 69, 14.

[4] *Præfat. in librum Nominum hebr.*, *loc. cit.*

« gré. » Je veux bien croire à l'édifice, mais qu'on ne me force pas d'y entrer, je n'y vois goutte.

Le livre *De la situation et des noms des lieux hébreux* nous semble plus utile et mériter un peu d'attention[1]. « Eusèbe, dit saint Jérôme, avait réuni les noms de villes, « de villages, de fleuves, de montagnes et autres lieux « qui se trouvent dans la sainte Écriture; il indiquait la « position de ces lieux, il marquait les noms que l'on « avait changés, modifiés, ou bien conservés. J'ai voulu « marcher sur les traces de ce grand homme, poursuit « notre saint, et je me suis donné la peine de la tra- « duire. » Ce travail, on le voit aisément, se rattache au voyage de Jérôme en Palestine dans la compagnie de ces Juifs dont la science devait compléter les explications d'Eusèbe. C'est un petit dictionnaire géographique pour aider à l'intelligence des saints livres : comme tous les ouvrages de ce genre, il est bon d'y avoir recours, il offre des détails intéressants, des recherches étymologiques, des notes historiques touchant la conquête des Romains, quelques citations empruntées aux anciens; nous aurions désiré les voir présentées avec certains développements et surtout les rencontrer en plus grand nombre.

Jérôme s'était fait une haute idée de son *Traité des questions hébraïques*[2] : « *Opus novum*, disait-il, *et tam* « *Græcis quam Latinis usque ad id locorum inauditum.* » Horace n'était pas plus fier quand il s'écriait à propos de la satire[3] :

Libera per vacuum posui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede.

[1] *Præfat. in lib. De situ et nom. hebr.*, t. II, p. 382.
[2] *Præfat. in lib. Hebr. quæst.*, t. II, p. 506.
[3] *Epîtres*, liv. I, XIX v. 21.

Notre Dalmate ajoutait, craignant peut-être d'avoir cédé à un petit mouvement de vanité[1] : « Je ne veux pas « exalter mon travail, mais je sais ce qu'il m'a coûté de « sueurs, c'est pourquoi j'engage ceux qui ne le con- « naissent pas à le lire. » Hélas ! en cette affaire, Jérôme ne grossit-il pas le nombre de ceux à qui le poëte adressait ces vers[2] :

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis ?

D'ailleurs lui-même n'a point tenu sa promesse[3] : « J'essaye, dit-il, de réfuter les erreurs de ceux qui atta- « quent certains passages de l'hébreu, de rendre à leur « intégrité première les textes altérés dans les exem- « plaires grecs et latins, de donner les étymologies des « choses, des noms et des pays qui n'ont pas de sens « dans notre langue et de les expliquer au moyen de « l'hébreu. » Ce programme est bien vaste ; saint Jérôme n'a fait qu'y toucher dans les questions qu'il nous a laissées sur la Genèse. Il avait le dessein de soumettre toute la sainte Ecriture à ce travail de haute critique. Nous n'avons point l'ouvrage : le temps l'a-t-il emporté comme tant d'autres au milieu de ses ruines ? Saint Jérôme ne préféra-t-il pas mettre son livre en pièces et renvoyer ces questions dans ses Commentaires, aux passages qu'elles doivent élucider ?

Ces essais géographiques se rattachaient ainsi par quelque lien aux études de saint Jérôme sur les livres saints, car il ne les abandonnait qu'à de rares intervalles et jamais complétement. Une de ces interruptions lui fut

[1] *Præfat. in lib. Hebr. quæst., loc. cit.*
[2] *Epîtres*, liv. II, I, v. 9.
[3] *Præfat. in lib. Hebr. quæst., loc. cit.*

causée par Dexter[1], qui après avoir été préfet du prétoire, avait charmé ses loisirs en composant une Histoire universelle : il demanda à notre saint une biographie des hommes les plus célèbres dans l'Église[2]. Jérôme se prêta d'autant plus volontiers à ce travail que ces recherches allaient parfaitement à ses goûts et qu'en s'y livrant il réunirait des matériaux pour son projet d'Histoire de l'Église. D'autres avant lui avaient écrit des Vies d'hommes illustres, Hermippe, Antigone, Satyrus chez les Grecs; chez les Latins, Varron, Cornélius Népos et Suétone; mais il se trouvait en présence de difficultés qui n'existaient pas pour ces auteurs[3]. « En consultant les historiens « et les annalistes, dit-il, ils ont paru cueillir dans une « immense prairie les fleurs dont ils ont tressé une petite « couronne. Que puis-je faire, moi? j'ouvre la voie, je « serai pour moi-même, comme on dit, un fort mauvais « maître. Je n'ai entre les mains que les dix livres « de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, et les « ouvrages des auteurs dont je vais parler; ils m'ap- « prennent, il est vrai, assez souvent l'époque où vi- « vaient ceux qui les ont écrits. »

Jérôme consacre dans son livre une notice biographique à chacun des hommes qui ont jeté quelque éclat dans l'Eglise pendant les trois premiers siècles, il parle même de quelques-uns de ses contemporains. Il y a donné place à Philon, à Josèphe, à Juste de Tibériade et à Sénèque; parmi les hérétiques nous y remarquons Tatien, Bardesane, Novatien, Donat, Photin et Eunomius. Notre savant docteur avait lui-même étudié les écri-

[1] *Apol. adv. Ruf.*, lib. II, p. 419, t. IV, pars II.

[2] *Ibid.* « Cum Dexter amicus meus, qui præfecturam administravit prætorii, me rogasset ut auctorum nostræ religionis ei indicem texerem. »

[3] *Prologus in lib. De viris illust.*, *id.*, 98.

vains qu'il croyait dignes d'attention, ou bien il les connaissait assez pour ne pas craindre d'avancer sur eux une opinion injuste ou mal fondée : s'il en a laissé quelques-uns dans l'oubli, Athénagore par exemple et Hermas, c'est sans doute parce que, faute de documents, il ne voulait pas les juger à l'aventure. Ce travail est le premier essai de dictionnaire biographique, son utilité est incontestable ; il faut l'estimer en raison des fruits qu'on en retire, et ne point s'arrêter à l'apparence sèche et aride, car c'est une œuvre d'érudition à laquelle on aurait seulement demandé d'élargir ses horizons, pour nous donner une vue plus claire et plus nette des actions, des doctrines de ces grands hommes. Tel qu'il est, ce livre précieux est une magnifique réponse à ceux qui reprochaient aux chrétiens de ne compter dans leurs rangs aucun personnage distingué par son origine, sa fortune et sa science. Cécilius parle en ce sens dans le Dialogue de Minutius Félix [1], et la même accusation fut renouvelée par Celse, Porphyre, Julien et Jamblique [2], « ces chiens enragés, « disait Jérôme dans son rude langage, qui ne cessent « d'aboyer contre nous. » Pour leur imposer silence, notre saint étale à leurs yeux la longue chaîne des grands noms qui ont illustré le christianisme pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler ; puis quand il les a tous énumérés avec une légitime complaisance, quand il a fini d'en dresser la glorieuse liste, pour la clore il ajoute fièrement le sien, et certes ce n'est pas le joyau le moins précieux de ce magnifique écrin. De ceux qu'il a comptés parmi les hommes illustres, plusieurs sont aujourd'hui pour nous ensevelis dans l'ombre et dans l'oubli, mais les injures du temps et les attaques de quelques Zoïles

[1] De Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Église*, t. II, 2e série.
[2] *Prologus, loc. cit.*

ont passé sans porter atteinte à la gloire de Jérôme; son nom brille toujours dans l'histoire de l'Eglise resplendissant d'une double auréole de science et de sainteté.

III

Saint Jérôme et sa polémique. — Sa correspondance.

A Rome, au premier cri de guerre, tout citoyen prenait les armes et courait offrir à la république menacée le secours de son bras et de sa valeur. Jérôme est dans l'Eglise le fidèle représentant de cet esprit romain, il est la personnification de ce génie des batailles qui semblait dire à la naissance de chacun des fils de la cité de Romulus: *natus ad arma*. Notre Dalmate aussi était né pour les armes : au premier signal, il descend dans l'arène, à la moindre alarme il accourt sur la brèche : que lui importe le nombre de ses ennemis? Regarde-t-il à leur rang? s'inquiète-t-il de leur origine? Il peut lui arriver de ne pas les connaître, de ne les avoir jamais vus, de ne pouvoir dire comme d'Helvidius, s'ils sont blancs ou noirs. Qu'ils portent atteinte au dogme comme Pélage, qu'ils se raillent d'un point de discipline comme Vigilance, qu'ils entendent la morale à la façon d'Epicure, comme Jovinien, en a-t-il souci? n'est-il pas toujours armé de toutes pièces? De quelque nature que soit l'erreur, il l'attaque avec connaissance de cause, la poursuit avec la même ardeur, la réduit en poussière avec le même acharnement. L'Orient ne lui suffit point, c'est un champ de bataille trop étroit

pour sa belliqueuse énergie, volontiers on dirait de lui :

> Æstuat infelix angusto in limite mundi;

des lettres viennent à Bethléem lui dire ce qui se passe à Rome, et ses écrits vont aussitôt soutenir la guerre en Occident. En le voyant ainsi résister à tous les coups, repousser tous les traits, combattre sans repos ni trêve, les vieux païens, qui se faisaient de plus en plus rares dans l'empire, devaient croire que Mars avait agité sa lance et frappé son bouclier à la naissance de Jérôme; les Germains de son pays pensèrent sans doute que Teutatès avait soufflé son haleine de feu sur l'enfant endormi. Les chrétiens se disaient que Dieu le suscitait pour triompher des hérésies, et ils bénissaient la Providence qui ne laisse jamais son Eglise sans défense à l'heure du danger.

Cependant, il faut reconnaître que saint Jérôme s'est parfois laissé emporter trop loin par cette ardeur qui faisait sa force et son succès tant qu'il savait en modérer les fougueux élans. Le style est l'homme même, a-t-on dit[1], le mot est d'une vérité parfaite appliqué à notre Dalmate : l'âpreté de sa pensée est à l'imitation des rochers où commença sa vie, sa parole ardente est colorée comme le soleil du climat où il acheva ses jours; c'est bien[2] « le « lion de la polémique chrétienne, lion à la fois enflammé « et dompté, enflammé par le zèle et dompté par la pé- « nitence. » Mais Jérôme ne se rappelait pas toujours le précepte d'Horace[3] :

> Est modus in rebus, sunt certi denique fines
> Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Dans toute discussion, ces vers sont d'un admirable

[1] Buffon, *Discours sur le style.*
[2] Montalembert, *les Moines d'Occident*, ch. III.
[3] *Satires*, liv. I, I, v. 106.

bon sens; s'il ne s'en était jamais écarté, notre saint docteur se fût attiré moins d'ennemis, ses relations avec saint Augustin eussent été sans nuages, son amitié pour Rufin ne se serait pas tristement éteinte sous des flots d'invectives. De plus, il ne suffit pas de frapper fort, il vaut mieux frapper juste : quand il se laisse aller aux entraînements de son humeur militante et peu endurante, il lui arrive quelquefois de sortir des lignes de l'exacte vérité, de prêter le flanc à la critique par des détails de mauvais goût, des expressions mal sonnantes, des comparaisons injurieuses, enfin de changer la polémique en satire, à la façon de Juvénal, et il me semble que la charité dut parfois gémir en sentant les franges de sa robe se déchirer aux épines de ce rude génie.

La forme latine n'a rien à souffrir de ces déchirures : Jérôme a toujours la même facilité, la même netteté d'expression ; c'est parce qu'il est presque toujours ému quand il écrit, que son style a tant de couleur, de mouvement et de vie. Les matières qu'il traite exigent beaucoup de délicatesse et présentent bien des difficultés, sa pensée néanmoins apparaît rarement enveloppée de nuages ou d'obscurité. Souvent, pour la rendre avec précision, il est contraint, à cause de la pauvreté de la langue latine, d'emprunter un secours étranger, et de demander aux Grecs les mots qui lui font défaut. Le christianisme n'avait pas encore sa langue théologique. Nous ne saurions trop redire, à la gloire de saint Jérôme, qu'il est[1] « le maître de la prose chrétienne pour tous « les siècles suivants. » Mais en attendant qu'elle eût acquis ces richesses, le grand docteur se sentit plus d'une fois dans le besoin : pour en sortir, il ne lui restait, comme dit Ronsard, d'autre ressource que de piller

[1] OZANAM, *Civilisation au* v[e] *siècle*, t. II, p. 100.

Thèbe[1]. C'est ainsi que Cicéron lui-même, ne trouvant pas son langage assez abondant pour exprimer ses idées philosophiques, ne se faisait pas scrupule d'émailler ses ouvrages d'expressions dérobées au dictionnaire de Platon et d'Aristote[2]. Sénèque s'était plaint d'éprouver les mêmes embarras, et il avait eu recours au même expédient. L'exemple de ces deux illustres Romains suffit pour excuser notre Dalmate, et il ne faut pas s'étonner si l'instrument qui avait fléchi dans la main de Sénèque et de Cicéron, cède aussi quelquefois sous l'effort de saint Jérôme.

§ 1.

SAINT JÉRÔME ET JOVINIEN.

Brisant un jour les liens qui l'attachaient à la vie religieuse et désertant le cloître avec ses jeûnes et ses mortifications, Jovinien était venu s'établir à Rome, afin d'y répandre les plus tristes enseignements et les doctrines les plus opposées à la morale évangélique. Ses erreurs peuvent se ramener à quatre chefs[3]; il avait pour les propager une parole arrogante, une plume empoisonnée.

D'après ce nouvel hérétique, les vierges, les veuves, les femmes mariées, une fois baptisées en Jésus-Christ, ont un mérite égal, à moins que leurs autres œuvres ne viennent les distinguer. — Ceux qui ont reçu le baptême

[1] « Je pillai Thèbe et ravageai la Pouille. »

[2] Cicéron a surtout usé de cette liberté dans ses ouvrages philosophiques. — Sénèque, épît. LVIII à Lucilius.

[3] *Adv. Jovinianum*, *Sancti Hieron. Opera*, lib. I, t. IV, pars II, p. 146.

avec une foi pleine et entière ne peuvent plus appartenir au démon. — L'abstinence ou la réfection accompagnée de prières ne diffèrent en rien. — La même récompense attend tous ceux qui auront gardé l'innocence baptismale. — Jovinien trouva des prosélytes dans la foule; dès lors qu'elles flattaient les passions, ses leçons firent des adeptes, et l'on vit des personnes quitter la vie monastique, rompre leurs vœux et s'engager dans le mariage. Aucun homme remarquable ne se laissa toutefois séduire à ces trompeuses amorces.

Pammachius, le plus noble des chrétiens et le plus chrétien des nobles, dit saint Jérôme[1] imitant l'éloge que Cicéron faisait de Scévola et de Crassus[2] : « *Jurisperitorum eloquentissimus, eloquentium jurisperitissimus,* » Pammachius était, nous le savons, l'ami et en quelque sorte le disciple de notre saint, qui lui avait communiqué un peu de son ardeur pour la défense de la vérité; il fut un des premiers à dénoncer les erreurs du moine renégat, et il contribua largement à le faire condamner à Rome. Jovinien chercha un refuge à Milan; mais saint Ambroise était un pasteur trop vigilant pour laisser pareil loup s'introduire dans sa bergerie, il réunit les évêques du nord de l'Italie et frappa l'hérétique d'une nouvelle condamnation[3]. Il arriva, chose ordinaire, que ces poursuites donnèrent de la vogue aux doctrines de Jovinien. On a dit d'un ouvrage : « Laissez-le passer, « nul ne s'en occupera; faites-le saisir, tout le monde se « l'arrachera. » Il en fut ainsi. L'attrait du fruit défendu procura des lecteurs au livre de Jovinien : alors Pamma-

[1] VALLARSII et MAFFÆI, *Vita Hieron.*, cap. XXIII. — LE NAIN DE TILLEMONT, *Saint Jérôme*, art. LIX.
[2] CICÉRON, *Brutus*, ch. XXXIX.
[3] LE NAIN DE TILLEMONT, *Saint Ambroise*, art. LXV.

chius et les autres amis de Jérôme prièrent le saint docteur de fustiger ce nouvel Épicure, dont ils lui adressèrent en même temps les écrits.

« Je les ai lus, dit-il[1] avec l'esprit satirique et la « verve railleuse qui distinguent sa polémique, je les ai « lus ; comme je n'y comprenais rien, j'ai dû les relire, « repassant non-seulement les mots et les pensées, mais « épelant presque les syllabes, car je voulais d'abord « savoir ce qu'il disait pour l'approuver ou le combattre. « Son livre est écrit dans un style si barbare, son latin « est tellement incorrect, que je n'ai pu comprendre ni « ce qu'il voulait dire, ni les preuves sur lesquelles il « s'appuie. Tout est enflé, tout est plat : par moments il « se redresse, mais, comme le serpent, il retombe aussitôt, brisé par l'effort. Notre langage ne lui suffit pas : « parler comme un homme? fi donc! il lui faut quelque « chose de plus relevé[2] :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.
. . . . Quod ipse
Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes[3].

« De plus, il se cache, il se perd si bien dans des phrases « impossibles, qu'on ne peut s'empêcher de dire avec « Plaute[4] :

Has quidem præter sibyllam leget nemo.

« En effet, il faut deviner. Une sainte fureur égarait les « prêtresses d'Apollon, et Virgile a dit[5] : *Dat sine mente* « *sonum*. En dépit de leurs efforts, les philosophes ne

[1] *Adv. Jov.*, lib. I, p. 144.
[2] Horace, *Art poétique*, v. 139.
[3] Perse, sat. III, v. 118.
[4] Plaute, *In Pseudolo*, art. I, sc. I, v. 23.
[5] *Enéide*, chant X, v. 640.

« peuvent éclaircir le ténébreux Héraclite. Mais que sont « les devins à côté de Jovinien? il est plus difficile de « comprendre que d'expliquer ses écrits. »

Saint Jérôme a consacré deux livres à la réfutation de la doctrine de Jovinien, qu'il a résumée dans les quatre propositions que nous avons rapportées. La première remplit un des livres, c'est le plus intéressant, les trois autres occupent le second. Il était difficile d'exalter la virginité sans porter atteinte à la dignité du mariage: Jérôme, emporté par son ardeur quelque peu effrénée, n'a pas toujours évité l'écueil, et l'on serait tenté de croire à l'entendre célébrer la virginité, louer la viduité, qu'il regarde le mariage comme une chose tolérée plutôt qu'expressément permise. Ce reproche est grave. D'ailleurs ces livres sont remarquables : nulle part notre saint n'a fait preuve d'une érudition plus vaste, d'une science plus consommée. Les passages de l'Écriture, cités par Jovinien à l'appui de ses erreurs, sont expliqués, développés, commentés, dans leur véritable sens. Jérôme épuise contre son adversaire les textes des livres saints, il l'accable sous les témoignages de l'antiquité, les faits historiques, les opinions des philosophes, enfin le sentiment de tous les chrétiens. Le souffle de l'éloquence anime réellement cet ouvrage, où nous retrouvons l'expression de la pensée intime de saint Jérôme; c'est pourquoi l'auteur est ému, et il ne néglige rien pour communiquer aux autres son émotion et ses convictions. Puis on sent à travers l'œuvre entière l'ironie adroitement aiguisée qui, quelquefois, est un gage de succès plus assuré que la logique la mieux enchaînée[1]. « Si tous demeurent vierges, tu crains de « voir finir le monde? Mais à ce compte, une chose ne

[1] *Adv. Jovin.*, lib. I, t. IV, p. 177.

« peut subsister sans que l'on craigne de la voir porter « préjudice à une autre. Par exemple : si tous se font « philosophes, il n'y aura plus de laboureurs. Et pour- « quoi ne parler que des laboureurs? L'éloquence, le « droit, les autres arts, vont aussi disparaître. Si chacun « est prince, qui sera soldat? As-tu peur, si la virginité de- « venait à la mode, de ne plus rencontrer ni prostituées, « ni adultères? Crains-tu que l'on n'entende plus de va- « gissements ni dans les villes ni dans les campagnes? « Tous les jours on punit la violence, on condamne « l'adultère, et cependant la passion règne encore mal- « gré les lois, les bourreaux et les juges. Bannis donc « tes frayeurs : tous ne resteront pas vierges, la virginité « est difficile à garder, c'est pour cela qu'elle est rare. »

La délicatesse de notre langue ne nous permet pas de traduire ce qu'il dit à propos de la gourmandise : ses tableaux sont d'une énergie étonnante qui rappelle souvent Tertullien, mais on est tenté de fermer les yeux pour ne pas tout voir[1], de détourner la tête pour ne pas tout entendre[2]. Nous regrettons de trouver à la fin du second livre quelques attaques personnelles trop violentes : il n'était nullement nécessaire de nous montrer Jovinien à la tête d'un troupeau de ces animaux qu'on ne nomme point[3] et de faire arriver leurs grognements à nos oreilles. Je l'aime mieux quand il s'écrie à la der-

[1] « Cum variis nidoribus fumant patinæ, ad esum sui, expleta esurie, quasi captivos trahunt. Unde et morbi ex nimia saturitate concitantur; multique impatientiam gulæ vomitu remediântur, et quod turpiter ingesserunt, turpius egerunt. » *Adv. Jovinianum*, lib. II, p. 204.

[2] « Nihil enim ita obruit animum, ut plenus venter et exæstuans, et huc illucque se vertens, et in ructus vel in crepitus ventorum efflatione respirans. Quale illud jejunium, aut qualis illa refectio post jejunium, cum pridianis epulis distendimur, et guttur nostrum meditatorium efficitur latrinarum? » *Adv. Jovinianum*, liv. II, p. 205.

[3] « Nunc restat ut Epicurum nostrum subantem in hortulis suis inter

nière page[1] : « Les nobles te cèdent le pas, les riches « te prodiguent leurs hommages : sans toi, les ivrognes « et les gourmands n'auraient pu entrer en paradis. « Prends courage, et surtout n'aie pas peur du crime.... « Attaque-moi, maltraite-moi, reproche-moi tous les « excès, accuse-moi de luxe et de débauche, tu m'en « aimeras davantage si je suis tel, car je serai de ton « troupeau.

« Ah ! Rome ! poursuit le saint docteur emporté par « un magnifique mouvement d'éloquence, ville puis- « sante, ville maîtresse du monde, ville célébrée par « l'Apôtre, comprends donc la signification de ton nom ! « Prends garde à Jovinien, son nom est celui d'une « idole. Le Capitole est en oubli, les temples de Jupiter « sont tombés, ses cérémonies ont passé, pourquoi son « nom et ses vices sont-ils encore en honneur ? Sous tes « rois, sous Numa Pompilius, tes ancêtres firent meilleur « accueil à la continence de Pythagore, que sous les con- « suls à la mollesse d'Épicure. »

Ainsi donc après avoir fait quelques réserves, nous regardons ces deux livres comme dignes de notre admiration. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi à Rome : des laïques et des clercs, des savants et des ignorants, s'emparèrent de l'ouvrage dès qu'il parut, et ils reprochèrent amèrement à l'auteur de ne pas assez respecter le ma-

adolescentulas et mulierculas, alloquamur. Favent tibi crassi, nitidi, dealbati. Adde, si vis, juxta Socraticam irrisionem, omnes sues, et canes, et quia carnem amas, vultures quoque, aquilæ, accipitres et bubones. » *Idem*, p. 226.

[1] « Habes in exercitu tuo plures succenturiatos ; habes scurras et velites in præsidiis, crassos, comptos, nitidos, clamatores, qui te pugnis calcibusque defendant. Tibi cedunt de via nobiles, tibi osculantur divites caput. Nisi enim tu venisses, ebrii atque ructantes paradisum intrare non poterant. Macte virtute, imo vitiis... Me carpe, me disjice, objice crimina quæ volueris, argue luxuriæ et deliciarum. Magis me amabis, si talis fuero, ero enim de armento tuo. » *Idem*, p. 228.

riage. Il y avait entre autres un moine hargneux qui s'en allait d'ici, de là, dans les cercles, dans les assemblées, dans les réunions de femmes, attaquant Jérôme et déchirant ses écrits. Pammachius défendit énergiquement son ami contre ces critiques, enfin de guerre lasse, il réunit les différents exemplaires qu'il put trouver des livres contre Jovinien, et les renvoya au solitaire de Bethléem, avec une lettre pour l'engager à corriger certains passages et à donner une explication plus nette de quelques autres. Domnion écrivit dans le même sens à Jérôme, il lui parlait ensuite de ses détracteurs et surtout de ce moine dont nous venons de dire l'acharnement.

Quel que fût le désir de notre saint d'accéder aux vœux de ses amis, et d'apporter à son ouvrage les corrections indiquées, la publicité donnée à cette réfutation rendait de sa part une pareille condescendance impossible. Aussi répondit-il à Pammachius [1] pour lui témoigner son regret de ne pouvoir faire ce qu'on demandait, car comme dit Horace [2] : *Nescit vox missa reverti.* Mais à défaut de changements, il accompagna sa lettre d'une apologie de ses livres contre Jovinien [3], pour protester qu'en louant la virginité, il n'entendait nullement déprécier le mariage, qu'il avait seulement voulu montrer combien le premier état l'emporte sur le second. Dans une autre lettre il remerciait Domnion de prendre sa défense [4] ; c'est en même temps une violente satire à l'adresse du moine qui l'attaquait, et il n'épargne pas plus cet adversaire qu'il n'avait jadis ménagé Onasus. Après avoir épuisé contre lui les traits de la raillerie et

[1] Ep. XXXI, ad Pammachium, t. IV, p. 243.
[2] Horace, *Art poét.*, v. 390.
[3] Ep. XXX, *Apol. pro lib. adv. Jovin.*, t. IV, p. 229.
[4] Ep. XXXII, ad Domnionem, *id.*, p. 244.

du sarcasme, il le provoque à la lutte, à la discussion. « Il comprendra alors, dit saint Jérôme, qu'on ne parle « pas au forum comme dans un salon; qu'autre chose « est de bavarder sur les dogmes de la religion, au mi- « lieu des fuseaux et des quenouilles, autre chose d'avoir « affaire à des hommes sérieux. — S'il ne veut pas écrire, « aimant mieux s'en tenir à la médisance, qu'à travers « les terres, les mers et les peuples qui nous séparent, « il entende au moins l'écho de mes paroles : « Non, je « ne réprouve pas les noces, non je ne condamne pas le « mariage. »

§ 2.

SAINT JÉRÔME ET LES ORIGÉNISTES. — RUFIN. — JEAN DE JÉRUSALEM. — THÉOPHILE D'ALEXANDRIE.

Nous avons compté la présence de Rufin en Palestine parmi les raisons qui déterminèrent saint Jérôme à se fixer à Bethléem. L'amitié qui les unissait était une fleur de leur jeunesse, l'absence n'avait pu la faner parce qu'elle avait ces racines profondes dans une même passion pour la retraite, un même goût pour l'étude. Jérôme et Rufin nous font songer à Bossuet et à Fénelon; l'union de ces grands hommes s'évanouit au feu des discussions théologiques, et Origène provoqua une rupture dont madame Guyon devait plus tard renouveler le triste exemple.

Nos deux solitaires professaient une admiration égale pour le génie du prêtre d'Alexandrie, et Jérôme avait à différentes reprises hautement exprimé ses sen-

timents : à Constantinople il traduisait les Homélies du savant commentateur, à Rome il écrivait[1] : « Var-
« ron chez les Latins, Chalcentérus chez les Grecs, pas-
« sent pour avoir beaucoup écrit. Qu'est-ce que Varron ?
« Qu'est-ce que Chalcentérus auprès d'Origène? Qui
« pourra jamais lire autant d'ouvrages qu'il en a com-
« posé? Et pour tant de travaux quelle récompense a-t-il
« reçue? L'évêque Démétrius l'a condamné : la Pales-
« tine, l'Arabie, la Phénicie, l'Achaïe rejettent cette sen-
« tence, à Rome on y souscrit. On ne reproche pas à ce
« grand homme d'être novateur, d'être hérétique, comme
« quelques chiens enragés veulent bien le dire aujour-
« d'hui, mais on ne pouvait supporter ni son éloquence
« ni sa science, et quand il parlait tous les autres parais-
« saient muets. » On le voit, Jérôme était dans toute la ferveur de son enthousiasme; à mesure qu'il avança dans l'étude d'Origène, il remarqua l'ivraie qui se mêlait au bon grain, et sans cesser d'admirer ses écrits, il sut se tenir en garde contre ses erreurs. Jérôme touchait aux ouvrages d'Origène comme ces oiseaux qui planent au-dessus des mers dangereuses où leur aile se mouille et ne s'alourdit point. Rufin, au contraire, semblait tout accepter sans réserve, et pour dire son appréciation sur son maître, lui aussi n'eût peut-être trouvé que ces mots : Beau, admirable, sublime.

Tel était l'état de ces deux esprits, quand un certain Aterbius, passant à Jérusalem, s'avisa de faire un crime à Rufin de ses sentiments pour Origène, il enveloppait Jérôme dans la même accusation [2]. Celui-ci répondit et déclina toute espèce de parenté avec Origène en ce qu'il pouvait y avoir de contraire à l'orthodoxie dans les

[1] Ep. XXIX, ad Paulam, *Sancti Hieron. Opera*, t. IV, p. II, p. 67.
[2] *Adv. Ruf.* lib. III, t. IV, p. 466.

leçons du savant professeur. Cette déclaration mécontenta Rufin; retiré dans sa cellule, il ne voulut même pas voir celui qui l'avait attaqué, pour éviter l'alternative de condamner ce qu'il approuvait au fond, ou d'encourir par sa résistance la note d'hérétique. Aterbius dut au plus tôt prendre la fuite, sans quoi Rufin lui eût fait sentir le poids des arguments dont l'avare de Plaute se servait pour hâter les pas de sa vieille servante[1]. Ce fut la première atteinte portée à cette amitié dont tous les chrétiens avaient entendu parler, et qui, au dire de saint Augustin, comblait de joie les fidèles de toutes les Eglises. Là ne devait point s'arrêter le débat, il se changea bientôt en guerre ouverte qui suscita bien des troubles, et entre les deux partis, des haines implacables.

Origène était l'homme du moment. Africain comme Tertullien, doué comme lui d'un vaste génie, d'une imagination puissante, et surtout possédé de cette passion pour l'étude qui est le propre des grandes âmes, il devint bientôt une des lumières de l'Eglise orientale. Ce soleil n'était pas sans ses taches. Origène passait pour avoir enseigné différentes erreurs[2], entre autres la préexistence des âmes, la conversion des démons; il n'acceptait pas la résurrection des corps dans le sens catholique, regardait le paradis terrestre comme une allégorie et non une réalité : enfin selon lui, Adam et Ève ressemblaient d'abord aux anges, les tuniques de peaux signifient les corps dont Dieu les revêtit après leur faute. L'hérésie dans Origène ne fut jamais que matérielle, car, à différentes reprises, il souscrivit d'avance aux propositions que l'on

[1] Plaute, *Aulularia*, scène I, v. 10 :

Fustem cepero aut stimulum in manum,
Testudineum istum tibi ego grandibo gradum.

[2] *Adv. Ruf.*, lib. II, t. IV, p. 403.

condamnerait dans ses écrits. Triste condition de la nature humaine ! le plus beau don peut être fatal à l'homme : l'air qui le fait vivre peut lui donner la mort, et la lumière qui l'éclaire le jette souvent dans l'aveuglement. Eh quoi ! la science est-elle donc une fleur qu'il faille cueillir avec tant de précaution, et serait-elle aussi fatale à l'esprit qui la cultive que les roses à la main qui les récolte? Suivant une croyance populaire, des corolles effeuillées se dégage un poison subtil qui fait mourir sur leurs corbeilles remplies les jeunes filles de Provins et de Fontenay.

Les erreurs d'Origène trouvèrent des partisans; leur malice fit oublier la bonne foi du maître, et la nouvelle secte se développait de jour en jour plus nombreuse et plus ardente. En Orient, saint Epiphane, fidèle à sa mission de combattre les hérésies, ne put souffrir cette faveur accordée à l'origénisme, il voulut couper le mal dans sa racine, et accourut à Jérusalem pour y conférer avec le patriarche de cette ville, Jean, que l'on disait gagné aux nouvelles doctrines. Il arriva vers les fêtes de Pâques de l'année 394. Jean lui donna l'hospitalité, et saint Epiphane l'avertit doucement du danger que courait son orthodoxie. Le patriarche y fit peu d'attention, et lorsque plus tard, en pleine église, il fut accusé d'origénisme, il jura n'avoir jamais eu à ce sujet d'entretien avec l'évêque de Salamine[1] : ce que Jérôme prétend être complétement faux, déclarant qu'il eût pu facilement prouver le contraire par des témoins, s'il n'avait pas regardé comme un crime de convaincre un évêque de parjure[2]. « Epiphane, dit-il, prétend vous avoir posé des « objections, vous niez : il amène des témoins, vous

[1] Ep. XXIX, ad Theophilum, *id.*, p. 336.
[2] Ep. XXXVIII, ad Pamm., adv. Joan. Hier., *id.*, p. 311.

« refusez de les entendre : il observe qu'un autre assis-
« tait à l'entretien, vous soutenez que tout cela est
« mensonge. » Cet autre était Rufin.

Saint Épiphane s'empressa d'aller à Bethléem, et il rendit ainsi à saint Jérôme l'aimable visite qu'il en avait reçue à Salamine. Rufin eut aussi part aux attentions du vénérable évêque, qui avait compris l'importance de cet homme à Jérusalem, où il passait pour avoir enseigné l'origénisme au patriarche. Saint Épiphane attendit patiemment l'effet de ses sages remontrances; puis, voyant qu'on n'en tenait aucun compte, il parla au peuple assemblé en grande foule, le jour de Pâques, dans l'église de la Résurrection; il s'éleva avec force contre les nouveaux sectaires, et conseilla à Jean, qui était présent, de cesser à l'avenir d'exalter si fort Origène, car ses écrits cachaient la racine de l'arianisme et la semence de plusieurs autres hérésies. Cette franchise irrita tellement le patriarche, qu'il envoya sur-le-champ son archidiacre imposer silence au courageux prélat. Saint Jérôme fait observer que Rufin et quelques-uns des siens étaient là, riant, hochant la tête, et se moquant de l'évêque de Salamine comme d'un vieillard en délire[1].

Jean prit quelques jours après la parole dans l'église Sainte-Croix : il résuma ses discours du carême, défendit la cause d'Origène, et accusa saint Épiphane d'anthropomorphisme. Cette hérésie, qui attribue à Dieu la forme humaine, n'est qu'un reste de paganisme[2] : *Humana ad Deos transferebat*, dit Cicéron en parlant d'Homère; et il condamnait la doctrine avec son bon sens païen en ajoutant : *Mallem si divina*. Saint Epiphane repoussa sur-le-champ cette attaque; il approuva

[1] *Adv. Ruf.*, lib. III, *id.*, p. 461. — *Adv. Joan. Hier.*, *id.*, p. 312.
[2] QUÆST. TUSCULAN., lib. I, 26.

tout ce que Jean venait de dire contre l'anthropomorphisme, mais il demanda, en retour, que le patriarche se prononçât de la même façon contre les erreurs d'Origène. Jean n'en fit rien; mais, pour se venger, il suscita tant d'ennuis à son hôte, que celui-ci fut contraint de chercher un asile auprès de saint Jérôme. Les bons religieux de Bethléem, épouvantés de ces débats, et redoutant d'avance le ressentiment de Jean, prièrent l'évêque de Salamine de retourner à Jérusalem et d'essayer de calmer le patriarche. Il fut si mal reçu qu'il dut immédiatement revenir sur ses pas, malgré l'heure avancée de la nuit. Epiphane se fixa dès lors à Bethléem, et tous les moines prirent parti pour la cause catholique qu'il défendait[1]. En même temps Rufin se détachait entièrement de Jérôme, car à la fin de son *Apologie de Pamphile*, qu'il terminait à ce moment, il déclara non-seulement suivre le parti de Jean, mais encore n'avoir d'autre foi que celle de l'évêque de Jérusalem.

Un nouvel incident vint encore envenimer la querelle. Après la fuite de saint Epiphane, le monastère de Bethléem se sépara de la communion de Jean; mais ils n'avaient aucun prêtre pour administrer les sacrements, puisque Jérôme et Vincent, retenus par une religieuse terreur, n'osaient célébrer les saints mystères. Tout le monde présentait Paulinien comme digne d'être promu au sacerdoce; aussitôt il prit la fuite pour se soustraire à cet honneur. Cependant l'année suivante, en 395, on l'envoya, sous un prétexte quelconque, à Eleuthéropolis, où se trouvait alors saint Epiphane : ce n'était plus un lieu soumis à la juridiction de Jean, l'évêque de Salamine y avait construit un monastère pour recevoir les

[1] *Adv. Joan. Hier.*, *id.*, p. 314. — Le Nain de Tillemont, art. LXVII. — Vallarsii et Maffæi, *Vita Hieron.* cap. xxiv.

étrangers. C'est là que saint Epiphane, considérant les besoins des moines de Bethléem, satisfait d'ailleurs du bon témoignage que tous rendaient à la vertu et à la science de Paulinien, l'ordonna d'abord diacre, puis prêtre[1]. Jean fut irrité de ce fait, qu'il croyait avoir quelque raison de regarder comme une violation de ses droits, une injure à son autorité; il s'en plaignit hautement dans une lettre qu'il adressait à Théophile, patriarche d'Alexandrie. De son côté, Jérôme écrivit au même prélat, pour répondre à tout ce que l'on reprochait dans l'ordination de son frère, et surtout à la question de juridiction, qu'il pensait n'exister plus, dès lors qu'Eleuthéropolis ne dépendait pas du patriarche de Jérusalem[2].

La conduite de Jean, son refus opiniâtre de donner une profession de foi claire et nette, les troubles dont il était cause, les tribulations de toutes sortes qu'il suscitait aux moines de Bethléem, tout cela amena une rupture complète entre le monastère et le patriarche; cette rupture fut provoquée par saint Épiphane et saint Jérôme, car notre Dalmate ne savait point garder de ménagements avec ceux dont il suspectait l'orthodoxie. La colère de Jean ne connut plus de bornes, il poussa sa vengeance jusqu'aux dernières limites, accusa Jérôme de déchirer l'Eglise, de se créer une autorité à lui; puis il le traita de sacrilége, l'excommunia, et lui défendit même l'entrée de l'église de Bethléem[3]. Jean alla jusqu'à solliciter l'exil de l'ermite[4] : « Il a demandé et obtenu « mon exil, dit notre saint; plût à Dieu que son désir se « fût accompli ! » Jean s'était adressé à Rufin, ministre

[1] *Id. Adv. Joan. Hierosol., id.*, p. 332.
[2] Ep. XXXIX, ad Theoph. adv. Joan. Hier., *id.*, p. 337.
[3] Ep. XXXVIII, ad Pamm. adv. Joan. Hier., *id.*, p. 333.
[4] Ep. XXXIX, ad Theoph., *id.*, p. 339.

d'Arcadius, pour obtenir un ordre de bannissement contre Jérôme : c'est ce favori que nous trouvons désigné par les paroles suivantes de la même lettre[1] : *Quis feram illam potentissimam incitavit...* Ce traître avait appelé Alaric et les Visigoths contre son maître, afin d'arriver à l'empire, mais Alaric fut repoussé, Rufin tué à la fin de l'année 395, et la sentence ne put avoir son effet.

Dans une situation si violente on interprétait mal les choses les plus innocentes. Saint Epiphane avait écrit à Jean une lettre admirable pour s'excuser d'avoir ordonné Paulinien. Eusèbe de Crémone, qui se reposait alors au monastère des fatigues de son voyage en Palestine, désira prendre connaissance de cet écrit, parce qu'on en faisait grand éloge. Comme il n'entendait pas le grec, Jérôme traduisit la lettre en latin; cette traduction ne devait point voir le jour, mais Rufin trouva moyen de s'en rendre maître, il la répandit dans Jérusalem, où elle donna une nouvelle activité au ressentiment qui poursuivait l'ermite de Bethléem. Celui-ci raconta l'incident à Pammachius, et lui écrivit cette fameuse lettre où il expose son sentiment sur la meilleure manière de traduire[2]. Nous la connaissons; pour l'établir il s'appuie sur le témoignage des anciens, sur l'exemple des interprètes de l'Ecriture sainte, et il déclare nettement qu'il faut surtout s'attacher à rendre la pensée : *Alii syllabes aucupentur et litteras, tu quœre sententias.* Cicéron s'était souvent livré à ce genre d'étude sur les auteurs grecs : Pline conseillait le même exercice. La traduction a toujours été regardée comme un des moyens les plus sûrs pour former une langue ; à la fin du XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle, Malherbe, Coeffeteau, Duvair,

[1] Ep. XXXVIII. ad Pamm., *id.*, p. 333.
[2] Ep. XXXIII, ad Pamm., *id* , p. 248.

Vaugelas, d'Ablancourt traduisaient à la façon de saint Jérôme. Sa doctrine était excellente dès qu'il s'agissait d'enrichir la langue ecclésiastique ; s'il forgeait un mot latin pour donner le sens de l'expression grecque, il se voyait souvent réduit à garder le mot grec à cause de la pauvreté du latin. En présence de ces difficultés qui s'opposaient à une traduction littérale, il valait mieux serrer le sens que de se livrer sur les mots à une gymnastique dont le succès semblait fort douteux, sinon impossible. Quand une langue est arrivée à sa perfection, on conçoit aisément une traduction littérale, l'instrument possède alors assez de finesse, il peut se plier à ce travail délicat ; et pour emprunter une image à un art aujourd'hui si fort à la mode, les traductions ne sont-elles pas comme les épreuves photographiques ? Les premières donnaient la ressemblance, mais les détails, les franges, les dentelles, les ornements demeuraient dans l'ombre, et l'on ne pouvait attendre jadis une perfection que l'on est en droit d'exiger de nos jours.

Les choses en étaient là quand le comte Archélaüs voulut apaiser les esprits irrités et se faire l'intermédiaire de la paix. On le regardait, au dire de notre saint, comme un homme remarquable pour sa science et sa piété[1] : il proposa d'abord de formuler une profession de foi qui devait être le protocole de la paix, la pierre fondamentale de la future concorde. Jean avait promis de se rendre à l'endroit désigné, et de ne pas manquer à la conférence qui devait se terminer par la réunion des dissidents. Il ne vint cependant pas, et Archélaüs eut beau l'inviter, le presser, le supplier, il ne put vaincre l'opiniâtre résis-

[1] Ep. XXXVIII, ad Pamm., *id.*, p 331. « Per virum disertissimum et christianissimum Archelaüm comitem, qui sequester pacis erat, condictus locus fœderis fuit... Instabant dies paschæ. »

lance du patriarche. Ces événements se passaient à l'approche des fêtes de Pâques. Sur ces entrefaites, on vit arriver un nouveau pacificateur annoncé depuis deux mois : Isidore, prêtre d'Alexandrie, avait été chargé par Théophile de mettre fin aux discordes qui troublaient toute la Palestine. Ce patriarche ne devait exercer aucune influence dans ces affaires, parfaitement en dehors de sa juridiction; cependant il s'y trouva mêlé, soit que Jean eût réclamé son intervention, soit qu'il s'offrît en qualité de simple médiateur. Toutefois, à cette époque, il favorisait l'origénisme, et l'on disait même qu'il avait écrit au pape Sirice des lettres où il accusait saint Epiphane comme hérétique entaché d'anthropomorphisme, comme schismatique, parce qu'il avait ordonné Paulinien[1]. « Pourquoi, dit saint Jérôme[2], s'adresser à Théo-
« phile, qui n'a rien à voir en Palestine, plutôt qu'au
« métropolitain de Césarée, plutôt qu'au patriarche d'An-
« tioche, qui était le chef de l'Eglise d'Orient? » Rufin avait exploité tous ces antécédents, et commencé par indisposer Théophile contre notre saint, à l'occasion d'un certain évêque d'Egypte, nommé Paul, renvoyé par le patriarche d'Alexandrie, et qui avait trouvé un asile au monastère de Bethléem. Rufin présenta ce fait comme une injure à l'autorité de Théophile, et il l'irrita si bien par ses menées, qu'il l'empêcha de recevoir les lettres que lui écrivait saint Jérôme. Telles étaient les dispositions de Théophile, quand Isidore s'offrit en son nom pour rétablir la paix et la concorde. C'était un homme à brouiller tout en réglant tout : origéniste dans l'âme, dévoué à Jean et attaché à Rufin, depuis longtemps il avait promis de vaincre les résistances de Jérôme et de

[1] Vallarsii et Maffæi, *Vita Hieron.*, cap. xxviii.
[2] Ep. XXXVIII, ad Pamm., *id.*, p. 330.

ses adhérents : appuyé sur Origène, qu'il appelait pompeusement : *petra fidei,* il comptait venir aisément à bout d'une poignée d'ignorants[1], comme il appelait les moines de Bethléem. Tel était l'homme qui devait enlever tout ferment de discorde. Il fut bien accueilli par Jean, mais Jérôme lui demanda d'où il tenait ses pouvoirs, et repoussa toute négociation jusqu'à ce qu'il eût montré les lettres attestant la mission dont il se disait chargé[2]. En face de cette fermeté, il dut se retirer sans avoir pu rien conclure[3], et Jean lui remit pour Théophile une apologie qu'Isidore avait dictée lui-même. Par les soins du patriarche, cette apologie fut répandue en Orient et en Occident. Jean s'y posait en victime de saint Epiphane, se disait attaqué par lui sans aucun motif, nullement à cause d'Origène ; il présentait ensuite Jérôme et ses moines comme des hommes factieux, comme des ennemis publics[4]. Cet écrit et les insinuations perfides d'Isidore firent une fâcheuse impression sur l'esprit de Théophile : il vit avec un vif déplaisir que Jérôme n'avait pas voulu accepter son ambassadeur. Bien qu'il ne répondît plus à ses lettres, notre saint continuait toujours à lui écrire ; il connaissait la vertu, la science du patriarche, et comprit qu'il avait été circonvenu. C'est pourquoi il s'attacha à dissiper les mauvaises influences, et fit si bien par ses lettres et par ses bons offices, que Théo-

[1] Ep. XXXVIII, ad Pamm., *id.* « Iste Isidorus qui in cœlum tuis laudibus tollitur, idipsum infamatur Alexandriæ, quod tu Jerosolymæ, ex quo non legatus advenisse videtur, sed socius... Pollicetur ad adventum suum illico adversariorum cuneos proterendos. »

[2] *Id.* p. 331. « Si legatus es, redde legationis epistolas : si epistolas non habes, quomodo legatum te probabis? »

[3] *Id.* « Ego misellus, dum in solitudine delitesco, a tanto pontifice repente truncatus, presbyteri nomen amisi. Et tamen iste Hieronymus cum pannosa turba et sordidatis gregibus quid Isidoro illi fulmineo ausus est respondere? »

[4] Vallarsii et Maffæi, *Vita Hier.*, cap. XXVIII.

phile, vaincu par ces attentions délicates, rompit la glace et reprit avec Jérôme ce commerce épistolaire un moment interrompu. Sa première lettre n'est pas des plus aimables, il exhorte notre saint à respecter les canons, à obéir à l'évêque de Jérusalem, à regarder l'ordination de Paulinien comme illicite, puis il l'engage à cesser de se montrer hostile à Origène dans des questions où la foi n'avait rien à craindre. Tel devait être le sens de cette lettre, que nous devinons par la réponse de saint Jérôme[1].

Aux troubles suscités et entretenus par l'origénisme se joignait déjà la terreur inspirée par les barbares; dès l'année 395, ils s'étaient avancés en Palestine[2]. « Du « fond du Caucase, les loups du septentrion ont envahi « nos provinces. Que de monastères ont été dévastés ! « Les fleuves ont porté à la mer leurs eaux rouges de « sang humain. Antioche a été assiégée, les villes qu'ar- « rosent l'Halys, l'Oronte, le Cydnus et l'Euphrate ont « partagé le même sort. L'ennemi traînait à sa suite des « légions de captifs. L'Arabie, la Phénicie, la Palestine « et l'Egypte sont saisies d'effroi. » Peu après l'Orient fut épouvanté par une nouvelle invasion; cette fois c'étaient les Huns. « Montés sur des chevaux infatigables, « dit saint Jérôme[3], leurs escadrons erraient de çà, de « là, semant partout la terreur et le carnage. Ils tom- « baient partout à l'improviste, la rapidité de leur course « devançait la renommée. Pour eux, rien de sacré, ni la « religion, ni le rang, ni l'âge; les cris des enfants ne « touchaient en rien ces barbares. Le bruit se répandit « partout qu'ils se dirigeaient sur Jérusalem et que la

[1] Ep. LVIII, ad Theophilum, *id.*, p. 597.
[2] Ep. XXXV, ad Heliodorum, epitaphium Nepotiani, *id.*, p. 274.
[3] Ep. LXXXIV, ad Oceanum, de morte Fabiolæ, *id.*, p. 661.

« soif de l'or les y attirait. Alors nous fîmes préparer des « navires, on se transporta sur le rivage dans l'attente « de l'ennemi : les vents soufflaient avec violence, mais « le naufrage nous semblait moins à craindre que les « barbares. » Océanus et Fabiola venaient d'arriver à Bethléem; cette invasion leur causa une telle épouvante, qu'oubliant leur dessein de s'y fixer pour finir leur vie auprès des Lieux-Saints, ils reprirent en toute hâte le chemin de l'Occident[1].

L'apologie de Jean de Jérusalem faisait alors grand bruit à Rome. Océanus, qui revenait de Bethléem, s'efforça d'en détruire l'effet; ses conseils et son influence retinrent plusieurs qui se sentaient prêts à céder au torrent et à embrasser l'origénisme. Tranquillinus écrivit à Jérôme pour lui raconter ces choses et lui demander s'il fallait interdire la lecture des ouvrages d'Origène. C'était bien l'avis de notre saint, il répondit toutefois qu'on pouvait permettre de les lire moyennant de grandes précautions[2].

On reproche à Tacite de chercher trop la cause profonde des plus petits événements, et de faire honneur à la sagesse impériale de certains résultats dont la politique des Césars était fort innocente. Cette accusation est d'autant plus fondée que souvent les causes les plus légères ont des suites d'une haute importance, témoin à cette époque le départ de Mélanie, car il suffit pour rendre la paix aux Eglises de Palestine. Rufin, qui avait accompagné cette sainte femme dans ses voyages en Orient, reprit avec elle le chemin de l'Italie : mais avant de quitter Jérusalem, il voulut rentrer en grâce avec Jérôme.

[1] Ep. LXXXIV, *id.* « Non in Oriente tenuerunt jam fixæ sedes, et inveteratum sanctorum locorum desiderium. »
[2] Ep. LVI, ad Tranquillinum, *id.*, p. p. 589.

La réconciliation fut solennelle, elle eut lieu dans l'église de la Résurrection. Ce n'était pas une rétractation de la part de Rufin, qui ne se crut jamais coupable d'hérésie; de son côté, notre saint paraît y avoir vu seulement l'oubli et le pardon de quelques paroles amères échangées dans la discussion [1].

Toutefois, le départ de Rufin ne fut que l'aurore de cette paix que chacun souhaitait et attendait avec impatience. Jérôme, voyant que la présence de Paulinien à Bethléem était pour le patriarche de Jérusalem un motif de discorde et une source de récriminations, l'avait envoyé servir l'Eglise de Cypre, sous saint Epiphane [2]. Mais le bruit qui se faisait autour de l'apologie de Jean, le soin que l'on avait pris de la répandre partout, réveillèrent l'ardeur assoupie de notre Dalmate; à l'attaque Jérôme voulut opposer une défense, et il se mit à composer son livre contre Jean de Jérusalem. C'est un pamphlet de circonstance [3], où il rapporte avec sa fougueuse éloquence les principaux incidents de la querelle suscitée en Palestine par les doctrines d'Origène; si les débats se sont envenimés, il en fait retomber la faute et le blâme sur la malice et la mauvaise foi du patriarche. Parmi les satires violentes échappées à la plume de notre saint, celle-ci nous paraît occuper le premier rang : pendant trois ans il avait gardé le silence et caché son ressentiment, mais en voyant ses adversaires multiplier leurs efforts pour dénaturer les faits, il se décida à dire la vérité, et laissa couler en même temps à flots pressés l'amertume amassée au fond de son cœur. Ce livre ne vint pas à la connaissance de Rufin, sans cela il en eût parlé dans ses *Invectives;* Jérôme ne

[1] *Apol. adv. Rufinum*, lib. III, *id.*, p. 462.
[2] Ep. XXXVIII, ad Pamm., adv. Joan. Hier., *id.*, p. 332.
[3] *Ibidem*, p. 306.

le publia point, car à peine était-il achevé que les soins et les efforts de Théophile ramenèrent les jours de calme et de tranquillité. Les difficultés s'évanouirent; Jean leva la défense qu'il avait faite à Jérôme d'entrer dans l'église de Bethléem, et la paix se rétablit enfin dans la Palestine. Notre saint annonça cette heureuse nouvelle à Fabiola en lui écrivant une longue lettre consacrée à l'explication des vêtements sacerdotaux prescrits par la loi mosaïque[1].

Mais la paix n'était point faite pour notre Dalmate. Il ressemblait à ces hautes montagnes qui cachent dans les nues leurs sommets battus par les orages, tandis que leurs flancs dépouillés recèlent des fournaises ardentes dont les sourds murmures portent au loin la terreur : tel était Jérôme. La calomnie l'avait frappé sans l'abattre, le feu de ses passions ne s'était pas éteint sous les glaces de l'âge, son âme gardait toujours ses mêmes emportements dans l'amour de la vérité et dans la haine de l'erreur. La guerre ne tarda pas à se rallumer en Occident, Rufin se montra le plus acharné à la lutte, et l'origénisme fut encore l'antre d'Éole d'où s'échappa cette nouvelle tempête.

En arrivant à Rome, le premier soin de Rufin avait été d'engager le rhéteur Flavius Magnus[2] à demander

[1] Ep. ad Fabiolam, *De veste sacerdotali*, t. II, p. 578. « Nostra tibi displicuere consortia. Et tu quidem optato frueris otio, et juxta Babylonem Bethleemitica forsitan rura suspiras. Nos in Ephrata, tandem pace reddita, vagientem de præsepi audimus infantem : et querimonias ejus ac voculas ad tuas aures cupimus pervenire. »

[2] Le tombeau de ce Flavius Magnus vient d'être découvert par M. le chevalier de Rossi, dans l'Agro Verano, à côté de celui de Licentius, l'ami de saint Augustin. L'inscription qu'il porte est un brillant éloge du rhéteur : FLAVIUS MAGNUS VIR CLARISSIMUS RHETOR URBIS ÆTERNÆ, CUI TANTUM OB MERITUM SUUM DETULIT SENATUS AMPLISSIMUS, UT SAT IDONEUM JUDICARET, A QUO LEX DIGNITATIS INCIPERET; PRÆCEPTOR FRAUDIS IGNARUS ET INTRA BREVE TEMPUS UNIVERSÆ PATRICIÆ SOBOLI LECTUS MAGISTER; ELOQUENTIÆ ITA INIMITABILIS SÆCULO SUO, UT TANTUM VETERIBUS POSSIT ÆQUARI. Après quelques hésitations,

à saint Jérôme pourquoi, dans ses écrits, il citait si volontiers les auteurs profanes. Mis ainsi en demeure d'expliquer sa conduite et de donner la raison de ses préférences, notre docteur remplit ce devoir avec sagesse et dignité. Il a dépouillé les terreurs qui le troublaient au désert de Chalcis, son esprit n'est plus le jouet de cette exaltation que nous lui reprochions à Rome, il ne reste désormais à l'ermite de Bethléem que le sentiment profond, mais calme, des beautés de la littérature païenne. Ne voit-on pas de la même façon une liqueur précieuse, contenue dans un cristal plus précieux encore, s'épurer avec le temps, et bientôt ne briller que des couleurs d'or ou de pourpre qui la distinguent?

Dans sa réponse à Magnus notre saint conserve la comparaison qu'il empruntait au Deutéronome pour exposer au pape Damase la manière d'étudier les païens : cette fois il se met lui-même à la place du Juif qui devait, d'après la loi, couper les ongles et les cheveux de son esclave avant de la prendre pour épouse, et il dit[1] :

M. de Rossi a pleinement accepté l'opinion de ses amis qui voyaient dans cet orateur le Magnus à qui saint Jérôme adressait sa lettre LXXXIII pour expliquer et défendre son érudition païenne. « Cette inscription, dit M. de Rossi, « est un des rares monuments de l'histoire des études littéraires à Rome dans « cette dernière période si obscure de l'agonie de l'empire d'Occident. Ce sera « là un témoignage de plus de la culture et de l'enseignement de la littérature « classique par les chrétiens. Les considérations que nous avons faites nous « paraissent aussi indiquer le grand contraste qu'il y avait entre le IVe et le « Ve siècles, dans la conduite du sénat et du patriciat romain vis-à-vis du « christianisme. » En effet, le sénat avait appliqué pour la première fois à Rome, à Flavius Magnus, la loi que Théodose II promulguait en 425, pour conférer aux professeurs publics de belles-lettres ou de sciences, approuvés par le sénat, le titre et la dignité de *Comites primi ordinis*, après vingt ans de professorat. (*Cod. Théod. leg. unic.*, lib. VI, 21.) De là les mots : *Ut sat idoneum judicaret a quo lex dignitatis inciperet.* (*Bulletin d'Archéol. chrét.*, 1re année, p. 15, 16, 24.)

[1] Ep. LXXXIII, ad Magnum, *id.*, p. 634. « Quid mirum, si et ego sapientiam sæcularem propter eloquii venustatem et membrorum pulchritudinem, de ancilla atque captiva Israëlitidem facere cupio? Et si quidquid in ea mor-

« Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que la sagesse profane m'ait « charmé par les grâces de son langage et la perfection « de ses formes? C'est une captive, c'est une servante « dont je veux faire une fille d'Israël. Si quelques dé- « fauts la déparent, idolâtrie, volupté, erreur, passions « mauvaises, bien vite je prends soin de les corriger. Je « vois alors s'offrir à mes yeux une beauté sans tache, et « notre alliance ne sera pas inutile à la gloire de Dieu, à « l'honneur de la famille chrétienne. »

Ces paroles sont admirables; elles valent un panégyrique, et nous sommes heureux de reconnaître à ce langage l'ami de saint Grégoire de Nazianze, le secrétaire du pape saint Damase. Nous avons enfin là l'expression nette et précise de l'admiration de saint Jérôme pour les auteurs païens. Mais à quelle école notre Dalmate s'était-il débarrassé de cet esprit intolérant dont il souffrait à Rome et à Chalcis, pour adopter des opinions plus sages, plus libérales? De quels maîtres avait-il appris que l'étude des païens n'est pas incompatible avec la sainteté, et qu'en méditant l'Evangile, on peut très-bien apprendre l'*Énéide*, lire Cicéron, Platon et Aristote? Jérôme suivait, il le dit lui-même à Magnus, les exemples de Moïse[1], de Salomon, des Prophètes, de l'apôtre saint Paul : il marchait sur les traces de saint Pantène, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Hippolyte, de saint Basile, de saint Grégoire parmi les Grecs, de saint Cyprien, de Tertullien, de Minutius Félix, d'Arnobe, de Lactance, de saint Hilaire parmi les Latins[2]. Ces noms n'étaient-ils

tuum est idololatriæ, voluptatis, erroris, libidinum, vel præcido, vel rado; et mixtus purissimo corpori vernaculos ex ea genero Domino Sabaoth. »

[1] Ep. LXXXIII, *id.* « Quis enim nesciat et in Moyse, et in Prophetarum voluminibus quædam assumpta de Gentilium libris, et Salomonem Philosophis Tyri et nonnulla proposuisse et aliqua respondisse? »

[2] *Id.* « Qui omnes in tantum Philosophorum doctrinis atque sententiis

pas des plus illustres, ne rappelaient-ils pas assez de science et de vertus? Notre docteur avait-il à craindre de s'égarer en suivant la voie que ces grands saints avaient si glorieusement tracée? Tous admiraient les païens, tous allaient sans crainte et sans remords puiser aux sources de la sagesse profane. Jérôme pouvait donc sans scrupule partager leur sentiment, mais dans le principe il craignit de s'y livrer avec trop de passion; maintenant la raison et l'âge ont tempéré cette ardeur juvénile, il aime d'une affection calme et paisible cette antiquité profane qui, après avoir enchanté sa jeunesse, vient égayer ses vieux jours, il s'attache avec une douce complaisance aux auteurs favoris qu'il n'avait pas abandonnés dans ses voyages et qui l'ont fidèlement suivi dans sa solitude.

L'attaque tournait à la gloire de Jérôme : mais ce n'était là qu'une légère escarmouche, un trait décoché à la façon des Parthes. Sur ces entrefaites, Rufin alla passer quelques jours dans un monastère de la campagne romaine : ses récits charmaient les bons religieux, et, entre autres choses, il leur parla d'Origène, de son génie, de ses œuvres. Emu de ce qu'il entendait dire, un moine nommé Macaire désira mieux connaître le savant prêtre d'Alexandrie, il voulut lire ses écrits, et commença par le livre *Des Principes*. Mais la langue grecque lui était peu familière et l'ouvrage ne semblait pas facile à comprendre, c'est pourquoi il pria Rufin de le traduire. Celui-ci s'empressa d'accéder à la demande de Macaire. Sa manière différait essentiellement de celle de notre saint docteur. Jérôme s'efforçait principalement de rendre les idées, sans se faire esclave des mots; Rufin,

suos resarciunt libros, ut nescias quid in illis primum admirari debeas, eruditionem sæculi, an scientiam Scripturarum. »

au contraire, corrigeait, retranchait tout ce qui lui déplaisait, de sorte qu'il ne livrait plus qu'une œuvre tronquée, où la pensée de l'écrivain avait cédé la place à l'esprit du traducteur. *Mutare quidpiam de græco, non vertentis, sed evertentis est*[1], disait Jérôme, qui jugeait et condamnait ainsi cette façon de traduire. Jaloux de donner plus de poids aux doctrines qu'il défigurait ainsi, Rufin ne craignit pas, dans sa préface, de s'appuyer sur Jérôme[2], d'invoquer son témoignage afin d'échapper à la critique, de se fonder sur une autorité si grave pour capter la bienveillance des lecteurs. Puis il accordait sa lyre et chantait sur tous les tons la louange de celui qu'il citait comme son modèle. Telle fut la cause des dissensions qui allaient séparer de nouveau ces deux hommes : une occasion vint encore hâter la rupture.

La traduction de Rufin se répandit dans Rome, où elle jeta l'émoi parmi les prêtres, les moines et les simples fidèles. Le travail fut jugé inopportun, et les doctrines du Περὶ Ἀρχῶν parurent dangereuses, souvent fausses, quelquefois hérétiques. Origène ne tarda pas à devenir un sujet d'effroi, et son livre un objet d'horreur en Occident[3]. Marcella, digne élève de notre saint, s'aperçut la première du danger, car l'erreur se glissait peu à peu dans les esprits : elle se retint avant de donner l'alarme, et attendit de peur de paraître céder à un entraînement irréfléchi[4]. Marcella, attentive à veiller sur l'orthodoxie des doctrines qui se répandaient dans Rome, offre une particularité digne d'attention ; nous y voyons encore un témoignage précieux pour prouver l'ascendant que Jé-

[1] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean., *id.*, p. 348.
[2] Ep. XL, Pammachii et Oceani ad Hieronymum, *id.*, p. 346.
[3] *Apol. ad Ruf.*, passim.
[4] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 782.

rôme conservait sur la société romaine : il assistait toujours invisible et présent aux réunions du palais de l'Aventin, et pour emprunter au paganisme une de ses images, le solitaire de Bethléem continuait à se montrer le dieu du foyer, le génie familier de la maison.

Il paraît que Marcella trouva de l'appui quand elle signala le danger; la voix d'une femme éveilla bien des échos et fournit à la vérité un grand nombre de défenseurs. Rufin fut effrayé de la réputation d'hérétique qu'on lui faisait; il jugea prudent de tourner le dos à l'orage, c'est pourquoi il sollicita du pape Sirice des lettres attestant qu'il était en communion avec l'Église. Le pape qui jugeait les autres d'après lui-même, dit saint Jérôme[1], lui délivra aussitôt ces lettres et il partit pour Milan, afin de gagner Aquilée, sa patrie.

La traduction que Rufin venait de donner du livre *Des Principes* ne fut pas livrée au public, cependant Pammachius et Océanus réussirent à s'en procurer un exemplaire : ils l'adressèrent à Jérôme avec la préface artificieuse de l'auteur, dont ils taisaient le nom, car Rufin n'avait pas osé l'inscrire sur son ouvrage. Ils demandaient en même temps à notre saint une traduction exacte du livre *Des Principes*, et le priaient de vouloir bien indiquer les passages corrigés ou supprimés dans celle qu'ils lui envoyaient, d'éclaircir les pensées obscures, et surtout de dissiper les bruits que l'on voulait accréditer contre lui, en le présentant comme un des fauteurs de l'origénisme.

Il reçut vers la même époque une lettre de Rufin qui lui écrivait d'Aquilée, se plaignant d'être poursuivi par des ennemis acharnés au nombre desquels il comptait

[1] Ep. XCVI, *id.* « It aut simplicitati illuderet Episcopi qui de suo ingenio cæteros æstimabat. »

les meilleurs amis de Jérôme : on eût dit qu'il les soupçonnait de n'agir en cela qu'à l'instigation de l'ermite de Bethléem. Rufin assurait, en terminant, n'avoir jamais manifesté d'intentions hostiles à notre saint et souhaitait à son tour de rencontrer la même générosité [1]. A cela Jérôme répondit qu'il n'avait, lui-même, en rien manqué aux devoirs de l'amitié, qu'il le priait seulement de se contenter de sa propre autorité, et de ne plus citer le témoignage d'autrui, comme il faisait dans sa préface au livre *Des Principes*. Cette lettre ne renferme aucune récrimination, aucune parole amère, mais les amis du saint docteur qui devaient la transmettre à Rufin, ne jugèrent pas à propos de remplir la commission, et la lettre n'arriva pas à son adresse. Le messager qui l'avait apportée en remit une autre à Pammachius et à Océanus avec la traduction que Jérôme venait d'achever du livre *Des Principes*. Dans cette lettre, il répondait à toutes leurs questions sur ce livre, et confessait de nouveau qu'il avait loué Origène sans jamais embrasser ses erreurs [2].

Nous n'avons pas cette traduction de saint Jérôme parce que la fidélité et l'élégance de l'œuvre dévoilèrent clairement les erreurs d'Origène, et dès lors personne, parmi les chrétiens, ne voulut conserver un livre que chacun regardait comme hérétique. Celle de Rufin, au contraire, est arrivée jusqu'à nous; elle n'offrait rien qui pût effrayer les consciences les plus timorées, puisqu'on y avait supprimé les passages les plus dangereux et couvert le reste d'un voile d'orthodoxie. A juger de l'œuvre par une copie aussi imparfaite, il semble qu'Origène avait réuni et enchaîné les principales

[1] Ep. XLII, ad Rufinum, *id.*, p. 548.
[2] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean., *id.*, p. 342.

vérités de la foi dans ce livre qui devait être une réfutation parfaite du gnosticisme; seulement il ne se tint pas assez en garde contre la philosophie platonicienne, dont l'influence porta souvent atteinte à la pureté des dogmes catholiques qu'il étudiait. Les amis de Jérôme répandirent sa traduction et sa lettre, après avoir supprimé celle qu'il adressait à Rufin. Notre saint ne parlait de lui qu'avec une réserve extrême, évitant même d'écrire son nom; Pammachius et les autres rétablirent le nom de Rufin, et lui appliquèrent, à lui en particulier, ce que Jérôme avait dit des hérétiques en général; enfin ils mirent en parallèle les deux traductions pour mieux montrer la fidélité de l'une et la perfide interprétation de l'autre. Tout cela irrita Rufin : il crut Jérôme son ennemi déclaré, et prit le parti de le traiter désormais comme tel. Ce fut donc par la faute de quelques imprudents que le flambeau de la discorde se ralluma entre Jérôme et Rufin; il devait projeter ses sinistres clartés sur leurs derniers jours, pour ne s'éteindre pas même en face du tombeau d'un des adversaires.

Pendant que Pammachius, Océanus et d'autres servaient si mal la cause de Jérôme, les intérêts de Rufin trouvaient aussi des défenseurs. Un certain Apronianus, de haute noblesse, avait été converti au christianisme par Rufin, auquel il conservait une vive affection, et pour témoigner sa reconnaissance, il se montrait disposé à le servir de tout son pouvoir. Il s'empressa de lui envoyer la traduction et la lettre de Jérôme à Pammachius, le pressant de ne pas manquer d'y répondre. C'est ainsi que par un fatal enchaînement de circonstances, les haines s'envenimaient, et la faute en retombait sur des hommes dévoués à la foi, poussés par de bonnes intentions, mais qui, malheureusement, en voulant éteindre

des étincelles allumaient des incendies. Rufin crut son honneur engagé dans la lutte : immédiatement il prépara une réponse contre tous les écrits qu'il imaginait avoir été composés par Jérôme dans l'intention de l'outrager. Tout semblait se réunir pour augmenter ses ressentiments et le disposer à ne garder aucune mesure dans l'expression de sa haine. Le patriarche d'Alexandrie, qui avait paru jusque-là favoriser les doctrines d'Origène, se montra tout à coup d'un sentiment opposé. Ce changement se manifesta d'abord par des faits isolés, des paroles amères à l'endroit des origénistes. Bientôt son zèle s'enflamma, il réunit un synode dans Alexandrie, et frappa d'anathème l'origénisme et ses partisans[1]. Il écrivit aussitôt au pape Anastase, qui venait de succéder à Sirice, pour lui annoncer ce qu'il avait fait ; il l'engageait à porter la même sentence et à déclarer Origène hérétique au jugement de l'Eglise d'Occident. Théophile n'oublia pas d'instruire Jérôme de cette condamnation, il ajoutait dans sa lettre[2], qu'armé de la faux du prophète, il avait détaché de la vigne du Seigneur quelques misérables qui voulaient répandre les erreurs d'Origène dans les monastères de la Nitrie. Il priait ensuite le solitaire de Bethléem d'extraire des saints livres tous les passages qui pouvaient servir à réfuter ces doctrines hérétiques. Jérôme répondit à Théophile et le félicita de son zèle pour la bonne cause : « Vincent, disait-il, arrivait de Rome apportant la nouvelle que les écrits du patriarche d'Alexandrie avaient amené la ruine entière de l'origénisme en Italie. »

En effet, les lettres de Théophile étaient à peine arrivées à Rome, que le pape en reçut d'autres de saint Eu-

[1] Le Nain de Tillemont, art. XCVIII, saint Jérôme.
[2] Ep. LX, Theoph. ad Hieronymun, t. IV, p. 598.

sèbe de Crémone, qui dénonçait un certain nombre de propositions extraites de la traduction de Rufin. En présence de ces accusations, Anastase prit le parti d'agir d'une manière décisive. Saint Léon le Grand dit que les évêques se réunissaient habituellement deux fois l'année à Rome pour délibérer sur les affaires ecclésiastiques [1]. Ce fut donc dans le synode tenu au printemps de l'an 400, que le pape Anastase, après avoir mûrement réfléchi et sérieusement étudié la question, déclara les doctrines d'Origène entachées d'hérésie. Nous trouvons dans saint Jérôme tous les témoignages à l'appui de cette grave mesure, qui mettait immédiatement l'origénisme au ban de l'Église [2]. Le pape fit part de la décision du concile à Simplicianus, qui venait de succéder à saint Ambroise sur le siége de Milan; Théophile, de son côté, écrivit de toutes parts pour annoncer en Orient la condamnation portée à Rome contre les origénistes, car elle donnait une nouvelle force à la sentence dont il avait lui-même frappé l'erreur au synode d'Alexandrie.

L'origénisme était ainsi touché au cœur, il ne pouvait plus que languir et s'éteindre : ce n'était pas assez, Anastase voulut s'assurer par lui-même de la foi de l'auteur de tous ces troubles. Il manda Rufin à Rome pour qu'il se défendît contre l'accusation de partager les erreurs d'Origène; cet ordre fut transmis à tous ceux que l'on soupçonnait de favoriser les nouvelles doctrines, ils durent venir à Rome rendre raison de leur conduite, et attester qu'ils étaient sincèrement attachés à la vérité catholique. Saint Jérôme le dit expressément [3], et il en fait un titre de gloire à Marcella, qui avait travaillé

[1] S. Leonis Magni epist. IV, cap. VII.
[2] Ep. LXXXVII, ad Pamm. et Marcel., t. IV, p. 690.
[3] *Adv. Ruf.*, lib. I, p. 359; lib. II, p. 417; lib. III, p. 459.

de toutes ses forces à la défaite de l'erreur[1] : *Damnationis hæreticorum hæc fuit principium.*

L'orage qui éclatait contre Rufin était propre à lui inspirer des craintes sérieuses : cependant, il ne baissa pas sitôt la tête, et commença par répondre à la lettre de Jérôme à Pammachius, parce qu'il la regardait comme la cause de tous ses ennuis. Il écrivit ensuite son *Apologie* en deux livres, que l'on appelle du nom d'*Invectives*, à cause de la violence du langage. Dans le premier, il repousse les accusations portées contre sa foi, et montre qu'il est orthodoxe dans sa croyance aux dogmes de la sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Résurrection, de la seconde venue du Christ et du jugement dernier; il explique ensuite pour quelles raisons il avait traduit le livre *Des Principes*, et se plaint de l'infidélité des copistes ou de la malice de ses ennemis qui dénaturaient son œuvre. Le second livre est tout entier à l'adresse de Jérôme, dont il attaque avec une extrême vivacité les actes et les écrits. L'intention de Rufin n'avait pas été de publier cette *Apologie*, il ne l'écrivait que pour Apronianus et ses amis de Rome, aux yeux desquels il ne voulait pas être hérétique.

Tout cela ne satisfaisait pas Anastase, qui attendait l'arrivée de Rufin à Rome ; celui-ci ne se pressait pas d'obéir à l'injonction du pape, et préféra lui adresser en guise de profession de foi, une nouvelle apologie en un seul livre, qui n'est à vrai dire que le résumé des *Invectives*[2].

Tel était le sort des origénistes en Occident; leur fortune ne différait guère en Orient, et les écrits de saint Jérôme sont les seuls documents qui nous restent pour

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, *id.*, p. 782.
[2] *Apologia Rufini ad Anastasium.*

nous instruire sur les derniers incidents de la lutte. A peine Théophile eut-il reçu les lettres qui lui annonçaient la condamnation des origénistes à Rome, qu'il se mit à les poursuivre avec un zèle que l'on pourrait appeler d'un autre nom. Aux fêtes de Pâques, le patriarche d'Alexandrie avait coutume d'adresser à tous les évêques d'Égypte, dont il était métropolitain[1], une lettre pour leur exposer la situation et l'état des affaires religieuses dans la province, et en même temps pour les engager à redoubler d'ardeur dans la défense de la foi. Ces missives s'appelaient Lettres pascales, elles ressemblaient aux mandements de nos évêques, et peuvent souvent servir à répandre de la lumière sur les événements de l'époque. Théophile ouvrit l'année 401 par une lettre pascale que saint Jérôme traduisit aussitôt en latin[2]; elle est d'une violence extrême, et rien ne saurait excuser le patriarche d'avoir osé tenir un pareil langage. Accuser Origène de la plus impudente témérité, d'erreurs manifestes, de sottise, d'ignorance, d'orgueil, d'impiété, de délire, le montrer poussé par un esprit satanique, en faire l'apôtre du démon, pour enseigner partout les plus odieux blasphèmes, appeler ses partisans les plus sots des hommes, leur reprocher de n'être que les parasites de la faconde de leur maître, et d'afficher une foi qu'ils n'ont pas : en vérité, ces façons de dire sentent, il faut l'avouer, un peu trop la tribune antique et l'ancienne comédie; ce n'est plus la charité évangélique, cela dépasse même les bornes de la correction fraternelle. Un peu de respect pour le nom d'Origène, un peu d'estime de sa science, un peu

[1] Le Nain de Tillemont, art. XCVIII. — On a découvert récemment des lettres pascales de saint Athanase; elles prouvent l'antiquité de cet usage dans l'Église d'Alexandrie.

[2] Epist. paschalis Theoph., *Op. Hier.*, t. IV, p. 705.

de condescendance en faveur de sa bonne foi n'eussent rien gâté dans cette lettre pascale; après les services rendus à l'Église par ce grand homme, il méritait bien quelques égards, nous aimons à croire que Dieu ne lui aura pas fait un crime de quelques erreurs involontaires, et qu'au ciel il a placé parmi les étoiles celui qui sur la terre brilla d'un si vif éclat.

Les moines de Nitrie comptaient dans leurs rangs des sectaires connus par leur attachement aux doctrines d'Origène[1]; l'année précédente, ils avaient assez mal accueilli la lettre synodale de Théophile. Cette fois, ils ne se montraient ni plus obéissants, ni plus soumis, *capti eloquentiæ sono*, dit Théophile à la fin de sa lettre pascale[2]. Pour éluder la condamnation portée contre leurs erreurs, ils imaginèrent les subtilités que les jansénistes invoquèrent plus tard; ils distinguèrent entre la question de droit et la question de fait. Ils condamnèrent les doctrines censurées par Théophile, mais ils nièrent qu'elles se trouvassent dans Origène, et prétendirent qu'elles avaient été insérées dans ses ouvrages par d'autres hérétiques fiers de placer ainsi leurs erreurs sous le patronage d'un nom illustre[3].

Pour les contraindre à l'obéissance qu'ils refusaient aux lettres synodales et aux avis particuliers des évêques, Théophile se décida à chasser un certain nombre de ces moines récalcitrants et afin d'empêcher les bannis de se prévaloir de la persécution, car le malheur a toujours des charmes, il envoya Eubule et Priscus en Palestine prévenir les esprits contre toute séduction[4].

[1] Ep. LXII, Theophili ad Hieronymum, *id.*, p. 599.

[2] Ep. paschalis Theop., *id.*, p. 715. — Pour se faire une idée de la violence de cette lettre, voir p. 708, 710, 711.

[3] Vallarsii et Maffæi, *Vita Hieronymi*, cap. xxxi.

[4] Ep. LIX, ad Theophilum, *id.*, p. 597.

Ces détails nous sont fournis par saint Jérôme : il avait accepté ce qu'il appelle sa tâche ordinaire, *solitum officium*, de traduire tous les écrits qui paraissaient contre l'origénisme[1]. Il était comme un écho qui renvoyait à l'Occident les cris de guerre et les chants de victoire des catholiques d'Orient. Les exemplaires grecs des ouvrages composés contre les erreurs d'Origène ont disparu, c'est pourquoi l'on est heureux de recourir aux traductions de notre docteur pour connaître cette grande question qui troubla si longtemps le monde chrétien. Ainsi nous trouvons parmi les œuvres de saint Jérôme les lettres synodales de Théophile, les lettres pascales du même patriarche, la correspondance de saint Epiphane et de Théophile, la lettre synodale du concile de Jérusalem à Théophile et la lettre de Denys, évêque de Lydda à ce patriarche. Tous ces précieux documents seraient perdus si Jérôme n'avait pris soin de les traduire en latin pour les Eglises d'Occident[2].

A Rome, les partisans de Rufin demeuraient fidèles au secret dont il avait environné son *Apologie* : trois ans s'étaient écoulés, et les amis de Jérôme ne savaient encore rien de l'existence de cet ouvrage. Enfin Pammachius et Marcella arrivèrent à surprendre quelques fragments avec les sommaires, et Paulinien qui retournait en Orient après avoir vendu le reste des biens de Jérôme dans sa patrie, se chargea de remettre à son frère ces notes incomplètes du livre des *Invectives*. L'ermite de Bethléem se mit aussitôt en devoir d'écrire à son tour une *Apologie* dont il offrit la dédicace à Pammachius et à Marcella.

[1] Ep. LIX, *id.* « Nuper tuæ Beatitudinis percepi scripta emendantia vetus silentium et me ad solitum officium provocantia. »

[2] Ces documents ne se trouvent point dans l'édition bénédictine. Voir *S. Hieronymi opera*, Migne, t. I, Ep. XCII, XCIII, XCIV, XCV.

Elle se divise en deux livres : dans le premier, il répond aux accusations portées contre lui par Rufin, et passe en revue les principaux écrivains que son adversaire avait cités à l'appui de ses opinions. Tout en repoussant l'attaque, il frappe à coups redoublés sur l'origénisme et sur les partisans de ces nouvelles doctrines. Les traits de satire ne manquent pas à l'adresse de Rufin : la verve railleuse de Jérôme étincelle surtout à l'endroit où il se défend contre le reproche de trop aimer les auteurs païens.

Cette affection de notre saint pour l'antiquité profane a été soumise, il faut l'avouer, aux plus rudes épreuves, mais elle ne fit que jeter des racines plus profondes dans son cœur. Telles sont ces plantes vivaces qui s'attachent aux plus hautes branches des grands chênes, le vent et la tempête semblent les fixer plus solidement aux rameaux où elles ont pris naissance. Le sentiment qui ramenait sans cesse saint Jérôme vers les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes livra son âme aux impressions les plus diverses : jugeant d'abord cette passion excessive, il en avait accusé les emportements avec la vivacité que nous lui connaissons et qui ne lui permettait pas de se ménager quand il n'épargnait pas les autres. Dans la suite cet attachement pour les auteurs anciens, sans rien perdre de son énergie, se renferma dans de justes limites, et Jérôme s'expliqua clairement le jour où Magnus vint lui demander raison de son érudition païenne. Plus tard enfin, quand il entendit ses adversaires lui faire un crime de ses études profanes, le traiter de parjure parce qu'il ne pouvait s'en détacher, et réveiller pour le convertir à leurs idées, les terribles visions qui l'avaient épouvanté si fort à Chalcis, notre saint docteur ne changea rien aux habitudes qui charmaient sa vie solitaire, mais il se défendit contre ces nouveaux agresseurs et renvoya les

traits de façon à ôter aux mauvais plaisants l'envie de recommencer leurs imprudentes attaques[1]. « Si tu avais « étudié la littérature profane, dit-il à Rufin, ton esprit, « semblable à un vase de parfums, en garderait l'odeur. « L'eau ne saurait enlever la pourpre qui teint les « étoffes. Les ânes et les autres animaux reconnaissent, « après un long voyage, l'étable où ils se sont reposés. « Tu t'étonnes de ce que je n'ai pas oublié mon latin, toi « qui as appris le grec sans maître. Faut-il donc aller « boire au Léthé, comme disent les poëtes, pour que l'on « ne m'accuse plus de savoir ce que l'on m'a enseigné ? « Mais toi, qui me reproches mon érudition, si petite « qu'elle soit, et qui te regardes toi-même comme un « lettré, comme un savant, dis-moi, pourquoi t'es-tu « mêlé d'écrire et de traduire Grégoire en rivalisant « d'éloquence avec ce grand génie ? Où as-tu pris ce « style abondant, ces pensées éclatantes, ces images « choisies, toi qui dans ta jeunesse effleuras à peine les « premiers principes de l'art oratoire ? Je me trompe « bien, si tu ne lis pas Cicéron en cachette. C'est lui qui « t'a formé, sans doute, et tu me fais un crime de l'étu- « dier, afin de conserver parmi les écrivains sacrés le « monopole de l'éloquence !... Que t'importe si les autres « ne comprennent pas ce que tu dis? tu ne parles pas « pour tout le monde, mais seulement pour les tiens. « Moi aussi, je lis tes livres, bien que je ne comprenne « pas toujours ce que tu veux dire et que souvent il me « semble lire Héraclite. Je n'en ai pas de chagrin, et ne « m'attriste nullement de mon peu d'intelligence; j'é- « prouve en te lisant ce que tu as dû souffrir en écri- « vant. »

Le second livre est une réfutation spéciale de l'*Apo-*

[1] *Apol. adv. Ruf.*, lib. I, t. IV, p. 385.

logie de Rufin au pape Anastase : là, notre Dalmate attaque son adversaire corps à corps, il descend avec lui dans l'arène, il emprunte ses expressions, se moque de la barbarie de son langage, lui prouve qu'il n'a même pas lu ses écrits avant de les critiquer ; enfin il termine en lui demandant une copie des trois livres qu'il a composés pour son *Apologie*, et dont il ne possède à Bethléem que des fragments très-incomplets.

Un marchand qui passa par Aquilée, en venant de l'Orient, remit à Rufin un exemplaire de cet ouvrage : aussitôt il envoya son *Apologie* à notre saint avec une lettre des plus violentes : nous la connaissons par Jérôme qui en cite différents passages, où son adversaire allait jusqu'à le menacer de le faire mourir s'il ne gardait le silence[1]. Ces grosses paroles ne causèrent pas une trop vive impression à l'ermite de Bethléem, car il y répondit par un troisième livre ajouté à son *Apologie* pour résumer sa défense, renouveler ses accusations contre les origénistes, épuiser contre Rufin les traits les plus acérés de la satire[2].

Voilà bien du fiel et de l'amertume dépensés de part et d'autre ; heureusement des terres et des mers séparaient les deux antagonistes, qui s'oubliaient de la sorte à échanger, dans le feu de la discussion, des injures,

[1] *Apol. adv. Ruf.*, lib. III, *id.*, p. 470.

[2] Le passage suivant renferme à la fois les attaques de l'un des adversaires et les réponses de l'autre : il suffira pour nous montrer comment ils entendaient la raillerie. « Quodque addis, « peccata putere, non verba, mendacium, calumniam, detractionem, falsum testimonium, et universa convicia, et os quod mentitur occidit animam (Sap. I, II); » monesque « ne « ille fœtor nares meas penetret, » crederem dicenti, nisi facta contraria « deprehenderem, quasi si fullo et coriarius moneant pygnantarium, ut naribus obturatis, tabernas suas prætereat. Faciam ergo, quod præcipis, « claudam nares meas, ne veritatis et benedictionum tuarum suavissimo « odore crucientur. » (*Apol. adv. Ruf.*, lib. III, p. 463.)

des menaces et des personnalités outrageantes. Nous ne voudrions pas absolument excuser saint Jérôme, cependant il faut avouer qu'on se servait contre lui de moyens capables d'exaspérer l'homme le plus patient, et certes il n'était pas cet homme. Ainsi, parmi les indignes calomnies dressées contre lui, il ne faut pas oublier une lettre répandue sous son nom en Afrique. Jérôme était censé y faire sa confession pleine et entière : il s'accusait de s'être laissé tromper par les Juifs, et reconnaissait qu'il avait eu grand tort d'entreprendre la traduction des saintes Écritures. Des évêques d'Afrique qui vinrent à Rome pour des affaires ecclésiastiques, montrèrent cette lettre aux amis de notre saint. Ceux-ci s'empressèrent de la lui communiquer ; il n'eut pas de peine à montrer qu'il n'en était pas l'auteur et que le style même ne pouvait être sien[1]. Jérôme se contenta d'avoir rétabli la vérité et n'accusa personne. Rufin apprit qu'on le soupçonnait de s'être rendu coupable de cette lettre, il mit tant d'insistance à vouloir prouver qu'il était innocent, que Jérôme en prenait occasion de lui attribuer cette calomnie, quand il se défendait si bien lorsqu'on ne l'attaquait pas[2]. La lettre ne pouvait d'ailleurs venir que de Rufin ou de quelqu'un de ses partisans ; dans leurs discussions avec l'ermite de Bethléem, ils s'étaient servis de moyens si peu délicats, que, sans s'exposer à juger témérairement, notre saint songea cette fois encore à révoquer en doute la courtoisie de ses adversaires.

La mort de Rufin, en 409, mit fin à la querelle de Jé-

[1] *Apol. adv. Ruf., idem*, p. 462.

[2] *Id.* « Jurat enim se epistolam non scripsisse ad Afros sub nomine meo, in qua confiteor me inductum a Judæis mendacia transtulisse, et mittit libros eadem omnia continentes quæ nescisse se jurat. »

rôme avec les origénistes : il s'était retiré en Sicile, chassé de Rome et de l'Italie par une invasion de barbares. Avant d'achever ses jours, il n'eut pas une parole de tendresse, pas un souvenir affectueux pour l'ermite de Bethléem, qu'il avait tant aimé. Ce silence est triste, mais notre cœur se serre sous un sentiment non moins douloureux, lorsque nous entendons Jérôme s'écrier avec une ironie cruelle : « Le scorpion est enseveli « sous le sol de la Trinacrie entre Encelade et Por- « phyrion : l'hydre aux cent têtes a cessé de siffler « contre moi[1]. »

La même impression persévère, mais l'étonnement s'y mêle lorsque deux ou trois ans plus tard nous l'entendons dire[2] : « Ne parlez mal de personne, et ne croyez pas « que la sainteté consiste à déchirer la réputation des « autres ; » puis il continue, et par la plus étrange contradiction il nous retrace en ces termes le portrait de son ancien ami : « Quand Grunnius parlait en public, il s'a- « vançait d'un pas de tortue : de temps en temps il lais- « sait échapper quelques paroles et semblait sangloter « plutôt que parler. Il étalait sur sa table un monceau de « livres, et alors, fronçant le sourcil, contractant les « narines, se ridant le front, et faisant claquer ses deux « doigts, il réclamait ainsi l'attention de ses disciples. « Il leur débitait de vraies fadaises et déclamait contre « tout le monde. Vous l'eussiez pris pour le critique « Longin ou le Caton de l'éloquence latine. Il notait qui « bon lui semblait, et le chassait du sénat des savants. « Grâce à ses richesses, il exerçait sa puissance surtout « dans les festins. Faut-il s'étonner si cet homme, qui « avait coutume de traiter tant de gens, paraissait en

[1] *Præfatio in Ezechielem*, t. III, p. 698.
[2] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, pars II, p. 776.

« public escorté d'une troupe de bruyants flatteurs,
« Néron au dedans, Caton au dehors? »

§ 3.

SAINT JÉRÔME ET VIGILANCE.

C'était en 396, au plus fort des troubles suscités en Orient par l'origénisme, un Gaulois de Calagurris arrivait à Bethléem et frappait à la porte du monastère. Il se nommait Vigilance. Sulpice-Sévère l'avait recommandé à saint Paulin, qui lui remit une lettre pour son ami saint Jérôme. Protégé par ces grands noms, l'étranger fut accueilli de la façon la plus honnête[1], et il trouva la plus généreuse hospitalité parmi les moines qu'il était venu visiter. Jérôme remarqua toutefois, dès les premiers entretiens, le langage peu convenable de Vigilance; il voulut bien l'attribuer à une nature simple et grossière plutôt qu'à la perversité du caractère[2]. Le saint docteur ne tarda pas à s'apercevoir qu'il eût mieux fait de suivre son jugement et de ne pas trop se fier à la recommandation de saint Paulin. Vigilance se laissa gagner par Rufin et se mit à propager ouvertement l'origénisme : il ne craignit pas d'accuser Jérôme d'hérésie, enveloppant dans la même cause Océanus qui venait d'arriver à Bethléem avec Fabiola. Les autres moines, et surtout Vincent, Paulinien, Eusèbe de Crémone s'efforcèrent longtemps de le ramener à de meilleurs sentiments, et de lui donner une autre opinion de la foi de

[1] Ep. L, ad Paulinum, t. IV, p. 568.
[2] Ep. XXXVI, ad Vigilantium, *id.*, p. 277.

celui qu'ils vénéraient comme leur père et leur maître. Il parut se laisser persuader, retira ses accusations et fit la paix avec Jérôme; il applaudit même avec enthousiasme à un discours où notre saint avait parlé sur la résurrection des corps[1]. Vigilance retourna bientôt en Occident, et Jérôme ne fit aucun effort pour le retenir : mais à peine fut-il débarqué dans cette partie de l'Italie qui s'étend entre la mer Adriatique et les Alpes Cottiennes, qu'il recommença la guerre contre le solitaire de Bethléem, le traitant publiquement d'hérétique, lui et tous ses amis. Ensuite, non content d'attaquer notre saint, Vigilance s'éleva contre la doctrine de l'Église, rejeta le culte des reliques et prétendit que les saints ne peuvent en rien nous servir sur la terre. Ce n'est pas chose facile de s'arrêter sur le chemin de l'erreur, Vigilance en vint bientôt à repousser certaines cérémonies de l'Église comme superstitieuses, et à condamner tout ce qui tient à la vie monastique, la pauvreté, le célibat, le jeûne et la mortification.

Un prêtre de Tarragone, Riparius, consulta Jérôme sur ces doctrines : notre saint combattit dans une lettre quelques-unes des erreurs enseignées par le nouvel hérétique[2], il promit une réponse plus longue si on pouvait lui faire passer quelques-uns des écrits du sectaire. Le moine Sisinnius les apporta, mais comme il était pressé de partir pour l'Égypte, Jérôme dicta, dans une nuit, son traité contre Vigilance. C'est une réfutation complète de ses hérésies, qui n'offraient pas toutes le mérite de la nouveauté; le culte des reliques seul n'avait pas

[1] Ep. XXXVI, *id.* « Recordare, quæso, illius diei quando me de Resurrectione, et veritate corporum prædicante ex latere subsultabas, et plaudebas manu et applaudebas pedem, et orthodoxum conclamabas. »

[2] Ep. XXXVII, ad Riparium, *id.*, p. 278.

encore été l'objet d'une attaque particulière, c'est surtout sur ce point que notre saint s'étendit dans la discussion. Nous le retrouvons ici comme ailleurs avec son langage éloquent et passionné, sa verve railleuse, son esprit satirique faisant arme de tout pour triompher plus sûrement de son adversaire. Démosthène reprochait à Eschine la bassesse du métier qu'il avait exercé dans son enfance[1] : « Cet aubergiste de Calagurris, dit saint « Jérôme, à qui l'on a donné de là le nom de Quintilien « muet, a l'habitude de mêler l'eau au vin ; il se sou- « vient de son vieux métier, et veut allier le venin de « ses erreurs à la foi catholique. »

Malheureusement ici encore les règles du bon goût ne sont pas toujours observées, et l'écrivain ne se retient pas assez sur la pente où il se laisse glisser : « Le « monde, dit-il[2], a vu naître bien des monstres, les « centaures, les sirènes, Léviathan, Béhémot, Cerbère « et le lion de Némée, la Chimère et l'hydre de Lerne, « Cacus et Géryon ; enfin Vigilance ou plutôt Dormi- « tance est venu combattre le Christ au nom du dé- « mon. » Nous passons sous silence des images et des expressions[3] que nous voudrions voir disparaître, parce qu'elles blessent la charité et cette décence que Cicéron voulait surtout rencontrer dans le langage et dans les manières de l'orateur. Et pourtant saint Jérôme n'a pas besoin de cela pour être éloquent, sa force n'est pas dans l'enflure, l'emphase ne fait pas sa grandeur. Vigilance rejette le culte des saints, il ne croit pas à leurs miracles, et regarde leurs reliques comme de la poussière qui n'a

[1] *Adversus Vigilantium liber*, *id.*, p. 281.

[2] *Idem*, p. 280. « Multa in orbe monstra generata sunt... Sola Gallia non habuit, sed viris semper fortibus et eloquentissimis abundavit. Exortus est subito Vigilantius, seu verius Dormitantius. »

[3] *Adv. Vigilant.*, p. 281, 284, 286.

de valeur que par l'or et les pierres précieuses[1] : « Et « pourtant, s'écrie notre saint, une religieuse terreur « s'empare de moi, et je la confesse, de peur qu'elle « n'ait sa racine dans la superstition : quand je me suis « mis en colère, quand mon esprit s'est arrêté dans de « mauvaises pensées, quand la nuit j'ai été le jouet de « quelque fantôme impur, je n'ose pas entrer dans les « basiliques des saints martyrs, mon corps tremble et « mon âme est saisie d'effroi. »

Est-il nécessaire après un si beau mouvement d'éloquence de nous conduire dans l'intérieur d'un cabaret, de nous montrer les goûts et de nous peindre la compagnie de celui qui l'habite?

§ 4.

SAINT JÉRÔME, SAINT AUGUSTIN ET SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Pendant que saint Jérôme édifiait son monastère de Bethléem par l'exemple de ses vertus et les leçons de sa sagesse, l'Église d'Afrique tressaillait aux sublimes enseignements du nouveau prélat élevé par la Providence sur le siége d'Hippone. Il s'appelait Augustin. La jeunesse de l'évêque et celle du solitaire avaient été tourmentées par les mêmes orages, l'un et l'autre avaient sacrifié sur l'autel des passions : tous deux s'étaient livrés à l'étude avec la même ardeur, Jérôme faisait ses délices des auteurs païens, Augustin cherchait la vérité

[1] *Adv. Vigilant.*, *id.*, p. 286. « Quando iratus fuero, et aliquid mali in meo animo cogitavero; et me nocturnum phantasma deluserit, basilicas martyrum intrare non audeo, ita totus et corpore et animo contremisco. »

dans les sentiers de l'erreur. Un jour, ils ouvrirent les yeux à la lumière, la beauté incréée dont Platon avait entrevu quelques traits, se découvrit à ces deux grandes âmes dans ses perfections toujours anciennes et toujours nouvelles; ils commencèrent une autre vie et devinrent les défenseurs les plus redoutés de la foi et de l'Évangile. Jérôme quitta jeune encore son pays, sa famille, sa maison qu'il ne nous montre pas égayée par le sourire de sa mère, c'est pourquoi peut-être il a conservé dans sa nature quelque chose d'âpre, de sauvage; mais cette dureté est tout extérieure, elle cache l'âme la plus aimante, le cœur le plus sensible et le plus dévoué. Augustin, toujours conduit par sainte Monique, semble à cette école s'être lui-même pénétré pour les autres de cette tendresse maternelle qui veilla sur ses jeunes années; le fiel ne saurait entrer dans son âme, l'amertume ne pourrait couler de ses lèvres, sa bonté, sa douceur, sa charité, tout déjà présage à l'Église le docteur de la grâce. Jérôme et Augustin sont tous deux partisans déclarés de la vie monastique, l'un la cherche dans les déserts, dans la solitude, l'autre la trouve au milieu du monde, dans sa maison épiscopale; chose extraordinaire qui achève de distinguer ces deux hommes, celui-ci se tient à l'écart de toutes les femmes, de sa sœur même, celui-là trouve en elles l'affection la plus pure, l'amitié la plus sainte, pour tempérer les ennuis qu'il eut à subir de la malice et de la jalousie des hommes[1].

La renommée avait porté en Afrique, aux oreilles d'Augustin, le nom et la réputation de Jérôme; peut-être en avait-il entendu parler à Rome, où le souvenir de l'ermite de Bethléem était demeuré si profondément en-

[1] *S. Jérôme et les Dames romaines*, ci-dessus, p. 248.

raciné; toujours est-il que le jeune évêque d'Hippone connaissait les ouvrages de notre saint docteur. Il arriva qu'en lisant le *Commentaire de l'Épître aux Galates*, Augustin fut choqué de ce qu'il y remarqua au sujet de la discussion de saint Pierre et de saint Paul sur les cérémonies légales. Suivant Jérôme, l'opposition de saint Paul était seulement dans la forme, sa résistance ne fut que fictive[1]. Cette explication ne plut pas à saint Augustin, qui repoussait loin de lui l'idée de voir les Écritures patroner le mensonge. D'après l'évêque, Paul ne se trompait pas en observant les cérémonies de la loi, quoiqu'elles ne fussent plus nécessaires, mais il eut raison de reprendre saint Pierre qui voulait y soumettre les Gentils. Il écrivit donc à ce sujet une première lettre à saint Jérôme[2], c'était en 394 : cette lettre est charmante. Cicéron n'en écrivait pas de plus aimable, Pline n'a point cette délicatesse de sentiments. Profuturus apporta cette missive à Bethléem, mais, sur ces entrefaites, il fut nommé évêque de Cirtha et mourut peu après son élection. La question demeura pendante, et durant les trois ans qui suivirent, nous n'avons aucun monument de la correspondance de saint Jérôme et de saint Augustin.

En 397, l'évêque d'Hippone revint à la charge pour obtenir l'explication de ce passage de l'Epître aux Galates; il engageait doucement notre saint à reconnaître qu'il s'était trompé, et à chanter la palinodie[3]. Cette lettre ne vint pas à son adresse; il lui arriva comme à l'œuf du bon La Fontaine, qui, grâce à la renommée, de jour en jour allait croissant : de même de cette simple lettre on fit bientôt un livre composé contre l'ermite de Bethléem

[1] *Comment. in Epist. ad Galatas*, lib. I, cap. II, t. IV, p. 242, et seq.
[2] Ep. LXV, ad Hieron., *id.*, p. 601.
[3] Ep. LXVII, ad Hieron., *id.*, p. 606,

et envoyé exprès à Rome par Augustin. A cette nouvelle, celui-ci s'empressa d'écrire à saint Jérôme[1] pour démentir ces bruits et lui exprimer combien il serait désolé, si jamais il était cause du plus léger différend entre eux. Notre Dalmate reçut cette lettre, et se montra satisfait des excuses ; cependant sa réponse n'est pas sans laisser deviner dans la forme même un peu d'amertume à cause de ces attaques inattendues[2]. Astérius, qui partait pour l'Afrique, fut chargé de porter cette lettre à saint Augustin. Le message et le messager demeurèrent, à ce qu'il paraît, longtemps en route; dans l'intervalle, Jérôme écrivit à l'évêque d'Hippone et lui recommanda le moine Præsidius, qui devait passer quelques mois dans la ville épiscopale d'Augustin. De son côté, celui-ci adressait à saint Jérôme deux lettres, dont la première est perdue : la seconde fut confiée à un certain Cyprien qui n'arriva que plus tard à Bethléem. Notre saint répondit à la première lettre; il le fit avec une certaine aigreur, reprochant à Augustin de le prendre ainsi à partie, *non simplici animo*, et il ajoute : [3] « Si vous critiquez de la sorte chacune de mes paroles, s'il faut vous rendre compte de « chacun de mes écrits, si vous me forcez à corriger mes « livres et à chanter la palinodie; enfin, si c'est à vous « que je dois de voir clair, mon amitié s'en offense et notre « familiarité se refroidit. » Toutefois, ce mécontentement n'empêche pas Jérôme de trouver encore des paroles affectueuses pour Augustin, et il semble rejeter la faute de toutes ces petites difficultés sur l'infidélité des messagers.

A la fin de l'année suivante, 404, Augustin vit enfin arriver Astérius, qui lui remit la lettre du solitaire de

[1] Ep. LXVIII, ad Hieron., *id.*, p. 607.
[2] Ep. LXIX, ad August., *id.*, p. 608.
[3] Ep. LXXI, ad August., *id.*, p. 611.

Bethléem et une copie de l'*Apologie contre Rufin*. L'évêque d'Hippone sentit que Jérôme était blessé. Il s'empressa de lui écrire, et pour le calmer, il eut recours aux expressions les plus soumises, aux compliments les plus flatteurs, aux protestations les plus tendres : il exprime à propos de l'*Apologie* la profonde douleur qu'il éprouve en voyant deux amis si fidèles, si dévoués, violemment séparés[1]; puis, avec cette effusion de cœur que personne n'eut davantage, il s'écrie[2] : « Malheur à moi, de « ne pouvoir vous trouver ensemble quelque part ! Emu, « affligé, inquiet comme je le suis, je me jetterais à vos « pieds ; je pleurerais de toutes mes forces ; je vous sup« plierais de toute mon affection. »

Pendant que cette lettre était en chemin pour Bethléem, Cyprien remettait à Jérôme la seconde lettre dont nous avons parlé, et que saint Augustin avait écrite depuis qnelque temps déjà ; l'évêque d'Hippone y reprochait à notre saint sa traduction de la Bible sur l'hébreu, parce que cette version, différente de l'italique, occasionnait par suite des troubles dans le peuple. L'impétueux Dalmate répondit aussitôt à cette accusation et à toutes celles qu'Augustin avait portées contre lui dans ses lettres précédentes ; avec la mordante ironie qui distingue toujours sa polémique, il raille l'opinion de son adversaire sur le mensonge de saint Paul, il tourne en ridicule l'ignorance de ce peuple qui troublait l'Eglise parce que, dans une version de la sainte Ecriture, il lisait le mot *lierre* à la place de *citrouille*[3]. Soit humilité, soit lassitude, il revient au contraste de son âge et de son modeste sacerdoce avec la jeunesse et la dignité d'Augustin, et il termine en di-

[1] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét.*, saint Jérôme.
[2] Ep. LXXII, ad Hieron., *id.*, p. 615.
[3] Ep. LXXIV, ad August., *id.*, p. 617, 628.

sant[1] : « Je demande à la fin de ma lettre que vous ne « forciez pas à combattre un vieillard, un vétéran qui a « besoin de repos; n'allez pas l'exposer encore au danger. « Vous qui êtes jeune et revêtu de l'autorité pontificale, « enseignez les peuples, enrichissez Rome des fruits « nouveaux de l'Afrique, qu'il me suffise à moi de mur- « murer avec quelques pauvres auditeurs au coin de « mon monastère. »

Peu après on lui remit la lettre si douce, si soumise de saint Augustin, et l'âme du vieux solitaire tressaillit d'allégresse; aussi, lorsque l'année suivante, le moine Firmin partit pour l'Afrique, il lui donna une lettre pleine de tendresse où il s'excuse avec une grâce charmante auprès de l'évêque d'Hippone[2] de ce que, dans ses réponses, il s'était quelquefois servi d'expressions un peu rudes : puis, il le prie de laisser à l'avenir de côté toute discussion afin de travailler en paix le vaste champ des divines Ecritures. Augustin, content d'être rentré en grâce, pria cependant encore Jérôme de lui expliquer le passage de l'Epître aux Galates qui avait donné naissance à la discussion[3] : son langage respire toujours la même humilité, la même modestie; l'évêque d'Hippone demande pardon de sa vivacité et il exprime de nouveau ses regrets de ce que sa première lettre en s'égarant ait jeté quelque tristesse dans l'âme de son ami.

Ainsi finit la discussion. J'admire la douceur de saint Augustin, mais je me sens tout disposé à excuser l'humeur quelquefois un peu difficile de saint Jérôme. Ce vieillard qui a si longtemps étudié les divines Ecritures

[1] Ep. LXXIV, *id.* « Quiescentem senem, olimque veteranum militare non cogas. »

[2] Ep. LXXVI, ad Hieron., *id.*, p. 629.

[3] *Idem*, p. 631.

et médité sur ces pages sacrées, ne me déplaît pas quand il sourit aux conseils d'un jeune homme et refuse de chanter la palinodie, j'aime cet athlète blanchi par les années et fatigué par les combats, refusant d'engager sa gloire à lutter contre un rival dans la force de l'âge et au début de sa carrière. Je ne m'étonne point de voir le solitaire de Bethléem céder parfois à la fougue de son caractère, et lorsque j'entends sortir de ses lèvres sa parole ardente, passionnée, je me souviens que le feu qui brûle donne aussi la flamme qui réchauffe.

Nous ne saurions apporter la même bienveillance pour excuser la conduite de saint Jérôme à l'endroit d'un autre pontife de l'Eglise d'Orient. Grand évêque, illustre confesseur, presque martyr, il répondait au nom de Jean, mais les peuples émerveillés de son éloquence l'avaient appelé Chrysostome. L'envie et la haine s'attachèrent à ses pas, il fut leur victime. En le voyant pressé, accablé, on éprouve ce que l'on ressent devant un magnifique édifice : hier, il était l'orgueil de la contrée, ses flèches s'élançaient dans les airs, les hommes s'agenouillaient sous ses voûtes pour prier en paix, aujourd'hui la tempête l'a renversé, ses ruines jonchent la terre, le peuple désolé ne sait plus sous quel abri se réunir pour offrir à Dieu ses joies et ses douleurs. Ce sentiment de tristesse n'est-il pas remplacé par l'indignation, si l'on voit des mains sacriléges s'emparer de ces pieux débris pour en faire des égouts, des échoppes, des pavés de rue ou les garde-fous d'une place publique? C'est là l'impression qui nous domine au souvenir du livre d'*Invectives*, écrit par Théophile contre saint Jean Chrysostome, et de la lettre qu'il adressait à notre Dalmate pour le prier de traduire en latin ce tissu d'outrages et de calomnies. Quelqu'un l'avait appelé *innormem librum :* le temps en a fait

heureusement justice, nous voudrions à la gloire de Jérôme qu'il n'eût pas employé sa plume à la traduction de cette œuvre d'iniquité. Il devait se défier de Théophile : pourquoi saint Jean Chrysostome ne lui rappelait-il pas Origène? En lisant les *Invectives*, que ne songeait-il à la lettre pascale de 401? N'avait-il pas été lui-même desservi auprès du patriarche d'Alexandrie, et ne pouvait-il pas croire qu'un autre Isidore avait également calomnié Chrysostome auprès de Théophile? Dans tous les cas, avant de se faire l'interprète d'un pareil jugement, avant de divulguer une critique aussi sanglante à l'adresse d'un grand homme, d'un grand évêque, ne fallait-il pas au moins s'assurer des faits, de peur de devenir le fauteur d'une injustice, le propagateur d'une calomnie? Un soupçon s'offre à notre esprit : saint Jean Chrysostome n'était pas l'ami de saint Epiphane; en traduisant le pamphlet de Théophile, Jérôme songeait-il à servir les ressentiments de l'évêque de Salamine? Une femme d'un grand esprit a dit : « Les amis de nos amis sont aussi nos amis. » La pensée serait-elle vraie, appliquée aux ennemis? L'adversaire de saint Epiphane était-il devenu l'ennemi de saint Jérôme? C'est là une mauvaise pensée à laquelle nous rougissons presque de nous être arrêté : si cependant elle reposait sur quelque fondement, nous ne pourrions que penser à notre Dalmate en répétant avec Ozanam[1] : « Quand l'Eglise rangeait au nombre de ses saints « Clotilde, le roi Sigismond, le roi Gontran, elle savait « mieux que nous ce qu'ils avaient étouffé d'instincts « pervers pour devenir tels qu'elle les voyait. »

[1] Ozanam, *OEuvres complètes*, t. IV, p. 66.

§ 5.

SAINT JÉRÔME ET PÉLAGE.

Vers l'an 413, Jérôme s'écriait avec douleur[1] : « L'hydre renaît, on frappe les hérétiques, mais l'hérésie ne « meurt pas, elle laisse des héritiers de ses haines; ils « nous imitent, mais ils gardent le venin de leur mère. » Ces paroles étaient comme un cri d'alarme jeté par notre saint en présence de quelques pronostics qui lui faisaient pressentir un prochain orage : ainsi les vieux marins formés à l'expérience de la mer savent, par des signes certains, prédire les tempêtes.

Un fils d'Albion, un Écossais[2], dont le nom rappelle l'orageux Océan, près duquel il était né, Pélage, avait embrassé la vie monastique et vivait à Rome en odeur de sainteté. Aucuns disaient à voix base que le serpent se cachait sous les fleurs, et que cette piété n'était qu'un masque sous lequel il se présentait pour semer discrètement des erreurs qu'il n'osait pas encore enseigner au grand jour. A deux reprises, il passa en Afrique, y gagna le prêtre Célestin, qui se fit le propagateur des nouvelles doctrines sur la grâce. De là Pélage se rendit à Jérusalem et s'y fixa. Il se lia même avec Jérôme qui ne le connaissait pas, et n'avait aucune raison de le tenir pour suspect : une fois même la discussion engagée, notre saint le traita d'abord avec beaucoup de ménagements pour ne pas blesser leur ancienne amitié.

[1] *Comment. in Ezech.*, præfat. in lib. VI, t. III, p. 815.
[2] *Ibidem*, præfat. in lib. I et III, p. 528 et 586.

Les erreurs de Pélage reposent sur l'orgueil, sur une confiance sans bornes dans les forces de la nature. Plusieurs Romaines s'y laissèrent gagner, et Mélanie elle-même s'intéressait à la cause du moine; il essaya d'attirer encore dans son parti une illustre vierge, nommée Démétriade, fille d'un consulaire, et la plus riche héritière de Rome. Elle s'était refugiée en Afrique, et Pélage lui écrivit une lettre où il déguisait habilement son hérésie sous une apparence de science et de vertu. Ainsi faisaient ses ancêtres de Bretagne : ils attachaient des flambleaux aux cornes des bœufs pour les lâcher ensuite sur les falaises; trompés par ces feux errants, les navigateurs se brisaient sur les rochers de la côte où les habitants venaient, avec une joie sinistre, recueillir les épaves après le naufrage. Mais saint Jérôme avertit la jeune fille du danger[1], il l'exhorta à marcher courageusement dans la voie qu'elle suivait, à se garder de ces doctrines impies et détestables d'abord répandues en Égypte, et que l'on essayait de glisser maintenant dans les autres provinces. Cette lettre est remarquable, elle renferme des conseils et des préceptes pour Démétriade, et forme le digne pendant du code de la virginité, que saint Jérôme avait autrefois composé pour Eustochium dans sa lettre XVIII.

Tel était l'hérétique qui venait s'offrir aux coups du vieil athlète; comme ses erreurs commençaient à se propager, un certain Ctésiphon les dénonça à Jérôme, lui demandant ce qu'il fallait en penser. Notre saint répondit par une lettre qui est un véritable traité[2] : il y tait le nom de Pélage par une délicatesse qui prouve la générosité de ses sentiments et nous le montre ici, comme dans ses

[1] Ep. XCVII, ad Demetriadem, t.IV, p. 784.
[2] Ep. XLIII, ad Ctesiphontem, *id.*, p. 474

démêlés avec Rufin, d'abord tout disposé à la modération et à la douceur. Il n'en combat pas avec moins d'énergie le système de l'apathie et de l'impeccabilité que Pélage voulait établir pour y retrancher l'âme comme dans une forteresse, où elle se trouvait elle-même à l'abri de toutes les passions, et capable par ses seules forces de se défendre contre tout péché. C'était, suivant Jérôme, renouveler le système de Pythagore et l'erreur des anciens qui égalaient l'homme à Dieu : d'où il conclut à la nécessité de la grâce sans porter atteinte au libre arbitre qui, suivant les hérétiques, devait disparaître sous l'action du secours divin.

Au milieu de ces nouveaux ennuis, la Providence ménageait une douce consolation au vieux solitaire. Un brillant témoignage vint confirmer l'orthodoxie de ses enseignements, et lui faire oublier les odieuses calomnies que l'envie voulait accréditer contre sa doctrine. La question de l'origine des âmes était un grave problème dont la solution préoccupait depuis longtemps le monde : l'Occident croyait à la création simultanée des âmes et des corps, quand l'origénisme vint encore troubler les esprits et proposer une nouvelle explication de ce mystère. Paul Orose quitta l'Espagne[1], et vint en Afrique interroger saint Augustin sur ces différentes opinions. L'évêque d'Hippone ne voulut pas se prononcer seul; avec une modestie égale à son génie, il envoya Orose en Palestine consulter Jérôme, et lui remit deux lettres pour notre saint. Dans l'une, il engageait l'ermite de Bethléem à développer le sommaire qu'il venait d'adresser à Marcellin et à Anapsychia, pour leur exposer les explications diverses apportées à l'origine des âmes[2]; dans l'autre, il

[1] Le Nain de Tillemont, *S. Jérôme*, art. CXXXIV.
[2] Ep. LXXVIII ad Marcel. et Anaps., t. IV, p. 642.

demandait quel sens il fallait attacher au verset de saint Jacques : « *Qui offenderit in uno factus est omnium reus* [1]. »

Orose arriva en Palestine, au moment où le pélagianisme commençait à lever la tête : c'était un auxiliaire que Dieu envoyait à Jérôme. Comme l'hérésie semblait en voie de progrès, notre docteur se décida de suite à l'attaquer de front. Sa lettre à Ctésiphon n'avait été qu'une légère escarmouche; cette fois, il organisa une campagne véritable contre l'erreur, et il composa un dialogue où Atticus défend l'orthodoxie contre Critobule, champion du pélagianisme [2]. Notre saint détruit tout d'abord le système de l'impeccabilité établissant que l'homme peut demeurer sans pécher, et observer facilement, s'il le veut, les commandements de Dieu. Cette perfection ne saurait être qu'un effet de la grâce que Dieu nous accorde pour chacune de nos bonnes actions, sans toutefois violenter en rien notre libre árbitre [3]. Saint Augustin viendra plus tard éclairer cette mystérieuse opération aux lumières de son génie; avant lui, saint Jérôme eut souvent occasion de défendre la liberté humaine, car Pélage et la longue chaîne des hérétiques dont il est le père ont enseigné qu'elle était incompatible avec la grâce. Contre Jovinien, contre Origène, le solitaire avait déjà présenté le libre arbitre comme le principe de nos mérites, déclarant que l'homme n'était nécessairement entraîné ni au vice, ni à la vertu : *Alioquin ubi necessitas, nec corona est* [4].

Jérôme prouve longuement que sans cette grâce per-

[1] Cette lettre manque à l'édition Bénédictine; elle se trouve dans Migne, t. I, des *OEuvres de S. Jérôme*, p. 1138.

[2] *Dialogus adv. Pelagianos*, t. IV, p. 485.

[3] *Idem*, lib. I, p. 499.

[4] *Adv. Jovinianum*, lib. II, *id.*, p. 195.

sonne ne peut demeurer sans péché, qu'il y a des fautes d'ignorance, d'erreur, d'oubli, dans lesquelles nous tombons à tout moment[1]; aussi voyons-nous beaucoup de justes, mais personne impeccable[2], car cette perfection est le propre de Dieu[3], et nous lui demandons chaque jour de nous la faire partager en ne nous laissant pas succomber à la tentation[4].

La marche du dialogue est bien conduite; on n'y trouve pas la recherche que nous avons reprochée ailleurs à saint Jérôme; s'il y a quelque embarras dans la composition, la faute en revient au sujet, à la grande difficulté d'accorder ensemble la grâce de Dieu et la liberté de l'homme. Toujours soutenu par la même érudition, notre solitaire présente des rapprochements très-curieux entre les erreurs de Pélage et les leçons des anciens philosophes, Pythagore et Zénon surtout; mais le point le plus important de la lutte porte sur la discussion de tous les textes de l'ancien et du Nouveau Testament qui touchent de près ou de loin à ces graves questions de la grâce, du libre arbitre, du péché, de la prescience de Dieu, de la nature du bien, de l'origine du mal. Jérôme avait compris le danger de cette nouvelle hérésie, la suite des temps a confirmé ses pressentiments, car il y a peu de novateurs dans l'Église qui n'aient quelque point de commun avec les Pélagiens.

Jean de Jérusalem se laissa gagner par le nouveau sectaire, comme jadis il l'avait été par Rufin et les origénistes. Un synode s'assembla dans la ville sainte[5], et

[1] *Adv. Pelag.*, lib. I, *id.*, p. 504.
[2] *Idem*, lib. II, p. 512.
[3] *Idem*, p. 515.
[4] *Idem*, lib. III, p. 543.
[5] Le Nain de Tillemont, *S. Jérôme*, art. CXXXIV.

l'on vit y accourir les membres du clergé qui, en Palestine, s'étaient élevés déjà contre le pélagianisme. Orose exposa devant l'assemblée la foi de l'Église d'Afrique sur ces matières; Pélage parla à son tour, et grâce à la faveur du juge, il ne fut pas condamné. Le discours d'Orose prononcé en latin avait été traduit en grec par un interprète du parti de l'hérétique, qui réussit ainsi à faire suspecter l'orthodoxie du prêtre espagnol; mais celui-ci composa sur-le-champ une apologie, c'est-à-dire une profession de foi qu'il plaçait sous le patronage de saint Jérôme, ennemi comme lui, des doctrines pélagiennes[1].

Les commentaires que notre Dalmate écrivit à cette époque nous offrent plus d'un trait à l'adresse de Pélage: ici, nous voyons dans cet hérétique l'héritier des erreurs de Pythagore, de Zénon, d'Origène, d'Evagre du Pont, de Jovinien[2]; là, Jérôme tourne en ridicule cette apathie et cette impeccabilité inventées par le sectaire[3]; ailleurs il s'élève contre cet orgueil détestable qui ose affirmer qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme[4].

Tout n'était pas fini entre Jérôme et Pélage. L'hérésiarque acquitté au synode de Jérusalem se retira à Diospolis : il dut là comparaître de nouveau devant un concile de quatorze évêques de différentes villes de la Palestine. On lui présenta un sommaire de ses erreurs. Au dire du pape Innocent, il en effaça quelques-unes, enveloppa les autres dans l'obscurité; il repoussa celles-ci par de faux arguments, nia celles-là, et donna au reste une fausse interprétation. De plus ce sommaire

[1] Villarsii et Maffæi, *Vita Hier.*, cap. xxxvi.
[2] *Comment. in Jeremiam*, prologus ad lib. IV, t. III, p. 614.
[3] *Idem*, prologus ad lib. III, p. 586.
[4] *Idem*, lib. VI, cap. xxxi, p. 687.

était en latin, les évêques grecs ne purent en prendre une connaissance exacte, et les deux évêques Erotès et Lazare, qui devaient servir d'interprètes, se trouvaient absents pour cause de maladie[1]. Tout cela trompa de nouveau les juges, et Pélage fut encore renvoyé absous, quoique ses erreurs eussent été frappées d'une condamnation manifeste.

L'orgueil de l'hérétique ne connut plus de bornes, et il songea tout d'abord à se venger de ceux qui avaient osé lui résister en face. Jérôme fut le premier exposé à ses ressentiments[2] : « Alors, dit saint Augustin, une « troupe de scélérats appartenant à Pélage, se livrèrent « à des attentats inouïs : ils envahirent le monastère de « Bethléem, tuèrent un diacre, incendièrent les bâti- « ments, et saint Jérôme échappa, comme par miracle, « à leur rage, en se réfugiant dans une tour fortifiée. » Le patriarche avait connaissance de ces iniquités, mais comme il favorisait l'erreur et nourrissait de vieilles rancunes contre le saint ermite, il ferma les yeux et laissa faire. Jérôme et la jeune Paula adressèrent leurs plaintes au pape Innocent, sans cependant nommer les coupables[3] : le pape répondit au vieux solitaire pour le consoler, et il écrivit en même temps à Jean de Jérusalem une lettre des plus sévères, parce qu'il n'avait pas réprimé l'audace des Pélagiens[4].

L'auteur de ces troubles et de ces violences eut enfin le sort qu'il méritait[5] : « Catilina, dit Jérôme, a été « chassé de Jérusalem et de la Palestine. » L'erreur démasquée et condamnée ne trouva pas de partisans

[1] Le Nain de Tillemont, art. CXXXVII.
[2] S. Augustinus, *De Gestis Pelagii, ad finem.*
[3] Vallarsii et Maffæi, *Vita Hieron.*, cap. xxvi.
[4] Ces deux lettres sont dans Migne, *Opera Hier.*, t. I, p. 1163.
[5] Ep. CII, ad Riparium, t. IV, p. 804.

déclarés[1] : « Ici l'on est maintenant tranquille, écrivait « encore le saint docteur, et notre demeure, presque « ruinée par les hérétiques, abonde, grâce à Dieu, en « richesses spirituelles. » Tout heureux de cette victoire, il l'annonçait à saint Augustin, et le félicitait de ses généreux efforts contre le pélagianisme[2] : « Les « hérétiques, dit-il, vous poursuivent de leur haine, « c'est là un de vos plus beaux titres de gloire. Ils me « détestent également, et s'ils ne peuvent nous mettre « à mort, ce n'est pas le désir, mais le pouvoir qui leur « manque. »

IV

Études de saint Jérôme sur les saintes Écritures. — Sa correspondance. — Ses Oraisons funèbres.

La direction des monastères de Bethléem, l'éducation des enfants, une correspondance active, l'histoire, la géographie, la polémique n'étaient que des distractions pour Jérôme : son esprit ne s'y arrêtait qu'en passant ; l'Écriture sainte était le but unique de ses pensées, l'objet constant de ses méditations, l'inépuisable sujet de ses études. S'il en détourne les yeux, s'il se livre à d'autres soins, il ne le perd jamais entièrement de vue ; telle est l'aiguille aimantée : une force extérieure peut un instant la détourner du point vers lequel elle tend sans cesse, laissée à elle-même, elle reprend sa place

[1] Ep. CIII, ad Apronium, *id.*, p. 804.
[2] Ep. LXXX, ad Augustin., *id.*, p. 645.

et la garde constamment sous peine de n'être plus qu'un objet inutile. Saint Jérôme avait compris que sa mission consistait à veiller au dépôt des saints livres, qu'il ne serait quelque chose dans l'Église qu'à la condition de se dévouer entièrement à cette œuvre, et qu'il perdrait tout droit aux respects de la postérité, s'il ne lui léguait intact et sans mélange le trésor des révélations divines. Voilà pourquoi il en est tout occupé : ses lettres sont des commentaires des saintes Écritures, ses ouvrages de polémique nous étonnent par la multiplicité des souvenirs empruntés aux livres sacrés, et s'il s'occupe d'histoire ou de géographie, c'est afin d'arriver à une connaissance plus exacte des pays où se sont accomplis les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Pour remplir dignement sa tâche, à Bethléem, il se remit avec une énergie nouvelle à l'étude de la langue hébraïque : jamais, du reste, il n'avait cessé de s'y exercer, de peur d'en perdre l'habitude[1]. Il prit pour maître un juif habile, nommé Baranina, qui venait la nuit lui donner ses leçons[2], pour ne pas attirer l'attention de ses coreligionnaires, car ils n'auraient point pardonné à un rabbin de livrer aux chrétiens le secret de leur langue, de leurs coutumes et de leurs institutions. Rufin reprochait plus tard à notre saint ses relations avec ce juif qu'il appelait plaisamment Barrabas : mal lui en prit[3] : « Je ne m'étonne point, lui répliquait Jérôme, « que là où il y a quelque ressemblance de mots, tu « aies écrit Barrabas pour Baranina, puisque tu te per- « mets de changer si bien les noms, que d'Eusèbe tu as « fait Pamphile, et d'un hérétique un martyr. Tu es un

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, p. 686.
[2] Ep. XLI, ad Pamm. et Ocean., *id.*, p. 342.
[3] *Apologia adv. Rufinum*, lib. I, *id.*, p. 363.

« homme dont il faut se garder, que je dois éviter, moi « surtout, de peur que tout à coup, à mon insu, tu ne « fasses de Jérôme, Sardanapale. » Les leçons de Baranina ne furent point stériles; à cette école, Jérôme fit les plus rapides progrès ; dans son admiration pour l'hébreu qu'il appelle la mère de toutes les langues[1], il n'a pas craint, devant les richesses étalées à ses yeux, d'accuser la pauvreté des Grecs et l'indigence des Latins[2].

Mais ce n'était pas assez pour le saint docteur de se rendre capable de traduire les livres sacrés, il fallait encore les expliquer, les commenter. Il s'y préparait de longue main par la lecture des interprètes grecs et latins. Nous avons déjà bien des fois admiré la vaste érudition de Jérôme, sa connaissance des poëtes, des historiens, des orateurs et des philosophes de l'antiquité : nous ne sommes pas moins surpris en voyant qu'il avait apporté la même ardeur à l'étude des ouvrages qui commençaient à marquer le domaine de la littérature sacrée. De tous ces écrits, il n'en était aucun qui ne lui fournit quelques lumières pour l'intelligence du texte sacré, car les Pères des premiers siècles de l'Église se servaient surtout de l'Ancien et du Nouveau Testament, quand il s'agissait d'établir la doctrine, de l'enseigner aux fidèles ou de la défendre contre les hérétiques. Dans le cours de ses voyages, ces monuments fixaient surtout son attention : à Trèves il copiait de sa main le livre des synodes de saint Hilaire, et parcourait la traduction donnée par le savant évêque des Homélies d'Origène

[1] *Comment. in Sophon.*, t. III, p. 1679.

[2] *Comment. in Isaïam*, lib XI, t. III, p. 305. « Multa sunt nomina quæ ita leguntur in Græco, ut in Hebraico posita sunt, propter interpretandi difficultatem, et ad comparationem linguæ hebraicæ, tam græci quam latini sermonis pauperiem. »

sur les Psaumes et sur Job; à Césarée, il transcrivait les *Hexaples*[1] et la bibliothèque de cette ville offrait à son examen le texte chaldaïque et syriaque de l'Évangile des Hébreux, des apôtres selon les uns, de saint Mathieu selon les autres[2]. A Antioche, il eut pour maître Apollonius de Laodicée, à Constantinople il fut le disciple de saint Grégoire de Nazianze, à Alexandrie, il suivit les leçons de Didyme : les ouvrages de ces grands hommes étaient entre ses mains, il en avait même écrit quelques-uns sous leur dictée. Il connaissait les apologies de Quadrat[3], d'Aristides, de Justin, les écrits de Méliton de Sardes, d'Apollinaire d'Hiéraple, de Denys de Corinthe, de Tatien, de Bardesanes, de saint Irénée : il avait lu les *Stromates* de saint Clément d'Alexandrie, les livres de saint Athanase, de saint Basile, de Denys d'Alexandrie, d'Eustathe d'Antioche, d'Eusèbe de Césarée, les Commentaires grecs sur les Psaumes de Théodore d'Héraclée, d'Astérius de Scythopolis. Un grand nombre de ces auteurs ont été critiqués et jugés par lui : nous ne parlons par d'Origène, il en est à tout

[1] Il ne faut point s'étonner de voir saint Jérôme tenir à la possession d'un exemplaire des *Hexaples* d'Origène. Ces tables étaient considérées dans l'antiquité chrétienne comme la règle, le canon auquel on comparait les manuscrits des saintes Écritures pour constater leur intégrité. Ainsi la fameuse bible grecque trouvée dans un monastère du mont Sinaï par Tischendorf, nous présente à la fin du livre d'*Esther* l'annotation suivante écrite par un ancien correcteur et traduite en ces termes par M. de Rossi : « Le manuscrit « a été confronté avec un exemplaire de la plus haute antiquité corrigé de la « main du saint martyr Pamphile : et à la fin de ce même exemplaire était « placée à la marge une souscription autographe du martyr susdit, dont voici « la teneur. Le manuscrit a été confronté et corrigé avec les *Hexaples* revus « par Origène lui-même. Antonin, confesseur, relisait le texte, moi Pam- « phile j'ai corrigé le livre dans la prison par la grâce et la bonté de Dieu. » *Bulletin d'archéol. chrét.*, 1re année, p. 62, 65.

[2] *Adv. Pelagianos*, lib. III, t. IV, p. 533.

[3] Ep. LXXXIII, ad Magnum, *id.*, p. 656. — *Comment. in Isaïam*, lib. XVIII, Prologus, t. III, p. 478.

moment question dans saint Jérôme. Nous savons ce que le savant dalmate pensait des Commentaires de Rhéticius[1], du dialogue de Minutius Félix, des poésies du prêtre Juvencus[2] : « Tertullien, dit-il ailleurs[3], est « plein de sentences, mais son style est pénible. Le « bienheureux Cyprien a la parole calme et douce, « coulant sans effort comme une claire fontaine. L'il- « lustre martyr Victorien comprend les choses, mais « ne peut point les exprimer. Lactance semble avoir « en partage l'éloquence entraînante de Cicéron : plût « à Dieu qu'il eût affermi la religion chrétienne aussi « facilement qu'il a démoli le paganisme. Arnobe est « inégal et exagéré, son livre n'est pas clair parce qu'il « manque d'ordre. Saint Hilaire s'élève sur le cothurne « gaulois, il orne son langage à la manière des Grecs, « mais il s'embarrasse quelquefois dans de longues pé- « riodes. Ceux qui n'ont pas l'esprit exercé ne sauraient « le lire avec avantage. »

Le fruit de ces lectures sérieuses et réfléchies était naturellement la composition : nous avons vu combien le pape Damase désirait en cueillir les prémices. Jérôme écrivait de façon à désespérer ce Romain d'Horace qui dictait cent vers debout et se tenant sur un seul pied, car il lui arriva d'un seul coup de commenter mille lignes de la sainte Écriture, de traduire un livre de la Bible en un seul jour, d'achever en une nuit un de ses écrits de polémique, une de ses lettres qui sont de véritables traités[4] : « Il est tout entier à la lecture, di- « sait un ancien, tout entier à ses livres; il ne se repose

[1] Ep. ad Marcellam, t. II, p. 622.
[2] Ep. LXXXIII, ad Magnum, t. IV, p. 657.
[3] Ep. XLIX, ad Paulinum, *id.*, p. 567.
[4] *Postumianus apud Sulpit. Sever.*, Dial. II.

« ni la nuit ni le jour. Il lit ou il écrit toujours quelque « chose. »

Jusque-là saint Jérôme ne s'était guère occupé qu'à traduire les saintes Écritures; ses études avaient eu pour but de corriger le texte sacré et de lui rendre son intégrité. Paula et Eustochium lui demandèrent peu après leur arrivée à Bethléem, un commentaire sur les épîtres de saint Paul, que personne n'avait encore expliquées en latin. Jérôme commença par celle de Philémon, c'est un essai de ses forces. Quelques jours après, il prit l'épître aux Galates : la préface est remarquable, parce qu'elle nous montre comment notre saint travaillait ses commentaires. Parmi les Grecs, Origène, Didyme, Apollinaire, Alexandre, Eusèbe d'Emèse, Théodore d'Héraclée avaient écrit sur cette épître[1] : « Si je « me contentais, dit Jérôme, d'en extraire les passages « les plus remarquables, je ferais un livre qui ne serait « certes pas à dédaigner. Mais, à parler franchement, « j'ai lu tous ces auteurs, j'ai embrassé l'ensemble de « leurs explications, puis j'ai dicté mon commentaire ; « les pensées sont tantôt miennes, tantôt elles appar- « tiennent à autrui, dans ce cas j'en ai changé l'ordre et « modifié le sens. »

L'épître aux Éphésiens fut le sujet d'un nouveau travail pour Paula, Eustochium et Marcella : il leur recommande dans le prologue de ne livrer pas ses ouvrages à ceux qui sont enclins à l'envie ou à la médisance. Il comprenait les difficultés attachées au rôle de commentateur, c'est pourquoi on avait eu grand peine à le lui faire accepter[2] : « Ce n'est pas, dit-il, que depuis ma jeunesse « j'aie jamais cessé de lire ou d'interroger les savants

[1] *Comment. in ep. ad Galat.*, Prologus, t. IV, pars I, p. 222.
[2] *Comment. in ep. ad Ephes*, Prologus, *id.*, p. 319.

« sur ce que j'ignorais, et je ne me suis pas contenté, « comme beaucoup d'auteurs, d'être à moi-même mon « seul maître. Naguère, j'ai entrepris le voyage d'A- « lexandrie pour voir Didyme et lui soumettre toutes « les difficultés que j'ai rencontrées dans la sainte Écri- « ture. Mais autre chose est d'écrire un livre sur l'ava- « rice, la foi, la virginité, la viduité, de joindre aux « textes sacrés qui ont trait au sujet un langage tout « profane, et de développer des lieux communs dans « un style emphatique, autre chose de pénétrer le sens « des pages d'un prophète, d'un apôtre, de savoir pour- « quoi ils ont écrit, comment ils ont établi leurs doc- « trines : de connaître ce qui distingue dans l'ancienne « loi les Moabites, les Ammonites, les Tyriens, les Phi- « listins, les Égyptiens, les Assyriens, et dans le Nou- « veau Testament, les Romains, les Corinthiens, les « Galates, les habitants de Philippes, de Colosses, de « Thessalonique, les Hébreux et les Éphésiens qui nous « occupent en ce moment. Les lettres du grand apôtre « ont été composées dans des lieux et des temps divers, « pour des peuples différents, elles n'ont donc pas une « même cause, un même objet ; comme saint Jean dans « son Apocalypse, s'adressant aux sept Églises, re- « proche à chacune d'elles des vices particuliers, ou « loue des vertus spéciales, de même saint Paul veut « apporter remède aux maladies propres à chacun de « ces peuples, et il ne veut pas, comme un médecin « maladroit, guérir tous les yeux au moyen d'un seul « collyre. »

A quelques mois d'intervalle, Jérôme donna encore son commentaire sur l'épître de saint Paul à Tite : tous ces écrits furent composés dans le courant de l'année 387.

Après avoir fini ces études sur les Epîtres de saint Paul, notre saint reprit l'explication de l'Ecclésiaste que Blésilla lui avait demandée à Rome[1]; cinq ans après la mort de la sainte femme, ce travail qui lui était destiné, fut achevé pour Paula et Eustochium. Comme chaque jour Jérôme avait coutume d'édifier ses deux pieuses amies par des entretiens sur l'Écriture sainte, ou de leur remettre quelque ouvrage d'exégèse, il traduisit pour elles trente-neuf homélies d'Origène sur l'Evangile de saint Luc; dans le même temps il terminait, pour son frère Paulinien, la traduction du traité de Didyme sur le Saint-Esprit.

A travers ces commentaires, notre saint mettait la dernière main à la révision de la vieille Vulgate sur la version des Septante, mais cette œuvre fut presque entièrement détruite, du vivant même de l'auteur, par une main inconnue[2], il n'en resta que le psautier qu'il avait déjà donné à Rome, le livre de Job dont il fit hommage à Paula et à Eustochium, à la place des éventails, paniers, ou corbeilles, présents ordinaires des moines[3], et enfin quelques prologues aux livres des Paralipomènes et de Salomon. Il fallait réparer cette perte : d'un autre côté, dans ses voyages en divers pays de l'empire, Jérôme avait vu les Églises se servir de versions des saints livres presque toutes différentes les unes des autres; afin d'enlever la difficulté de choisir laquelle pouvait être la meilleure, il se décida à faire une version latine sur le texte hébreu. On comprend sa patience et son dévoûment en le voyant se charger d'une œuvre pareille : il la mena à bonne fin avec l'énergique opinia-

[1] *Comment. in Eccles.*, Prologus, t. II, p. 714.
[2] Ep. LXXIX, ad Augustinum, t. IV, pars II, p. 644.
[3] *Prologus in lib. Job.*, t. I, p. 1187.

treté qu'il apportait à toutes ses entreprises. Il ne traduisit point les saints livres dans l'ordre du canon, il prit tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant en cela sa propre fantaisie, ou le goût de ses amis. Il commença par les livres des Rois, qu'il fit précéder d'un prologue, *galeatum principium*, comme il l'appelle, parce qu'il devait être, pour ainsi dire, la tête de l'ouvrage et convenir à la version entière[1]. « Lecteur, je vous en prie, ne regardez pas ce « travail comme une critique de tout ce qui a précédé. « Pour construire le tabernacle du Seigneur, chacun « offre ce qu'il peut. » Jérôme envoya ces deux livres comme échantillons à Pammachius; il les accompagnait d'une lettre pour avoir le sentiment de son ami, lui promettant, s'il est favorable[2], de lui ouvrir de nouveau ses cartons où il tient enfermés les seize prophètes traduits de l'hébreu. Il reprit ensuite le livre de Job, désirant en donner cette fois une traduction aussi parfaite que possible ; c'est pourquoi il compara les textes hébreu, arabe et syriaque, et afin d'être bien sûr de les comprendre, il eut recours aux lumières du juif Lydda[3]. « Demandez ce « travail à votre cousine Marcella, écrit-il à Pammachius, « lisez ensuite le même livre en grec et en latin, ajou- « tez-y encore, si vous le voulez, ma première traduction « sur les Septante, et vous verrez la différence qu'il y a « entre la vérité et le mensonge. » Le livre de Tobie demanda plus de peine à notre saint docteur, parce qu'il était écrit en chaldaïque, et Jérôme ne connaissait pas encore cette langue. « Le chaldaïque, dit-il[4], tient de « près à l'hébreu: je fis venir un rhéteur très-habile

[1] *Præfat. de omnibus libris Vet. Test.*, t. I, p, 322.
[2] Ep. XXXI, ad Pammach., t. IV, p. II, p. 244.
[3] *Præfat. in Job.*, t. I, p. 795.
[4] *Præfat. in Tobiam, id.*, p. 1158.

« dans ces deux langues, il me donnait le sens du chal-
« daïque en hébreu, et j'en dictais à mesure la traduc-
« tion latine à mon copiste : cet exercice nous prit un
« jour entier. »

Notre Dalmate n'était pas homme à se laisser arrêter par de semblables obstacles, ou à demeurer exposé à de pareils embarras : il savait que le livre de Judith et les prophéties de Daniel étaient encore écrits en chaldaïque; pour les comprendre lui-même sans être obligé de recourir à un interprète, il se mit résolument en mesure d'apprendre cette nouvelle langue. « Je me suis dernié-
« rement heurté, dit-il, contre le livre de Daniel[1]; ce
« prophète m'a causé tant d'ennuis et jeté dans un tel
« désespoir, que j'étais tenté de regarder comme inu-
« tile tout ce que j'avais fait jusque-là. Un juif m'encou-
« rageait et me répétait dans sa langue :

Labor omnia vincit
Improbus.

« Je n'hésitai pas; et moi qui passais pour maître en
« hébreu, je me fis écolier pour apprendre le chaldaïque.
« A vrai dire, jusqu'à ce jour je le lis et le comprends
« bien mieux que je ne le parle. »

Ce surcroît de travail ne l'empêcha pas de traduire, en 394, Esdras et Néhémie, dont il offrit la dédicace à Domnion et à Rogatien[2] : « Contentez-vous de les lire en
« particulier, leur écrit-il, ne les livrez pas au public.
« Ne forcez pas à manger ceux qui n'ont pas faim, évitez
« le regard dédaigneux de ceux qui ne savent que criti-
« quer les autres sans rien faire eux-mêmes. » En 395, il adressait à Chromatius la traduction des *Paralipomènes;*

[1] *Præfat. in Daniel, id.*, p. 990.
[2] *Præfat. in Ezram, id.*, p. 1106.

en même temps, il poursuivait ses études sur les prophètes, commentait Nahum, Michée, Sophonie et Aggée pour Paula et Eustochium, Habacuc pour Chromatius, et il envoyait à Domnion une partie, sans désigner laquelle, de ses réflexions sur les douze petits prophètes.

Ces traductions, ces commentaires étaient les présents que saint Jérôme envoyait à ses amis, et il accompagnait ordinairement chacun de ces souvenirs d'une épître dédicatoire en forme de prologue; celle qui précède son explication du prophète Sophonie est une gracieuse palinodie, car en parlant des femmes, il était arrivé plus d'une fois à notre saint de tremper sa plume dans l'encrier d'Euripide[1] : « Je veux répondre à ceux qui se mo-
« quent de moi parce que je laisse de côté les hommes
« pour vous écrire de préférence, ô Paula et Eustochium.
« Ils ne savent pas qu'Olda prophétisa quand les hommes
« se taisaient, que Débora vainquit les ennemis d'Israël
« lorsque Barac tremblait, que Judith et Esther sauvè-
« rent le peuple de Dieu, sans cela ils ne me feraient
« point la grimace par derrière[2]. Je veux dire un mot
« des femmes de l'antiquité pour montrer que les philo-
« sophes eux-mêmes estimaient la beauté de l'âme plus
« que celle du corps. Platon écoutait discuter Aspasie,
« Sapho tient sa place à côté de Pindare et d'Alcée, Thé-
« miste enseignait au milieu des esprits les plus distin-
« gués de la Grèce. Rome entière admire Cornélie, la
« mère des Gracques : cette femme compte parmi nos
« gloires. Faut-il citer la fille de Caton, l'épouse de
« Brutus? En présence de son héroïsme, nous n'osons

[1] *Comment. in Sophoniam*, Prologus, t. III, p. 1642.

[2] « Nunquam post tergum meum manum curvarent in ciconiam. » C'est une réminiscence de Perse écrivant dans sa première satire :

O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit.

« presque plus admirer la fermeté de son père, la cons-
« tance de son époux. L'histoire de la Grèce et celle de
« Rome ne manquent pas de femmes illustres, il faudrait
« des livres entiers pour dire leurs vertus. »

Chacun de ces ouvrages semblait une bonne fortune pour celui qui le recevait de la part de saint Jérôme, mais ces faveurs étaient rares, il fallait les attendre longtemps, témoin les trois années d'expectative qui préparèrent Domnion et Rogatien à la traduction d'Esdras et de Néhémie. Notre Dalmate avait plus vite fait d'écrire et de répondre par une lettre aux désirs des nombreux amis qui voulaient avoir place dans son souvenir et part à sa correspondance. Parmi les plus heureux, il ne faut pas oublier Népotien, le neveu d'Héliodore. Jérôme l'aimait de l'affection la plus tendre, il composa pour lui cette magnifique lettre qui offre un chef-d'œuvre de perfection sacerdotale[1] : le vieux solitaire a tout embrassé dans les plus petits détails, études, prédication, prières, jeûnes, mortifications : il n'a point négligé les conseils qui tiennent à la conduite extérieure, aux relations intimes, aux intentions secrètes qui dirigent souvent chacune de nos actions ; s'il commande presque d'éviter les festins et les réunions mondaines, il engage, en revanche, à prendre grand soin des églises, et s'il ordonne de renvoyer loin la médisance et ses partisans, il veut en retour que l'on aime la solitude, le silence et la retraite.

Jérôme cherchait partout la perfection, les défaillances attristaient sa grande âme, il ne pouvait souffrir la faiblesse nulle part, ni dans le sacerdoce, ni dans la virginité, ni dans le veuvage. Il avait formé Eustochium, la vierge parfaite, il retrace pour Népotien l'image du prêtre

[1] Ep. XXXIV, ad Nepotianum, t. IV, pars II, p. 257,

parfait; nous avons trouvé dans sa lettre à Rusticus le portrait du moine parfait, et Léa, Marcella, Blésilla, Paula n'étaient-elles pas autant de veuves parfaites? Il rassembla les principaux traits qui distinguaient la vertu de ces saintes femmes pour composer un autre modèle et l'envoyer à Furia, qui lui demandait comment elle pourrait conserver intacte la couronne de sa viduité [1].

Ces lettres sont à peu près étrangères à la sainte Ecriture, mais le plus souvent, Jérôme porte dans sa correspondance son goût de l'exégèse, et alors c'est pour lui une nouvelle occasion de se livrer à des études qui furent toujours la plus douce occupation de sa vie. Ainsi il écrivait à saint Paulin pour recommander particulièrement l'Ecriture sainte à ses lectures et à ses méditations [2], puis il terminait par un aperçu général sur chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ailleurs, il revient sur les mêmes instructions [3], en s'étendant sur le caractère et les douceurs de la vie monastique que saint Paulin avait formé le projet d'embrasser. Ici [4], il répond à un prêtre de Bordeaux, nommé Amandus : il lui explique certains passages de saint Matthieu et de saint Paul, et lui prouve que le divorce, quelle que soit la cause qui l'ait amené, ne peut autoriser l'un des époux, du vivant de l'autre, à contracter un nouveau mariage. Là [5], nous le retrouvons avec Marcella commentant quelques versets de saint Paul et de saint Jean, puis développant le sens d'une phrase de son second livre contre Jovinien, que la sainte femme disait n'avoir pas clairement comprise.

[1] Ep. XLVII, ad Furiam, *id.*, p. 554.
[2] Ep. L, ad Paulinum, *id.*, p. 568.
[3] Ep. XLIX, ad Paulinum, *id.*, p. 563.
[4] *Hieronymus ad Amandum*, t. IV, pars I, p. 160.
[5] *Hieronymus ad Marcellam*, *id.*, p. 165.

Enfin sa lettre à la vierge Principia, compagne de Marcella, est un commentaire très-étendu du psaume XLIV[1].

Tout à coup il apprit la mort de Népotien enlevé à la fleur de l'âge par une fièvre maligne; c'était une âme d'élite, de la famille des Louis de Gonzague et des Stanislas Kostka, un modèle de vertu, de piété, d'innocence. Il s'efforça, tant qu'il vécut, de mettre en pratique les conseils de Jérôme, le vieux chêne avait couvert de son ombre le jeune et frêle arbrisseau. A ses derniers instants, Népotien se souvint de son ami, sa pensée mourante se tourna vers Bethléem, et sa main dans la main de son oncle Héliodore, il demanda que sa robe d'acolyte fût envoyée à saint Jérôme. Pour calmer sa douleur, le solitaire se mit à chanter les louanges de celui qu'il pleurait[2] : « Mon esprit est frappé de stupeur, s'écrie-t-il, ma « main tremble, mes yeux s'obscurcissent, ma langue « balbutie. Pourquoi parler? Dès qu'il ne m'entend plus, « c'est comme si j'étais muet. Ma plume semble partager « ma douleur et mon papier prend une teinte funèbre. « Si je fais un effort pour écrire et répandre quelques « fleurs sur sa tombe, mes yeux se remplissent de larmes, « mes regrets se réveillent, *totus in funere sum.* » Virgile ne racontait pas d'une voix plus émue les qualités de Pallante, dont le dieu des combats n'avait pas épargné la jeunesse[3], Pline ne traçait pas un portrait plus gracieux de cette enfant qu'une mort prématurée venait d'enlever à son père[4].

Peu après on annonçait à Bethléem que Pauline avait cessé de vivre, Pauline, l'épouse de Pammachius, la fille

[1] *Hieronymus ad Principiam*, t. II, p. 681.
[2] Ep. XXXV, ad Heliodorum, t. IV, pars II, p. 266.
[3] *Enéide*, chant XI, v. 30 et suiv.
[4] PLINE, *Lettres*, liv. V, 16, ad Marcellinum.

de Paula, la sœur d'Eustochium. Les larmes de Jérôme recommencèrent à couler, et la blessure à peine fermée saigna de nouveau [1]. « Peut-on, dit-il, voir d'un œil sec « une rose à peine éclose, une fleur entr'ouverte tomber « et se flétrir avant que sa corolle épanouie ait étalé toute « la richesse et l'éclat de ses couleurs! » Puis il consacre quelques pages éloquentes à la mémoire de celle qui avait embaumé du parfum de ses vertus la vie de son cher ami Pammachius.

Triste et découragé par la mort de ses amis, notre ermite cherchait sa force et sa consolation dans l'étude des livres saints : il écrivit son *Commentaire sur le prophète Jonas* [2] pour Pammachius qui venait, après la mort de Pauline, de distribuer ses richesses aux pauvres et d'embrasser la vie monastique [3]. Jérôme reçut sur ces entrefaites la visite d'un compatriote : le diacre Héraclius arrivait de la Pannonie demander au solitaire, de la part d'un évêque de ce pays, nommé Amabilis, une interprétation des dix visions d'Isaïe. Ce messager annonçait, en outre, la venue prochaine d'un autre Pannonien, de Castrucius, qui, vieux et aveugle, avait néanmoins pris le chemin de la Palestine, afin d'achever ses jours à Bethléem. Héraclius partit chargé d'une lettre pour lui [4], car il s'était arrêté à Cissa, et du commentaire que Jérôme envoyait à Amabilis. Notre saint se plaignait de n'avoir pu donner à ce travail tout le soin qu'il aurait voulu [5] : « Je dicte, car je ne puis écrire, la main de mes « copistes court sur le papier, mon discours la suit. » Cependant lorsqu'il se mit plus tard à commenter le pro-

[1] Ep. LIV, ad Pammach., t. IV, p. 582.
[2] *Comment. in Amos.*, lib. III, prologus, t. III, p. 1423.
[3] Ep. LIV, ad Pammach., t. IV, pars II, p. 583.
[4] Ep. C, ad Castrucium, *id.*, p. 801.
[5] *Comment. in Isaïam*, lib. V, prologus, t. III, p. 106.

phète Isaïe, Jérôme se contenta d'insérer dans l'ouvrage les explications qu'il avait écrites à part pour l'évêque Amabilis.

L'ermite de Bethléem n'avait jamais joui d'une santé robuste. Sans parler de ses yeux dont il souffrait habituellement, de nombreuses infirmités épuisaient ses forces, tandis que le travail et les mortifications consumaient sa vie. Au commencement de l'année 398 il tomba malade ; la fièvre le saisit, et pendant trois mois ne le quitta plus. D'abord assez bénigne, elle s'aggrava et prit bientôt de jour en jour un caractère plus alarmant. Jérôme essaya vainement d'échapper à ses cruelles étreintes, il dut garder le lit et se trouva réduit à un état de faiblesse désespérante. Puis le mal perdit de son intensité, et vers le carême, un mieux sensible permettait d'espérer le rétablissement prochain du solitaire [1]. Malheureusement durant ces trois mois on lui avait demandé bien des choses [2] : Eusèbe de Crémone allait partir pour l'Italie et voulait emporter comme viatique un *Commentaire* sur saint Matthieu. En quinze jours, ce travail fut composé, dicté, corrigé, transcrit ; en trois autres jours, Jérôme traduisit les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques* pour Héliodore et Chromatius, de peur qu'ils ne vinssent lui reprocher d'être muet toute l'année. Il porta la peine de cette imprudence ; pour n'avoir pas su prendre patience et donner à sa convalescence le temps de le conduire à la santé, il retomba plus malade que jamais, et le reste de l'année se passa dans un état de souffrance et de langueur qui inspira de nouveau à ses amis les craintes les plus sérieuses,

[1] Ep. LII, ad Lucinium, t. IV, pars II, p. 578.
[2] *Comment. in Matth.*, prologus, t. IV, pars I, p. 4 et 5.
[3] *Hieronymus ad Evangelum*, t. II, p. 574.

Malgré tout, il travaillait encore, et aux heures de répit que lui laissait la fièvre, il écrivait ou dictait quelque chose. Sénèque disait à Lucilius[1] : « *Diem hesternum* « *divisi cum mala valetudine.* » Jérôme ne put pas en dire autant de l'année 398, la maladie n'attendit pas le partage, et garda pour elle la plus grande moitié; cependant nous demeurons saisis d'étonnement devant ce qu'il fit en dépit de ses souffrances. Sans compter le *Commentaire de saint Matthieu*, « ouvrage de quelques « années, » dit-il[2], et qu'il dicta dans quinze jours, sans parler de la traduction de plusieurs livres de l'Ancien Testament, il écrivit différentes lettres qui sont, en général, la continuation de ses études sur les saintes Ecritures.

Un riche habitant de la Bétique, Lucinius, avait envoyé à Bethléem des copistes pour transcrire les ouvrages de Jérôme[3]; ils apportaient une lettre où cet Espagnol consultait le saint docteur sur son projet de garder la chasteté de concert avec son épouse Théodora. Le solitaire ne pouvait qu'applaudir à un pareil dessein; il répondit aussitôt à Lucinius pour le féliciter, l'engager à venir en Orient, et lui envoya en même temps son *Commentaire sur les visions d'Isaïe.* La lettre de notre saint au prêtre Vital[4] est une discussion sur certains passages de la sainte Ecriture touchant Salomon et Achaz : celle qu'il dicta pour Evangélus[5] est un traité sur Melchisédech, où Jérôme prouve que c'était un homme, Chananéen d'origine, contre l'auteur d'un livre anonyme qui voulait en faire le Saint-Esprit, ou

[1] Sénèque, ep. LXV, ad Lucilium.
[2] *Comment. in Matth., loc. cit.*
[3] Ep. LII, ad Lucinium, t. IV, pars II, p. 578.
[4] *Hieronymus ad Vitalem. de Salomone et Achaz*, t. II, p. 619.
[5] *Hieronymus ad Evangelum, id.*, p. 574.

tout au moins un ange. La dernière lettre écrite par l'ermite de Bethléem dans cette maladie qui le retenait, comme il le dit lui-même[1], couché, usé par une longue souffrance et par une langueur de douze mois, est à l'adresse d'un certain Rufin, de Rome; elle renferme l'explication du jugement de Salomon sur les deux femmes, qui, dans le sens allégorique, sont la figure de l'Eglise et du paganisme.

Jérôme avait déjà traduit sur le texte hébreu l'Ancien Testament, excepté l'Octateuque, c'est-à-dire les cinq livres de Moïse, Josué avec les Juges[2], Ruth et Esther, il nous l'apprend lui-même dans sa lettre à Lucinius[3]. A la prière de Désidérius, prêtre d'Aquitaine, il commença la traduction du Pentateuque, mais différents soucis, des occupations diverses vinrent le détourner de ce travail. Il apprit la mort de Lucinius, qui se préparait à quitter l'Espagne pour se rendre à Bethléem : notre saint écrivit à sa veuve Théodora afin de l'affermir dans la perfection qu'elle avait embrassée du vivant de son époux[4]; elle suivit les conseils de Jérôme, car dans une lettre du solitaire, adressée peu de temps après au prêtre Abigaü, nous lisons ces paroles[5] : « Quoique ma « sainte fille Théodora, sœur de notre ami Lucinius, « d'heureuse mémoire, se recommande assez par elle-« même, je vous la confie expressément; qu'elle ne se « lasse point dans la voie où elle est entrée. »

La nouvelle de la mort de Fabiola parvint à cette époque à Bethléem; cette sainte femme n'avait guère survécu à son voyage d'Orient, elle fut enlevée au mi-

[1] *Hieronymus ad Rufinum*, *id.*, p. 618.
[2] Ep. LII, ad Lucinium, t. IV, pars II, p. 579.
[3] *Josué et les Juges* ne forment qu'un livre dans le canon des Juifs.
[4] Ep. LIII, ad Theodoram, *id.*, p, 579.
[5] Ep. LV, ad Abigaum, *id.*, p. 589.

lieu des bonnes œuvres qui remplissaient sa vie depuis sa conversion. Jérôme composa pour son ami Océanus le panégyrique de la noble Romaine, la gloire des chrétiens, la merveille des païens, la mère des pauvres, la Providence des moines. Il retrace, avec l'éloquence passionnée qui distingue sa parole, les principales circonstances où l'on vit éclater surtout l'héroïsme de Fabiola, sa pénitence publique, la fondation de son hôpital, les soins empressés que la petite-fille du grand Fabius rendait aux malades[1]. « A sa mort, dit notre saint, Rome « témoigna combien on l'admirait pendant sa vie. A « peine avait-elle rendu le dernier soupir, à peine son « âme s'était-elle envolée au ciel, que la renommée,

Et jam fama volans, tanti prænuntia luctus[2],

« réunit tout le peuple pour ses funérailles. Les psaumes « retentissaient, la voûte dorée des basiliques répétait « l'antique *Alleluia :*

Hic juvenum chorus, ille senum, qui carmine laudes
Fœmineas, et facta ferunt[3]. . . . .

« Quand Furius triompha des Gaulois, poursuit Jé-« rôme, Papirius des Samnites, Scipion de Numance, « Pompée de l'Asie, on ne vit pas autant d'enthousiasme. » Puis, à travers les espaces, de Bethléem à Rome, il jette en terminant sur la tombe qui venait de se fermer, cet adieu grave et triste comme celui de Bossuet sur le cercueil du grand Condé ; « C'est là, ô Fabiola, le dernier « hommage de mon esprit vieillissant, c'est là l'expres-« sion de mes derniers devoirs, » et il me semble entendre retentir à travers les âges comme un magnifique

[1] Ep. LXXXIV, ad Oceanum, *id.*, p. 662.
[2] Virgile, *Énéide*, chant XI, v. 139.
[3] *Idem*, chant VIII, v. 287.

écho de ces paroles, dans « les restes d'une voix qui « tombe et d'une ardeur qui s'éteint[1]. »

Jérôme préparait pour Fabiola une étude sur les quarante stations du peuple juif dans le désert. La sainte femme avait elle-même demandé ce travail au solitaire, un jour qu'à Bethléem, elle lisait avec lui le livre des Nombres. Elle mourut avant que l'œuvre fût achevée ; il s'empressa d'y mettre la dernière main[2], pour élever ce monument à la mémoire de celle qu'il avait placée, dans ses affections, à côté de Marcella, de Paula et d'Eustochium.

On apprit encore dans le même temps la mort de Nébridius, fils de Nébridius, préfet du prétoire et ami intime de notre saint, qui avait reporté sur le fils une partie de son affection pour le père. Ce jeune homme épousa Salvina, fille de Gildon[3], mais il mourut à la fleur de l'âge, et Jérôme écrivit à sa veuve[4], pour apporter quelque soulagement à sa douleur, pour l'exhorter à vivre saintement, et lui conseiller de consacrer tous ses soins à l'éducation de ses enfants.

Ces tristes devoirs accomplis, le solitaire revenait à ses études ordinaires. Deux Gètes, remarquables par leur savoir autant que par leur naissance, Sunnia et Fretella, avaient soumis à ses explications un certain nombre de passages qui les embarrassaient dans les Psaumes. Notre saint docteur y répondit par une longue lettre[5], et il les engage, dans leurs travaux sur les saintes Écritures, à choisir de préférence, entre les différentes

[1] *Oraison funèbre du prince de Condé*, à la fin.
[2] *Hieron. ad Fabiolam, de XL Mans.*, t. II, p. 586.
[3] Ce Gildon était frère de Firmus, roi de Mauritanie, sous le haut patronage de Rome. Voir *Amm. Marc.*, liv. XXIX, 5.
[4] Ep. LXXXV, ad Salvinam, t. IV, pars II, p. 663.
[5] *Hieron. ad Sunniam et Fretellam*, t. II, p. 626.

traductions, celle qui se rapproche le plus du texte hébreu. C'était là sa méthode, mais tout en la recommandant aux autres, il ne craignait pas de l'abandonner lorsqu'elle semblait s'écarter de la vérité, et il revenait alors à la version des Septante [1].

Pammachius fit à son tour entendre un nouvel appel à la science de son ami : nous savons que Jérôme lui avait promis d'interpréter les prophètes, mais depuis un assez long temps, il ne semblait guère y songer : c'est pourquoi Pammachius vint réveiller son ardeur, et l'ermite de Bethléem se mit à commenter Jonas et Abdias. Dans sa jeunesse, à Chalcis, il avait déjà commis sur ce dernier prophète une étude dont il rougissait. « J'espé-« rais, dit-il [2], cacher dans mes cartons ce que je venais « d'écrire, et je destinais aux flammes le fruit de ma « première audace. Tout à coup, un jeune homme « m'apporte d'Italie une copie de ce travail, et il le « louait. Je l'avoue, je demeurai surpris de ce qu'un « mauvais écrivain trouvait toujours des lecteurs qui « lui ressemblaient. Il vantait l'ouvrage, moi, je rou-« gissais ; il en élevait au ciel les aperçus mystiques, « moi, la tête baissée, je ne pouvais même confesser ma « honte. »

L'année 404 s'ouvrit d'une façon bien douloureuse pour le cœur de notre saint, la mort lui enleva Paula. Ainsi les liens qui l'attachaient à la terre se relâchaient de plus en plus, tout prenait autour de lui un aspect triste et sombre, il semblait qu'il ne lui restait plus qu'à pleurer sous des cyprès, ombre plaintive errante parmi les tombeaux de ses amis. Depuis son départ de Rome, Paula n'avait pas quitté l'ermite de Bethléem : il fut

[1] *Comment. in Zachar.*, lib. III, t. III, p. 1803.
[2] *Comment. in Abdiam*, prologus, t. III, p. 1454.

ainsi témoin de toutes les vertus pratiquées par cette femme héroïque, et il vit la maladie briser insensiblement les chaînes qui retenaient ici-bas cette âme céleste. Cependant elle ne diminuait en rien ses austérités, et refusa même de prendre un peu de vin pour ranimer ses forces épuisées, malgré l'avis du médecin, de Jérôme et de saint Épiphane, accouru de Salamine, pour contempler encore une fois sur la terre celle qu'il ne devait plus revoir qu'au ciel [1]. *Dormivit sancta et beata Paula !* dit notre saint à la fin de l'oraison funèbre qu'il composa pour rappeler à la postérité les sacrifices et les vertus, la charité, la sagesse et les mortifications de cette illustre Romaine qu'il avait environnée de la plus pure et de la plus sainte amitié. Ce fut là sa consolation, car ses regrets étaient amers, sa douleur profonde ; une grande âme ne saurait avoir de petites tristesses, et Lacordaire dut pleurer ainsi madame Swetchine.

Eustochium pria le vieil ermite de reprendre sa traduction des saints livres, il acheva le *Pentateuque* pour Désidérius, et il offrit à la fille de sainte Paula *Josué*, les *Juges* et *Ruth*. Il terminait à la même époque ses *Études sur les petits prophètes ;* mais les temps devenaient de plus en plus mauvais, les Isauriens envahirent la Palestine et la ravagèrent, l'hiver fut excessif, et la famine vint encore joindre ses horreurs à tous ces désastres [2]. Pendant l'année 408, la santé de Jérôme reçut encore une rude atteinte, car, à la fin de la préface du *IIIe livre d'Amos,* il parle d'une maladie qui le conduisit alors aux portes du tombeau. Nous le voyons ainsi se débattre douloureusement contre l'opiniâtre compagnon qui s'attache à ses

[1] Ep. LXXXVI, ad Eustoch., t. IV, pars II, p. 683.
[2] Ep. LXXXVIII ad Theophilum, *id.*, p. 727.

pas et ne lui laisse que de courtes trêves[1]. « Cette année, « dit-il, inscrite dans les fastes sous le nom d'Arcadius « Auguste, consul pour la sixième fois avec Anicius « Probus, j'ai commenté Zacharie pour l'évêque de Tou- « louse Exupère, Malachie pour Minervius et Alexandre, « prêtres de la même ville. Je n'ai pu vous refuser *Osée,* « *Joël* et *Amos*. Après avoir été gravement malade, j'ai « montré combien j'étais imprudent par l'empressement « avec lequel je me suis remis à dicter. »

A peine avait-il fini de commenter les *Petits prophètes*, qu'il entreprit d'expliquer Daniel, mais en changeant de manière[2] : « Nous rapporterons, observe-t-il, les paroles « de ce prophète sans les discuter, sans les développer « toutes, comme nous avons fait pour les autres. Nous « nous bornerons à éclaircir, en peu de mots, les pas- « sages obscurs. » Quelques lignes de ce commentaire faillirent lui devenir funestes. Il parlait de la grande statue que Nabuchodonosor vit en songe, et montrait que le quatrième royaume n'était autre que l'empire romain, à propos des pieds de la statue mi-partie de fer, mi-partie d'argile, il disait[3] : « Au commencement rien « n'était plus fort, rien n'était plus robuste que l'empire « romain : à la fin, rien n'est plus faible, puisque pour « calmer nos guerres intestines, pour repousser les bar- « bares, nous sommes contraints de recourir à d'autres « barbares. » Il n'y avait là de la part de notre saint, aucune intention particulière, aucune attaque personnelle : Jérôme signalait la plaie du temps. Ses ennemis y découvrirent une allusion injurieuse, un outrage à Stilicon, qui, de barbare, s'était élevé au commandement général

[1] *Comment. in Amos*, prologus, t. III, p. 1423.
[2] *Comment. in Daniel*, prologus, *id.*, p. 1074.
[3] *Comment. in Daniel*, cap. III, *id.*, p. 1081.

des armées romaines, et ils n'eurent pas de peine à faire accepter leurs insinuations perfides. Mais avant que l'on eût donné suite à cette affaire, Stilicon disparut de la scène du monde, au mois d'août 408.

Pendant que les nuages s'amoncelaient ainsi contre Jérôme, et que ses amis réunissaient leurs efforts pour conjurer la tempête, il se reposait de *Daniel* en commentant *Isaïe*. Il apprit en même temps et le danger qu'il venait de courir, et la manière providentielle dont il en était sorti : sans se troubler, sans s'émouvoir, il écrivit[1] : « On ne doit pas faire la cour aux princes de façon à por- « ter atteinte à la vérité des saintes Écritures; une obser- « vation générale ne peut être un outrage pour personne. « Pendant que mes amis avaient la bonté de me défendre, « celui qui se croyait offensé a disparu par le jugement « de Dieu. »

Il ne faut pas nous étonner d'entendre Jérôme s'excuser dans une lettre à Minervius et à Alexandre[2], de ne pas répondre à toutes leurs questions, et de se contenter, pour le moment, de leur expliquer le texte de saint Paul sur la résurrection : « *Omnes quidem dormiemus.* » On avait recours à lui de toutes parts : il écrivit à Julianus pour le consoler de la mort de sa femme et de ses deux filles, l'engageant à imiter Pammachius et Paulin, et à chercher dans la solitude un genre de vie plus parfait[3]. Parmi les épreuves qui ont assailli Julianus, Jérôme cite la dévastation de toute la province par les barbares : il fait sans doute allusion à l'invasion de Radagaise en Italie, à la tête d'une immense armée qui fut taillée en pièces par Stilicon. Du fond des Gaules, deux femmes

[1] *Comment. in Isaïam*, lib. XI, prologus, *id.*, p. 283.
[2] *Hieronymus ad Minerv. et Alex.*, t. IV, pars I, p. 210.
[3] Ep. XCII, ad Julianum, *id.*, pars II, p. 750.

Hédibia et Algasia, qui, à l'exemple de Marcella et de Paula, se livraient à des études sérieuses sur la sainte Écriture, lui adressèrent un certain nombre de questions d'exégèse, le priant de leur envoyer la solution de ces difficultés[1]. Le goût s'était porté de ce côté, ces travaux avaient la faveur, comme la passion des vers du temps d'Horace, quand il écrivait :

Scribimus indocti, doctique poëmata passim.

Saint Jérôme était le premier à signaler les abus où l'on tombait, et il le faisait avec l'ironie du satirique[2] : « Une vieille femme bavarde, un vieillard en délire, un « sophiste babillard se mêlent de prendre en main les « saints livres, de les mettre en pièces, de les expliquer « avant d'en avoir appris le sens. Les uns viennent d'un « air grave et d'un ton emphatique discuter sur les saintes « lettres devant des femmes : les autres, ô honte! ap- « prennent des femmes ce qu'ils enseignent aux hommes. « Et ce n'est pas tout : doués d'une extrême facilité d'ex- « pression et surtout d'une grande audace, ils expliquent « à autrui ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Je « ne dis rien de ceux qui, comme moi, étudient les « saintes Écritures après les auteurs profanes; leur lan- « gage fleuri charme les oreilles du peuple, ils croient « tout ce qu'ils disent parole d'Evangile. Peu leur im- « porte de connaître la pensée des prophètes, des apô- « tres, ils appuient leur sentiment sur les témoignages les « plus étranges, comme si ce n'était pas la plus déplo- « rable manière d'enseigner que de dénaturer les opi- « nions d'autrui et de forcer les livres saints à dire ce que « l'on veut. »

[1] *Hieronymus Hedibiæ*, *id.*, pars I, p. 167. — *Hieronymus Algasiæ*, *id.*, p. 187.

[2] Ep. L, ad Paulinum, *id.*, pars II, p. 571.

Ces distractions continuelles, l'absence de ses copistes, l'état de langueur dont il ne pouvait se remettre, n'empêchèrent pas Jérôme de terminer son étude sur Isaïe. Poursuivant sa tâche avec une infatigable énergie, il se mit à commenter Ezéchiel. Ne semble-t-il pas qu'il y ait quelque chose de commun entre ces deux hommes ? La figure grave et sévère de l'ermite de Bethléem rappelle l'air sombre et menaçant du prophète de Jérusalem, et tout paraissait prédestiner Jérôme à être l'interprète des terribles visions d'Ezéchiel. Celui-ci avait écrit sur les ruines de Jérusalem, devant la Palestine ravagée, celui-là redisait les paroles prophétiques en présence des provinces dévastées, des villes détruites, des habitants traînés en esclavage : l'un se faisait entendre quand l'ennemi pillait, saccageait la ville sainte, l'autre répétait les menaces du prophète lorsque les barbares, avides de sang et d'or, hâtaient leur marche vers la ville éternelle. On assistait à l'agonie du colosse romain, les barbares le serraient de plus en plus dans leurs redoutables étreintes : déjà ils étaient sous les murs de Rome, comme un mal qui après avoir paralysé les membres, monte toujours et arrive enfin au cœur. La lutte fut longue et pour emprunter une image au chantre de la grandeur romaine, l'empire se débattant contre les invasions me rappelle le groupe de Laocoon : les provinces enlacées par l'ennemi tournent vers Rome, comme les enfants du prêtre troyen vers leur père, un regard où se peint l'immensité de leur détresse ; l'infortuné vieillard pousse vers le ciel un cri du plus lamentable désespoir, car il voit la tête des serpents dépasser la sienne, il sent les anneaux qui ont brisé ses fils l'étouffer lui-même dans un suprême effort. De même, Rome, la tête de l'empire, vit bientôt arriver sous ses murs le farouche Alaric avec

ses Goths : une première fois, il s'était retiré, comme Brennus, chargé d'or, et promettant de ne plus revenir. Mais la Providence l'avait choisi pour être un de ses fléaux, elle s'en servit pour frapper la cité de Romulus, la ville aux sept collines trempées du sang des martyrs.

Pendant trois jours Rome fut mise au pillage, dévastée par le fer et par le feu. Un grand nombre des amis de Jérôme perdirent la vie dans ce désastre, entre autres Pammachius et Marcella. « Les soldats d'Alaric [1], en « pénétrant dans la ville éternelle, trouvèrent Marcella « calme et intrépide dans son palais monastique du « mont Aventin, comme les Gaulois de Brennus avaient « trouvé huit siècles auparavant les sénateurs romains « attendant la mort en silence sur leurs chaises d'ivoire, « et selon Tite-Live, semblables à des dieux. Ils de- « mandent de l'or à cette vénérable mère des monastères « romains ; ils refusent de croire à la pauvreté volontaire « qu'attestait sa tunique grossière : ils l'accablent de « coups de bâton et de fouet [2]. » Cette nouvelle accabla Jérôme : longtemps il demeura privé de sentiment, plongé dans une morne stupeur; laissons-le parler lui-même et nous dire ses impressions [3] : « Je venais de « finir Isaïe, je commençais Ezéchiel, tout à coup on « m'annonça la mort de Pammachius et de Marcella, le « siége de Rome, le trépas d'un grand nombre de frères « et de sœurs. Consterné, stupéfait, la nuit et le jour, « je ne pouvais songer qu'au salut de l'univers : au mi- « lieu de cette captivité des saints, je me regardais moi- « même comme chargé de fers. Avant de parler, je vou- « lais savoir quelque nouvelle certaine : ballotté entre

[1] *Les Moines d'Occident*, t. I, liv. III, p. 157.
[2] Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, p. 783.
[3] *Prolog. I in Ezechielem*, l. III, p. 698.

« l'espérance et le désespoir, les malheurs d'autrui « viennent encore augmenter mes angoisses. La lumière « la plus brillante de la terre s'est éteinte, l'empire romain « est décapité, ou pour mieux dire, le monde entier a « péri dans une seule ville. »

Ce funeste spectacle affligera désormais les yeux et la pensée de Jérôme, c'est au bruit de cette épouvantable ruine qu'il dicta la lettre fameuse où l'on sent encore bouillonner le vieux sang romain [1]. « Un bruit terrible, « s'écrie-t-il, est venu d'Occident : c'est Rome assiégée, « les citoyens rachetant leur vie au poids de l'or, et « ensuite pressés par un ennemi qui après leurs biens « veut leurs vies. Ma voix s'arrête, et les sanglots « étouffent les paroles que je dicte. Elle est prise la ville « qui prit tout l'univers ! Que dis-je ? Elle meurt de faim « avant de mourir par le glaive : à peine s'est-il trouvé « un petit nombre d'hommes réservés à la captivité. La « rage de la faim les a faits se jeter sur des viandes dé- « testables, ils se sont déchirés les uns les autres ; on a « vu la mère ne pas épargner l'enfant à la mamelle et en- « gloutir dans ses entrailles le fruit qui venait d'en sor- « tir [2]. » Saint Jérôme continue, et, dans l'égarement de ses douleurs, il épuise toutes les images, il confond toutes les réminiscences pour retracer une scène si lugubre : il emprunte à Isaïe la peinture de Jérusalem profanée par les infidèles, et à Virgile le tableau de la ruine de Troie.

Ailleurs déjà il s'écriait avec la même douleur et le même patriotisme [3] : « Mon esprit s'épouvante à l'idée « de retracer les malheurs de notre époque. Depuis vingt « ans et plus, de Constantinople aux Alpes Juliennes,

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, p. 783.
[2] Ozanam, *Études germaniques*, t. I, p. 383.
[3] Ep. XXXV, ad Heliodorum, t. IV, p. 274.

« chaque jour le sang romain coule à flots. La Scythie,
« la Thrace, la Macédoine, la Troade, la Dacie, la Thessalie, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, la Pannonie sont « pillées, ravagées, saccagées par les Goths, les Sarmates, les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, « les Marcomans. Combien de matrones, combien de « vierges consacrées à Dieu, combien de personnes de « distinction sont devenues la proie de ces bêtes féroces? Les évêques ont été enchaînés, le sang des prêtres a coulé, des clercs de tout ordre ont été mis à « mort. Ils ont renversé les églises, parqué leurs chevaux dans le sanctuaire, au pied des autels, et jeté au « vent les cendres des martyrs. Enfin,

Luctus ubique pavor et plurima mortis imago!

« Le monde romain s'écroule, et pourtant nous ne courbons pas la tête. Quel courage ont maintenant les « Corinthiens, les Lacédémoniens, les Athéniens, les « Arcadiens, tous les Grecs qui obéissent aux barbares? « Et certes je n'ai nommé que quelques villes, jadis les « capitales de grands empires. L'Orient semblait à l'abri « de ces désastres, dont la nouvelle seule paraissait « devoir l'attrister : l'an dernier, des profondeurs les « plus reculées du Caucase sont sortis les loups du Nord, « et en quelques jours ils ont parcouru nos provinces. « Que de monastères ils ont dévastés! que de fleuves « sont devenus rouges de sang humain! Ils ont assiégé « Antioche et les villes qu'arrosent l'Halys, le Cydnus, « l'Oronte et l'Euphrate. Ils ont emmené des troupeaux « de captifs; l'Arabie, la Phénicie, la Palestine et l'Egypte « sont saisies d'effroi.

Non mihi, si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. . . .
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

« Je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire, je ne veux « que déplorer nos malheurs. Autrement, pour tout dire « comme il faut, Thucydide et Salluste eux-mêmes de- « meureraient sans voix. »

N'est-ce point là, dans son affreuse vérité, le lugubre tableau des invasions barbares? N'est-ce point le tragique récit des calamités de l'empire? On sent à l'émotion qui anime ces pages, à l'indignation qui court dans chaque ligne, que le témoin est un Romain : il ne peut que gémir et pleurer, car il voit que sa nation est dégénérée, que pour payer les barbares elle a dévasté ses temples et mis en pièces la statue du Courage. Et puis Jérôme comprenait que le moment de l'expiation était venu : sur les ruines de Ninive et de Babylone avaient passé les Mèdes et les Perses, la puissance des Grecs s'était évanouie devant les Romains. Depuis longtemps l'ermite de Bethléem méditait, dans les écrits des prophètes, les terribles châtiments infligés aux nations par le Seigneur irrité : c'est pourquoi pénétrant enfin la raison de ces malheurs, notre saint s'écriait[1] : « Nous « sentons que nous avons offensé Dieu, et nous ne son- « geons pas à l'apaiser. Ce sont nos péchés qui font la « force des barbares. » Jérôme le disait, Augustin se préparait à le prouver dans sa *Cité de Dieu;* en attendant, les barbares eux-mêmes savaient bien ce qu'il y avait de terrible dans leur mission[2]. « Ils s'annonçaient comme « les fléaux de Dieu. Alaric, troublé par la vieille ma- « jesté de Rome, et craignant d'en forcer les portes, dé- « clarait qu'une voix intérieure et puissante le pressait « de renverser cette ville; et Genséric, mettant à la

[1] Ep. XXXV, *ibid.* « Olim offensum sentimus, nec placamus, Deum. Nostris peccatis barbari fortes sunt. Nostris vitiis Romanus superatur exercitus. »

[2] Ozanam, *Études germaniques*, t. I, p. 378.

« voile pour aller ravager l'Italie, ordonnait au pilote de « se diriger là où était la colère du ciel. »

Aussi le torrent débordé promenait partout ses flots dévastateurs : les invasions passées se confondaient avec les invasions présentes, et, de même que les sauterelles d'Égypte venaient dévorer ce qu'avait épargné la grêle, on eût dit que les barbares accouraient ravager ce que les autres barbares laissaient après eux [1]. « Je commençais à « dicter mon *Commentaire sur Ezéchiel*, écrit saint Jé- « rôme, quand le désastre de l'Occident et surtout la « ruine de Rome me troublèrent si profondément l'es- « prit, que j'en oubliai presque mon nom. J'ai longtemps « gardé le silence, sachant que c'était le moment de « fondre en larmes. J'avais achevé trois livres de ces « explications, quand une invasion des barbares dont « Virgile a dit : *Lateque vagantes Barcæi*, se précipita « soudain à travers l'Egypte, la Palestine, la Phénicie, « la Syrie, avec la violence d'un torrent qui emporte tout « sur son passage. Par un effet de la protection du ciel, « nous avons pu leur échapper. » Jérôme envoya les deux premiers livres de ce *Commentaire* à la jeune Fabiola qui, après la prise de Rome, s'était réfugiée en Afrique : Marcellinus et Anapsychia devaient les lui demander pour en prendre lecture.

Dans la Préface du III[e] livre, Jérôme nous apprend la raison qui en a retardé la dictée [2] : « Tous les jours nous « voyons arriver à Bethléem une foule d'illustres men- « diants des deux sexes. Naguère ils étaient riches, « aujourd'hui ils n'ont rien. Nous ne pouvons leur por- « ter secours, mais nous partageons leur douleur et « nous pleurons ensemble : les devoirs sacrés de l'hos-

[1] Ep. LXXVIII, ad Marcel. et Anaps., t. IV, p. 643.
[2] *Comment. in Ezech.*, lib. III, prologus, t. III, p. 746.

« pitalité m'absorbent entièrement; à la vue de cette « foule de malheureux, j'éprouve une pitié profonde, « j'ai laissé là mon commentaire sur Ézéchiel et toutes « mes études pour traduire en action les paroles de la « sainte Écriture. »

Cependant, il céda aux instances de la vierge Principia et fit encore l'oraison funèbre de Marcella[1], de cette illustre romaine si recommandable pour sa piété, sa vertu, sa science et sa foi. C'est le dernier hommage de ce genre que saint Jérôme soit venu déposer sur un tombeau, et ne nous étonnons pas de la fidélité avec laquelle il a rempli ce triste devoir en mémoire des personnes qui lui étaient chères, car l'oraison funèbre fut toujours en grande estime dans l'antiquité. Chez les Grecs, l'orateur parlait pour faire l'éloge de la république, de ses vertus, de ses institutions, de sa puissance, et la gloire du citoyen se perdait dans celle de la patrie qui l'avait formé. A Rome, ce magnifique cadre se rétrécit, la louange personnelle prend une plus large place. Les Pères de l'Eglise, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jérôme sacrifièrent au goût du temps, seulement ils ont uni la manière des Grecs à la façon des Latins dans leurs oraisons funèbres. Chacune d'elles est un brillant panégyrique en l'honneur du christianisme dont ils racontent la beauté, la vérité, les grandeurs, et le souvenir du défunt ajoute un nouvel éclat à cette louange. C'est moins un honneur personnel que l'éloge de la religion, et la gloire de chacun semblait un rayon détaché qu'il fallait reporter au centre commun. On ne paraissait pas concevoir une louange particulière qui ne conduisait pas à celle de l'Eglise, elle

[1] Ep. XCVI, ad Principiam, t. IV, pars II, p. 778.

était la mère qui réclame toujours la plus large part aux honneurs décernés à ses enfants.

Les oraisons funèbres de saint Jérôme comptent parmi les plus remarquables de l'antiquité chrétienne[1] : « Elles « sont marquées au coin de sa verve impétueuse et de « son ardente émotion, l'Eglise les a adoptées et elles « forment une des plus belles pages de ses annales. »

Nous avons besoin d'elles pour oublier entièrement ce qu'il y a de rude, d'acerbe dans quelques écrits du vieux solitaire; mais en lisant ces épitaphes, comme il les appelait lui-même après Hypérides[2], en présence de ces témoignages multipliés qu'il nous offre de sa tendresse et de la bonté de son cœur, nous ne nous sentons plus le courage de l'accuser; les charbons ardents qui, dans l'ancienne loi, réduisaient en cendres la chair des victimes, changeaient aussi l'encens en un parfum d'agréable odeur qui remplissait le temple de ses senteurs mystérieuses. Ce qui nous frappe surtout dans saint Jérôme, c'est la douleur profonde qui le pénètre et l'accable à la vue des maux de l'empire; ses plaintes sont si lamentables, qu'en vérité l'on serait tenté de dire qu'il a prononcé l'oraison funèbre de la puissance romaine. C'est bien à lui de répéter après Térence[3] :

Homo sum ; humani nihil a me alienum puto,

ou mieux avec Virgile[4] :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

[1] *Les Moines d'Occident*, t. I, liv. III, p. 158.

[2] On a récemment découvert quelques oraisons funèbres de cet orateur, elles sont intitulées : λόγοι ἐπιτάφιοι.

[3] Térence, *Heautontimoroumenos*, sc. I, v. 77.

[4] *Enéide*, ch. I, v. 462.

Ces grandes infortunes répandent un voile de tristesse sur les dernières heures de la vie de notre saint, elles remplissent de larmes et de gémissements les dernières pages de ses écrits, et s'il engage ses amis à embrasser la vie monastique, c'est pour fuir le spectacle d'une société si rudement éprouvée [1] : « Au milieu des « malheurs de notre temps, au milieu des glaives tirés « de toutes parts, on est assez riche quand on ne man- « que pas de pain. »

Pindare savait adoucir les sons de sa lyre pour chanter le triomphe d'un enfant, Virgile repose par l'épisode de Nisus et d'Euryale, l'esprit fatigué des cris de guerre et du tumulte des batailles; Jérôme quittait aussi le lugubre tableau du monde envahi par les barbares pour se réfugier dans l'intérieur d'une famille, et là, il adressait à Læta, la belle-fille de Paula, des conseils admirables pour l'éducation de la jeune Paula vouée au Seigneur dès le berceau, et religieuse comme son aïeule et sa tante. Il offrait, avec la candeur du génie, de l'élever lui-même, et [2], « tout vieux que je suis, dit-il, je me « ferai à des balbutiements enfantins, beaucoup plus « honoré en ceci que ne le fut Aristote, car j'instruirai, « non point un roi de Macédoine, destiné à périr par « le poison de Babylone, mais une servante et une « épouse du Christ, pour lui être présentée dans les « cieux [3].... »

La lettre qu'il écrivait dans les mêmes circonstances à Gaudentius, mais à l'adresse de sa fille la petite Pacatula, n'est pas moins admirable de grâce et de naïveté: on reconnaît l'esprit chrétien qui dictait à Fénelon les

[1] Ep. XCV, ad Rusticum, t. IV, p. 777.
[2] Ep. LVII, ad Lætam, *id.*, p. 597.
[3] *Les Moines d'Occident*, t. I, liv. III, p. 152.

charmantes pages de son livre sur l'*Éducation des filles*[1] : « Il est difficile, dit-il en commençant, d'écrire à une en- « fant qui ne comprend pas ce que vous lui dites. Com- « ment l'exhorter à la continence? Elle n'aime que les « gâteaux, se blottit dans le sein de sa mère, où l'on « n'entend plus que son joli babil. Un peu de miel fait « mieux son affaire qu'un beau discours. Ecoutera-t-elle « les sublimes enseignements de l'Apôtre? Les contes « de sa vieille nourrice l'amusent davantage. Sera-t-elle « sensible aux sombres visions des prophètes? Le vi- « sage menaçant de sa bonne suffit pour l'effrayer. « Comprendra-t-elle la majesté des Evangiles? Mais « leurs éblouissantes clartés aveuglent tous les hommes. « Faut-il l'exhorter à obéir à ses parents? La voyez-vous « de sa petite main battre sa mère qui lui sourit. Ainsi « donc notre Pacatula recevra cette lettre pour la lire « plus tard. »

Puis il entre dans les plus petits détails, s'occupe des moindres choses et règle les différents moyens à employer pour fixer l'attention, fort inconstante à cet âge, quand il s'agit[2] « d'apprendre ses lettres, d'unir les syl- « labes, de joindre les mots. » Tout à coup son esprit se trouble de nouveau, le nuage reparaît triste et pesant, la pensée de Jérôme se reporte aux ruines qui l'environnent, il oublie l'enfant qui l'occupe, et il s'écrie : « Ah! « le monde s'écroule et nos péchés ne nous accablent « pas. Une ville illustre, la tête de l'empire romain a « disparu dans un incendie; il n'y a aucun pays où l'on

[1] Ep. XCVIII, ad Gaudentium, t. IV, p. 796.

[2] *Id.* « Interim, modo litterarum elementa cognoscat, jungat syllabas, discat nomina, verba consociet : atque ut voce tinnula ista meditetur, proponantur ei crustula, mulsa præmia, et quidquid gustu suave est : quod vernat in floribus, quod rutilat in gemmis, quod blanditur in pupis, acceptura festinet. »

« ne trouve des Romains exilés.... Notre Pacatula est « née dans de mauvais jours. Ses premières années pas- « seront au milieu de ces jouets; elle saura pleurer avant « d'avoir appris à rire, elle connaîtra la douleur avant « que la joie fasse battre son cœur. »

Jérôme se dévoua tout entier au soulagement de ces grandes misères, et il pouvait à peine dérober quelques moments pour continuer ses travaux sur les saintes Écritures[1]. « Je l'avoue, dit-il, j'ai promis depuis long- « temps ce *Commentaire sur Ézéchiel*, mais la foule qui « se presse ici de toutes les parties du monde, m'empêche « d'y mettre la dernière main. A chaque heure, à chaque « minute, je vois arriver des frères malheureux : il faut « leur fermer la porte ou laisser là mon travail. Aussi je « profite des nuits, l'hiver approche, elles deviennent « plus longues, j'en prends quelques heures[2], à la lueur « d'une petite lampe, je dicte ces pages d'une manière « telle quelle, et je soulage ainsi mon cœur oppressé. » Car, comme le dit M. Villemain[3], il cherche à tromper par cette œuvre le trouble ardent de son âme : et, l'imagination toute remplie des malheurs qu'il a vus, et des souffrances qu'il a soulagées, il interprète les antiques malédictions prononcées sur le peuple juif, à la lueur lointaine des feux destructeurs qui ravagent l'Occident.

Cette étude sur Ézéchiel vit enfin le jour; Jérôme était pressé de couronner son œuvre de commentateur. Il avait rempli la première partie de sa grande mission en rendant au texte sacré sa pureté et son intégrité : ses travaux de traducteur étaient achevés, et après avoir

[1] *Comment. in Ezech.*, lib. VII, prologus, t. III, p. 839.
[2] *Idem*, lib. VIII, prologus, p. 867.
[3] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét.*, saint Jérôme.

corrigé l'ancienne *Italique* sur le texte grec des Septante, il venait de terminer sur l'hébreu une nouvelle version latine que l'on a fait entrer en grande partie dans notre Vulgate. Tout en conservant la lettre, le solitaire essaya de pénétrer l'esprit des saintes Écritures, et comme le serviteur fidèle, il ne se contenta pas de veiller oisif et indifférent sur les trésors de son Maître. Il avait commenté saint Paul, l'Ecclésiaste, Job, saint Matthieu et les prophètes, Jérémie seul manquait au nombre : n'était-il pas juste que Jérôme désirât l'expliquer encore pour ne pas emporter le regret de laisser à la postérité son œuvre imparfaite. Michel-Ange dut éprouver une terrible angoisse quand il se sentit mourir sans avoir vu se perdre dans la nue le dôme et la coupole de saint Pierre. Quelles études notre saint docteur n'avait-il pas embrassées, devant quelles fatigues avait-il reculé pour se rendre digne d'interpréter les livres saints ? Méditation du texte, lecture des commentaires déjà publiés, science des langues, connaissance des monuments sacrés et profanes, études historiques et géographiques, il n'a rien négligé afin de déchirer autant que possible le voile qui nous dérobe les mystérieuses profondeurs de la pensée divine.

Grâce à son inépuisable érudition, Jérôme a su donner à ses commentaires des caractères particuliers qui les distinguent : « Nous ne nous exerçons pas, dit-il, à de « brillantes amplifications, où le style puisse étaler ses « grâces et se faire applaudir, notre devoir de commen- « tateur est de passer ce qui est clair, d'éclaircir ce qui « est obscur[1]. » Et ailleurs, il ajoute à ce même su-

[1] *Comment. in Zachar.*, lib. II, t. III, p. 1743. « Non longos florentesque tractatus in quibus plausibilis ludit oratio, sed commentarios scribimus, quorum officium est prætерire manifesta, obscura disserere. »

jet[1] : « Voici la règle à suivre : quand une prophétie « s'applique évidemment à l'avenir, il ne faut point l'affaiblir et la déguiser sous les voiles de l'allégorie. »

Le premier soin de notre docteur commentant les saints livres, est de rapprocher les textes, et d'en faire jaillir une lumière qui resplendit sur le passage qu'il veut expliquer. Il possède si bien l'Ancien et le Nouveau Testament, que les citations coulent chez lui de source, peut-être même y a-t-il excès dans cette abondance, car elle donne quelqucfois à son travail l'aspect d'une véritable concordance. Ces rapprochements sont souvent historiques, et ils intéressent davantage; ainsi développant ce texte : *orate pro persequentibus,* il dit[2] : « Jésus-Christ n'ordonne pas l'impossible, il conseille la « perfection. David pria pour Saül et pour Absalon, « saint Étienne pour ses bourreaux; Paul désirait être « anathème pour ses persécuteurs, et Jésus lui-même « commença par prier son Père de pardonner à ses « ennemis. »

Parmi les auteurs qui avaient commenté les saintes Écritures avant Jérôme, les uns s'étaient attachés au sens littéral : d'autres avaient étudié le sens allégorique comme Origène et saint Cyrille d'Alexandrie. Avant

[1] *Comment. ad Malach.*, t. III, p. 1813. « Regula scripturarum est : ubi manifestissima prophetia de futuris texitur, per incerta allegoriæ non extenuare quæ scripta sunt. »

[2] *Comment. in Matth.*, t. IV, pars I, p. 19, 25, 62, 89. Saint Jérôme se plaît à ces rapprochements historiques qui lui servent à fuir heureusement la monotonie. Voir surtout *Comment. in ep.. ad Galatas*, t. IV, pars I, p. 248, 315; *In Isaïam*, t. III, p. 11, 34, 65, 114, 137, 187, 251, 286, 315; *In Jeremiam, id.*, p. 542, 625, 629; *In Ezechiel, id.*, p. 726, 742, 828, 854, 909; *In Daniel, id..* p. 1109; *In Osée, id.*, p. 1251, 1261. Il y a dans ce passage une petite erreur de notre saint qui prenait pour des Gaulois les prêtres de Cybèle appelés *Galli*, du fleuve Gallus en Phrygie. OVIDE, *Fast.*, lib. IV, v. 316.

d'expliquer lui-même un des saints livres, notre docteur lisait d'abord tout ce qui pouvait avoir été publié sur ce livre, il s'en pénétrait et se livrait lui-même au travail de la composition. C'est pourquoi dans ses prologues, il fait volontiers l'éloge des écrivains qu'il a consultés en nous apprenant leurs noms et leurs ouvrages. S'il n'indique pas toujours les sources où il va puiser, ne nous hâtons pas pour cela de l'accuser de plagiat. Comment eût-il pu toujours dire à quel auteur il avait emprunté telle idée, telle opinion, telle interprétation? Dans ce cas notre saint prenait son bien partout où il le trouvait. Jérôme s'est attaché surtout à donner dans ses commentaires l'explication littérale du texte sacré: cependant il sacrifie encore aux traditions des Alexandrins, en développant assez volontiers le sens allégorique et le sens anagogique des saintes Écritures. Les applications morales n'ont pas été complétement négligées par le savant docteur; toutefois nous devons avouer qu'elles n'étaient guère de son goût, et c'est sans doute pour cela qu'il estimait si peu certain commentaire sur saint Luc; quelques-uns ont attribué cet ouvrage à saint Ambroise, aucune raison solide ne paraît confirmer ce sentiment, d'autant plus que saint Jérôme n'a jamais parlé qu'avec le plus grand respect des écrits de saint Ambroise.

Le séjour de notre commentateur en Palestine, ses voyages en Orient dans la compagnie des Juifs les plus savants, le commerce assidu des maîtres les plus habiles en Israël[1], lui ont permis de réunir une foule de documents précieux pour ses études sur la sainte Écriture.

[1] Saint Jérôme insiste sur ces particularités de sa vie. *Comment. in Amos.*, t. III, p. 1411; *In Abdiam, id.*, p. 1467; *In Zachariam, id.*, p. 1725, 1803; *In ep. ad Galat.*, t. IV, pars I, p. 259.

« Je me suis proposé, dit-il[1], de révéler les secrets de « l'érudition hébraïque, et d'initier les Latins aux con- « naissances les plus cachées des maîtres de la synago- « gue, du moins à celles qui touchent aux livres saints. » Jérôme entre en effet dans les détails les plus curieux et les plus intéressants sur l'histoire[2], la législation[3], les coutumes[4], les traditions[5], la géographie[6] des pays où se sont accomplis les événements qu'il explique.

De plus, notre saint n'a-t-il pas traduit la *Chronique* d'Eusèbe? N'a-t-il point parcouru les annales des peuples anciens? Il sait la vie et les conquêtes de Nabuchodonosor[7], de Darius[8], de Cyrus[9], d'Alexandre[10], il connaît les Égyptiens et leurs superstitions[11], les Assyriens et leurs

[1] *Comment. in Zachariam*, t. III, p. 1737. « Semel proposui arcana eruditionis Hebraicæ, et magistrorum synagogæ reconditam disciplinam, eam duntaxat quæ scripturis sanctis convenit, Latinis auribus prodere. Quamobrem necesse mihi est in locis obscurissimis historiæ lineas ducere, et sic quæ ab Ecclesiasticis viris accepi proferre in medium.

[2] Histoire. — Voir surtout : *Comment. in Isaïam*, p. 11, 270; *In Jeremiam*, p. 633; *In Amos*, p. 1418, 1440; *In Zachariam*, p. 1774.

[3] Législation. — *Comment. in Isaïam*, p. 432; *In Malachiam*, p. 1810. *In ep. ad Galatas*, p. 227, 252, 271, 315, t. IV, pars I.

[4] Coutumes. — *Comment. in Isaïam*, p. 357, 418, 460, 486; *In Ezechiel*, p. 750; *In Zachariam*, p. 1751.

[5] Traditions. — *Comment. in Isaïam*, p. 200; *In Ezechiel.* p. 887, 900; *In Osee*, p. 1248; *In Sophoniam*, p. 1674; *In Zachariam*, p. 1751. — *In Ep. ad Galatas*, p. 203, 204, t. IV, pars I.

[6] Géographie. — *Comment in Isaïam*, p. 507; *In Ezechiel*, p. 1069; *In Amos*, p. 1429; *In Abdiam*, p. 1455.

[7] *Comment. in Jeremiam*, p. 647, 653; *In Daniel*, p. 1090.

[8] Saint Jérôme en compte trois, *Comment. in Daniel*, p. 1107, 1091, 1104; *In Isaïam*, p. 110.

[9] *Comment. in Isaïam*, p. 332, 333; *In Ezechiel*, p. 721, 883; *In Zachariam*, p. 1707.

[10] *Comment. in Isaïam*, p. 133; *In Ezechiel*, p. 880; *In Jeremiam*, p. 553; *In Daniel*, p. 1081, 1100, 1121.

[11] Égyptiens. — *Comment. in Isaïam*, p. 105, 338, 340; *In Ezechiel*, p. 912.

orgueilleuses prétentions[1], les Perses et les Mèdes, leur courage et leur tempérance[2]; il n'ignore pas quelle a été la puissance des Macédoniens[3], et l'empire romain remplit sa pensée et ses souvenirs. Ces peuples avaient leurs capitales, Ninive[4], Babylone[5], Tyr[6], Suse[7], Damas[8], Rome[9] et Jérusalem[10] dont la splendeur égalait l'antiquité; le nom de ces villes a souvent sa place dans les récits des prophètes: qui mieux que notre saint pouvait en parler? Dans ses voyages il venait de visiter celles qui subsistaient encore, et les ruines de celles qui avaient disparu s'étaient offertes à ses regards comme le plus éloquent témoignage de l'inspiration d'Isaïe et de Daniel. Aussi avec quelle aisance et quelle clarté il se fait l'interprète de la pensée de ces grands hommes! Ce n'est point leur voix tonnante, c'est un écho grave et sonore qui redit leurs terribles menaces. Saint Jérôme est le héraut des prophètes: sa vie s'est écoulée à les méditer, à les comprendre; ils ont jeté sur la figure du vieil ermite les teintes de leur mystérieuse tristesse, on dirait l'ombre

[1] Assyriens. — *Comment. in Isaïam*, p. 70, 267, 286; *In Daniel*, p. 1099; *In Abdiam*, p. 1464.

[2] Perses et Mèdes. — *Comment. in Isaïam*, p. 135, *In Daniel*, p. 1091, 1099.

[3] Macédoniens. — *Comment. in Jeremiam*, p. 553; *In Daniel*, p. 1081, 1121, 1122.

[4] Ninive. — *Comment. in Isaïam*, p. 107; *In Jonam*, p. 1470, 1471, 1486; *In Nahum*, p. 1558.

[5] Babylone. — *Comment. in Isaïam*, p. 107, 114, 343.

[6] Tyr. — *Comment. in Isaïam*, p. 142; *In Ezechiel*, p. 874, 881; *In Amos*, p. 1377; *In Habacuc*, p. 1596.

[7] Suse. — *Comment. in Daniel*, p. 1104.

[8] Damas. — *Comment. in Isaïam*, p. 122.

[9] Rome. — *Comment. in Isaïam*, p. 75, 128, 132, 144, 145; *In Ezechiel, Prologus*, p. 697; *In Daniel*, p. 1100; *In Micheam*, p. 1523; *In Zachariam*, p. 1773, 1774.

[10] Jérusalem. — *Comment. in Isaïam*, p. 13, 57, 278, 374; *In Ezechiel*, p. 828; *In Amos*, p. 1417; *In Sophoniam*, p. 1656.

de Jérémie ou d'Ézéchiel assise dans la grotte de Bethléem, et expliquant aujourd'hui les épouvantables visions qu'autrefois ils n'avaient fait que décrire.

Notre docteur s'est encore heureusement servi pour orner ses commentaires des richesses qu'il avait amassées dans l'étude de la littérature païenne[1]. A côté d'une sentence des saints livres, il cite volontiers les maximes d'un philosophe, si l'occasion se présente il invoque le sentiment de quelque grand orateur, il est surtout heureux d'emprunter à ses poëtes favoris quelques-uns de leurs plus beaux vers, de les semer dans ses ouvrages, sans craindre de voir se flétrir aux feux du Sinaï ces tendres fleurs cueillies dans les jardins de Rome ou de la Grèce.

Faut-il ajouter à cela les détails de linguistique[2], la discussion des textes[3], les recherches étymologiques[4], la comparaison des différentes versions[5], en un mot tous ces travaux de science ou d'érudition que l'on chercherait vainement chez les autres commentateurs? Enfin notre Dalmate a souvent porté dans ses études sur les saints livres l'esprit de polémique inhérent à sa nature; l'expli-

[1] Ailleurs nous avons montré que saint Jérôme mettait une véritable complaisance à citer les auteurs profanes. Voir ci-dessus *Saint Jérôme et le pape Damase*, p. 232 et suiv. Voir encore *Comment. in Isaïam*, p. 377, 397, 423; *In Micheam*, p. 1548, 1549.

[2] LINGUISTIQUE. — *Comment. in Isaïam*, p. 8, 181, 237, 379; *In Amos*, p. 1411; *In Sophoniam*, 1679: *In Zachariam*, p. 1737. — *In Ep. ad Galat.*, p. 231, t. IV, pars I.

[3] DISCUSSION DES TEXTES. — *Comment. in Isaïam*, p. 30, 98, 226, 264; *In Habacuc*, p. 1616; *In Zachariam*, 1803. — *In Ep. ad Galatas*, p. 257, 259, 260; *Id Ep. ad Ephesios*, p. 385; *In Ep. ad Titum*, p. 431, t. IV, pars I.

[4] ETYMOLOGIE. — *Comment. in Isaïam*, p. 7; *In Joël*, Prologus, p. 1338; *In Amos*, p. 1371. — *In Ep. ad Galatas*, p. 237, t. IV, pars I.

[5] VERSIONS DIVERSES. — *Comment. in Isaïam*, p. 17, 18, 21, 195, 217, 305, 395, 407; *In Jeremiam*, p. 570, 627; *In Ezechiel*, p. 736, 795, 983; *In Osée*, p. 1251, 1262; *In Habacuc*, p. 1609.

cation du texte sacré devient alors un champ de bataille ouvert à son ardeur pour attaquer ou repousser ses adversaires et surtout les hérétiques[1]. A côté de cette haine de l'erreur dont nous n'avons pas toujours approuvé l'expression, nous trouvons et nous admirons sans réserve les sentiments du patriotisme le plus généreux qui se tourmente et qui souffre des malheurs de ses concitoyens qu'il est impuissant à soulager. « Par là, sans doute, dit M. Villemain[2], il faut expliquer le caractère de grandeur et de « mélancolie si fortement empreint dans les traductions « de saint Jérôme. Il n'a pas eu seulement l'inspiration « des lieux, il a de plus l'inspiration des malheurs de « son siècle, de ces malheurs égaux à tout ce que les « prophètes lui donnent à décrire : et il les suit avec une « âme grande et généreuse, que l'ardeur de la foi et « l'austérité de la pénitence n'ont endurcie que pour ses « propres douleurs, et qui garde à celles d'autrui la « compassion la plus tendre. »

Jérôme n'avait donc plus qu'à commenter Jérémie; le moment n'était-il pas bien choisi pour étudier le prophète des douleurs, et le vieux solitaire ne pouvait-il pas adresser à Rome les lamentations composées sur les ruines de Jérusalem? Trois fois il se mit à l'œuvre, trois fois il en fut violemment détourné pour faire face aux attaques des Pélagiens, et pour frapper de ses derniers traits la nouvelle hérésie qui menaçait l'Église. Mais il ne put achever son explication de Jérémie; l'ermite de Bethléem éprouva la vérité de cette parole d'un ancien, « que la « vieillesse est un autel où tous les maux viennent cher-

[1] HÉRÉTIQUES. — *Comment. in Isaïam*, p. 196; *In Jeremiam*, p. 581, 594, 604, 640, 646, 667; *In Osée*, p. 1285; *In Amos*, p. 1396, 1415; *In Aggæam*, p. 1690; *In Zachariam*, p. 1729.

[2] VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét.*, saint Jérôme.

« cher asile ». Il avait vu sa couronne d'amis perdre successivement ses plus belles fleurs: depuis l'an 400 sur combien de cercueils n'était-il pas allé pleurer? il pouvait dire avec vérité :

Le seuil de notre siècle est pavé de tombeaux !

Pauline et Fabiola, Népotien et Nébridius, Marcella et Pammachius, Paula, et pour terminer cette liste funèbre, il eut encore la douleur d'y inscrire le nom d'Eustochium. Ce dernier coup fut le plus terrible. Jérôme n'essaya pas de se relever. Il devint indifférent à tout; son âme parut s'être envolée avec l'ange qu'il avait formée pour le ciel, son corps languit encore quelque temps sur la terre. Il avait presque entièrement perdu la vue[1] : « A la lumière « d'une lampe, disait-il, je ne puis plus lire le texte hé- « breu : à la clarté du soleil, au milieu du jour, la finesse « des caractères m'aveugle. On me lit les commentaires « grecs. » Jérôme était resté seul comme ce vieux chêne dont parle Pindare et que M. Thiers a fait revivre dans une page admirable : l'âge, le travail, la pénitence, la maladie avaient usé les racines et fatigué la tige, le vent enleva les feuilles, la tempête brisa les rameaux, et le vieil arbre tomba sans bruit sur le sol qu'il avait si longtemps protégé de son ombre.

[1] *Comment. in Ezech.*, lib. VII, prolog., t. III, p. 842.

CONCLUSION

Si la société grecque se reflète dans Homère, Thucydide, Aristophanes et Démosthènes, si le monde latin, dissipant ses nuages, élargit ses horizons et se découvre à nous dans Tite-Live, Cicéron, Horace et Tacite, l'Église doit aussi dérouler à nos yeux, dans les écrits de ses docteurs, le magnifique spectacle de ses institutions, de ses luttes, de ses victoires. Le tableau de ses lois et de sa discipline, la peinture de ses mœurs et de ses coutumes y sont retracés avec une originalité d'autant plus variée, que chaque artiste apporte à son œuvre sa couleur, son dessin, son génie : ici nous admirons l'énergie de saint Athanase, l'atticisme de saint Basile, la grâce de saint Grégoire, l'éloquence de saint Jean Chrysostome; là nous sommes émus par le courage de saint Hilaire, la douceur de saint Ambroise, la prodigieuse science de saint Augustin. Ces noms sont illustres, et nous n'en savons point d'autres à qui il ait été donné de briller d'un plus vif éclat. Mais ne pourrait-on pas craindre qu'ils n'aient emprunté quelque peu de cette gloire à la haute position qu'ils ont tous occupée, aux graves circonstances qui les saisirent à leur entrée sur la scène de ce monde, aux évenements importants dont leur sagesse arrêtait ou précipitait la marche? Princes de l'Église, ils se montraient à la tête des peuples dont ils prenaient la défense, et pour soutenir les intérêts des

nations, on les voyait s'approcher des rois, fréquenter les cours, se mêler aux grands de la terre; ils soulevaient bien des haines, froissaient parfois de hautes susceptibilités, le plus souvent la persécution et l'exil venaient récompenser leur généreux dévoûment. Toute l'attentionse fixait sur eux ; ils se dressaient comme des arbres élevés sur le haut des collines, leur feuillage protecteur répand au loin dans la vallée la fraîcheur et l'ombrage. Cependant cette ombre ne s'étend pas au delà de certaines limites; de même ces grands hommes ont été le plus souvent retenus dans les bornes de leurs provinces, leur action s'exerçait surtout dans le cercle d'une juridiction déterminée, aussi nous arrêtent-ils autour des sommets où ils sont établis, et, si nous exceptons saint Athanase et saint Augustin[1], ils nous ont bientôt mis à l'étroit dans la contrée qu'ils édifiaient et protégeaient de leurs héroïques vertus.

Il n'en est pas ainsi de Jérôme, sans autre titre que celui de prêtre de Jésus-Christ, sans autre ambition que celle de servir l'Eglise, il ne doit point à son rang l'intérêt qui se répand sur sa vie, le charme qni nous attache à chacun de ses voyages : nous l'aimons pour lui-même, pour sa rude personnalité, car le prisme des honneurs ne projette point autour de cette grande figure ses éblouissants reflets. Jérôme ne ressemble pas aux statues romaines majestueusement drapées dans la toge et assises sur leurs chaises curules, il rappelle mieux ces vigoureux athlètes, chefs-d'œuvre de l'art grec, dont la force et l'adresse éclataient dans l'arène, et soulevaient dans l'amphithéâtre les applaudissements des spectateurs.

[1] Saint Athanase et saint Jérôme, l'un toujours en exil, l'autre sans cesse en voyage, nous semblent avoir acquis par cette vie agitée une influence plus personnelle, plus active au temps où ils vivaient.

A cette époque critique où il vint au monde, pour d'autres la vie se passe dans les combats, dans la prédication, dans les souffrances, dans l'exil. L'exil de Jérôme est volontaire: pour lui, vivre, c'est voyager. Comme l'habitant des déserts où il cherchait en vain le calme et le repos, de temps en temps il arrêtait sa course au bord d'une fontaine, à l'ombre de quelques palmiers: peut-être y évoquait-il les souvenirs de Paul, de Malch ou d'Hilarion : puis tout à coup il repliait sa tente et poursuivait sa vie nomade. Tour à tour fatigué de la solitude et ennuyé du tumulte des grandes villes, il promène son trouble et ses inquiétudes de Rome à Bethléem, d'Antioche à Constantinople, d'Aquilée à Jérusalem ; les Germains le virent errer sans s'arrêter aux bords du Rhin et les moines de la Thébaïde ne purent le retenir dans leurs cellules. Sa vie est dans ses voyages; et la trame dont les premiers nœuds s'étaient formés à Rome, à l'ombre du Capitole, s'étend, se déroule largement à travers le monde, puis se resserrant elle vient suspendre ses derniers fils dans la grotte de Bethléem, au berceau de l'Enfant-Dieu.

Cette existence voyageuse a marqué la physionomie de saint Jérôme d'un cachet singulier. Il appartient à l'Occident par sa famille, sa naissance, son éducation, par la mémoire de ses jeunes années : il tient à l'Orient par ses voyages, par le souvenir de ses vieux jours passés à Bethléem dans la solitude et le silence. En Occident, il ne voulut demeurer étranger à aucune des connaissances en honneur dans la société romaine; admirateur de Cicéron, imitateur du grand écrivain, il faisait ses plus chères délices des chefs-d'œuvre de la littérature latine, et à cette école il ne tarda pas à se rendre maître de toutes les délicatesses de la langue. En Orient, il

achève de se perfectionner dans l'étude de la littérature des Grecs, charmant ses loisirs par la lecture de leurs poëtes, de leurs historiens, de leurs philosophes, et par cet avantage, il devint bientôt l'interprète des monuments de la foi grecque auprès des chrétiens de l'Eglise latine.

En Occident, il suit d'un œil attentif la marche des choses humaines; loin de demeurer indifférent à la société, il l'a étudiée dans ses douleurs et dans ses espérances, dans ses besoins et dans ses aspirations, il a compris ses déchirements et nous a rendu compte de la lutte qui la troublait pour la transformer. Appartenant à l'Eglise par son caractère de prêtre, il s'appliqua la parole sainte: *Labia sacerdotis custodient scientiam,* c'est pourquoi il voulut devenir maître et docteur de la science sacrée, et embrasser dans ses vastes connaissances le dogme, la morale, l'Ecriture sainte et la discipline ecclésiastique. Il était né pour la guerre, ses goûts le disposaient à la polémique: selon les besoins du temps, la foi trouva toujours en lui un de ses plus habiles et aussi un de ses plus ardents défenseurs; partout où elle se montra, l'hérésie fut exposée à ses coups, et l'erreur ne put jamais fatiguer son indomptable résistance. Sa position, ses relations à Rome lui permirent de voir des misères que l'on ne saurait éviter dès que la religion s'adresse à des hommes, il ne les a point cachées, et il n'a pas craint de mettre le doigt sur la plaie, de façon souvent à faire crier les malades. Il se mêlait aux hommes pour étudier leur vie, observer leurs habitudes; ses impressions ont passé dans ses écrits, ses pensées se sont animées au souffle brûlant de son éloquence, ses peintures ont pris l'aspect de scènes vivantes, ses récits sont devenus sombres et menaçants à la façon de Tacite et de Juvénal. On dirait alors entendre

un de ces philosophes stoïciens qu'une main savante a représentés sur une toile assistant froids et impassibles au spectacle d'une orgie romaine[1]; ce calme n'est qu'apparent, rentrés chez eux ils racontent d'une voix indignée les infamies dont ils ont été témoins.

Mais il y a pour l'âme comme pour le corps des atmosphères bienfaisantes, il y a des voix caressantes qui bercent l'esprit endolori comme un chant de nourrice berce un enfant malade, il y a des cercles intimes où la pensée inquiète trouve un refuge salutaire : Jérôme goûta ces bienfaits auprès des illustres Romaines qui le prirent pour guide, confiantes dans sa science et dans sa vertu. Fort de ces affections vraies et saintes, il devint l'âme du mouvement qui entraînait vers la perfection chrétienne les héritières des Fabius, des Camille, des Scipion; il parlait, il écrivait, il exhortait, et les filles des anciens persécuteurs, transformées en génies bienfaisants, revenaient chez elles étonner les païens eux-mêmes par la pratique de vertus jusque-là inconnues. La déesse Tutela avait eu jadis à Rome un sanctuaire dans chaque maison[2], depuis longtemps elle désertait

[1] Les Romains de la décadence de Th. Couture, au musée du Luxembourg.

. . . . Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem. (Juv.)

[2] « Nullus locus qui non idolatriæ sordibus inquinatus sit, in tantum ut post fores domorum idola ponerent, quos domesticos appellant Lares, et tam publice quam privatim animarum suarum sanguinem funderent. Hoc errore et pessima consuetudine vetustatis multarum provinciarum urbes laborant : ipsaque Roma orbis domina in singulis insulis domibusque, Tutelæ simulacrum cereis venerans ac lucernis, quam ad tuitionem ædium isto appellant nomine, ut tam intrantes quam exeuntes domos suas, inoliti semper commoneantur erroris. » (*Comment. in Isaïam*, t. III, p. 418.)

Ce témoignage de saint Jérôme est confirmé par une foule d'inscriptions dont nous rappellerons seulement quelques-unes : « Deo Tutel. genio loci. » — Al. Hamæ, Hispan. (Gruterus, p. 105, II.)

« Genios istos locales, remarque Orellius, Tutelas absolute vocari reperio a

ses autels, mais, à la prière de saint Jérôme, Dieu semblait avoir envoyé ses anges sous les traits de ces saintes femmes pour veiller au salut des familles que les faux dieux ne pouvaient ni protéger, ni défendre.

En Orient, notre saint vécut loin du tumulte des grandes cités, il renonça de nouveau au monde pour reprendre la vie calme et tranquille dont Chalcis lui fit savourer les premières douceurs. Dans sa retraite de Bethléem, il reprit l'étude de la langue hébraïque, afin d'en pénétrer tous les secrets; il lisait alors dans le texte original les sublimes compositions des écrivains sacrés, et il passait en revue les monuments des autres langues orientales. L'Orient l'enchaînait encore par des liens plus doux; il avait formé là de nouvelles liaisons, il s'était entouré d'amis nouveaux, et des anciens même quelques-uns vinrent partager sa solitude. Toutefois, il en était demeuré d'autres en Occident, et une part de son âme semblait retenue captive au milieu d'eux : confiée à une légère feuille de papyrus, sa pensée allait souvent les consoler, les édifier, les instruire, en sollicitant une réponse pour entretenir cette correspondance qui reliait ainsi Rome et Bethléem, l'Orient et l'Occident.

Jérôme se prêtait avec une grâce parfaite à ce commerce épistolaire, qui fut toujours le charme des grands esprits. On l'interrogeait de toutes parts, de Rome et

Petronio c. 57 fragm. Tragur. *ita Tutelam hujus loci habeam propitiam*, unde ex ista Gruteri inscriptione non duplex, sed unum idemque numen contineri opinor. » (Orellius, *Inscrip. lat.*, cap. IV, Dii Immortales, § 25, Genii, 1698.)

« Tutelæ domus Rupil... M. Her... Restit... mem... » Veronæ nuper reperta quam explicat Orellius : M. Herennius Restitutus memor (*loc. cit.*, 1700).

« Fuscus augg. nostrorum verna vilicus Tutelæ votum reddidit... » Romæ. (Gruterus, 1075, 5, — Orell., *id.*, 1837.)

De Tutela in lapidibus Hispaniensibus plerumque sunt obvia. (Cfr. Marini Atti, t. II, p. 375.)

d'Aquilée, des Gaules et de l'Espagne; il répondait à chacun, tenant ainsi toujours ouverts les trésors de son inépuisable érudition; aussi, dans ses lettres, touche-t-il aux sujets les plus divers, histoire, philosophie, linguistique, théologie, éducation, oraison funèbre, Écriture sainte; il écrit à des papes, à des prêtres, à des évêques, à des laïques, à des femmes, à des veuves : « Partout, « dit M. Villemain, au milieu des expressions ardentes « du solitaire, on aperçoit une grande science du cœur, « une grande expérience de ce gouvernement des âmes « qu'un pape du moyen âge appelait l'art des arts. » Pour plaire à ses lecteurs, Jérôme savait varier ses tons, changer ses couleurs : il unissait l'abondance de Tite-Live, le pathétique de Cicéron, la grâce descriptive de Pline, la curieuse investigation de Sénèque, la mordante hyperbole de Juvénal; nous y trouvons, nous, la bonté de saint François de Sales, la sagesse de Fénelon, le laisser-aller de madame de Sévigné et quelquefois une pointe du bel esprit de Voiture. Tout cela est vif, animé, entraînant, parce qu'à chaque page on sent les aspirations d'une grande âme, et ceux qui étudieront saint Jérôme dans le recueil de ses lettres le tiendront assurément pour un vaillant cœur.

Nous aimons à le voir se dérober à ses amis qui le pressent, à ses ennemis qui le poursuivent, aux hérétiques qui s'exposent à ses rudes attaques, pour s'attacher surtout à la mission qui assure à jamais à travers les âges son influence dans l'Église catholique. Sans doute, il est beau de prendre la parole dans un siècle de bassesse et de lâcheté pour défendre la religion méconnue, la vertu calomniée, l'innocence opprimée, et quand on ne pouvait se faire entendre, d'écrire et d'adresser aux empereurs l'apologie du christianisme, à la façon de

Tertullien et de saint Justin : il est beau de défendre la liberté des peuples contre la violence, et à l'exemple des Athanase, des Hilaire, des Chrysostome, des Ambroise, de contraindre la tyrannie à briser les chaînes qu'elle forgeait, le despotisme à respecter les droits imprescriptibles de l'humanité. Il est beau d'expliquer par ses écrits les dogmes catholiques, de les défendre contre l'erreur, et de les éclairer dans leur mystérieuse obscurité; il est beau d'élever une chaire à la place de la tribune antique, de s'armer d'une éloquence nouvelle pour affermir la morale évangélique, pour déraciner les vices et faire aimer la vertu : mais n'y a-t-il pas quelque chose de plus beau, de plus grand, de plus utile, et en même temps de plus difficile, le soin de veiller au trésor des saintes Ecritures? Les livres sacrés, commentés par l'Eglise et la tradition, ne renferment-ils pas, avec le dogme et la morale, les vrais principes de la justice, du devoir, de l'honneur, de la civilisation et de la liberté? Quelle sublime mission pour un homme d'être chargé d'écarter toute main sacrilége qui viendrait porter atteinte à ce précieux dépôt? Déjà, au IVe siècle, les livres saints n'avaient pas été respectés par la malice des hérétiques, et l'ignorance des copistes y apportait encore des changements déplorables. Damase se fit l'organe du monde chrétien, et, au nom de l'Eglise catholique, il confia à saint Jérôme l'œuvre de rendre au texte sacré son intégrité première, et de conserver intact le fondement de notre foi et de nos espérances.

Notre docteur commença son travail à Rome : chassé par l'envie, qui s'attache toujours aux grandes choses, comme le lierre aux vieux chênes, comme la mousse aux roches de granit, il vint à Bethléem dévouer le reste de sa vie, son érudition, sa connaissance des langues

orientales à l'accomplissement de sa mission doublement sacrée, car il servait l'Eglise, et il remplissait en même temps les désirs de son ami le pape saint Damase. Admirable disposition de la Providence! elle mène tout à ses desseins et se sert de la malice des hommes pour arriver à ses fins. Pour veiller sur l'Ancien et le Nouveau Testament, Jérôme pouvait-il être ailleurs mieux qu'à Bethléem, au sein de la terre promise, non loin de l'Egypte, où naquit Moïse, en face du désert tout rempli de la majesté de son nom, au milieu de cette contrée bénie où mourut Josué, où chanta David, où Salomon fit admirer sa sagesse, où parlèrent les prophètes, où vainquirent les Machabées, où Jésus et les apôtres établirent sur le fondement du judaïsme l'immortel édifice de la religion chrétienne? C'est là que l'infatigable gardien des saints livres consacrait ses veilles à méditer, à corriger, à expliquer ces pages sublimes dictées par Dieu pour l'éducation du genre humain; les grands hommes qui les avaient écrites devaient le soir sortir de leurs tombeaux et se presser autour de celui qui scrutait ainsi les mystères du passé pour restituer à leurs pensées la splendeur de la vérité : un rayon de l'inspiration céleste qui les avait éclairés illuminait alors l'intelligence du solitaire, une étincelle du feu sacré qui les embrasait venait soudain ranimer le docteur des saintes Ecritures et lui donner le courage d'achever son œuvre malgré l'envie, en dépit des persécutions.

Faut-il s'étonner, après cela, de trouver dans les écrits de saint Jérôme le caractère oriental joint au génie de l'Occident? Son langage participe à la fois à la richesse des Grecs, à la majesté des Latins; nous reconnaissons dans ses ouvrages l'expression de l'esprit de ces deux peuples, éclairée, réchauffée par un brillant reflet de la

littérature hébraïque. Le savant Dalmate n'a pas craint d'allier le sacré au profane : à l'histoire de l'Eglise il unit celle de l'empire romain, à côté de la morale de l'Evangile il expose volontiers les timides essais des philosophes, et quelquefois, en rappelant leurs belles sentences, il croyait emprunter des maximes de la sainte Ecriture.

Saint Jérôme est dans l'Eglise latine le Père qui semble avoir le mieux compris ce qu'il y a d'aimable, de gracieux, dans cette vieille littérature païenne dont le christianisme condamne les écarts, sans nous défendre d'en admirer les chefs-d'œuvre. Ces beautés étaient familières à l'ermite de Bethléem, qui se plaisait à les faire passer dans ses écrits ; ces réminiscences classiques, ces fictions envieillies qu'il savait rajeunir donnent à ses ouvrages un attrait, une fraîcheur qui tempère la bouillante ardeur de l'écrivain. On aime à voir ce vieil anachorète, usé par la pénitence, courbé par les ans, secoué par le vent des tentations, se laisser doucement bercer au souffle embaumé qui vient du Parnasse ou de l'Hélicon, et tempérer la sévère austérité de la science sacrée par ces charmantes images, par ces joyeux souvenirs empruntés à la Grèce, ce monde de la nature et de la beauté. Saint Jérôme comptait parmi les âmes privilégiées qui laissent le reste des humains s'agiter dans les ombres de la caverne de Platon, tandis qu'elles s'élèvent elles-mêmes vers des régions supérieures où l'air est plus pur, où elles se jouent, pour ainsi dire, dans les rayons du soleil de vérité qui les illumine de toutes parts. En les voyant ainsi planer au-dessus de nos têtes, nous avons conscience de notre abaissement, les ténèbres qui nous environnent nous semblent plus épaisses, et nous disons de ces admirables génies les vers que

Virgile a consacrés à la peinture des Champs-Elysées :

> Largior hic campos æther et lumine vestit
> Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.

Mais quel que fût le soleil qui éclairât ses pas, quel que fût le ciel sous lequel il dictât ses pensées, l'Église tint toujours la première place dans les affections de Jérôme, et, selon la parole de Bossuet, il la mit toujours en tête de ses joies et de ses tristesses. Son génie, sa science, son érudition, le travail de ses jours, le labeur de ses veilles, tout est consacré à la défendre. Dans ses écrits, ce qu'il a sans cesse en perspective, c'est l'Église avec son dogme et sa morale, l'Église avec ses institutions, son culte et sa discipline, l'Eglise avec ses luttes, ses combats, ses victoires, l'Eglise avec ses gloires qu'il exalte et ses taches qu'il flétrit. Il réunit dans une égale affection les deux grandes Eglises d'Orient et d'Occident qui n'en formaient qu'une au pied de la chaire de Pierre, il partageait entre elles ses réprimandes et ses conseils. Il pouvait dire à tous les chrétiens dans l'élan de sa charité : *Os meum patet ad vos,* car il n'est d'aucun pays, il ne tient à aucune province, il ne nous resserre point dans l'enceinte d'une ville, au milieu d'un peuple auquel il doive exclusivement consacrer ses soins et ses veilles. C'est bien à lui qu'il convient de dire avec l'exilé de Tomes : *Omne solum forti patria est ;* l'empire romain est sa patrie, l'univers s'ouvre devant ses pas ; le bâton de pèlerin à la main, il poursuit sans relâche sa carrière aventureuse, nous entraînant à sa suite à travers les différentes contrées qu'il a parcourues. Initié à Rome aux redoutables mystères, il ne s'est fixé dans aucune Eglise, il les a visitées toutes, et pour emprunter à l'Apocalypse une de ces grandes images si familières au prophète de

Pathmos, ce prêtre voyageur nous est apparu comme un de ces anges que le Seigneur n'a plus seulement préposé à la garde d'une Eglise d'Asie, mais qu'il a chargé de veiller sur tous les fidèles pour lui demander compte de l'Eglise catholique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V. — DERNIER VOYAGE DE NOTRE SAINT A ROME.

CHAPITRE VI. — VOYAGE DE SAINT JÉROME EN PALESTINE.

CHAPITRE VII. — VOYAGE DE SAINT JÉROME EN ÉGYPTE.

CHAPITRE VIII. — SAINT JÉROME A BETHLÉEM.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 02 07 06 002 2